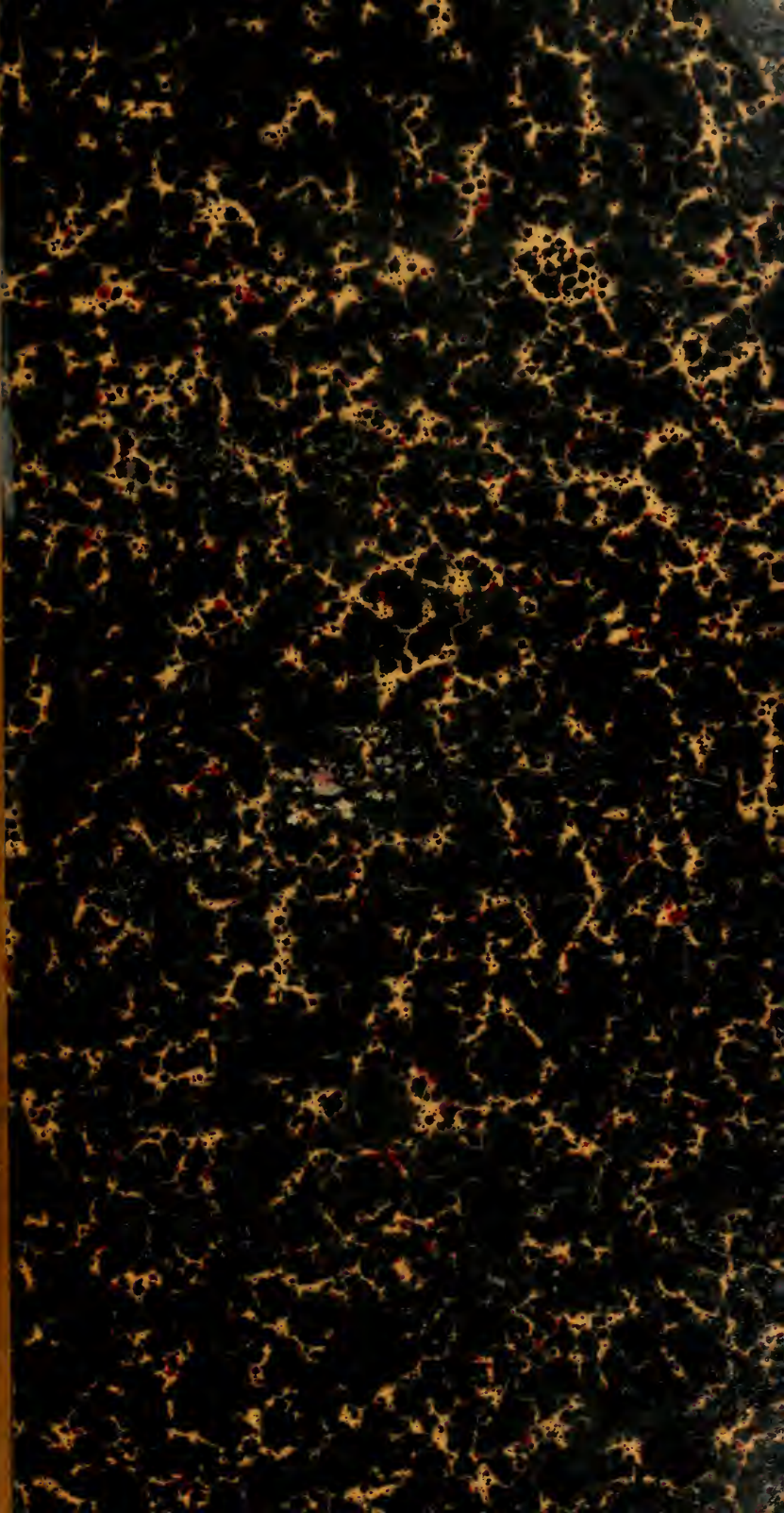


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01876449 8





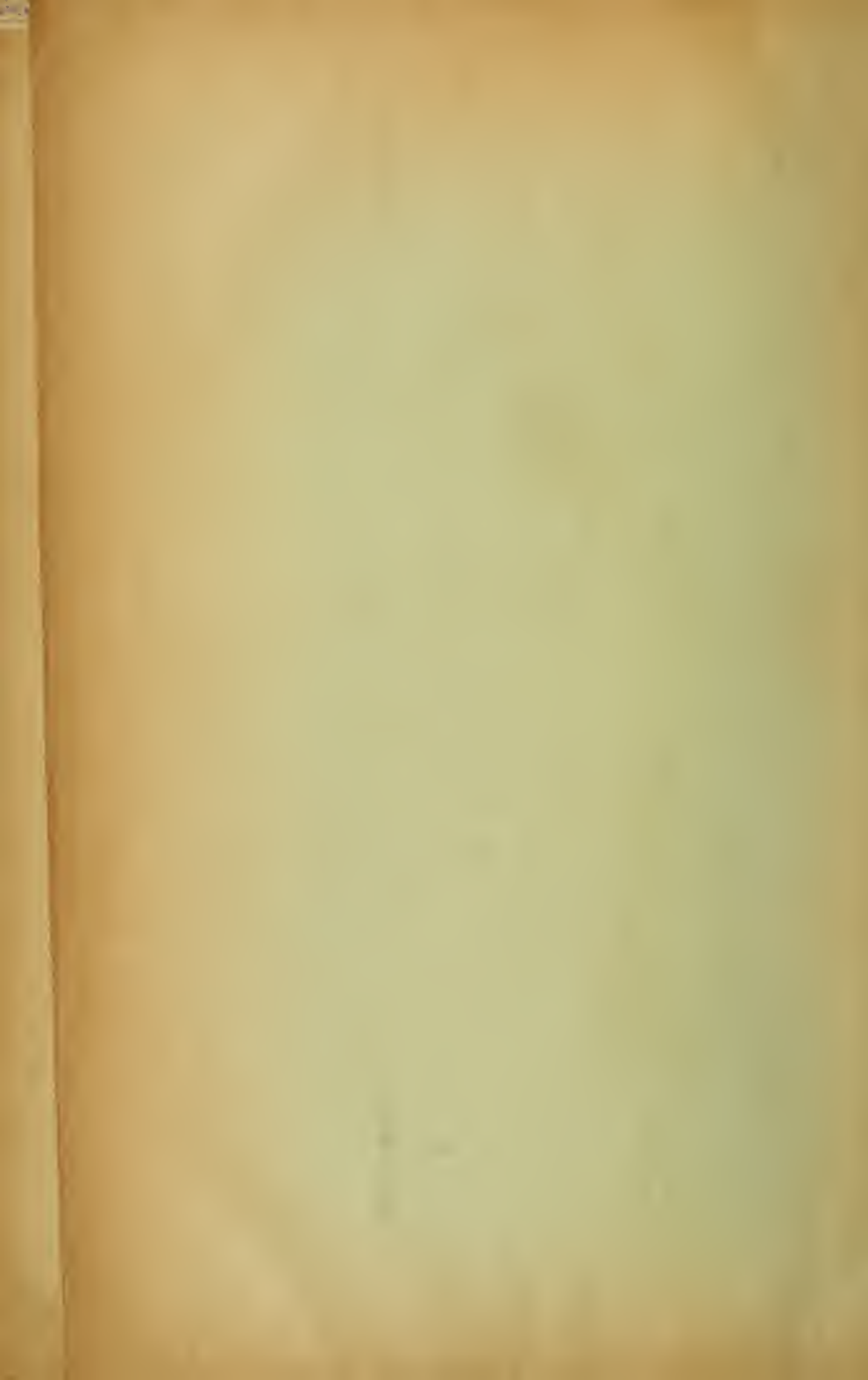
TRANSMITTED
ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
St. Michael's College.

TRANSFERRED





OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MAUCHAUSSAT
32, BOULEVARD DE VAUGIRARD, 32

ŒUVRES COMPLETES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

PAR T. DUVAL

VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS

A. CRAMPON, J. BOUCHER, C. BERTON, ETC.

TROISIÈME ÉDITION

VOLUME VI



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1889

*A. J. Binard
4 sec.
1899*

5

MAR 18 1958

MAR 19 1958

SERMONS

POUR

LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON

POUR

LE XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS AVOIR DÉVELOPPÉ L'ÉVANGILE DU JOUR, ON DONNE UNE
EXPLICATION MYSTIQUE DE LA LOI DU SABBAT.

Si licet sabbato curare?

Est-il permis de guérir le jour du sabbat? *Luc. XIV, 3.*

Au commencement de la sainte lecture que vous venez d'entendre, mes chers frères, il est question de l'observation du sabbat, cette loi que le Seigneur avait commandé de garder si religieusement, que non-seulement toute œuvre servile était défendue ce jour-là sous peine de mort, mais qu'il n'était pas même permis d'allumer du feu dans les maisons, ou de recueillir la manne dans le désert : c'est pourquoi tout le peuple en recueillait la veille une double mesure. La raison d'un précepte si rigoureux était de donner aux hommes, libres de tout soin et de tout travail profane, la faculté de vaquer aux choses divines et à leur salut. N'était-il pas juste qu'après s'être occupés durant six jours des intérêts de leur corps, ils consacrasent le septième au salut de leur âme; qu'après avoir travaillé six jours pour eux-mêmes et leurs propres avantages, ils en donnassent un seul à Dieu, auteur de la vie et de tout bien? Ce jour-là donc, les pieux Israélites se livraient à la prière, à l'action de grâces, à la

méditation des choses divines : c'était là vraiment sanctifier le sabbat. Car le repos, si la piété et la raison elle-même en sont absentes, loin d'être utile, a reçu du Sage cette flétrissure : « L'oisiveté enseigne beaucoup de malice. » *Eccli. xxxiii, 29.* Mais le sabbat était sanctifié par ces pieuses occupations.

Comme nous devons, dans la loi nouvelle, faire la même chose pour nos jours de fête, nous allons expliquer par quelles œuvres nos fêtes et nos dimanches doivent être sanctifiés. Toutefois, nous commencerons par donner une explication de l'Évangile. Pour traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, demandons humblement l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Nous remarquons dans cet évangile, mes frères, une ruse insigne des Pharisiens pour surprendre Jésus. Ce qui nous montre que nous sommes redevables à notre divin Sauveur, non-seulement pour l'indigne supplice de la croix, mais pour beaucoup d'autres souffrances qu'il endura pendant sa vie. Car ce n'est pas seulement le jour de sa passion, mais toute sa vie qui fut une croix très-amère. Il trouva, dit saint Bernard, des espions de ses actes, des contradicteurs de ses paroles, et des railleurs de ses tourments. Aussi l'épouse du Cantique l'appelle-t-elle « un faisceau de myrrhe, » *Cant. i, 12*, parce que la haine et l'envie de ses ennemis n'ont pas cessé de lui susciter des persécutions et des tourments.

Quelle était, me demanderez-vous, la cause de cette haine acharnée, que la mort elle-même ne put assouvir? Elle avait sa source dans l'orgueil des Pharisiens, qui ne pouvaient supporter que Jésus-Christ leur reprochât leurs crimes. Le Maître céleste savait que tout véritable docteur du peuple doit accomplir la parole divine : « Crie, et ne cesse pas; donne à ta voix l'éclat de la trompette, et dénonce à mon peuple ses crimes, » *Isai. lvm, 1.* Les faux prophètes, pour ne pas encourir la haine du peuple, négligeaient ce précepte; aussi le Seigneur les appelle-t-il « des sentinelles aveugles, des chiens muets, qui ne savent pas aboyer, » *Isai. lvi, 10.* Il dit encore dans Jérémie (*Thren. ii, 10*) : « Vos prophètes ont eu des visions fausses et extravagantes, et ils ne

vous découvraient point vos iniquités pour vous exciter à la pénitence. » Ce crime ne fut pas celui du Sauveur qui dit de lui-même au Psaume xxxix, 10 : « J'ai publié votre justice dans une assemblée nombreuse. Non, mes lèvres ne sont pas fermées : Seigneur, vous le savez. » Comme s'il disait : Quoique je fusse menacé de la mort, je n'ai pas cessé d'annoncer votre justice et de reprendre les méchants de leurs vices, ceux-là surtout dont le scandale était plus coupable que la faute même, tels que les Scribes et les Pharisiens. Voilà pourquoi ils imaginaient contre lui tant d'embûches, tant de pièges et de calomnies. Que dans tous les siècles votre nom soit béni, Seigneur, qui avez daigné souffrir tant d'opprobres pour notre salut ! Les mains des impies ne vous ont crucifié qu'une fois, mais leurs langues mille fois. « Les enfants des hommes ont des dents qui sont des armes et des flèches, et leur langue est un glaive acéré, » Ps. lvi, 5. Telle était la cause principale de la haine des Pharisiens.

Nous les voyons, dans l'évangile d'aujourd'hui, dresser contre notre Seigneur de nouvelles embûches. Ils l'invitent à dîner chez un des premiers d'entre eux, et cela le jour du sabbat, jour où les Juifs s'imaginaient, non pas en vertu de la loi divine, mais par une vaine superstition, qu'il était défendu de guérir les malades. Ils lui mettent donc devant les yeux un hydropique, persuadés que sa charité ne le renverrait pas sans lui avoir accordé le bienfait de la guérison : tant ses ennemis eux-mêmes présumaient de la miséricordieuse bonté de Jésus ! Comprenant leur pensée, le Sauveur leur demande : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » — Ils gardèrent le silence, sans doute de peur qu'une réponse quelconque ne fit avorter leurs desseins. Si nous disons : Cela est permis, nous ne pourrions témoigner contre lui, à moins de nous condamner nous-mêmes qui aurons autorisé son action. Si nous disons : Cela est défendu, peut-être la crainte l'empêchera-t-elle de guérir ce malade, et ainsi nous aurons manqué notre coup. Mais notre Seigneur, méprisant ces ruses et ces mauvais desseins, prit par la main l'hydropique et lui rendit aussitôt la santé. En quoi se montre avec éclat l'immense miséricorde de Jésus-Christ, qui, plus d'une fois, sans en

être prié, eut pitié des malheureux. C'est ainsi qu'il guérit cet hydropique avant toute prière, avant toute demande de sa part.

Après avoir fait ce miracle, il s'adressa aux Pharisiens, en qui il voyait une maladie bien plus grave, celle de la superstition et de l'aveuglement, et il entreprit de les guérir à leur tour : « Qui d'entre vous, leur dit-il, voyant son âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retirerait point le jour du sabbat? Et ils ne pouvaient répondre à cette question. » Et en effet qu'auraient-ils répondu? Une fois admis qu'on devait, le jour du sabbat, secourir son bœuf en danger, pouvaient-ils contester un droit semblable pour un homme malade, puisque ce n'est pas l'homme qui a été créé pour le bœuf, mais le bœuf et les brebis et les animaux des champs pour l'homme? Voilà, mes frères, comment la sagesse triomphe de la malice, comment le serpent de Moïse dévore les serpents des Mages. Ils croyaient attirer notre Seigneur dans le filet de leur ruse, et voilà qu'eux-mêmes, pris à leur propre piège, sont convaincus d'ignorance, d'inhumanité et de superstition.

Mais, je vous le demande, qu'est-ce qui pouvait faire croire à des hommes versés dans la Loi et les Prophètes qu'il était permis, le jour du sabbat, de secourir un bœuf en danger, mais non un homme malade? Le seul motif, c'est qu'ils aimaient plus leur bœuf que leur prochain; ils s'inquiétaient donc plus du péril de l'un que du malheur de l'autre, oubliant que la charité véritable cherche, non ses propres intérêts, mais ceux du prochain. Or, quiconque s'aime trop lui-même, est sujet à cette erreur et à beaucoup d'autres. Lorsqu'une passion violente incline d'un côté, elle entraîne avec elle l'intelligence, qui trouve facilement des motifs pour condescendre aux désirs de la passion. La corruption du cœur, voilà le grand maître de toutes les erreurs, la source féconde d'où elles découlent. Tantôt c'est un juge inique, que l'amour ou la haine de l'une des parties détourne de l'équité, et qui en vient à regarder comme juste la condamnation de l'innocent; tantôt c'est un avocat qui, aveuglé par le désir du gain, prend la défense d'une cause douteuse ou injuste. Ici ce sont des plaideurs qui soutiennent ce qu'ils appellent leurs droits avec un

égal acharnement ; là, un homme vindicatif qui, voulant tirer vengeance d'un ennemi, trouve que cette action est juste et même obligatoire ; ailleurs des hommes durs, égoïstes et sans entrailles, trouvent des raisons pour se faire un devoir de ne prendre soin que de leur famille, à l'exclusion des pauvres. Des prêtres, animés des mêmes sentiments de cupidité, réussissent à justifier à leurs propres yeux le cumul de plusieurs bénéfices, et osent garder pour eux seuls ce qui était destiné à la subsistance de plusieurs. Enfin de jeunes débauchés, livrés aux plaisirs, trouvent dans la miséricorde de Dieu des motifs de se rassurer au milieu de leurs désordres, et de remettre à un temps plus éloigné leurs vellétés de conversion.

Jamais donc ceux qui sont ainsi disposés ne manqueront de quelque raison pour se tromper eux-mêmes et défendre leur erreur. De là cette parole du Sage : « Le pécheur fuira la réprimande, et trouvera des interprétations de la loi conformes à ses désirs, » *Eccli.* xxxii, 21, c'est-à-dire quelque prétexte pour se faire illusion et embrasser le mensonge au lieu de la vérité. Que personne toutefois ne se flatte de pouvoir, en alléguant son ignorance, justifier sa conduite devant le Juge très-équitable qui sonde les reins et les cœurs. « Ne vous y trompez pas, dit l'Apôtre, on ne se moque pas de Dieu, » *Galat.* vi, 7, c'est-à-dire, que nul n'espère, par de semblables raisons, abuser le souverain Juge. Dans les causes civiles, on dit qu'un juge est suspect, si des liens d'amitié l'unissent à l'une des parties. Ainsi un homme travaillé de quelque passion doit être suspect à lui-même et se conduire, non par ses lumières propres, mais par celles d'une autre personne : sinon il s'expose au danger de s'égarer. Car la passion, comme nous l'avons déjà dit, entraîne aisément l'intelligence, et la chair que le désir enflamme amène facilement l'esprit à consentir à ce désir. La première femme, mère de tous les hommes, fut à peine séduite par la ruse du serpent, qu'elle entraîna son mari dans sa faute : de même dès que notre Eve, c'est-à-dire notre chair, est gagnée au mal, elle n'a pas de peine à y gagner son époux, qui est l'esprit. Voilà, pour en revenir à notre sujet, la source de l'erreur des Pharisiens : attachés à leurs biens par

un amour immodéré, ils secouraient leur bœuf en péril le jour du sabbat, et soutenaient qu'on ne pouvait sans crime guérir ce jour-là un hydropique.

I.

Mais laissons de côté les Pharisiens et parlons de l'hydropisie spirituelle si répandue dans le monde entier. On sait, en effet, que les divers malades que guérit notre Seigneur étaient la figure d'autant de maladies morales. Ainsi les aveugles en désignaient une, les boiteux une autre, une autre les paralytiques, une autre les lépreux. Ici nous n'avons à nous occuper que de l'hydropisie spirituelle. L'hydropisie représente, non pas une seule, mais plusieurs maladies de l'âme : d'abord la lubricité et les honteux plaisirs, par l'abondance d'humeurs nuisibles qu'on trouve dans l'hydropique; ensuite l'avarice et ses désirs insatiables, par la soif ardente de l'hydropique, qui l'irrite encore en voulant l'apaiser; enfin le faste de l'orgueil, par le gonflement du ventre. Tels sont les trois vices figurés par l'hydropisie, et dans chacun d'eux on trouve le caractère principal de cette maladie, une soif ardente des choses terrestres, soif qui est l'origine et la source, non-seulement de tous les péchés, mais de toutes les agitations et de toutes les peines que souffrent en cette vie les hydropiques spirituels.

Quelle éloquence pourrait décrire cette soif multiple et variée? Les philosophes nous enseignent que la passion la plus forte, c'est l'amour du bonheur et de la fin dernière. Or les hommes dont nous parlons, aveuglés par leurs désirs, laissent de côté Dieu, fin dernière et souverain bien de tous, et se proposent d'autres fins, faisant consister leur bonheur à les atteindre. Pour l'un, c'est la volupté qui est le bien suprême et le plus digne d'envie; pour un autre, les honneurs et la faveur populaire; pour un autre, la gloire des armes; pour un autre, l'autorité et la puissance; pour un autre enfin, les plaisirs sensuels : du moins si l'on en juge par leur conduite. Qu'arrive-t-il de là? C'est que, dévorés d'une soif brûlante de ces faux biens, et ne pouvant se procurer tout ce qu'ils désirent, ils se trouvent en proie à un tourment semblable

à celui d'un homme qui ressent une soif ou une faim extrême sans avoir rien pour l'apaiser. Etre épris d'une immense affection pour les choses terrestres, n'est-ce pas souffrir à chaque instant les douleurs de la faim et de la soif? Peut-on imaginer un état plus malheureux? Car, de même que la possession d'une chose vivement désirée est le principe de nos joies, ainsi celui de nos douleurs, c'est de ne pouvoir posséder ce qui est l'objet d'un désir ardent. Et quand il n'y aurait pas d'autre différence entre les justes et les méchants, quand nous n'aurions, pour nous faire renoncer à ces passions, ni la crainte de la mort, du jugement dernier et de l'enfer, ni le désir de l'éternelle récompense, ni le souvenir des nombreux bienfaits de Dieu, ce tourment de la faim et de la soif ne devrait-il pas nous suffire et au delà? C'est la pensée que saint Grégoire exprime avec autant de sagesse que de brièveté : « La vie, dit-il, a-t-elle une peine plus cruelle que d'être en proie aux désirs terrestres, une paix plus parfaite que de ne rien désirer du monde? » Certes, ce n'était point une peine légère, que celle à laquelle le Seigneur avait condamné les impies, lorsqu'il dit : « Mon peuple n'a pas écouté ma voix : c'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leurs cœurs, » *Ps. LXXX, 42*. Tel est le châtement qu'il a infligés aux idolâtres, en « les livrant, dit l'Apôtre, aux appétits de leurs cœurs, » *Rom. 1, 24*. Les hommes pieux résistent à ces passions, et s'attaquent à la racine elle-même, c'est-à-dire à la cupidité, monstre cruel et féroce qu'ils tiennent enchaînés dans les liens de la crainte et de l'amour de Dieu, en sorte que, s'il peut encore gronder quelquefois, il soit impuissant à nuire. Les méchants, au contraire, le traînent partout avec eux, comme un autre Cerbère, libre de tous ses mouvements; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il se jette avec fureur sur les objets qui lui plaisent, déchirant et mettant en pièces son maître d'abord, et ensuite tout ce qu'il peut atteindre, tant sa rage est aveugle et son ardeur effrénée. Vous voyez donc, mes frères, combien malheureuse est la vie de ceux que dévore cette soif des passions. Tous les tourments et tous les péchés des méchants ont leur source dans ce triple amour des voluptés, des richesses et des plaisirs, dont l'hydro-

pisie, comme nous l'avons dit plus haut, est la figure. Voilà ce qui précipite les hommes dans la mort et la perdition.

C'est pourquoi je ne crains pas d'avancer que trois portes ouvrent l'entrée de la géhenne, et qu'il y entre un si grand nombre d'hommes que le Prophète tient ce langage : « L'enfer a dilaté sans mesure ses entrailles et sa bouche; tout ce qu'il y a de puissant, d'illustre et de glorieux dans Israël y descendra, » *Isai. v, 14*. La première porte est pour les hommes charnels et impudiques, la deuxième pour les avares, la troisième pour les superbes. Qui pourrait calculer le nombre de tous ceux qui entrent? Le Seigneur par son prophète dit des avares : « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous s'étudient à satisfaire leur avarice, » *Jerem. vi, 13*. Les hommes charnels et impudiques ne sont pas moins nombreux; car les théologiens enseignent que ce vice est la plus grave blessure que le péché originel ait faite à la nature humaine. Il comprend non-seulement les actions impures, mais encore les regards, les mouvements, les paroles, les pensées et les désirs mauvais, en sorte que le corps peut être chaste sans que l'âme soit pure. De là cette exclamation de saint Jérôme : « Qui se glorifiera d'avoir un cœur chaste? »

Pour détourner les hommes de ce vice pernicieux, je me contenterai de dire ici, qu'à l'heure de la mort, à ce moment redoutable que nul ne saurait éviter, aucune faute ne tourmente davantage l'âme du moribond. L'orgueil et l'avarice, c'est-à-dire l'amour effréné de l'argent et des honneurs, restent souvent cachés au fond de l'âme et ne sont pas toujours en exercice. Mais les crimes de l'impudique, c'est-à-dire le déshonneur des femmes qu'il a entraînés au crime, se présentent alors aux yeux de sa conscience et y jettent la crainte et la terreur. Si près de la mort, on ne peut guère avoir d'autres préoccupations que celle de son salut. En effet, l'amour de l'argent ne sollicite plus l'âme : qu'importent les richesses à qui va quitter la vie? La voix de l'ambition ne se fait plus entendre en présence de la poussière et de la corruption du tombeau. Dégagée de toute sollicitude, l'âme ne s'inquiète donc plus d'autre chose que de la pensée de la mort et du compte qu'elle doit rendre; par conséquent rien ne l'attriste, rien

n'ébranle son espérance comme le souvenir de ses fautes passées. L'impie Antiochus, roi de l'Asie, nous en fournit un exemple célèbre. Se voyant près de sa fin, et torturé par le remords de ses crimes, il dit à ses amis qui l'entouraient : « Le sommeil s'est éloigné de mes yeux ; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir à cause du chagrin qui m'opresse. J'ai dit au fond de mon cœur : A quelle affliction suis-je réduit, et en quel abîme de tristesse me vois-je plongé maintenant, moi si heureux et si aimé au sein de ma puissance ! Je me souviens à présent des maux que j'ai faits dans Jérusalem, ayant emporté toutes ses dépouilles en or et en argent, et fait exterminer sans sujet ceux qui habitaient dans la Judée. Je reconnais donc que c'est pour cela que je suis tombé dans tous ces maux, et l'excès de ma tristesse me fait périr maintenant dans une terre étrangère, » I *Macch.* vi, 10-13. Cet exemple nous montre, mes frères, quels affreux remords torturent l'impudique mourant, lorsqu'il se rappelle qu'il a, non pas enlevé des dépouilles d'or et d'argent, mais perdu et fait consentir à sa turpitude des âmes rachetées du sang précieux du Fils de Dieu. Non, ce n'est point le sang d'Abel, mais le sang même de Jésus-Christ qui criera contre lui, et se plaindra d'avoir été profané, quand des âmes rachetées par lui ont été entraînées dans le crime.

Telle est, mes frères, l'hydropisie spirituelle qui atteint une si grande partie des hommes. Celui donc qui veut épargner à sa dernière heure ces aiguillons du remords, qu'il adresse au Seigneur des prières continuelles pour être délivré de cette maladie.

Vient ensuite l'autre partie de l'évangile, qui nous détourne de l'orgueil et de l'ambition, et nous exhorte à la vertu d'humilité. Notre Seigneur exprime le fruit de cette vertu dans une maxime célèbre qui termine l'évangile : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Après avoir expliqué l'évangile, parlons maintenant, à l'occasion du sabbat, de la célébration des fêtes que nous devons sanctifier par la prière, par l'action de grâces et par la méditation des choses divines.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? » Il est impossible d'étudier avec un peu d'attention les livres de l'Ancien Testament, sans être étonné de l'insistance que met le Seigneur à recommander le culte du sabbat. « Souviens-toi, dit-il dans l'Exode (xx, 8, 9), de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras pendant six jours, mais le septième sera le sabbat (repos) du Seigneur ton Dieu. Ce jour-là tu ne feras aucun travail, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes animaux, ni l'étranger qui se trouve dans tes murs. Car en six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié. » « Ayez soin, dit-il encore au même livre (xxxii, 13), de garder mon sabbat : c'est un signe entre vous et moi, » c'est-à-dire, je veux qu'à ce signe on reconnaisse ceux qui m'honorent entre toutes les nations et entre tous les hommes. Il en fut ainsi, au témoignage même d'un poète païen, qui distinguait par là le peuple Juif des autres peuples, comme le prouve ce vers :

Quidam sortiti metuentem sabbata patrem.

Quelques-uns nés d'un père qui observe le sabbat.

Quelle est la récompense que Dieu promet à ceux qui observent cette loi ? Jérémie nous l'apprend dans ce passage : « Veillez sur vos âmes ; ne portez point de fardeaux au jour du sabbat, et n'en faites point entrer par les portes de Jérusalem... Sanctifiez le jour du sabbat, comme je l'ai ordonné à vos pères. Si vous n'écoutez, dit le Seigneur, et si vous ne faites point passer de fardeaux par les portes de cette ville au jour du sabbat, des rois et des princes passeront par ces portes, et elle sera habitée éternellement. » Chap. xvii, 21 seqq. Enfin quelques Israélites pieux ont observé ce jour avec un tel respect, qu'ils n'osèrent prendre les armes pour se défendre, aimant mieux être massacrés par les ennemis que de violer le sabbat. Nous en trouvons un exemple au chapitre n^e du livre 1^{er} des Macchabées. On dit que le Seigneur lui-

même confirma par un miracle ce respect extraordinaire; car Fulgosius rapporte qu'il y avait dans ce pays un fleuve dont les eaux ne coulaient plus comme à l'ordinaire le jour de sabbat : aussi le nom de *Sabbat* lui fut-il donné.

Quoi donc? Le repos est-il assez agréable à Dieu pour que la recommandation en soit faite si souvent et avec tant d'instance dans nos saints livres? Dieu est esprit, dit le Sauveur; il aime par-dessus tout les vertus spirituelles, c'est-à-dire la charité, la bonté, la justice, la miséricorde, l'humilité et autres semblables; pour-quoi donc a-t-il voulu recommander de tant de manières la cessation extérieure du travail? Nous répondons que le repos et la cessation du travail ne sont pas agréables à Dieu à ce point; mais qu'il y a un devoir qui lui est très-agréable, et que ce devoir ne peut être commodément rempli qu'en l'absence de toute autre occupation. Quel est ce devoir? L'élévation de l'âme vers Dieu, auteur de notre vie et de notre salut, ou, si vous voulez, la prière qui demande un esprit en repos, libre, tranquille, dégagé de toute sollicitude et de toute occupation extérieure? « Soyez dans le repos, dit le Seigneur lui-même, et considérez, car c'est moi qui suis Dieu. » *Vacate et videte, quoniam ego sum Deus.* Ps. XLV, 11.

Sous le nom de prière, nous comprenons deux devoirs distincts : la demande et l'action de grâces; l'un se rapporte à l'avenir, l'autre au passé; l'un a pour point de départ la considération de notre faiblesse et de notre misère, l'autre le souvenir des bienfaits de Dieu. Car la connaissance de notre faiblesse nous engage à implorer sans relâche le secours divin, et le souvenir des bienfaits de Dieu nous invite à la louange et à l'action de grâces. Aussi le précepte du sabbat est-il sous un rapport purement cérémoniel, et moral sous l'autre rapport. La fixation du jour appartient à la classe de lois appelées cérémonielles; c'est pourquoi les chrétiens l'ont transféré au dimanche en l'honneur de la résurrection du Sauveur. Mais la prière, et le double devoir qu'elle renferme, fait partie des lois morales; c'est pourquoi elle est aujourd'hui encore en vigueur et ne sera jamais abolie. C'est à elle que nous allons consacrer la dernière partie de ce discours.

Parlons d'abord, mais en quelques mots seulement, parce que

nous avons traité ailleurs ce sujet plus au long, du premier devoir renfermé dans la prière, c'est-à-dire de la demande. Je ne puis mieux vous montrer sa nécessité et son excellence qu'en la comparant à une mine d'or très-riche et inépuisable. Si quelqu'un consacre à la fouiller une heure de travail, il retirera une certaine quantité d'or ; s'il travaille deux heures, il en recueillera le double ; trois ou quatre heures lui vaudront une quantité beaucoup plus considérable du précieux métal, et il pourra y puiser ainsi sans terme et sans fin, car la veine est si riche qu'en y travaillant toujours on ne pourra jamais l'épuiser. C'est l'huile miraculeuse d'Elisée, qui ne cessa de couler que quand il n'y eut plus de vase pour la recevoir. (IV Reg. iv, 6.)

II.

Quant à la seconde partie de la prière, qui consiste dans l'action de grâces, et a pour principe la pieuse considération des bienfaits de Dieu, je vous en montrerai la nécessité et l'excellence par le raisonnement suivant. Les théologiens disent que la vertu de charité, qui est l'abrégé de toute la philosophie chrétienne, n'a sur la terre qu'un état *præternaturel*, selon leur langage, tandis que dans la céleste patrie, où le souverain bien se montre à découvert et sans voile, elle réside comme dans son lieu naturel. Là, en effet, rien ne s'oppose à son exercice, au lieu que sur cette terre elle trouve beaucoup d'obstacles à vaincre et de luttes à soutenir. Or, une chose qui habite son lieu naturel s'y conserve longtemps, et dans le cas opposé c'est le contraire qui arrive. Une goutte d'eau, par exemple, se conserve longtemps dans la mer ; mettez-la sur la terre, ayant à lutter contre l'aridité du sol et la chaleur de l'air, elle sera bien vite desséchée. De même le feu subsiste sans s'éteindre tant qu'il reste dans son milieu élémentaire ; mais, placé sur notre globe, il ne durera pas longtemps s'il ne reçoit sans cesse de nouveaux aliments. Voilà pourquoi, dans la loi ancienne, le Seigneur avait ordonné d'entretenir, en y mettant du bois, le feu destiné à l'autel des sacrifices (Levit. i). Le feu de la charité est donc, comme nous l'avons dit, hors de son lieu naturel en ce monde, où il trouve tant de choses

contraires et ennemies. Car notre chair souillée par l'haleine du serpent, avec son cortège de cupidités, et les diverses passions des hommes pervers combattent avec acharnement contre la charité et s'efforcent de l'éteindre : sans parler des occupations innombrables dont les besoins de notre nature nous font une nécessité, et qui, si elles ne l'attaquent pas directement, sont néanmoins, sous beaucoup de rapports, un obstacle à ses progrès. Comment remédier à cet état de choses? Par le moyen qui nous sert à conserver ici-bas le feu matériel, savoir, en fournissant sans cesse des aliments nouveaux. Et quels sont ces aliments de la charité, sinon les bienfaits de Dieu, dont la pieuse méditation allume de plus en plus dans les âmes le feu de l'amour divin? Ajoutez que par cette méditation nous conserverons les bienfaits déjà reçus et nous en mériterons de plus grands. Car, tandis que les largesses divines échappent et sont retirées aux ingrats, les âmes reconnaissantes, au contraire, les conservent et obtiennent même de magnifiques accroissements de vertu. Il nous faut donc, d'une part, apporter le plus grand soin à ce que les bienfaits de Dieu soient toujours gravés dans notre mémoire sans que rien puisse les en effacer; de l'autre, aimer à les publier en toutes circonstances. Mais, comme mille sollicitudes, mille occupations nous empêchent de nous appliquer ainsi aux louanges de Dieu, et que, dans cette agitation et cette mêlée des choses humaines, ce devoir est bien difficile à remplir, de peur que l'oubli de Dieu ne se glissât peu à peu dans nos cœurs, et que la négligence de la religion ne nous privât de tous les biens à la fois, il était nécessaire de renouveler, chaque septième jour, le souvenir de la divinité, et de graver plus profondément dans nos âmes, par l'invocation plus fréquente de son nom, la bonté du Dieu suprême.

Et comme, parmi les bienfaits divins, le premier qui se présente à la pensée est la création du monde, le Seigneur avait choisi pour être spécialement consacré à des œuvres saintes le jour où la nature, achevée et parée de tous ses ornements, commença à remplir régulièrement ses fonctions. Voilà pourquoi, quand Dieu ordonna le repos du septième jour, il ajouta cette raison,

qu'il avait fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et s'était reposé le septième, après cette première création des êtres : comme s'il eût voulu avertir les hommes de rendre grâces au Père et Créateur de toutes choses, et de célébrer une œuvre si admirable par des louanges continuelles.

Quelque reconnaissance qu'exige de nous ce premier bienfait, nous n'en devons pas moins à Dieu de ce qu'il conserve par une continuelle providence ce qu'il a créé dès le commencement du monde. Conserver une chose, c'est-à-dire la sauver du néant par une vertu toute-puissante, n'est-ce pas en quelque sorte la créer toujours ? Il est donc très-juste que celui qui s'occupe sans cesse de notre conservation soit à tout moment l'objet de nos louanges et de nos actions de grâces. C'est à quoi nous exhorte chaque jour l'Eglise par la bouche du prêtre au sacrifice de la messe : « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, » dit-il, et le peuple répond : « Cela est juste et digne de lui. » — « Oui, reprend le prêtre s'adressant à Dieu, oui, il est juste, équitable et salutaire que toujours et partout nous vous rendions grâces. » On ne pouvait mieux recommander ce devoir qu'en disant : *toujours et partout*, c'est-à-dire en tout lieu et en tout temps, de manière qu'il n'y ait jamais ni nulle part d'interruption, et que notre vie soit une perpétuelle action de grâces, une continuelle louange. Quoi de plus juste que de penser toujours à celui qui toujours s'occupe de nous, toujours nous donne la vie, toujours nous conserve, nous défend et nous nourrit, de telle sorte que s'il détournait un instant de nous l'œil de sa providence, nous retomberions aussitôt dans le néant d'où nous avons été tirés.

Ajoutez que ce n'est pas seulement de vous qu'il s'occupe, mais de toutes les choses supérieures et inférieures à cause de vous. Pour vous il guide les astres dans l'espace, il règle les éléments, il féconde la terre, il remplit la mer de poissons, et d'oiseaux les plaines de l'air, il fait croître pour votre usage les moissons et les plantes de toute espèce ; et si toutes ces créatures n'obéissaient pas à son commandement, c'en serait fait de votre vie. « Mon Père, dit le Sauveur, travaille toujours, et je travaille avec lui, » *Joan. v, 17*, parce que, depuis la création du monde,

il ne cesse pas de secourir les hommes et de les combler de ses bienfaits. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi resterions-nous un seul moment sans donner des louanges à celui qui s'est fait de tant de manières le soutien de notre vie ? C'est une coutume parmi les négociants établis en des villes différentes de se rendre des services mutuels, et de traiter l'un pour l'autre certaines affaires. L'un se trouve à Séville, l'autre à Rome ; tandis que le second s'occupe à Rome des affaires du premier, celui de Séville gère ici les affaires du second. Pourquoi ne ferais-je pas pour Dieu ce que je fais pour un homme ? Du haut du ciel il prend soin de ma vie avec une bonté et une providence infatigable, et moi, qui habite ce monde inférieur, je n'aurais nul souci de son culte et de sa gloire ? David ayant échappé, par un bienfait divin, au grave danger qu'il courait à la cour d'Achis, roi de Geth, composa le psaume qui commence par ces mots : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, » *Ps. xxxiii*. Reconnaisant qu'il n'avait conservé une vie si menacée que par le secours de Dieu, ce pieux roi se crut obligé de vivre désormais, non plus pour lui-même ou pour le monde, mais pour celui qui l'avait sauvé, et de se consacrer à chanter les louanges de son libérateur, et il s'écrie : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours sur mes lèvres. » Si le bienfait d'une seule délivrance demande le sacrifice d'une louange perpétuelle, que ne doit pas exiger une vie conservée à chaque instant par les soins continuels de la divine Providence ? Quelle est donc cette étrange insensibilité, qu'étant comblés des bienfaits de Dieu, n'ayant sous les yeux que des marques de sa bonté, et la lumière qui nous éclaire, et la terre qui nous porte, et l'air que nous respirons, et le ciel qui nous couvre, et la vie qui nous anime, et les moissons et tous les produits de la terre qui servent à notre nourriture, à notre vêtement, à notre bien-être, nous ne nous rappellions jamais son souvenir, et nous ne pensons pas qu'il est celui sans qui nous ne serions point ? Ainsi, grâce aux influences du démon, nous en sommes venus à un tel point d'insensibilité et de folie, que l'on pourrait justement nous comparer aux insensés nourris dans des hospices aux frais de l'Etat. Privés de la raison, ils ne compren-

ment point ce bienfait et n'en remercient pas les auteurs. Ce qu'on leur donne, ils en usent, comme des brutes, sans témoigner aucune reconnaissance. Ils ressemblent à ces hommes, ou plutôt à ces brutes, ceux qui, jouissant des bienfaits divins, sont assez stupides pour n'élever jamais leur cœur vers Dieu et n'éprouver jamais le moindre sentiment de gratitude pour de si grandes faveurs.

III.

Il y a encore une autre circonstance à considérer dans ce bienfait de la création, dont le Seigneur avait consacré la mémoire par la loi du sabbat. Nous savons, en effet, que cet univers, la plus grande, la meilleure, la plus belle, la plus parfaite, la plus admirable chose qu'il soit donné à nos yeux de contempler ici-bas, est l'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Mais en faveur de qui ce grand architecte a-t-il exécuté une œuvre si belle et si merveilleuse ? Nous l'avons dit souvent ailleurs, Dieu n'a point créé pour lui-même, n'ayant besoin de rien ; ni pour les anges, êtres incorporels à qui cet univers matériel est inutile ; ni enfin pour les brutes, qui, dépourvues de raison, ne peuvent ni connaître leur Créateur, ni lui rendre grâces pour ses bienfaits. Il ne reste que l'homme pour qui ce grand ouvrage ait pu être fait ; et ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est que toutes les créatures de ce bas monde servent à l'utilité de l'homme. Si donc c'est pour l'usage et l'agrément de l'homme que Dieu a créé l'univers, l'homme lui-même, à qui il a bâti un palais si magnifique, pour quelle fin, je vous le demande, l'a-t-il créé ? Est-ce pour jouer ? Pour rester oisif ? Pour satisfaire ses inclinations ? Pour se livrer aux plaisirs ? Pour passer le temps à manier des cartes ? Pour planter des vignes et des oliviers ? Pour faire la guerre à ses voisins ? Pour écumer les mers avec des flottes armées ? Un insensé lui-même, s'il a conservé une lueur de raison, ne le soutiendrait pas ; il comprendrait qu'une créature si noble que l'homme a été faite pour une fin meilleure et plus haute. Quelle est donc cette fin ? C'est qu'instruit par le spectacle de tout ce qui l'entoure, il reconnaisse

Dieu comme son Créateur et son très-bon Père, qu'il l'aime, qu'il obéisse à ses commandements, et que, lui rendant grâces pour ses nombreux bienfaits, il se rende digne d'en recevoir de plus grands encore. Telle était la fin vraiment digne et du grand ouvrier et du noble ouvrage qui porte l'imprinte de la ressemblance divine : la création pour l'homme, et l'homme pour le Créateur. Ainsi, toutes les fois que l'homme est occupé à servir Dieu ou à chanter ses louanges, il remplit sa fonction, il accomplit la fin pour laquelle lui-même a été placé en ce monde, et ce monde a été fait en sa faveur. Toutes les fois qu'il néglige ce devoir pour se livrer tout entier aux passions charnelles, alors il consume en vain sa vie, il abuse et se rend indigne de la soumission qu'il trouve dans toutes les créatures ; alors il devient un fripon et un voleur qui reçoit le salaire de son maître sans remplir la tâche qui lui est assignée.

Voilà ce que nous enseignent tout ensemble la foi et la raison. Qu'y a-t-il donc de plus indigne, de plus injuste, de plus monstrueux, que ce que nous avons partout sous les yeux, savoir une multitude innombrable d'hommes qui ont oublié le bienfait de la création, qui ne se demandent jamais pourquoi Dieu les a mis sur la terre ou à quelle fin il les a destinés, et qui, négligeant la pratique des bonnes œuvres, consomment leur vie entière à manier des cartes, à se plonger dans l'orgie, à pratiquer le dol et la fraude, à amasser des richesses par tous les moyens, justes ou injustes ? Pour bien comprendre l'indignité d'une pareille conduite, représentez-vous un roi très-puissant qui a destiné l'un de ses fils au ministère ecclésiastique. Pour cela, il l'envoie dans une académie s'instruire des sciences théologiques et canoniques ; mais auparavant il lui a fait bâtir, avec une royale magnificence, un vaste palais, dont le splendide ameublement répond à la beauté de l'architecture ; tout auprès se trouve un parc charmant, qu'arrosent des ruisseaux frais et limpides : c'est là que le jeune prince, après les fatigues de l'étude, viendra se récréer. Si ce prince, une fois établi dans le palais, au lieu de fréquenter les classes, de s'occuper de livres et d'études, passait tout son temps à jouer aux cartes, à chasser, à nourrir des chevaux et des

chiens, n'aurait-on pas lieu d'être étonné, affligé d'une pareille conduite? Mais lorsque le père viendrait à l'apprendre, quelle douleur et quelle confusion de voir ses projets renversés et toutes ses dépenses devenues inutiles! Tous nous condamnons hautement la conduite de ce fils. Eh bien, mes frères, le roi du ciel a, pour l'usage de l'homme, construit ce vaste palais de l'univers, il l'a orné avec luxe et magnificence, il a parsemé le ciel d'astres étincelants, paré la terre de plantes et d'herbes de toutes sortes, de fleuves et de ruisseaux qui l'arrosent, et de mille autres biens, afin que l'homme, ayant reçu de Dieu toutes ces richesses, consacre sa vie entière au service de son Créateur et de son tendre Père : et voici qu'oubliés d'une obligation si sacrée qui devait passer avant toutes les autres, l'homme n'en prend nul souci et ne pense pas même à la remplir! Il ne se demande ni par qui, ni pour quelle fin il a été créé! Il passe sa vie dans un perpétuel oubli de Dieu et de ses commandements, et se conduit comme s'il n'était né que pour le jeu, pour le plaisir, pour le repos, pour l'argent! Quoi de plus indigne, de plus injuste et de plus monstrueux? Malheureux, c'est donc en vain, du moins en ce qui te concerne, que tu as été créé, en vain que le soleil t'éclaire, en vain que la terre te donne ses produits, en vain que la mer te fournit tes aliments, en vain et sans que tu le mérites, que toute créature se met à ton service, puisque tu refuses d'obéir au Créateur de l'univers, et que tu l'offenses par tes crimes. Qui ne reconnaîtrait ici l'influence du démon, qui enveloppe l'esprit de l'homme de ténèbres épaisses pour l'empêcher, au milieu des bienfaits divins qui l'environnent, de penser à son Créateur et de lui témoigner sa gratitude, le rendant en cela semblable au troupeau qui reste muet quand on le conduit à la crèche ou à la pâture? Et que parlé-je de troupeau? La stupidité de ces hommes est plus grande encore, au témoignage même du Seigneur : « Le bœuf, dit-il, connaît celui à qui il appartient; et l'âne, la crèche de son maître; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement. » *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit et populus meus non intellexit*, Isai. 1, 3.

Ainsi la fin pour laquelle le Seigneur a créé le monde fait voir clairement quelle est la perversité de ces hommes qui, ne tenant aucun compte des desseins de Dieu, se mettent tout entiers au service, non de leur Créateur, mais du démon. Les esprits bienheureux eux-mêmes ne pourraient concevoir ni exprimer l'indignité d'une telle conduite. Prions donc le Seigneur de nous ouvrir les yeux et de nous donner l'intelligence, afin que, comprenant au moins en partie la grandeur de ses bienfaits, nous l'aimions de tout notre cœur, nous l'ayons toujours en vue, nous lui soyons toujours reconnaissants de ce qu'il a fait pour nous, nous obéissions à ses commandements, et nous préférions perdre la vie et tout ce qui nous est le plus cher ici-bas, plutôt que de blesser par la plus légère faute son infinie majesté. Animés de ces sentiments et de ces saintes dispositions, nous mériterons de recevoir sa grâce dans la vie présente, et de partager sa gloire dans la vie future. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON FAIT L'ÉLOGE DE LA VERTU D'HUMILITÉ, ET L'ON DONNE LES RAISONS QUI L'ONT FAIT APPELER LA RACINE ET LE FONDEMENT DES VERTUS.

Omnis qui se exaltat, humiliabitur; et qui se humiliat, exaltabitur.

Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. *Luc. XIV, 41.*

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, renferme deux choses bien distinctes : d'abord un éclatant miracle que le Seigneur opéra le jour du sabbat, et ensuite un magnifique éloge de la vertu d'humilité. Ce dernier sujet sera traité, si le temps nous le permet, après l'explication de l'évangile. De l'aveu de tous, l'humilité est le fondement des autres vertus et de toute la

vie chrétienne. « Toute la science de la sagesse chrétienne, dit saint Léon pape, consiste, non dans la subtilité du raisonnement, ni dans l'amour de la gloire et des louanges, mais dans une sincère et volontaire humilité, telle que le Seigneur Jésus l'a embrassée et enseignée depuis le sein de sa mère jusqu'à la croix. » Je me contenterai, dans cette instruction, de traiter brièvement de cette vertu, et encore ne le ferai-je qu'après avoir expliqué l'évangile du jour. Daigne la très-sainte Vierge, dont nous invoquons humblement le secours, nous obtenir à nous de parler, et à vous d'écouter avec piété et profit. *Ave, Maria.*

La première partie de l'évangile renferme, comme nous venons de le dire, la guérison d'un hydropique, qui nous offre au commencement de ce discours une matière utile et importante. L'hydropisie, dit Bède, est une maladie qui procède de l'humeur aqueuse, car le mot grec ὕδωρ, qui lui donne son nom, veut dire eau; son caractère distinctif, c'est que l'hydropique irrite d'autant plus sa soif, qu'il boit davantage. Aussi a-t-on comparé l'hydropique à l'avare, qui, lui aussi, est dévoré d'autant plus de la soif des richesses, qu'il en amasse davantage, justifiant le vers du poète :

Crescit amor nummi, quantum ipsa pecunia crescit.

Avec l'or s'accroît l'amour de l'or.

Arrêtons-nous un peu, mes frères, au début de cet évangile.

J'en vois beaucoup parmi nous qui sont affectés de ce mal de l'hydropisie, je veux dire d'une soif brûlante des richesses, et non-seulement des richesses, mais de tout ce que la foule des hommes regarde comme des biens, et que l'apôtre saint Jean répartit en trois classes : « Tout ce qui est dans le monde, dit-il, est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, » I Joan. 1, 16. Or, il ne convient pas que nous laissions ces maux communs au genre humain sans leur appliquer le remède de la parole de Dieu.

Quel remède faut-il donc apporter à ces maladies? L'hydropique de l'évangile nous l'indique lorsqu'il se présente devant le véritable Médecin des âmes et des corps. Ce n'est point par des

paroles qu'il demande sa guérison; il se contente de lui mettre sous les yeux le spectacle de sa misère, avec un ardent désir d'être sauvé. De là ce mot de saint Augustin : « Votre prière c'est votre désir, votre prière continuelle c'est votre désir continu. » Le Prophète nous apprend quelle est devant Dieu l'efficacité de cette prière : « Le Seigneur, dit-il, a exaucé le désir des pauvres. » *Desiderium pauperum exaudivit Dominus. Ps. x, 17.* Ainsi, mes frères, vous aussi présentez-vous, à l'exemple de notre hydropique, devant le Médecin céleste, montrez-lui l'hydropisie de vos âmes, c'est-à-dire l'enflure de vos pensées, votre soif ardente, les fétides exhalaisons de votre cœur, afin qu'il daigne vous guérir. Que faites-vous, mes frères, durant ces nuits qui commencent à devenir plus longues? Pourquoi n'en consacrez-vous pas au moins une petite partie au soin de votre âme? « Lève-toi pendant la nuit, dit le Prophète, au commencement de chaque veille, et répands ton cœur comme de l'eau devant le Seigneur, » *Thren. II, 17.* Que veut dire ce mot, *répands*? Qu'il n'y ait en vous aucune blessure secrète, aucun pieux désir, que vous ne mettiez à découvert devant ce Médecin très-sage et ce tendre Père, aussi bon pour vouloir vous guérir, qu'il est puissant pour vous accorder ce que vous désirez. Tenez-lui ce langage : De grâce, Seigneur, abaissez vos regards sur ce pauvre hydropique tout gonflé de vanité et d'orgueil. Voyez toutes les puissances de mon âme et de mon corps infectées et viciées de mille manières, mon intelligence aveugle, ma volonté languissante, mes appétits rebelles, tous mes sens inclinés au mal, et mon corps avide de délices et de plaisir. Voyez, Seigneur, cette haleine empestée qui s'exhale de ma bouche, d'où sortent tant de paroles deshonnêtes, honteuses, vaines, pleines d'envie et de colère. Voyez la soif insatiable de mon cœur, que les richesses, les plaisirs ou les honneurs ne peuvent apaiser. Vous donc, Seigneur, qui aimez à secourir ceux qui sont dans le besoin et l'affliction, qui ne faites défaut à aucune de vos créatures, ne m'abandonnez point dans ma détresse. Où votre miséricorde pourrait-elle mieux s'exercer, qu'en soulageant ma misère? Où l'abondance de vos biens trouverait-elle à se répandre plus largement,

qu'en enrichissant mon extrême pauvreté? Où vos divins remèdes montreront-ils mieux leur efficacité, qu'en guérissant ma maladie? — Voilà les pieux désirs, mes frères, voilà les accents, voilà les sentiments avec lesquels il faut conjurer le Médecin céleste, auquel nulle maladie ne résiste, de guérir cette hydropisie spirituelle qui exerce ses ravages dans le genre humain presque tout entier.

Mais laissons-là notre hydropique, et arrivons aux Pharisiens, ces convives de notre Seigneur, dont l'Évangéliste ajoute : « Et ils l'observaient, » afin de savoir s'il opérerait cette guérison le jour du sabbat, ce qui était à leurs yeux un sacrilège horrible, et de pouvoir ensuite, après ce prétendu crime, exciter contre lui l'envie et la haine. Comme les miracles du Sauveur leur inspiraient une violente jalousie, ils étaient bien aise de les rabaisser par cette considération qu'il les avait opérés le jour du sabbat, contrairement aux prescriptions de la loi. Oh! mes frères, quelle différence entre la vraie et sincère charité et l'envie! La charité, dit saint Grégoire, en aimant les biens du prochain les fait siens; l'envie, au contraire, en les haïssant, les tourne en blessures contre elle-même; autant elle voit de biens dans la maison d'autrui, autant elle reçoit de pointes acérées qui lui percent le cœur. On représente le bienheureux martyr Sébastien tout hérissé des flèches qui le transpercent : tel nous apparaîtrait, si la chose était possible, le cœur de l'envieux. Le bonheur des autres fait son tourment; où il verse le plus de larmes, selon la belle expression d'un poète, c'est quand il ne voit autour de lui que des visages souriants. Qui pourrait énumérer tous les désastres que cette peste de l'envie a causés dans le monde? L'envie a armé le bras de Caïn contre son frère Abel. L'envie a mis dans la bouche d'Esau des menaces de mort contre Jacob, son frère, qui avait surpris la bénédiction paternelle. L'envie poussa les fils de Jacob à vendre à des marchands étrangers leur frère Joseph, qui ne leur avait fait aucun mal, mais que leur père aimait plus que tous les autres. L'envie mit au cœur de Saül une haine violente contre David qu'il poursuivait à outrance, parce que, dans un chant de victoire, les femmes juives avaient donné mille vaincus au pre-

mier et dix mille au second. Animés par l'envie, Dathan et Abiron excitèrent dans le désert le peuple contre Moïse ; mais, par un châtement nouveau et inouï, la terre s'entr'ouvrant les engloutit et précipita aux enfers leur corps en même temps que leur âme. L'envie enfin accomplit le plus horrible des forfaits qu'ait vu la terre, en infligeant au Fils de Dieu et au Sauveur des hommes la plus cruelle et la plus ignominieuse de toutes les morts, celle de la croix. Cette circonstance n'échappa point à Pilate lui-même : « Il savait, dit l'Évangéliste, que les Juifs lui avaient livré Jésus par jalousie, » *Matth.* xxvii, 18.

Il y a même de graves auteurs qui enseignent que la première faute de Lucifer fut l'envie. Ayant appris, disent-ils, que le Verbe de Dieu devait s'unir hypostatiquement à une créature raisonnable, il envia aux hommes un honneur qu'il ne croyait dû qu'à lui-même. Si ce n'est là qu'une opinion, il est certain du moins que l'envie poussa le diable à tenter notre premier père pour lui faire encourir la mort éternelle, puisque nous lisons au livre de la Sagesse : « La mort est entrée dans le monde par l'envie du diable, et ceux qui se rangent à son parti deviennent ses imitateurs, » *Sap.* ii, 24, 25. On peut dire avec raison de ce péché que, tandis que les autres n'ont qu'un seul enfer pour châtement, l'envie en a deux, celui de la vie future, et un autre ici-bas ; le bonheur du prochain étant comme un enfer qui consume et torture l'envieux. Si de la loi ancienne nous passons à l'histoire de l'Église, nous trouverons d'autres exemples non moins épouvantables des crimes que l'envie inspire. En voici un que saint Grégoire raconte au deuxième livre de ses *Dialogues*. Un prêtre, nommé Florentin, avait conçu une telle envie contre le bienheureux Benoît, à cause de sa sainteté et de sa réputation extraordinaires, qu'il lui envoya, comme en cadeau, un pain empoisonné, afin de faire mourir celui qu'il ne pouvait déshonorer. Le saint s'étant aperçu de sa perfidie, Florentin imagina un autre forfait encore plus criminel et plus inouï. Comme il ne pouvait nuire au maître, il essaya de pervertir les disciples. Pour cela, il fit danser devant eux un chœur de sept jeunes filles toutes nues, espérant, par ce spectacle, provoquer à l'impureté

l'âme encore tendre des disciples, et par là du moins se venger de Benoit. L'homme de Dieu se contenta de se retirer dans un autre endroit. Mais le souverain Arbitre du monde ne voulut point laisser impuni un crime si exécrationnable. Le saint marchait encore, lorsque la partie de la maison habitée par Florentin s'éroula et l'étouffa sous ses ruines. Ainsi le Seigneur, vengeur des crimes, fit périr cet envieux et condamna son âme aux tourments éternels; ainsi, par un juste jugement de Dieu, celui qui avait essayé de perdre l'âme de ses frères, perdit la sienne.

I.

Donc, mes frères, pour en revenir à notre sujet, la passion de l'envie excitait les Pharisiens à harceler de toutes manières notre divin Sauveur. Il leur semblait que leur gloire était éclipsée par la sienne, c'est-à-dire par l'éclat de ses vertus, par la sagesse de ses enseignements et par les miracles qu'il opérait. C'est pourquoi l'Évangile nous dit qu'ils l'observaient pour savoir s'il guérirait ce malade le jour du sabbat, et, dans ce cas, pour saisir une occasion si favorable de l'accuser et de le discréditer. Comprenant leur dessein, notre Seigneur leur demande : « Est-il permis de guérir le jour du sabbat? Mais ils gardèrent le silence, » pour l'encourager à agir dans le sens affirmatif. O festin de fraude et de ruse, que le Prophète aperçut sans doute en esprit, lorsqu'il prête ce mystérieux langage aux ennemis de Jésus-Christ : « Mettons du bois dans son pain, exterminons-le de la terre des vivants, » *Jerem. xi, 19*. Ce fut par un baiser, signe de paix, que Judas trahit son maître; les Pharisiens qui invitent aujourd'hui Jésus à un festin portent un mortel poison renfermé dans leur cœur.

Mais le divin et très-doux Agneau, quoiqu'il comprit dans quelle intention ces loups l'invitaient à leur table, se conduisit avec sa simplicité et sa candeur ordinaire; il y vint comme s'il ne se doutait pas de leur malice, soit pour guérir l'hydropique, soit pour les délivrer eux-mêmes du mal de leur aveuglement et de leur superstition. Donc, sans s'inquiéter de leur insidieux silence, il approche de l'hydropique sa main très-sainte, le guérit et le

renvoie. En quoi il nous a laissé un salutaire et utile exemple de magnanimité, qui nous apprend à mépriser les vains jugements des hommes et leurs fausses opinions, et à ne pas nous laisser détourner de la voie droite du devoir par les clameurs des hommes. Car poser une cause de scandale, et prendre de soi-même occasion de scandale, sont deux choses bien différentes. cette dernière s'appelle scandale des Pharisiens. D'où les théologiens distinguent deux sortes de scandales, le scandale actif et le scandale passif : le premier, qu'il faut toujours éviter ; le second, dont il faut rarement tenir compte quand il s'agit de remplir un devoir. Nous avons donc besoin d'un esprit grand et élevé pour mépriser les réflexions et les jugements insensés de la multitude. Oh ! de quelle paix, de quelle vraie liberté jouissent ceux qui ont ce courage, qui règlent leur vie, non au hasard, mais avec prudence, non par le respect humain, mais par la crainte de Dieu, non d'après l'opinion de la foule, mais d'après la loi divine ! Au contraire, qu'elle est cruelle la servitude de ceux qui ne font rien avec choix et réflexion, mais se conforment en tout aux jugements des hommes ; qui ne se demandent jamais ce que la sagesse conseille ou ce que la loi de Dieu ordonne, mais uniquement ce que le monde pourra dire ! Infortunés, qui ne vivent ni pour Dieu ni pour eux-mêmes, mais pour le siècle, mais pour plaire sans cesse à des yeux étrangers ! Leur existence, subordonnée à tous les caprices du monde, est un misérable esclavage. Quoi de plus abject que de dépendre de l'opinion de la foule ignorante, qu'on a appelée un monstre aux cent têtes ? Voilà la honteuse servitude à laquelle Jésus-Christ veut nous arracher aujourd'hui par son exemple, lorsque, méprisant le scandale des Pharisiens, il guérit l'hydropique en leur présence et sous leurs regards.

Ensuite, pour les guérir eux-mêmes du mal beaucoup plus funeste de l'aveuglement, il leur dit : « Qui d'entre vous, voyant son âne ou son bœuf tomber dans un puits, ne l'en retirerait pas aussitôt le jour du sabbat ? Et ils ne pouvaient répondre à cela. » Cette question met au grand jour l'aveuglement et l'avarice des Pharisiens : ils ne croyaient pas permis de guérir un homme le jour du sabbat, et ils permettaient de secourir un bœuf en danger.

Quelle perversité de jugements ! Il est bien certain qu'en donnant une loi de charité le Seigneur a eu en vue, non pas l'avantage des animaux sans raison, mais le bien des hommes; or les Phariséens, par un étrange renversement, décidaient qu'il fallait l'observer, non en faveur des hommes, mais en faveur des animaux, puisqu'ils seraient venus en aide, le jour du sabbat, à un bœuf exposé à périr, et auraient laissé sans secours un homme malade. Que peut-on imaginer de plus insensé, de plus contraire à la sagesse, de plus inhumain? Eh bien, mes frères, un pareil aveuglement se retrouve dans notre conduite. Combien n'en voit-on pas qui prennent plus de soin de la vie de leurs troupeaux que de l'âme de leurs serviteurs? Que ces derniers soient souillés des vices de la chair, ignorants des commandements de Dieu, et tellement étrangers à la piété qu'ils n'assistent pas même au sacrifice de l'autel les jours de fête, ils ne s'en soucient pas, et les laissent vivre et mourir dans leurs crimes. Ecoutez là-dessus saint Bernard : « Un cheval est malade, et l'on s'empresse pour le guérir; un serviteur court risque de perdre son âme, et nul ne s'en inquiète : un âne tombe dans une fosse, et on le relève; une âme périt, et nul ne vient à son secours. »

II.

Ce passage de l'Évangile nous avertit, mes frères, de parler de la sanctification des jours consacrés à Dieu. Vous savez que l'observation du sabbat a été transférée au dimanche, et que les œuvres serviles sont aussi défendues ce jour-là. Pourquoi cette défense? Afin que, nous abstenant en ce jour de certains travaux, nous puissions vaquer au salut de notre âme et expier les souillures du péché contractées pendant le reste de la semaine; afin qu'après nous être occupés les autres jours d'affaires temporelles, nous traitions ce jour là la grande affaire de l'éternité; afin qu'après avoir oublié notre âme pour nous livrer à toutes sortes de travaux pendant six jours, nous ayons un jour entier à lui consacrer. Voilà pourquoi des jours de fête ont été établis par la loi divine et par la loi humaine. Mais ici qui pourrait ne pas déplorer avec des torrents de larmes la conduite d'un grand

nombre d'hommes? La plupart des chrétiens pervertissent à ce point les intentions de Dieu et de l'Eglise, que le dimanche est le jour où ils vivent avec plus de licence : au lieu de le consacrer à Dieu et aux choses spirituelles, ils ne connaissent, ce jour-là, d'autres divinités que Vénus et Bacchus; ils ne s'occupent que de festins, de banquets et de jeux, et dans ces jeux que de disputes, que de querelles, que de serments, que de parjures, et quelquefois que d'horribles blasphèmes contre Dieu et ses saints! Ce jour-là, les jeunes filles arrangent avec plus de soin leur chevelure, se parent de leurs plus riches vêtements et relèvent par le fard les couleurs de la nature, pour rendre plus décevant le filet du diable, selon la parole de l'Ecclésiastique (ch. ix, 9) : « Plusieurs se sont perdus par la beauté des femmes; car c'est par là que la concupiscence s'embrase comme un feu. » Ce jour-là, des troupes de jeunes gens, parcourant les rues de la ville, tiennent entre eux d'indécents conversations et promènent partout des regards lascifs, souillant ainsi leur âme au moins par des pensées et des désirs coupables. Que dirai-je de ceux qui se laissent aller à cette pétulance des yeux jusque dans le lieu saint, et remplissent nos temples de leurs regards errants, curieux, et, chose plus grave, impudiques. Qu'est-ce autre chose que de changer en lupanar les lieux consacrés au Tout-Puissant? C'est le crime dont parle le Seigneur lorsqu'il dit par son prophète : « Et vous faisiez le mal sous mes yeux. » *Et faciebatis malum in oculis meis.* Isai. LXV, 12. Car, quoique Dieu soit partout, il est présent d'une manière toute spéciale dans nos temples, où l'on conserve son corps très-saint. Est-ce pour les faire servir à l'offenser que le Créateur de l'univers vous a donné des yeux? Aristote avance que de tous les sens du corps c'est à celui de la vue que les hommes attachent le plus de prix, parce qu'il nous fait apercevoir en plus grand nombre les différences des choses. D'ailleurs l'homme qui en est privé est bien près de ressembler à un cadavre. S'il en est ainsi, quelle ingratitude de faire servir au péché un sens pour le don duquel nous devrions sans cesse remercier le Créateur! Quelle perversité de changer les bienfaits de Dieu en armes contre lui! Peut-il y avoir un crime plus indigne, plus

monstrueux? Parlerai-je de ceux qui, tout le temps du saint sacrifice, s'occupent d'entretiens profanes? Comment, avec de telles conversations, satisfont-ils au précepte de l'Eglise? Ce n'est pas assez pour eux de consacrer toute leur vie à des entretiens ou à des affaires profanes, ils ne peuvent pas même s'en abstenir pendant l'heure bien courte qu'ils devraient donner au Seigneur. Mais qui pourrait supporter ceux qui, pendant qu'on annonce la parole de Dieu, au lieu de pourvoir aux intérêts de leur âme et de leur salut, ne cessent pas, au grand scandale des fidèles, de chuchoter, de rire et de s'amuser à des bagatelles. O race perverse! O esprits enveloppés de ténèbres et frappés d'aveuglement! Quel espoir de salut vous reste-t-il, si, lorsque vous devriez guérir vos maux par le remède de la parole de Dieu, non-seulement vous ne le faites pas, mais vous les aigrissez davantage. Enfin la sanctification du dimanche en est venue à ce degré d'abandon, qu'on réserve pour ce jour là tous les excès et toutes les licences. Les anciens rabbins disent que la loi du sabbat affligeait tellement les démons, qu'aucun d'entre eux ne restait en ce jour dans l'assemblée du peuple, mais que tous, renonçant à nuire aux hommes, s'enfuyaient loin d'eux dans les lieux déserts et les cavernes. Aujourd'hui, au contraire, vous diriez que toute la gent des mauvais esprits, attirés par nos dimanches, quitte son repaire et accourt en foule dans le monde pour enlacer et prendre dans ses filets de misérables âmes qui abusent de la sainteté du jour du Seigneur. Ainsi, une institution destinée à expier les fautes passées ne sert plus qu'à en faire commettre de nouvelles; ainsi, une loi qui n'avait en vue que le salut des âmes devient l'occasion de honteux plaisirs; ainsi enfin, un jour consacré au Seigneur, est mis au service du diable et de ses satellites. On range parmi les plus horribles forfaits d'Athalie, cette femme, si impie et si cruelle, qu'elle fit usage des vases sacrés du temple pour le culte de Baal. Eh bien, de même qu'il y a des lieux sacrés, de même il y a aussi des temps sacrés, c'est-à-dire consacrés à Dieu. C'est donc imiter le sacrilège d'Athalie que de faire servir ces temps au culte du démon. Que peut-on espérer d'un malade, quand l'emploi des meilleurs remèdes, au lieu de lui apporter

quelque soulagement, ne fait qu'empirer son état? Que dira le souverain Juge à ces violateurs du dimanche, si ce n'est ce qu'il disait autrefois : « Je hais vos fêtes et je les abhorre ; le parfum de votre encens me révolte? » *Amos*, v, 21. Ou bien : « Je ne puis souffrir vos sabbats, vos néoméniés et vos autres fêtes ; l'iniquité règne dans vos assemblées. Je hais vos solennités des premiers jours du mois ; elles me sont devenues à charge, je suis las de les souffrir. » *Isai.* 1, 13, 14. Quelle formidable parole ! En voici une plus terrible encore : « Je vous jetterai au visage l'ordure de vos solennités. » *Malach.* II, 3. Mais, dans l'impossibilité où nous sommes de déplorer assez un tel abus, arrivons à l'autre partie de notre évangile, qui a pour but de nous faire détester l'orgueil et aimer l'humilité.

III.

Après avoir essayé, par l'interrogation que nous avons citée plus haut, d'apporter un remède à la superstition des Pharisiens, notre Seigneur voulut guérir en eux une autre maladie bien grave, la maladie de l'ambition, et il se servit pour cela d'une parabole dont le festin auquel il assistait lui donnait l'idée. « Lorsque vous serez invité à des noces, dit-il, ne vous placez pas au premier rang, de peur qu'il ne se trouve parmi les invités un personnage plus honorable que vous, et que le maître ne vienne vous dire : Cédez-lui votre place, et qu'alors vous ne soyez obligé d'aller, tout confus, vous mettre au dernier rang. Lors donc que vous serez invité à un repas, prenez la dernière place, et le maître vous apercevant vous dira : Mon ami, montez plus haut, et tous les convives verront votre gloire : car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Ce conseil du Sauveur, mes frères, même en le prenant à la lettre, a une grande importance dans les rapports des hommes entre eux. Salomon nous fait la même exhortation au livre des Proverbes (ch. xxv, 6) : « N'affectez point de hautes prétentions en présence du roi, et ne vous mettez point au rang des princes : car il vaut mieux que l'on vous dise : Montez ici, que d'être humilié devant le souverain. » Et ailleurs : « Plus vous êtes grand,

plus vous devez vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu » et devant les hommes. *Eccli. iii, 20.* Toutefois observons ici que l'on ne doit pas choisir la dernière place dans le but d'être honoré et admiré : ce ne serait plus fuir la gloire, mais la rechercher, et tromper les hommes par une humilité pleine d'orgueil.

Mais comme l'Évangéliste donne à ces conseils du Sauveur le nom de parabole, il faut qu'il y ait une autre leçon cachée sous l'écorce de la lettre. Cette leçon, c'est que nous devons fuir autant qu'il est possible, non-seulement dans les festins, mais dans toutes les circonstances de la vie, les places d'honneur et les distinctions du monde, parce que les rangs élevés et les dignités éminentes sont plus exposés au danger, et que la chute est d'autant plus funeste que l'on tombe de plus haut. Qui jamais fut plus saint que David, appelé par le Seigneur lui-même un homme selon son cœur, comblé des faveurs divines, et doué des dons de miracle et de prophétie ? Et cependant, une fois assis sur le trône, il se laissa enfler par l'orgueil, et oubliant la bassesse de son origine, il ordonna le dénombrement de son peuple. Saül aussi fut, selon le langage de l'Écriture, élu bon, et il n'y avait pas d'homme meilleur en Israël, jusque-là qu'il s'enfuit et se cacha afin de se dérober à ceux qui le cherchaient pour le faire asseoir sur le trône, ne voulant point ceindre le diadème royal. Mais à peine eut-il pris possession du pouvoir, son cœur changea avec sa fortune; dans son fastueux orgueil, il se fit ériger un arc de triomphe pour une victoire sur les Amalécites qu'il n'avait remportée qu'avec l'aide de Dieu, et finit par se livrer aux forfaits les plus épouvantables.

Voilà pourquoi on a vu de saints personnages aussi ardents et aussi opiniâtres à fuir les dignités que d'autres le sont à les poursuivre. « Ce que j'aurais pu obtenir, dit saint Augustin (liv. *De la Vie et des Mœurs des Clercs*), je ne l'ai pas voulu, et ce que je suis, je ne l'ai point cherché. Car j'ai préféré être des derniers dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs (*Ps. lxxxiii, 11*). Au banquet de mon Maître, j'ai choisi, non la première place, mais la plus humble ; il lui a plu

de me dire : Monte plus haut. » Il ajoute un peu plus loin : « J'avais une telle appréhension de l'épiscopat, que, ma réputation commençant à grandir parmi les serviteurs de Dieu, j'évitais l'approche des villes qui manquaient d'évêques. Tout ce que je voulais, c'était passer ma vie dans une condition humble et sans péril, ou du moins dont le péril ne fût pas celui des rangs élevés. Mais le serviteur ne doit pas résister à son Maître, à qui il a plu de lui dire : Mon ami, montez plus haut. » Que ne fit pas saint Ambroise, le contemporain d'Augustin, à quels artifices, à quelle ruses n'eut-il pas recours pour se soustraire à l'épiscopat ? Parlerai-je de saint Grégoire-le-Grand, si bien caché dans sa retraite, qu'il fallut le miracle d'une nuée lumineuse pour le découvrir et lui faire accepter les honneurs du souverain pontificat ? Et encore pleura-t-il toute sa vie le malheur d'avoir été arraché à la cellule de son monastère et promu à cette dignité. A une époque beaucoup plus récente, notre bienheureux Père Antonin mit tout en œuvre pour éviter le siège de Florence, et il n'y monta que sur l'ordre formel du pape. Ecoutez le trait admirable que rapporte Nicéphore. Il y avait un saint ermite que les fidèles voulaient avoir pour évêque, et ils s'adressèrent pour cela au patriarche d'Alexandrie, nommé Théophile. Celui-ci va trouver l'ermite et lui expose le désir du peuple ; l'homme de Dieu demande un jour pour prier et consulter le Seigneur : ce qui lui fut accordé. Le lendemain, le patriarche étant retourné vers lui le trouva mort. Comprenant le danger de la dignité épiscopale, et en général de toute espèce de dignité humaine, le pieux ermite avait demandé à Dieu de l'y soustraire, et Dieu l'avait exaucé de cette manière nouvelle et extraordinaire. De là ces paroles de saint Isidore : « Les véritables saints craignent plus la prospérité que l'adversité, la première étant une occasion de chute, la seconde une source d'enseignements. »

La sagesse du paganisme est d'accord ici avec la morale chrétienne. Plutarque avance qu'il arrive à un petit nombre d'être heureux et sages tout ensemble. Le célèbre orateur Isocrate dit quelque part : « La fortune procure à l'insensé une sorte d'ivresse et augmente sa folie. » « L'abondance des épis, dit Senèque,

couche par terre un champ de blé, les rameaux ploient sous leurs fruits, une fécondité excessive n'arrive pas à maturité; image de ce qui arrive aux hommes : ils ne résistent pas à une prospérité sans mesure. » Enfin, au témoignage de saint Augustin, il faut une grande vertu pour lutter contre le bonheur, et un grand bonheur pour ne pas succomber dans cette lutte. Il ne sera pas inutile de citer à l'appui de ces maximes l'exemple de Philippe, roi de Macédoine. Vainqueur des Athéniens, qui formaient la plus importante partie de la Grèce, il réprima par la raison les premiers mouvements d'orgueil qu'il ressentit de cette victoire; et, de peur que dans la suite l'emportement ou la vanité l'entraînât dans quelque faute, il chargea un serviteur de l'éveiller chaque matin par ces paroles : « Levez-vous, ô roi, et souvenez-vous que vous êtes homme. » Que faut-il admirer le plus dans ce prince païen, ou de sa vertu, qui lui apprit à réprimer ainsi son orgueil, ou de sa sagesse, qui lui fit comprendre la nature du bonheur, et par ce moyen contint son ambition dans de justes bornes?

Telle est la philosophie chrétienne que notre Seigneur nous enseigne aujourd'hui dans la parabole de l'évangile : voulons-nous échapper aux dangers du monde et acquérir la gloire véritable. recherchons en cette vie l'humilité, les humbles emplois et les humbles places, et fuyons les honneurs. « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Le sens de la parabole est clairement exprimé par cette maxime, qui renferme la condamnation de l'orgueil et l'éloge de l'humilité. C'est elle que nous expliquerons dans la dernière partie de ce discours.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE,

CE QUI, PRÉCÉDÉ D'UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, POURRA FOURNIR LA MATIÈRE D'UN AUTRE SERMON.

IV.

« Quiconque s'élève sera abaissé, » etc. Par ces paroles, mes frères, comme vous avez pu le comprendre, le divin Maître nous exhorte à l'amour de l'humilité et à la haine de l'orgueil : c'est le

sujet que nous avons, avec son secours, à traiter aujourd'hui. Il convient à tous les fidèles, quelle que soit leur condition, car le Seigneur s'adresse à tous, sans distinction : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous changez point jusqu'à devenir de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, » *Matth.* xviii, 3. Toutes les recommandations que l'Écriture accompagne de cette menace appartiennent, non aux conseils, mais aux préceptes évangéliques. Quand il ne s'agit que d'un conseil, le Sauveur dit : « Que celui qui peut l'entendre, l'entende. » *Qui potest capere, capiat*, *ibid.* xix, 12. Mais parmi tous les fidèles, cet enseignement s'adresse surtout à ceux que travaille la maladie de l'ambition et qui courent après les honneurs mondains. Comme une muraille inclinée a besoin d'étais qui arrêtent sa chute, ainsi il faut venir au secours de ces hommes, de peur qu'ils ne soient précipités dans l'abîme où tomba celui dont le Sauveur disait : « J'ai vu Satan tomber du ciel, rapide comme le sillon de l'éclair, » *Luc* x, 18. Or, pour recevoir pieusement et utilement cette doctrine, vous avez besoin de la même vertu qui nous est nécessaire pour l'annoncer, de l'humilité. Car la parole de Dieu profite d'ordinaire aux humbles. C'est pourquoi saint Grégoire, expliquant ce passage du Prophète (*Isai.* xl, 3) : *Rendez droite la voie du Seigneur*, dit : « On rend droite la voie du cœur, quand on écoute humblement la parole de vérité. » Telle est la disposition avec laquelle nous devons recevoir la parole de Dieu, comme il convient aux disciples de la vérité, qui écoutent pour s'instruire, et non pour satisfaire la curiosité d'un esprit vain et léger.

Commençons donc. Il est impossible de parcourir attentivement la sainte Écriture, où l'Esprit-Saint a daigné nous instruire, sans éprouver une vive admiration à la vue des louanges si nombreuses et si magnifiques qui y sont données à l'humilité. D'abord Jésus-Christ, qui nous est proposé comme le type parfait de toutes les vertus, s'y présente à nous comme le modèle et le maître de celle-ci en particulier. « Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur, » *Matth.* xi, 29. Et ce modèle, l'Apôtre nous invite ainsi à l'imiter : « Soyez animés des mêmes sentiments que

Jésus-Christ. Etant Dieu, et pouvant sans rapine se dire égal à Dieu, il s'anéantit, » etc. *Philipp.* II, 6. Ce qui veut dire : Efforcez-vous, mes frères, de former dans votre cœur les sentiments d'humilité qui animaient le Sauveur : pour lui la gloire de la divinité n'était point une usurpation, comme elle le fut pour l'ange déchu, mais une propriété de sa nature ; et cependant il a daigné, des hauteurs inaccessibles de la divinité, s'abaisser et comme s'anéantir dans un abîme profond d'humilité, jusqu'à subir, comme un malfaiteur, l'ignominieux supplice de la croix ¹. Quel exemple plus admirable, plus puissant à proposer à notre imitation ? Tous les anges et tous les hommes réunis ne pourraient ni désirer ni imaginer un acte plus parfait de cette vertu. Enfin, selon saint Grégoire, tous les mystères de l'incarnation et de la passion du Sauveur ont pour but de nous recommander l'humilité. « Si le Fils de Dieu, dit-il, a pris la ressemblance de notre infirmité, si l'Invisible s'est montré, non-seulement visible, mais vil et méprisé, s'il a souffert les railleries, les outrages et les tourments de sa passion, c'est pour nous apprendre, par l'exemple d'un Dieu humble, que l'homme ne doit pas être orgueilleux. »

Lisez les écrits des saints Pères, et vous y trouverez les plus grandes louanges données à l'humilité. Ils l'appellent le fondement et la racine de toutes les vertus, le commencement de la véritable sagesse, l'échelle du paradis, la gardienne fidèle de la charité et des autres vertus, un bouclier contre toutes les tentations, le fléau de l'orgueil et de la vaine gloire. Enfin saint Jean Climaque dit de cette vertu : « Si l'orgueil a pu changer les anges en démons, les démons peuvent devenir des anges par l'humilité. »

Consultez enfin les maîtres de la vie spirituelle, ils assignent aux hommes zélés pour leur perfection deux moments princi-

¹ Nous avons dû, dans notre traduction, conserver le sens que Louis de Grenade, avec la plupart des commentateurs, donne à ces mots : *Non rapinam arbitratus est esse se aequali Deo, sed*, etc. ; mais nous croyons que généralement on entend mal ce passage célèbre. Voici donc, selon nous, quel en serait le sens : *Jésus-Christ, quoiqu'il fût vraiment Dieu, ne se précipita pas sur les honneurs de la divinité comme sur une proie ; mais il s'anéantit*, etc. Le contexte, et spécialement la particule *sed*, exige ce sens, donné d'ailleurs par saint Jean Chrysostome, qui était apparemment un bon helléniste.

paux le matin et le soir, pour vaquer aux exercices spirituels : le matin, disent-ils, sera consacré à la méditation des bienfaits divins, et le soir à la considération de nos faiblesses, de nos fautes et des diverses maladies de l'âme. Qu'une partie de notre vie soit employée à considérer les bienfaits de Dieu, à redire ses louanges, certes, il ne faut pas s'en étonner, puisque cet exercice enflamme la charité, qui étend son empire sur toutes les autres vertus et renferme en elle-même toute la perfection chrétienne ; mais qui n'admirerait qu'il faille mettre le même temps et la même application à examiner nos péchés, nos maladies et nos infirmités ? N'est-ce pas comme si l'on vous disait de remuer continuellement un fumier fétide ? Car il n'y a pas de fumier plus fétide que le cœur de l'homme pécheur et misérable. « Quoi de plus corrompu, dit l'Écclésiastique (xvii, 30), que ce que pense la chair et le sang ? » Et cependant les auteurs spirituels nous ordonnent de fouiller continuellement cette corruption pour trouver la perle précieuse de l'humilité.

En présence de tant d'éloges donnés à cette vertu, notre esprit désire savoir pourquoi elle est si instamment recommandée ; d'ailleurs, nous disent les philosophes, nous ne savons bien une chose que lorsque nous en connaissons les causes. Or, si je remonte au principe de ces louanges, elles me paraissent très-justes ; c'est ce que j'espère vous montrer clairement, après que j'aurai défini ce que c'est que l'humilité.

V.

Voici la définition qu'en donne saint Bernard : « L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, se connaissant parfaitement lui-même, est vil à ses propres yeux. Ainsi l'homme vraiment humble reconnaît sincèrement et déplore toutes les fautes et toutes les souillures de sa vie passée, avec la difformité qu'elles ont laissée en lui. Ensuite, toutes les semences mauvaises, qui ont leur principe, soit dans le vice de notre origine, soit dans l'habitude de pécher, c'est-à-dire nos affections et nos désirs coupables, nos faiblesses, nos inclinations au mal, il les considère et les constate, et par cette considération devient vil à ses propres yeux. S'il

trouve quelque droiture ou bonté dans les biens de la nature ou dans ceux de la grâce, il ne se l'attribue pas à lui-même, mais à la bonté divine; et loin de se croire des avantages qu'il n'a pas, il sait qu'il a plus de profit à ignorer ceux qu'il possède véritablement. Grand aux yeux des autres, il est, comme on le raconte de saint Bernard, petit et même nul aux siens propres; il s'efforce, dit le même saint, de paraître, non-seulement humble, mais vil. Aussi fait-il remonter tous les biens à Dieu qui en est la source, et ne s'attribue-t-il à lui-même que le néant et le péché; et comme le péché est moins encore que le néant, il ne s'estime pas plus que ce que le péché l'a fait. C'est pourquoi il a horreur des louanges des hommes et des honneurs du siècle, et il désire, n'étant rien, être méprisé et foulé aux pieds de tous. Ce sentiment part de la connaissance parfaite qu'il a de son péché et de son néant. Une autre raison pour lui de s'abaisser, c'est la persuasion où il est qu'il ne répond pas aux bienfaits de Dieu et aux mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint : il mérite donc que le Seigneur le rejette et l'abandonne à lui-même, à cause de sa négligence et de son ingratitude; il se regarde comme indigne et de la vie qu'il lui a donnée, et de la lumière qui l'éclaire, et de la compagnie des bons qu'il fréquente. Au souvenir de ses fautes et de ses souillures passées, il ressent un si grand mépris de lui-même, il éprouve tant de chagrin et de confusion, que semblable au publicain de l'Evangile, il n'ose pas même lever les yeux au ciel. Telles sont les dispositions que suppose la véritable humilité.

Maintenant, mes frères, il vous est facile de voir que l'humilité prépare admirablement une âme à toutes les autres vertus, à tous les autres dons de l'Esprit-Saint. Une comparaison vous le montrera. Le forgeron commence par amollir le fer dans le brasier; cela fait, il le façonne sans peine et lui donne une forme triangulaire, une forme carrée, ou toute autre à sa guise; froid, le métal serait rebelle : de même la vertu d'humilité amollit notre âme et la rend tendre à recevoir l'empreinte des autres vertus; au contraire, prenez un esprit superbe, vous le briserez plutôt que de le tourner au bien.

I. Ce que je viens d'avancer, des exemples vont le rendre

évident. Commençons par l'obéissance, qui figure au premier rang parmi les vertus. Quel homme, mieux que l'homme humble, pratiquera l'obéissance que recommande saint Pierre, quand il dit : « Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes ? » I *Epist.* II, 13. Celui qui se regarde comme le plus vil de tous ne refusera pas de se soumettre à ses supérieurs, à ses égaux, à ses inférieurs, puisqu'il croit être inférieur à tout le monde. Mais un homme orgueilleux n'obéira jamais ainsi ; aussi l'Écriture appelle-t-elle les orgueilleux *hommes de Béliar*, c'est-à-dire *sans joug*, parce qu'ils rejettent insolemment le joug de l'obéissance.

II. Ensuite quelle vertu plus proche de la mansuétude et de la douceur que l'humilité ? Ce qui le prouve, c'est que dans la sainte Écriture l'une est souvent jointe à l'autre. « Apprenez de moi, dit le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur, » *Matth.* XI, 29. Et ailleurs. « Sur qui se reposera mon esprit, si ce n'est sur l'homme humble et doux ? » Judith ne parle pas autrement : « Vous, Seigneur, dit elle, qui avez toujours agréé la prière de ceux qui sont humbles et doux. » Chap. IX, 17. Les orgueilleux, au contraire, sont très-éloignés de la douceur ; car il est écrit d'eux au livre des Proverbes (XIII, 40) : « Il y a toujours des querelles parmi les superbes. » Etant très-avides d'honneurs, ils supportent avec peine qu'on leur témoigne moins de respect et de déférence qu'ils s'imaginent en mériter. Un homme, en leur présence, ne s'est-il pas levé assez tôt, ne montre-t-il pas un air assez soumis, a-t-il manqué à saluer le premier, à se découvrir, les voilà transportés d'indignation. Que dis-je ? ils ont certaines règles qui déterminent la manière d'ôter son chapeau et de faire la révérence, et malheur à qui oserait les enfreindre ! O inepties puérides ! O hommes restés enfants ! O honteux usage de la raison, qui s'attache à de pareilles bagatelles, et en fait surgir quelquefois des tragédies sanglantes !

III. La patience, dont les œuvres sont parfaites, au témoignage de saint Jacques (ch. I, 4), a-t-elle un meilleur auxiliaire que l'humilité ? Tandis que les superbes ne peuvent supporter une injure, et vont jusqu'à se battre en duel pour une parole bles-

sante, celui, au contraire, qui est vraiment humble, qui confesse son néant, qui désire être méprisé, méconnu, foulé aux pieds de tous, qui, non-seulement dans les festins, mais en toute circonstance, selon le conseil de notre Seigneur, choisit la dernière place, celui-là, loin de s'irriter d'une injure, s'en réjouira plutôt, puisqu'elle n'est pas opposée, mais conforme à ses désirs. Ce qu'il redoute, ce sont les vaines louanges qui font tourner la tête d'un grand nombre, et non les injures, remèdes précieux, quoiqu'amers, de notre orgueil, et fournissant une ample matière aux actes d'humilité et de patience. Enfin, le lien qui unit ces deux vertus est si étroit, que la patience à supporter les injures et les offenses est comme la pierre de touche de l'humilité.

IV. Et la pauvreté évangélique, que le Sauveur place au premier rang parmi les huit béatitudes, autant elle paraît difficile à l'orgueilleux, autant elle est facile à un homme humble. Ce dernier, comme nous l'avons dit plus haut, voulant paraître, non-seulement humble, mais vil, s'inquiète peu si son habit est déchiré ou sa chaussure dé cousue, si sa maison renferme un mobilier chétif qui ne trahit aucune vue de grandeur ou d'ambition : en sorte que ces deux vertus me paraissent être des sœurs, et des sœurs jumelles. Car celui qui est vraiment humble éprouve une telle peine en se voyant pauvre de vertus, qui sont la véritable richesse, que tout entier à cette douleur, il ne compte pour rien la privation des biens extérieurs. Mais le superbe expose à mille infamies son âme vénale pour amasser d'injustes richesses qui soustiennent son faste et son orgueil.

V. N'est-ce pas l'humilité qui incline le cœur à l'amour de la prière, exercice qui tient tant de place dans la vie chrétienne? De même que l'unique ressource du pauvre est d'aller mendier de porte en porte, ainsi l'âme humble, se voyant pauvre des biens de la grâce et des vertus, ne trouve rien de mieux à faire pour subvenir à sa misère que d'implorer le secours de Dieu par des prières continuelles. Elle redit la plainte du Psalmiste : « J'ai étendu mes mains vers vous; mon âme est devant vos yeux comme une terre sans eau, » *Ps. cxlii, 6*. Que peut produire une terre sans eau? Mais que la pluie l'arrose, elle se couvrira de

riches moissons. L'âme humble répète encore : « Mes yeux sont constamment tournés vers le Seigneur, il délivrera mes pieds du filet, » *Ps.* xxiv, 13 ; ou bien : « J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où doit me venir du secours, » *Ps.* cxx, 1. Toutes ces invocations sont le cri d'une âme humble, qui reconnaît sa faiblesse et son indigence et invoque le secours divin. La prière de l'orgueilleux est connue : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, » etc. *Luc*, xviii, 11.

VI. La plus excellente des vertus morales, c'est la religion, qui a pour objet le culte et l'honneur rendu à Dieu. Car si la bonté de Dieu nous oblige à l'aimer, sa majesté nous oblige à l'honorer, ce qui est la fonction propre de la vertu de religion. Ici encore l'humilité ne joue-t-elle pas un grand rôle ? « Il n'y a que Dieu, dit l'Écclésiastique (iii, 21), dont la puissance soit grande, et il n'est honoré que par les humbles. » Et comment l'honorent-ils ? D'abord en s'abaissant d'autant plus devant sa majesté, qu'ils se reconnaissent plus vils en comparaison de lui ; ensuite en lui attribuant la gloire de tous les biens qu'ils ont reçus, répétant hautement que de lui vient « toute grâce excellente et tout don parfait, » *Jacob.* i, 17.

VII. Parlerai-je de la reconnaissance pour les bienfaits divins ? Quel homme sera plus empressé à rendre grâces à Dieu, que celui qui, connaissant son néant, rapporte à la miséricordieuse et gratuite bonté de Dieu tout ce qu'il trouve de bon en lui-même ? Moins il s'estime, plus il se croit indigne des bienfaits de Dieu ; et plus il s'en croit indigne, plus il admire la libéralité divine à son égard. « Notre petitesse, dit Sénèque, donne de la grandeur à beaucoup de choses qui n'en ont pas par elles-mêmes. » Ainsi, pour un être qui est petit, de petites choses paraissent grandes. Quels seront donc les sentiments, combien vive la reconnaissance d'un homme qui se regarde comme la faiblesse même, comme un néant, et qui a reçu de Dieu, non pas de faibles bienfaits, mais les dons les plus magnifiques ! Ah ! comme la considération de la bonté divine le pénétrera d'un pieux attendrissement ! Comme il aimera à se répandre en louanges ! Comme il s'enflammera d'amour ! Vous voyez donc, mes frères, combien la véritable hu-

milité contribue à exciter, non-seulement la gratitude, mais encore la charité envers Dieu.

VIII. Vous savez quelles louanges Salomon donne à la Sagesse, qu'il la compare aux choses les plus précieuses et lui reconnaît sur toutes une immense supériorité. Or, pour acquérir cette sagesse, qui consiste dans la connaissance de la vérité, la véritable humilité est encore très-utile, comme saint Augustin l'explique à Dioscure dans ces mémorables paroles : « Si tu veux arriver à la vérité, sache qu'il n'y a pas d'autre voie que celle qui nous est indiquée par celui qui, étant Dieu, a vu la faiblesse de nos pas. Le premier moyen, c'est l'humilité; le second, c'est l'humilité; le troisième, l'humilité, et chaque fois que tu m'interrogeras, je te ferai la même réponse. » Voilà ce que dit saint Augustin, qui sans doute se rappelait avoir lu au livre des Proverbes (xi, 2) : « Là où est l'humilité, là est la sagesse; » au livre des Psaumes (xviii, 8) : « La loi du Seigneur est fidèle; elle donne la sagesse aux petits, » c'est-à-dire aux humbles; et dans l'Évangile : « Le Père céleste a caché les mystères de sa sagesse aux sages et aux habiles, et il les révèle aux petits, » *Matth.* xi, 23. La Sagesse elle-même, dans les Proverbes (ch. ix), après avoir bâti un palais et chargé sa table des mets les plus précieux, envoie ses servantes inviter les petits à ce banquet spirituel : « Quiconque est petit, dit-elle, qu'il vienne à moi. » C'est dans ces petits que la Sagesse divine trouve la meilleure préparation, et, si je puis ainsi parler, la plus grande capacité pour la recevoir. Un vase vide reçoit facilement et garde la liqueur qu'on y verse; il n'en est pas ainsi d'un vase plein. Sur une toile où le pinceau n'a encore jeté aucune couleur, vous pouvez représenter n'importe quelle figure ou quelle scène. De même celui qui se croit pauvre et nu, manquant de toutes choses, n'ayant d'autre ressource que la grâce divine, recevra facilement la sagesse de la bouche des autres. Certes, il en est bien autrement des orgueilleux qui, pleins de confiance dans leurs propres lumières, refusent de suivre les conseils des autres, et ne songent pas à demander à Dieu la sagesse qu'ils croient posséder. C'est ce qui arriva à saint Augustin; il en fait l'aveu en ces termes : « J'étais séparé de vous, ô mon Dieu, par l'enflure de

mon cœur, et mon visage bouffi d'orgueil empêchait mes yeux de voir. » Ajoutez que la sagesse consiste en grande partie à se connaître soi-même. Les anciens philosophes estimaient tellement cette connaissance, que, selon eux, la célèbre maxime : *Connais-toi toi-même*, ne venait pas des hommes, mais avait été apportée du ciel : tant ils y attachaient de prix et la regardaient comme une partie importante de la sagesse ! Or, se connaître vraiment soi-même, n'est-ce pas savoir avant tout que l'homme par lui-même n'est rien, et que tout ce qu'il possède est un don gratuit de la miséricorde de Dieu ? Quelle sagesse suppose cet aveu de notre néant, la sainte Ecriture nous l'apprend dans ce passage : « Je savais que je ne pouvais avoir la continence si Dieu ne me la donnait, et reconnaître de qui venait ce don était déjà une très-grande sagesse, » *Sap. viii, 21*. Ainsi, mes frères, vous le voyez, la sagesse consiste précisément dans la connaissance de nos misères.

IX. La grâce de l'Evangile et les grands bienfaits que la venue de Jésus-Christ devait apporter au monde, ce sont les humbles qui en ont eu la plus grande part. Le Sauveur ne l'atteste-t-il pas lui-même, quand il dit que son Père l'a envoyé pour évangéliser les pauvres ? Quels sont ces pauvres, sinon ceux qui reconnaissent à la lumière divine leur indigence et leur nudité spirituelle, et puisent avidement aux trésors de la grâce du Sauveur ? C'est d'eux que la bienheureuse Vierge parle dans son cantique : « Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé vides ceux qui étaient riches, » *Luc. i, 55*. Dans ce passage, de même que la sainte Vierge désigne sous le nom de *riches* les orgueilleux, parce qu'ils sont riches dans leur propre estime, ainsi elle appelle *affamés* les humbles, qui ont une faim et une soif d'autant plus grandes des biens de la grâce, qu'ils s'en voient plus dépourvus.

X. A tous ces avantages de l'humilité, j'en ajouterai un dernier, c'est qu'elle est la gardienne très-sûre des autres vertus, et par conséquent bien nécessaire à ceux qui aspirent à la perfection de la vie spirituelle. Nous voyons que les plus grands arbres ont les plus profondes racines ; autant ils élèvent leur tête dans les airs, autant ils enfoncent leurs racines dans le sein de

la terre. L'art, cet émule de la nature, veut-il donner une grande élévation à un édifice ? Il fait descendre plus avant les fondements qui doivent en supporter la masse. C'est de la même manière que la grâce divine, sœur de la nature, puisqu'elles ont toutes deux le même Père, quand elle veut porter à une grande hauteur l'édifice des vertus, le fait reposer sur le fondement solide de l'humilité, de peur que le vent de l'orgueil ou de la vanité ne l'ébranle et ne le renverse. Voilà pourquoi la bienheureuse Vierge est tout à la fois la plus parfaite et la plus humble des créatures. C'est donc un avertissement utile que celui que donne saint Augustin aux âmes qui tendent à la perfection : « Vous voulez bâtir un édifice élevé, occupez-vous d'abord du fondement, qui est l'humilité. » De là encore ces paroles de saint Jean Climaque : « La charité et l'humilité sont comme les deux coursiers du char de la perfection ; l'une s'élance pleine de feu, l'autre guide et modère de peur d'accident. »

Je ne finirais pas, mes frères, si je voulais énumérer toutes les vertus auxquelles l'humilité prête son secours. C'est à juste titre que les saints Pères l'ont appelée la racine de toutes les vertus, et la comparaison du fer amolli par le feu, dont je me suis servi en commençant, vous en a fait comprendre la raison. En voici encore une autre. Comme des enfants qui n'ont par eux-mêmes ni lumières ni forces suivent sans difficulté la main qui les guide, ainsi l'homme vraiment humble, croyant, comme le petit enfant de l'Évangile, ne rien savoir et ne rien pouvoir, se laisse volontiers former à la pratique des vertus.

Que pourrions-nous demander de plus à la louange de l'humilité ? Qui serait assez stupide pour ne pas se sentir fortement épris d'une vertu qui réunit de si nombreux avantages ? Il me semble, mes frères, que, touchés de ces raisons, vous désirez savoir par quel moyen vous pourrez l'acquérir. Saint Basile en assigne trois : l'habitude de la soumission, la considération de ceux qui sont plus parfaits que nous, et la connaissance de nos propres misères.

Saint Jean Climaque recommande beaucoup le premier de ces moyens. Il nous apprend que les Pères du désert, si habiles à

former les âmes à la perfection, avaient coutume d'exercer les jeunes religieux à divers travaux assignés par l'obéissance, pour leur faire acquérir, par la pratique extérieure de l'humilité, la véritable humilité du cœur. Il se soumettait lui-même à ces pratiques, le saint roi qui, de peur que son cœur ne s'enflât d'orgueil, « ne marchait pas dans des voies ambitieuses, » mais dans les sentiers vulgaires; « ne nourrissait point de desseins superbes, » mais d'humbles pensées (*Ps. cxxx, 1, 2*). Ce qu'il prouva d'une manière éclatante lorsque, revêtu de l'éphod de lin, il dansa devant l'arche du Seigneur. Toutefois mon discours ne s'adresse pas ici à tous, mais à ceux qui brûlent d'amour pour cette vertu, et qui, pour l'acquérir, aiment mieux servir que dominer, obéir que commander, vivre avec des personnes humbles que « partager des dépouilles dans la compagnie des superbes, » *Prov. xvi, 19*.

Les exemples des martyrs et des saints religieux nous fournissent le second moyen d'acquérir l'humilité; il consiste à considérer la grandeur de leurs tourments, les étonnantes vertus des justes, leurs mortifications incroyables, leur amour de la solitude et de l'oraison, leur mépris du monde. Qui oserait, en se comparant à eux, relever la tête et se croire quelque chose ?

Le troisième moyen, c'est la considération de notre propre fragilité et de nos péchés, si recommandée, comme nous le disions en commençant, par les maîtres la vie spirituelle. Nous devons y consacrer beaucoup de temps, afin de connaître, que dis-je? de toucher en quelque sorte de nos mains les infirmités et les maladies nombreuses de notre âme, et de nous prosterner alors humblement en présence de la divine majesté. Plus nous nous ferons petits, plus celui-là nous fera grands, qui a dit : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

PREMIER SERMON

POUR

LE XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

*Hoc est maximum, et primum mandatum.*Voilà le plus grand et le premier commandement. *Matth. XXII, 38.*

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, nous recommande surtout la charité : ce sera le principal sujet de cette instruction. Quels auditeurs réclament cette doctrine céleste, saint Augustin, traitant de la douceur du divin amour, nous l'apprend en ces termes : « Donnez-moi un cœur aimant, et il sentira ce que je dis ; donnez-moi une âme qui soupire, qui se consume, qui se regarde comme une étrangère dans le désert de cette vie, qui a soif et qui aspire après les sources de l'éternelle patrie, donnez-moi cette âme, et elle saura me comprendre. » Ce grand docteur nous enseigne par là que ceux qui sont étrangers à l'amour de Dieu se trouvent bien peu capables d'en comprendre la doctrine. Prions donc le Seigneur, avec l'Épouse du Cantique, de nous introduire aujourd'hui dans le cellier, et de nous enivrer d'amour (*Cant. II, 4*), pour que nous puissions pénétrer les mystères les plus secrets de la charité. L'excellence du sujet est bien propre à exciter notre attention. C'est de l'amour de Dieu que nous allons parler : y en aurait-il un seul assez ennemi de toute piété et de toute religion pour ne pas vouloir prêter une oreille favorable ? « Un discours sur l'amour de Dieu, dit saint Bernard, a une saveur plus douce, il est plus suave pour celui qui parle, et plus utile pour celui qui écoute. » Mais avant d'aller plus loin, rappelons les paroles même de l'Évangile qui nous fournissent notre sujet. Voici le texte de saint Matthieu :

« Les Pharisiens ayant appris que Jésus avait imposé silence aux Sadducéens, se rassemblèrent entre eux, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui fit cette question pour le tenter : Maître.

quel est le grand commandement de la loi? Jésus lui répondit. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, » etc. *Ave, Maria.*

« Voilà le plus grand et le premier commandement. » Cette instruction sur l'amour de Dieu doit renfermer deux pensées principales : 1^o Quelle est l'excellence de l'amour de Dieu. 2^o Par quel moyen on peut l'acquérir.

L'excellence de cette vertu est brièvement indiquée par ces paroles de Sauveur : « Voilà le plus grand et le premier commandement. » Il est le plus grand, pour commencer par là, de beaucoup de manières : par le rang, par l'intention, par la dignité, par le mérite, par l'obligation, par la douceur, par la perpétuité et par la nécessité.

Et d'abord il est le plus grand par le rang qu'il occupe. En effet, au premier rang des préceptes du décalogue figure le culte de la divinité, et le culte est renfermé dans l'amour. Celui-là rend à Dieu un culte parfait, qui l'aime par-dessus tout; car, en vertu de cet amour, il lui rapporte, comme à sa dernière fin, et lui-même et tout ce qu'il possède.

Ce commandement est le premier par l'intention. Dans tout ce qu'il a fait, dit, ordonné, écrit, Dieu n'a eu en vue qu'une seule chose, c'est d'être aimé par-dessus tout. De là ces paroles de saint Augustin : « Il comprend sans erreur, il observe sans fatigue l'abondance des Ecritures et ses riches enseignements, celui dont le cœur est rempli par la charité, car, dit l'Apôtre, la plénitude de la loi, c'est l'amour, » *Rom. XIII, 10.* Tous les dons de l'Esprit-Saint, les sacrements de l'Eglise, les cérémonies religieuses, les trois vœux monastiques n'ont que ce seul but, d'unir notre âme à Dieu par l'amour. Voilà ce qu'ordonne sa loi, ce que recommandent les Prophètes, ce que chantent les Psaumes, ce que proclament toutes les créatures. Ce commandement est donc le premier dans l'intention du législateur, puisque tout le reste se rapporte à lui.

Il est aussi le premier en dignité : voilà pourquoi il est appelé « le plus grand et le premier. » Le meilleur est ce qui est opposé au pire; or, le pire de tous les maux, c'est de haïr Dieu : donc

L'aimer est ce qu'il y a de meilleur. C'est ce que font les personnes pieuses, lorsque leur âme, par la contemplation de l'immense bonté de Dieu, de sa beauté et de sa magnificence, s'échauffe et s'enflamme d'amour pour lui. Vous voyez par là, mes frères, avec quel soin vous devez vous appliquer vous-mêmes à la prière et à la méditation des choses divines, puisque ces pieux devoirs sont pour les saints l'exercice de vertu le plus excellent.

Ce commandement est encore le premier à raison du mérite. En effet, rien n'est agréable à Dieu, rien n'est digne de la vie éternelle, en dehors de la charité; c'est d'elle que découle la beauté de tout ce qui plaît aux yeux du Seigneur. Considérez les membres de notre corps; aucun d'eux n'a de vie par lui-même, c'est l'âme qui la leur donne : ainsi aucun acte de vertu n'a de mérite et de beauté devant Dieu, que ceux qu'elle emprunte à la charité, qui est comme la forme très-noble et l'âme de nos bonnes œuvres. « Avec la charité, dit saint Augustin, tout sert; sans la charité rien ne sert. » Quel trésor, mes frères, que la charité! Y a-t-il rien de plus précieux, rien de plus utile, rien de plus sûr? Et, ce qui vous surprendra davantage, d'elle dépend non-seulement l'essence du mérite, mais l'essence de toute véritable vertu chrétienne. Car, dit saint Thomas, aucune vertu, quelque excellente qu'on la suppose, n'a le droit, sans la charité, d'être appelée simplement et absolument une vertu véritable. Sans doute il existe des vertus morales qui disposent l'homme dans l'ordre de la félicité naturelle dont parlent les philosophes; mais comme elles ne sauraient lui mériter la véritable béatitude, qui consiste dans la claire vision de Dieu, on ne doit pas les appeler, sans la charité, des vertus absolument vraies. « La vertu, dit Aristote, c'est le bien s'ordonnant avec ce qu'il y a de plus excellent. » Or ce qu'il y a de plus excellent, c'est la béatitude surnaturelle, que les vertus philosophiques ne peuvent atteindre. Cette considération montre l'excellence de la charité, qui est à double titre la forme des autres vertus, leur donnant tout ensemble et l'essence du mérite et l'essence de la vertu.

Le commandement de la charité est le premier à cause de sa durée et de sa perpétuité. En effet, la foi et l'espérance, et beau-

coup d'autres vertus, la miséricorde, par exemple, n'auront plus de raison d'être dans la céleste patrie. Là, devant la claire vision de la beauté divine, les nuages de la foi se seront dissipés; l'espérance aura disparu dans la possession même du souverain bien, et la miséricorde chercherait en vain une misère, une indigence à secourir. Au contraire, le ciel est le lieu propre de la charité; imparfaite ici-bas, c'est là qu'elle achèvera de s'embraser.

Enfin ce précepte est de tous le plus nécessaire. Il suffit de le bien garder pour que la loi entière du décalogue soit observée, au témoignage de l'Apôtre : « Celui qui aime, dit-il, a accompli la loi; car la plénitude de la loi, c'est l'amour. » *Qui diligit, legem implevit : plenitudo enim legis est dilectio*, Rom. XIII, 10. Donc, mes frères, la charité est le plus grand et de toutes manières le premier commandement : c'est notre première proposition.

I.

Enflammés d'amour pour une si grande vertu, vous désirez, je pense, savoir quels sont les moyens de l'acquérir. Certes, ils sont innombrables, puisque toute créature, dit saint Augustin, nous presse ardemment d'aimer le Maître commun de l'univers. On les ramène cependant à deux, qu'Aristote exprime par cette phrase connue : *Le bien est aimable, et chacun aime son bien particulier*. En effet nous aimons le bien en tant qu'objet de notre volonté, et chacun aime son bien particulier et celui qui lui a accordé des bienfaits. Ainsi bonté et bienfaisance, voilà deux aiguillons puissants du véritable amour. Que celui donc qui veut faire des progrès dans l'amour divin s'arrête souvent à méditer ces deux choses. Nous parlerons d'abord de la bonté de Dieu et ensuite de sa bienfaisance.

Sans nul doute, si nous voyions l'immensité de la bonté divine comme les esprits bienheureux la contemplant, nous l'aimerions comme eux d'un souverain et incomparable amour. Mais comme cela n'est pas donné à des yeux de chair, nous pourrions nous en faire une idée par le spectacle des œuvres de Dieu, et spécialement de sa loi sainte, où son immense bonté se réfléchit comme dans un miroir. Car la loi de Dieu, qui nous exhorte à son amour

et à la haine du péché, est une révélation de sa honte. En effet, comme les préceptes du Seigneur sont bons et justifiés en eux-mêmes, qu'ils émanent de la justice et de l'équité, que rien de plus saint et de plus convenable pour l'homme ne pouvait lui être imposé, quand nous aurons réfléchi à tout ce que la loi divine exige de nous, nous comprendrons combien est grande cette bonté et cette majesté qui demande tant d'amour et d'obéissance à une créature indigente et fragile : car il est certain que Dieu n'exige de nous rien que de très-juste et qui ne lui soit souverainement dû. Voyons donc ce qu'il demande d'abord de nous.

« Vous aimerez, dit-il, le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. » Il y a dans l'hébreu (*Deut.* vi, 5) littéralement traduit en latin : *Cum toto tuo valde*, ou *multo*¹, c'est-à-dire : tout ce qui est en vous ou en votre puissance, vous l'offrirez avec une généreuse ardeur en hommage à votre Dieu, comme un holocauste très-parfait, consumé tout entier par le feu de l'amour divin. Ainsi, et votre corps et votre âme, et tous vos biens extérieurs et intérieurs, et tout ce qui peut vous appartenir à quelque titre que ce soit, offrez-le en hommage au Seigneur, non pas avec une ardeur médiocre ou un zèle tiède, mais de toutes vos forces, de toute l'inclination de votre cœur et de votre volonté. Car tel est le sens de la locution hébraïque rendue fidèlement en latin par ces mots : *Cum toto multo tuo*, c'est-à-dire qu'il n'y ait en vous aucune puissance, aucune énergie que vous n'offriez à votre Créateur pour accomplir la loi de la charité. Cette loi nous oblige à aimer Dieu par-dessus tout, c'est-à-dire plus que tout ce qui peut nous être cher en cette vie, par conséquent plus que les richesses, que les honneurs, que la vie, non-seulement la nôtre, mais celle des personnes que nous affectionnons le plus, telles que sont nos amis, nos enfants, nos parents, un époux ou une épouse, en un mot tous les gages les plus chers et les plus sacrés de la tendresse humaine. D'où il suit que dans l'hypothèse où tous ces êtres si chers

¹ L'auteur se trompe. Le mot hébreu qu'il rend par un adverbe, *valde*, *fortement*, est un substantif, en sorte que le sens est : *Ex toto robore tuo*, ou, avec la Vulgate, *ex tota fortitudine tua*, de toutes vos forces.

devraient périr tous à moins qu'un précepte de la loi divine ne fût violé, nous devrions préférer la première alternative à une seule offense de Dieu. Nous trouvons d'innombrables exemples de cette générosité dans les saints martyrs, qui ont mieux aimé souffrir tous les genres de tourments que de manquer à la fidélité envers Dieu. Deux femmes entre autres, Symphorose et Félicité, nous ont donné dans la loi nouvelle un modèle éclatant de l'amour divin porté jusqu'à l'héroïsme. Chacune d'elles était mère de sept enfants; elles eurent le courage de les voir torturer, déchirer et mettre en pièces par les bourreaux, et de souffrir ensuite elles-mêmes le dernier supplice, préférant ce martyre tant de fois répété à la moindre infraction de la loi divine. Vous voyez, mes frères, quel amour Dieu demande de nous, un amour tel que la nature humaine ne peut en donner de plus grand. Car, si elle avait été capable de quelque chose de plus parfait, Dieu l'aurait exigé d'elle comme un hommage dû à sa majesté infinie. Or, voilà ce qui montre toute l'étendue de la bonté de Dieu. En effet, notre Dieu est, non-seulement juste, mais la vérité et la justice même; ses commandements sont souverainement équitables: par conséquent lorsqu'il exige tant de fidélité et d'amour d'un homme fragile, naturellement enclin à l'amour de soi et des choses terrestres, cette exigence ne prouve-t-elle pas clairement qu'elle est immense la bonté qui a droit à de tels sacrifices. Ainsi la loi de Dieu nous atteste l'immensité de la bonté divine, et ce doit être pour nous un puissant aiguillon à la charité. Car qu'y a-t-il de plus aimable que la bonté? Plus elle est grande, plus elle mérite d'amour, en sorte qu'une bonté infinie serait digne d'un amour également infini.

A cette preuve de l'immense bonté de Dieu j'en joindrai une autre non moins forte, tirée d'un passage de la loi ancienne. Après que le législateur Moïse eût proclamé ce précepte de la charité dans les termes mêmes que le Sauveur ne fit que répéter plus tard, il ajouta aussitôt: « Le commandement que je vous fais aujourd'hui, vous le garderez dans votre cœur, vous le redirez à vos enfants, vous le méditez assis dans votre maison, en marchant dans vos voyages, pendant votre sommeil et à votre lever;

vous l'attacherez comme un mémorial à votre main ; il sera toujours devant vos yeux, et vous l'écrirez au seuil et sur les portes de votre maison, » *Deut.* vi, 6-9. Je vous le demande maintenant, mes frères, Cicéron et Démosthènes, s'ils se levaient de leur tombe, pourraient-ils trouver des paroles plus fortes, des expressions plus vives pour recommander ce précepte de l'amour divin ? Je vous l'avoue, j'ai relu souvent ce passage, et je n'ai jamais cessé d'admirer la merveilleuse éloquence de cette recommandation. Quel homme a jamais répété un précepte de tant de manières et avec tant d'images différentes ? Autant de mots, autant d'aiguillons ; que dis-je ? autant de coups de marteau destinés à enfoncer de plus en plus l'amour de Dieu au fond des cœurs. Il semble qu'il eût suffi de dire : « Ce commandement, vous le garderez dans votre cœur. » Certes, une chose que le cœur garde est dans une position sûre. C'est dans cet asile que le Prophète royal se glorifiait d'avoir mis la loi de Dieu, lorsqu'il dit : « Seigneur, j'ai caché vos paroles dans mon cœur, pour ne point pécher contre vous, » *Ps.* cxviii, 11. Néanmoins le Seigneur ajoute : « Et vous le redirez à vos enfants. » Non content de cela, il dit encore : « Vous le méditez assis dans votre maison. » Quelque favorable à la méditation que soit une maison calme et tranquille, il demande davantage : « Lorsque vous serez en voyage, pendant la marche vous repasserez cette loi dans votre esprit. » Et comme si c'était trop peu, il recommande de la méditer « pendant le sommeil et au moment du lever. » Qui jamais a exigé que l'accomplissement d'un devoir ne fût pas interrompu même pendant le sommeil ? Il semblait impossible d'insister davantage, et cependant le Saint-Esprit trouve encore quelque chose à ajouter ; ce précepte, il faut que des signes et des symboles le remettent constamment en mémoire : « Vous l'attacherez, dit-il, comme un mémorial à votre main ; afin de l'approcher, en quelque sorte, plus près de votre âme, vous le porterez toujours devant vos yeux, » pour vous exciter à l'amour ; enfin « vous l'écrirez sur le seuil et sur les portes de votre maison, » pour qu'à votre entrée et à votre sortie votre regard rencontre ce prédicateur muet qui vous répète et vous inculque la même recommandation.

Dites-nous, ô saint législateur, ô confident et interprète des secrets de Dieu, qui conversiez avec lui face à face, comme un homme avec son ami, et qui, planant au-dessus de cet univers, contempriez dans une lumière prophétique ce que nos yeux ne sauraient apercevoir, dites-nous ce que vous avez vu dans cette loi de la charité que vous nous inculquez de tant de manières différentes? Ah! sans doute, vous élevant au-dessus de vous-même, et le regard éclairé d'une lumière divine, vous voyiez ce qui est dû à la Majesté souveraine et infinie; vous voyiez comment nous sommes liés vis-à-vis d'elle par des bienfaits sans nombre; Dieu vous montrait et la récompense prodigieuse qu'il prépare à ceux qui l'aiment, et les horribles supplices dont il frappe ceux qui l'oublient: et comme si vous aviez eu tout cela sous les yeux, cris répétés, vives recommandations, instances pressantes, vous mettiez tout en œuvre pour réveiller les cœurs assoupis des hommes, et les exciter à une si grande chose que la charité. Mais alors, mes frères, que dirons-nous de ceux qui ne se rappellent presque jamais un précepte si important?—qui savent à peine lever les yeux vers le ciel? qui passent leur vie, comme des troupeaux, dans l'oubli de Dieu? qui ne se rappellent jamais ce que Dieu mérite, ce qu'ils lui doivent, quelle fin les attend, quelle espérance, quel châtiment? C'est que, mes frères, autant Moïse a d'aiguillons pour les exciter à aimer Dieu, autant le démon a de ruse pour les aveugler et les endormir dans l'oubli de ce devoir.

Mais, pour en revenir à notre sujet, comme l'infinie justice et la souveraine équité exigent de nous une charité si héroïque, de ces recommandations si répétées et si pressantes notre esprit sera amené à conclure et à admirer l'immense bonté de Dieu. Si cette bonté n'était pas immense et infinie, exigerait-elle de l'homme, distrait par tant de soucis et de besoins terrestres, un amour si constant et si fidèle? Car Dieu a exigé de la nature humaine ce qu'elle eût été impuissante à accomplir sans un secours particulier de la grâce divine; et il aurait exigé encore davantage, si nous avions été moins misérables.

II.

Mais, puisque le précepte de la charité renferme deux obligations, celle d'aimer Dieu par-dessus tout, et celle de détester, également par-dessus tout, le péché, son ennemi, après avoir vu par les passages de la loi que nous venons d'expliquer jusqu'où il faut porter l'amour de Dieu, il nous reste à voir, par d'autres passages de cette même loi, jusqu'où il faut porter la détestation du péché. Au livre du Deutéronome (chap. XIII, 12 seq.), Moïse dit, parlant au nom de Dieu : « Si dans quelque-une de vos villes, que le Seigneur votre Dieu vous aura données pour y habiter, vous entendez dire que des enfants de Bélial sont sortis du milieu de vous, et ont perverti les habitants de leur ville en leur disant : Allons et servons les dieux étrangers qui vous sont inconnus ; informez-vous avec tout le soin possible de la vérité du fait, et après cet examen, si vous trouvez que le rapport qui vous a été fait est fidèle, que cette abomination a été réellement commise, vous ferez passer aussitôt au fil de l'épée les habitants de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qui s'y rencontrera, jusqu'aux bêtes. Tous les meubles qui s'y trouveront, vous les amasserez au milieu des rues, et vous les brûlerez avec la ville, consumant tout en l'honneur du Seigneur, en sorte que cette ville devienne comme un tombeau éternel. Elle ne sera jamais rebâtie, et il ne demeurera rien dans vos mains de cet anathème. » Quelle loi pleine de sévérité, mes frères ! Mais, Seigneur, que faites-vous ? Quel ordre donnez-vous ? Où sont la justice et l'équité de ce commandement ? Faire périr par le fer ou le feu les auteurs mêmes du crime, n'était-ce pas un châtement suffisant ? Quelle peine ont pu mériter des enfants à la mamelle ? En quoi sont coupables et les meubles riches et variés, et les troupeaux, c'est-à-dire des brebis, des bœufs, des chèvres, des chameaux, des ânes, et les murailles des maisons, et les remparts de la ville, pour que vous ordonniez de tout ravager, de tout renverser et de tout détruire par le fer et le feu, sans que la ville elle-même puisse jamais, même après des milliers de siècles, se relever de ses ruines ? Ainsi, mes frères, les jugements

de Dieu étant toujours conformes à la vérité et la justice, vous me demandez comment il peut avoir équitablement porté cette loi sévère qui condamne à la destruction et à la mort des choses inanimées ou d'innocentes créatures. Et moi je vous demanderai où est l'équité de la sentence rendue contre le péché de notre premier père, sentence qui condamne jusqu'à la fin du monde à la mort et à l'exil, non-seulement le coupable, mais toute sa postérité? Je vous demanderai encore comment il se fait que la faute d'un moment soit punie d'une peine éternelle, sans que cette peine elle-même égale l'indignité du crime? Il ne faut pas chercher la justification de ces châtimens ailleurs que dans l'immense bonté et la majesté infinie de Dieu, qui font que toute offense de cet Etre souverain prend une gravité sans mesure et mérite un éternel supplice. Et c'est la même raison qui justifie la loi si sévère du Deutéronome contre une ville rebelle à Dieu, loi d'après laquelle non-seulement les habitants coupables, mais tout ce que leurs mains ou leur corps avait touché, tout ce qui avait servi à leur usage, devait être ravagé, détruit par le fer et le feu, et la mémoire de toutes ces choses pour jamais effacée du souvenir des hommes. Quand des peines terribles sont très-justes, on peut juger combien grande est la bonté, combien haute est la majesté dont l'offense exige une semblable satisfaction.

Une autre loi du Deutéronome (ch. vu) fait voir également la difformité du péché et l'immensité de la bonté divine. Après avoir ordonné aux enfants d'Israël de raser les temples d'idoles, de renverser les autels, de couper les bois sacrés et de brûler les idoles, Dieu ajoute : « Il ne demeurera rien dans vos mains de cet anathème, et il n'entrera rien dans votre maison qui vienne de l'idole, de peur que vous ne deveniez anathème, comme l'idole même. Vous la détesterez comme de l'ordure, vous l'aurez en abomination comme une chose dégoûtante, parce que c'est un anathème. » Assurément il n'y a rien de juste dans la loi qui ordonne de brûler les idoles, de les briser et de les réduire en poudre. Mais, Seigneur, je vous le demande, une fois l'idole brûlée et réduite en poudre, une fois que toute figure a disparu, qu'il ne reste plus que la matière du précieux métal ne présentant

plus aucune forme, comment sera-ce un crime de réserver un métal innocent aux usages de l'homme? Certes, voilà une défense bien étonnante et difficile à garder! Les hommes brûlent d'une telle soif de l'or que, pour s'en procurer, ils exposent leur vie à tous les hasards de la terre et de la mer, et voici qu'ils sont obligés à le haïr au point de n'avoir pas le droit de le toucher de leurs mains; ils le détesteront comme une immondice, ils l'auront en abomination comme une souillure! Ainsi un homme pauvre, père de nombreux enfants, qui gagne à la sueur de son front son pain et celui de sa famille, apercevant à ses pieds un lingot d'or tout resplendissant devra le fuir et s'en détourner comme d'un serpent venimeux, non parce qu'il y voit la figure d'une idole, mais uniquement parce que cet or en fut la matière: à ce seul titre, il est devenu une chose abominable. Et qu'on ne s'imagine pas que cette loi manquât de sanction. Nous lisons au chap. xii^o du second livre des Macchabées, que dans une glorieuse victoire de Judas plusieurs de ses soldats furent tués; et lorsqu'on emporta leurs cadavres pour les ensevelir, on trouva sous leurs tuniques des objets qui avaient été consacrés aux idoles. Le Seigneur n'avait pas voulu laisser ce crime impuni. Qu'est-ce qui fait la justice de cette loi, si ce n'est l'immense bonté de Dieu et sa majesté souveraine. Voilà ce qui donne à l'offense une gravité telle, que les instruments du péché, et même l'innocente matière de ces instruments, doivent être un objet d'exécration et d'horreur. Quelle haine donc, mes frères, Dieu ne veut-il pas nous inspirer pour le péché lui-même, quand ses anathèmes en poursuivent ainsi jusqu'à la matière informe et aux derniers vestiges!

III.

Ces lois, mes frères, nous ont donné quelque idée de la bonté infinie de Dieu et de la souveraine malice et difformité du péché; en même temps elles nous ont excités, d'une part, à aimer le Seigneur, de l'autre à haïr le péché, qui est opposé à son amour. Après avoir considéré la bonté de Dieu en elle-même, voyons maintenant quelle est sa bonté pour nous, c'est-à-dire sa bienfai-

sance : c'est la seconde chose que nous nous sommes proposé d'examiner.

D'abord l'homme doit se mettre devant les yeux les bienfaits du Seigneur, tant les bienfaits communs accordés à tous les hommes, que les bienfaits particuliers accordés à chacun, afin de s'enflammer d'amour pour un Maître si libéral. Car un philosophe dit avec raison : « Celui qui a trouvé des bienfaits a trouvé des chaînes, » chaînes d'amour et de reconnaissance, qui l'attachent à son bienfaiteur. Mais comme il serait impossible d'énumérer l'un après l'autre tous les bienfaits de Dieu, je n'en rappellerai qu'un seul, celui dont se sert le Prophète pour reprocher au peuple rebelle son impiété : « Race pervertie et corrompue, peuple stupide et insensé, est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance envers le Seigneur? N'est-ce pas lui qui est votre père, qui vous a acquis, qui vous a fait et vous a créé? *Deuter. xxxii*, 5, 6. Comme s'il disait : s'il est conforme à la nature que les enfants aiment et respectent leurs parents à qui ils doivent l'existence, combien plus sera-t-il juste que l'homme ait pour Dieu, qu'il reconnait pour son père, un amour plus ardent et un respect plus profond! En effet, les parents ne m'ont donné que mon corps; mais la meilleure partie de moi-même, mon âme raisonnable, c'est Dieu, sans le concours de personne, qui l'a créée et unie à mon corps, lequel ne serait sans elle qu'une masse de corruption et un cadavre. C'est ce que le Seigneur a marqué d'une manière admirable dans la création du premier homme, en « formant son corps du limon de la terre et en répandant sur son visage un souffle de vie, » *Gen. ii*, 7. Que veut dire cette manière de former l'homme? Car dans la création des autres animaux, il n'est pas question de ce souffle : Dieu se contente d'ordonner à la terre de produire des quadrupèdes et des reptiles, aux eaux des poissons et à l'air des oiseaux, et il fut fait ainsi. Mais, quand il arrive à l'homme, j'aperçois une double opération. Qu'a-t-il voulu nous marquer par-là? Précisément ce qu'Aristote avait très-bien compris quand il enseigne que l'âme intelligente vient d'ailleurs que de la matière, et que celle-ci est impuissante à la produire. Cet homme de génie savait que d'une matière corporelle peuvent bien

naitre et sortir des formes corporelles ; mais que l'âme intelligente, qui est une substance spirituelle, n'a pas assez d'affinité avec la matière pour que des éléments grossiers engendrent une chose en quelque sorte divine. Car il y a une distance presque infinie entre la nature corporelle et la nature spirituelle. Et c'est là ce que le Seigneur a clairement exprimé en formant le corps de l'homme du limon de la terre, et en lui donnant une âme tirée, non plus de ce limon, mais d'un soufuffle de sa bouche : ce qui a fait dire qu'elle avait une origine céleste.

Cette vérité établie, permettez-moi, mes frères, de vous adresser à chacun une question. Quelle est la chose que l'homme, dépourvu de la grâce divine, aime le plus ? Vous répondrez : c'est lui-même, c'est-à-dire sa vie ; pour la conserver, on a vu des mères étouffer les sentiments de la nature et se nourrir de la chair de leur enfants. Mais comme la vie dépend tout entière de l'âme, c'est son âme que chacun aime le plus. En effet, c'est elle qui fait que l'homme existe, qui le fait vivre, sentir, se mouvoir, penser, qui lui donne enfin la lumière, la vie, les biens et le domaine de tout ce qu'il possède. Je suppose que vous ayez l'empire du monde entier, vous ne l'exercerez que tant que vous aurez votre âme ; privé de votre âme, d'empereur vous ne serez plus qu'un horrible amas de corruption. Examinons, mes frères, ce seul motif d'aimer Dieu, et que le ciel et la terre soient témoins de la juste plainte que le Seigneur fait entendre contre ses enfants ingrats. Si ton âme, ô homme, t'est si chère pour les motifs que nous venons d'indiquer, pourquoi Dieu ne t'est-il pas plus cher encore, lui dont tu as reçu les mêmes bienfaits et d'autres encore plus grands ? Il est l'âme de ton âme, et la vie de ta vie ; il te pénètre plus intimement que ton âme elle-même, et c'est lui qui donne à ton âme ce qu'elle te donne. Tu existes par lui, tu vis par lui, tu sens par lui, tu marches par lui, tu penses par lui, bien plus que par ton âme. Car c'est la doctrine commune des philosophes que la cause première contribue plus à l'effet produit que la cause seconde, parce que celle-ci n'a rien qu'elle n'ait reçu de celle-là. Or Dieu est la cause première qui meut toutes les autres : comme le premier des cercles du ciel par son impulsion et son mouve-

ment entraîne et ébranle les cercles inférieurs. C'est donc Dieu qui conserve tout et qui opère en toutes choses. Lorsque tu remues la main, c'est lui plus que ton âme qui la fait mouvoir. Lorsque tu vis, c'est plus par lui que par ton âme que tu vis; lorsque tu vois, que tu sens, que tu penses, c'est par sa vertu, bien plus que par les forces de ton âme, que tu exécutes toutes ces opérations. Et s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'aimant ton âme tu n'aimes pas Dieu davantage, ce Dieu dont tu dépends plus que de ton âme? Notre volonté, dit saint Thomas, devrait aimer d'un amour naturel plus celui par qui elle existe, que celui par qui elle n'existe pas; or notre volonté existe, non par elle-même, mais par Dieu; elle doit donc aimer Dieu plus qu'elle-même. Il en faut dire autant de notre âme, qui ne s'est pas donné l'existence, mais l'a reçue, pour ainsi parler, immédiatement de Dieu.

En outre, si les enfants témoignent à leurs parents un si grand amour, pourquoi n'en aurions-nous pas un plus grand encore pour notre Père céleste? A nos parents, en effet, nous sommes redevables d'un corps mortel, fragile, exposé à une infinité d'accidents et de misères; tandis que nous avons reçu de Dieu une âme immortelle, spirituelle, divine, faite à son image, et, ce qui l'emporte sur tout le reste, destinée à partager sa félicité et sa gloire. Si donc nous avons tant d'amour pour les auteurs de notre corps, pourquoi n'en aurions-nous pas beaucoup plus pour celui qui est le père et de notre corps et de notre âme tout ensemble? Tous les docteurs enseignent qu'un homme réduit, dans un temps de famine, à la dernière extrémité, s'il ne lui restait plus qu'un seul pain et qu'il eût avec lui son père et son fils se mourant tous deux de besoin, devrait secourir le premier avant de soulager le second, et se résigner, pour sauver son père, à la mort d'un fils unique et bien-aimé. Si telle est l'exigence d'une paternité terrestre, quel amour ne devons-nous pas au Père céleste qui nous a créés et qui nous conserve, sans lequel nous ne pouvons ni exister, ni vivre, ni respirer, ni faire un mouvement? C'est le raisonnement dont se sert Daniel pour condamner l'impiété du roi d'Assyrie : « Vous avez, lui dit-il, provoqué à la colère le Dieu

qui tient dans sa main le soufile de votre vie, » *Dan. v, 23*. Je passe sous silence les autres bienfaits de Dieu. Cette seule considération suffit et au-delà pour nous persuader de consacrer notre vie entière à celui qui nous l'a donnée et qui nous la conserve à chaque instant.

Je n'aurais pas assez d'un jour, ni même d'une vie, si je voulais développer tous les motifs d'aimer Dieu. Car toute raison d'aimer en général trouve, quand il s'agit de Dieu, son application la plus parfaite. Veut-on avoir égard à la justice? aucun amour n'est plus légitime; aux bienfaits? ceux de Dieu surpassent tous les autres; à l'affection? nul n'en a donné des preuves aussi touchantes; car, dit l'Apôtre, « la plus grande marque d'affection c'est de donner sa vie pour ses amis, » *Joan. xv, 13*; à la bonté enfin jointe à la beauté parfaite? l'esprit de l'homme ne peut pas même comprendre l'étendue des perfections de Dieu et les richesses de son inépuisable bonté. Voyez encore, mes frères : si l'amour s'achète, quel prix nous sera jamais offert qui approche de la vie éternelle? S'il se donne, y a-t-il, je vous le demande, un objet qui en soit plus digne que Dieu? Enfin, s'il faut en faire la conquête, qui jamais pourra déployer plus de puissance et de terreur que celui qui le réclame, si je puis ainsi parler, l'épée à la main, et lançant contre les ingrats, par la bouche de l'Apôtre, les foudres de l'excommunication : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, qu'il soit anathème! » *Cor. xvi, 22*. Ah! mes frères, que nous reste-t-il qu'à répéter avec saint Augustin : « Qui suis-je, Seigneur, pour que vous m'ordonniez de vous aimer; et me menaciez de grands maux si je désobéis? Ne pas vous aimer, est-ce donc un si petit malheur? »

Ce raisonnement nous fait comprendre ce que nous devons à notre Créateur. Aux autres hommes nous pouvons être redevables de certains bienfaits; à Dieu nous devons tout, puisque nous avons tout reçu de lui. Mais ce qui lui est dû avant tout le reste, c'est la charité, c'est-à-dire le plus ardent amour, l'amour étant le principe de tous nos sentiments. Car, comme le dit saint Augustin, de tous les sentiments de l'âme, l'amour est le seul par lequel une créature peut, à quelque degré, payer de retour son

Créateur, et user envers lui de quelque réciprocité. Car dans tout le reste que peut-elle faire pour lui de semblable à ce qu'elle en reçoit? Il vous a créés : pouvez-vous le créer à votre tour? Il vous a rachetés, il vous conserve la vie, il vous comble chaque jour de bienfaits, il vous délivre de dangers sans nombre et du corps et de l'âme : vous est-il possible de lui rendre quelque chose de semblable? Mais vous pouvez répondre à l'amour qu'il a pour vous, en lui rendant affection pour affection, amour pour amour. Et c'est le sentiment qu'il exige principalement de nous, puisqu'il affirme que c'est là le plus grand et le premier commandement de la loi.

Vous voyez maintenant, mes frères, ce qu'il faut penser de ceux dont l'âme reste froide et sans amour envers le Dieu qui les a créés et qui les conserve. Quelle opinion auriez-vous d'un homme qui ne ressentirait aucune tendresse pour ses parents ou ses enfants? Vous le regarderiez comme un être étranger à notre nature, comme il l'est aux affections humaines; il vous paraîtrait moins un homme qu'un monstre. Mais s'il mérite ce nom pour n'aimer pas ce qui est moins digne d'amour, quel nom donnerez-vous à l'homme qui n'aime pas celui que nous devrions aimer, si la chose était possible, d'un amour infini? Cependant, ô douleur! le monde est plein de ces monstres. Car nous ne pouvons appeler autrement tous ceux qui préfèrent à Dieu l'argent, les honneurs, les plaisirs, la volupté, en un mot tous les objets de leurs passions. Toutes les fois, en effet, que l'un de nous, pour plaire à la multitude, pour satisfaire son avarice, sa soif de plaisirs, sa haine ou sa vengeance, ose violer la loi de Dieu, offenser son infinie majesté et fouler aux pieds son amitié et sa grâce, n'atteste-t-il pas clairement qu'il préfère à Dieu et à sa loi sainte une fumée, un peu de poussière? O monstrueux aveuglement! O crime horrible! O forfait exécration, digne d'un éternel supplice dans les feux de l'enfer! Sur quelle proie ce feu vengeur s'acharnera-t-il avec plus de rage que sur ces contempteurs de la Majesté divine? Que dis-je? toutes les créatures et l'univers entier, comme il est écrit au livre de la Sagesse (chap. v, 21), « se joindront à Dieu pour combattre ces insensés. » Y a-t-il rien qui soit plus

opposé au sens commun et à la raison humaine que de préférer une vñle créature au puissant Créateur, au tendre Père de toutes choses? Voilà pourtant ce que sont tous ceux qui ne craignent pas de commettre un péché mortel, acte également contraire à la loi et à l'amitié de Dieu.

Donc, pour en venir enfin à vous, mes frères, quiconque aime Dieu plus que tout le reste et préfère à tout la possession de sa grâce, qu'il soit animé d'une haine semblable et égale pour le péché, qui lui ferait perdre ce bien précieux. Car, dès que le péché entre dans une âme, Dieu la quitte, ne pouvant souffrir de contact avec l'iniquité. Ainsi il n'y a pas de doute que David et saint Pierre, lorsqu'ils sont tombés dans le péché, ont chassé spontanément Dieu de leur cœur, et se sont alors rendus dignes des supplices éternels. C'est donc une grande marque du véritable amour d'être fermement résolu à éviter tout péché mortel, surtout si déjà l'on a persévéré quelque temps dans ce bon propos. Que celui qui est dans cette disposition rende à son Sauveur d'immortelles actions de grâces pour ce bienfait qu'il lui doit; il pourra, plein de confiance en la miséricorde divine, attendre dans la paix et la joie le dernier jour de sa vie, et l'éternelle récompense que Dieu a promise et prépare à ceux qui l'aiment.

SECOND SERMON

POUR

LE XVII^e DIMANCHE APRES LA PENTECOTE,

OU, APRES L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE, A L'OCCASION DU PREMIER ET DU SECOND COMMANDEMENT, DE L'ORDRE DANS LEQUEL LE CHRÉTIEN DOIT S'APPLIQUER A ACQUÉRIR LES VERTUS; ON INDIQUE ENSUITE DEUX MARQUES DE LA VÉRITABLE CHARITÉ, VERTU QUE NOTRE SEIGNEUR PLACE AU PREMIER RANG.

Hoc est maximum et primum mandatum.

Voilà le plus grand et le premier commandement. (*Matth.*, XXII, 38.)

« Le Pontife que nous avons, dit l'Apôtre, n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses; mais il a éprouvé comme nous

toutes sortes de tentations, excepté le péché, » *Hebr. iv, 15*. Ainsi, au témoignage de saint Paul, notre Seigneur a eu à subir, non pas une seule épreuve, mais un grand nombre. Que l'on considère, en effet, sa vie depuis le commencement jusqu'à la fin, on trouvera qu'elle n'a été qu'une croix continuelle et une suite non interrompue de souffrances. Ce qui l'attend à son entrée dans le monde, c'est une rude crèche, une vile étable, une mère pauvre, un roi jaloux et l'exil de l'Égypte. Dès que, arrivé à l'âge d'homme, il eut commencé à prêcher l'Évangile, que de fatigues, que de voyages, que de jeûnes, que d'opprobres et d'injures de la part de ses ennemis ! En particulier et en public ils le traitent de samaritain, de malfaiteur, d'insensé, d'homme avide de vin et de bonne chère, de publicain et d'ami des pécheurs, de violateur de la loi et du sabbat. Ensuite, que de calomnies ils intentent, que de pièges et d'embûches ils dressent contre lui ! Et ce genre de persécution est le plus pénible : « La calomnie, dit Salomon, trouble le sage et abat la fermeté de son cœur. » *Calumnia conturbat sapientem, et perdet robur cordis ejus, Eccle. vii, 8*. Les autres persécuteurs nous attaquent au grand jour et le visage découvert ; les calomniateurs, au contraire, se cachent sous un masque d'honnêteté, et alors même qu'ils nous poursuivent de la manière la plus inique, ils ont l'air de remplir un devoir de justice. Vous les avez vus, dans l'évangile de dimanche dernier, mettre en présence du Sauveur un hydropique le jour du sabbat, et épier méchamment une guérison que les Juifs superstitieux condamnaient comme une violation de la loi (*Luc. iv*). Le chapitre (*Matth. xxii*) d'où est tiré l'évangile d'aujourd'hui nous montre la patience de notre Seigneur éprouvée de trois manières. D'abord, les Hérodiens viennent, la flatterie sur les lèvres, mais la haine dans le cœur, lui demander s'il est permis de payer le tribut à César. Ensuite, les Sadducéens, qui niaient la résurrection du corps, lui proposent une question à laquelle ils espèrent qu'il ne pourra répondre, afin de le convaincre d'ignorance auprès du peuple qui lui était dévoué. Enfin, les Pharisiens, avec plus de science, mais aussi plus d'orgueil, lui adressent de même une question qu'ils regardaient comme difficile : « Quel est le plus

grand commandement de la loi? s'imaginant réussir, cette fois du moins, à l'embarrasser. Vous voyez, mes frères, de combien de labours est remplie la vie de Jésus-Christ, et à quelles épreuves ont été mises sa douceur et sa patience. Il a pu dire avec le Prophète : « Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse, » *Ps. LXXXVII, 16.*

Mais ici se présente une grave question. Il est certain, d'une part, que la vie de notre Seigneur offre le plus parfait modèle de toutes les vertus, et que sa conduite irréprochable a pu lui faire adresser sans crainte ce défi à ses ennemis : « Qui d'entre vous me convaincra de péché? » *Joan. VIII, 46*; d'autre part, telle est la dignité de la vertu, qu'elle s'impose à l'estime des méchants eux-mêmes; comment donc expliquer la haine acharnée qui poursuit le Fils de Dieu? Toute l'école des philosophes stoïciens s'est toujours accordée à placer la vertu seule au nombre des biens; les autres choses sont rangées par eux, non parmi les biens, mais parmi les commodités ou les inconvénients de la vie. Nous aussi nous pensons que c'est la vertu seule qui rend bons et celui qui la possède et l'acte qu'il produit; elle est de si noble condition que personne ne peut mal en user. Si donc la bonté ne se trouve pleinement que dans la vertu, et si la volonté humaine ne peut haïr le bien en tant que bien, comment la vertu et la bonté parfaites du Sauveur sont-elles devenues odieuses aux Pharisiens? Ajoutez que l'homme étant une créature raisonnable, et la vertu l'acte le plus parfait de la raison, on ne voit pas comment une créature raisonnable pourrait haïr ce qu'il y a de plus conforme à la raison.

Nous répondons brièvement, qu'il ne peut arriver que la volonté raisonnable haïsse le bien comme tel; les méchants ne le haïssent que parce qu'ils y trouvent quelque chose qui les blesse. Car alors ils n'attaquent pas la vertu, en tant que vertu, mais en tant qu'elle leur apporte quelque dommage. Quel est ce dommage? C'est, pour ne parler que d'un seul, de faire ressortir leur méchanceté et de la rendre plus difforme. Un fait historique mettra en lumière cette double assertion. Nous lisons que le fils de Denys-le-Tyran, quoiqu'il fût aussi cruel et plus débauché que

son père, ne laissa pas d'accorder à Platon les honneurs divins à cause de sa rare vertu ; mais ensuite il le bannit de Syracuse, de peur que la présence de ce philosophe ne donnât un honteux éclat à sa propre turpitude. Voilà surtout pourquoi les méchants détestent les bons, parce que, dit très-bien saint Augustin, rien ne condamne autant la vie des hommes pervers que la vie des hommes de bien. La ligne droite, comme l'enseignent les philosophes, est tout à la fois sa propre mesure et la mesure de ce qui s'en écarte. C'est ainsi que le même instrument sert aux maçons pour mesurer un mur droit et un mur incliné. Or, comme la règle de la vie humaine, c'est la vertu, cette règle constate aussi bien l'obliquité, c'est-à-dire la perversité, que la rectitude de notre conduite. Car autant nos mœurs s'écartent de la vertu, autant elles s'écartent de la rectitude véritable. Mais à quoi bon tous ces raisonnements, puisque le Sauveur lui-même dit dans l'Évangile : « Quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. » *Joan.* III, 20. La splendeur de la vertu et de la vérité fait sortir les vices de leurs ténèbres, et révèle au grand jour les crimes des impies. On rapporte qu'un peintre avait exposé sur la place publique un tableau médiocre où des coqs étaient grossièrement représentés. Un jeune homme s'étant approché de là avec des coqs vivants qu'il voulait vendre, le peintre furieux chassa ces animaux de sa présence, de peur qu'une trop facile comparaison entre la réalité et l'image ne fit ressortir les défauts de son tableau. Telle est la source de la haine que les impies portent aux hommes pieux. « Le bien est contraire au mal, dit l'Écclésiastique (xxxiii, 15), et la vie à la mort ; ainsi le pécheur est contraire à l'homme juste. » On ne pouvait parler de cette haine avec plus de force ; car, qu'y a-t-il de plus opposé au bien que le mal, à la vie que la mort ?

Au reste, cette haine des méchants contre les bons n'est pas un fait nouveau ; elle remonte à l'origine du monde. Pourquoi Caïn s'emporta-t-il contre Abel jusqu'à massacrer son frère innocent, si ce n'est, dit l'apôtre saint Jean (*I Epist.* III, 12), parce que ses œuvres étaient mauvaises, et que celles d'Abel étaient

justes? Voilà pourquoi il osa commettre, non pas un simple homicide, mais un fratricide, et cela à une époque où un seul meurtre devenait le meurtre d'une moitié du genre humain immolée dans la personne de celui qui en aurait été le père. C'est ce qu'a compris l'auteur de la paraphrase chaldaïque; ce passage : « La voix du sang de ton frère erie vers moi, » *Gen. iv, 10*, il le traduit ainsi : « La voix du sang des générations qui devaient descendre de ton frère erie vers moi. » Ainsi la victime de cette haine fratricide ne fut pas un seul homme, mais la plus grande partie du genre humain. Née avec le monde, cette haine s'est transmise à tous les disciples de Caïn, c'est-à-dire aux méchants, et elle vit encore de nos jours.

Telles étaient les dispositions, tels étaient les sentiments avec lesquels les Pharisiens s'approchèrent de Jésus pour le tenter. Ne trouvant rien à redire dans sa vie très-sainte, ils voudraient attaquer sa doctrine, ou du moins, comme nous l'avons déjà dit, le convaincre d'ignorance et d'erreur devant le peuple.

I.

L'un d'entre eux, qui était docteur de la loi, s'approcha donc du Sauveur, en disant : « Maître, quel est le premier commandement de la loi? » On agitait sans doute alors cette question, dont la solution se serait présentée d'elle-même, si la superstition, l'avarice et l'ambition des Pharisiens ne l'avaient rendue difficile. Car, comme les Pharisiens faisaient toutes leurs actions pour être vus des hommes, ils donnaient la préférence, parmi tous les devoirs de piété, à ceux qui attiraient le plus l'attention, ou bien qui leur rapportaient le plus de profit. Ainsi les uns recommandaient surtout les sacrifices, d'autres les offrandes volontaires, qu'ils faisaient même passer avant le respect dû aux parents; d'autres, la sanctification du sabbat et le paiement de la dîme. A cette dernière classe appartenait le Pharisien orgueilleux qui se glorifiait à haute voix dans le temple de jeûner deux fois la semaine et d'acquitter la dîme de toutes choses. Mais la piété intérieure, la charité, la véritable humilité du cœur, personne n'y songeait et n'en disait un mot. « Ils honoraient le Seigneur de

leurs lèvres et par des actes extérieurs, mais leur cœur était loin de lui, » *Isai.* xxix, 13. Il y avait donc sur ce point diverses opinions parmi les interprètes de la loi, lorsque l'un d'eux vint demander à Jésus quel était, d'après lui, le plus grand commandement.

Le très-doux Agneau qui était venu du ciel sur la terre pour être, non-seulement le rédempteur des hommes, mais le maître et le docteur de la justice, quoiqu'il sût parfaitement que les Phariséens lui avaient fait cette question, non pour s'instruire, mais pour le tenter, ne voulut pas néanmoins manquer cette occasion d'enseigner : cette instruction fût-elle inutile pour eux, elle ne le serait pas pour nous, qu'il avait le plus en vue. Donc à leur question : « Quel est le plus grand commandement de la loi ? » il répond : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit : voilà le plus grand et le premier commandement. » Nous expliquerons un peu plus loin cette maxime qui renferme le principal précepte de la vie chrétienne; continuons en ce moment le développement de l'Évangile. Après ces paroles : « Voilà le plus grand et le premier commandement, » le Sauveur ajoute : « Le second commandement est semblable au premier, le voici : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Notre Seigneur a donné lui-même le meilleur commentaire de cette loi lorsqu'il dit : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aux autres, » *Matth.* vii, 12. On ne saurait porter une loi plus juste, plus irréprochable, et qui renferme en aussi peu de mots tous les devoirs de la justice. On rapporte qu'un empereur païen ayant demandé à un chrétien quel était le résumé de la loi de Jésus-Christ, ne put s'empêcher, en entendant ce verset de l'Évangile, de donner les plus grandes louanges à notre sainte religion.

Ils sont nombreux et divers les biens que les hommes recherchent : les uns désirent la santé et de longs jours, les autres la richesse et tout ce qui sert à embellir la vie. Mais parmi tous ces biens, nous voyons que la gloire d'une bonne réputation est l'objet des vœux du plus grand nombre. Par conséquent, rien ne les blesse aussi cruellement que l'infamie et le déshonneur. De là,

mes frères, il est facile de conclure combien manquent à leur devoir ceux qui nuisent à la réputation du prochain.

Il faut encore observer que notre Seigneur, dans sa réponse, dépasse la portée de l'interrogation qu'on lui adresse. Les Phariséens lui demandaient quel était le plus grand commandement de la loi ; il répond d'abord que c'est l'amour de Dieu ; puis, ce qu'on ne lui demandait pas, il joint à ce précepte celui de l'amour du prochain. Il voulait sans doute, en agissant ainsi, condamner à mots couverts la malice et l'inhumanité de ceux qui lui adressaient méchamment cette question, non pour apprendre quelque chose, mais pour le convaincre d'ignorance devant le peuple.

Mais personne ne peut triompher contre Dieu. Notre Seigneur se conduisit de telle sorte que ceux qui voulaient obscurcir sa gloire, ne réussirent qu'à mettre en évidence leur basse jalousie, et à encourir eux-mêmes la note d'ignorance dont ils voulaient le flétrir. Jésus, en effet, leur fit à son tour cette question très-ardue : « Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui répondirent : De David. Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Et ils ne purent lui répondre, » parce qu'ils ne reconnaissaient pas la double nature de Jésus-Christ, l'une qu'il tient de son Père éternel, l'autre qu'il a prise pour notre salut dans le sein d'une Vierge. Selon cette dernière nature il est fils de David, et selon la première il est Fils de Dieu et le Seigneur de David. Notre Seigneur, par cette question, ferma si bien la bouche à ses adversaires, qu'ils n'osèrent plus l'interroger désormais, pour éviter la honte d'une nouvelle humiliation.

Après avoir expliqué l'évangile de ce dimanche, traitons maintenant, comme nous l'avons annoncé, du premier et du second précepte de la charité.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

II.

« Voilà le plus grand et le premier commandement. » La mention que fait notre Seigneur d'un premier et d'un second commandement atteste avec évidence qu'il existe une certaine hiérarchie entre les lois divines, dont les unes sont plus élevées et les autres le sont moins. Il en est de même entre les vertus chrétiennes. Ainsi il y a un ordre de dignité, dont parle le Sauveur. Mais il y a aussi un ordre qu'on pourrait appeler pratique, suivi par l'homme pieux qui travaille à acquérir les vertus. C'est de cet ordre pratique que nous parlerons dans la suite de ce discours, afin d'apprendre à l'âme désireuse de la perfection à quelle vertu elle doit s'exercer d'abord, celle qu'elle doit pratiquer ensuite, pour bien ordonner sa vie.

Et d'abord nous devons écarter une opinion des stoïciens. Quoique ces philosophes aient enseigné la vérité sur beaucoup de points, ils se sont trompés grossièrement en soutenant que tous les actes bons le sont également, et que tous les actes mauvais sont également mauvais, sans aucune différence de plus ou de moins, en sorte que tous les péchés, par là même qu'ils s'écartent de la droiture, seraient égaux, et qu'un parricide ne renfermerait pas une difformité plus grande qu'un simple vol. Appuyés sur la raison et la foi tout ensemble, nous affirmons au contraire qu'il y a, dans les vices comme dans les vertus, des degrés différents, et que parmi les actions vertueuses il en est qui sont, plus que d'autres, belles, justes et agréables à Dieu. C'est ce que nous a marqué lui-même le divin Législateur : pouvant graver toute la loi sur une seule table, il préféra en répartir les divers préceptes sur deux tables, dont l'une devait passer avant l'autre dans un cas de conflit entre deux commandements. De là cette règle célèbre des théologiens : « La seconde table le cède à la première. » Un docteur de la loi a donc très-bien pu faire cette question : « Quel est le plus grand commandement de la loi ? »

Mais ici il serait impossible de relever toutes les erreurs qui ont

cours parmi les hommes. En effet, comme les fidèles suivent diverses directions dans la carrière des vertus, et que chacun est porté à donner la préférence au genre de perfection où il excelle, il arrive que des vertus bien différentes sont mises au premier rang. Ainsi, ceux qui s'adonnent uniquement à la prière, estiment cet exercice plus que tout le reste; des hérétiques ont été jusqu'à avancer qu'il suffisait au salut. Ceux qui font de larges aumônes et se livrent aux œuvres de miséricorde, font passer cette bonne œuvre avant toutes les autres. Ceux qui mortifient leur corps par le jeûne et contraignent une chair rebelle à obéir à l'esprit, s'immolant eux-mêmes comme en holocauste au Seigneur, pensent que ce sacrifice l'emporte autant devant Dieu sur tous les autres, qu'il est plus parfait de s'offrir soi-même que d'offrir ses biens. Ceux qui ont embrassé la vie monastique, font un tel cas des observances et des pratiques de ce genre de vie, qu'ils les préfèrent à peu près à toute autre espèce de mérite, et qu'ils ne cessent de les recommander aux religieux en toutes circonstances. Sans doute ces observances sont louables, mais elles doivent être accompagnées de la piété intérieure.

Puisque les opinions sur le mérite relatif des différentes vertus varient presque autant que les goûts et les habitudes, il ne sera pas inutile de fixer sur ce point la véritable doctrine. Toutefois nous nous attacherons peu au point de vue spéculatif, c'est-à-dire à l'excellence intrinsèque des vertus : à les envisager ainsi, tous sont d'accord pour placer au premier rang les trois vertus théologiques. Ce que nous désirons surtout mettre en lumière, c'est, comme nous l'avons dit plus haut, l'ordre pratique ou la marche à suivre dans l'exercice même et l'acquisition des vertus.

A cette question ainsi posée, le Maître céleste répond brièvement dans l'évangile que nous venons d'expliquer : « Vous aimerez, dit-il, le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur..... Voilà le plus grand et le premier commandement. » Le Sauveur place au premier rang la charité, sans laquelle tout le reste est privé de vie, d'âme et de mérite. C'est donc la vertu qu'un chrétien doit cultiver avant tout, et préférer à toutes les autres, dirigeant de ce côté toutes ses actions, et la de-

mandant au Seigneur par des prières continuelles. De là ces paroles de Moïse : « Et maintenant, ô Israël, qu'est-ce que le Seigneur demande de vous, si ce n'est que vous aimiez le Seigneur votre Dieu, et que vous marchiez dans ses préceptes ? » *Deuter. x, 12*. Ayant traité dans l'instruction précédente des moyens d'augmenter la charité, nous n'en parlerons pas ici. Mais, d'après le passage même que nous venons de citer, à la charité doit se joindre l'obéissance. « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, il gardera mes paroles, » *Jean, xiv, 23*; et ailleurs : « Celui qui reçoit mes paroles et les garde, c'est celui-là qui m'aime, » *ibid. 21*. La raison en est évidente. Quiconque brûle d'amour pour une personne, brûle également du désir de lui plaire, de la servir et de faire sa volonté. Or, la volonté de Dieu c'est notre sanctification et l'accomplissement de ses divins commandements : donc celui qui aime Dieu doit obéir à sa loi. Ces deux choses, admirablement unies entre elles, renferment l'abrégé de toute la sagesse chrétienne, au jugement de l'Écclésiastique, qui dit : « Les enfants de la sagesse forment l'assemblée des justes, et le peuple qu'ils composent n'est qu'obéissance et amour, » *Eccli. iii, 1*, c'est-à-dire s'applique tout entier à aimer Dieu et à lui obéir. Voilà ce que font les justes ; voilà l'objet de leur préoccupation, de leurs entretiens, de leurs pensées, de leur méditation et le jour et la nuit ; ils ne croient avoir reçu la vie que pour remplir ces deux devoirs. L'avare n'a pas plus de sollicitude pour son argent, l'ambitieux plus d'empressement pour les honneurs, que les justes n'en ont pour aimer Dieu, pour obéir à ses commandements, et n'en violer aucun, même d'une manière légère. C'est en cela qu'ils font consister et leur richesse, et leur plaisir, et leur gloire, et leur félicité, s'inquiétant peu de tout ce qui ne tend pas à ce but. Ils réalisent vraiment la parole de nos saints livres : « La nation des justes n'est qu'obéissance et amour. »

Nous entendons ici par obéissance, non-seulement l'observation des préceptes du décalogue, mais encore cette soumission parfaite de l'âme qui s'abandonne à Dieu et accepte tout ce qu'il lui envoie de souffrances et d'incommodités. C'est là surtout le caractère propre de la charité, selon ce mot d'un sage (Salluste) : « Vouloir

ou ne pas vouloir les mêmes choses, voilà l'amitié solide. » L'amitié en effet unit si bien les âmes et les esprits, qu'elle accorde ensemble jusqu'aux volontés et aux désirs. Ainsi le chrétien doit être disposé par rapport à Dieu de manière à pouvoir dire avec le Prophète : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt, » *Ps. LVI*, 8 ; il est prêt à obéir, prêt à souffrir, prêt à accomplir vos préceptes, prêt à supporter les peines que vous m'envoyez. Et cette disposition est d'autant plus excellente, que la matière de nos souffrances est bien plus considérable que celle de nos devoirs. Les préceptes du décalogue sont en petit nombre, mais les peines de la vie sont innombrables. Eh bien, Seigneur, dit le Prophète, mon cœur est prêt : tout ce que vous voudrez que je souffre, je le souffrirai volontiers ; tout ce que vous voudrez que je sois, je le serai volontiers : pauvre ou riche, en santé ou en maladie, honoré ou méprisé, libre ou esclave, vivant ou mort, dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne comme dans la mauvaise réputation je vous serai fidèle.

Les maîtres de la vie spirituelle appellent cette disposition de l'âme *résignation*, mot emprunté au langage canonique. Comme un clerc, quand il *résigne* un bénéfice entre les mains de son évêque, y renonce pleinement et en fait l'abandon à une autorité étrangère qui peut dès lors en disposer comme il lui plaît : ainsi le chrétien *se résigne* à Dieu, c'est-à-dire abandonne tous ses droits sur lui-même à la volonté divine, pour qu'elle agisse envers lui selon son bon plaisir, soit dans le temps, soit dans l'éternité, soit dans la vie, soit dans la mort. Cette soumission entière de notre volonté à Dieu, en vertu de laquelle nous l'investissons du droit d'agir et de commander, ne nous réservant que le devoir de souffrir et d'obéir, est tout à la fois le fondement et le sommet de la perfection chrétienne. Le Créateur peut-il exiger davantage de la créature, et celle-ci peut-elle offrir à son Créateur un sacrifice plus excellent ? L'obéissance ainsi définie vient donc après la charité.

Nous plaçons au troisième rang deux compagnes de cette vertu, qui lui servent l'une de pieds, et l'autre de bras. La première est l'abnégation de la volonté propre. Comment, en effet, un homme

se soumettra-t-il parfaitement par l'obéissance à la volonté divine, s'il ne renonce à sa volonté propre, contraire si souvent à celle de Dieu? Personne ne peut greffer sur un sauvageon le rameau d'un arbre à fruit, s'il ne coupe d'abord le sauvageon : ainsi, pour se soumettre pleinement à la volonté de Dieu, il faut avoir retranché le rameau stérile de la volonté propre.

Il faut donc prendre garde que notre volonté ne soit trop attachée à aucune chose par le lien de l'affection. C'est une des principales qualités d'un coursier de noble race que d'obéir au frein et de suivre les moindres signes du cavalier : de même c'est une gloire pour le chrétien de se montrer docile à l'esprit divin qui habite en lui, comme les animaux de la vision d'Ezéchiel, dont il est dit : « Ils allaient où les emportait l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournaient point lorsqu'ils marchaient. » *Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur, nec revertebantur cum incederent*, Ezech. 1, 12.

L'autre compagne de l'obéissance, dont nous venons de parler, c'est une ferme confiance en Dieu, qui nous le représente veillant tendrement sur les justes et les gardant, pour ainsi dire, sur son sein paternel. Car, comme la vie est exposée à des accidents et à des chagrins sans nombre, qui peuvent ébranler notre constance, le meilleur moyen de rester ferme est de nous appuyer sur la confiance en Dieu. Elle est comme une ancre sacrée à laquelle nous devons recourir quand, sur la mer agitée de ce monde, les flots de l'adversité menacent d'engloutir notre barque. Elle est le bâton, non certes le roseau, mais le bâton solide et sûr sur lequel nous nous appuyons au milieu des précipices de cette vie; ceux qui manquent de ce soutien trébuchent, tombent et se brisent dans leur chute. De même que la foi est l'œil de notre vie, ainsi la confiance en Dieu en est le sourire; sans elle la vie est triste, misérable, comme enveloppée de deuil, et exposée à mille dangers et à mille infortunes.

Parmi les auxiliaires de cette espérance, il faut mettre au premier rang la foi aux promesses divines. Car « la foi est le fondement substantiel des choses que l'on doit espérer, » *Hebr. xi, 1*, c'est-à-dire la base solide de notre espérance. Comment cela?

Parce que la foi, en mettant sous les yeux du chrétien la vérité des divines promesses, l'encourage fortement à espérer au milieu même des plus grandes calamités. Fortifié par cette foi, il considère d'abord le magnifique privilège accordé, selon l'Apôtre, à la piété, savoir que « tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, » *Rom. viii, 28*, en sorte que l'adversité aussi bien que la prospérité est ordonnée de Dieu pour leur salut. Il considère ensuite que Dieu nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et désire plus notre salut que nous ne pouvons nous-mêmes le désirer, puisqu'il a souffert pour nous sauver plus que nous ne souffrirons jamais; que Dieu sait le nombre, non pas seulement des os, mais des cheveux de ses élus, *Matth. x, 30*; qu'il commande à ses anges de les porter dans leurs mains de peur que leur pied ne vienne à heurter contre la pierre, *Ps. xc, 11*; qu'il a dit : « Celui qui vous touche, touche à la prunelle de mon œil, » *Zach. ii, 8*; qu'il nous adresse ces paroles par son Prophète : « Abandonnez au Seigneur le soin de ce qui vous regarde, et il vous nourrira, » *Ps. lrv, 23*; ou bien encore : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence. Les riches ont été dans le besoin et ont eu faim; mais ceux qui cherchent le Seigneur ne seront privés d'aucun bien, » *Ps. xxxiii, 10-11*; qu'il a dit enfin par l'apôtre saint Pierre : « Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous, » *I Petr. v, 7*. O homme, que peux-tu désirer de plus? Comment n'aurais-tu pas confiance après de si augustes garanties? Puisque le Seigneur se charge de toi, qu'il prend un soin si attentif de tout ce qui te concerne, qu'il fait la garde à ta place pendant ton sommeil, selon qu'il est écrit au livre des Psaumes : « Il ne s'assoupit ni ne s'endort, le gardien d'Israël, » *Ps. cxx, 4*, qu'as-tu à faire, sinon de dormir en paix avec David, et de chanter comme lui : « Je me coucherai sans crainte et m'endormirai, » *Ps. iv, 9*, c'est-à-dire, aussitôt que je serai étendu sur ma couche, je goûterai le sommeil; aucun souci, aucune crainte vaine ne me tiendra éveillé.

Tels sont, mes frères, les deux soutiens de la sainte dilection et de la charité, savoir l'abnégation de soi-même et une inébran-

lable confiance en Dieu au milieu des dangers et des calamités. Ce serait peu d'espérer quand tout est calme et tranquille autour de nous ; il faut garder cette confiance quand l'orage gronde et que le péril nous menace. Pierre, au milieu des flots soulevés, manque de foi, et il entend le Sauveur lui adresser ce reproche : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » *Matth.* xiv, 31.

Peut-être en est-il qui, en entendant cette doctrine, m'interrogent au fond de leur cœur : Si vous assignez le premier rang à ces vertus, quelle place donnez-vous au jeûne, à la prière, aux cérémonies saintes et aux autres exercices de la vertu de religion ? Je les place, mes frères, après les vertus dont j'ai parlé jusqu'ici. Ce sont, en effet, non-seulement d'excellents actes de piété, mais aussi des moyens très-efficaces d'acquérir la perfection. Car ces pratiques tirent surtout leur valeur de ce qu'elles servent à obtenir la grâce divine, qui est la mère de la charité, de l'obéissance et de toutes les autres vertus. Quelle est la fonction de la prière ? De demander et d'obtenir la grâce ? Du jeûne ? de réfréner la pétulance de la chair, et, en mortifiant le corps par une privation de nourriture, de rendre l'âme plus apte à l'oraison. D'où il suit que le mérite principal de ces pratiques étant de préparer les voies à la charité et à l'obéissance, un chrétien qui s'y est longtemps exercé sans faire de progrès dans ces vertus, n'a pas encore recueilli tout le fruit qu'il devait tirer de ses prières et de ses jeûnes.

Pourquoi nous sommes-nous si longuement arrêté à tous ces développements ? D'abord, pour expliquer l'ordre et l'excellence des préceptes divins, ordre qu'expose notre Seigneur lui-même dans l'Évangile lorsqu'il dit : « Voilà le plus grand et le premier commandement ; et le second est semblable au premier, » etc. Ensuite, pour délivrer, s'il est possible, en établissant ici la véritable doctrine, d'une maladie ou d'une erreur assez commune un grand nombre de personnes pieuses, qui ont d'elles-mêmes une haute opinion parce qu'elles font beaucoup de jeûnes et de prières et s'approchent souvent et avec piété des sacrements, tout en négligeant de s'appliquer aux vertus principales dont nous avons parlé. Arrive un grave accident, la pauvreté, la famine, une

maladie, un affront, la mort d'une personne chère ou quelque autre malheur, les voilà troublées, bouleversées, au désespoir, absolument comme les hommes qui s'abstiennent de toute pratique religieuse. Eh quoi! dirai-je à ces personnes qui se flattent peut-être d'être avancées dans la perfection, et qui s'abandonnent aussi au chagrin et au trouble, où est, de grâce, cette parfaite obéissance, par laquelle l'homme se soumet tout entier à l'empire de la volonté divine, et se montre prêt, non-seulement à obéir, mais à souffrir toutes les peines et toutes les afflictions que Dieu voudra? Où est cette espérance ferme, cette confiance filiale qui sait que Dieu prend un soin paternel de ceux qui le servent, et que tout ce qui leur arrive est destiné, dans les conseils de sa providence, à procurer leur salut? Où est cette abnégation de la volonté propre, par laquelle l'homme détache son cœur de l'amour immodéré des choses qui passent, afin de soumettre sans difficulté ni retard à la volonté divine une volonté parfaitement libre et dégagée de tout lien terrestre? Ah! mes frères, que de personnes même pieuses ne marchent encore que d'un pied boiteux dans ces trois excellentes vertus! Et que les belles maximes des saints Pères sur l'abnégation de la volonté propre sont bien plus faciles à trouver dans leurs livres que dans nos mœurs! Donc, jusqu'à ce que cette volonté ait abdiqué tous ses droits, nous devons être peu rassurés sur nos progrès dans la charité.

Mais, dira quelqu'un, d'où viennent ces délices spirituelles que je goûte si souvent dans la prière? D'où viennent ces ruisseaux de larmes qui coulent avec tant de douceur et de suavité? Ne sont-ce pas là les signes de la charité véritable? Les signes, oui, mais non des preuves certaines et irréfragables. Quelle en est la raison? Prêtez ici l'oreille, vous tous, mes frères, qui croyez être embrasés des flammes de l'amour divin. Car il arrivera peut-être qu'étant venus pour entendre parler d'amour, vous vous en retournerez avec de sérieux motifs de crainte.

Il faut savoir qu'il existe, selon l'enseignement des théologiens, un double amour de Dieu : 1° un amour naturel, puisé dans la nature seule, non dans la grâce, et tel qu'il a pu exister dans Socrate, Sénèque, Platon et autres grands philosophes, que la

contemplation de ce magnifique univers a élevés à l'amour du Créateur; 2^o un amour surnaturel, qui a sa source dans la volonté humaine excitée par un mouvement du Saint-Esprit. Or, distinguer l'un de l'autre ces deux amours n'est pas moins difficile que d'apercevoir la différence qui existe entre deux cheveux de la même tête. L'un et l'autre, aussi bien l'amour naturel que l'amour surnaturel, appartiennent, si je puis ainsi parler, à la même tête, c'est-à-dire ont également Dieu pour objet; l'un et l'autre font éprouver à l'âme des sentiments pleins de douceur et de suavité. C'est ce qu'atteste Aristote; quoiqu'il ne nous accorde qu'une faible et assez obscure connaissance des choses supérieures, il dit que cette connaissance, à cause de la grandeur de son objet, remplit l'âme d'une douce délectation. Il peut donc se faire que celui qui croit, à ce signe, posséder la charité, n'ait point celle qu'allume le feu de l'Esprit-Saint, mais un amour puisé dans la nature seule, et certainement insuffisant pour le salut éternel. La chose n'est pas sans un immense danger; voilà sans doute pourquoi Salomon dit au livre des Proverbes (ch. xvi, 25) : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et dont la fin néanmoins conduit à la mort. » *Est via quæ videtur homini recta; et novissima ejus ducunt ad mortem.* Que personne donc n'accorde une telle confiance à ses larmes ou à ses pieuses délices, qu'il ne se demande jamais quelle est la source de ces douces émotions : car elles peuvent venir de la nature aussi bien que de la grâce.

Quoi donc? Est-ce qu'il n'existe aucun signe plus certain qui nous aide à faire ce discernement? Richard de Saint-Victor répond à cette question que la patience à supporter les incommodités, les peines et les injures est une grande marque de charité et de piété véritable. En effet, quoiqu'on ne puisse avoir à cet égard une certitude absolue, si ce n'est par une révélation de Dieu, la marque indiquée par Richard est une des plus sûres, au témoignage même de l'Apôtre, qui dit : « L'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance; or, cette espérance n'est point trompeuse, » *Rom. v, 3-5.* Ainsi, si quelqu'un parmi vous a des inquiétudes sur sa charité, voilà la marque à laquelle il pourra juger si elle est véritable.

Que si l'épreuve vous paraît dangereuse, parce qu'une telle patience est la vertu des parfaits, et non des commençants, je vous indiquerai un autre moyen plus doux et plus accessible, qui est l'amour du prochain. En effet, quoique la charité ne soit qu'une seule habitude infuse dans l'âme par le Saint-Esprit, cependant cette habitude excite et incline l'âme non-seulement à l'amour de Dieu, mais aussi à celui du prochain. La vraie et pure charité ne sépare pas l'homme de Dieu, mais elle l'aime avec lui et à cause de lui. Voilà pourquoi tous ceux qui sont embrasés de l'amour de Dieu, et qui brûlent de lui être agréables en toute manière, ne pouvant, comme Marthe, lui donner l'hospitalité dans leur maison, ni lui offrir aucun bien terrestre, reportent toute l'ardeur de leur amour sur ceux qu'il a déclaré mettre à sa place, c'est-à-dire les pauvres et les indigents, et leur rendent, non comme à des hommes, mais comme à Dieu lui-même, tous les devoirs de la charité. Ces pauvres deviennent-ils malades, même d'un mal contagieux, ils ne refusent pas de les servir; cette haleine fétide, ces plaies hideuses ne les font pas reculer; au contraire, ils les essuient de leurs mains et vont, comme quelques saints l'ont fait, jusqu'à y coller leurs lèvres avec autant d'amour que s'ils baisaient les plaies de Jésus-Christ. Tels sont les sentiments qu'exprime le Prophète royal dans le Psaume xvi^e. Au lieu de ce que nous lisons : « Il a fait paraître d'une manière admirable toutes mes volontés à ses saints qui sont dans sa terre. » *Sanctis, qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis*; d'autres traduisent : « Toutes mes affections se portent sur les saints et les illustres qui sont dans sa terre, » *Erga sanctos, qui sunt in terra ejus, et præclaros, omnis voluntas mea est*. Le saint roi avait dit dans ce qui précède que tout l'espoir de son salut et de son bonheur, que tout son amour était en Dieu seul; d'où la conséquence qu'il se consacrait, lui et tout ce qu'il possédait, à le louer et à le servir. Mais comprenant que le Seigneur n'avait pas besoin de services matériels, il reporte cette volonté généreuse et libérale sur d'autres objets, non-seulement sur les amis et les serviteurs de Dieu, mais encore sur tous ceux que Dieu nous a recommandés. Ainsi, ce qu'il ne pouvait faire pour le Seigneur

qu'il aimait par-dessus tout, il le faisait pour ses serviteurs et pour le prochain en général. Une comparaison, quoique empruntée à un fait tout opposé, vous expliquera encore mieux cette doctrine. Le démon a une haine acharnée contre Dieu, qui a châtié son orgueil; mais ne pouvant lui nuire ni se venger sur lui, il tourne toute la fureur de sa rage contre les hommes que Dieu a créés à son image et qu'il aime comme un père ses enfants; sa haine contre Dieu, il s'efforce de l'assouvir sur les hommes, en les tentant et les tourmentant de mille manières. Ce que fait la haine de Dieu dans les démons, pourquoi son amour ne le ferait-il pas dans les personnes pieuses, les portant à soulager et à secourir le prochain, comme le démon fait servir sa haine à la perte des hommes? L'amour du prochain, telle est donc, mes frères, la seconde marque à laquelle chacun de vous pourra reconnaître si sa charité est véritable.

Cette doctrine bien comprise vous donnera l'intelligence d'un passage assez obscur de saint Jean. Il s'exprime ainsi dans sa première épître (ch. iv, 20) : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur; car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas? » Ce que nous avons dit montre la force de ce raisonnement. Car, comme Dieu a substitué le pauvre en sa place dans le monde, qu'il regarde comme rendus à lui-même les services qu'on lui rend, qu'il affirme enfin qu'il est nourri, vêtu et consolé dans la personne du pauvre, comment croire que l'on aime Dieu si l'on n'aime pas celui qui le représente et qu'il nous a chargés d'aimer et de secourir à sa place. Quoi! vous n'avez ni affection ni bienfait pour ce Dieu terrestre et visible, s'il est permis de donner ce nom aux pauvres, et vous en auriez pour un Dieu invisible dont l'infini vous sépare! On sait d'ailleurs que la proximité des choses a coutume d'exciter l'amour ou la pitié. Si donc la présence d'un infortuné dont la misère frappe vos yeux n'attendrit pas votre cœur et ne le dispose pas à la bonté et à la miséricorde, surtout quand cet infortuné, comme nous l'avons dit, tient la place de Dieu, comment croirai-je que vous aimiez Dieu lui-même que vous ne voyez pas?

Ainsi, mes frères, vous tous qui aspirez à la charité, en laquelle se résument toute la loi divine et l'économie de notre salut, et qui vous demandez avec inquiétude si vous la possédez, voilà deux marques ou deux signes qui mettront fin à votre incertitude. Voyez si dans vos épreuves et vos calamités vous êtes fidèles au Seigneur; voyez si vous avez des entrailles de miséricorde envers les pauvres, les malades, les prisonniers, les orphelins, les veuves et les autres malheureux. Car si vous êtes bons et charitables envers eux, il n'y a pas de doute que « le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation » (II *Cor.* 1, 3), ne vous place, au jour du dernier jugement, à sa droite parmi ses brebis, en disant : « Venez, le béni de mon Père, entrez en possession du royaume que je vous ai préparé dès l'origine du monde, » *Matth.* xxv, 34. Daigne nous accorder cette faveur le juge suprême, qui est béni dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON EXPOSE QUELLE FOI EST
NÉCESSAIRE AU SALUT.

Videns Jesus fidem illorum dixit paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.

Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. *Matth.* ix, 2.

Comme ce soleil dont l'éclat frappe nos yeux ne se repose jamais, mais parcourt d'une marche incessante les terres et les mers, répandant en tout lieu les rayons de sa lumière, et pénétrant de sa chaleur vivifiante l'intérieur même de notre globe : ainsi le soleil de justice, notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'est levé sur le monde, depuis le jour où il a commencé à se manifester aux hommes, ne s'est jamais reposé un seul instant, ne

cessant pas de combler les mortels de nombreux bienfaits, éclairant des rayons de sa doctrine leurs esprits encore aveugles, et embrasant leurs cœurs engourdis du feu de la divine charité. De là ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Allant de divers côtés il faisait le bien, et guérissait tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui, » *Act. x*, 38. C'est pourquoi il ne voulut pas vivre enfermé dans les murs d'une seule ville ; mais, véritable Soleil de justice, il parcourait la terre en tous sens, admettant au banquet de ses grâces villes et bourgades, Juifs et Tyriens, Sidoniens et Geraséniens, visitant ces peuples tour-à-tour, et accordant à tous le bienfait de la vérité, du salut et de la vie. Peu de temps avant le miracle que l'Eglise nous rappelle en ce jour, l'histoire évangélique nous le montre dans la terre des Geraséniens, délivrant un homme horriblement tourmenté par plusieurs démons. Nous le voyons aujourd'hui, de retour en Galilée, rendre la vie à un paralytique. Sous la simplicité habituelle de l'Evangile se cache plus d'une leçon utile pour de pieux auditeurs. Afin de réussir à la mettre en lumière, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Lorsque notre Seigneur eut quitté le pays des Geraséniens, étant monté dans une barque, il traversa la mer de Tibériade et vint dans sa ville. Or nous savons que le miracle de la guérison du paralytique fut opéré à Capharnaüm, ville célèbre de la Galilée. Pourquoi donc l'Evangéliste appelle-t-il Capharnaüm la ville du Sauveur, puisque celui-ci avait adopté Nazareth, où il avait été élevé, et en reçut même le surnom de Nazaréen ? Les interprètes font différentes réponses. Mais la meilleure est celle de saint Jean Chrysostome : c'est, dit-il, parce que notre Seigneur à choisi Capharnaüm pour y habiter le plus souvent. En effet saint Matthieu fait remarquer au chapitre iv^e que Jésus, ayant quitté Nazareth, vint habiter Capharnaüm. L'Evangile l'appelle donc la ville de Jésus, quoique le souverain Maître de toutes choses n'eût, ni dans cette ville, ni dans aucune autre, où reposer sa tête. Il n'est pas extraordinaire d'ailleurs qu'une ville soit appelée la patrie d'un homme dont elle est la résidence et le domicile. C'est

ainsi que nous disons : *Saint Antoine de Padoue*, parce que ce saint, né à Lisbonne en Portugal, résida longtemps dans la ville de Padoue.

A peine le Sauveur eut-il fait son entrée à Capharnaüm et mis le pied dans quelque maison, que le bruit s'en répandit aussitôt. Pas plus que le soleil, le Seigneur Jésus ne peut rester caché. Car cette nouvelle, connue d'abord d'un petit nombre, eut, comme de coutume, fait en peu d'heures le tour de la ville. On vit accourir à l'instant une si grande multitude, que non-seulement la maison, mais tous les abords furent remplis. Le Sauveur, sans s'offenser de l'empressement un peu tumultueux de cette foule, se montrait plein de calme et de bonté pour tous, exerçant envers eux les deux offices de miséricorde qu'il avait pour mission de remplir, l'instruction des âmes et la guérison des corps. Saint Luc indique le dernier de ces deux offices dans ce passage : « Et la vertu du Seigneur était pour la guérison des malades, » chap. v, 17, c'est-à-dire, il signalait sa puissance en rendant la santé aux malades.

« Et voilà, dit l'Évangéliste, qu'on lui présentait un paralytique couché dans un lit. Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique, » etc. Comme ici, et dans beaucoup d'autres endroits, le Sauveur fait honneur de ses miracles à la vertu de foi, examinons de quelle espèce de foi il s'agit; car ce mot se prend en plusieurs significations. Il ne doit pas s'entendre uniquement de la croyance, c'est-à-dire du ferme assentiment donné à ce qu'il faut croire sur Dieu et sur Jésus-Christ : les démons ont cette foi. Il ne faut pas l'entendre non plus de la confiance, qui ne diffère pas ou presque pas de l'espérance, quoique beaucoup le comprennent ainsi en plusieurs endroits, et qu'il paraisse avoir ce sens, notamment lorsque notre Seigneur dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi, » etc. *Matth.* xvii, 19; et ailleurs : « Que si Dieu a soin de vêtir de la sorte une herbe, qui est aujourd'hui dans les champs et qu'on jettera demain dans le four, combien plus aura-t-il soin de vous, homme de peu de foi ! » *Luc.* xii, 28. Car lorsqu'il est dit du centurion : « Je n'ai pas trouvé de foi si grande en Israël, » ce témoignage lui est rendu moins pour sa confiance, que pour la

ferme persuasion où il est que Jésus-Christ absent pourra bien guérir un malade, *Matth.* viii. De même au chapitre ix^e de saint Matthieu, lorsque, après avoir dit à deux aveugles : « Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? » et qu'ils eurent répondu : « Oui, Seigneur, » le Sauveur ajouta : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » il est clair que le mot *foi* désigne ici une ferme croyance à la puissance de Jésus-Christ. Evidemment, croire que le Sauveur puisse rendre la vue à deux aveugles n'est pas un acte de confiance, qui soit du ressort de la volonté ; c'est l'expression d'une certitude, qui appartient à la raison et à l'intelligence. Nous croyons donc être dans le vrai en disant que cette disposition de l'âme que l'Évangile appelle la foi, et qui obtient tout ce qu'elle désire, embrasse les deux choses, c'est-à-dire, un ferme assentiment à tout ce qu'il faut croire sur Dieu et sur Jésus-Christ, et une confiance absolue dans sa bonté toute-puissante. Quoique certains passages paraissent se rapporter davantage à l'assentiment de l'esprit, d'autres davantage à la confiance, ces dispositions, néanmoins, sont tellement corrélatives, que la dernière ne peut exister sans la première, que la première ne peut rien obtenir sans la seconde, enfin que la grandeur de celle-ci dépend de la perfection de celle-là. Lorsque nous disons : J'ai confiance en cette parole de Dieu : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » *Joan.* xx, 23, l'expression *j'ai confiance* suppose les deux choses à la fois. C'est comme si l'on disait : Je suis si bien persuadé de la vérité de cette parole, qu'elle me donne une ferme confiance que mes péchés seront remis par l'absolution du prêtre. Ainsi, dans l'évangile de ce jour, lorsque notre Seigneur dit « qu'il voit leur foi, » le mot *foi* a encore ce double sens, car les Juifs avaient une haute idée et de la puissance et de la bonté de Jésus-Christ, et cette opinion, ou plutôt cette ferme persuasion, faisait naître en eux une grande confiance d'obtenir leur guérison. La preuve qu'ils ont ces sentiments, c'est la peine et la fatigue qu'ils se donnent pour s'avancer, bravant tout respect humain, auprès de Jésus.

I

Mais reprenons la suite du récit : « Voyant leur foi , le Seigneur dit au paralytique : Ayez confiance , mon fils , vos péchés vous sont remis. » Ce passage montre bien l'immense bonté de Dieu, qui vient souvent au secours de nos misères, ayant égard aux mérites des autres. De là ce mot de saint Ambroise : « Grand est le Seigneur, qui pardonne en faveur d'un mérite étranger, et qui, ayant pour agréable la conduite d'une personne, remet à une autre ses péchés. » Publius le mime dit avec raison : « L'homme libéral invente même des raisons de donner. » Cette parole nous aide à comprendre comment la munificence de Dieu se contente, pour exercer sa libéralité, d'un mérite étranger. C'est à ce titre qu'il accorde tant de bienfaits aux descendants d'Abraham, à cause de la piété et de la justice de ce saint patriarche, comme il le dit lui-même au livre de la Genèse (ch. xviii, 19) : « Afin que le Seigneur accomplisse en faveur d'Abraham tout ce qu'il lui a promis. » *Ut adducat Dominus propter Abraham omnia quæ locutus est ad eum.* Il en fut de même pour la postérité de David. Voilà pourquoi il dit à Ezéchias, assiégé par le roi d'Assyrie : « Je protégerai cette cité à cause de moi et à cause de David, mon serviteur, » IV *Reg.* xx, 6. Combien de fois ne pardonna-t-il pas aux fils indignes de ce saint roi en faveur des mérites de leur père? Saint Augustin ne craint pas d'attribuer la conversion de saint Paul à la prière du martyr saint Etienne. L'Evangile est plein de faits semblables. La foi et la prière de la Chananéenne n'a-t-elle pas délivré sa fille possédée du démon? La foi du centurion n'a-t-elle pas guéri son serviteur paralytique? Tous les jours la foi de l'Eglise ne suffit-elle pas au salut des enfants régénérés par le baptême? Car si telle est la rigueur de la justice de Dieu, qu'une faute étrangère souille un enfant qui vient au monde, pourquoi sa miséricorde n'irait-elle pas jusqu'à lui conférer le salut par une foi et une volonté également étrangères? Une conséquence de tout cela, c'est que les vœux et les prières de l'Eglise sont très-utiles aux hommes, soit vivants, soit morts. Aussi saint Paul, après avoir été ravi au troisième ciel, après avoir reçu la plé-

nitude de la grâce, demande aux fidèles des prières, tantôt afin que Dieu mette sur ses lèvres une parole efficace, tantôt afin d'échapper aux infidèles qui sont en Judée.

Toutefois, mes frères, nous ne devons pas tellement nous reposer sur ces prières et ces suffrages, que nous nous abandonnions au sommeil, à l'inertie, à la paresse; mais efforçons-nous d'unir nos prières aux prières des autres, nos bonnes œuvres à leurs bonnes œuvres. Souvenez-vous que les disciples ont intercédé pour la Chanauéenne, et cependant sa prière eut plus de force auprès du Seigneur que celle de ses disciples. Autrement, il est à craindre que, engourdis dans la négligence, nous ne partagions le sort des vierges folles, lesquelles, après une vie oisive, voyant la mort approcher, s'adressèrent vainement aux vierges sages, en disant : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent, » *Matth.* xxv. Beaucoup, à leur exemple, passant leur vie à ne rien faire, si ce n'est à contenter leurs désirs, et mettant tout leur espoir dans les sacrements de l'Eglise et les suffrages du saint sacrifice de la messe, se promettent tranquillement le salut. Alors, disent-ils, j'effacerai par les larmes de la pénitence les souillures de ma vie passée; alors je recevrai avec piété et dévotion les sacrements de l'Eglise; alors je restituerai mes biens mal acquis, je paierai les dettes que j'ai contractées; mon testament contiendra un grand nombre de legs pieux, et par tous ces moyens je me concilierai la miséricorde du Seigneur.

O que de chrétiens ont été les victimes de ces illusions! Car un homme qui pendant toute sa vie s'est livré à ses passions, qui a nourri son cœur dans les délices et la volupté, que ni les menaces, ni les promesses, ni les châtimens, ni les bienfaits, ni les avertissements de Dieu n'ont pu arracher à ses désordres, quelle salutaire pénitence fera-t-il à la fin de sa carrière, lorsque la vie l'aura presque abandonné? Qu'y a-t-il, je vous le demande, de plus insensé que de vouloir mener une vie nouvelle alors qu'on n'a plus de temps à vivre! Que dis-je? s'il lui en restait encore, ne le consacrerait-il pas à l'iniquité, comme il a toujours fait jusqu'alors? Ainsi, mes frères, il est vrai que tant que nous

avons un souffle de vie nous pouvons faire pénitence; mais c'est s'exposer à un immense péril que de réserver l'affaire la plus importante pour le moment où nous serons le plus incapables de la traiter. Et quoique un Dieu plein de bonté, comme nous le disions tout à l'heure, consente à nous faire grâce en faveur de mérites étrangers, nous devons cependant, à ces mérites, joindre les nôtres. C'est ce que nous apprend également l'évangile de ce jour, où notre Seigneur prit en considération, non-seulement la foi de ceux qui lui présentèrent le paralytique, mais aussi celle du paralytique lui-même, foi qu'il affermit par ces paroles : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. » Car les péchés d'un homme ne sauraient être remis en considération de la foi et des mérites d'un autre homme, si le pécheur lui-même n'y ajoute sa foi et ses mérites. Certains bienfaits peuvent, il est vrai, être accordés à quelqu'un eu égard à des mérites qui lui sont étrangers; mais la foi du pécheur est absolument requise pour la rémission de ses fautes.

« Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous seront remis. » Que faites-vous, Seigneur Jésus? Ce malheureux, ce n'est pas la rémission de ses péchés, mais la guérison de sa maladie; ce n'est pas la santé de l'âme, mais celle du corps, qu'il demande; voilà pourquoi il est venu, voilà pourquoi on a surmonté tous les obstacles pour le mettre devant vous. Mais le Seigneur, qui avait appelé le paralytique son fils, veut se conduire en père dans cette guérison. Or, il est d'un père de donner à son fils, non ce qu'il peut follement demander, mais ce qui lui est utile, et de lui donner en premier lieu ce dont il a un plus pressant besoin. Ainsi le Père céleste commence par guérir la maladie invisible de l'âme, dont le paralytique ne s'apercevait peut-être pas, mais qui était d'autant plus pernicieuse qu'elle infectait la plus noble partie de l'homme. « Ayez confiance, mon fils, lui dit-il, vos péchés vous sont remis. » Pauvres insensés que nous sommes! Nous négligeons le salut de notre âme, et nous lui préférons la santé du corps; nous avons soin de l'extérieur, que nous voyons, et nous ne prenons nul souci de l'intérieur, que nous ne voyons pas, mais qui est bien plus excellent. Mais notre Seigneur, qui nous avait donné le

conseil de chercher d'abord le royaume des cieux, et la promesse que le reste nous serait accordé par surcroît, fidèle à sa doctrine, guérit en premier lieu ce qui était un mal pour la vie éternelle, et pourvoit ensuite aux nécessités du corps. A suivre cet ordre, nous trouverons tout à la fois notre avantage et notre justice; l'intervertir, c'est se jeter dans un précipice manifeste.

Ce passage nous montre encore combien est grande la bonté de notre divin Sauveur. Oui, comme le chante l'Eglise, l'abondance de sa miséricorde dépasse nos mérites et nos vœux. En effet, ce n'est pas selon la mesure de nos vœux et de nos mérites, mais selon l'étendue de sa bonté, bien plus grande que nos vœux, qu'il distribue ses bienfaits. Ce paralytique ne lui demandait que la guérison d'un corps mortel et corruptible, et le Seigneur, dans sa générosité, lui accorde le salut de son âme immortelle qu'il ne demandait pas. Voyez quelle est la vertu de la prière, qui obtient du Père des miséricordes, non-seulement ce qu'elle sollicite, mais souvent bien au-delà. Salomon ne demanda que la sagesse, et Dieu lui accorda, avec la sagesse qu'il sollicitait, les richesses et la gloire qu'il n'avait point demandées. Abraham demanda que du moins son fils Ismaël vécût devant lui, et Dieu lui promit encore Isaac, qui devait être le père d'une si nombreuse postérité. Le roi Manassès, réduit en captivité, conjura humblement le Seigneur de lui pardonner son péché, et Dieu non-seulement lui accorda ce pardon, mais le rétablit encore dans son ancien royaume. Telle fut la libéralité de Jésus envers le paralytique.

Mais, outre la bonté du Médecin céleste, nous devons aussi admirer sa prudence. Un médecin ne se contente pas de connaître la maladie, il tâche de se rendre compte de son principe. Or le principe des maladies du corps, c'est souvent le péché de l'âme. De là ces paroles du Psalmiste : « Vous avez puni l'homme à cause de son iniquité; il se dessèche dans la douleur et dans la peine, comme l'araignée en filant sa toile, » *Ps. xxxviii, 12*; et celle que notre Seigneur adressa à un autre paralytique guéri près de la piscine : « Vous voilà guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis, » *Joan. v, 14*. Il indi-

quait par là que cette maladie lui était venue en punition de ses péchés. L'apôtre saint Paul rapporte aussi que les Corinthiens, coupables de négligence et de profanation envers la sainte Eucharistie, avaient été affligés de divers maux corporels. Nous lisons enfin dans Job : « Dieu reprend l'homme par les douleurs qui le clouent sur son lit, et par le desséchement de tous ses os, » chap. xxxiii, 19. Sans doute il arrive souvent que le Seigneur envoie des maladies, moins comme une expiation des péchés, que comme une épreuve pour ses élus, destinée à les rendre un or plus pur en les faisant passer par le creuset de la tribulation ; mais souvent aussi il se propose de leur faire expier leurs fautes, ou de réveiller les hommes ensevelis dans une léthargie mortelle : c'est ce qu'indique le mot *reprend, increpat*, dans le passage de Job que nous venons de citer.

Lorsque notre Seigneur eut accordé au paralytique la rémission de ses péchés, les scribes qui étaient présents dirent entre eux : « Il blasphème, » exprimant par ce mot que Jésus avait voulu s'arroger une prérogative divine, puisqu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés. Ils se rappelaient sans doute ces paroles d'Isaïe : « C'est moi, c'est moi-même qui efface vos iniquités pour l'amour de moi, » *Isai.* xliii, 23. Ou bien celles de Moïse, s'écriant à la vue du Seigneur qui passait devant lui : « Seigneur Dieu, qui êtes plein de compassion et de clémence, patient et riche en miséricorde, qui effacez l'iniquité, les crimes et les péchés, devant qui nul n'est innocent par lui-même, » *Exod.* xxxiv, 6, 7. Mais Jésus pénétrant de son divin regard les secrètes pensées de leurs cœurs : « Pourquoi, leur dit-il, pensez-vous du mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? » Vous me regardez comme un blasphémateur, parce qu'en remettant ainsi les péchés je m'attribue un pouvoir divin. Mais, j'en appelle à votre propre jugement, lequel des deux suppose une moindre puissance, de dire en vérité et sérieusement : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Pour moi, je n'hésite pas à affirmer que ces deux actes supposent un pouvoir égal, un pouvoir divin, parce qu'il appartient à Dieu seul de

réaliser sa volonté par une parole. Par conséquent, après m'avoir vu, en vertu de ce pouvoir, rendre d'un mot et en un instant la santé à ce paralytique, il faut bien admettre que celui qui a pu opérer cette guérison peut aussi remettre les péchés. — Tel est le raisonnement irréfutable par lequel notre Seigneur prouve son autorité sur les consciences, autorité qui lui convient, non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme, à cause de l'union hypostatique des deux natures. Les prêtres remettent aussi les péchés, mais non de la même manière : ils le font en qualité de ministres de Jésus-Christ, mais lui les remet de sa propre autorité et en vertu des mérites de sa passion, par laquelle il a expié toutes les fautes du genre humain.

Afin donc de prouver qu'il avait ce pouvoir, notre Seigneur dit au paralytique : « Levez-vous, prenez votre lit, et marchez. » A peine avait-il achevé ces paroles, que leur efficacité se fit voir à l'instant. Ce n'est point par degré et avec peine que le paralytique essaie de se mettre en mouvement ; mais il se lève aussitôt à la voix de Jésus, comme si ses membres n'avaient jamais été enchaînés par la paralysie ; il prend son lit sur ses épaules et se fraie un passage à travers la foule, étonnée de voir joyeux et plein de force un homme qu'un instant auparavant des épaules charitables apportaient étendu sur son grabat comme un cadavre ; elle qui naguère s'opposait à son entrée dans la maison, s'ouvre devant lui émerveillée et respectueuse. Dieu le permit ainsi, afin que l'opposition de cette multitude fit éclater la foi du paralytique, et que son respect donnât lieu à tous de contempler le miracle opéré.

Après cette explication du récit évangélique, nous allons dire quelques mots de la foi, dont le nom se trouve dans les paroles mêmes de notre texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

II.

« Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique, » etc. Déjà nous avons expliqué ce qu'il faut entendre par la foi en faveur de laquelle notre Seigneur opérait ses miracles ; traitons maintenant

en général de la foi, fondement de toute la vie chrétienne. Car un grand nombre de chrétiens puisent une telle sécurité dans cette vertu et les avantages qu'elle procure, que tout en persévérant dans leurs crimes ils regardent leur salut comme assuré. La foi est comme l'ancre sacrée à laquelle ils ont recours chaque fois que nous les avertissons du danger qui les menace.

D'abord on ne saurait nier que la foi ne figure au nombre des bienfaits les plus précieux de la bonté divine, au témoignage même de l'Apôtre : « Il vous a été donné, dit-il, par les mérites de Jésus-Christ, non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. » *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini*, Philipp. 1, 29. Quelle est l'efficacité de la foi, quelles sont ses œuvres admirables ? c'est un sujet traité par le même apôtre avec de longs développements dans son Epître aux Hébreux (chap. xi), et jamais vertu n'a été plus éloquemment louée. La foi, en effet, pour ne relever que quelques-uns de ses avantages, est l'œil de l'âme humaine, qui dirige nos pas dans la voie de la paix et de l'éternelle félicité. La foi est comme un médecin salulaire, qui prescrit les remèdes propres à guérir les blessures de notre âme. La foi est notre Législateur, qui nous assigne nos devoirs et nos droits, et règle notre vie par les plus utiles préceptes. La foi est comme l'architecte qui donne aux ouvriers d'un rang inférieur le plan qu'ils doivent exécuter et avoir toujours sous les yeux. La foi est le soleil de notre vie, éclairant les intelligences, et leur enseignant le but à atteindre et la route à suivre. La foi est notre guide, qui nous montre le chemin du ciel. La foi est le talent qu'il nous faut faire valoir, pour amasser les mérites des bonnes œuvres. Enfin telle est l'excellence de la foi, que même informe et morte, et par conséquent insuffisante pour le salut, elle conserve encore quelque utilité. Alors, en effet, elle retient l'homme dans le sein de l'Eglise et dans le filet de l'Evangile; elle l'unit, quoique imparfaitement, à Jésus-Christ son chef, et l'élevant au-dessus de la condition humaine, elle le place dans les régions plus hautes de l'ordre surnaturel, puisqu'il possède toujours dans son âme une semence divine, c'est-à-dire la lumière de la foi. Or, tant que

cette semence demeure en nous, la voie du salut nous est ouverte.

Puisque la foi est un si grand don de Dieu, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à l'auteur de ce bienfait! Au milieu de tant de monstrueuses hérésies qui ravagent notre âge malheureux; que dis-je? au milieu des peuples innombrables restés infidèles, tels que les Turcs, les Sarrasins, les Juifs et les Païens, répandus presque sur toute la surface du globe, nous sommes les élus de Dieu, nous appartenons à ce petit troupeau dont la foi est pure et sans altération, et dont les clartés, si nous voulons les prendre pour guides, nous conduiront sûrement au port de la félicité éternelle. Si les huit personnes sauvées de la ruine universelle du genre humain dans l'arche de Noé durent se croire heureuses, quel n'est pas notre bonheur, quand le déluge de l'infidélité recouvre l'univers presque tout entier, d'avoir une place dans l'arche du Noé véritable, c'est-à-dire dans l'Eglise de Jésus-Christ, et d'échapper ainsi au naufrage général! De quelle reconnaissance ne sommes-nous donc pas redevables envers l'Auteur d'un si grand bienfait, qui non-seulement nous a donné la foi, mais n'a pas permis jusqu'à présent que tant d'orages et de tempêtes obscurcissent la splendeur de ce divin flambeau!

Mais, la foi étant un si grand don de Dieu, et sa lumière pouvant si facilement conduire les hommes à la piété et à la justice, pourquoi, je vous le demande, en voit-on un si grand nombre qui possèdent cette vertu et qui mènent une vie criminelle, plus digne d'un idolâtre que d'un chrétien? Epicure niait la Providence, et supposait Dieu indifférent au juste et à l'injuste, soulageant ainsi, dit Cicéron, Dieu d'un grand fardeau, et moi d'une grande crainte. Le raisonnement d'Epicure était celui-ci : Qui pourrait croire à la Providence, et ne pas trembler jour et nuit devant Dieu? Que penserait ce philosophe de la foi de tant de mauvais chrétiens, s'il savait ce qu'ils croient, et voyait comment ils se conduisent? Examinons donc comment il est possible d'unir ensemble une foi inébranlable et une vie si déréglée. Parmi les causes qui expliquent cette contradiction, notre négligence, soit à rappeler à notre souvenir les vérités de la foi que nous professons, soit à réfléchir sur les conséquences qui en dé-

coulent, est une des principales. Quel est l'homme qui, après avoir sérieusement médité l'incarnation et la passion du Fils de Dieu, son dernier avènement pour juger le monde, les biens infinis de la gloire céleste, les horribles supplices de l'enfer qui attendent les méchants, resterait un instant de plus dans le péché ? Les vérités de la foi méditées ainsi sont donc de puissants aiguillons pour porter à la vertu et à la piété. Comme des aromates précieux ne répandent tout leur parfum que lorsqu'on les broie dans un mortier et qu'on les réduit en poudre : ainsi la foi ne porte tous ses fruits, que si l'âme, par un examen attentif et réfléchi, en divise et en savoure les enseignements.

Ajoutez que de même que les autres vertus sont mortes sans la charité, d'où elles tiennent la vie et le pouvoir de mériter, ainsi la foi sans la charité ne possède ni vie spirituelle, ni salutaire énergie, ni efficacité pour le mérite. De là cette parole de saint Augustin : « La foi sans la charité peut exister, mais non servir ; » et celle de saint Cyprien : « La foi sera récompensée si elle pratique ce qu'elle croit. » En effet, toutes les célestes habitudes des vertus répandues par l'Esprit-Saint dans l'âme du juste, même celles qui ont leur siège dans l'intelligence, nous sont données pour faire le bien. La foi, par conséquent, est accordée aux fidèles pour leur apprendre à régler leur vie selon les prescriptions de la loi divine ; en sorte que cette vertu a pour compagne l'obéissance, qui s'empresse d'accomplir le devoir que la foi lui a fait connaître : ainsi méritons-nous de partager la béatitude annoncée à ceux qui « entendent la parole de Dieu et la pratiquent, *Luc* xi, 28. C'est ce que nous indique la réponse de Pharaon à son peuple qui venait lui demander des vivres : « Allez à Joseph, leur disait-il, et faites tout ce qu'il vous dira, » *Gen.* xli, 55. Le Roi du ciel nous renvoie de même au véritable Joseph, le Sauveur du monde, qu'il a établi le dispensateur des grâces et des dons célestes, ajoutant aussi la condition que nous nous présentions à lui, non-seulement avec foi, mais encore avec la volonté d'accomplir ce qu'il nous commandera. Car « Jésus est devenu l'auteur du salut pour tous ceux qui lui obéissent, » *Hebr.* v, 9, c'est-à-dire pour tous ceux qui écoutent sa voix et qui la suivent.

Par ces actes de vertu, et surtout par son union avec la charité, la foi offre au Seigneur un sacrifice très-agréable et digne d'une éternelle récompense. Parmi les aromates, pour employer une comparaison semblable à celle dont nous nous sommes servi plus haut, il en est qui ne répandent par eux-mêmes aucune ou presque aucune odeur; qu'on les mélange avec d'autres, ils empruntent de cette union une admirable suavité. Ainsi la foi, si elle reste informe, ne saurait procurer le salut; jointe à la charité et aux bonnes œuvres, elle offre au Seigneur un sacrifice de justice de très-agréable odeur. Mais si, escortée de ces compagnes, elle remplit son office et procure le salut, séparée d'elles, non-seulement elle ne donne pas la vie éternelle à celui qui la possède, mais elle l'engage dans une damnation plus rigoureuse. Car, plus elle nous fournit de moyens efficaces pour bien vivre, plus elle aggrave la condition de celui qui, malgré tous ces secours, ne fait aucun progrès dans la pratique de la piété et de la justice. C'est ce qu'enseigne clairement le Sauveur, lorsqu'il adresse ces reproches aux villes qu'il avait plus longtemps honorées de sa présence : « Malheur à toi, Corozain ! malheur à toi, Bethsaïde ! Si les miracles dont vous avez été les témoins avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, ces deux villes auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice, » *Matth. xi, 41*. Qu'ajoute-t-il ? Une parole terrible pour nous : « Mais, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées plus favorablement que vous. » Les Tyriens et les Sidoniens adoraient les idoles, dont le culte, au jugement du Sage (*Sapient. xiv, 27*), est « la cause, le commencement et la fin de tous les vices ; » et cependant le Sauveur promet d'être plus indulgent pour eux que pour les fidèles de Capharnaüm, parmi lesquels il avait séjourné. Pourquoi cela ? Parce que les Capharnaïtes, quoique éclairés de la doctrine et témoins des miracles de notre Seigneur, n'avaient fait néanmoins aucun progrès dans la piété et la vertu. O étonnante sévérité de la justice divine ! O redoutable application d'une divine équité ! Que pourrons-nous répondre, mes frères ? Si ces hommes qui, avec tant de motifs de croire, demeurèrent incrédules, devaient recevoir de si terribles châtimens de leurs crimes, que ne devons-nous pas craindre,

nous qui, grâce au flambeau de la foi, croyons ce qu'ils refusaient de croire, et beaucoup d'autres choses qu'ils ne pouvaient connaître? Sous nos yeux, le Fils unique de Dieu a été déchiré par les verges, souffleté, couronné d'épines, couvert de crachats, rassasié d'opprobres et suspendu à la croix. Sous nos yeux sont placés tant de mystères, tant d'exemples, tant de sacrements, tant de bienfaits, tant d'aiguillons qui nous excitent à aimer Dieu et à espérer en lui. Sous nos yeux, notre Seigneur s'immole chaque jour sur l'autel, et non-seulement se présente à nos adorations, mais s'offre pour être notre nourriture. Sous nos yeux, les prédicateurs ne cessent de mettre la vie et la mort, le jugement, l'enfer, la gloire du ciel. Avons-nous, je vous le demande, pour croire et pratiquer nos devoirs de chrétiens, des motifs moins forts et moins pressants que ceux des Capharnaïtes? Si donc ils ont été si sévèrement punis pour avoir, au milieu de tant de prodiges, persévéré dans leur impiété, quel ne sera pas le châtement de ceux qui, avec tant de secours pour pratiquer la vertu, restent oisifs, ingrats et rebelles. Voilà le grand péril que l'Apôtre nous signale dans son Epître aux Hébreux (ch. II, 1-3) : « C'est pourquoi, dit-il, nous devons observer encore avec plus d'exactitude les choses que nous avons entendues, pour n'être pas comme des vases entr'ouverts qui laissent écouler la liqueur qu'on y a versée. Car si la loi qui a été annoncée par les anges est demeurée ferme, et si toutes les violations de ses préceptes et toutes les désobéissances ont reçu la juste punition qui leur était due, comment pourrions-nous l'éviter si nous négligeons une loi meilleure et plus parfaite? » Vous voyez, mes frères, quelle raison de craindre porte avec elle une foi stérile en de si grands mystères. Au dernier jugement, pourrions-nous alléguer une seule excuse de notre irréligion et de notre négligence, nous qui, excités de tant de manières à la piété, aurons passé toute notre vie dans le péché et l'injustice, semblables à des infidèles qui ne connaissent pas notre sainte religion? Mais mes paroles ne peuvent que vous avertir du péril; aucune éloquence ne saurait en montrer la grandeur.

La foi oisive et morte, outre qu'elle ne donne à celui qui la

possède ni la vie ni le salut, est encore exposée à s'éteindre et à perdre sa lumière. C'est ce que l'Apôtre indique clairement lorsque, recommandant à son disciple Timothée la pureté de la bonne conscience, il ajoute que « ceux qui la repoussent ont fait naufrage en la foi, » *Tim.* II, 19. Voilà pourquoi le démon pousse toujours au péché, pour déraciner, s'il le peut, la foi elle-même. « Anéantissez, anéantissez en elle jusqu'au fondement. » *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea*, Ps. cxxxvi, 7. Car le fondement de toutes les vertus et de toute la vie chrétienne, c'est la foi, que le démon, avec la permission de Dieu, s'efforce de renverser. Voici comment le prophète Isaïe (ch. xxx, 14) en décrit la ruine : « Elle se brise avec effort en mille morceaux, sans qu'il en reste seulement un têt pour y mettre un charbon pris au foyer, ou pour puiser un peu d'eau dans une fosse. » En effet, la foi disparue, il ne reste plus rien dans l'homme de la divine semence qui pouvait le sauver de la mort éternelle et l'exciter à la piété et à la justice. Or, la foi s'en va d'ordinaire quand on résiste avec opiniâtreté à sa lumière et à ses avertissements secrets. On voit alors ces chrétiens infidèles en venir à ce point de folie, qu'ils nient la divine Providence, ou tombent dans quelque autre erreur qui leur permette de vivre à leur guise : tels sont les hérétiques de nos jours qui, ne voulant entendre parler que de la foi seule, et supprimant les mérites des bonnes œuvres, s'abandonnent sans frein à tous les débordements.

Adressons donc des actions de grâce au Seigneur Jésus, auteur et consommateur de notre foi ; louons-le avec un zèle infatigable de nous avoir préservé de tout contact avec ces hommes corrompus, et en même temps appliquons-nous à conserver la foi et la pureté de conscience, nous laissant conduire par ses avertissements et guider par sa lumière, obéissant à tout ce qu'elle commande, redoutant ce dont elle nous menace, aimant ce qu'elle propose à notre amour et les biens qu'elle nous promet, les espérant, les désirant et les recherchant avec toute l'ardeur et la générosité dont nous sommes capables. Daigne nous accorder ces biens célestes et éternels le Seigneur Jésus, qui est béni aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE LA PARALYSIE
SPIRITUELLE.*Offerebant ei paralyticum jacentem in lecto.*Ils lui présentaient un paralytique couché sur un lit. *Matth. ix, 2.*

Avant de raconter la guérison de ce paralytique, l'Évangéliste mentionne un autre miracle célèbre que notre Seigneur opéra dans le pays des Geraséniens, en délivrant deux hommes possédés de plusieurs démons, *Matth. viii*. Ceux-ci, se voyant avec une peine extrême chassés de cette demeure, prièrent le Fils de Dieu de leur permettre d'entrer au moins dans un troupeau de pourceaux qui se trouvait là; ils obtinrent cette permission et précipitèrent les pourceaux dans la mer. On voit ici quelle est la bonté et la douceur de Jésus qui, pour l'instruction des pieux fidèles, a daigné accéder au désir des démons. Il a voulu ainsi mettre sous nos yeux une image de la condition malheureuse des impudiques. Ce sont eux, en effet, que figurent ces pourceaux, animaux immondes qui ne recherchent jamais les fleurs odoriférantes, mais se plaisent à se vautrer dans la boue : ainsi les impudiques, plongés dans la fange de leurs passions, y trouvent leur plaisir, et n'ont pas d'autre pensée ni d'autre entretien. Ce vice honteux s'est tellement emparé de leur âme, qu'il la rend incapable de sentir ou de comprendre les choses célestes, et la tient comme ensevelie dans un abîme de turpitude. Aussi les saints Pères enseignent-ils que l'obscurcissement de l'intelligence est la conséquence nécessaire de l'impureté. Les démons choisissent volontiers, pour y établir leur demeure, les hommes livrés à cette passion, parce qu'ils ne trouvent rien en eux qui résiste à leurs inspirations perverses, ni la crainte de Dieu, ni la méditation des choses divines. Ce qu'ils font enfin de leurs victimes, le sort

du troupeau précipité dans la mer nous l'apprend; ils leur préparent la même récompense : après les avoir obsédés pendant la vie, ils les entraînent, au moment de la mort, avec eux dans la géhenne.

Mécontents de la perte de leur troupeau, les Geraséniens chassèrent le Sauveur de leur territoire, pour n'avoir plus à souffrir désormais un pareil dommage. Image frappante des hommes corrompus, tellement attachés aux choses terrestres et acharnés à les poursuivre, qu'ils n'hésitent pas, pour éviter la perte d'un bien frivole, à chasser loin d'eux le Fils unique de Dieu, l'auteur du salut et de la félicité du genre humain et la source de tous les biens! Malheureux et insensés tout ensemble, ils préférèrent la terre au ciel, le temps à l'éternité, le mensonge et l'erreur à la vérité immuable, tant le démon les aveugle!

Cette conduite n'interrompt point le cours des bienfaits du Sauveur : repoussé d'un endroit, il ira chercher ailleurs des malheureux à secourir. Ayant donc passé la mer, il vint dans sa ville, et il y rencontra aussitôt notre paralytique qui, ne pouvant faire aucun mouvement, était porté par quatre personnes. C'est dire assez la gravité de cette maladie, qui prive l'homme de l'usage de ses membres et le cloue à son lit comme un cadavre vivant, incapable de se mouvoir et de satisfaire aux nécessités même de la nature sans un secours étranger; et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que ce mal est sans espoir et au-dessus de la portée de la science humaine.

Si vous interrogez les médecins sur la cause de cette maladie, la plupart vous diront qu'elle a son principe dans un air vicié, qui remplit d'une humeur nuisible tous les conduits nerveux, organes de la sensibilité et de la locomotion, et les obstrue au point qu'ils ne peuvent plus transmettre l'influx de l'âme qui produit la sensation et le mouvement. Il n'a fallu, pour amener ce résultat, ni le fer ni le feu; un peu d'air a suffi. Pour renverser les murailles et les remparts des villes, les hommes se servent de machines et d'engins de guerre; pour renverser l'édifice de notre corps, c'est assez d'un souffle. Qu'y a-t-il donc de plus faible que ce corps? Qu'y a-t-il de plus fragile? La brièveté de notre vie

semblait suffire à notre infortune, beaucoup d'animaux, tels que les corbeaux, les corneilles, les éléphants et les serpents ayant reçu de l'Auteur de la nature une part meilleure sous ce rapport. Et cependant, comme si c'était peu que cette vie fût renfermée dans de si étroites limites, elle est en même temps si frêle qu'un léger souffle, un peu d'air vicié peut la gâter et la corrompre. Oû sont donc ceux qui, s'appuyant sur le fondement d'une vie si fragile, bâtissent des tours, se promettent de longs jours, font entrer une infinité de projets et de jouissances dans le cadre étroit d'une existence fugitive, et embrassent l'avenir le plus lointain dans leurs espérances, dont un souffle léger peut briser le frêle tissu. C'est ce qui arriva au riche présomptueux qui disait en lui-même : « O mon âme, tu as du bien en réserve pour un grand nombre d'années. — Insensé, lui fut-il répondu, cette nuit même on te redemandera ton âme : à qui appartiendront alors les biens que tu as amassés ? » *Luc XII.* C'est donc justement que Cicéron déplorait ainsi la misérable condition de la vie humaine : « O trompeuses espérances des hommes ! O fortune fragile ! O vanité de nos ambitions, qui n'arrivent point à leur terme et s'évanouissent avant que nous n'ayons vu le port !

I.

Mais revenons au récit de l'Évangile. Ceux qui portaient le paralytique ne pouvaient pénétrer jusqu'à notre Seigneur à cause de la foule compacte qui entourait la maison ; quel parti vont-ils prendre ? Le désir d'obtenir la guérison leur inspire une résolution hardie : ils prennent des échelles, les appliquent contre le mur, montent sur le toit, se fraient un passage à travers la couverture, et ayant, non sans peine, élevé jusqu'à eux le paralytique étendu sur son lit, ils le descendent avec des cordes devant le Seigneur Jésus, et cela sans être arrêtés ni par le préjudice causé au maître de la maison, ni par le danger qu'ils font courir aux personnes de la rue, ni, ce qui était le plus grave, par la crainte d'interrompre le Sauveur au milieu de son discours. Leur zèle pour obtenir la guérison du malade triomphe de tous ces obstacles. Oh ! si les hommes avaient autant d'empressement pour

procurer le salut de leur âme qu'ils en ont pour la santé de leur corps ! Que ne font-ils pas pour ce dernier objet ? Que d'argent ils dépensent ! A quelles fatigues ils s'assujettissent ! Quelles souffrances ils endurent ! Faut-il voyager dans des contrées lointaines, ils y vont ; faut-il se soumettre au régime le plus sévère, ils s'y résignent ; faut-il renoncer à leurs plaisirs ordinaires, ils s'en abstiennent ; faut-il avoir recours au fer et au feu, ils offrent leurs membres aux blessures du fer et du feu pour éviter par ce sacrifice un sacrifice plus douloureux. Quelle folie de faire tout pour un corps périssable, et rien pour une âme immortelle ! Voyez pourtant combien l'âme l'emporte sur le corps. L'une vient du ciel, l'autre de la terre ; l'une est immortelle, l'autre est sujet à la mort ; l'une porte l'image de la beauté divine, l'autre celle des bêtes ; l'une a été formée d'un vil limon, l'autre est un souffle de la bouche de Dieu ; l'une est la sœur des anges, l'autre est le compagnon des animaux. Que dirai-je de plus ? Tout ce que le corps a de beauté, de vie, de grâce, il l'emprunte à l'âme, puisqu'il n'est plus qu'un cadavre quand celle-ci l'a quitté. Pourquoi donc, négligeant la plus noble partie de nous-mêmes, donnons-nous tant de soins à la plus vile ? Si le même danger menaçait votre maison et votre étable, à laquelle des deux commenceriez-vous par porter secours ? Si votre vaisseau et votre barque étaient exposés à la même tempête, lequel des deux vous empresseriez-vous de sauver d'abord ? Si des voleurs vous avaient ravi deux cassettes, l'une remplie de vases d'or, l'autre de vases de cuivre, laquelle des deux travailleriez-vous à recouvrer la première ? Ne vous accuserait-on pas justement de folie si, laissant là ce qu'il y a de plus précieux, vous ne vous intéressiez qu'à ce qui l'est moins ? Donc, puisque l'âme l'emporte incomparablement sur le corps, quelle folie n'est-ce pas de mettre tous ses soins et toute son ardeur à conserver la santé de celui-ci, et de n'avoir pour celle-là aucune sollicitude ; de consacrer toute sa fortune au bien-être et aux jouissances du corps, et de refuser une obole pour sauver son âme ? J'avoue qu'aucune parole, aucune éloquence n'est capable de flétrir comme elle le mérite un si étrange aveuglement, qui est pourtant celui de la plus grande partie du genre humain.

Reprenons le récit évangélique. « Le Seigneur voyant leur foi dit au paralytique : Ayez confiance, mon fils, » etc. On peut se demander ici pourquoi le Sauveur prend en considération la foi de ces hommes plutôt que leur empressement charitable à secourir le paralytique, empressement qui était l'œuvre d'une vertu si agréable à Dieu ; ou bien plutôt que la longue patience de ce pauvre malade, cloué depuis longtemps sur son lit ; ou bien encore plutôt que sa misère profonde, chose qui d'ordinaire touchait vivement notre Seigneur et ouvrait son cœur à la miséricorde. Tout cela était bien digne d'exciter sa pitié et sa compassion. Cependant l'Évangile nous dit qu'il eut surtout égard à la foi, non-seulement pour faire ainsi l'éloge de cette vertu, mais encore parce que le propre de la foi est d'obtenir de Dieu tout ce qu'elle croit et espère. Car de même que la charité est le principe et la cause du mérite, ainsi la foi est le principe et la cause de l'obtention, au témoignage même du Seigneur, qui dit : « Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait ainsi. » Dans ce passage, la foi est unie à la confiance ; en effet, croire est du ressort de la foi, mais espérer recevoir ce que l'on croit appartient à la confiance.

Cette maxime de l'Évangile vous montre, mes frères, tous les biens qui sont renfermés dans cette espérance et cette confiance en Dieu. Tout ce que l'homme demandera avec confiance, il le recevra du Tout-Puissant. Quelle promesse plus magnifique pouvait-nous être faite ? Par ce moyen l'homme attire Dieu jusqu'à lui et lui emprunte sa toute-puissance, car « l'espérance, dit saint Paul, n'est pas trompeuse, » *Rom. v, 5*. Quelle chose pourra nuire à celui qui a Dieu pour gardien, pour protecteur et pour défenseur ? Quelle sollicitude, quel chagrin pourra l'attrister ? La félicité dont il jouit est ainsi décrite par le prophète Jérémie : « Heureux l'homme qui espère au Seigneur ; le Seigneur sera sa confiance ! » *Jerem. xvii, 7*, c'est-à-dire sa confiance ne sera point trompée, le Seigneur ne lui fera pas défaut. « Le Seigneur sera sa confiance, » parce que le Dieu tout-puissant se constituera son gardien et son défenseur. Le même prophète montre ensuite les fruits de cette confiance : « Cet homme sera semblable à un arbre

transplanté sur le bord des eaux, qui enfonce sa racine dans un sol humide, et ne redoute point la saison des chaleurs; son feuillage sera toujours vert, il ne sera point en peine au temps de la sécheresse, et il ne cessera jamais de porter du fruit, » *ibid.* 8. Ces mots : *Il ne sera point en peine au temps de la sécheresse*, indiquent clairement que les fidèles, appuyés sur cette vertu, n'éprouvent ni crainte ni alarme au milieu des dangers les plus pressants qui les entourent, parce qu'ils ont Dieu lui-même pour protecteur et pour gardien. De là le courage intrépide du Prophète royal, qui s'exprime en ce vif et fier langage : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie : qui pourra me faire trembler ?..... Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé, » *Ps.* xxvi, 2 seq. C'est la confiance en Dieu qui fit qu'Elisée resta calme et tranquille en présence des troupes envoyées pour le prendre; et comme son serviteur tremblait et se désolait, le Prophète obtint du Seigneur que ses yeux s'ouvrissent pour voir le secours que le ciel leur envoyait, *IV Reg.* vi, 13-17. C'est de cette vertu qu'Isaïe disait : « Ceux qui espèrent au Seigneur changeront leur force, » *qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem*, *Isai.* xl, 31, parce qu'au lieu d'en être réduits à leur force naturelle, ils changeront celle-ci en une force divine. Saint Bernard exprime dans une phrase concise et énergique la gloire qui en revient à Dieu et à l'homme. « La toute-puissance du Verbe, dit-il, ne paraît nulle part avec plus d'éclat, que lorsqu'elle rend tout-puissants ceux qui espèrent en elle. » Nous trouvons dans l'Évangile la confirmation de cette pensée. Un homme, dont le fils était lunatique, vient demander sa guérison au Sauveur avec une foi chancelante encore : « Si vous avez quelque puissance, dit-il, ayez pitié de nous et venez à notre aide; » le Sauveur lui répond : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit, » *Marc.* ix. Vous le voyez, notre Seigneur accorde la toute-puissance à la foi unie à la confiance. Voilà pourquoi l'Apôtre dit « qu'il peut tout en celui qui le fortifie, » *Philipp.* iv, 13. Or, pouvoir tout appartient à Dieu seul ou à celui qui a Dieu pour protecteur.

Que conclurons-nous de ces vérités, mes frères ? Le voici :

puisque Dieu nous a fait de si magnifiques promesses, puisqu'il a attaché de si grands biens à une foi pleine de confiance, que cette disposition accompagne toujours nos prières, qu'appuyés sur cette vertu nous mettions notre espoir, au plus fort de l'épreuve, dans le secours et la miséricorde de celui qui ne fait jamais défaut à ceux qui l'implorent avec humilité et confiance.

II.

Il me semble, mes frères, qu'enflammés d'amour pour une vertu si excellente, vous me demandez quel est le principal moyen de l'affermir et de la développer dans vos âmes, en sorte que ni le souvenir de nos fautes, ni la disette de nos mérites, ne puisse, comme il arrive trop souvent, ébranler la solidité de notre espérance. Voilà aussi ce que je me propose de vous expliquer, afin que vous puissiez vous procurer cette perle précieuse.

Et d'abord levez un peu les yeux, et contemplez la bonté infinie du Seigneur, qui éclate davantage quand elle pardonne à ceux qui ne le méritent pas, et daigne répandre sur eux les trésors de sa miséricorde. Ce qui fait dire à l'Apôtre que « notre injustice sert à relever la justice de Dieu, et notre infidélité à faire paraître davantage sa fidélité, » *Rom. III, 5, 7*. Pic de la Mirandole exprime ainsi la même pensée :

Major in erratis bonitatis gloria nostris ;
Et dare non dignis, res mage digna Deo est.

« Nos fautes rendent plus glorieuse la bonté divine ; donner à un indigne est plus digne de Dieu. »

Aussi ne puis-je m'empêcher d'admirer la belle prière que fit un jour saint Basile, comme on le rapporte dans sa vie. Une femme coupable de péchés graves et nombreux étant venue le trouver pour qu'il l'aidât à obtenir son pardon, le saint tint à Dieu ce langage : « Seigneur, les péchés de cette femme peuvent se compter, mais vos miséricordes sont innombrables. » Apaisé par cette prière, Dieu pardonna à la pécheresse.

Nous devons considérer ensuite les mérites de notre divin Sauveur, et le sang précieux de celui « que Dieu a destiné pour être la victime de propitiation par la foi en son sang, » *Rom. III, 25*.

Ces mérites nous servent, non-seulement à obtenir la rémission des péchés, mais à repousser tous les dangers de la vie. En mille endroits les saintes lettres rendent témoignage à cette miséricorde et à cette providence de Dieu. « En vérité, en vérité, dit notre Seigneur, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera, » *Joan.* XIV, 14; et ailleurs : « Je suis, dit-il, la porte des brebis. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages, » *ibid.* X, 7, 9, c'est-à-dire, il obtiendra par moi tous les biens de la grâce et de la miséricorde divine, biens qui seront l'aliment et la joie de son âme. L'abondance de ces dons célestes est marquée au verset suivant : « Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger et pour perdre; mais moi je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient avec plus de plénitude. » O paroles plus précieuses que l'or, que nous devons graver au plus intime de notre cœur, et qui, dans nos calamités et nos angoisses, nous rendront le courage et l'espérance! Notre Seigneur désignait ainsi « les richesses incompréhensibles, » *Ephes.* III, 8, et la grâce très-abondante du Nouveau Testament et de sa venue sur la terre, grâce qui a « donné la vie, mais avec plus de plénitude » que n'a pu le faire la loi ancienne. Ces paroles sont donc le soutien et le fondement solide de notre espérance.

Nous devons, en troisième lieu, considérer la fidélité et la vérité des promesses divines. A chaque page de la sainte Ecriture Dieu assure qu'il viendra au secours de ceux qui l'invoquent. Ecoutez le charitable et doux langage que Jésus adresse dans l'Evangile aux hommes qui gémissent sous le poids de leurs chagrins et de leurs péchés : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et accablés d'un lourd fardeau, et je vous soulagerai, » *Matth.* XI, 28. Ecoutez cette parole de l'Apocalypse : « Que celui qui a soif s'approche, que celui qui en désire reçoive gratuitement l'eau de la vie. » *Et qui sitit veniat; et qui vult, accipiat aquam vitæ gratis,* Apoc. XXII, 17. La vérité des promesses divines, voilà donc le troisième fondement de notre espérance. Ces promesses, Dieu a voulu les confirmer par le serment, « afin, dit l'Apôtre, qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables par lesquelles

il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et l'acquisition des biens qui nous sont proposés par l'espérance, laquelle sert à notre âme comme une ancre ferme et assurée, » *Hebr.* vi, 18-19. Il est très-juste de comparer à une ancre les effets de l'espérance; car de même qu'une ancre fixe et conserve un vaisseau au milieu des vagues furieuses, ainsi la vertu d'espérance retient l'âme humaine battue par la tempête de quelque calamité, et la préserve, non-seulement de tout danger, mais même de toute crainte et de toute vaine frayeur.

A ces trois appuis solides de notre espérance j'en ajouterai un quatrième, le souvenir des bienfaits divins, que chacun de nous se rappelle avoir reçus dans le passé. Ce souvenir inspirait au Prophète royal une admirable confiance : « Dieu est notre refuge et notre force, disait-il; il nous assiste dans les grandes afflictions qui nous ont enveloppés. C'est pourquoi nous ne serions pas saisis de crainte quand la terre serait renversée et les montagnes transportées dans le fond de la mer, » *Ps.* xlv, 2, 3. Comme ces paroles respirent la confiance et le courage! Qui donc, ô saint roi, vous a mis au cœur cette fermeté inébranlable? — Le souvenir des bienfaits passés, me répondez-vous, m'a appris à ne pas douter de l'avenir. Dieu m'a assisté déjà dans les afflictions qui m'ont assailli; sauvé par lui une première fois, j'ai la confiance qu'il me défendra encore à l'avenir. Au contraire, un prophète reprit sévèrement le roi Asa qui, après avoir éprouvé le secours miséricordieux du Seigneur contre une armée innombrable d'ennemis, se voyant assiégé par le roi d'Israël, avait oublié le premier bienfait et mis toute sa confiance dans les ressources humaines. Voici ce qu'on lit au chapitre xvi^e du deuxième livre des Paralipomènes : « En ce temps-là le prophète Hanani vint trouver le roi Asa et lui dit : « Parce que vous avez mis votre confiance dans le roi de Syrie, et non pas dans le Seigneur votre Dieu, pour cette raison l'armée de Syrie s'est échappée de vos mains. Les Ethiopiens et les Lybiens n'avaient-ils pas une armée plus nombreuse en chariots, en cavalerie et en fantassins? Vous avez eu confiance en Dieu, et Dieu vous les a livrés entre les mains. Car les yeux du

Seigneur contemplent toute la terre, et ils inspirent de la force à ceux qui croient en lui d'un cœur parfait. Vous avez donc agi en insensé; c'est pourquoi des guerres vont s'élever dès à présent contre vous.» Notre Seigneur adressa un jour un reproche semblable à ses disciples, en les voyant s'inquiéter de ce qu'ils n'avaient pas pris de pain dans un voyage. « Hommes de peu de foi, leur dit-il, pourquoi vous entretenez-vous ensemble de ce que vous n'avez point de pain? Ne comprenez-vous pas encore, ou ne vous souvient-il plus que cinq pains ont suffi pour cinq mille hommes, et combien vous en avez remporté de corbeilles pleines? Et que sept pains ont suffi pour quatre mille hommes, et combien vous en avez remporté de paniers? » *Matth.* xvi, 8, 9. Vous le voyez, mes frères, les disciples sont sévèrement repris de ce que les bienfaits passés n'étaient pas pour eux un gage certain des bienfaits futurs. Tels sont les quatre fondements solides sur lesquels nous devons asseoir une ferme confiance en Dieu.

A Dieu ne plaise qu'en parlant ainsi de la confiance qu'il faut avoir en la divine miséricorde, j'aie pu encourager les pécheurs à commettre l'iniquité! Une disposition semblable ne serait pas de la confiance, mais de la présomption, et cette présomption, au lieu d'apaiser Dieu, l'irrite; au lieu de se concilier sa miséricorde, provoque sa colère; au lieu d'être un hommage pour lui, est un blasphème, puisqu'elle abuse de sa bonté pour l'offenser. Quel est donc le but que je me suis proposé? C'est de vous engager, comme je l'ai dit tout à l'heure, à accompagner vos prières de cette espérance ferme qui obtient tout ce qu'elle désire, et qui, dans toutes vos épreuves, fortifiera votre âme contre la crainte et le découragement. Efforcez-vous donc, par les moyens que je viens d'indiquer, d'acquérir la confiance en Dieu : elle sera pour vous une lumière dans vos ténèbres, une victoire dans vos dangers, une guérison dans vos maladies, une richesse dans votre indigence, un conseil dans vos incertitudes, une force invincible dans vos afflictions, et enfin vous donnera Dieu lui-même pour protecteur et pour défenseur.

Si je me suis étendu si longtemps sur ce sujet, c'est que j'ai voulu, après vous avoir montré l'excellence de cette vertu, vous

faire connaître aussi les moyens de la former dans vos ames, Achevons maintenant d'expliquer la suite de l'évangile.

Lorsque notre Seigneur eut dit : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis, » les Pharisiens et les Scribes qui étaient là s'imaginèrent qu'il blasphémait en exerçant un pouvoir qui est une prérogative de la divinité. Car c'est à l'offensé seul qu'il appartient de remettre une offense. Le Sauveur, voyant leurs pensées, ajouta : « Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs ? Lequel des deux est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. » Notre Seigneur montrait par ces paroles que la guérison du paralytique et la rémission de ses péchés appartenaient à la même puissance. C'est ce qu'il indique par ces mots : « Lequel des deux est le plus aisé ? » comme si les deux actes présentaient la même facilité ou la même difficulté. Cependant saint Augustin semble enseigner le contraire, lorsque, expliquant ces paroles de saint Jean : *Il fera encore de plus grandes choses*, Joan. xiv, 12, il dit que « la justification d'un pécheur est une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre. » Sans doute c'est une action plus grande et plus noble de justifier un pécheur que de guérir un malade, puisque l'une a l'âme pour objet, et l'autre le corps. Néanmoins notre Seigneur a raison de dire que l'une et l'autre lui appartiennent également. En effet, en guérissant le paralytique sans invoquer le secours d'une puissance supérieure, mais par son seul commandement, ce qu'aucun saint n'a jamais fait, il prouvait sa divinité ; or, remettre les péchés est du ressort de la divinité. Ensuite, la guérison du paralytique ayant été opérée pour montrer que Jésus avait le pouvoir de remettre les péchés, il s'ensuivait nécessairement qu'il avait en effet ce pouvoir ; car le miracle est une preuve certaine de la vérité en témoignage de laquelle il est fait.

L'évangile ainsi expliqué, nous consacrerons la fin de ce discours à traiter de la paralysie spirituelle.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

Parmi toutes les créatures, œuvres de Dieu, l'homme, mes très-chers frères, offre quelque chose de particulier et d'unique. Chaque être n'a qu'une seule nature : ou bien il est une intelligence pure, comme les anges ; ou bien il est corporel, comme les animaux brutes et les êtres inférieurs. Mais l'homme a reçu une double nature, jusque-là que l'Apôtre n'hésite pas à distinguer en nous deux hommes différents, l'un extérieur et l'autre intérieur, II *Cor.* iv, 16. La raison en est qu'une chose placée comme intermédiaire entre deux extrêmes participe de la nature de chacun de ces extrêmes. Or, l'âme raisonnable est placée entre les formes corporelles et les formes incorporelles : c'est pourquoi, comme l'âme des brutes, elle est unie à un corps qu'elle informe et vivifie ; comme intelligence pure, distincte de tout organe corporel, elle possède, comme les anges, la faculté de comprendre. Ainsi, par une harmonieuse combinaison de la puissance de Dieu, tandis que d'un côté elle a quelque rapport avec les brutes, elle est, d'un autre côté, semblable aux anges. C'est pourquoi les philosophes l'ont très-bien nommée le *nœud du monde*, parce qu'en elle viennent s'unir les choses supérieures et les inférieures, les choses spirituelles et les corporelles. Il semble que le très-sage Architecte de l'univers ait voulu réunir et comme enchaîner dans la seule nature de l'homme tout l'ordre des choses créées, ordre qui eût été, sans ce lien, disjoint et flottant.

Puisque nous reconnaissons dans l'homme deux natures essentiellement différentes, la nature spirituelle et la nature corporelle, il y a donc aussi en lui une double vie et une double santé. Et les maladies de l'âme ne sont ni moins nombreuses ni plus légères que celles du corps ; que dis-je ? elles sont plus nombreuses et plus graves, puisqu'elles ont pour siège la plus noble partie de nous-mêmes.

Mais nous ne voulons parler ici que de la paralysie spirituelle ; qui nous est indiquée par notre évangile. Saint Jean Climaque, comme nous le verrons, appelle cette maladie l'insensibilité du cœur, et il affirme qu'elle est mortelle entre toutes. C'est aussi

l'opinion de saint Bernard : « Un membre, devenu insensible, offre bien peu d'espoir de guérison. » Plaise à Dieu que, tandis que nous traitons de cette maladie, il ne se trouve dans cet auditoire personne qui en soit atteint. En vain nos paroles retentiraient à ses oreilles; il ne les entendrait point, à moins que celui-là ne le touche au-dedans, qui a rendu aujourd'hui au paralytique la sensibilité et le mouvement. C'est la pensée de saint Grégoire (*Homil.* 30) : « Si l'Esprit-Saint n'est pas dans le cœur de celui qui écoute, inutile est le discours du prédicateur. N'attribuez donc pas à celui qui parle ce que ses paroles vous apprennent : car, sans le Maître qui enseigne au-dedans, la langue du docteur s'agiterait en vain. »

Il existe donc une paralysie des âmes qui n'est pas sans analogie avec la paralysie des corps. Pour bien comprendre cela, il faut savoir d'abord que, comme les veines sanguifères partent du foie, et les artères du cœur, de même de la tête dérivent les nerfs, à travers lesquels passent les esprits très-subtils que les médecins appellent esprits animaux, et qui, répandus dans tous les membres du corps, distribuent partout la sensibilité et le mouvement. Mais si quelque humeur nuisible vient à obstruer ces nerfs conducteurs, tous les membres deviennent insensibles et immobiles. L'homme ainsi frappé de paralysie ressemble à un cadavre; cloué sur son lit, il ne peut ni sentir ni se mouvoir. Il faut savoir ensuite que, comme il y a dans notre âme deux parties de nature différente, l'une portant la ressemblance des brutes, l'autre celle des anges, l'homme a été créé de Dieu pour que, élevant aux choses supérieures et divines la partie la plus noble de son âme, où résident l'intelligence, la volonté et la mémoire, il reçoive la grâce et les lumières célestes qui entretiennent et perfectionnent la vie spirituelle. C'est ce qu'ont fait tous les saints qui se sont consacrés tout entiers à la pratique de la piété et des vertus, et dont Théodoret dit avec autant de raison que d'élégance qu'ils avaient une âme ailée. Les hommes charnels, au contraire, étrangers à cette occupation, appliquent les plus nobles puissances de leur âme à la recherche des plaisirs terrestres et à la satisfaction de leurs appétits, en sorte que rien de divin, rien de spirituel, rien de

céleste ne passe par ces puissances. L'âme infortunée, étendue sur le misérable grabat des passions de la chair où elle prend son repos, plutôt morte que vivante, n'a en elle-même aucune force pour s'élever des pensées terrestres à celles du ciel; et telle est la misère de sa condition, que, tandis qu'elle se montre pleine de vigueur et de clairvoyance dans la recherche des choses terrestres, elle se trouve aveugle et sans vie pour les choses divines. Nous lisons au premier livre des Rois (ch. XI, 1-2) que les habitants de Jabès-Galaad, se voyant assiégés et serrés de près par le roi des Ammonites, envoyèrent des messagers pour lui demander la paix et lui dire : « Faites composition avec nous, et nous vous serons assujettis. — La seule composition que je ferai avec vous, leur répondit-il, sera de vous arracher à tous l'œil droit. » Tel est l'accord que le Prince du monde semble avoir fait avec les méchants. Tandis que l'homme spirituel possède deux yeux, l'œil droit tourné vers les choses célestes et divines, et l'œil gauche abaissé aux choses terrestres et humaines, le démon bouleverse cette harmonie dans les hommes charnels qui, tout yeux pour pénétrer les choses de la terre, sont plus aveugles que la taupe dans les choses divines. De là vient qu'ils recherchent avec ardeur les biens fragiles du corps, et négligent ou même dédaignent les biens beaucoup plus précieux de l'âme, qu'ils pleurent amèrement la perte des premiers, et sont insensibles à celle des seconds.

Le démon ne bouleverse pas seulement l'intelligence, mais aussi la mémoire, qui ne se rappelle que ce qui intéresse cette vie courte et fugitive, oubliant tout ce qui se rapporte à la félicité éternelle. Les poètes ont imaginé qu'il existe dans les enfers un fleuve appelé le Léthé, dont les eaux font perdre aux morts qui en boivent le souvenir de tout ce qu'ils ont laissé sur la terre. Ne semble-il pas que le Prince du monde ait donné à boire aux méchants une eau semblable, puisqu'on les voit toujours attentifs aux intérêts de la vie présente, s'endormir sur ceux de la vie future, comme si ce n'était pas pour ces derniers que Dieu les a créés et mis au monde. Telle est la paralysie des âmes, qui rend un homme comme mort et insensible aux choses spirituelles et divines. On peut lui appliquer la parole de Salomon : « L'impie, quand il est

arrivé au fond de l'abîme du péché, méprise, » *Prov. xviii, 3*, c'est-à-dire, quoi que vous lui mettiez sous les yeux pour le détourner du mal, la mort, le jugement, l'enfer, la gloire du ciel, la croix et la passion de notre Seigneur, les innombrables bienfaits de Dieu, les châtimens, privés ou publics, dont il punit tous les jours les crimes des hommes, rien ne le touche et ne lui fait impression. C'est lui qui parle dans nos saints livres : « Ils m'ont battu, mais je ne l'ai point senti; ils m'ont trainé, et je ne m'en suis pas aperçu, » *Prov. xxiii, 35*.

Saint Jean Climaque appelle cette maladie l'ignorance de la componction, la porte du désespoir, la mère de l'oubli et l'absence de la crainte de Dieu. Ceux qui en sont affectés, dit-il, la vue même d'un cadavre ne saurait les toucher; dans la prière, ils sont de glace et de marbre, et, remplis de ténèbres, ils se présentent à la table sainte comme pour y manger un pain commun. » Nommée insensibilité par saint Jean Climaque, la paralysie spirituelle est appelée dureté de cœur par saint Bernard, qui en décrit ainsi les caractères : « Dur est le cœur qui ne se laisse ni déchirer par la componction, ni attendrir par la piété, ni toucher par la prière; qui ne cède pas aux menaces, s'endurcit sous les verges; qui est ingrat quand on lui fait du bien, perfide quand il conseille, cruel quand il juge, sans pudeur pour les choses honteuses, sans crainte du danger, sans humanité pour l'infortune, téméraire vis-à-vis de Dieu, oublieux du passé, négligeant du présent; sans souci de l'avenir; il ne garde du passé que le souvenir des injures qu'il a reçues, et ne pense à l'avenir que pour préparer sa vengeance. » Ainsi parle saint Bernard, qui énumère avec beaucoup d'élégance tous les funestes effets de cette maladie, hélas! trop répandue. L'homme qui en est affecté, regardez-le comme un autre Pharaon, que tant d'avertissemens et de châtimens divins n'ont pu amener à résipiscence. Quel danger il court pour son salut, l'Ecclésiastique (chap. iii, 27) nous l'apprend en ces termes : « Le cœur dur sera accablé de maux à la fin de sa vie. » *Cor durum habebit male in novissimo*. « Le châtimens du pécheur mourant, dit saint Augustin, sera d'être oublié de Dieu, qu'il avait oublié pendant sa vie. » Et il est

bien juste que celui-là ne trouve pas à la mort Dieu favorable, que Dieu a trouvé pendant sa vie entière ingrat et rebelle.

III.

Mais cette maladie est-elle tout-à-fait incurable? Il n'y en a point de telle pour le Seigneur qui, d'un mot, répare toutes les ruines, et devant qui les morts eux-mêmes sont comme vivants. Voilà pourquoi le Prophète s'écrie : « Est-ce qu'il n'y a pas de baume dans Galaad? Ne s'y trouve-t-il pas de médecin? Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? » *Jerem. VIII, 22.* Voyons par quel moyen notre Seigneur a rendu la santé au paralytique. « Levez-vous, lui dit-il, prenez votre lit et vous en allez dans votre maison. » A quoi bon tout cela? Ne suffisait-il pas de dire : Soyez guéri? Oui, sans doute; mais le Sauveur lui ordonne de se lever, de prendre lui-même son lit, et de s'en retourner dans sa maison, d'abord afin que tous ces actes, qui ne peuvent être faits que par un homme valide, fussent les indices manifestes d'une guérison certaine; ensuite, afin que nous ayons en eux une figure de la guérison de la paralysie spirituelle. Car il est des hommes qui pourraient s'imaginer à tort être sains, à tort être malades. A quelles marques notre paralytique spirituel pourra-t-il donc se croire indubitablement guéri? Nous les trouvons, dit saint Bernard, mystiquement indiquées dans l'évangile de ce jour : s'il se lève, s'il emporte son lit et s'il marche.

Premièrement, s'il se lève. C'est ce que fait l'homme qui s'applique à la recherche et à l'amour des choses du ciel. Levez-vous donc, vous qui rampiez sur la terre, qui n'aviez à l'esprit que des pensées basses, qui vous consumiez nuit et jour pour des choses terrestres. Car ne sont-ce pas-là les occupations des hommes charnels? Ne sont-ce pas là leurs pensées, leurs affections, leurs désirs, leur continuel labeur? Si donc votre regard se porte peu à peu vers le ciel, si vous méditez les choses d'en haut, si vous prenez quelque souci de la vie future, si vous vous arrêtez à la pensée de la mort qui chaque jour vous menace, qui que vous soyez, vous commencez à vous lever, et c'est à vous que

s'adressent les encouragements du Prophète : « Sors de la poussière, lève-toi, et prends place sur un trône, ô Jérusalem ! » *Isai.* LU, 2. Levez-vous donc, vous qui êtes assis sur la poussière des choses terrestres, objet de vos affections ; prenez place sur un trône, c'est-à-dire reposez-vous dans l'amour des choses divines, dont vous étiez si éloignés. Voilà la première marque de guérison.

La deuxième est de prendre le lit où vous étiez étendu, et sur lequel on vous transportait. Ici, mes frères s'offre à vous la matière d'une belle philosophie. Rappelez-vous ce que nous disions plus haut, qu'il y a dans notre âme deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure, l'une semblable aux anges, l'autre semblable aux brutes. La première prend pour guide la sagesse, la raison et la loi divine ; la seconde se laisse aller, comme les brutes, à l'entraînement aveugle de ses appétits. Or, quoique la raison et la loi de Dieu prescrivent que la partie inférieure soit dirigée par la partie supérieure, telle est l'influence du péché dans les âmes charnelles, qu'il renverse cet ordre divin, en sorte que la partie inférieure détrône la partie supérieure et la soumet à son empire. Alors ce qu'il y a en nous de plus sage, de plus clairvoyant, de plus noble, dirige ce qu'il y a de plus insensé, de plus aveugle, de plus vil ; le maître obéit au serviteur, et, par une indignité plus grande encore, l'homme à la bête. Car tel est l'empire que la chair impure et aveugle exerce sur l'esprit. Quoi de plus monstrueux et de plus révoltant ? La terre se trouble, dit Salomon (*Prov.* xxx, 21, 23), en voyant la servante, c'est-à-dire la chair, dont la condition est d'obéir, usurper le commandement. C'est, dans un sens mystique, être étendu sur un grabat, être porté sur un grabat. Mais lorsque, par la puissance du Seigneur Jésus, l'homme est guéri de cette maladie, alors ce n'est plus son grabat qui le porte, c'est lui qui porte son grabat, c'est-à-dire, ce n'est plus la chair et ses convoitises qui le conduisent, mais lui qui conduit la chair, et soumet ses convoitises à son empire. Alors, au lieu de marcher comme courbé sous le joug d'un tyran, il s'avance la tête haute, selon l'ordre de la nature ; il a recouvré son trône et le sceptre de sa domination ; affranchi d'une honteuse servitude, il est arrivé à la liberté des enfants de Dieu ; enfin, délivré de la tyrannie de

la chair et de ses appétits, il réalise la parole du Prophète : « Ceux qui les avaient pris seront leurs captifs, et ils s'assujettiront ceux qui les avaient dominés. » *Et erunt capientes eos qui se ceperant, et subiciant exactores suos*, Isai. XIV, 2. C'est là, dans un sens mystique, porter son grabat, après avoir été porté par lui ; et c'est ce que font tous les enfants de Dieu qui suivent, non la chair, mais l'Esprit de Dieu.

Vous voyez, mes frères, quelle différence il y a entre les hommes spirituels et les hommes charnels : les premiers, soumettant la chair à l'esprit, se conduisent par la foi, la raison et la sagesse ; les derniers, esclaves de leurs passions, s'abandonnent à ces guides aveugles, qui les égarent plutôt qu'ils ne les dirigent. Dans les uns, c'est la raison qui conduit les appétits ; dans les autres, ce sont les appétits qui conduisent la raison. Ceux-là disent : « La justice de votre loi, Seigneur, me tient lieu de conseil, » *Ps. cxviii, 24*, et réalisent la parole de l'Apôtre : « Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous par l'esprit, » *Galat. v, 25* ; ceux-ci disent : « Nous marcherons en suivant nos pensées, » *Isai. lxxv, 2* ; ou bien : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs, » *Eccli. II, 40*. Voilà la deuxième et la meilleure marque de la guérison spirituelle.

La troisième est de marcher. Qu'est-ce que marcher dans un sens spirituel, si ce n'est s'avancer peu à peu de vertu en vertu ? Car le juste fait des progrès dans la vertu comme il en fait dans la foi, marchant de clarté en clarté (*II Cor. III, 18*). Ainsi, à l'exemple de l'Apôtre, oubliant ce qui est derrière lui, il s'avance vers ce qui est devant lui, *Philipp. III, 14*.

Tels sont, d'après saint Bernard, les trois signes auxquels nous pouvons reconnaître notre guérison. Qui pourrait, en effet, se lever, porter son lit et marcher, s'il n'était pas déchargé du poids de ses fautes, et si la grâce ne lui avait pas donné de nouvelles forces ? L'homme ainsi guéri, s'avancant de vertu en vertu, arrivera enfin à un état parfait de vigueur et d'intégrité, et verra dans Sion le Dieu des dieux, à qui est la gloire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Simile est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo, et misi servos suos vocare invitatos ad nuptias.

Le royaume des cieus est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qu'il y avait invités. *Matth. xxii, 2.*

Le Seigneur avait donné cette loi aux enfants d'Israël : « Quand vous vous approcherez pour assiéger une ville, vous lui offrirez d'abord la paix. Si elle l'accepte et qu'elle ouvre ses portes, tout le peuple qui s'y trouvera sera sauvé. Que si elle ne veut point recevoir les conditions de la paix, vous l'assiégerez, et vous ferez passer tous les mâles au fil de l'épée, » *Deuter. xx, 10-13.* Cette loi, destinée à régler les rapports des hommes entre eux, Dieu a voulu l'observer lui-même envers les hommes. Il leur offre d'abord la paix et la miséricorde, et ceux qui ne veulent pas recevoir sa miséricorde ou qui en abusent pour l'offenser, il les punit par des châtimens proportionnés à leurs fautes. Ainsi, il commence par offrir sa miséricorde, et si on la rejette, il exerce ensuite sa justice. Mais il y a, entre ces deux attributs divins, cette grande différence, que la miséricorde est accordée gratuitement, tandis que la justice suppose toujours une culpabilité. Pour l'exercice de la miséricorde, les mérites ne sont pas nécessaires, mais les fautes le sont pour l'exercice de la justice. Ainsi la miséricorde vient de Dieu seul, mais la justice vient tout à la fois de Dieu et de nous : le pécheur commet une faute, et Dieu la punit. C'est, dit Clément d'Alexandrie, ce que signifiait la colonne de nuée et de feu qui précédait les enfants d'Israël dans le désert. Le propre d'une nuée c'est de rafraîchir, et de protéger contre les rayons du soleil ; le feu au contraire brûle et ravage. Ceux donc que la nuée ne couvre pas, le feu les consume ; par conséquent quiconque rejette son ombre protectrice, éprouvera les rigueurs du feu.

Le Seigneur exprime dans Jérémie (ch. I, 11) la même pensée sous une autre métaphore : « Que vois-tu, Jérémie? — Je vois, dit le Prophète, une verge qui veille... Le Seigneur lui demanda une seconde fois : Que vois-tu? Il répondit : Je vois une chaudière ardente qui vient du côté de l'Aquilon. » Sous le nom de verge, nous entendons ici la paternelle discipline dont Dieu flagelle tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants (*Hebr.* XII, 6), non pour détruire, mais pour redresser; car tel est l'office principal de cette verge. Aussi le Prophète royal parlant du royaume de Jésus-Christ : « Le sceptre de votre empire, dit-il, c'est une verge de droiture, » *virga directionis virga regni tui*, Ps. XLIV, 7. Comme le pasteur se sert de sa houlette, non pour blesser ses brebis, mais pour les empêcher de s'égarer au loin : ainsi ce roi, ce pasteur d'un troupeau spirituel, use de sa verge, non pour frapper ses brebis, mais pour les conduire à la vie par le sentier du salut. C'est ainsi que cette verge dirigea celui qui dit : « Vous m'avez châtié, et j'ai été instruit par mes maux comme un jeune taureau indompté. » *Castigasti me, et eruditus sum, quasi juvenculus indomitus*, Jerem. xxxi, 18. « Aucun homme sage, dit très-bien Sénèque, ne punit parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pèche pas. » Telle est la conduite du Seigneur : quoique en certaines circonstances il punisse justement parce qu'on a péché, il ne punit d'ordinaire que pour prévenir la faute. Voilà pourquoi le Prophète aperçoit d'abord une verge qui veille, et ensuite une chaudière ardente, parce que, selon l'interprétation de saint Jean Chrysostome, celui qui ne reçoit pas le châtiment de la verge paternelle, une chaudière ardente, c'est-à-dire le feu de l'enfer l'attend. Où veux-je en venir? Je ne m'écarte pas du sujet qui m'est indiqué dans la parabole évangélique. Cette parabole nous montre aussi, en premier lieu, l'abondance de la grâce et de la miséricorde de Dieu envers nous; en second lieu, son juste et sévère châtiment contre les ingrats qui méprisent ses bienfaits.

« Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un roi, » etc. Sous le nom de royaume des cieux, très-souvent en usage dans la doctrine évangélique, il faut entendre non-seulement le ciel, objet de nos vœux, mais tout ce qui se rapporte à ce bienheureux

séjour. Dans la parabole d'aujourd'hui, cette expression désigne l'Eglise; le roi, c'est Dieu le Père; l'Epoux, c'est le Fils; l'Epouse qu'on lui destine, c'est son humanité sainte, et le paronyme de ce mariage, c'est l'Esprit-Saint, qui a mystérieusement uni le Verbe éternel avec la nature humaine, laissant subsister deux natures dans l'unité d'une seule personne. Les messagers que l'on envoie appeler les invités aux noces, ce sont les prophètes et les apôtres, et tous ceux qui leur ont succédé dans le ministère de la parole : les prophètes ont appelé les Juifs, et les apôtres les Juifs et les Gentils, aux noces du Fils de Dieu. Etre invité à ces noces, c'est être appelé à participer à tous les biens que l'incarnation du Fils de Dieu a apportés dans le monde; car toutes les grâces qu'a reçues sa sainte humanité ont rejailli pour le salut des hommes, et l'on peut appliquer au Sauveur la parole du patriarche Job : « Je n'ai pas mangé seul mon morceau de pain, et l'étranger en a toujours eu sa part. » *Si comedi buccellam meam solus, et alienus non comedit ex ea*, Job. xxxi, 17. Qu'est-ce encore, sinon ce que l'Apôtre exprime en un mot, quand il dit que nous participons à Jésus-Christ, et que nous revêtons Jésus-Christ. Telle est, mes frères, la solennité, tels sont les fruits de ces noces célestes.

Permettez-nous cependant, ô Seigneur Jésus, de vous demander quelle impulsion vous a porté, quelle nécessité vous a contraint à vouloir vous unir à une épouse d'une condition si basse? Dans leurs alliances les hommes ont coutume de considérer avant tout la noblesse de la personne à laquelle ils s'unissent. Or, cette humanité que vous désirez si ardemment épouser, est de vile origine, puisqu'elle descend du premier père du genre humain, c'est-à-dire d'un ingrat et d'un pécheur. Si vous regardez ses autres ascendants en ligne directe, vous trouverez des homicides, des adultères, des idolâtres, des hommes souillés de tous les crimes. Comment donc êtes-vous épris d'une épouse de si basse extraction? Ajoutez que ses collatéraux ne sont pas de condition meilleure. Un jeune homme de noble race songe à prendre une épouse d'un sang illustre; mais s'il apprend qu'elle a des frères chargés de dettes ou de crimes, il renonce à ce mariage, parce

que ces embarras ou ces hontes rejailliraient jusque sur son épouse. Voilà ce qu'on pourrait représenter à l'Époux céleste; mais son ardent amour pour notre humanité ne tient aucun compte de ces considérations. Le livre des Juges (ch. xiv) raconte quelque chose de semblable au sujet de Samson. Il voulait s'unir à une jeune fille étrangère, et ses parents combattaient ce désir, alléguant qu'il était indigne d'un enfant d'Israël de prendre une épouse dans la race des incircconcis; mais il persista dans sa résolution, et donna pour motif qu'il aimait cette jeune fille. Voilà la réponse que Jésus-Christ pourrait nous faire : il a épousé la nature humaine parce qu'il en était épris, afin d'opérer en elle le salut du genre humain perdu par la faute de notre premier père. Ainsi l'amour ardent de Dieu pour nous, telle est la cause principale de ce grand bienfait. « L'amour, dit saint Bernard, ignore la différence des conditions; il est riche en abaissements et habile à persuader; il s'attache avec force; il méprise la peine et le danger. » Cet amour décida le Créateur de l'univers, pour me servir des expressions de l'Apôtre, à s'anéantir lui-même en prenant la forme d'un esclave, à se faire semblable à l'homme et obéissant jusqu'à la mort, *Philipp. II, 7.*

I.

Après avoir vu les abaissements de la majesté divine, montrons l'élévation de la nature humaine en notre Seigneur. Ici, qui pourrait retenir les transports de son admiration? Dans les mariages ordinaires l'épouse participe à tous les biens de l'époux; mais ici non-seulement l'humanité entre en partage de tous les biens de l'épouse, elle est encore admise à une union si intime et si ineffable en la même personne avec le Fils de Dieu, que le même être par lequel le Verbe subsiste la fait subsister elle-même. D'où il arrive que les deux natures appartenant à la même personne, il se fait entre elles un échange de propriétés que les théologiens appellent *communication des idiomes*, et qui attribue à l'homme ce qui n'est propre qu'à Dieu, à Dieu ce qui n'appartient qu'à l'homme. Certes, voilà pour l'humanité une merveilleuse élévation, et la puissance divine elle-même ne pouvait la porter

plus haut. Cette dignité souveraine et infinie est accompagnée de tous les autres dons. En effet, à cause de cette grâce de l'union, la grâce du chef sans aucune mesure est accordée à l'humanité : la grâce de l'union fait sa gloire, et la grâce du chef le salut de nous tous. Car, dit saint Jean, « nous avons tous reçu de sa plénitude, grâce pour grâce, » *Joan. 1, 16*, c'est-à-dire, pour la grâce du chef qui lui a été donnée, nous avons reçu la grâce de la justification. Ainsi le festin nuptial auquel les hommes sont invités dans cet évangile, c'est la participation aux grâces que le Fils de Dieu, par le mystère de son incarnation, a apportées dans le monde.

Mais les hommes invités à ces noces ne voulurent pas y venir. Voyez, mes frères, d'une part, l'immense bonté de notre Dieu, de l'autre la détestable perversité des hommes. Voyez, dans le premier, un suprême désir; dans les derniers un suprême dédain. Il a faim de notre salut, qui lui est inutile, et nous, que ce salut intéresse uniquement, nous le négligeons et le dédaignons. Assurément, à en juger, d'après nos propres lumières, Dieu, après ce premier refus, n'aurait pas dû aller plus loin. Néanmoins la charité infinie avec laquelle il désire notre salut l'engage à renouveler son appel. Comme un tendre père, dont le fils malade refuse un remède salutaire ne cesse de le lui présenter, ainsi le Seigneur, sans se laisser rebuter par le dédain des invités, ordonne à de nouveaux serviteurs d'aller leur décrire la magnificence du festin, afin de les y attirer par là plus fortement. « Dites-leur : Voici que j'ai préparé mon festin. Mes bœufs et mes autres animaux gras sont tués; tout est prêt, venez aux noces. »

Dans ce seul mot : *Tout est prêt*, Dieu a embrassé tout ce qui concerne le salut du genre humain. En effet, quelle est la cause de la venue du Sauveur? La voici en un mot : Le Fils de Dieu, dit saint Thomas, est venu dans le monde pour rendre les hommes des dieux en se faisant lui-même un homme. Comment nous rend-il des dieux? En nous faisant participer à la félicité et à la gloire du ciel, félicité qui n'appartient qu'à Dieu par le droit de sa divinité, et ne saurait convenir à aucune créature. Mais, puisqu'aucune nature créée n'est capable d'arriver à

cette fin, il s'ensuit que l'homme a besoin, pour l'atteindre, de dons et de secours surnaturels. Notre Seigneur Jésus-Christ nous les a donc fournis abondamment. D'abord, ce qui était le plus important, il nous a réconciliés avec son Père, dont le péché nous avait fait perdre l'affection. Pourvoyant ensuite à une autre nécessité, il nous a montré le chemin du ciel, non plus par des symboles et des figures, mais à la lumière éclatante de la doctrine évangélique. Lui-même, par l'exemple de ses vertus, a ajouté à sa doctrine une force et une efficacité incomparable. Il a institué les sacrements, qui non-seulement confèrent la rémission des péchés et la grâce, mais guérissent encore les maladies et les blessures de nos âmes. Et comme notre salut se trouve tout entier dans la charité, et que l'amour naît surtout de la réception des bienfaits, Dieu nous en a accordé de si nombreux, de si variés, de si magnifiques par sa naissance, par sa vie, par sa mort, par sa résurrection et son ascension dans le ciel, qu'il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne pas ressentir pour lui le plus vif, le plus tendre amour. Puis, voyant que nous naissons pauvres, de parents également pauvres, que nous sommes dénués de mérite, de vertu, de toute richesse spirituelle, il a voulu nous faire participer à ses vertus, à ses travaux, à ses souffrances, à ses mérites; de cette moisson de mérites, il n'a réservé pour lui que la gloire de son corps et de son nom, et a consacré tout le reste à soulager, à enrichir notre indigence. Enfin, non content de nous avoir accordé ces grands secours, Prêtre éternel, il intercède perpétuellement pour nous auprès de son Père, lui montrant cette humanité sainte qu'il a prise pour nous, et les stigmates des blessures qu'il a reçues, c'est-à-dire le prix de notre rédemption. Par cette intercession, par ces mérites, il nous a obtenu et la première grâce, et son accroissement, et les dons de l'Esprit-Saint. Or, quelle éloquence pourrait décrire les opérations de ce divin Esprit répandu dans l'âme fidèle? De quelle lumière il l'éclaire! De quelle charité il l'enflamme! De quelle force il la remplit! De quelles délices il l'enivre! Quelle paix, quelle pureté de corps et de cœur il lui donne! Tous les mérites et les bienfaits du Sauveur avaient pour but de faire descendre en nous

l'Esprit céleste, dont la présence et l'action dans nos âmes peuvent seules nous procurer les secours dont nous avons besoin pour arriver à la félicité qui nous est promise. Manquerait-elle de quelque chose pour son salut, l'âme en qui habite l'Auteur du salut et de la sainteté, qui l'avertit, qui la protège, qui la gouverne, qui la dirige et la défend contre tous ses ennemis. S'il en est ainsi, c'est donc avec raison que notre Seigneur dit qu'il a préparé tout ce qui est nécessaire à notre salut. Tels sont les mets principaux du festin des noces auquel Jésus nous invita autrefois par les apôtres, et nous invite aujourd'hui par son Eglise.

II.

Examinons maintenant ce que les invités vont répondre à cet appel. Assurément ils devraient tout quitter, partir à l'instant, bondir de joie, rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces et célébrer son nom par des hymnes et des cantiques sans fin, de ce qu'il a daigné, sans aucun avantage pour lui-même et sans aucun mérite de leur part, mais par une bonté toute gratuite, les appeler à ce banquet céleste, c'est-à-dire à la jouissance de tant de bienfaits. Que vont donc faire les invités? O déplorable aveuglement, ô folie des hommes! « Ils ne s'en mirent point en peine, nous dit l'Évangile, et ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son trafic; les autres se saisirent des serviteurs, et après leur avoir fait plusieurs outrages, ils les mirent à mort. » Qui ne serait pas étonné, n'aurait pas horreur d'un pareil excès de fureur et de démente? Et cependant telle est la puissance de notre antique ennemi, telle est la méchanceté du monde, telle est la malice de notre chair, tel est l'aveuglement d'un grand nombre, qu'invités à ce festin ils refusent de s'y rendre. Qu'est-ce donc qui les retient? Qu'est-ce qui les arrête? Le motif même de leur désobéissance ne fait qu'accroître leur faute. Car ce n'est pas l'espoir d'une haute dignité, ni la considération d'un avantage considérable, c'est un vil profit, un plaisir sensuel, l'attachement à un monde périssable qui les empêche de se rendre à l'invitation divine. Comme autrefois les enfants d'Israël, dégoûtés du pain miraculeux que le Seigneur faisait descendre du ciel, et qui avait pour-

tant une agréable saveur, désiraient avidement les oignons, les concombres et les melons d'Égypte : ainsi ces hommes dédaignent un festin céleste, et lui préférèrent les honteux plaisirs de la chair et un gain sordide. Que fais-tu, malheureux? vois ce que tu choisis et ce que tu laisses, ce que tu estimes et ce que tu méprises! Ne sont-ce pas ces hommes insensés que le Prophète désigne sous le nom de Chanaan quand il dit : *Chanaan, in manu ejus statera dolosa*, « Chanaan tient dans sa main une balance trompeuse, » *Ose. XII, 7*, c'est-à-dire, où les biens spirituels et les biens temporels ne sont pas justement appréciés. Dans un des plateaux se trouvent Dieu et le céleste héritage, dans l'autre un gain terrestre, un souffle de la faveur populaire, un plaisir charnel, et l'homme est assez stupide pour préférer, dans la balance de son cœur, à Dieu une satisfaction bestiale, à l'héritage éternel un avantage périssable. Quoi de plus surprenant et de plus incompréhensible? Comme cette indignité ne révolte pas les hommes, le Seigneur s'écrie dans Jérémie : « O cieus, frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables, » *Jerem. II, 12*. Pourquoi, Seigneur? Quelle est la cause de cet étonnement? « C'est, dit-il, que mon peuple a fait deux choses mauvaises : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau. » Cela veut dire : Dévorés de la soif du bonheur, ils ont abandonné la source d'eau vive qui les aurait pleinement rassasiés, et ils ont poursuivi des biens qui, loin d'apaiser la soif, ne font que l'exciter et la rendre plus ardente; ces biens, ce sont de fugitifs honneurs, des richesses périssables, des plaisirs grossiers, qui n'assouviennent pas, mais irritent les convoitises de la chair.

Que fera le Roi du ciel? Il exerce sa vengeance, comme nous l'avons dit en commençant, contre ces contempteurs de sa miséricorde; il déclare une guerre à mort à ceux qui ont dédaigné sa paix. « Le roi ayant appris leur conduite, nous dit l'Évangile, entra en colère, et ayant envoyé ses troupes, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. » Ici le Seigneur désigne évidemment le peuple juif, qui refusa de recevoir le Messie et la grâce de l'Évangile, et que la divine justice détruisit avec sa capitale.

« Alors le roi dit à ses serviteurs : Le festin des noces est préparé, mais ceux que j'y avais invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. » Ainsi se réalisa la menace que l'Apôtre faisait clairement entendre aux Juifs, lorsqu'il leur disait : « Vous étiez les premiers à qui il fallait annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé. » *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei : sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes. Sic enim præcepit nobis Dominus. Act. XIII, 46 seq.* Il l'a commandé en plusieurs circonstances, et spécialement dans cette parabole où il dit : « Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ses serviteurs étant allés par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de personnes qui se mirent à table. » L'Évangéliste continue :

« Le Roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. » Par cette robe nuptiale tous entendent la charité, qui est figurée comme un vêtement pour beaucoup de raisons. Elle revêt la nudité de l'âme, elle couvre la multitude des péchés, elle orne et embellit l'âme comme ferait une robe magnifique; enfin elle la protège contre les frimas de cette région glacée, où la charité est aussi froide que les convoitises sont ardentes. Cette robe est appelée nuptiale, parce que c'est elle surtout que revêtit le Fils de Dieu lorsqu'il vint célébrer ses noces avec notre humanité. Sans doute il était alors orné de toutes les vertus, mais la charité jetait autour de lui le plus vif éclat, puisqu'elle le porta à s'unir la nature humaine. Voilà pourquoi l'incarnation, œuvre de la sainte Trinité tout entière, est spécialement attribuée au Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils. Il est donc juste de lui rapporter une œuvre qui a son principe dans l'amour infini de Dieu pour le genre humain.

Observons ici que notre parabole désigne deux sortes d'hommes

sur lesquels tombe le châtement divin : les uns ont refusé de venir aux nocés ; les autres ont répondu, il est vrai, à l'invitation du Roi, mais il leur a manqué la robe nuptiale. Les premiers sont les infidèles : invités au festin, ils ont refusé de s'y rendre ; les seconds sont ceux qui ont reçu la foi, mais qui n'avaient pas la charité, sa compagne. Les uns et les autres sont condamnés par le Seigneur, parce qu'ils ont quitté la vie, les premiers sans la foi, les seconds sans la charité. S'il en est ainsi, que peuvent alléguer ceux qui se flattent de leur salut en comptant sur la foi seule sans la charité ? Où sont ceux qui se rassurent par ces vaines paroles : Moi, je suis chrétien, j'ai pour maître et pour Dieu Jésus-Christ ; il est mort pour moi, par sa mort il m'a mérité la vie éternelle ; son sang a lavé mes péchés, ses blessures ont guéri mes blessures ; si j'ai commis quelque faute, il l'a expiée, il a offert à son Père une abondante satisfaction. — Mais si la foi nue et sans la charité suffit au salut, que signifie le reproche que le Seigneur adresse à cet homme : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici n'ayant pas la robe nuptiale ? » Car tous ceux qui sont entrés dans la salle du festin y sont entrés par la foi, la foi en Jésus-Christ étant la porte par où l'on est introduit dans l'Eglise ; et cependant ceux d'entre eux dont la foi n'était pas accompagnée de la charité, furent jetés, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures.

Que personne donc, mes frères, ne mette sa confiance dans une foi nue et morte, à qui il manque le témoignage des bonnes œuvres. Comment une foi semblable, elle-même privée de vie, pourrait-elle la donner à quelqu'un ? Sachez qu'il y a deux portes par où les hommes entrent en enfer : l'une est celle des infidèles qui n'ont pas reçu le don de la foi ; l'autre est celle des chrétiens qui ont la foi, mais sont dépourvus de la charité et des bonnes œuvres. Si donc vous possédez le don de la foi, la première porte de l'enfer, j'en conviens, est fermée pour vous ; mais l'autre, celle de la foi sans les œuvres, vous est ouverte. Or, que ce soit par une porte ou par une autre que vous entriez en enfer, peu importe : si ce n'est pourtant que celui-là, selon la parole du Sauveur, sera plus sévèrement puni, qui, éclairé du flambeau de la foi, a connu la volonté de Dieu et ne l'a pas accomplie.

Quelques-uns reviennent à la charge, et disent qu'ils auront recours aux remèdes des sacrements, et par leur efficacité obtiendront le salut, alors même qu'ils auraient consacré toute leur vie au monde et aux plaisirs. Cet homme, leur répondrai-je, qui s'est présenté au festin sans la robe nuptiale, non-seulement est entré dans la maison, mais s'est assis à la table avec les autres convives. Or, la première de ces deux choses se rapporte à la foi, et la seconde aux sacrements. Et cependant parce qu'il n'avait pas la robe nuptiale de la charité, ni sa foi, ni les sacrements qu'il a reçus n'ont pu le mettre à l'abri du reproche et de la condamnation sévère que Jésus-Christ lui inflige : « Mon ami, pourquoi êtes vous entré ici n'ayant pas la robe nuptiale ? » Vous dites encore : Les sacrements de la loi nouvelle transforment en nous l'attrition en contrition, je n'aurai donc qu'à me procurer par la contrition la robe nuptiale. Certes, je ne nie pas la vertu des sacrements ; mais êtes-vous sûr de vous conduire et de vous préparer assez bien pour arriver de l'attrition à la contrition. Chaque année nous voyons un grand nombre d'hommes s'approcher du tribunal de la pénitence, de la contrition desquels nous ne voudrions pas répondre. Beaucoup de ceux qui se confessent chaque année, le font, comme l'expérience l'atteste, sans aucun profit pour la piété et la pratique des vertus ; après comme avant, ils se plongent dans la fange de leurs vices. Ce qui indique qu'ils n'ont pas reçu la grâce du sacrement, ou qu'ils l'ont perdue aussitôt à cause de la force et de la tyrannie de leurs mauvaises habitudes. Cette vaine confiance des hommes qui vivent mal et espèrent se sauver par le seul moyen des sacrements, est condamnée aussi par le Prophète : « La chair sainte des victimes où vous avez mis votre gloire, vous purifiera-t-elle de votre malice ? » *Numquid carnes sanctæ auferent a te malitias tuas, in quibus gloriata es?* Jerem. xi, 45. C'est aussi contre eux que tonne l'apôtre saint Paul : Celui qui mange, dit-il, et qui boit indignement (le corps et le sang du Sauveur), mange et boit sa condamnation, » *qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit*, I Cor. xi, 29.

III.

Que répondra cet infortuné convive aux reproches du Roi? Absolument rien; « il demeurera muet, » dit l'Évangile; mais cette expression si simple du livre sacré me semble renfermer un grand sens. Car, ne rien dire pour sa justification, n'est-ce pas indiquer que la condamnation est juste. Deux choses, en effet, s'élèveront avec force contre les méchants : la première est l'excellence des grâces et des dons célestes que Dieu leur offrait et qu'ils ont méprisés; la deuxième est la vileté des biens qu'ils ont préférés à ces dons magnifiques. Ce souvenir suffira à accabler les impies au jour du jugement; les autres accusations, même les plus graves, ne seront rien en comparaison. C'est ce qu'atteste le souverain Juge lui-même, lorsqu'il dit au chapitre troisième de saint Jean : « Le sujet de leur condamnation est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, » *Joan.* III, 19. « La lumière est venue dans le monde, » *la lumière*, c'est-à-dire la sagesse, la vérité, la vie, la justice, la grâce, la sanctification, la rédemption, le pardon des péchés, le royaume des cieux, enfin le Fils de Dieu lui-même. Les méchants, dédaignant tous ces bienfaits et aveuglés par leurs passions, ont préféré aux biens les plus précieux des biens trompeurs et fugitifs. Aussi, plus la grâce et la miséricorde et tous les moyens de salut leur ont été donnés en abondance, moins ils pourront justifier leur conduite auprès du Juge suprême. Voilà pourquoi l'Évangile nous dit que ce malheureux convive fut réduit au silence.

Ne trouvant donc rien à répondre, il entendit le Juge prononcer contre lui cette sentence : « Qu'on lui lie les pieds et les mains, et qu'on le jette dans les ténèbres extérieures. » Ces ténèbres sont appelées extérieures, c'est-à-dire corporelles, pour les distinguer des ténèbres intérieures, que les impies portent toujours avec eux, « marchant dans les ténèbres, dit le Psalmiste, et assis dans la région de l'ombre de la mort, » *Ps.* CVI, 10. Ils passeront de ces ténèbres intérieures à l'obscurité extérieure de la géhenne. Là, en effet, ne brille ni le soleil, ni la lune, ni aucun

astre ; seulement, du feu qui les dévore il sort une lueur qui suffit à augmenter leur calamité, mais ne suffit pas à dissiper la tristesse de cette nuit éternelle. A cette sombre lueur un père avare reconnaîtra le fils pour lequel il a amassé des biens injustes et qu'il a précipité avec lui dans l'enfer. Le père maudira son fils, parce que c'est en travaillant à l'enrichir que lui-même s'est perdu pour toujours ; le fils maudira son père de lui avoir laissé des richesses qui sont devenues la cause de sa damnation. Ainsi ce feu jettera une triste clarté qui mettra le comble au malheur des méchants. Mais, outre qu'il brûlera continuellement les corps, il dévorera aussi les âmes des damnés ; car il est juste que les méchants qui ont transgressé dans leur corps et dans leur âme les lois de Dieu, expient leurs fautes de la même manière. Que si vous demandez comment un feu, non pas spirituel, mais corporel comme le nôtre, peut avoir prise sur les âmes, qui sont une substance spirituelle, les théologiens répondent que cela se fera par la toute-puissance de Dieu qui a choisi ce genre de tourment pour être le supplice des damnés. Si Dieu par sa toute-puissance a donné à l'eau du baptême la vertu de purifier les âmes de la souillure originelle, en même temps qu'elle lave extérieurement le corps, qu'y a-t-il de surprenant qu'il ait, par la même puissance, donné au feu la vertu de tourmenter les âmes des méchants ? Or, mes frères, nul d'entre nous ne pourrait l'espace d'une heure seulement garder au milieu des flammes, je ne dis pas tout son corps, mais un doigt de sa main : qui donc osera se conduire de telle sorte qu'il doive un jour souffrir le feu de l'enfer, non pas l'espace d'une heure, mais pendant toute l'éternité ? Car toute voie de salut est fermée aux malheureux qui sont retenus dans ce lieu. C'est ce que nous indique l'évangile de ce jour quand il dit : « Qu'on le jette, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. » Chargé de ces liens, comment l'infortuné pourra-t-il s'enfuir, se servir de ses mains, faire enfin quelque bonne œuvre pour se concilier la faveur et la miséricorde du Roi ? Ah ! s'il était donné à ces malheureux de pouvoir, instruits par leurs souffrances, revenir sur la terre et mener une vie meilleure, ce péril serait bien moins redoutable. Mais, vous le savez, au

milieu des tourments de l'enfer, il n'y a pas de place pour une salutaire pénitence. Cet affreux supplice, aucune pénitence ne peut le racheter, aucune souffrance ne peut en tenir lieu, aucune prière ne peut l'abrégé, aucune durée ne peut ni l'interrompre, ni en diminuer la rigueur. Le Seigneur, en effet, nous accorde ici-bas un long espace de temps pour vivre dans la pénitence, parce qu'après cette vie toute expiation devient impossible. Et quiconque abuse de sa patience sentira plus tard la main vengeresse de Celui dont il a négligé les avertissements.

Qu'est-ce donc, mes frères, qui peut vous rassurer dans un si grand péril? Quelle espérance peut raffermir votre cœur? Quelles réflexions, quelles pensées agitez-vous dans vos esprits? Quels sont vos motifs de confiance? Que vous disent votre raison et votre bonheur? Que décide votre sagesse? Si tout cela est incontestable, si la Vérité infailible l'enseigne, si votre foi elle-même le croit et le confesse, comment des hommes qui doivent avoir les pieds et les mains liés se servent-ils de leurs mains pour commettre le mal, de leurs pieds pour courir dans les sentiers de l'iniquité? Comment osent-ils, avec tant de facilité et pour des motifs si frivoles, faire des actions qu'ils doivent éternellement expier par un épouvantable supplice.

Souvent, je l'avoue, mes frères, j'ai essayé de me rendre compte des causes d'un si prodigieux aveuglement; et, laissant de côté la ruse et les mensonges de l'antique serpent, il me semble qu'il y en a deux principales. La première se trouve dans l'habitude même d'entendre ces vérités : nos oreilles s'y accoutument et s'y endureissent en quelque sorte. L'homme n'est plus touché de ce qu'il entend tous les jours. Ceux dont la main n'a jamais touché un hoyau, se blessent pour peu qu'ils s'en servent. Mais l'ouvrier qui travaille et gagne sa vie avec cet instrument, a les mains plus dures et s'en sert sans danger. C'est ce qui arrive aux hommes dont les oreilles sont habituées aux menaces de l'enfer : ils ne s'en émeuvent plus; et cependant la considération de ce supplice devrait nous glacer d'effroi. La sainte Ecriture raconte que le prophète Daniel ayant entendu le récit du songe de Nabuchodonosor, et connu par une lumière divine le châtement inouï

dont le Seigneur devait frapper ce roi, à la pensée que le plus grand monarque de l'univers allait être renversé de son trône et passer sept années dans la compagnie des bêtes sauvages, mangeant du foin comme un bœuf et trempé par la rosée du ciel, Daniel, dis-je, fut saisi d'un tel effroi, qu'il resta immobile et muet pendant une heure, sans pouvoir adresser au roi une seule parole (*Dan. iv*). Qu'est-ce pourtant que ce supplice comparé à celui des damnés? N'est-il pas infiniment plus pénible de vivre parmi les démons, que parmi les bêtes sauvages? D'être plongé au milieu d'un feu vengeur, que trempé de la rosée du ciel? Y a-t-il quelque rapport entre un châtement qui dure sept années et un supplice qui ne finit jamais? Enfin, si c'est une chose horrible d'avoir un cœur de bête et les traits d'un homme, ne sera-t-il pas bien plus affreux encore de cacher sous une figure humaine l'intérieur des démons et de blasphémer continuellement avec eux le Seigneur? Si donc le châtement de Nabuchodonosor épouvanta le Prophète au point de lui enlever pendant une heure l'usage de la parole, quel sera l'effroi des hommes lorsqu'ils verront, au jugement dernier, des rois et des empereurs condamnés à souffrir d'éternels supplices dans la compagnie des démons?

L'autre cause de ce prodigieux aveuglement, c'est que, tout en croyant fermement aux supplices de l'enfer, nous ne les repassons jamais dans notre esprit, et ne pesons pas dans la balance de notre cœur, d'une part, le bien infini que le péché nous fait perdre, de l'autre, le terrible châtement qui menace le pécheur. Voilà la source de tous nos maux, au témoignage du prophète Osée qui, parlant de la foule des méchants sous le nom d'Ephraïm, s'exprime ainsi : « Ephraïm est devenu comme une colombe facile à séduire, et n'ayant point d'intelligence. » *Factus est Ephraïm quasi columba seducta non habens cor*, Ose. vii, 11. En effet, les méchants se conduisent par rapport aux promesses et aux menaces de Dieu comme s'ils n'avaient pas d'intelligence. On dirait qu'ils sont aveugles sur ces graves intérêts, eux si clairvoyants pour augmenter sans cesse leur fortune par quelque profit temporel. Le Seigneur leur adresse dans Isaïe ce juste reproche : « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous point? Vous

qui avez les oreilles ouvertes n'entendez-vous point? » *Qui vides multa, nonne custodies? Qui apertas habes aures, nonne audies?* Isaï. XLII, 20. N'est-ce pas, en effet, une chose bien étonnante, qu'ayant des yeux de lynx pour les affaires de cette vie, nous soyons plus aveugles que la taupe quand il s'agit du bonheur ou du malheur éternel qui nous attend, bonheur ou malheur qui dépasse tout ce que notre intelligence peut se représenter? Voilà, mes frères, la seconde cause de notre inconcevable aveuglement.

Quiconque veut échapper à ces maux, qu'il s'applique, entre autres choses, à repasser en son esprit par une méditation assidue les mystères qu'il croit d'une foi inébranlable et dont il place la vérité au-dessus de toute certitude humaine; qu'il en considère, qu'il en pèse avec soin l'importance et la gravité. Que la mort qui nous menace à chaque instant, que le sévère jugement qui doit la suivre, que l'éternelle récompense ou l'éternel châtiement qui sera proclamé alors, soient sans cesse présents à notre âme. Nous trouverons dans ces pensées le meilleur préservatif contre le péché, comme nous l'apprend l'Ecclésiastique : « Souvenez-vous, dit-il, de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. » « *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis,* » Eccli. VII, 40. Et l'obstacle du péché étant levé, rien ne nous empêchera plus d'être admis aux saintes noces de l'Agneau qui se célèbrent dans la Jérusalem céleste.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Simile est regnum cælorum homini regi qui fecit nuptias filio suo.

Le royaume des cieus est semblable à un homme qui voulut faire les noces de son fils. *Matth. XXII, 2.*

Le Maître céleste, mes chers frères, nous propose dans la leçon du saint Evangile une parabole très-riche en enseignements. On appelle parabole un genre de discours où, sous le sens littéral

et extérieur des mots, se cache un autre sens plus intérieur, qui est le véritable. Vous savez tous que notre Seigneur s'est servi très-souvent dans l'Évangile de cette manière de parler. Comment ne nous aurait-il pas parlé en parabole, celui qui, en prenant notre nature, s'était fait comme une parabole vivante, montrant au-dehors l'extérieur de l'homme et au-dedans cachant un Dieu? D'ailleurs ce genre d'instruction convenait parfaitement, par sa forme simple et populaire, à la lumière de la doctrine évangélique, qui s'adressait de préférence aux pauvres et aux ignorants. Après vous avoir donné lecture de la parabole de notre évangile, nous essaierons de l'expliquer dans toutes ses parties. Voici donc cette parabole :

« Le royaume des cieux est semblable à un Roi qui voulut faire les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs pour y appeler ceux qu'il avait invités; mais eux ne voulurent point y venir. Il envoya une deuxième fois d'autres serviteurs dire aux conviés : Voici que mon festin est préparé, » etc. *Ave, Maria.*

Commençons maintenant l'explication de cette parabole, comptant sur le secours de celui qui a daigné en donner l'enseignement à la terre. Ce Roi qui voulut célébrer les noces de son Fils, c'est Dieu le Père. L'Épouse unie par le mariage au Fils du Roi, c'est l'Église. En effet, nous connaissons deux épouses de Jésus-Christ : l'une est son humanité sainte, qu'il s'est associée par un lien indissoluble dans l'unité d'une seule personne : car ce qu'il a pris une fois, il ne l'a jamais quitté; nous en avons parlé dans l'instruction précédente; l'autre épouse, dont nous parlerons aujourd'hui, c'est l'Église, aussi bien celle qui milité sur la terre, que celle qui triomphe dans le ciel. Elles ne forment toutes deux qu'une seule Église, qu'une seule épouse de Jésus-Christ, quoique l'une combatte encore et que l'autre triomphe déjà. C'est d'elle que saint Jean dit dans son Apocalypse (chap. xxi, 9) : « Un des sept anges vint me parler : Venez, dit-il, et je vous montrerai l'Épouse qui a l'Agneau pour époux. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, venant de Dieu, et illuminée d'une clarté divine. » Cet éclat divin qui resplendit autour

de l'Épouse et lui donne une incomparable beauté, la prépare pour le céleste Époux, et la rend digne de lui. Nous trouvons une admirable figure de cette union dans notre premier père, à qui, pendant son sommeil, Dieu enleva une côte pour lui en former une épouse. Lorsqu'à son réveil il aperçut Eve pour la première fois, instruit en même temps de tout ce qui s'était passé par une lumière intérieure, il lui dit : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair. » *Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea. Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem suam, et adhærebit uxori suæ : et erunt duo in carne una.* Gen. II, 23, 24. Le mariage raconté ici fut la figure de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, au témoignage de l'Apôtre, qui s'exprime ainsi : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et dans l'Eglise. » *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia,* Ephes. v, 32. En effet, la ressemblance est parfaite, que l'on considère, soit le mode de formation de l'épouse, soit l'amour que lui porte son époux. Car Jésus étant endormi sur la croix du sommeil de la mort, un coup de lance ouvrit son corps sacré, d'où il sortit du sang et de l'eau, et avec ce sang et cette eau toute la beauté et la perfection de son épouse.

Examinons maintenant si nous trouverons dans les noces de Jésus-Christ avec son Eglise toutes les conditions des mariages ordinaires. La première de ces conditions, c'est l'union des âmes, qui a son principe dans l'affection mutuelle. Or, le céleste Époux brûle d'un si grand amour pour son Eglise, que l'Apôtre ne craint pas de dire : « Époux chrétiens, aimez vos épouses comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, » *Ephes. v, 25, 26.* Une autre loi du mariage, c'est la communauté de toutes choses, aucun des deux époux n'ayant rien en propre et pour lui seul. Cette loi est observée dans l'union de Jésus-Christ plus parfaitement que dans toutes les autres. Voilà pourquoi saint Paul admire avec beau-

coup de raison la grandeur de ce sacrement. N'est-ce pas en effet une grande chose que l'homme soit élevé jusqu'à une sorte de participation à la divinité, et que Dieu s'abaisse jusqu'à l'humilité de la nature humaine? Que l'Eglise participe à toutes les grâces, à toutes les richesses, à tous les dons et à toutes les souffrances de Jésus-Christ, le même Apôtre l'enseigne clairement, lorsqu'il nous dit que Dieu le Père nous a rendu la vie en Jésus-Christ, nous a ressuscités et fait asseoir avec lui dans le ciel (*Ephes. II, 5, 6*). Tout cela, qu'est-ce autre chose que de nous faire entrer en société de tous les biens du Sauveur? D'où il suit que le Père céleste nous montre le même visage qu'à son divin Fils lui-même, dont il retrouve en nous l'esprit et la fidèle image. Ecoutez encore saint Paul : « Dieu, dit-il, par lequel vous avez été appelés à la société de son Fils Jésus-Christ, » etc., *I Cor. I, 9*. (Saint Jean tient le même langage au chapitre premier de sa première épître. Du reste, cette société est tout-à-fait semblable à celle que des marchands forment entre eux, et dont la loi fondamentale porte que tous les profits seront communs. Telle est l'heureuse société où nous sommes appelés à entrer avec Dieu le Père et son Fils; les richesses et les biens infinis de la divinité deviennent communs entre Dieu et nous. Peut-on imaginer un plus grand bonheur pour l'homme? Aussi l'apôtre saint Pierre affirme-t-il, dans un langage nouveau et hardi, que nous sommes appelés à « être arrosés du sang de Jésus-Christ, » *in aspersionem sanguinis Jesu Christi*, *I Petr. I, 2*, indiquant clairement par là que tout le mystère de la passion et le sang précieux du Fils de Dieu répandu sur la croix nous appartiennent, que ce sang a été versé pour nous, afin que nous puissions par lui racheter nos péchés et entrer en possession de l'héritage du ciel. Un homme a combattu sur terre et sur mer; pour récompenser sa bravoure attestée par de nombreuses blessures, son roi le comble de distinctions et d'honneurs : eh bien! son épouse, qui n'a pas quitté le foyer domestique, dont la frêle main n'a touché que le fuseau et la quenouille, partagera sa gloire : tels sont les droits du mariage. Or, ces droits n'ont jamais reçu d'application plus parfaite que dans l'union spirituelle de Jésus-Christ. Cet Epoux cé-

leste donne à son épouse tout le fruit de ses travaux, ne se réservant rien, du moins en ce qui concerne la grâce et la gloire qu'il possédait sans avoir besoin de ces mérites, lui qui avait reçu l'Esprit-Saint dans sa plénitude. Vous voyez donc, mes frères, combien cette heureuse union a enrichi l'Eglise des plus précieux trésors.

Quels avantages le céleste époux, à son tour, en a-t-il recueillis? Certainement tout ce que l'épouse apporta avec elle lui appartient. Mais l'épouse fait partie de l'humanité, et aucun homme n'est sans péché, parce que, dit l'Apôtre, « tous ont péché en Adam et ont besoin de la gloire de Dieu, » *omnes enim peccaverunt et egent gloria Dei*, Rom. III, 23. Salomon parle de même au livre des Proverbes : « Quel homme peut dire : Mon cœur est sans tache, je suis pur de tout péché? » *Quis potest dicere : Mundum est cor meum, purus sum a peccato?* Prov. XX, 9. Et ailleurs : « Il n'y a point d'homme juste sur la terre, qui fasse le bien et qui ne pêche point, » *non est homo justus in terra, qui faciat bonum et non peccet*, Eccl. VII, 21. Et le Seigneur lui-même dans Isaïe : « Rappelez-moi vos mérites, si vous en avez quelqu'un ; plaidons chacun notre cause, et proposez vos moyens de défense. Votre père m'a offensé le premier, et vos interprètes m'ont désobéi, » *Isai. XLIII, 26, 27*, c'est-à-dire, le premier ancêtre du genre humain, avec qui commença la loi de nature, s'est montré rebelle à mes préceptes, et vos interprètes, Moïse et Aaron, chargés de vous conduire et de vous transmettre la loi écrite, ont prévarié contre moi aux eaux de contradiction. Nous concluons de là que le genre humain tout entier était souillé de péchés sans nombre, dont l'Époux céleste se chargea pour les effacer et les expier. Or, le péché est une dette, comme nous le disons chaque jour dans l'Oraison dominicale : « Remettez-nous nos dettes, » *dimitte nobis debita nostra*. Voilà donc la dot, voilà les biens, voilà le patrimoine que l'épouse de Jésus-Christ apporte à son Époux, je veux dire les dettes du monde entier, que l'Époux, en vertu de la loi qui règle les mariages, s'oblige à acquitter. C'est ce que nous indique ce passage du prophète Isaïe : « Tous nous étions errants comme des brebis égarées, chacun s'était dé-

turné pour suivre sa propre voie ; et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous, » *Isai. LIII, 6*. L'Époux lui-même atteste la même chose au livre des Psaumes : « J'ai payé ce que je n'avais pas pris, » *quæ non rapui, tunc exolvebam*, Ps. *LXVIII, 5*. S'il en est ainsi, n'est-ce pas avec raison que l'Apôtre appelle cette union un grand sacrement ? Comment le Fils de Dieu a-t-il daigné, d'une part, communiquer à son épouse tous les biens, la gloire et les richesses incompréhensibles de sa grâce ; de l'autre, recevoir d'elle tous les crimes du monde pour les effacer et les expier par son sang ? D'où a pu sortir la pensée d'un pareil échange, si ce n'est de l'abîme sans fond de la bonté de Dieu ?

Il y a encore une autre raison pour laquelle le saint Apôtre donne à ce sacrement le nom de *grand*, et je suis certain que cette raison ne vous plaira pas moins que la précédente : c'est qu'il figure clairement l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise. Lorsque le premier ancêtre du genre humain eut aperçu devant lui cette belle créature que Dieu lui donnait pour épouse, instruit en même temps par une lumière intérieure de ce qui s'était passé pendant son sommeil, et sachant qu'Eve avait été formée, non d'une matière étrangère, mais de la substance même de son corps, il laissa échapper cette exclamation pleine de tendresse : « Voici maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse. » On voit clairement par ces paroles combien il avait d'amour pour elle ; ce n'était pas l'amour que l'on porte à une personne étrangère, mais celui qu'on a pour soi-même ; car il savait qu'elle avait été tirée de sa propre substance. De même qu'un père éprouve une très-vive tendresse pour ses enfants, qui tiennent de lui la vie du corps et qu'ils regardent comme d'autres lui-même ou comme des parties de lui-même, ainsi le premier ancêtre du genre humain aimait son épouse, non-seulement comme épouse, mais encore comme une partie de son corps et de sa substance. Appliquons cela à notre Seigneur, afin de comprendre la grandeur de ce sacrement. C'est de la même manière et pour la même cause que Jésus-Christ aime son Eglise. Car ce quelque chose de spirituel et de divin qui fait de l'Eglise l'épouse

du Sauveur, c'est de lui qu'elle le tient, c'est un écoulement et un fruit de ses mérites. En vertu des mérites de sa passion et de son sang, le même Esprit dont il avait la plénitude a été répandu dans l'Eglise; formée par lui, elle reproduit l'image de celui dont elle a reçu l'Esprit; de telle sorte que, transporté d'amour pour son Eglise ainsi formée et sanctifiée par l'Esprit-Saint, il pourrait redire en toute vérité les paroles du premier homme : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair, » c'est-à-dire, épouse bien-aimée qui êtes sortie de mon côté, non-seulement en vous repose mon esprit, mais vous êtes mon image; aussi je vous regarde et vous aime, non comme une personne étrangère, mais comme un autre moi-même, et je ne puis pas ne pas avoir pour vous un ardent amour, tant que j'en aurai pour moi, puisque c'est moi que j'aperçois en vous. N'est-ce pas avec raison que saint Paul appelle grand ce sacrement? Oui, il est grand et admirable; il doit remplir notre cœur de joie. Tous les hommes pieux qui ont la confiance d'être unis à Jésus-Christ par le lien de la charité doivent tressaillir, triompher, être fous de bonheur à la pensée que le Créateur et le souverain Seigneur de toutes choses les aime si ardemment. Et pour vous dire ici tout ce que je pense, mes frères, j'avoue que jusqu'à présent je n'ai jamais aussi bien compris et l'étendue et la raison de l'amour de Dieu pour nous, que par ces paroles de l'Apôtre. Oui, je comprends qu'un homme pieux ne peut pas ne pas être aimé de Dieu, et fortement aimé. De même qu'il est impossible que Jésus-Christ ne s'aime pas, ainsi il est impossible qu'il n'aime pas celui en qui il se retrouve. Or, comme l'amour est le premier et le plus grand de tous les dons, et la cause de tous les autres, que ne peut pas espérer de ce riche Souverain de l'univers celui qui est ainsi aimé de lui? Telles sont les noces, mes frères, tels sont les mets de ce festin, tels sont les dons magnifiques auxquels sont invités tous les fidèles qui sont membres de l'Eglise.

4.

Quelle est la conduite des invités? Quel est leur empressement à se rendre au festin des noces? O inconcevable folie des hommes!

O prodigieux aveuglement de l'esprit humain ! Jésus-Christ nous invite miséricordieusement au banquet de ses grâces, et nous, insensés, nous refusons, nous dédaignons ses offres. Voilà, mes frères, de la part de Dieu le comble de la bonté, de la part des hommes, le comble de la perversité. Cette conduite néanmoins ne rebute pas ce roi très-clément; il renouvelle ses offres, il envoie derechef d'autres serviteurs avec ordre de dire aux invités : « Voici que j'ai préparé mon festin; mes bœufs et mes autres animaux gras sont tués, tout est prêt, venez aux noces. » Notre Seigneur embrasse ici, sous l'image d'un banquet splendide, l'ensemble des grâces que le mystère du Verbe incarné a procurées au monde, c'est-à-dire tous les moyens de salut, tous les secours dont nous avons besoin pour arriver à l'éternelle félicité. Il est certain, en effet, que le Fils de Dieu est descendu du ciel pour aider les hommes à y monter. Mais comme la voie qui conduit au céleste séjour est rude, qu'elle était auparavant embarrassée de beaucoup d'obstacles, il l'a aplanie et nous l'a rendue facile par le moyen de ses grâces. Avec quelle abondance et quelle plénitude il nous a accordé ce secours de la grâce divine pour nous aider à faire la route et à parvenir au céleste héritage, nous en aurons une idée si nous considérons soit la dignité et l'excellence de sa personne, soit la grandeur de son œuvre. Car le Fils unique de Dieu, en qui habite la plénitude de la divinité, étant descendu du ciel sur la terre pour opérer le salut et la rédemption du genre humain, c'est-à-dire la plus magnifique de toutes les œuvres divines, nous devons nécessairement accorder qu'il a accompli ce grand ouvrage de la manière la plus parfaite, et nous a surabondamment procuré tous les secours nécessaires au salut. A défaut d'autres preuves, nous pourrions invoquer la providence aussi sage que libérale par laquelle il gouverne et conserve tout dans la nature. Sans parler des quadrupèdes, des oiseaux et des autres espèces d'êtres, voyez quelle infinité de poissons naissent d'un seul au sein des mers, quelle infinité de grains sont produits par un seul dans les plantes et les herbes des champs ! C'est à peine si on peut les compter, tant leur multitude défie tout calcul. Si donc le Seigneur prend un tel soin de tout ce qui regarde la conservation de l'ordre na-

turel, quelle ne sera pas sa providence dans l'ordre de la grâce, sa sollicitude pour prévenir la perte éternelle des hommes qu'il a créés à son image, et à l'empire desquels il a soumis, si je puis ainsi parler, le ciel et la terre ! Ce raisonnement vous fera comprendre, mes frères, la pensée du Sauveur quand il dit que « tout est prêt » pour les noces. « Tout est prêt, » c'est-à-dire une infinité de grâces, de dons spirituels et de célestes richesses, en un mot une rédemption abondante, fruit de son incarnation et de sa passion. L'Ancien Testament nous offre une image de cette abondance et de cette richesse dans l'opulence qui régnait à Jérusalem au temps de Salomon : « Alors, dit la sainte Ecriture, l'argent devint aussi commun que les pierres. » *Fecitque ut tanta esset abundantia argenti in Jerusalem, quanta et lapidum*, III Reg. x, 27.

Mais, dites-vous, si de si grands moyens de salut nous sont donnés, pourquoi y a-t-il si peu d'hommes qui marchent dans le chemin du salut ? La réponse est facile. Est-ce qu'un remède, si précieux et si salutaire qu'il soit, pourra me soulager, si je refuse de le prendre, si je néglige de l'appliquer à ma blessure ? Or, user des remèdes spirituels que le Sauveur nous a procurés, c'est étudier sa doctrine, méditer ses mystères et ses bienfaits, fréquenter les sacrements, demander en son nom grâce et secours au Père céleste. Sa doctrine éclaire l'intelligence, le souvenir de ses bienfaits embrase la volonté du feu de l'amour divin, ses sacrements guérissent les maladies de l'âme, la prière obtient le secours de la grâce, et la grâce amène à sa suite toutes les vertus, dont elle excite les hommes à remplir les devoirs. Vous restez étranger à tout cela, et vous vous étonnez de l'inutilité d'un remède auquel vous ne voulez pas toucher ! Ah ! vous ressemblez aux invités de notre évangile, lesquels, tout occupés de soins et d'affaires terrestres, refusent de venir aux noces : en d'autres termes, livrés uniquement aux choses profanes, ils négligent de s'appliquer aux besoins de leur âme.

Les premiers invités n'étant pas venus, d'autres les remplacent : les Juifs sont exclus, et les Gentils sont appelés à leur place au festin des noces, c'est-à-dire à la grâce de l'Évangile. Ainsi fut remplie de convives la salle des noces. « Et le roi entra pour voir

ceux qui étaient à table, et il aperçut un homme qui n'avait point la robe nuptiale. On sait que cette robe désigne la charité, qui distingue les enfants du royaume des enfants de la géhenne. Ce convive avait donc la foi : cette vertu lui avait ouvert les portes de la salle du festin ; mais il n'avait pas la charité, qui était nécessaire pour célébrer la solennité des noces.

« Mon ami, lui dit le roi, gravement irrité, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Rien de plus juste que ce reproche. C'est comme s'il disait : Comment cette maison où vous êtes venu, ou bien la foi par laquelle vous y êtes entré, ne vous a-t-elle pas averti qu'une robe commune ne convenait pas à ce festin ? Vous saviez par la foi que Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il a daigné pour eux, non-seulement prendre une chair mortelle, mais subir le supplice de la croix. Vous faisiez profession de cette croyance chaque fois que vous récitiez ces paroles du symbole : « Je crois en Jésus-Christ qui, pour nous, misérables hommes, et pour notre salut, » non pour son avantage ou par une nécessité de sa nature, mais « pour notre salut, descendit du ciel, s'incarna, souffrit, fut crucifié et mourut. » C'est donc l'amour qui l'a attiré du ciel sur la terre, l'amour qui l'a livré chargé de chaînes aux mains des impies, l'amour qui l'a attaché à la colonne, l'amour qui l'a couronné d'épines cruelles, l'amour qui en a fait l'opprobre et le jouet des hommes, l'amour enfin qui a mis la croix sur ses épaules, qui l'y a cloué, l'a abreuvé de fiel et de vinaigre, et percé d'une lance son côté sacré. Puisque telle était votre foi, comment cet incendie d'amour, cette œuvre d'amour, cet exemple d'amour, cette preuve d'amour n'ont-ils pas allumé en vous les flammes d'un amour réciproque ? Comment cela a-t-il pu se faire ? Que répondra le pécheur à ces justes reproches ?

Parlerai-je des motifs qui doivent exciter en nous l'amour du prochain ? A celui qui hait son frère, on pourrait dire : Vous êtes entré dans la maison du Seigneur, où il n'y a qu'un père, qui est Dieu ; qu'une mère, l'Église ; qu'une table, le pain de Jésus-Christ ; qu'un baptême, où nous sommes tous régénérés ; qu'une loi, qui nous trace la même règle de vie ; qu'une foi, que nous

professons tous d'une seule bouche; qu'une espérance, dont l'objet est l'héritage du ciel; qu'un Esprit enfin, principe d'une vie nouvelle. Comment donc, avec tant de motifs d'union et de charité, nourrissez-vous des pensées de haine et de discorde. Ce reproche s'adresse principalement à ceux que divisent des haines et des inimitiés privées, à ceux qui ne veulent ni demander pardon après une injure faite, ni l'accorder après une injure reçue. Il regarde aussi ceux qui s'approchent indignement de la table des anges. Car il en est qui viennent recevoir la sainte Eucharistie, guidés par une froide coutume, ou par un esprit d'orgueil, pour paraître pieux et dévots. Le Roi pourra aussi leur dire avec raison. « Mon ami, pourquoi êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale, » qui convient surtout aux convives de cette table sacrée ?

II.

A ce reproche du Roi, l'indigne convive resta muet. Et comme il n'avait pas la moindre excuse à faire valoir, le Roi prononça contre lui la sentence : « Qu'on le jette, dit-il, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. » Les mains, dans les saintes Lettres, désignent les œuvres, les pieds signifient les affections et les désirs. Cette sentence de notre Seigneur insinue donc qu'en enfer les réprouvés sont tellement fixés dans le mal, qu'ils ne peuvent plus ni faire, ni même désirer aucun bien. Leur état est celui de l'expiation pure, non de la satisfaction; ils ne sont plus dans la voie, comme disent les théologiens, mais au terme. Dans la voie, l'homme peut reculer ou avancer, mériter ou démériter; arrivé au terme, il ne le peut plus, car, s'il pouvait avancer encore, il ne serait pas au terme, mais dans la voie. Voilà pourquoi Salomon nous donne cet avertissement : « Tout ce que votre main pourra faire, faites-le sans retard, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans les enfers où vous courez. » *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas.* Eccle. ix, 10. Par ces paroles Salomon nous enseigne que tout espoir de salut est interdit aux réprouvés; aucune œuvre, aucun art, aucune science, aucune ruse, aucune

invention, aucune force, aucune pénitence ne pourra leur venir en aide. Aussi l'Évangile ajoute-t-il immédiatement : « Là il y aura des pleurs et des grincements de dents » de la part des réprouvés, qui maudiront éternellement le souverain Juge et lanceront contre lui des paroles de blasphème. Cette peine doit inspirer aux âmes pieuses plus d'horreur que toutes les autres. Blasphémer le nom du Seigneur, n'avoir pas d'autre occupation pendant toute l'éternité, n'est-ce pas le plus grand de tous les maux et le plus redoutable pour l'homme ? De même que le Psalmiste (*Ps. LXXXIII*) proclame heureux ceux qui louent Dieu aux siècles des siècles, ainsi nous devons regarder les réprouvés comme très-malheureux de le blasphémer aux siècles des siècles, d'être animés contre lui d'une sorte de rage et d'inextinguible fureur. « L'orgueil de ceux qui vous haïssent, dit le Prophète royal, monte toujours, » *Ps. LXXIII*, 23. Car, quoique ces infortunés aient leur libre arbitre, comme il est endurci dans le mal, ils ne peuvent pas vouloir le bien : de même que les âmes bienheureuses dans le ciel, quoique libres, ne peuvent pas vouloir le mal. Sans doute ils peuvent pécher, et pêchent sans cesse, comme nous l'avons dit, mais par un acte *damnable*, selon le langage des théologiens, et non *déméritoire*. Qui de vous, mes frères, en entendant gronder le tonnerre de ces divins oracles, ne serait saisi d'effroi et glacé d'épouvante, surtout si tel est l'état de son âme qu'il se sente sous le coup de cet affreux supplice ?

Peut-être en est-il qui se rassurent un peu par la pensée qu'un seul, parmi ces nombreux convives, y fut condamné. Plût à Dieu, mes frères, qu'il vous fût permis de conserver ce motif de confiance ! Mais il doit s'évanouir devant l'assertion suivante, qui termine la parabole : « Il y en a beaucoup d'appelés, dit le Sauveur, mais peu d'élus. » Cette parole me semble moins une parole qu'un coup de foudre. Quand le supplice de l'enfer est si affreux, quoi de plus épouvantable que d'apprendre qu'un petit nombre y échapperont et seront au nombre des élus, et qu'un grand nombre y seront condamnés. Cette question du grand ou du petit nombre des élus préoccupe beaucoup d'esprits ; tous les hommes qui s'inquiètent de leur salut ne manquent pas de se la poser. Qu'il nous

suffise, parmi tout ce que nous pourrions dire sur ce sujet, de rappeler l'infaillible parole de l'Apôtre : « Ceux qui ont péché sans la loi, périront sans la loi, et ceux qui ont péché étant sous la loi, seront jugés par la loi. » *Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt : et quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur*, Rom. II, 12. Cette loi, c'est celle dont nous faisons profession dans le symbole : « Ceux qui auront fait le bien iront à la vie éternelle; ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel. » *Qui bona egerunt, ibunt in vitam æternam; qui vero mala, in ignem æternum*. La loi, c'est l'oracle qu'a entendu le Psalmiste : « Dieu a parlé une fois, j'ai entendu ces deux choses, que la puissance appartient à Dieu, et que vous êtes, Seigneur, rempli de miséricorde; car vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » *Semel locutus est Deus, duo hæc audivi, quia potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia : quia tu reddes unicuique juxta opera sua*, Ps. LXI, 12, 13. Cette loi, c'est celle que Jérémie, parlant au Seigneur, exprime ainsi : « C'est vous qui êtes le fort, le grand, le puissant; le Seigneur des armées est votre nom. Vous êtes grand dans vos conseils et incompréhensible dans vos pensées. Vos yeux sont ouverts sur toutes les voies des enfants d'Adam, pour rendre à chacun selon sa conduite et selon le fruit de ses œuvres et de ses pensées, » *Jerem. xxxii, 18, 19*. La loi enfin, c'est cette menace de l'Évangile : « Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur*, » Matth. III, 10. Voilà les lois en vertu desquelles seront jugés ceux qui vivent sous la loi, sauf le remède de la pénitence auquel les prévaricateurs peuvent avoir recours, nous ne le nions pas; et nous voyons par là que les chrétiens, s'ils vivent comme les infidèles, souffriront le même supplice qui est destiné à ces derniers. Le Seigneur l'atteste lui-même dans Ezéchiël : « Vous avez marché, dit-il, dans la voie de votre sœur, et je vous mettrai en main la coupe dont elle a bu, » *Ezech. xxiii, 31*, c'est-à-dire, vous avez imité les crimes des Gentils, comme eux vous serez abreuvé de fiel et d'absinthe. Or, trois vices principaux souillent la vie des païens : l'ambition, la volupté et l'avarice. Un païen, en effet, en tant qu'homme raisonnable.

désire les honneurs; en tant qu'homme animal, recherche les plaisirs charnels; et pour arriver à satisfaire ces deux convoitises, il recherche l'argent dont il a besoin pour cela. Ces trois passions sont comme la source d'où sortent la colère, la haine, l'envie et les autres péchés. Ceux qui s'abandonnent à ces vices auront le sort des païens dont ils imitent les désordres.

Quoi donc? la profession de la foi, qui distingue les fidèles des infidèles, ne sera-t-elle d'aucune utilité aux premiers s'ils suivent la voie des seconds? Il en est beaucoup qui, tout en vivant dans le péché, se flattent de cet espoir. Les Juifs étaient de ce nombre; distingués par la circoncision de tous les autres peuples, et possesseurs d'une loi sainte, mais qu'ils ne pratiquaient pas, ils espéraient être sauvés. Saint Paul consacre tout le commencement de son épître aux Romains à renverser cette confiance présomptueuse, et résume ainsi la discussion : « La circoncision est utile si vous observez la loi; mais si vous transgressez la loi, vous n'êtes plus qu'un incirconcis, » c'est-à-dire, fidèle, vous devenez semblable à un infidèle. *Circumcisio quidem prodest, si legem observes; si autem prævaricator legis sis, circumcisio tua præputium facta est*, Rom. II, 25. Nous voyons par là que les fidèles qui vivent comme les infidèles, sont de même condition que les infidèles. Car sous les noms de circoncis et d'incirconcis, c'étaient les Juifs et les Gentils qu'on désignait alors. Nous pouvons appliquer le raisonnement de saint Paul à un chrétien qui vit mal : le sacrement de la foi et du baptême vous sera utile si vous observez la loi de Dieu; mais si vous la violez, ni le baptême, ni votre dignité de chrétien, ni la profession de votre foi ne vous serviront, votre vie toute païenne étant en désaccord avec votre foi de chrétien. Nous lisons au chapitre XIX^e des Actes des apôtres que des exorcistes juifs, qui allaient de ville en ville, voyant saint Paul chasser au nom de Jésus le démon du corps des possédés, essayèrent de faire la même chose en invoquant aussi le nom de Jésus : « Je vous adjure, disaient-ils, par Jésus, que Paul prêche. » *Adjuro vos per Jesum, quem Paulus prædicat*. Mais le malin esprit leur répondit : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul; mais vous, qui êtes-vous? » *Jesum novi, et Paulum scio; vos autem qui estis?*

Aussitôt l'homme qui était possédé d'un démon très-méchant se jeta sur eux et les tourmenta cruellement. Ce passage nous montre que c'est la sainteté de la vie, et non la sainteté du nom invoqué, qui impose aux démons. Tel est le sens de ces paroles : « Mais vous, qui êtes-vous? » c'est-à-dire, je ne m'arrête pas aux noms sacrés que votre bouche invoque, c'est votre âme que je regarde, c'est votre vie et votre conduite, qui sont étrangères à la sainteté de ce nom; c'est pourquoi je me précipite sur vous, pour vous tourmenter, j'exerce sur vous ma cruelle domination à laquelle votre vie coupable vous assujettit. Vous voyez donc que l'invocation des noms les plus vénérables est sans utilité quand notre conduite n'est pas d'accord avec eux. La connaissance de la religion, loin d'être utile à ces hommes présomptueux, leur prépare une damnation plus sévère, en leur ôtant la circonstance atténuante de l'ignorance. Enfin les théologiens enseignent que les infidèles à qui l'Évangile n'aura pas été annoncé ne subiront aucune peine spéciale pour leur infidélité; ils ne seront punis que pour leurs autres crimes. Or, autant leur ignorance sera pour eux une excuse, autant la lumière de la foi sera pour les mauvais chrétiens une aggravation de leurs fautes.

Ce long raisonnement démontre l'assertion posée plus haut, que les fidèles, dont la vie est mauvaise, auront le sort des infidèles. Mais comme il y a beaucoup de chrétiens de cette sorte, qui, sans aucune crainte de Dieu, s'abandonnent avec une sorte de fureur à tous les crimes, qui ne suivent d'autre règle que leurs passions, que leur cupidité, que leurs convoitises, que les appétits de la chair, qui ne se rappellent jamais ni la pensée de la mort, ni celle du jugement et du compte qu'ils auront à rendre, est-il besoin, je vous le demande, d'autre raison pour prouver qu'il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus?

Quel motif plus sérieux de craindre pourrait nous être offert? Pour le bien comprendre, représentez-vous une immense armée rassemblée dans une plaine; un oracle divin a annoncé que dans un instant un coup de foudre épouvantable en anéantira la plus grande partie; ajoutez que nul ne doute de la vérité de l'oracle. Quelle terreur universelle! Où fuir, où se cacher pour se sou-

straire à un danger si imminent? Qu'est-ce pourtant que ce coup de foudre, qui ne peut qu'ôter en un clin d'œil une vie d'ailleurs bien courte, en comparaison de la sentence épouvantable du souverain Juge : « Allez, maudits, au feu éternel, préparé pour le diable et ses anges? » *Ite, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus.* Si donc cette sentence doit frapper un si grand nombre d'hommes, car il est infini, dit Salomon, le nombre des insensés, s'il en est si peu qui arrivent à l'éternelle béatitude, quelle n'est pas notre stupidité, notre folie de dormir sur les deux oreilles, oubliant l'extrême danger qui nous menace? Loin de nous, mes frères, loin de nous, un pareil aveuglement! Que ce danger soit, au contraire, le premier de nos soucis, qu'il nous ôte le sommeil, qu'il nous fasse, comme cela est arrivé pour quelques saints, oublier jusqu'à nos repas. Redoutons ce châtiement, mettons-le continuellement devant nos yeux, pensons-y le jour et la nuit, de peur que l'ayant trop négligé pendant cette vie, nous ne soyons condamnés à le subir dans l'autre. L'Évangile nous donne aujourd'hui un avertissement salutaire; écoutons-le si nous ne voulons pas avoir le sort de Pharaon et de ses serviteurs. Avant de ravager l'Égypte par la terrible plaie de la grêle, Moïse, voulant préserver de ce fléau Pharaon et ses serviteurs, leur tint ce langage : « Envoyez maintenant à la campagne, et faites retirer vos bêtes et tout ce que vous y avez; car et les hommes et les bêtes, et toutes les choses qui se trouveront dehors et qu'on n'aura point retirées des champs, mourront frappées de la grêle, » *Exod. ix, 19.* L'historien sacré ajoute aussitôt : « Ceux d'entre les serviteurs de Pharaon qui craignirent la parole du Seigneur firent retirer leurs serviteurs et leurs bêtes dans leurs maisons; mais ceux qui négligèrent ce que le Seigneur avait dit laissèrent leurs serviteurs et leurs bêtes dans les champs, » et tout périt sous les coups de la grêle. Il arrive souvent quelque chose de semblable aux ministres de la parole de Dieu. Quand nous vous mettons devant les yeux la sévérité de la justice divine, le supplice des méchants, le feu de l'enfer, le ver qui ne meurt pas, l'interminable éternité de toutes ces peines, et la mort qui nous menace à chaque instant, quelques-uns se rendent à nos discours, et fai-

sant pénitence dans un temps favorable pourvoient à leur salut. D'autres, au contraire, imitant la folie des serviteurs de Pharaon, font peu de cas de nos salutaires avertissements, et se jettent dans un abîme d'où ils ne sortiront jamais. Ils reconnaîtront alors, par une fatale expérience, quelle a été leur folie et leur stupidité de négliger les avertissements de l'Eglise, en voyant qu'ils pouvaient si facilement pendant la vie faire leur salut, tandis que maintenant des supplices et des regrets éternels ne leur obtiendront pas le moindre soulagement. Aussi en est-il, parmi ceux qui m'entendent en ce moment, qui vont travailler à se procurer la robe nuptiale, afin d'être trouvés un jour devant le souverain Juge, « non pas nus, mais revêtus » de la charité, II *Cor.* v, 3. Ceux au contraire qui ferment l'oreille de leur cœur, « s'engagent eux-mêmes dans la damnation, » *Rom.* XIII, 2, et s'en repentiront un jour, mais trop tard, quand, ayant les pieds et les mains chargés de chaînes, tout recours à la pénitence leur sera fermé. Procurons-nous donc, mes frères, la charité qui couvre la multitude des péchés, afin qu'étant revêtus de cette robe nuptiale, nous méritions d'être admis avec les autres bienheureux à prendre part dans la sainte Jérusalem au banquet céleste, aux noces de l'Agneau sans tache!

PREMIER SERMON

POUR

LE XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Rogabat Jesum ut descenderet, et sanaret filium ejus : incipiebat enim mori.

Il suppliait Jésus de venir et de guérir son fils, qui était près de mourir.
Joan. IV, 47.

L'évangile d'aujourd'hui renferme le récit d'un éclatant miracle, où nous voyons le fils d'un officier, déjà près de la mort, guéri au commandement de notre Seigneur. Voici la narration que fait de ce miracle l'évangéliste saint Jean :

« Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm : Cet homme ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, alla le trouver, le supplia de venir, et de guérir son fils qui était près de mourir. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. L'officier insista en disant : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure, » etc. *Ave, Maria.*

Je sais, mes frères, quelle est la force et la tendresse de l'amour des parents pour leurs enfants. David nous en offre un remarquable exemple, lorsque, pleurant avec une douleur amère un fils parricide, il s'écrie : « Mon fils Absalon ! Absalon, mon fils ! Qui me donnera de mourir pour toi, Absalon, mon fils, mon fils Absalon ? » II *Reg.* xviii, 33. Qu'il était fort l'amour porté à ce degré ! Telle est enfin la tendresse des parents pour leurs enfants, qu'elle a donné lieu à ce proverbe : « Un père pour nourrir cent enfants, cent enfants pour nourrir un père. » Quelques philosophes ont essayé de trouver les causes de l'inégalité qui existe entre l'amour paternel et l'amour filial. Naturellement, disent-ils, *l'efflux* se fait du principe à la chose qui en sort, et non dans le sens inverse. La sève, par exemple, va des racines aux branches, non des branches aux racines. Or, tel est l'ordre de la nature que là où se porte la substance, là aussi se porte l'amour. Une autre raison se tire de l'obligation où sont les parents de faire du bien à leurs enfants, obligation que l'Apôtre établit en ces termes : « Ce n'est pas aux enfants à amasser des trésors pour leurs pères, mais aux pères pour leurs enfants. » *Nec enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filiis*, II *Cor.* xiii, 14. Or, dit Aristote, le bienfaiteur a plus d'amour pour l'obligé, que celui-ci pour son bienfaiteur ; car pour faire du bien, il faut aimer, et quoique celui qui a reçu des bienfaits soit tenu d'aimer, il ne le fait pas toujours, autrement il n'y aurait pas autant d'ingrats qu'on en voit sur la terre. Mais la principale raison de cet amour, la voici : comme la nature, c'est-à-dire l'Auteur de la nature, ne fait jamais défaut dans tout ce qui est nécessaire à la conservation des êtres animés, et comme, parmi les choses nécessaires, il faut mettre au premier rang le soin des parents pour élever leurs enfants, et défendre contre mille dangers leur âge encore tendre, Dieu ne pouvait pas atteindre ce

résultat par un moyen plus convenable qu'en mettant au cœur des pères un ardent amour pour leurs fils. Cela seul assure tout le reste, car il n'y a rien de plus fort, de plus patient et de plus infatigable que l'amour. « Quand on aime, dit très-bien saint Bernard, la peine disparaît, ou devient aimable. Aimons donc le Seigneur, et tout nous sera facile. »

Je veux faire ici, en l'empruntant aux philosophes, une remarque qui vous montrera la sollicitude et la sagesse admirable de la providence divine. Parmi tous les animaux, c'est aux oiseaux que l'Auteur de la nature a donné le plus d'amour pour leurs petits. Voyez la poule : naturellement timide et craintive, elle ose, pour défendre ses poussins, s'attaquer à un homme armé; l'amour maternel l'emporte alors sur sa timidité ordinaire. Quelle est la raison de cette supériorité accordée aux oiseaux en ce qui concerne l'amour de la progéniture? Parce qu'ils doivent se livrer à une fatigue plus grande pour nourrir leurs petits. Destinés à voler, ils ne pouvaient pas, comme beaucoup d'autres animaux, recevoir le lourd fardeau de mamelles gonflées de lait. Il leur faut donc, pour nourrir leurs petits, retirer les aliments déjà plongés dans leur propre gésier; voilà pourquoi la divine providence, en même temps qu'elle leur a rendu plus pénible la charge d'élever leurs petits, a mis aussi en eux un amour paternel plus fort. Mais arrivons à l'officier à qui son amour pour son fils malade inspire une si vive sollicitude.

Après avoir tenté en vain tous les moyens de guérir son fils, il eut recours au Sauveur. Sans cette maladie, peut-être n'aurait-il jamais abordé Jésus, ni vu le miracle qui, non-seulement rendit à son fils la santé, mais lui donna à lui-même et à toute sa maison le don précieux de la foi. Dieu envoie souvent aux hommes des calamités pour les attirer doucement et miséricordieusement à lui. De là cette réflexion d'Origène parlant de Pharaon : « Que personne ne regarde comme un mal les châtimens divins. Pharaon tout endurei qu'il est, devient meilleur sous la verge : avant d'être frappé, il ne connaît pas le Seigneur; après, il s'écrie : « Priez le Seigneur pour moi, » *Exod. x, 17*. Nous en avons encore un exemple dans l'empereur Valens et son préfet Modeste : tous

deux étaient attachés à l'hérésie arienne, et par conséquent tous deux détestaient saint Basile, jusque-là que Valens avait résolu peu de temps auparavant de le condamner à l'exil; tous deux néanmoins furent forcés par une maladie de venir implorer son secours. Voici comment saint Grégoire de Nazianze raconte le fait. « Le fils de l'empereur, dit-il, était malade, et son père, comme père, était malade avec lui, cherchant de tous côtés, des remèdes, s'adressant aux plus habiles médecins, et faisant, prosterné par terre, des prières plus nombreuses que de coutume; car le malheur incline aussi les rois. Ne trouvant aucun remède à ce mal, il résolut de recourir à Basile; mais, à cause de l'injure récente qu'il lui avait faite, au lieu de s'adresser directement à lui, il choisit, pour les lui envoyer, des hommes qui lui étaient unis par les liens d'une amitié très-étroite. La même chose arriva, dit-on, peu de temps après au préfet Modeste. Une maladie qui lui survint le mit aussi aux pieds de Basile. Certes, les gens sensés doivent retirer de là un grand enseignement, c'est que souvent l'affliction est meilleure et plus désirable que la prospérité. Modeste était malade: il pleurait, il était en proie à la douleur, il mandait Basile, il le suppliait. Vous êtes vengé, disait-il, guérissez-moi; et il fut guéri. » Tel est le récit de saint Grégoire. Vous voyez, mes frères, combien l'affliction du corps est utile au salut de l'âme. Parlerai-je d'Antiochus, le plus impie de tous les rois de l'Asie? Frappé par la main de Dieu d'une maladie terrible, il ne laissa pas d'abaisser la hauteur de son orgueil. On lit de lui au chapitre ix du second livre des Macchabées: « Cet Antiochus qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition humaine, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer et peser dans une balance les montagnes les plus hautes, se trouva alors humilié jusqu'à terre, et était porté tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu qui éclatait en sa personne... Il commença donc à rabattre de son grand orgueil et à entrer dans la connaissance de lui-même, étant averti par la plaie dont Dieu le frappait... Il est juste, dit-il, que l'homme soit soumis à Dieu, et qu'un simple mortel ne s'égale pas au Dieu souverain, » II *Macch.* ix, 8-12. Cet exemple vous montre, mes frères, quel est le fruit des afflictions.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant que l'officier de l'Évangile, voyant son fils près de mourir, et n'ayant plus d'espoir dans les remèdes humains, ait eu recours au Sauveur Jésus. Que personne donc ne se plaigne d'avoir à souffrir quelque malheur temporel, quelque maladie, puisqu'il peut y trouver un remède à sa langueur spirituelle, un aiguillon qui le fera sortir de son assoupissement et le ramènera à Dieu. Ce qu'il faut faire alors, Salomon nous l'apprend : « Mon fils, ne rejetez point la correction du Seigneur, et ne vous abattez point lorsqu'il vous châtie; car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il trouve en lui son plaisir, comme un père dans son fils. » *Disciplinam Domini, fili mi, ne abjicias; nec deficias cum ab eo corripieris; quem enim diligit Dominus corripit, et quasi pater in filio complacet sibi.* Prov. III, 11, 12. Loin donc que le chrétien ainsi éprouvé s'imagine que Dieu est irrité contre lui, il doit voir, au contraire, dans sa souffrance, une attention et un bienfait de la paternelle providence du Seigneur. C'est ce que saint Paul explique très-bien dans son épître aux Hébreux (chap. XII, 7 seqq.); comparant la conduite de Dieu à celle des pères selon la nature, il conclut ainsi : « Dieu vous traite en cela comme ses enfants; car quel est l'enfant qui ne soit point châtié par son père? En outre, si nous avons eu du respect pour les pères de notre corps lorsqu'ils nous ont châtiés, combien plus devons-nous être soumis à celui qui est le père des esprits, afin de jouir de la vie? » Il va jusqu'à dire que ceux que Dieu ne châtie pas en cette vie ne sont pas ses enfants : « Si vous n'êtes point châtiés, tous les autres l'ayant été, vous êtes donc des bâtards, et non des enfants légitimes. » Certes, voilà une grande consolation pour tous ceux que le malheur éprouve.

Nous allons voir la vérité de ces réflexions confirmée par l'exemple de l'officier de notre évangile. Ayant résolu d'aller demander au Médecin céleste la guérison de son fils, il trouva l'occasion favorable; car Jésus venait de quitter la Judée pour venir en Galilée, et ce tendre père put le rencontrer non loin de sa ville. La même occasion favorable nous invite, mes frères, à aller trouver Jésus; voici qu'il a passé, dans un sens mystique, de Judée en Galilée. La Judée, en effet, c'est le lieu de la *confession*

et de la *louange*, la *Galilée* celui du *passage* et du *changement*. Lors donc que le Seigneur, quittant le lieu de la confession et de la louange, est descendu dans celui du changement et s'est rapproché de nous par le bienfait de son incarnation, les publicains et les pécheurs, les Chananéennes et les adultères ont pu l'aborder et lui adresser leurs demandes. Car le Fils de Dieu est venu dans la Galilée de ce monde quand il a pris notre chair, quand il a daigné s'assujettir à nos vicissitudes, à nos douleurs, à notre mortalité, éprouver, comme un homme ordinaire, la faim, la soif, le froid, et passer par tous les changements qu'apportent avec eux les différents âges, lui qui est toujours le même dans son immuable éternité. Nous avons donc une occasion favorable pour demander, que dis-je? pour espérer et obtenir. L'Apôtre ne dit-il pas : « Il a fallu que Jésus fût en tout semblable à ses frères pour être devant son Père un pontife compatissant... Car c'est de ses souffrances et de ses épreuves qu'il tire la vertu de secourir ceux qui sont ainsi éprouvés. » *Debit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret, et fidelis pontifex ad Deum... In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis, qui tentantur, auxiliari*, Hebr. II, 17-18. Quand donc le Sauveur, attiré par l'amour qu'il a pour nous, descend dans la Galilée de ce monde, et prend lui-même tous nos maux pour les guérir, voilà un moment favorable pour nous approcher de lui. Quel homme refuserait d'aborder un Dieu-homme, c'est-à-dire un Dieu semblable à lui? Que pourra refuser à d'humbles prières celui qui s'est donné lui-même? Me fuira-t-il quand je le cherche, celui qui m'a cherché quand je le fuyais? Que ne puis-je pas espérer de celui qui a pris sur lui tous mes péchés pour les expier en sa personne? Comment refuserait-il de me prêter un secours qui ne lui coûte ni peine ni fatigue, celui qui m'a racheté au prix de tant de souffrances? Vous voyez, mes frères, combien l'occasion est favorable, non-seulement pour prier, mais encore pour espérer, alors que le Seigneur est descendu de Judée en Galilée.

Cette occasion, l'Apôtre ne veut pas que nous la laissions échapper; voici la recommandation qu'il nous adresse (II *Cor.* VI, 1, 2) : « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de

Dieu. Car il dit lui-même (*Is. XLIX, 8*) : Je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut; » voici l'année jubilaire, où le Seigneur se laisse apaiser; voici le temps de la propitiation et de la réconciliation, où tous les trésors de la miséricorde divine sont épanchés sur la terre. Que tous mettent à profit cette circonstance. Imitons les hommes de mer : aussitôt qu'un vent favorable commence à souffler, ils lèvent l'ancre et déplient les voiles, laissant sur le rivage les passagers en retard, de peur de manquer une occasion dont peut-être ils attendraient longtemps le retour. Qu'ajouterai-je? Celui-là même qui doit nous porter secours nous invite à l'implorer, nous ordonne de chercher, de frapper à la porte. C'est le Médecin qui vous appelle, la vérité qui vous promet le salut. Si vous répondez, si vous vous rendez à cet appel, Dieu vous abandonnera-t-il? Se retirera-t-il? Non, dit saint Augustin, Dieu ne se joue pas des hommes; il vous recevra et pourvoira à vos besoins.

I.

Voilà ce que vous laissez entendre la demande de l'officier; voyons maintenant quelle fut la réponse du Sauveur : « Si vous ne voyez, dit-il, des miracles et des prodiges, vous refusez de croire. » Ces paroles, qui condamnent l'incrédulité de l'officier, semblent empreintes d'une certaine sévérité. Il est vrai que l'incrédulité était si pénible à notre Seigneur qu'elle lui arrache, dans une autre circonstance, ce cri d'indignation : « O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous? Jusques à quand vous souffrirai-je? » *O generatio incredula, quamdiu apud vos ero, quamdiu vos patiar?* Marc. IX, 18. Ces reproches font voir combien Jésus-Christ a plus à cœur le soin de nos âmes que celui de nos corps, lui qui est venu pour sauver, non des corps qui doivent périr bientôt, mais des âmes immortelles. Ainsi, tandis que l'officier n'avait de sollicitude que pour la santé de son fils, le Sauveur portait la sienne sur l'infidélité du père, maladie bien plus grave et bien plus pernicieuse à ses yeux. De même, une autre fois qu'on lui présentait un paralytique à guérir, très-juste apprê-

ciateur des choses, il donna d'abord son attention à la paralysie de l'âme, et ce fut elle qu'il voulut guérir la première, en disant : « Mon fils, vos péchés vous sont remis, » *Matth. ix, 9*. Que faites-vous, Seigneur? Ceux qui ont apporté ce malade ne songent même pas à la rémission de ses péchés; ils ne sont occupés que de la maladie corporelle. Mais le sage Médecin n'avait garde de négliger une maladie plus grave, qui faisait à l'âme une blessure mortelle, pour guérir en premier lieu le corps. Il résolut donc, sans qu'on l'en priât, de guérir d'abord le mal qui était le plus funeste, surpassant ainsi, comme le chante l'Eglise, par l'abondance de sa miséricorde, les mérites et les vœux de ceux qui l'implorant. Telle est aussi sa conduite avec l'officier, qu'il commence par arracher à l'infidélité avant de délivrer son fils de la fièvre. « Si vous ne voyez, dit-il, des miracles et des prodiges, vous ne croyez pas. »

Ici se présente une assez grave difficulté. Comment l'officier est-il repris pour son incrédulité, lui qui, désespérant de tout secours humain, vient s'adresser à notre Seigneur? Lui demanderait-il une grâce semblable, s'il ne le regardait pas comme le Sauveur du monde? Saint Grégoire répond que cet homme avait la foi en partie, puisqu'il demandait la guérison de son fils, et en partie ne l'avait pas, parce qu'il s'imaginait que la présence corporelle du Sauveur était nécessaire pour cela. « Il le pria donc, dit l'Évangile, de venir et de guérir son fils. » Sa foi était celle du syrien Naaman, qui regardait comme nécessaire à sa guérison le contact de la main du Prophète accompagné d'une prière. Voilà pourquoi il fut justement repris par Jésus, non pour manquer absolument de foi, mais pour n'avoir qu'une foi imparfaite.

Mais voici une difficulté plus grande. Au chapitre neuvième de saint Matthieu, le chef de la synagogue demande à notre Seigneur la guérison de sa fille malade : « Venez, dit-il, mettez sur elle votre main, et elle vivra. » Et le Sauveur, sans lui adresser un mot sévère, part avec lui, et affermit pendant la route sa foi encore vacillante, en disant : « Ne craignez point, croyez seulement et elle sera sauvée. » D'où vient une conduite si différente dans des circonstances tout-à-fait semblables? C'étaient tous deux des per-

sonnages importants, tous deux demandaient une guérison miraculeuse, tous deux, regardant la présence de notre Seigneur comme indispensable, le conjuraient de les suivre. La seule différence, c'est que l'officier priait pour son fils, et le chef de la synagogue pour sa fille. Pourquoi donc le Seigneur se rend-il aux désirs de l'un, se met en route avec lui, l'affermite et le console, tandis qu'il refuse de suivre l'autre et lui fait des reproches sévères? Qui pourra résoudre cette question difficile? « Qui connaît, dit l'Apôtre, les desseins de Dieu, et qui est entré dans le secret de ses conseils? » *Rom. xi, 34.* Il faut nécessairement qu'il y ait eu quelque différence soit dans la foi, soit dans la prière, soit dans l'humilité de ces deux hommes, différence que l'Évangile ne mentionne pas. Mais elle n'échappa point aux yeux dont il est dit : « As-tu donc des yeux de chair? Vois-tu comme voient les humains? » *Numquid oculi carnei tibi sunt, aut sicut videt homo, et tu vides? Job. x, 4.* De là ces paroles de Salomon : « Toutes les voies des hommes sont ouvertes à ses yeux ; le Seigneur pèse les esprits. » *Omnes viæ hominum patent oculis ejus; spirituum ponderator est Dominus, Prov. xvi, 2.* Les hommes, en effet, n'aperçoivent que l'extérieur d'une action, mais Dieu pèse les cœurs, d'où naît la valeur principale et le mérite des œuvres. Voilà pourquoi des œuvres semblables en apparence ont un prix et un mérite différents. Voilà pourquoi encore, lorsque deux hommes voulaient suivre le Seigneur (*Matth. viii*), et que l'un disait : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez ; » l'autre : « Permettez-moi auparavant d'aller ensevelir mon père, » il fut dit à celui-ci : « Laissez les morts ensevelir les morts, » tandis que l'autre, repoussé par le Seigneur, entendit cette réponse : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Qu'est-ce donc que le Seigneur voyait dans le cœur de ces deux hommes pour entraîner l'un malgré sa résistance, et repousser l'autre malgré ses offres? Ou bien serait-ce simplement un jeu du hasard? Non, certes ; il y avait là un mystère inaccessible à l'œil de l'homme, mais sans voile pour le regard divin.

Qu'ils apprennent donc à rester humbles, ceux qui se livrent à

la pratique des bonnes œuvres ; car tous ne savent pas ce qui se cache dans les arcanes du cœur. Autrement Salomon ne dirait pas : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, mais elle aboutit à la mort. » *Est via quæ videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem.* Prov. xvi, 25. C'est pourquoi l'Apôtre saint Pierre nous avertit « de vivre dans la crainte durant le temps de notre pèlerinage sur la terre, » *in timore incolatûs vestri tempore conversamini,* I Petr. i, 17.

On peut répondre encore que, quoique la foi de ces deux hommes fût également faible, notre Seigneur leur fit cependant une réponse différente. Car la liberté de Dieu n'est pas tellement enchaînée par les événements, qu'il ne lui soit pas libre de porter une sentence différente dans deux causes semblables, en respectant toutefois l'intégrité de la justice. Il n'est pas soumis, dans la distribution de ses bienfaits, aux lois qui règlent la vente et l'achat, où le prix doit être égal à la chose. Dieu suit la coutume d'un prince très-libéral, qui accorde ses dons magnifiques, non-seulement à ceux qui les méritent, mais encore à ceux qui n'en méritent aucun, agissant alors en vertu de sa seule libéralité. Deux larrons étaient suspendus en croix avec notre Seigneur ; leur faute, comme leur châtiment, paraissait semblable ; et cependant telle fut la différence de leur sort, que l'un monta de la croix au ciel, et que l'autre en descendit pour tomber dans l'enfer. Cette liberté souveraine, le Seigneur lui-même la revendique comme l'apanage de sa divinité : « Je ferai miséricorde, dit-il, à qui je voudrai, et j'userai de clémence envers qui me plaira. » *Miserebor cui voluero, et clemens ero in quem mihi placuerit,* Exod. xxxiii, 19. Tel est le privilège de celui qui ne doit rien à personne, et ne reconnaît aucun supérieur. Ainsi, la liberté et la bonté gratuite de Dieu peuvent expliquer la différence de sa conduite envers ces deux officiers, dont la foi était également faible et malade, mais dont l'un fut accueilli avec miséricorde et bonté, tandis que l'autre entendit ce reproche : Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous refusez de croire.

II.

« Seigneur, dit l'officier, venez avant que mon fils ne soit mort. » En d'autres termes : De grâce, Seigneur, ne perdez pas le temps à parler et à gronder, de peur que mon fils ne vienne à mourir et qu'alors il n'y ait plus de remède. Voilà une nouvelle marque de son peu de foi : dans sa persuasion, Jésus pouvait bien guérir un malade, mais non ressusciter un mort ; aussi le pressait-il en disant : « Seigneur, venez avant que mon fils ne soit mort ; » ce qui presse en ce moment, ce n'est pas de nous adresser des reproches, c'est de sauver mon fils mourant tandis qu'il en est temps encore. Ce langage, mes frères, me paraît renfermer une description fidèle de la conduite, des préférences et des sollicitudes des justes et des méchants, et je voudrais vous en mettre le tableau sous les yeux.

Les justes disent avec l'Épouse dans le Cantique (chap. II, 4) : « Le Roi m'a introduite dans le cellier, il a ordonné en moi la charité, » c'est-à-dire, parmi tous les dons que m'a fait le céleste Époux, je regarde comme le plus grand qu'il m'ait appris à observer l'ordre de la charité, qui consiste à aimer en premier lieu ce qui est plus digne d'amour, en dernier lieu ce qui est moins digne d'amour, sans que rien puisse me faire dévier de cette règle. Au premier rang se trouve le Dieu très-bon et très-grand, digne d'un souverain amour et pour lui-même et pour les innombrables bienfaits dont il nous a comblés. Vient ensuite le salut de notre âme, auquel, après Dieu, rien n'est préférable ; en troisième lieu, le salut du prochain, préférable à tout autre bien ; puis la vie de chacun et celle des autres ; enfin ce qui sert à cette vie, comme sont les biens extérieurs, que les plus illustres philosophes ne placent pas même au nombre des biens véritables. C'est dans l'observation de cet ordre que consiste la piété, la religion et la justice. Aussi saint Augustin définit-il la vertu avec autant de concision que de justesse, en disant qu'elle consiste dans l'ordre de l'amour, c'est-à-dire à aimer plus ou moins ce qui est plus ou moins digne d'amour. Car toute la vertu et toute la sagesse d'une créature raisonnable, c'est d'estimer chaque chose ce qu'elle vaut.

De là ce mot de Sénèque : « Qu'y a-t-il d'aussi nécessaire que d'assigner sa valeur à chaque chose? »

Ajoutons, pour qu'on ne trouve aucune contradiction dans cette doctrine, que les deux objets que nous devons aimer par-dessus tout, Dieu et notre âme, ne sont pas opposés entre eux, parce que, par une sage combinaison de la Providence divine, la gloire de Dieu et le salut de notre âme sont tellement liés ensemble, que tout ce qui contribue à cette gloire se trouve être en même temps avantageux à notre salut. C'est la pensée de saint Eucher dans une lettre à l'empereur Valérien : « Nous nous devons tout entiers à Dieu, et après lui nous devons le plus à notre âme, de telle sorte cependant que de ces deux obligations souveraines l'une ne peut être remplie sans que l'autre le soit. Quiconque rend à Dieu ce qu'il lui doit, pourvoit aux intérêts de son âme, et quiconque pourvoit aux intérêts de son âme, rend à Dieu ce qu'il lui doit : par une disposition de l'ineffable bonté de Dieu, ce qui nous est utile devient en même temps un sacrifice agréable au Seigneur. » Tel est l'ordre que les saints ont toujours invariablement gardé, jusqu'à aimer mieux perdre la vie que de le violer. Voilà pourquoi les martyrs ont volontiers donné leur vie pour ne rien faire qui fût opposé soit à la gloire de Dieu, soit au salut de leur âme. En sacrifiant ainsi un bien moindre à un bien plus excellent, ils imitaient la prudence du serpent, qui, menacé de quelque danger, se contente de se cacher la tête et laisse son corps exposé aux coups, afin de sauver la partie de lui-même qui donne la vie à tout le reste. Telle est la conduite des chrétiens fervents.

Bien différente est celle des méchants. Profanes enfants d'Esau, qui a préféré un vil plat de lentilles à l'héritage et à la bénédiction paternelles, ils renversent l'ordre dont nous parlons, et mettent au premier rang des choses viles et indignes de cet honneur, au dernier ce qu'il y a de plus grand et de plus précieux. Ainsi, préférant l'argent et les commodités du corps à Dieu et au salut de leur âme, ils outragent la majesté de Dieu et se damnent pour un gain sordide. Quoi de plus révoltant? Viennent-ils à perdre quelque argent ou tout autre avantage matériel, les voilà consternés, au désespoir, au point d'attenter à leur propre vie;

tandis que la perte de Dieu et de leur âme les laisse sans regret; souvent même ils se réjouissent d'avoir fait le mal, comme si l'amitié de Dieu et le salut de leur âme n'étaient rien pour eux. En vain essaieriez-vous de les arrêter en leur disant : Considérez, ô hommes, que la grandeur de la majesté divine et l'excellence de votre âme exigent que Dieu et votre âme soient au premier rang dans votre estime. Quel affreux renversement de préférer ce qu'il y a de plus vil à ce qu'il a de plus grand et de plus sacré! N'est-ce pas comme si vous préféreriez le plomb à l'or, le caillon des chemins aux pierres précieuses? Considérez qu'en perdant votre âme vous perdez aussi la vie du corps qui vous est si chère, puisque vous perdez la vie éternelle, l'amitié de Dieu et la grâce, vous vous bannissez du paradis et vous condamnez à des supplices qui ne finiront pas. Pourquoi donc êtes-vous ainsi les ennemis de vous-mêmes? Ah! ouvrez un moment les yeux, je vous en conjure, et comparez ensemble ce que vous cherchez et ce que vous négligez, ce que vous gagnez et ce que vous perdez. — Avertissements inutiles! Ils sont sourds et aveugles; l'éclat de l'or et les plaisirs du corps ont fasciné leurs oreilles et leurs yeux! Que leur pied, que leur main, que leur foie éprouve quelque douleur, on fait venir des médecins; la pharmacie n'a pas assez de remèdes; leur famille s'empresse, se hâte, veille; on prodigue l'argent si longtemps enfoui; toute la maison est sur pieds : que l'âme soit malade et en danger de périr, nul souci, nulle sollicitude. C'est ce que nous représente l'officier de l'Evangile; notre Seigneur veut guérir la faiblesse de sa foi, mais il l'interrompt et le rappelle du soin de l'âme au soin du corps : « Venez, Seigneur, dit-il, avant que mon fils ne soit mort. » Comme s'il disait : Seigneur, votre premier soin doit être de guérir le corps; vous porterez ensuite secours à l'âme. Quand vous aurez sauvé mon fils, vous pourrez, s'il vous reste du loisir, guérir mon incrédulité. Faites maintenant ce qui presse le plus, ce qui importe davantage. « Venez vite, avant que mon fils ne meure. »

Oh! si Dieu nous faisait la grâce, lorsqu'un danger menace notre âme, qu'une pensée mauvaise, par exemple, qu'une image

dangereuse tente de la séduire, de recourir à lui avec le même empressement, en disant : Venez, Seigneur, portez-nous secours avant que le consentement au mal ne donne la mort à mon âme ! Car il y a plusieurs degrés à parcourir pour arriver à la mort spirituelle de l'âme : le premier est la pensée mauvaise ; le second, la délectation qu'on éprouve dans cette pensée ; le troisième, qui donne la mort, c'est le consentement soit à l'acte, soit à la délectation elle-même. Ainsi, mon cher auditeur, chaque fois que par votre négligence la pensée du péché en est arrivée à la délectation, et s'est, par la glu du plaisir, si fortement attachée à votre âme que vous avez de la peine à vous en débarrasser, hâtez-vous, à l'exemple de cet officier, de pousser un cri d'alarme : « Venez, Seigneur, avant que mon fils ne soit mort, » avant que cette délectation qui « a conçu la douleur n'enfante l'iniquité, » *concepit dolorem et peperit iniquitatem*, Ps. VII, 13. Dites alors avec le Prophète : « Venez à mon aide, ô mon Dieu ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir, » Ps. LXIX, 2. Ou bien : « O Dieu, ne gardez pas le silence, ne vous taisez pas, » *ne vous retenez pas*, comme d'autres traduisent de l'hébreu ; « car voici que vos ennemis ont excité un grand tumulte, » Ps. LXXXII, 2, 3. Vous voyez avec quelle promptitude, avec quel empressement le saint Prophète demande à Dieu de le secourir contre ses ennemis !

III.

Il nous reste à voir ce que notre Seigneur répondit à la demande de l'officier : « Allez, lui dit-il, votre fils est en vie. Il crut à la parole de Jésus, et s'en alla. » Certes, voilà un merveilleux accroissement de la foi dans cet homme, fruit sans doute du reproche que Jésus lui avait adressé. Le centurion, à la foi duquel l'Évangile rend un si magnifique hommage, croyait-il autre chose, si ce n'est que le Sauveur pouvait guérir de loin, par une parole ? C'est ce que croit aussi l'officier, et il le croit si bien qu'il part à l'instant même sans exiger davantage la présence de notre Seigneur : ce qui montre clairement que Jésus avait en même temps rendu la santé au fils et donné la foi au père.

Ce bienfait nous avertit de ne pas perdre courage quand le Seigneur nous reprend ou nous traite avec sévérité; relevons au contraire plus haut notre espérance. Plus il aura été sévère au commencement, plus il se montrera doux et miséricordieux à la fin. Souvent, en effet, il semble au premier abord abandonner ou négliger les siens; mais il les comble de ses faveurs au moment même où ils s'imaginent qu'il les délaisse. Aussi les âmes pieuses se plaignent-elles souvent d'être abandonnées de Dieu. Écoutez David au psaume xii^e : « Jusques à quand, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? » Et ailleurs : « Levez-vous; pourquoi restez-vous endormi, Seigneur? Levez-vous et ne nous repoussez pas pour toujours. Pourquoi détournerez-vous votre visage et oubliez-vous notre pauvreté et notre affliction? » *Ps. XLII*, 23, 24. C'est de cette manière que le Seigneur exerce et éprouve les justes : « Je vous ai éprouvé, dit-il, aux eaux de contradiction, » *Ps. LXXXVI*, 8 (cf. *Exod. XVII*, 2), c'est-à-dire, j'ai voulu que l'eau vous manquât pour connaître votre foi et votre confiance en moi. Au milieu de ces épreuves, l'homme doit, quoiqu'il semble repoussé de Dieu, se livrer à la prière avec plus d'instance, à l'exemple du Prophète qui disait : « J'ai crié vers vous, Seigneur; tout le jour j'ai étendu mes mains vers vous, » *Ps. LXXXVII*, 10. Ce saint personnage savait que le Seigneur a coutume d'effrayer d'abord les siens, pour les rassurer et les consoler ensuite. C'est ainsi qu'au chapitre viii^e du Deutéronome nous lisons des Israélites : « Je vous ai affligés par la disette, je vous ai donné la manne, » afin que nous apprenions par cet exemple à ne point perdre confiance lorsque Dieu nous envoie quelque fléau, mais à le regarder comme un indice de sa miséricorde prochaine. Le Seigneur en agit ainsi dans l'Évangile avec la Chananéenne, qu'il semblait repousser d'abord, *Matth. xv*; et avec le père du lunatique, qu'il interpella sévèrement avant de guérir son fils, *Matth. xvii*; et avec l'officier d'aujourd'hui, à qui il commença par adresser un grave reproche, et qu'il traita ensuite avec tant de bonté, qu'il donna au fils la santé, et la foi au père, ainsi qu'à toute sa famille. Car la foi est un don de Dieu, et le plus grand de tous, et il l'accorda à l'officier qu'il éclairait au-

dedans d'une lumière céleste, en même temps qu'il lui adressait au dehors des paroles sévères.

Ici, nous devons remarquer que la foi de l'officier passa par trois degrés successifs. Il crut d'abord que le Sauveur pouvait, corporellement présent, rendre la santé à son fils. Ensuite, après le reproche et la réponse de notre Seigneur, il est dit de lui « qu'il crut aux paroles de Jésus et s'en alla : » c'est le second degré de sa foi ; il croyait alors que le Sauveur avait autant de puissance de loin que de près. Enfin l'Évangile ajoute : « Il crut, lui et toute sa maison : » c'est le troisième degré. Mais nous venons de dire que déjà « il avait cru aux paroles de Jésus ; » en quoi donc ce troisième degré diffère-t-il du deuxième ? Il croyait auparavant, sans aucun doute ; mais puisque l'Évangile remarque encore « qu'il crut, lui et toute sa maison, » il faut donc qu'il y ait une différence entre ces deux degrés de sa foi, et que cette vertu ait été augmentée en lui par la vue du miracle de la guérison de son fils. Auparavant « il croyait à la parole de Jésus-Christ, » et maintenant lui et toute sa maison croient en Jésus-Christ, confessant qu'il est le Messie véritable et le Sauveur du monde. Car vous savez que *croire à Dieu* et *croire en Dieu* sont deux choses différentes. Un homme qui possède la vraie foi, mais qui n'a pas la charité, est dit *croire à Dieu* ; cette foi ne suffit pas au salut, puisque, au témoignage de saint Jacques, « les démons croient et ils tremblent, » *Jacob* II, 19. *Croire en Dieu*, c'est tendre à lui par l'amour, alors que l'intelligence et la volonté sont tellement d'accord, que l'intelligence nous montrant Dieu comme le bien suprême et souverainement aimable, la volonté embrasse cet objet et l'aime par-dessus tout. Quand donc il règne une harmonie parfaite entre ces deux puissances de notre âme, que l'une embrasse ce que l'autre lui propose, la foi est dite *vivante*, la charité lui donnant une *forme* et une dignité nouvelles. Car, quoique la foi sans la charité soit néanmoins la foi et un don de Dieu, elle reçoit de la charité sa *forme* et sa perfection. C'est alors qu'elle nous justifie, qu'elle efface les péchés, qu'elle orne l'âme de vertus, qu'elle ouvre le ciel, enfin qu'elle nous rend amis de Dieu. Voilà la foi parfaite que l'officier de notre évangile, par un grand bienfait de

Dieu, reçut aujourd'hui en venant demander à Jésus la guérison de son fils.

Et non-seulement il crut lui-même, mais toute sa maison, également témoin du miracle, partagea la foi de son chef. Vous voyez, mes frères, combien l'exemple des maîtres a d'influence sur la foi des serviteurs. Le riche inhumain et sans entrailles pour Lazare le mendiant, avait des gens aussi inhumains que lui. Le mendiant, dit saint Luc, eut bien désiré se rassasier des miettes qui tombaient de la table, et personne ne lui en donnait, » chap. xvi, 21. Ce maître impitoyable avait rendu ses serviteurs impitoyables comme lui. Car, dit très-bien l'Ecclésiastique, « tel qu'est le prince de la ville, tels sont les habitants. » *Qualis rector est civitatis, tales et inhabitantes in ea.* Eccli. x, 2. Ou bien, comme l'enseignent les philosophes, tout agent produit un semblable à soi. Prenez donc garde, ô maîtres, prenez garde aux exemples que vous donnez à vos inférieurs. Un homme privé, s'il vient à pécher, ne nuit qu'à lui-même; mais un père de famille, s'il se conduit mal, est coupable d'autant de crimes qu'il a donné de mauvais exemples, et il brûlera dans l'enfer avec tous ceux qu'il a entraînés dans le péché. Qu'ils réfléchissent à cela, les maîtres de maison qui donnent le jour et la nuit à des jeux de hasard, qui tendent des pièges à la vertu, qui souillent leurs langues par des blasphèmes continuels, crimes que tous leurs gens imitent. Qu'ils songent à cela les pères de famille; car l'enfance est comme un miroir qui réfléchit fidèlement tout ce qu'on met devant lui. Un enfant, qui n'a pu encore rien apprendre par lui-même, est naturellement porté à imiter ce qu'il voit faire à ses parents; l'amour qu'il a pour eux favorise encore cette inclination. Voyez les arbustes que la nature n'a pas rendus assez forts pour se soutenir seuls, tels que la vigne, le lierre et autres semblables : ils ont reçu d'elle des pousses et des attaches pour saisir les arbres voisins, grimper ou s'appuyer sur eux, et par ce moyen se dresser dans les airs. Telle est la nature des enfants, qui, ne sachant rien par eux-mêmes, suivent la conduite des autres. C'est ce qu'ont fait les serviteurs de l'officier, qui ont, avec leur maître, cru en Jésus-Christ.

Mais par quel miracle cette famille fut-elle amenée à croire?

Parce qu'elle vit disparaître subitement, à la parole de Jésus-Christ, la fièvre qui consumait le corps du jeune homme, fièvre qu'aucun art, qu'aucun remède n'avait pu guérir. Ce que ni la science, ni la nature n'avaient pu faire, un seul mot du Sauveur l'accomplit en un instant. Ce changement subit et inespéré transporta tout le monde d'admiration, et ils rendirent hommage à la vertu toute-puissante de Jésus-Christ, qui seule peut rendre instantanément la santé. L'Église est chaque jour témoin de miracles semblables dans l'ordre surnaturel, miracles qui éclairent et augmentent merveilleusement la foi des âmes pieuses. Quelle fièvre ardente, quelles passions vives, dans certains hommes, avant leur conversion ! L'un est dévoré par la fièvre de l'avarice, l'autre par la fièvre de l'ambition ; cet autre, c'est la colère, c'est la haine, c'est l'envie qui le consume. Car toutes ces passions sont pour l'âme un feu non moins ardent que la fièvre ne l'est pour le corps. Or, il arrive souvent qu'un homme, revenu à Dieu par une sincère pénitence, éprouve un tel changement, qu'il méprise maintenant ce dont il était épris naguère, et ce qui excitait le plus sa convoitise ne lui inspire plus que du dégoût. Le chrétien fidèle, à la vue du merveilleux changement qui s'est fait en lui, est frappé de ce prodige, et, ne se reconnaissant plus lui-même, il attribue tout à la main toute-puissante de Dieu, et s'écrie avec le Prophète (*Ps. cxvii, 46-7*) : « La droite du Seigneur a fait éclater sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé ; la droite du Seigneur a fait éclater sa puissance. Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur, » qui seul a pu opérer un si grand changement.

S'il en est ainsi, où sont ceux qui refusent de se convertir au Seigneur parce qu'ils ne pourraient plus désormais jouir de leurs satisfactions coupables. Ils ne font pas attention qu'une véritable pénitence leur donnerait la grâce nécessaire et guérirait leur âme ; et leur âme une fois guérie, ils n'éprouveraient plus cette soif ardente qui naît de la maladie du péché, et ce qui leur est maintenant une jouissance deviendrait l'objet de leur dédain. Car la conversion ayant fait disparaître la maladie, les passions sont par là en grande partie assoupies et apaisées. C'est donc une

erreur de croire que ces inclinations mauvaises, ces violentes révoltes qui accompagnaient l'état de péché, subsisteront dans l'état de grâce. Une comparaison familière mettra cette vérité dans tout son jour. Ne vous est-il jamais arrivé, consumés par les ardeurs de la fièvre et dévorés d'une soif brûlante, de vous représenter en imagination des fontaines limpides dont vous aviez autrefois admiré la fraîcheur, et, n'en pouvant boire alors, de vous bien promettre, aussitôt la santé revenue, d'aller vous y abreuver à satiété. Mais, plus de maladie, plus de soif; vous avez passé auprès de ces fontaines sans éprouver le moindre désir, que dis-je? en riant peut-être des vains désirs et des vaines illusions d'autrefois. De même donc qu'avec la maladie s'évanouissent les appétits qu'elle fait naître, ainsi disparaissent, dans une âme guérie par la pénitence, les passions et les penchants mauvais dont le péché est la source : de telle sorte que le chrétien revenu à Dieu par une conversion sincère jouit de la paix et du repos de l'âme.

Ainsi, mes frères, renoncez à ce préjugé, quittez le vice, faites une sincère pénitence, implorez le secours du Seigneur : et puisiez-vous par là mériter la paix du cœur en cette vie, et dans l'autre la gloire du ciel promise à la véritable conversion. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPLIQUE D'ABORD L'ÉVANGILE DU JOUR; PUIS, A L'OCCASION DE LA MALADIE DU FILS DE L'OFFICIER, ON MONTRE QUE DIVERSES MALADIES ET CALAMITÉS SE TROUVENT NÉCESSAIREMENT EN CETTE VIE, ET ON INDIQUE QUEL FRUIT NOUS EN POUVONS RETIRER.

Erat quidam regulus, cujus filius infirmatur Capharnaum. Illic cum audiret quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet, et sanaret filium ejus.

Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet homme ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir et de guérir son fils. *Joan. iv, 46 seq.*

La leçon du saint évangile nous montre avec éclat la vertu et la puissance merveilleuse du Seigneur Jésus pour guérir, non-seule-

ment les maladies du corps, mais aussi celles de l'âme. Le Sauveur déploie cette double puissance dans un seul miracle, qui rend la santé au fils mourant de l'officier, et donne la foi au père et à toute sa maison.

1.

Le récit évangélique commence ainsi : « Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. » Ce n'est pas sans intention, ce semble, que saint Jean désigne le lieu où se trouvait le jeune homme malade ; car cette circonstance, si elle est inutile pour montrer la grandeur du miracle, peut servir à notre instruction et à notre édification. *Capharnaüm* veut dire *champ de graisse*, c'est-à-dire champ fertile (selon d'autres, *campagne* ou *maison de consolation*). Or, le Prophète nous apprend qu'un lieu semblable est favorable aux maladies de l'âme : Le peuple aimé de Dieu, dit-il, s'étant engraisé, s'est révolté contre lui ; il s'est engraisé, il a été rempli d'embonpoint et dans l'abondance ; et il a abandonné Dieu son Créateur. » *Incrassatus est dilectus, et recalcitravit; incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum*, Deut. xxxii, 15. Les exemples de David, de Salomon et d'Ezéchias en sont une preuve : ces rois, arrivés au faite de la prospérité, se sont laissé enfler par l'orgueil. « La sagesse, dit encore le saint homme Job, ne se trouve pas dans la terre de ceux qui vivent délicatement, » *Job. xxviii, 43*. De là cette maxime célèbre des philosophes, que dans le royaume de la volupté il n'y a pas de place pour la vertu. De même, en effet, que la chair des animaux se corrompt dans l'eau douce, et devient bientôt la proie des vers, tandis qu'elle se conserve dans l'eau salée, et fournit leur nourriture aux navigateurs : de même notre âme se perfectionne et se fortifie dans la souffrance, tandis qu'elle s'énervé dans les plaisirs et les délices de la vie. « Jusques à quand, s'écrie le Prophète, vous laisserez-vous amollir par les délices, fille vagabonde? » *Jerem. xxxi, 22*. Et que parlé-je de notre âme? N'a-t-on pas vu les cités elles-mêmes et les États, affaiblis peu-à-peu par le luxe et la volupté, finir par s'écrouler et tomber en ruines? La chute de l'antique et puissant empire d'Assyrie a-t-elle une autre cause que la vie efféminée de son roi Sardanapale?

Qu'est-ce qui a détruit la grandeur des Lacédémoniens, des Perses, et en dernier lieu des Romains, maîtres du monde, si ce n'est le luxe et les délices? Mais passons à ce qui suit.

Cet homme « ayant donc appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver, le supplia de venir et de guérir son fils. » L'officier crut avec raison qu'il fallait profiter d'une occasion si favorable. Ce n'est pas seulement dans les affaires humaines, c'est aussi dans celles du salut qu'il est important de saisir l'occasion. Le prophète Isaïe nous l'enseigne dans ce passage : « Cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche. » *Quærite Dominum, dum inveniri potest; invocate eum dum prope est*, Is. LV, 6. Or, le Seigneur est proche lorsqu'il vient vers nous, lorsqu'il frappe à la porte de notre cœur. Alors point de retard. Car « de même, dit saint Bernard, que le méchant souffre avec justice ce qu'il ne voudrait pas, parce qu'il n'a péché qu'en le voulant, ainsi celui-là mérite que le Seigneur ne l'écoute pas, qui n'a pas écouté l'appel du Seigneur. »

L'officier ayant donc saisi l'occasion, « alla trouver le Sauveur, et le supplia de venir et de guérir son fils. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » De ces paroles il résulte clairement que l'officier n'était pas ferme dans la foi; car Celui qui lit au fond des cœurs ne lui aurait pas adressé cette sévère réprimande s'il n'avait vu en lui quelque hésitation. — Mais alors, direz-vous, pourquoi cet homme demande-t-il à Jésus la guérison de son fils, s'il ne le regarde pas comme le Sauveur du monde? — Je répons qu'il a pu très-bien implorer ce bienfait et chanceler dans sa foi. Ainsi, au chap. xvii^e de saint Matthieu, nous voyons le père du lunatique demander avec une foi qui n'est pas plus ferme la guérison de son fils : « Seigneur, dit-il, ayez pitié de mon fils qui est lunatique, et qui souffre beaucoup; car il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos disciples, mais ils n'ont pu le guérir. » *Matth. xvii, 14, 15.* « Vous, ajoute saint Marc, si vous pouvez quelque chose, ayez pitié de nous et nous secourez, » *Marc. ix, 21.* Evidemment cet homme, tout en demandant la

guérison de son fils, n'avait qu'une foi incertaine; c'est pourquoi le Seigneur le reprend avec vivacité. Comment donc ces deux pères implorèrent-ils un miracle de Jésus-Christ, au pouvoir duquel ils ne croyaient pas, ou ne croyaient qu'en hésitant. Quiconque songe combien est fort l'amour de nous-mêmes répondra facilement à cette question. En effet, quand une chose que nous aimons beaucoup se trouve gravement exposée, nous essayons tout, nous avons recours, non-seulement aux remèdes certains, mais encore aux incertains, pour peu qu'ils laissent entrevoir une lueur d'espérance. Il ne faut donc pas s'étonner qu'après avoir tenté en vain les autres remèdes, ces deux hommes veulent essayer celui-ci. Et cela nous montre, mes frères, combien plus les hommes aiment leur corps fragile et périssable que leur âme immortelle; pour sauver leur corps, ils ne négligent pas même les remèdes d'une efficacité douteuse, tandis que pour sauver leur âme, ils dédaignent les remèdes efficaces et faciles que Dieu leur met sous la main. Une conduite semblable ne peut s'expliquer que par un grand aveuglement du cœur et par la ruse du diable.

Que si vous me demandez comment il se fait que des hommes éclairés du flambeau de la foi et de la raison, et comprenant parfaitement que les biens de l'âme sont infiniment préférables à ceux du corps, négligent néanmoins ce qui est meilleur, et poursuivent avec passion ce qui vaut moins, je vous répondrai en distinguant, comme les théologiens, une double connaissance, l'une spéculative et l'autre pratique. Or, rien n'empêche qu'un pécheur éclairé par la foi ne juge spéculativement et en général que les biens spirituels, Dieu et sa grâce, l'emportent infiniment sur ceux du corps, et cependant, en pratique et dans l'application, ne donne la préférence à ces derniers sur les premiers. Telle est l'illusion de celui qui, pour gagner de l'argent, commet un péché mortel, perdant ainsi son âme et Dieu; quoiqu'il sache d'une connaissance spéculative que Dieu doit être préféré à tout, il ne laisse pas, dans ce cas particulier, de lui préférer de l'argent; car la volonté ne se porterait pas à cette action sans le jugement préalable de l'intellect pratique, dont les décisions lui sont indispensables pour embrasser quoi que ce soit. Mais nous reviendrons plus loin là-dessus.

Dès que le Sauveur out répondu à la demande de l'officier : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point, » paroles qui auraient dû lui apprendre la véritable doctrine sur la sincérité de la foi, celui-ci, fermant l'oreille du cœur et toujours plus inquiet de la maladie de son fils que de celle de son àme, prie Jésus de se hâter : « Venez, Seigneur, dit-il, avant que mon fils ne soit mort. Cette prière nous révèle une infirmité de la nature humaine, tellement ravagée et bouleversée par le péché, qu'elle ne supporte qu'avec une peine extrême les maux du corps, tandis qu'elle est peu attentive, insensible même aux maux bien plus graves de l'àme. Par le vice de notre déchéance, l'àme a pris la nature de la chair, tout l'homme est devenu chair et semble avoir perdu le sentiment des choses spirituelles. C'est contre ce désordre que s'élève saint Augustin : « O homme, dit-il, tu prends beaucoup de soins pour empêcher de mourir ce qui est mortel et fragile, et tu n'en prends aucun pour garder dans l'innocence ce qui doit vivre toujours. » Quoi de plus insensé et de plus monstrueux ? Et pourtant rien de plus commun. Que ne font pas les hommes du siècle quand la vie du corps est en danger ? N'est-il donc pas juste que, l'àme l'emportant sur le corps, et les choses divines sur les choses humaines, nous prenions plus vivement en main nos intérêts spirituels, mettant au deuxième rang le soin des biens inférieurs ? Qui oserait nier cela ? Au lieu de la réprimande sévère que mériteraient ceux qui se conduisent autrement, voici les touchants reproches que leur adresse Félicien, évêque d'Arles : « Je vous le demande, mes frères, que nous a donc fait notre àme, créée à l'image de Dieu, pour que nous ne voulions pas lui consacrer autant de soin que nous en donnons à nos vêtements ? Quand nous mettons un habit neuf, quelle précaution pour le préserver de toute tache, de toute souillure ! Mais que notre àme soit souillée et défigurée par le péché, nul n'y prend garde. » Mettez, je vous prie, dans l'un des plateaux de la balance la dignité de votre àme, qui porte la noble empreinte de l'image de Dieu, que Jésus-Christ a rachetée de son sang précieux et destinée à une gloire immortelle ; mettez dans l'autre, je rougis de le dire, de faire une comparaison sem-

blable devant des hommes intelligents, mettez, dis-je, dans l'autre plateau de la balance un vêtement ou quelque autre objet à l'usage de notre corps. « Qu'est-ce que l'homme, demande le Sauveur, donnera en échange de son âme? Que sert à l'homme de posséder l'empire du monde entier, s'il vient à perdre son âme? » *Matth.* xvi, 26. A ceux qui préféreraient des biens périssables, nous pourrions adresser le reproche fait par notre Seigneur à saint Pierre, qui voulait détourner son Maître du mystère de la croix : « Arrière, Satan, tu es pour moi un scandale, parce que tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles des hommes, » *Matth.* xvi, 23, c'est-à-dire, tu juges des choses, non au point de vue de Dieu, mais d'une manière toute humaine. Les hommes animés de pareils sentiments n'ont pas encore reçu la céleste lumière qui leur montrerait la splendeur, la dignité, la beauté des choses spirituelles; ils n'ont pas encore « goûté la sainte parole de Dieu et les grandeurs du siècle futur, » *Hebr.* vi, 5; étrangers à la douceur et à la suavité d'une immortelle espérance, ils ne sont pas enflammés pour elle de désir et d'amour : c'est pourquoi ils n'ont pas de goût pour ce qui est de Dieu, mais pour ce qui est de l'homme. Les biens terrestres et humains, ils les voient de leurs yeux, ils les touchent de leurs mains, ils jouissent de leur utilité, ils se repaissent de leurs délices; les atteignant en quelque sorte par tous les sens, ils les préfèrent aux biens invisibles que la foi seule saisit. Et cependant ces derniers, plus nobles et plus divins, doivent être estimés d'une plus grande valeur, embrassés avec un plus grand amour, cherchés avec un plus grand empressement.

Le Seigneur, qui connaît la faiblesse de l'homme, se contente d'exiger de nous que nous embrassions les choses célestes et divines avec le même zèle et la même ardeur que nous mettons à rechercher les biens terrestres. C'est ce que nous recommande le Prophète par ces paroles : « Convertissez-vous à Dieu, enfants d'Israël, selon que vous vous étiez éloignés de lui, » *Is.* xxx, 6, c'est-à-dire, attachez-vous aux choses spirituelles et célestes avec autant de zèle que vous en mettiez auparavant à poursuivre les biens terrestres; aspirez à la dignité de l'innocence avec autant

d'ardeur que vous couriez à l'ignominie du péché; allez enfin vers Dieu avec le même empressement que vous mettiez à le fuir. Voilà ce que, en raison de notre infirmité, le saint Prophète se bornait à exiger de nous, quoiqu'il n'ignorât pas que les biens du ciel doivent être recherchés avec beaucoup plus d'amour que ceux de la terre. Car il savait ¹ qu'il est écrit : « Comme votre esprit vous a portés à vous égarer loin de Dieu, ainsi, revenant à lui de nouveau, vous vous porterez avec dix fois plus d'ardeur à le rechercher, » *Baruch*. iv, 28. Aussitôt, en effet, qu'éclairés par la lumière de l'Esprit-Saint, vous aurez reconnu la dignité des choses spirituelles; aussitôt que la vertu de l'Évangile, salut pour tous ceux qui croient, aura guéri, changé et fortifié votre âme, qu'elle l'aura éloignée de tout commerce avec une chair impure et tyrannique, alors vous rechercherez les choses divines dix fois autant, c'est-à-dire avec une ardeur dix fois plus grande que vous n'aspiriez autrefois aux choses terrestres et humaines. Je m'arrête ici bien longuement, je l'avoue; mais c'est parce que je sais que notre salut dépend surtout de ce seul point. Car cet amour immodéré des créatures et de nous-mêmes, en même temps qu'il ouvre la porte à tous les maux, la ferme à la grâce divine. Saint Paul nous dit : « Prenez garde que quelqu'un de vous ne manque à la grâce de Dieu, que quelque racine amère poussant en haut ses rejetons n'empêche » la bonne semence ou la grâce divine, « et ne souille votre âme, » *Hebr.* xii, 15. Mais quel plus grand obstacle à la grâce que le péché, et la cupidité qui en est la racine, et l'amour déréglé de soi? Voilà la racine amère dont les rejetons sont les péchés, la chose la plus amère, la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer. Mais poursuivons notre sujet.

II.

Prié par l'officier de se rendre avec lui dans sa maison, le Sauveur répondit : « Allez, votre fils est plein de vie. » Il refuse donc de le suivre, et cependant, dans une autre circonstance, il promet au centurion, qui l'en conjure aussi, d'aller chez lui et de guérir

¹ Baruch vivait un siècle après Isaïe. L'assertion du P. Grenade ne doit donc pas être prise à la lettre.

son serviteur. Pourquoi cette différence? A considérer les choses d'un œil humain, l'officier de notre Evangile était un personnage d'un rang plus élevé que le centurion, et son fils avait plus de droit que le serviteur de l'autre. Pourquoi donc notre Seigneur en agit-il ainsi? Il voulut, sans aucun doute, blâmer par son exemple cette inclination perverse qui nous porte à honorer les riches et les puissants du siècle et à mépriser les pauvres, à considérer dans les hommes, non l'image de Dieu, non leur nature, non leurs mérites, non leurs vertus, mais uniquement leurs richesses et leur pouvoir. C'est le mal contre lequel l'apôtre saint Jacques s'élève avec force dans son épître : « Mes frères n'ayez point d'égards humains pour la condition des personnes, vous qui avez la foi de la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ. Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu, vous lui disiez : Asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout, ou asseyez-vous à mes pieds ; n'est-ce pas là faire différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en faites. Ecoutez, mes très-chers frères : Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde pour les faire riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qu'il aime? » *Jacob. II, 1, 5.* Ces paroles montrent que l'Apôtre a vu en esprit les mœurs des hommes de ce siècle. Quoi de plus fréquent de nos jours que cet abus? Un homme noble et puissant a-t-il besoin des services d'un magistrat ou de quelque fonctionnaire public, quel empressement, quel zèle pour l'obliger? Sa demande, ses ordres sont accueillis par un sourire de complaisance; on fera le plus grand cas de sa recommandation. Mais qu'un orphelin, qu'une veuve, qu'un étranger, qu'un pauvre ose frapper un peu trop souvent à la porte du juge pour lui recommander son affaire, on le reçoit durement, on le chasse, on le traite d'insolent et d'importun. Quelle conduite cruelle et inhumaine! Que nous sommes loin de suivre les conseils de l'Écclésiastique : « Rendez-vous affable à l'assemblée des pauvres;

humiliez votre âme devant les vieillards, et baissez la tête devant les grands. Prêtez l'oreille au pauvre sans chagrin; acquittez-vous de ce que vous devez, et répondez-lui favorablement et avec douceur. » *Congregationi pauperum affabilem te facito, et presbytero humilia animam tuam, et magnato humilia caput tuum. Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum, et responde illi pacifica in mansuetudine*, Eccli. iv, 7, 8. Telle est la sagesse chrétienne, telle est la conduite que le Maître céleste nous enseigne à tenir envers les pauvres. Il nous commande, cela est bien digne de remarque, devant un vieillard d'abaisser notre âme, et devant un grand d'abaisser notre tête, c'est-à-dire de la découvrir, pour nous apprendre que l'âge a droit à plus d'honneur que la richesse, soit parce que nous devons plus honorer la sagesse, apanage du vieillard, que la richesse, compagne de la grandeur; soit, comme le disait un saint personnage, parce que les vieillards sont arrivés plus tôt à la connaissance de Dieu, notre souverain Maître. Ainsi, mes frères, si nous nous glorifions de notre foi et de notre nom de chrétiens, réglons notre conduite et notre langage non sur les lois et les usages du monde, mais sur l'esprit et la conduite de Jésus-Christ. Et si quelqu'un s'imaginait que c'est là un conseil de peu d'importance, qu'il sache que la sainte Ecriture le range parmi les principaux devoirs de la religion : « Rendre honneur aux riches, aux personnes en dignité et aux pauvres, c'est la crainte du Seigneur, » *Eccli. x, 25*, et elle explique aussitôt en quoi consiste surtout la crainte du Seigneur, savoir, « à ne point mépriser l'homme juste quoiqu'il soit pauvre, et à ne pas glorifier le pécheur quoiqu'il soit riche. » Le Prophète royal range l'accomplissement de ce devoir parmi les vertus du juste : « Il regarde, dit-il, le méchant comme un néant, et il honore ceux qui craignent le Seigneur, » *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus, timentes autem Dominum glorificat*, Ps. xiv, 4. Comme s'il disait : Le juste compte pour rien les méchants, quelque illustres qu'ils soient par la naissance, la fortune ou le crédit; mais ceux qui craignent Dieu, il les respecte et les vénère, fussent-ils de condition basse et obscure et méprisés des hommes. Telle fut la conduite du juste Abdias, intendant de la

maison du roi : ayant rencontré sur le chemin le prophète Elie couvert de pauvres vêtements, il le traita avec les plus grands égards, comme s'il eût vu en lui quelque esprit céleste, et il se prosterna devant lui, le visage contre terre, et lui dit : Est-ce vous, Elie, mon Seigneur?..... Ne vous a-t-on pas dit, à vous, mon Seigneur, ce que je fis lorsque Jezabel tuait les prophètes de Dieu? » *Reg. xviii, 7 seqq.* — Je me suis étendu longuement sur ce sujet afin d'extirper de vos habitudes, s'il était possible, le mépris pour les étrangers et les pauvres. Je reviens maintenant au récit évangélique.

Lorsque le Sauveur lui eut dit : « Allez, votre enfant est plein de vie, l'officier crut à la parole de Jésus, et s'en alla. » Il était venu incrédule, il s'en retourna fidèle, après avoir entendu la bonne nouvelle de la guérison de son fils. Que notre esprit, mes frères, est prompt à embrasser ce qui nous sourit, ce qui répond à nos vœux, et lent, au contraire, à admettre ce qui répugne à nos désirs ! Le Sauveur reprochait tout-à-l'heure à l'officier de ne pas croire sans le témoignage des miracles, et celui-ci ne pouvait acquiescer à ses paroles ; mais dès qu'il entend Jésus lui promettre le salut si désiré de son fils, sa foi est prompte et entière. Ainsi, il n'est pas rare de voir des chrétiens qui, en entendant proclamer l'efficacité de la passion de Jésus-Christ et l'étendue de sa miséricorde envers les pécheurs, admettent avec empressement cette doctrine, et en font les plus grands éloges, parce qu'ils espèrent par là, tout en s'abandonnant à leurs passions, obtenir à la fin leur pardon et le salut éternel. Au contraire, parlez devant eux de la sévérité de la justice divine, de l'éternité et de la rigueur des peines de l'enfer, de la multitude de ceux qui se perdent, du petit nombre des élus, de la difficulté d'arriver au ciel ; en vain appuyez-vous ces vérités sur le témoignage des Ecritures, ils ne vous écouteront qu'à regret, ils accuseront d'erreur votre enseignement, ils sauront trouver des interprétations commodes pour obscurcir la lumière de la vérité, justifiant ainsi la parole de l'Ecclésiastique : « Le pécheur évitera d'être repris, et il trouvera des interprétations de la loi selon son désir. » *Peccator homo vitabil correp tionem, et secundum voluntatem suam inveniet compara-*

tionem, Eccli. xxxii, 21. Ou bien celle des Proverbes : « L'insensé ne reçoit point les paroles de prudence, si vous ne lui parlez selon ce qu'il a dans le cœur. » *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus*, Prov. xviii, 2. Certes, le salut de ces hommes est bien exposé. En effet, ayant besoin de conseil pour la conduite de leur vie, ils s'adressent non pas à ceux qui les guideraient dans la voie de la justice, mais à ceux qui flattent leurs passions, et pas plus que le roi Achab (III *Reg.* xxii), ils ne manquent de faux prophètes qui leur parlent, non selon la vérité, mais pour le plaisir. Il faut ranger dans cette catégorie ces chrétiens lâches que l'on voit à l'époque de la confession quadragesimale, évitant avec soin les confesseurs capables, de peur d'être condamnés par eux à restituer le bien d'autrui, à fuir les occasions de péché, ou tout autre sacrifice; ils choisissent, au contraire, des médecins ignorants et sans expérience, qui appliquent à leurs blessures des remèdes doux et agréables, mais sans effet; qui, selon la parole du Prophète, « leur versent un vin mêlé d'eau, » *Is.* i, 22, c'est-à-dire, altèrent la force de la vérité par de fausses interprétations; qui, enfin, selon le langage d'Ezéchiel, « mettent des coussins sous tous les coudes, » *Ezech.* xiii, 18, afin de procurer le repos à l'impie souillé de crimes. Ces lâches chrétiens sont doublement coupables, et parce qu'ils fuient la lumière de la vérité, et parce qu'ils s'imaginent ainsi tromper Dieu, tandis qu'ils ne trompent qu'eux-mêmes, et non celui qui scrute les pensées et voit le fond des cœurs. Mais poursuivons notre récit.

« Comme l'officier s'en retournait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui annoncèrent que son fils était en bonne santé. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier, lui répondirent-ils, à la septième heure la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure où Jésus lui avait dit : Votre fils est plein de vie; et il crut lui et toute sa maison. » Remarquez, je vous en prie, mes frères, quelle est l'immense miséricorde du Seigneur, alors même qu'il semble irrité. Après avoir repris sévèrement l'officier, voici qu'il use envers lui d'une telle clémence que non-seulement il rend la santé à son fils, mais qu'il lui accorde

à lui-même et à toute sa maison le don inestimable de la foi, et en fait ainsi, en quelque sorte, l'apôtre de toute sa famille.

Ici se présente une question importante : Comment un seul prodige a-t-il suffi pour procurer la foi à cet officier et à toute sa maison, tandis que les Juifs, témoins de miracles sans nombre, sont restés dans leur incrédulité? Voici notre réponse : le miracle, il est vrai, étant un acte propre à la divinité, donne une certitude pleine et entière des choses en témoignage desquelles il a été opéré ; mais il faut que le doigt de Dieu intervienne : c'est par lui que l'âme conçoit la foi du miracle, et sans lui le miracle serait opéré en vain. Combien de prodiges ne vit pas Pharaon? Combien, les tyrans qui tourmentaient les martyrs? Combien, et des plus éclatants, notre Seigneur n'en fit-il pas sous les yeux des Juifs? Et cependant l'apôtre saint Jean dit de ces derniers : « Témoins de tant de prodiges, ils ne croyaient pas, » *Joan. XII, 37*. L'avarice, l'ambition, la jalousie, la haine de la vérité les remplissaient et les aveuglaient; ils ne pouvaient contempler la lumière, que dis-je? ils fermaient à la vérité et à la grâce divine l'entrée de leur cœur. Je ne puis m'empêcher de vous citer sur ce sujet un exemple frappant. L'impie Jéroboam avait élevé des veaux d'or à Béthel et ordonné qu'on leur rendit un culte et des honneurs. Tout-à-coup un homme de Dieu arrive de Juda à Béthel, lorsque Jéroboam était près de l'autel et qu'il encensait; et il s'écria contre l'autel, en parlant ainsi de la part du Seigneur : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David, il s'appellera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui l'encensent maintenant, et brûlera sur toi les os des hommes. Et en même temps, pour preuve de ce qu'il disait, il ajouta : Voici ce qui fera connaître que c'est le Seigneur qui a parlé : l'autel va se rompre à l'instant, et la cendre qui est dessus se répandra par terre. Le roi ayant entendu ces paroles que l'homme de Dieu avait prononcées à haute voix, étendit sa main de dessus l'autel et dit : Qu'on l'arrête! Et en même temps la main qu'il avait étendue contre le prophète se dessécha, et il ne put plus la retirer à lui. L'autel aussitôt se rompit en deux, et la cendre qui était dessus se répandit, selon le miracle que l'homme de Dieu avait prédit par

le commandement du Seigneur. Alors le roi dit à l'homme de Dieu : Offrez des prières au Seigneur votre Dieu et priez pour moi, afin qu'il me rende l'usage de la main. Et l'homme de Dieu pria le Seigneur, et le roi retira sa main à lui, et elle devint comme elle était auparavant, » III *Reg.* XIII, 4-6. Trois miracles éclatants figurent dans ce récit : l'autel fendu, la main impie du roi desséchée, et cette même main subitement guérie à la prière du Prophète. Et cependant ce roi impie n'est point ébranlé : il persévère lui-même dans son impiété, et entraîne dans son crime le peuple confié à ses soins. Quelle fut, je vous le demande, la cause d'une telle démence? D'où venaient cet aveuglement et cette obstination? Sans aucun doute, de la dépravation de son âme qui, dévorée de l'ambition de régner, se rendit indigne d'apercevoir l'éclat de la lumière divine au milieu de tant de miracles. Ce qui vous montre, mes frères, quelle est la malice du péché, quels sont les funestes effets de l'endurcissement : l'âme devient aveugle au point de ne rien voir à la pleine lumière du jour. Ainsi s'accomplit la malédiction écrite dans la loi divine : « Le Seigneur vous frappera d'aveuglement et de folie : Vous marcherez à tâtons en plein midi, comme fait l'aveugle, étant enseveli dans les ténèbres, et vous ne pourrez plus guider vos pas, » *Deut.* XXVIII, 28, 29. Il ne faut pas chercher d'autre raison pour comprendre comment un si grand nombre de chrétiens, à qui on a souvent exposé du haut de la chaire sacrée les enseignements de la foi, tout ce qui regarde le jugement, les supplices de l'enfer, les joies célestes du paradis, restent cependant aussi insensibles à ces vérités imposantes, que s'ils entendaient le récit d'un songe ou d'une vaine fable. Telle est la force du péché, qu'il empêche les uns de se rendre aux miracles pour devenir croyants, et les autres d'obéir à leur foi pour pratiquer la piété et la justice.

En voilà assez sur la leçon de l'évangile. Nous allons maintenant, à l'occasion de la maladie du fils de l'officier, faire quelques considérations sur les calamités ordinaires de cette vie et montrer le fruit qu'on en peut retirer.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Il y avait, dit l'Évangéliste, un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. » Au lieu du mot *officier*, le texte porte littéralement *prince* ou *petit souverain*, *regulus*, soit parce que cet homme était souverain d'une cité, soit parce qu'il était de race royale, soit enfin parce qu'il exerçait dans la province des fonctions au nom de César. Mais ni la naissance, ni la dignité ne le préserva de la loi commune en vertu de laquelle les hommes sont exposés à une infinité d'accidents. Il faut chercher la cause de ces misères tout à la fois dans la fragilité de la vie humaine, que l'on compare avec raison au tissu de l'araignée; dans la dette du péché, qui soumet les mortels à divers châtimens, comme à un tribut qu'ils doivent payer; enfin dans un dessein de la divine providence, qui afflige les méchants pour les punir de leurs crimes, et les justes pour augmenter leurs mérites par l'exercice des vertus. Pour cela il envoie aux hommes des peines et des afflictions différentes selon la différence des personnes et des conditions. De même que dans les arsenaux des rois on tient en réserve des armures de toutes sortes, les unes destinées à des soldats robustes et de haute stature, les autres à des hommes plus faibles et d'une taille moins élevée : ainsi le souverain Arbitre du monde, mesurant les épreuves aux personnes, ne traite pas de la même manière les pauvres et les riches, les hommes de noble origine et ceux de basse extraction, les grands de ce monde et les hommes du rang le plus infime. « Le Seigneur, dit le Prophète, tient dans sa main une coupe pleine de vin fort et mélangé; il en verse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, » c'est-à-dire tantôt à l'un et tantôt à l'autre, selon les décrets de sa sagesse, mesurant à chacun sa portion de larmes, *Ps. LXXIV, 9*. Ce vin est « mélangé, » c'est-à-dire qu'on y a joint une grande quantité de lie amère. Vous voyez donc, mes frères, qu'aucun homme, quelle que soit sa condition, n'est à l'abri des traits de l'affliction. Qu'y a-t-il donc de surprenant que le fils de l'officier soit malade et près de mourir, puisque nous voyons s'éteindre les royaumes et les cités?

Mais, direz-vous, à quoi tendent ces réflexions? A montrer que

le genre humain tout entier se fait illusion lorsqu'il travaille avec tant d'ardeur à changer la pauvreté en richesse, à s'élever d'un rang inférieur à un rang plus haut, comme si après cela on devait être exempt des misères communes de la vie. On a vu, à l'origine du monde, les hommes s'efforcer d'élever jusqu'au ciel la tour de Babel pour y trouver un refuge contre un nouveau déluge : ainsi nous voyons la plupart aspirer après d'immenses richesses et une haute fortune, persuadés que, leurs désirs satisfaits, ils seront heureux, plus heureux du moins que les gens de condition inférieure. Insensés ! ils s'imaginent avoir échappé aux misères de la vie, et ils n'ont fait qu'en changer ! Car la divine Providence, qui envoie à chacun même ici-bas des consolations et des afflictions selon ses mérites, a, comme nous l'avons dit, des traits différents pour frapper les puissants et les faibles, les grands et les petits, les riches et les pauvres. Vous, riches, à qui la fortune s'est montrée favorable, qu'elle a élevés d'un rang obscur au faite des grandeurs, vous n'avez plus, il est vrai, les peines ordinaires de la pauvreté, mais vous avez celles de la richesse, souvent plus cruelles. Aussi Aristote enseigne-t-il qu'une condition médiocre est plus à l'abri des coups ordinaires du sort, et par conséquent plus digne d'envie qu'une condition élevée. Beaucoup de sages, après avoir goûté des grandeurs de la terre et vu de près les tempêtes et les orages qui les environnent, regrettant le repos de la vie privée, se sont hâtés de renoncer à l'agitation de la vie publique. Voici, sur ce sujet, des vers très-élégants de Sénèque dans son *Octavie* :

Quid me, potens fortuna, fallaci mihi
 Blandita vultu, sorte contentum mea
 Alte extulisti, gravius ut ruerem edita
 Receptus arce, totque perspicerem motus ?
 Melius lateham procul ab invidiæ malis,
 Remotus inter Corsici rupes maris :
 Ubi liber animus et sui juris, et mihi
 Semper vacabat studia recolenti mea.

« O fortune puissante, pourquoi, lorsque j'étais content de mon sort, me séduisant par ton sourire perfide, m'as-tu élevé au sommet des honneurs pour me précipiter ensuite et me mettre en face

de tant de craintes? Plus heureux mille fois lorsque, caché, loin des maux de l'envie, parmi les rochers de la mer de Corse, j'étais maître de moi-même, et trouvais toujours des loisirs pour me livrer à mes goûts. »

Ainsi s'exprime Sénèque, relégué en Corse par l'empereur Claude, et plus tard rappelé à Rome, où il devait, sous Néron, faire le sacrifice de sa vie. Nous concluons de là que ceux qui s'imaginent échapper, en changeant de condition, aux misères de la vie, ressemblent à ceux qui, par haine du froid, aspirent après les jours de la canicule. L'été ne leur apporte pas la délivrance de toute peine, mais un simple changement : au lieu de souffrir du froid, ils souffrent de la chaleur, incommodité plus fâcheuse encore. Il leur arrive ce dont le Seigneur menace les Juifs par la bouche du Prophète : « Comme si un homme fuyait de devant un lion et qu'il rencontrât un ours, ou qu'étant entré dans la maison, et s'appuyant de la main sur la muraille, un serpent le mordit. » *Quomodo si fugiat vir a facie leonis, et occurrat ei ursus; et ingrediatur domum, et inmitatur manu sua super parietem, et mordeat eum coluber*, Amos. v, 19. Mais que fais-je, mes frères, en parlant ainsi? Certes, je prêche des sourds, et puis m'écrier avec le Prophète : « Qui a cru à notre parole? » *Quis credidit auditui nostro?* Is. LIII, 1. Quel est celui qui, touché de ce discours, renoncera à cette cupidité insatiable, qui est la passion du monde entier? Pourquoi donc vous adresser ces réflexions, si elles doivent être inutiles? Elles serviront du moins à conserver dans la paix et la tranquillité ceux dont les biens ne sont pas considérables et à qui la fortune à peu souri : ils sont aussi moins exposés aux coups de la foudre qui ne frappe, dit le poète, que les hautes montagnes. « Tout ce qui dépasse la mesure, dit encore Sénèque, est nuisible; mais rien ne l'est plus que l'excès de la bonne fortune. Car ceux-là souffrent plus cruellement d'un revers qui n'en ont jamais éprouvé; il est dur d'abaisser sous le joug une tête qui ne s'est pas encore courbée. » Mais nous reviendrons bientôt sur ce sujet.

Ce que nous venons de dire montre « que le calice du Seigneur » est présenté, non-seulement aux hommes privés ou de pauvre condition, mais aussi aux princes et aux riches. Ajou-

terai-je aux hommes pieux et saints? Oui, sans doute, le Seigneur la leur présente aussi, mais d'une tout autre manière. Cependant certains passages de la sainte Ecriture semblent les exempter des afflictions communes aux autres hommes. Ainsi, dans Ezéchiel (chap. ix), le Seigneur veut que les justes soient préservés de la dévastation de Jérusalem et marqués du signe *thau*. Ainsi, dans l'Apocalypse (chap. vii), l'ange qui s'élevait du côté du soleil levant, ordonne aux quatre anges à qui il était donné de nuire à la terre et à la mer, de retenir leurs mains, afin que les serviteurs de Dieu, marqués au front d'un signe, échappent au désastre commun. Rappellerai-je encore ce verset du Psaume cinquante-neuvième : « Vous avez donné à ceux qui vous craignent un signal pour guider leur fuite hors de la portée de l'arc. » *Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant a facie arcus.* Ces passages et d'autres semblables semblent indiquer que les justes sont préservés, par la faveur divine, des orages de ce monde. Mais il n'en est pas ainsi. Le Seigneur leur présente aussi, comme nous venons de le dire, son calice à boire, quoique d'une manière différente. Il veut par là, entre autres choses, les porter à implorer son secours, éprouver et exercer leur foi, leur résignation, leur constance, les arracher au repos, aux délices d'une vie molle et efféminée. Et cette conduite est un bienfait de sa paternelle providence, Car Dieu, selon la juste remarque de Sénèque, porte aux hommes de bien un amour, non de mère, mais de père. « Ne vois-tu pas, dit ce philosophe, quelle différence il y a entre l'amour d'un père et celui d'une mère. Le premier fait de bon matin réveiller les enfants pour qu'ils se livrent à l'étude; même les jours fériés il ne les laisse pas oisifs; il fait couler leur sueur et quelquefois leurs larmes. Mais la mère les tient sous son aile, à l'ombre du foyer; elle ne veut pas de larmes, pas de chagrin, pas de travail. Dieu a pour les hommes un cœur paternel; il les aime sans faiblesse. Qu'ils soient, dit-il, exposés aux fatigues, aux douleurs, aux infortunes, afin de recueillir la véritable force. Les corps engraisés s'énervent dans l'inaction; et, incapables non-seulement de travail, mais de tout mouvement, ils s'affaissent sous leur propre poids. Une félicité non éprouvée

ne résiste pas à la première atteinte. Mais lorsqu'elle a lutté constamment avec l'adversité, elle se fait un bouclier de ses souffrances, et ne se rend jamais au mal; quand même elle serait abattue, elle combat encore à genoux. » (Sénèque, *de Provid.* II). Ainsi, au jugement de Sénèque, c'est le devoir d'un père d'exercer ses enfants au travail et à la fatigue : faut-il donc s'étonner que le Père céleste tienne la même conduite envers nous, qui sommes ses enfants, et qu'il nous éprouve par des afflictions, dont sa paternelle providence se hâte encore de nous délivrer? « Nombreuses sont les afflictions du juste, dit le Psalmiste, et le Seigneur les délivre de toutes. » *Multæ tribulationes justorum, et ex omnibus his liberavit eos Dominus*, Ps. xxxiii, 20. Car « Dieu, dit l'apôtre saint Pierre, sait arracher au péril ceux qui le craignent. » *Novit Dominus pios de tentatione eripere*, II Petr. II, 9.

Cette doctrine, néanmoins, donne lieu à une difficulté assez grave. Pourquoi le Seigneur, qui délivre ses serviteurs des maux qu'ils endurent, n'empêche-t-il pas les maux eux-mêmes avant qu'ils n'arrivent? Ne vaudrait-il pas mieux les prévenir que de les faire disparaître ensuite? Nous répondons que la conduite contraire de Dieu a de très-grands avantages. Car, dit l'Écclésiastique, « la miséricorde du Seigneur est reçue avec joie au temps de l'affliction, » chap. xxxv, 26. L'homme pieux, délivré de ses maux par le secours divin, répand son cœur en louanges et en actions de grâces envers son libérateur. De là ces suaves cantiques des saintes femmes, Marie, sœur de Moïse, Anne, la mère de Samuel, Débora et Judith, qui remercient le Seigneur avec une admirable piété de la protection qu'elles en ont reçue dans leur angoisse. Un autre avantage plus précieux encore, c'est que, à l'occasion du secours que Dieu accorde au milieu du danger, les trois vertus qui sont la substance de la religion chrétienne, la foi, l'espérance et la charité, reçoivent de merveilleux accroissements. La foi d'abord, en présence d'une protection de Dieu plus éclatante, s'augmente, souvent même prend naissance dans les âmes, comme nous le voyons par l'exemple de notre officier qui, voyant son fils miraculeusement rendu à la santé, « crut, lui et toute sa maison. » Ainsi encore le roi Nabuchodo-

nosor, à la vue de Daniel plein de vie dans la fosse aux lions, ordonna par un édit que tous ses sujets rendissent un culte au Dieu qui avait délivré son serviteur de la gueule des lions. L'espérance, à son tour, s'affermir dans le cœur du fidèle qui, ayant déjà éprouvé le secours du Seigneur, compte bien le recevoir encore s'il venait à tomber dans une calamité semblable. De là ces paroles de Moïse au peuple d'Israël : « Dieu vous a affligés par la faim, et il vous a donné pour nourriture la manne qui était inconnue à vous et à vos pères, pour vous faire voir que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute chose qui sort de la bouche de Dieu. » *Afflixit te penuria, et dedit tibi cibum manna, quod ignorabas tu et patres tui : ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei,* » Deuter. VIII, 3, c'est-à-dire, afin que cet acte de sa paternelle providence par lequel il a pourvu à vos besoins, vous apprenne à mettre en lui votre confiance dans toute espèce de calamité, et à espérer de lui le salut. Enfin la charité, reine des vertus, s'accroît aussi bien que ses compagnes, comme nous le voyons par l'exemple du Prophète royal : sauvé par la protection du ciel de la cruauté de Saül et des embûches de tous ses ennemis, il fait entendre ce beau cantique : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force ; le Seigneur est mon ferme appui, mon refuge et mon libérateur ; mon Dieu est mon aide, et j'espérerai en lui. » *Diligam te, Domine, fortitudo mea : Dominus firmamentum, et refugium meum, et liberator meus. Deus meus adjutor meus, et sperabo in eum,* Ps. XVII, 2, 3. Dans les derniers mots David joint l'espérance à la charité.

En m'étendant sur ce point au-delà de mes propres prévisions, je ne me suis pas écarté du devoir du prédicateur. Car parmi les fruits que nous retirons de l'explication des Ecritures, il faut mettre au premier rang, comme nous l'enseigne l'Apôtre (*Rom. xv, 4*), la consolation dans les peines et les afflictions de cette vie : elles nous apprennent à ne pas nous laisser abattre, à ne pas désespérer, à ne pas nous croire frappés et repoussés à jamais par la main du Seigneur, mais à penser, au contraire, que cette main, que cette paternelle providence nous conduit au salut par le chemin de l'épreuve.

Que nous reste-t-il, mes frères, qu'à nous hâter par la patience vers la récompense promise (*Philipp. III, 14*), nous rappelant les paroles de saint Paul : « Le moment si court et si léger des tribulations que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire, » *II Cor. IV, 17*; ou bien celles-ci : « C'est en passant par beaucoup de tribulations que nous devons entrer dans le royaume de Dieu, » *Act. XIV, 21*, ayant pour nous consoler et affermir notre espérance la pensée du même apôtre, que « les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire qui sera un jour révélée en nous. » *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis, Rom. VIII, 18.*

PREMIER SERMON

POUR

LE XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR.

Oportuit te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ?

Il fallait avoir pitié de votre frère, comme moi-même j'ai eu pitié de vous,
Matth. XVIII, 33.

Parmi les fautes où les hommes tombent le plus souvent, il faut placer en première ligne la haine, la colère et le désir de la vengeance. En effet, ces sentiments se produisent surtout lorsque nos désirs rencontrent un obstacle dans la volonté ou la malice du prochain; or, comme les passions humaines, et par conséquent les obstacles qui contrarient nos désirs, sont en grand nombre, nombreuses aussi sont les causes qui peuvent troubler notre âme et y enflammer la haine et la colère. Si ce péché était aussi léger qu'il est fréquent, il y aurait moins d'inconvénient à le commettre; mais il n'en est pas ainsi; car « la colère, dit saint Augustin, si elle arrive jusqu'à la haine, fait d'une paille une poutre et rend l'âme homicide. » C'est ce que nous lisons dans l'apôtre saint Jean : « Tout homme qui hait son frère est homicide. » *Omnis qui*

odit fratrem suum, homicida est, I Joan. III, 15. Saint Jean égale la haine à l'homicide, parce que celui qui, enflammé par la haine et la fureur, désire la mort de son frère, la lui a déjà donnée devant Dieu, qui lit au fond des cœurs. C'est d'ailleurs la doctrine constante des théologiens, que l'acte extérieur n'ajoute, comme ils disent, aucune difformité essentielle à l'acte intérieur de la volonté. Il ne faut donc pas nous étonner que l'Écriture appelle homicide celui qui désire la mort de son frère. Ensuite, si ce péché, qui est très-grave, n'avait du moins qu'un instant de durée, comme le parjure, par exemple, le blasphème, l'imprécation et beaucoup d'autres, qui passent en même temps que l'acte mauvais, le mal qui en découle serait moindre; mais d'ordinaire il en est tout autrement. N'avons-nous pas chaque jour sous les yeux des haines invétérées qui survivent à la mort elle-même et se transmettent aux enfants avec l'héritage paternel? A combien de péchés mortels ne donnent-elles pas lieu? Autant de fois la pensée de votre ennemi se présente à vous (et cela arrive très-souvent, puisque l'aiguillon de la haine ne se repose pas, même pendant le sommeil), si cette pensée renouvelle et confirme la haine que vous avez conçue contre lui, autant de fois vous vous rendez coupable d'un nouveau péché mortel, et autant de fois vous êtes homicide devant Dieu. Ajoutez que les autres fautes se partagent, si je puis ainsi parler, le genre humain. Il en est qui sont propres aux riches, d'autres aux pauvres; d'autres aux souverains, d'autres aux sujets; d'autres aux femmes, d'autres aux hommes; chaque état, chaque condition a les siennes. Mais la colère, la haine et la vengeance exercent leur empire sur le genre humain tout entier. Quel est celui qui n'a pas eu à se défendre contre ces monstres, et qui n'a jamais été vaincu dans cette lutte?

Voyant donc la violence et l'étendue de ce mal, le céleste Médecin a voulu nous donner, dans l'évangile de ce jour, un excellent remède pour nous en préserver. A la haine des hommes il oppose la haine de Dieu, sa colère à leur colère, la sévérité de sa vengeance et de ses châtimens à leurs désirs de vengeance. Car l'immuable vérité a prononcé cet oracle : « La même mesure dont vous vous serez servis envers les autres vous sera appliquée. »

Mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis, Luc, vi, 38. Si vous conservez de la haine contre votre frère, vous excitez contre vous la haine de Dieu; si vous gardez contre lui de la colère, vous provoquez contre vous la colère divine; si vous cherchez les moyens de vous venger de lui, la vengeance divine vous poursuivra. Car, dit l'Écclésiastique, « celui qui veut se venger tombera dans la vengeance du Seigneur, et Dieu lui réservera ses péchés pour jamais. » *Qui vindicari vult, a Domino inveniet vindictam, et peccata illius servans servabit*, Eccli. xxviii, 1. Pour confirmer et expliquer cet oracle, où se trouve le remède du mal si grave dont nous parlons, notre Seigneur a ajouté une parabole qui s'applique merveilleusement à son objet; non-seulement elle explique la nature de ce péché, mais elle en met sous les yeux et en fait sentir toute l'horreur. La voici :

I.

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs, et il s'en présenta un qui lui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas le moyen de les rendre, son maitre ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, et tout ce qu'il avait, pour l'acquit de sa dette. Le serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Prenez patience à mon égard, et je vous paierai le tout, » etc.

Ce roi qui appelle ses serviteurs à lui rendre compte, c'est le même sans aucun doute dont saint Jean dit dans l'Apocalypse (chap. xix, 16), qu'il porte « écrit sur sa robe et sur sa cuisse : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » Les serviteurs de ce Roi, ce sont les hommes, c'est nous à qui cette dénomination convient beaucoup plus qu'aux anges. Car tandis que les anges ne sont les serviteurs de Dieu qu'en vertu de leur création, nous le sommes à un double titre, parce qu'il nous a créés et parce qu'il nous a rachetés. L'époque de cette reddition de compte, c'est le jour du jugement, où, dit saint Paul, « nous comparâtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps, » II Cor. v, 10.

C'est par une réflexion semblable que Salomon termine le livre où il passe en revue toutes les vanités que les hommes poursuivent : « Et Dieu, dit-il, fera rendre compte en son jugement de tout ce qui se fait, soit de bien, soit de mal. » *Cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit*, Eccl. xii, 14. Certes, les méchants en ce jour auront bien des sujets de terreur ; mais la colère du Juge en particulier leur inspirera une telle épouvante qu'ils « se cacheront », dit saint Jean, dans les cavernes et les rochers des montagnes, et ils diront aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et dérobez-nous à la colère de l'Agneau, parce que le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra subsister ? » *Apocal. vi, 16, 17*. L'Apôtre se sert de l'expression, *colère de l'Agneau*, pour indiquer que Dieu montrera ce jour-là autant de colère qu'il avait auparavant montré de mansuétude. De même donc que sa mansuétude a dépassé toute nature, puisque le « Seigneur de majesté » endure d'être souffleté par ses serviteurs et pour ses serviteurs, de même sa colère éclatera au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, alors qu'il condamnera à un si cruel supplice ceux qu'il aimait si tendrement et dont le salut lui coûte si cher. Pour qu'une mère prenne son enfant dans ses bras et le jette elle-même sur le bûcher au milieu des flammes dévorantes, à quel degré de fureur, je vous le demande, ne doit-elle pas en être arrivée ? Eh bien ! ce doux Agneau nous portait un amour plus que maternel, après nous avoir enfantés au milieu des douleurs de sa croix : de quelle colère sera-t-il donc transporté lorsqu'il livrera à des flammes éternelles ceux qu'il aimait à ce point ? Cette colère, son cœur ne pourra la contenir ; elle illuminera son visage, et les méchants en seront si épouvantés, qu'au jugement de saint Jean Chrysostome ils aimeraient mieux fixer dix mille éclairs que de voir ce visage, autrefois si aimable, se détourner d'eux, et ce regard, autrefois si doux, se remplir de menaces.

Tel est donc le temps marqué par la justice divine, où tous les mortels à la fois et sans distinction rendront compte de leurs œuvres. Mais il y en a un autre où la vie de chacun sera exami-

née en particulier. A la fin du monde, le jugement universel ; à la fin de la vie de chacun, le jugement privé, la sentence particulière. Mais ce qui aura été décidé dans le jugement privé ne sera pas changé dans l'autre, si ce n'est que les méchants recevront alors un surcroît de peines. Car, au dernier jour, tous les corps, fussent-ils réduits en cendre et en poussière, dispersés par les vents, ressusciteront pleins de vie ; afin que les justes et les méchants, qui ont fait servir leurs membres à la justice ou à l'iniquité, reçoivent dans leur corps et dans leur âme la récompense de leurs bonnes œuvres ou le châtiment de leurs crimes. Mais la sentence elle-même qui aura été rendue à l'heure de la mort ne sera pas changée. C'est pourquoi le jugement particulier n'est pas moins redoutable que le jugement général. Aussi lisons-nous que plusieurs saints personnages, se voyant près de mourir, à la pensée qu'ils allaient paraître devant Dieu pour être jugés, ont donné de grandes marques de crainte. Le bienheureux Père Agathon, très-célèbre parmi les solitaires d'Egypte, étant à l'agonie, fut saisi d'une vive impression de terreur, et comme ses disciples, qui connaissaient l'innocence de sa vie, lui en demandaient la cause : « Les jugements de Dieu, mes enfants, leur dit-il, sont bien différents de ceux des hommes. *Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort,* » Prov. xvi, 25. En effet, quel est celui qui vit assez saintement pour pouvoir défendre et gagner sa cause au tribunal de Jésus-Christ, si le souverain Juge veut exiger tout ce qui lui est strictement dû ? De là ces paroles du Prophète royal : « Si vous tenez compte de nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui subsistera devant vous ? » Ps. cxxix, 3. Selon la remarque de saint Augustin, il ne dit pas : « Je ne subsisterai pas devant vous, » mais : quel est celui, fût-il pieux et juste, qui subsistera ? Malheur aux vertus mêmes que nous louons, si elles sont jugées sans miséricorde !

Parmi les serviteurs qui vinrent rendre compte, il s'en présenta un, dit l'Évangile, qui devait dix mille talents. Quel est le débiteur d'une somme si considérable ? C'est quiconque a commis un seul péché mortel. Pesez les principales circonstances de cette faute, et vous en comprendrez facilement l'infinie gravité. La gravité du

péché se tire et de la dignité de la personne offensée, et de la bassesse du pécheur, et des motifs de l'offense, surtout si le mépris vient s'y joindre.

Si donc vous considérez la dignité de la personne que nous offensoons, c'est Dieu, dont la bonté et la majesté sont si grandes, que quand nous aurions toutes les facultés réunies des hommes et des anges, nous ne l'aimerions jamais comme il le mérite. Tels sont ses bienfaits envers le genre humain, que mille morts souffertes pour lui chaque jour ne seraient point un retour suffisant. Qu'est-ce en effet que la mort d'un homme pour répondre à la mort du Fils unique de Dieu? Mais laissons de côté ce suprême bienfait, pour considérer uniquement celui dont les philosophes païens eux-mêmes, au témoignage de saint Paul, avaient la connaissance, savoir, « qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être, » *Act. xvii*, 28. Car personne d'entre nous ne peut, sans son secours, sans sa force et sa puissance, faire un mouvement, avancer le pied, lever la main, former un son, respirer. Qu'y a-t-il donc de plus indigne que de vous révolter contre celui sans lequel ni vous, ni aucune créature ne pourriez subsister un seul moment? Car comprenez bien, dit saint Hilaire, que Dieu seul est si essentiellement, qu'en lui l'être est, non pas un accident, mais la substance; dans les autres créatures, au contraire, dans les esprits bienheureux eux-mêmes, l'existence n'est pas la substance, mais un accident. Car quoique les anges ne portent en eux-mêmes aucune cause de corruption, puisque, purs esprits, ils ne sont pas comme nous composés d'éléments et de qualités contraires, cependant ils ne subsistent et ne se conservent que par la permission et la providence de Dieu. Otez cette providence, ils retomberont à l'instant dans le néant d'où ils ont été tirés. C'est donc un bienfait divin qui nous donne, à nous aussi, l'existence, le mouvement et l'être, en sorte que sans sa permission et sa volonté nous ne pourrions même pas respirer. Cela est tellement vrai que, selon la remarque de saint Denys, quand un impie vomit des blasphèmes contre Dieu, il ne pourrait pas, sans Dieu, remuer la langue : quoique Dieu ne soit en aucune manière la cause de son péché. C'est pourquoi, si un seul moment il détournait de nous

on regard, nous retomberions aussitôt dans le néant. S'il ne nous donnait ses créatures pour nous nourrir, nous succomberions à la faim. S'il ne prenait soin de nous vêtir, les rigueurs du froid nous ôteraient la vie. S'il ne prenait notre défense, les ennemis du genre humain nous feraient périr. S'il ne nous protégeait contre nos propres fureurs, nous nous donnerions mutuellement la mort. S'il ne nous éclairait de sa lumière, nous tomberions dans les embûches du diable. S'il ne consolait nos tristesses, nous succomberions sous le poids des peines d'ici-bas. Ainsi, mes frères, quand vous commettez le péché, vous offensez celui qui « tient dans sa main, dit Daniel, le souffle de votre vie, » *Dan. v, 23*. Vous offensez celui qui régit l'univers, qui assigne des lois aux astres et à toute la nature. Vous offensez celui « en présence duquel le monde tout entier est comme ce petit grain qui donne à peine une légère inclination à la balance, et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre, » *Sapient. xi, 23*. Vous offensez celui « qui regarde la terre, et elle tremble; qui touche les montagnes, et elles s'embrasent, » *Ps. ciii, 32*. Vous offensez celui « qui fait un signe, et les colonnes du ciel tressaillent et s'étonnent, » *Job. xxvi, 11*. Enfin vous offensez celui « qui a les clefs de la mort et de l'enfer, » *Apocal. i, 18*; qui, « après qu'il a tué le corps, a le pouvoir de précipiter l'âme dans la géhenne, » *Luc. xii, 5*. Quoi de plus périlleux, quoi de plus insensé que d'offenser les yeux d'une majesté si redoutable? « Ne me respecterez-vous donc point, dit le Seigneur dans Jérémie, et ne tremblerez-vous point devant ma face? Moi, qui ai mis le sable pour borne à la mer; qui ai prescrit à l'océan une loi éternelle qu'il ne violera jamais; ses vagues s'agiteront, ses flots s'élèveront avec furie, et ils ne pourront passer cette limite, » *Jerem. v, 22*.

Si vous considérez maintenant la personne qui offense, c'est un homme, un néant vis-à-vis de la majesté infinie, moins qu'un néant par son péché : et ce chétif vermisseau ose s'élever contre le Seigneur de majesté ! Si vous examinez enfin le motif de l'offense, vous y découvrirez un surcroît d'indignité. Le chef des anges, Lucifer, séduit par l'ambition de devenir un Dieu, se révolta contre son Créateur. Eve, la mère du genre humain,

éprise d'un désir à peu près semblable, voulut posséder la science divine. Mais pour quels motifs les hommes violent-ils les lois et les commandements de Dieu? J'ai honte de le dire : l'un, c'est pour un gain sordide; l'autre, pour un honteux plaisir; un autre, pour une vaine distinction, pour un souffle de popularité. Quelques-uns n'ont pas même de motif pour se parjurer et déchirer la réputation du prochain, c'est-à-dire qu'ils péchent sans se proposer aucun profit, ce qui est un mépris plus injurieux encore de la majesté de Dieu. Ajoutez que, par une insigne impudence, ce que nous n'oserions faire en présence du dernier des hommes, nous ne craignons pas de l'accomplir en la présence et sous les yeux de la majesté divine. Dieu se plaint de cet outrage dans Jérémie : « Vous faisiez le mal sous nos yeux. C'est moi, moi qui l'ai vu, dit le Seigneur, » *Jerem. vii, 11.*

Si quelqu'un considère toutes ces circonstances, et surtout la grandeur infinie de la majesté divine, il trouvera certainement qu'un seul péché mortel équivaut à une dette de mille talents, c'est-à-dire à une dette infinie. Voilà pourquoi notre Seigneur a mis dans la parabole cette somme énorme de dix mille talents; il voulait indiquer par là l'immense gravité du péché, gravité telle, que les mérites réunis de tous les hommes, si ceux du Fils de Dieu ne s'y joignaient, ne suffiraient pas à effacer la tache d'un seul péché mortel. C'est là sans doute la pensée de l'Évangéliste lorsque, parlant du serviteur, il ajoute : « Comme il n'avait pas de quoi payer, le maître ordonna de le vendre, » etc. Car aucun homme ne saurait trouver en lui-même une satisfaction digne d'être offerte à Dieu pour un seul péché mortel.

Mais laissant de côté ce calcul tiré de la gravité de l'offense, si chacun de nous examine sa vie jusqu'à ce jour, il trouvera bientôt qu'il est débiteur de dix mille talents, c'est-à-dire coupable d'une infinité de fautes. Les seuls péchés de pensées, de paroles, de regards, pour omettre tous les autres, suffiraient à compléter ce nombre. Comptez, je vous prie, tous les désirs, tous les entraînements coupables de votre cœur. Mais ce calcul, qui pourra le faire? Qui pourra énumérer toutes les inspirations criminelles de la chair et du sang? Comptez les fautes commises par la langue :

tant de formules de jurements et de parjures empruntées aux noms les plus vénérables qui soient au ciel et sur la terre ; tant d'injures vomies contre le prochain ; tant d'imprécations, tant de mensonges, tant de paroles orgueilleuses, vaines, blessantes, impures, obscènes ? Parlerai-je de la détraction et de la médisance ? Quand avons-nous entretenu avec le prochain une conversation un peu longue, sans que la vie et la conduite de nos frères en fissent presque tous les frais ? Que dirai-je de la concupiscence des yeux ? Que d'hommes, interrogés s'ils ont cessé par crainte de Dieu de convoiter ce qu'ils ne regardaient pas sans danger, pourraient répondre ouvertement que cela ne leur est jamais arrivé, et répéter la parole de Salomon : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai permis à mon cœur de jouir de toutes sortes de plaisirs ! » *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur.* Eccle. II, 10. Enfin un grand nombre pourraient dire en toute vérité : J'ai vécu comme s'il n'y avait pour moi ni Dieu, ni providence, ni compte à rendre, ni différence entre le bien et le mal, comme si la mort ne m'attendait pas, et après elle le jugement et l'enfer. Oublieux des récompenses et des châtimens futurs, de mes devoirs envers Dieu, de ses préceptes, de ses lois, de ses promesses, de ses menaces, je me suis livré tout entier au service du monde. — Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui a mené une vie pareille est redevable au souverain Maître de dix mille talents, c'est-à-dire d'une infinité de péchés ?

Il approche donc, mes frères, le moment de rendre compte, c'est-à-dire l'heure de la mort à laquelle nous arriverons bon gré mal gré, nous tous qui sommes ici ; tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous nous trouverons au rendez-vous commun. Car, dit le Psalmiste, « quel est l'homme qui pourra vivre sans voir la mort ? » *Ps. LXXXVIII, 49.* Elle approche cette heure formidable où, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, l'homme comprendra qu'il lui faut sortir de ce monde pour entrer dans celui des âmes, monde nouveau et inconnu pour lui, et là rendre compte de sa vie passée. Mais à peine aura-t-il jeté un regard sur ses œuvres, qu'il se reconnaîtra débiteur de dix mille talents,

dont il a à rendre compte à un juge incorruptible, très-équitable et très-sage, qui ne laissera pas sans châtement la faute d'une parole inutile. Que fera ce débiteur d'une somme si énorme ? A qui s'adressera-t-il ? A quel expédient aura-t-il recours ? Autant sa dette est grande, autant est court le temps qui lui est laissé pour se libérer par les travaux de la pénitence. Dans cette extrémité, à quoi va-t-il se décider ? S'il y a ici un homme qui, se voyant aux portes de la mort, a éprouvé une détresse semblable, je lui demanderai ce qu'il a fait, ce qu'il a dit. La même chose, sans doute, que fit le débiteur de l'Évangile : « De grâce, Seigneur, s'écria-t-il, prenez patience à mon égard, et je vous rendrai tout ; » c'est-à-dire, je ne vous demande pas de me remettre la moindre partie de cette énorme dette, mais seulement de m'accorder quelque délai. « Prenez patience à mon égard, » Seigneur, c'est-à-dire accordez-moi, comme autrefois au roi Ezéchias, le temps de faire pénitence. « Ne me rappelez pas lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de mes jours, » *Ps.* ci, 25. « Trêve, laissez-moi me livrer à ma douleur, avant que je parte, sans espérance de retour, pour la terre des ténèbres et de l'horreur, » *Job.* x, 20. Car, Seigneur, si vous m'appellez en ce moment, vous ne me trouverez point préparé ; je crains que vous ne me jetiez dans la prison de la géhenne, pour ne jamais en sortir. C'est pourquoi « prenez patience à mon égard et je vous rendrai tout. » Qu'est-ce à dire, *je vous rendrai tout* ? Telle est la disposition de cet homme en face de l'immense danger où il se trouve, que, ne se contentant pas d'une pénitence commune, il n'aspire à rien moins qu'à surpasser la vie austère des anachorètes, afin de pouvoir par ce moyen se libérer d'une dette si considérable.

Comment ce roi libéral accueillera-t-il cette prière ? Il accorde beaucoup plus qu'on ne lui demande. On lui demandait un délai, et il remet la dette entière. Oui, il est bon, il est miséricordieux le Seigneur ; dans l'abondance de sa miséricorde, il va au-delà de nos mérites et de nos vœux, et par cet exemple d'indulgence, il nous engage à la bonté et à la compassion envers nos frères.

II.

Après avoir vu la bonté et la clémence de notre Roi, examinons maintenant la cruauté inhumaine du serviteur. A peine a-t-il, par le bienfait de Dieu, échappé à un danger si terrible, que le diable lui fait oublier ce qui vient de se passer : ses angoisses, ses craintes, sa prière, ses bonnes résolutions, la remise de sa dette, tout cela est pour lui comme un rêve, une vision nocturne qui s'évanouit sans laisser de trace. Il n'est pas rare en effet de rencontrer des hommes qui, à l'approche de la mort, forment d'admirables projets ; s'ils ont des dettes, ils se mettent en mesure de les payer : mais quand la maladie a disparu, ils ne continuent pas et oublient ces belles résolutions. La force, que dis-je ? la tyrannie de l'habitude est telle, qu'elle ne souffre pas qu'ils changent de conduite et entrent dans une voie nouvelle. Je les comparerais volontiers à Pharaon qui, sous les coups de la verge du Seigneur, promettait de faire pénitence, et, le danger passé, revenait à son naturel dur et impitoyable. Aussi, mes frères, devez-vous regarder comme suspecte et pleine de périls cette pénitence tardive d'hommes qui ont toujours mal vécu ; c'est sur elle qu'ils fondent leurs espérances de salut, mais l'expérience de tous les jours montre que c'est un fondement peu solide. Je n'aurai confiance à ces beaux projets de conversion que lorsque je verrai leurs auteurs, revenus à la santé, pratiquer la prière et les sacrements, et avoir recours aux remèdes qui peuvent guérir le péché.

C'est ce que notre Seigneur a voulu nous enseigner par l'exemple de cet ingrat serviteur. Celui-ci, en effet, après avoir obtenu de son maître la remise de dix mille talents, rencontre un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le saisit aussitôt et le serrant jusqu'à l'étouffer, il lui dit : « Rends-moi ce que tu me dois. L'infortuné se jetant à ses pieds lui demandait grâce en lui adressant la même prière qui venait, dans sa propre bouche, d'être si généreusement exaucée : « Prenez patience à mon égard, et je vous rendrai tout. » Prière inutile ! oublieux de la grâce qu'il vient de recevoir, le serviteur ferme ses oreilles et son cœur à tout sentiment de compassion. Que fais-tu malheureux ? As-tu donc

si tôt perdu le souvenir de la faveur qui vient de l'être faite? Pourquoi la prière de ton compagnon n'aurait-elle pas auprès de toi la même efficacité qu'a eue la tienne auprès d'un si grand Seigneur et roi? Est-ce que tu ne reconnais pas ces paroles qui, il n'y a qu'un instant, ont obtenu pour toi, non-seulement un délai, mais la remise entière de ta dette? Expliquons cela plus clairement. Vous deviez, mon frère, dix mille talents, c'est-à-dire un nombre infini de péchés, pour lesquels vous méritiez d'éternels supplices; Dieu vous a fait grâce. Après ce bienfait, quelqu'un vous a fait une injure, causé un préjudice; on vous a intenté un procès injuste, on a terni votre réputation par la médisance ou la calomnie, on vous a nui enfin de quelque manière. Mais ce coupable, touché de repentir, vient lui-même vous demander pardon, ou bien il envoie des amis pour intercéder en sa faveur auprès de vous. Quelle conduite allez-vous tenir? Loin d'ouvrir votre cœur à la compassion, vous repoussez durement ces paroles de paix. Quoi, dites-vous, je ferai grâce à un misérable qui m'a nui sans aucun sujet de ma part? qui n'a répondu à mes bienfaits que par la méchanceté? qui m'a donné les qualifications les plus blessantes et les plus injurieuses? Non, je n'en ferai rien, je ne le supporterai pas davantage; il faut que ma vengeance ait un libre cours; les supplications de tous les habitants du ciel ne l'arrêteraient pas. — Dites-moi, mon frère, en vous adressant une parole blessante, en vous causant quelque préjudice, votre compagnon est-il plus coupable que vous qui, presque à chaque moment de votre vie, avez grièvement offensé, non pas un homme comme vous, mais le Souverain des cieux et des anges? Ah! entre les deux crimes il y a la même différence qu'entre une dette de dix mille talents et une de cent deniers, c'est-à-dire que l'injure faite à Dieu est infiniment plus grave qu'une injure quelconque faite à un homme. Si donc le Seigneur vous a déjà tant de fois et si facilement pardonné vos fautes, pourquoi refusez-vous, pour l'amour de lui, d'en pardonner une seule commise contre vous? Comment l'exemple d'un Dieu ne dispose-t-il pas votre cœur à la compassion? Comment, après que le Seigneur s'est fait si bon et si miséricordieux pour vous, vous montrez-vous si cruel et si in-

humain pour votre frère? Ah! votre cruauté jette dans l'étonnement les esprits bienheureux eux-mêmes, comme notre Seigneur semble l'indiquer par ces paroles : « Les autres serviteurs, voyant ce qui venait de se passer, en furent fort affligés, et vinrent tout raconter à leur Maître. »

Quel sera le châtement de cette cruauté? nous pouvons le conjecturer de la douceur même et de la miséricorde de Dieu, de ce Dieu élément, qui s'est laissé apaiser par une seule parole, et, accordant plus qu'on ne lui demandait, a fait la remise entière d'une dette si considérable. Lui qui aime tant la miséricorde, quelle haine n'aura-t-il pas pour les cœurs durs et impitoyables qui lui ressemblent si peu? Il entre donc dans une vive colère, et faisant appeler le serviteur inhumain : « Méchant serviteur, lui dit-il, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'avais prié; ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? Alors son maître, irrité, le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. » Selon la juste remarque de saint Jean Chrysostome, ce n'est point à cause de l'énorme dette de dix mille talents que le Maître nous est présenté comme en colère, qu'il appelle le serviteur méchant et qu'il le livre aux bourreaux : tout cela ne vient qu'après le crime d'inhumanité, ce qui nous montre combien il est grave. Pour toutes ses autres fautes, le serviteur n'a qu'à dire un mot, et il obtient son pardon; mais à cause de celle-ci, il est condamné à l'instant, et de plus obligé à payer la dette qui lui avait été remise. « Son maître, dit l'Évangile, le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il payât ce qu'il devait, » double punition et de sa dureté et de son ingratitude. Saint Jean Chrysostome ajoute que ce fut surtout le péché de dureté qui fut ainsi puni. Car si la miséricorde, la mansuétude et l'indulgence pour les autres se trouvent dans un homme qui se repent de ses fautes, il en obtiendra bien plus facilement le pardon, comme l'attestent les paroles du Sauveur : « Si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés. *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis Pater vester cœlestis delicta vestra,* Matth. vi, 14. On voit par là combien la bonté et la miséricorde

ont de pouvoir et d'efficacité pour obtenir grâce auprès de Dieu. Au reste, le dernier verset de notre évangile montre que toute cette parabole a pour but de nous éloigner de la dureté de cœur : « C'est ainsi, dit le Sauveur, que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. »

III.

Mais, pour donner à cette maxime de Jésus-Christ un peu plus de développement, je vous demanderai, mes frères, quelle est la chose que vous désirez le plus. Chacun de vous me répond sans hésiter qu'avant tout il désire le salut et la félicité éternelle. Car, comme la fin dernière de la vie humaine est au premier rang des choses que nous devons rechercher, puisque tout le reste s'y rapporte, et comme cette fin n'est autre que la vie éternelle, il s'ensuit que tout homme sensé ne désire et ne doit désirer rien davantage en cette vie. Cela posé, soyez bien persuadés que la seule voie de salut pour tous, c'est d'obtenir du Seigneur le pardon de nos fautes, et que nul n'obtiendra ce pardon, si lui-même ne l'accorde à son frère. La parole de notre Seigneur est immuable : « C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. » Combien ce décret est juste et plein de miséricorde, nous le voyons par ce passage de l'Ecclésiastique : « L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a point de compassion d'un homme semblable à lui, et il demande le pardon de ses péchés ! Lui qui n'est que chair garde sa colère, et il demande miséricorde à Dieu ! Qui pourra lui obtenir le pardon de ses péchés ? *Homo homini reservat iram, et a Deo querit medelam ! In hominem similem sibi non habet misericordiam, et de peccatis suis deprecabitur ! Ipse, cum caro sit, etc.* Eccli. xxviii, 3-5. Qui oserait, en effet, prier le Père des miséricordes d'avoir pitié d'un homme impitoyable pour les autres, demander pardon pour celui qui ne pardonne à personne ? Ce ne seraient ni les saints qui sont dans le ciel, ni les anges, ni la Reine des anges et des hommes, parce qu'ils savent qu'ils l'essayeraient en vain. Au contraire, celui qui se montre facile et indulgent pour son frère, trouvera

Dieu indulgent et facile à son égard, au témoignage de l'Écclésiastique, où nous lisons : « Pardonnez à votre prochain le mal qu'il vous a fait, et vos péchés seront remis quand vous en demanderez pardon. » *Relinque proximo tuo nocenti te, et tunc deprecanti tibi peccata solventur*, Eccli. xxviii, 2. Notre Seigneur nous enseigne la même chose dans saint Marc : « Lorsque vous vous présenterez pour prier, dit-il, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux, vous pardonne aussi vos péchés. » *Cum stabitis ad orandum, dimittite si quid habetis adversus aliquem, ut et Pater vester qui in cælis est dimittat vobis peccata vestra*, Marc. xi, 25.

S'il en est un seul à qui tout ce qui précède ne suffise pas pour ouvrir son cœur au pardon, qu'il médite attentivement cette autre parole de l'Écclésiastique : « Rappelez-vous votre dernière heure, et cessez de nourrir aucune inimitié. » *Memento novissimorum, et desine inimicari*, Eccli. xxviii, 6. Certes, voilà un motif sérieux, irréfutable, pour nous porter à l'indulgence. Je m'adresse en ce moment à chacun de vous, mes frères; représentez-vous, je vous prie, vous tous qui êtes ici pleins de santé, qu'un jour viendra où, dans la dernière lutte de votre agonie, laissant derrière vous toutes les choses de la vie, et voyant en face de vous l'éternité du siècle futur, vous commencerez à songer sérieusement au sort qui vous attend. Alors pour la première fois vous vous verrez placés sur les limites du temps et de l'éternité, entre le temps d'où vous allez sortir, et les espaces infinis de l'éternité où vous allez entrer. Des yeux de l'esprit vous apercevrez d'un côté la géhenne, de l'autre le séjour des âmes bienheureuses, sans savoir quelle sera votre part, et Dieu descendant du ciel pour vous juger. Votre âme, incertaine et inquiète de la sentence qui va être rendue, commencera à sentir l'épouvante; car elle comprend que dans trois ou quatre heures le souverain Juge aura, par une sentence irrévocable, fixé son sort pour jamais. Le sort qui l'attend, elle l'ignore tout-à-fait, car « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, » *Eccle. ix, 1*. Dans ce moment d'appréhension et de vive anxiété pour l'âme, surtout pour celle qui sentira l'aiguillon du remords, qu'est-ce, je vous le demande, qui la tour-

mentera davantage, si ce n'est le souvenir de sa vie passée dans le crime? De quelle haine elle détestera ses fautes? Son suprême désir ne sera-t-il pas de trouver favorable le visage de son Juge, dont elle sait que son éternité dépend? Ce désir, aucune éloquence humaine ne pourrait en exprimer la violence et la vivacité. J'essaierai cependant de le faire par un exemple. Lorsque le saint patriarche Jacob revenait de la Mésopotamie dans le pays de Chanaan, il avait une grande frayeur d'Esau, son frère, qu'il croyait avoir irrité contre lui en lui enlevant le droit de primogéniture. Mais lorsqu'on vint lui annoncer que son frère s'avançait au devant de lui avec quatre cents hommes, alors, ses craintes redoublant, il prit des mesures pour sauver ses enfants, envoya à Esau des présents pour l'apaiser, et implora le secours du ciel avec de plus vives instances. « Dieu d'Abraham mon père, dit-il, Dieu de mon père Isaac, je suis indigne de toutes vos miséricordes et de la vérité que vous avez gardée dans vos promesses. Délivrez-moi de la main de mon frère Esau, parce que je le crains extrêmement, de peur qu'à son arrivée il ne passe au fil de l'épée la mère avec les enfants, » *Gen. xxxii, 9-11*. Enfin, quoique rassuré par la vision et la bénédiction divine, dès qu'il aperçoit Esau il se prosterne sept fois en terre devant lui, afin d'apaiser, par ces témoignages d'une rare humilité, la colère de son frère. Maintenant, chrétiens, pour en revenir à notre sujet, comparons, je vous prie, le danger, la situation, les personnes. Une seule fois Jacob avait offensé son frère, si encore son action peut être regardée comme une offense; vous, ce n'est point votre frère, mais le Seigneur de majesté que vous avez offensé, non pas une fois, mais un nombre presque infini de fois. Esau ne pouvait tuer que le corps : sa fureur ne portait pas plus loin; mais Dieu peut condamner à la mort éternelle et jeter en enfer le corps et l'âme tout ensemble. Si donc Jacob avait une si grande crainte de son frère qui n'avait de pouvoir que sur la vie corporelle, combien, je vous le demande, n'est-il pas plus à craindre Celui qui, après avoir frappé le corps, peut condamner l'homme, je ne dis pas à un supplice de quelques instants, mais à la mort éternelle? Si Jacob avait un tel désir de trouver grâce et faveur auprès

d'Esau que, celui-ci ayant refusé ses présents, et s'offrant à l'accompagner, il répondit : « N'en usez pas ainsi, je vous prie; mais, si j'ai trouvé grâce devant vous, recevez de ma main ce petit présent; car j'ai vu votre visage comme si je voyais le visage de Dieu, » *Gen. xxxii; 10* : combien l'homme qui va quitter cette terre désirera-t-il plus ardemment encore trouver grâce auprès de Celui qui tient en sa main les clefs de la vie et de la mort éternelles? Non, pour peindre ce désir, l'éloquence de Démosthènes et de Cicéron ne suffirait pas.

Avez-vous à cœur, mes frères, de trouver, en ce jour décisif pour votre salut, un Dieu favorable et propice, l'évangile d'aujourd'hui vous enseigne le moyen d'y réussir. Soyez bienveillants pour vos frères, si vous voulez que Dieu le soit pour vous; soyez indulgents à leur égard, si vous voulez que Dieu le soit à votre égard. Pardonnez, afin qu'il vous soit pardonné; que celui qui vous a offensé une fois trouve grâce à vos yeux, si vous-mêmes, qui avez offensé Dieu des milliers de fois, vous désirez trouver grâce devant lui : et ainsi, votre miséricorde vous ayant obtenu miséricorde, vous entrez au séjour des joies éternelles des bienheureux.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XXI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON S'ÉLÈVE CONTRE LES INIMITIÉS, LES DÉSIRS DE VENGEANCE ET LE REFUS DE PARDONNER.

Sic Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.

C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. *Matth. xviii, 35.*

Le monde, personne ne l'ignore, est l'un des trois principaux ennemis de notre âme. Nous entendons par là, non cet univers, œuvre admirable de Dieu, qui nous invite à bénir le Créateur, mais les hommes mondains, attachés aux biens terrestres. De quelle manière cet ennemi fait la guerre à notre âme, saint Au-

gustin nous l'enseigne en ces termes : « Le monde, dit-il, se sert de deux armes pour attaquer les soldats du Christ : il flatte pour séduire, il effraie pour abattre. » Le monde flatte lorsqu'il nous attire par l'espoir trompeur des biens terrestres, lorsqu'il fascine nos yeux par les délices dont il étale devant nous le spectacle, par l'éclat du luxe, des vêtements, des parures, allumant ainsi dans les âmes le désir de posséder des choses semblables. Remarquez ici que les femmes, dès qu'elles aperçoivent une autre femme vêtue avec plus de pompe qu'elles ne le sont elles-mêmes, sont si jalouses de l'imiter, qu'elles arrachent à leurs époux l'argent nécessaire, ou dévorent pour cela une grande partie de leur dot. « Les hiboux, dit Isaïe, hurleront à l'envi l'un de l'autre dans les palais détruits de Babylone, » *Isai.* XIII, 22 : c'est ce qui arrive quand les hommes du siècle rivalisent entre eux et cherchent à se surpasser par l'abondance des plaisirs, la somptuosité des habits et la splendeur de l'ameublement. Tout ce vain éclat éblouit souvent la faible raison de l'homme, et allume dans son cœur la passion du luxe. Saint Jérôme, dans son livre *des Hommes illustres*, dit de Sénèque, qu'il menait une vie très-austère. Et cependant ce philosophe, écrivant à son ami Libéralis, confesse ingénument qu'à la vue des délices et des voluptés des autres il sent naître en lui des désirs semblables. Voici comment il s'exprime : « Je vous dirai ce que j'éprouve ; c'est à vous de trouver le nom de cette maladie. J'aime beaucoup la simplicité, je l'avoue. Il n'entre pas dans mes goûts d'avoir un lit splendide, un vêtement que l'on tire d'une précieuse cassette, et que des machines pressent et tourmentent pour le forcer de briller : une robe commune, que l'on porte chez soi, dont la conservation et l'usage ne préoccupent pas, me suffit. J'aime une table que des troupes d'esclaves ne préparent ni n'envient, qui ne demande ni beaucoup de temps ni beaucoup de mains ; rien de recherché ni de précieux ; des mets simples, que l'on trouve partout, qui ne grèvent pas le patrimoine et ne sont pas pour l'estomac une charge qu'il doit rejeter. Tels sont mes goûts, et cependant mon cœur est ému en voyant la table splendide des riches et leur troupe d'esclaves galonnés ; des palais où les pieds foulent la richesse, où le luxe s'étale par-

tout, et dont les toits eux-mêmes brillent; le peuple applaudissant et faisant cortège à tout patrimoine qui s'en va; des eaux limpides dont l'œil pénètre le fond, et dont les flots entourent des festins d'une magnificence digne du lieu. Lorsque, habitué à une longue frugalité, je passe tout d'un coup à l'éclat et à la splendeur de ce luxe, mon regard est ébloui. En présence de cette magnificence, mon âme a plus de force que mes yeux. Je reviens chez moi, non pire, mais plus triste. Je suis moins fier de ma simplicité; mon cœur a senti une morsure secrète, et je doute si tout cela n'est pas meilleur que tout ce que j'ai : ce n'est point un changement, mais un ébranlement que j'éprouve. » Rien ne montre mieux que ces paroles de Sénèque comment le monde amollit notre âme et la gagne insensiblement.

L'autre arme avec laquelle il nous attaque est la force et la violence : soit qu'il s'efforce d'ébranler notre foi par les tourments, comme il a fait pour les saints martyrs, soit qu'il noircisse notre réputation par l'injure et la calomnie, afin d'éteindre en nous, non pas la foi, mais la charité, plus excellente que la foi. Combien de chrétiens, en effet, ainsi calomniés, ont eu recours à la vengeance, ou du moins ont changé dans leur cœur la charité en inimitié profonde? D'ailleurs si un homme, par des moyens honnêtes ou non, nous prive d'un plaisir, d'une chose aimée, de quelle haine ne le poursuivons-nous pas? Le rôle de cette puissance de l'âme que l'on appelle *irascible*, c'est de venger la concupiscence des obstacles qu'elle rencontre : d'où il arrive que les hommes de plaisirs, dont le monde est rempli, conçoivent de violentes colères contre ceux qui les empêchent, n'importe comment, de se livrer à leurs passions. Qu'il me suffise de citer, entre autres, l'exemple bien connu d'Hérodiade : cette femme était dévorée d'une telle haine contre saint Jean-Baptiste, qu'elle préféra sa tête à la moitié du royaume d'Hérode, parce qu'il s'opposait à ses amours impures et à son adultère. Mais pourquoi chercher un autre exemple que celui du Sauveur lui-même, dont les justes reproches adressés aux Pharisiens pour leur avarice, leur superstition et leur hypocrisie, les irritèrent tellement qu'ils le firent périr sur la croix dans d'horribles supplices?

Telles sont, mes frères, les causes des inimitiés, des différends et des haines parmi les hommes, ardents à se nuir les uns aux autres en beaucoup de choses. L'un intente un procès injuste, l'autre noircit la réputation du prochain, un autre use de dol et de fraude, un autre tend des pièges à la pudeur d'une épouse ou d'une vierge, un autre se livre à la détraction ou à l'envie; celui-ci rend de faux témoignages, celui-là ment et trompe; cet autre injurie, un autre donne des soufflets ou porte des coups plus graves. Autant de torts faits au prochain, autant de causes de colères et de haines, qui brisent le lien de la charité et blessent l'âme mortellement.

Le Médecin de nos âmes, qui prend notre salut si à cœur, voyant la gravité et le danger de ce mal, nous a ménagé un remède salutaire dans l'évangile de ce jour; il nous apprend, par une belle parabole, que la voie du salut est fermée à ceux qui nourrissent contre leurs frères des inimitiés implacables et refusent impitoyablement de leur pardonner leurs torts. C'est l'apôtre saint Pierre qui fournit à notre Seigneur l'occasion de proposer cette parabole. Ayant souvent entendu son Maître parler de la charité, vertu dont le propre est d'oublier les injures et d'excuser les fautes du prochain, il lui demande : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il pèchera contre moi? Jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, » *Matth.* xviii, 21, 22, c'est-à-dire, je ne vous désigne aucun nombre de fois, car vous devez être toujours prêt à accorder le pardon, et le nombre des torts ne doit jamais épuiser ou diminuer votre charité, si vous voulez que le Père céleste vous soit propice. Autrement, si vous vous montrez inexorable à la prière de votre frère repentant, vous trouverez Dieu inexorable pour vous. Tel est, mes frères, le but de cette parabole, que je vais vous lire.

I.

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et ayant commencé à le faire, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Mais comme

il n'avait pas le moyen de les lui rendre, son maître commanda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait pour acquitter cette dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout, » etc. Expliquons chaque partie de cette parabole.

« Le royaume des cieux est semblable à un roi, » etc. Vous savez que sous le nom de royaume des cieux on entend tout ce qui se rapporte au royaume céleste. Or, rien ne contribue plus à nous donner entrée dans ce royaume que la charité, ni à nous en exclure que ce qui est contraire à cette vertu, par exemple les haines, les différends et le refus de pardonner à ceux qui nous ont offensés, fautes dont cette parabole d'un roi qui fait rendre compte à ses serviteurs nous montre le danger. Ce roi, c'est Dieu, au tribunal duquel tous les hommes doivent comparaître pour rendre compte des bienfaits qu'ils ont reçus de lui, ou des fautes commises contre lui, jusqu'à une parole inutile. Parmi ses serviteurs, il s'en présenta un, qui devait la somme énorme de dix mille talents. Quel est donc le débiteur d'une telle somme? Ah! combien d'hommes peuvent s'appliquer les paroles d'un roi pénitent : « Le nombre de mes péchés surpasse celui des grains de sable de la mer. » *Peccavi super numerum arenæ maris*, II Reg. XII. Qui pourrait compter les iniquités des impies : mensonges, parjures, blasphèmes, injures, rapines, fraudes, larcins, détractions, outrages, avarice, envie, impureté, gourmandise, haine des yeux, pétulance de la langue, désirs coupables, actions criminelles, mains rapaces, pieds agiles pour courir au mal, abus des bienfaits divins, mépris des lois les plus sacrées? Le diable les pousse et les égare à ce point, comme par des charmes et des philtres empoisonnés, qu'ils en arrivent à commettre le péché comme feraient des athés, des excommuniés et des infidèles. Nous lisons au livre de la Sagesse (ch. XIV, 27) que le culte des idoles est la cause de tous les maux, et surtout des parjures. « En effet, dit l'auteur de ce livre, les hommes ayant mis leur confiance dans des idoles qui n'ont point d'âme, ils ne craignent pas d'être punis de leurs parjures, » *ibid.* 20. Certes, il n'est pas étonnant que les adorateurs de divinités sans vie se précipitent sans remords dans toute

espèce de crimes. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que les adorateurs du Dieu vivant qui voit, qui gouverne, qui juge toute créature, pèchent avec autant de facilité que ceux qui rendent leurs hommages au bois ou à la pierre. Il est clair qu'en agissant ainsi, en se laissant aller sans remords à tous les crimes, en buvant l'iniquité comme l'eau, ils déclarent, non pas de bouche, mais par leurs œuvres, que Dieu n'est que bois et pierre. C'est ce que nous indique le Psalmiste dans ce passage : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu, » *Ps. XIII, 1*. Comment le dit-il? Nous le voyons par ce qui suit : « Ils se sont corrompus et sont devenus abominables dans tous leurs conseils, » *ibid.* Ainsi les impies nient Dieu, en ce sens qu'ils pèchent avec autant de liberté que s'il n'existait pas, ce qui renferme un souverain mépris de Dieu ; car Dieu n'est plus pour eux, je n'ose prononcer ce blasphème, qu'un tronc ou une pierre. Ces hommes sont donc débiteurs de dix mille talents, c'est-à-dire d'une somme incalculable.

Le roi ayant aperçu le serviteur qui lui devait une pareille somme, et qui n'avait aucun moyen de se libérer, ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait pour l'acquit de sa dette. « En entendant cette sentence, le serviteur se jeta à ses pieds : Prenez patience à mon égard, dit-il, et je vous paierai tout. Le maître le prit en pitié, et le laissa aller en lui remettant sa dette. » Cette conduite nous montre l'immense bonté et miséricorde de notre Dieu. En effet, le roi fit beaucoup plus que d'exaucer l'humble prière de son serviteur. Celui-ci lui demandait un délai, et, touché de compassion, il lui remet la dette entière. Voilà ce que fait tous les jours le Roi du ciel lorsque, voyant à ses pieds des pécheurs qui l'implorant avec d'humbles sentiments de pénitence, il ne leur accorde pas seulement la vie et du temps pour expier leurs fautes, mais leur en fait la remise pleine et entière. D'où nous vient cette indulgence? Des souffrances et des mérites de Jésus-Christ; et c'est là ce que les théologiens entendent quand ils disent que notre Seigneur nous a mérité la première grâce.

Mais quelle philosophie céleste se cache sous ces simples paroles?

Il faut que je l'indique en passant, afin que ceux qui ont reçu de Dieu la remise de dix mille talents comprennent quelle reconnaissance ils doivent au Seigneur Jésus. Il faut donc savoir que l'homme, tant qu'il reste dans le péché, ne fait aucun acte méritoire de la grâce et de l'amitié de Dieu. « Les victimes des impies, lisons-nous au livre des Proverbes (chap. xxv, 8), sont abominables au Seigneur. » Et dans un autre passage : « Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, et ne sera point écouté, » *Prov. XXI, 13*. Comment, en effet, Dieu aurait-il pour agréable l'acte d'un homme ingrat qui est son ennemi ? Cependant notre Seigneur a mérité par le sacrifice de sa passion que le Père céleste appellât du péché à la justice tous ceux qu'il daigne appeler. C'est ce que nous fait entendre le prophète Isaïe lorsque, parlant du Sauveur, il dit : « S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et par lui la volonté de Dieu s'exécutera heureusement, » *Isai. LIII, 10*, c'est-à-dire, la volonté de Dieu, qui veut que les hommes soient sauvés, s'accomplira. Afin de mieux comprendre la grandeur de ce bienfait, que la langue des hommes et des anges serait impuissante à célébrer, représentez-vous Jésus-Christ, du haut de la croix, priant ainsi son Père : « Mon Père, je vous offre le sacrifice de ma passion, cette croix, ce sang, ces blessures cruelles, ces verges, ces chaînes, ces épines, ces clous, ces crachats, ces moqueries, ces opprobres, ma mort enfin, pour que vous ayez pitié des hommes, que vous leur pardonniez, et que, les arrachant à la tyrannie de leurs péchés, vous les ameniez à vous connaître, à vous servir et à vous aimer. » Désarmé par ces prières et par ce sacrifice d'une valeur infinie, le Père éternel nous appelle à sa grâce et à son amitié. C'est là ce qu'entendent les théologiens quand ils enseignent que Jésus-Christ nous a mérité la première grâce de la vocation et de la justification.

Je reviens à vous, mes frères. Si quelqu'un de vous, après avoir été enseveli au fond de l'abîme du péché, est remonté au séjour de la lumière, après avoir dédaigné la piété et la justice, les préfère maintenant à tous les biens, et sent, au changement merveilleux qui s'est opéré en lui, que le Seigneur l'appelle à sa

grâce, à son amitié, à l'héritage promis aux enfants de Dieu, qu'il sache que c'est aux mérites du sang de Jésus-Christ qu'il est redevable de ce grand bienfait ; qu'il baise, humblement prosterné, les stigmates des plaies de Jésus, et lui rende d'immortelles actions de grâces de ce qu'il a daigné nous sauver à ce prix, « semant dans les larmes pour que nous moissonnions dans l'allégresse et la joie, » *Ps. cxxv, 5.*

II.

A la clémence et à la mansuétude du maître, l'Évangile oppose la cruauté et l'inhumanité du serviteur. « Le serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le serrant jusqu'à l'étouffer, il lui dit : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds le conjurait en disant : Prenez patience à mon égard, et je vous rendrai le tout. Mais il n'en voulut rien faire, et il alla le faire jeter en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. »

Examinons chacune des circonstances. Et d'abord comparons ensemble les deux dettes. Le serviteur cruel devait au roi dix mille talents. Or, d'après les calculs de Buddée, un talent vaut soixante livres d'argent de cent deniers chacune ; en sorte que dix mille talents équivalent à la somme énorme de six millions de ducats. Qu'est-ce, en comparaison, que cent deniers ? Une goutte d'eau par rapport à l'océan. Notre Seigneur voulait marquer par là toute la différence qui existe entre offenser Dieu et offenser un homme. Une offense contre Dieu, dont la majesté est infinie, c'est une dette de dix mille talents, c'est-à-dire une dette immense ; une offense contre un homme, à ne considérer que l'homme seul et abstraction faite de toute loi divine, c'est une dette de cent deniers, c'est-à-dire une dette bien légère en comparaison de l'autre. Il y a, entre ces deux sortes d'offenses, toute la distance qui sépare Dieu de l'homme.

Mais que dirons-nous de l'inhumanité du méchant serviteur ? Lui qui, par une humble prière et un sincère repentir, venait d'obtenir la remise de dix mille talents, c'est-à-dire le pardon de ses crimes, il ne consent à aucun prix à pardonner une faute bien

légère en comparaison des siennes ! Quoi de plus indigne et de plus barbare ? Aussi ses compagnons, c'est-à-dire les anges, témoins d'une pareille inhumanité, en sont remplis de tristesse, et le maître est justement ému de colère contre cet ingrat et cruel serviteur. Car autant le Seigneur se plaît à la miséricorde et à la mansuétude, autant il a d'aversion pour un cœur dur et inhumain : de la même source découlent en lui l'amour de la miséricorde et la haine de la cruauté. Voici donc comment il en agit avec cet homme impitoyable :

« Méchant serviteur, lui dit-il, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié ; ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ? » Si je t'ai fait grâce d'une si énorme dette, pourquoi n'avoir pas, à ton tour, fait la remise d'une dette légère ? Si moi, qui suis roi, je t'ai pardonné, pourquoi as-tu refusé de pardonner à ton compagnon ? Si je t'ai accordé, non pas un délai, comme tu le demandais, mais la remise entière de ta dette, pourquoi n'as-tu pas voulu donner à ton frère même un délai ? Si je t'ai traité avec tant de mansuétude, pourquoi as-tu pris à la gorge ton compagnon et l'as-tu jeté en prison ? Comment as-tu pu oublier si vite la compassion que j'ai eue pour toi ? A peine étais-tu sorti libre de ma maison, que tu te précipites sur ton frère, tu le charges de chaînes et le dépouilles de cette liberté que je venais de te donner. Que reste-t-il, sinon que j'use envers toi de ta mesure, et que ma justice me rende pour toi ce que ta cruauté t'a fait pour ton compagnon ?

« Alors le roi irrité le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. » Nous pouvons nous faire ici une question. Dans son épître aux Romains (chap. XI, 29), l'Apôtre dit que les dons de Dieu sont sans repentir, c'est-à-dire qu'il ne redemande pas ce qu'il a donné une fois : comment donc réclame-t-il ici la dette qu'il avait remise tout entière, puisqu'il livre son débiteur aux bourreaux pour qu'ils le tourmentent jusqu'à ce qu'il soit intégralement payé. Saint Thomas et les autres docteurs répondent qu'un péché d'ingratitude fait revivre en quelque sorte les fautes pardonnées, parce que cette monstrueuse ingratitude par laquelle un homme, après un insigne bienfait reçu, offense

son divin bienfaiteur, a une gravité presque aussi grande que toutes les anciennes fautes réunies. En effet, si l'homme n'avait reçu aucune faveur, ou seulement des faveurs de peu d'importance, son ingratitude ne serait qu'une faute légère. Mais après de grandes faveurs, le péché est d'autant plus grave que le bienfait précédent était plus considérable. C'est ainsi, mes frères, que les fautes passées renaissent en quelque manière. Voilà ce que devraient considérer attentivement ceux qui, se confessant chaque année, et recevant, outre le bienfait de l'absolution, c'est-à-dire la remise de dix mille talents, celui de la sainte eucharistie, qui fait naître dans leur cœur le Dieu du ciel et de la terre, provoquent quelques jours après par de nouvelles fautes la colère du Seigneur, qui a été si libéral envers eux.

Mais, pour en revenir à notre sujet, la justice divine croit devoir punir de la même manière ceux qui, après que le Seigneur leur a fait grâce de dix mille talents, ne veulent pas pardonner à leurs frères de légères offenses, et leur refusent la compassion qu'eux-mêmes ont obtenue de Dieu. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit, Dieu se montrera envers eux tel qu'eux-mêmes se seront montrés envers leur prochain. Ainsi, que ceux qui se sentent coupables de beaucoup de péchés, qui doivent la somme énorme de dix mille talents, qui sont menacés d'une damnation certaine si Dieu ne leur remet leur dette, prennent garde à la manière dont ils traitent un de leurs frères qui les aurait offensés, s'ils veulent trouver le Seigneur indulgent. Car, si le Dieu très-doux et très-clément a conçu une si vive colère contre le serviteur cruel qui s'est montré inexorable pour son frère, de quel front celui-là oserait-il implorer la divine miséricorde, qui a refusé de faire miséricorde?

Cette sévérité éclate dans le châtement du serviteur, que son maître fit livrer aux bourreaux pour le tourmenter jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devait. Sous le nom de bourreaux il faut entendre ici les démons, qui sont les exécuteurs et les ministres de la justice divine; on les appelle bourreaux parce que, en vertu de la sentence du souverain Juge, ils tourmentent les réprouvés selon la gravité de leurs crimes. Avec quelle cruauté ils s'acquit-

tent de cette fonction, on peut le montrer par beaucoup de raisons. D'abord le démon s'y sent excité par sa haine et sa jalousie contre le genre humain, sachant que les hommes ont été créés pour occuper la place qui lui était préparée dans le ciel. C'est pourquoi il ne cesse de les pousser à toutes sortes de crimes, pour les empêcher d'arriver aux trônes où ils aspirent, et d'où lui-même a été précipité. Un autre aiguillon de la haine et de la fureur des démons contre nous, c'est la pensée que la nature humaine a été la cause de leur perte et de leur ruine. Ils n'ignorent pas, en effet, que la nature humaine en Jésus-Christ a renversé leur empire, qui s'étendait sur le monde presque tout entier, abattu leurs autels et leurs temples, brisé leur force et leur puissance, leur a enlevé une troupe innombrable de captifs, et les a précipités eux-mêmes dans le tartare. Aussi, partout où ils rencontrent la nature humaine, épée de Goliath qui les a renversés, ils la poursuivent de leur haine, et, ne pouvant assouvir leur fureur sur l'humanité de Jésus-Christ, ils la font retomber avec une rage nouvelle sur le genre humain.

Comme ils triomphent après la victoire ! Comme ils insultent aux malheureux réprouvés ! Nous vous avons poussés à tous les crimes, disent-ils, pour vous faire perdre l'héritage céleste et vous précipiter dans ces supplices : c'était là notre travail, notre application de tous les instants. Avec toute l'adresse possible nous avons sollicité les uns à l'avarice et à la rapine, les autres à l'orgueil et à la vanité, d'autres à la colère et à la vengeance, d'autres aux parjures et aux blasphèmes, d'autres à la gourmandise et à l'intempérance, d'autres à la médisance et à la calomnie, d'autres à l'envie et à la haine, tous à l'impureté, afin que, tendant des pièges à la vertu des femmes, vous les entraîniez avec vous dans l'abîme de la perdition. Car nous savions qu'on vous demanderait âme pour âme, et que, n'ayant le plus souvent aucun moyen de réparer les outrages faits à la pudeur, vous péririez avec celles que vous avez perdues. Voilà ce que doivent méditer attentivement ces jeunes débauchés qui ne songent et ne travaillent qu'à faire consentir à leur turpitude des jeunes filles sans expérience en leur faisant mille promesses trompeuses. On

raconte de notre illustre père Raymond, l'auteur d'un recueil de Décrétales, qu'ayant détourné par ses conseils un jeune homme d'embrasser la vie religieuse, il se crut obligé, pour expier sa faute, d'entrer lui-même dans l'ordre de saint Dominique, auquel se destinait ce jeune homme. Ce grand saint trouva ainsi le moyen de réparer le tort fait à son frère. Mais celui qui par la séduction a ravi son honneur à une femme innocente, et l'a précipitée par là dans toutes les hontes, comment pourra-t-il réparer la perte d'une âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ?

Tels sont, pour en revenir à notre dessein, les bourreaux et les exécuteurs auxquels le Seigneur ordonne de livrer les hommes implacables dans leur haine. Combien durera leur supplice? Jusqu'à ce que, dit l'Évangile, ils aient payé entièrement leur dette. Or cette dette ne sera jamais acquittée dans l'enfer, où il est impossible de mériter et de satisfaire. Ainsi ce qu'une peine de peu de durée eût expié en cette vie, des feux éternels ne l'expieront pas dans l'autre. Mais pourquoi le Juge souverainement équitable édictera-t-il contre une faute temporaire un éternel supplice? Saint Bernard répond ainsi : « Sans aucun doute, le péché d'une âme inflexible et obstinée sera éternellement puni, parce que ce qui a été accompli en un instant est le fruit d'une volonté opiniâtre. » De là ces paroles de saint Grégoire : « La mort vit dans le châtement, à qui la vie s'est éteinte dans la faute. Il est tourmenté, mais non détruit; il meurt et vit, il expire et subsiste, il finit et sa fin ne vient pas. » *Cujus vita mortua fuit in culpa, illius mors vivit in pœna. Cruciatur et non extinguitur, moritur et vivit, deficit et subsistit, finitur et sine fine est.* La mort qu'il désire s'enfuira de lui. Quoi de plus cruel que de désirer la mort à chaque instant sans pouvoir l'obtenir? Quel plus affreux supplice, remarque encore saint Grégoire, que de toujours vouloir ce qui n'arrivera jamais, et de repousser toujours ce qui jamais ne cessera? Des hommes qui croient ces vérités d'une foi ferme et inébranlable peuvent-ils folâtrer, jouer, passer la vie dans l'oisiveté, que dis-je? manger ou dormir, s'ils se sentent coupables de quelque péché mortel, et par conséquent sous le coup de la mort éternelle? Qu'est devenu leur bon sens, leur raison, leur jugement,

leur sagesse, leur prudence si habile d'ordinaire à prévoir le danger, et cette crainte instinctive que la nature donne à tous en face d'un malheur qui les menace. Qui donc nous a égarés à ce point? Qui nous a dépouillés de tout sentiment d'humanité et de sagesse, que nous n'appréhendions pas des supplices sans fin, que nous ne les ayons pas toujours devant les yeux, que nous ne fassions pas tous nos efforts pour n'avoir point à pleurer inutilement pendant toute l'éternité?

Ces peines éternelles, cette occasion perdue de se repentir et de satisfaire pendant leur vie, où ils auraient pu, par une courte pénitence, racheter tant de fautes et obtenir de si grands biens, font le désespoir des réprouvés. Que de fois les vierges folles déplorent leur négligence! Malheureuses que nous sommes, s'écrient-elles, d'avoir, lorsqu'il en était temps, différé d'acheter l'huile de la charité et de la miséricorde, qui nous aurait rendu favorable le souverain Juge! Oh! si nous avions fait en temps utile ce qu'à la fin la nécessité où nous nous trouvons nous fit désirer si vivement de faire! O déplorable aveuglement de nous être attardées à des choses périssables et frivoles, au lieu de nous attacher uniquement à ce qui réclamait tous nos soins! O occasion favorable à la pénitence, mais occasion manquée et qui ne reviendra plus, quelle douleur tu ajoutes à notre éternel supplice!

Voilà, mes frères, les réflexions que nous suggère l'explication rapide de la parabole évangélique. Recueillons maintenant la leçon principale que le Maître céleste s'est proposé de nous y donner.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE,

OU SECOND DISCOURS, QUE L'ON POURRA CONSTRUIRE AVEC UNE
EXPLICATION PLUS COURTE DE L'ÉVANGILE.

Ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon? » etc. Dans tout cet évangile, comme vous avez pu le voir, mes frères, notre divin Maître s'élève avec force contre la haine, le désir de la vengeance et le refus de pardonner, faute dont il met sous nos yeux le terrible châtement. Or, nous l'avons dit en commençant, nous rencontrons ici-bas beaucoup de choses propres à exciter dans

nos faibles âmes ces sentiments de vengeance et de haine : il ne sera donc pas inutile de vous exposer ici le danger et les inconvénients de ce mal, afin de vous en inspirer une vive et salutaire horreur.

Pour cela, vous n'avez qu'à considérer la multitude de péchés que ce mal entraîne avec lui. Dans le cœur où domine la haine et le désir de la vengeance, naissent la détraction, le jugement téméraire, le faux témoignage, l'envie, les projets sinistres, les dissensions et les querelles, l'amertume, la contumélie et l'injure : en sorte que c'est moins un vice particulier, qu'une furie, qu'une hydre armée d'autant de têtes qu'il fait commettre de fautes. De là ces paroles de saint Jean, dans sa première épître (ch. II, 11) : « Celui qui hait son frère est dans les ténèbres; il marche dans les ténèbres et il ne sait où il va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé. » *Qui odit fratrem suum, in tenebris est, et in tenebris ambulat, et nescit quo eat, quia tenebræ obcæcaverunt oculos ejus.* De même qu'un homme privé de la vue heurte partout et tombe dans les précipices, ainsi il faut que celui-là tombe dans le gouffre des péchés, qui a les yeux de l'âme obscurcis par la fumée et les ténèbres de la haine et de la colère. Ajoutez que si beaucoup de personnes lui sont unies par les liens du sang, il leur fera partager sa haine; car les parents d'ordinaire font cause commune.

Voilà pour l'âme. Que dirai-je des tourments du corps, de l'amertume dont le venin de la haine remplit le cœur? De même qu'il n'est rien de plus agréable que le calme et la paix du cœur, ainsi il n'est rien de plus pénible que l'espèce de fureur et de rage dont il est déchiré par la haine. En sorte que nous pouvons appeler ce vice, non-seulement la perte de l'âme, mais encore le plus cruel bourreau de la vie humaine.

Et quand l'homme, qui brûle du désir de se venger, a pu enfin se satisfaire, quand il a assouvi sa rage dans le sang de ses frères, quelles sont, grand Dieu! les suites funestes, les tragiques conséquences de cet acte? Ecoutez Sénèque : « Un mot injurieux impatiemment supporté en a conduit plusieurs en exil, et des hommes qui n'avaient pu souffrir en silence un léger affront, se sont vus accablés de tous les maux à la fois; d'autres, qui s'in-

dignaient de la moindre brèche faite à leur liberté, ont porté les chaînes de la servitude. »

Mais, je vous l'accorde, votre crime a été heureux, tout le monde l'ignore : oubliez-vous Celui qui d'en-haut nous regarde, Celui à qui rien ne saurait échapper? Pourrez-vous éviter l'aiguillon du remords, étouffer la voix incessante de votre conscience vous accusant d'avoir versé le sang de votre frère? Alors surtout que Dieu poursuit d'une telle haine les meurtriers, qu'en signe de son aversion il défendit après le déluge de manger le sang des animaux. « Nourrissez-vous, dit-il à Noé, de tout ce qui a vie et mouvement; j'excepte la chair mêlée avec le sang, dont je vous défends de manger. » *Excepto quod carnem cum sanguine non comedetis*, Genes. ix, 4. Qui donc pourra étouffer le remords, véritable bourreau de la conscience, en admettant qu'il échappe aux châtimens des lois et des juges?

III.

Quelqu'un me dira : Je le reconnais, tous ces maux proviennent de la racine amère de la haine; mais puis-je m'empêcher de tirer vengeance de celui dont la langue méchante m'a ravi la réputation et l'honneur, qui m'a dépouillé de mes biens, qui m'a intenté un procès injuste, qui m'a accablé et ne cesse de m'accabler d'outrages? Comment le regarder d'un œil favorable, apaiser la haine que j'ai conçue contre lui, l'entretenir amicalement, que dis-je? comment contenir ma langue et mes mains pour ne pas lui rendre la pareille? J'ai assez de sens, mes frères, pour comprendre que cette conduite est souvent difficile. Examinons cependant comment nous pouvons guérir cette blessure.

D'abord, il faut peser le préjudice fait aux deux parties. Cet ennemi, je vous le demande, auquel des deux a-t-il causé un tort plus grave, de vous ou de lui? Lui, en vous faisant injure, il a perdu la grâce et l'amitié de Dieu; car ce n'est pas à vous seulement, mais aussi à Dieu qu'il s'est attaqué. Il a trahi son âme par son péché, et l'a engagée dans d'éternels supplices; il a perdu en même temps les biens célestes, que l'homme n'a point vus, que son oreille n'a point entendus, que son cœur n'a jamais goûtés.

Ainsi, il a noirci votre réputation, et il a perdu son âme; il a déchiré votre vêtement, et il a enfoncé dans son cœur un glaive homicide; il vous a à peine enlevé un cheveu, et il s'est percé les yeux. Croyez-vous qu'il en soit ainsi? Oui, sans doute, puisque vous avez la foi. Eh bien! si vous avez des entrailles de charité, au lieu de vous indigner pour le faible dommage que cet homme vous a causé, n'est-il pas bien plus raisonnable d'avoir pitié de lui en voyant le mal qu'il s'est fait à lui-même? C'est ce que le Prophète royal semble nous faire entendre quand il dit de ses ennemis : « Ils m'ont environné comme des abeilles. » *Circumderunt me sicut apes.* Ps. cxvii, 42. Cette expression ne marque pas seulement le nombre des ennemis, elle indique en même temps ce qui arrive de part et d'autre : l'abeille fait une légère blessure avec son aiguillon, mais dans cette blessure elle laisse son aiguillon et sa vie. De la même manière, plus votre ennemi vous nuit, plus il se nuit à lui-même. Pour embraser votre petite chaumière, il a allumé une flamme qui le dévore tout le temps qu'il brûle contre vous du feu de la haine. Voilà pourquoi les saints supportaient les injures avec tant de patience. En voici un exemple remarquable entre tous, que saint Grégoire (IV *Dialog.* xix) raconte d'un pieux abbé. Etienne, c'était son nom, venait de recueillir la moisson qu'il avait ensemencée de sa main; déjà les gerbes étaient dans l'aire : c'était là, pour lui et ses disciples, toute la subsistance de l'année. Tout-à-coup un méchant homme, poussé par une inspiration diabolique, arrive et met le feu à la récolte, qui se trouve dévorée en un instant. A cette vue, un disciple court avertir l'abbé, et lui montrant les ravages de l'incendie : « Quel affeux malheur, père Etienne, lui dit-il, vous est arrivé! » Le saint, l'âme et le visage tranquilles, répondit : « Quel malheur est arrivé à celui qui a commis cette faute! Car pour moi qu'est-ce que cela? » Ainsi, ce pieux personnage avait plus de pitié pour l'auteur de ce crime, que pour lui-même qui devait en subir le préjudice.

Très-bien, dites-vous, mais cette raison est insuffisante à calmer les transports de ma fureur. — Livrez-vous donc à la colère, mais à une condition, c'est que vous la tournerez contre le véritable

auteur de ce que vous avez souffert. Quel est-il donc? Celui, dit saint Basile, qui exerce son empire dans le cœur de l'homme, qui y allume l'incendie des passions, qui a soufflé ses propres fureurs dans le sein de votre ennemi? Ce dernier n'est que le ministre de Satan, qui s'en est servi comme d'un instrument contre vous. Satan a pris sa main en guise d'épée pour vous frapper, ses paroles en guise de flèches pour les lancer sur vous. Si donc c'est le démon qui est le véritable auteur du mal que vous avez eu à souffrir, tandis que l'homme n'est que l'instrument et l'esclave dont il s'est servi pour vous nuire, pourquoi vous emporter contre l'homme, sans songer au démon? N'est-ce pas imiter cet animal qui, blessé par une pierre ou un javelot, négligeant son véritable ennemi, déchire avec fureur le trait enfoncé dans ses flancs. C'est l'enseignement que nous donne saint Jean dans l'Apocalypse (ch. vi, 5), où il dit avoir vu un cheval noir sur lequel était assis un cavalier. Par le cheval il faut entendre l'homme criminel, et par le cavalier le démon, qui tient les rênes et dirige où il veut son coursier. Si donc le cheval n'est autre chose que l'homme méchant, et si le cavalier c'est le démon, qui dirige contre vous le trait de la langue ou de la main, pourquoi vous irriter contre le premier, au lieu de n'en vouloir qu'au second? Car dans les exercices du javelot, on regarde comme une grande maladresse que l'un des adversaires atteigne le cheval au lieu du cavalier.

Que si vous n'êtes pas encore touché de cette considération, levez les yeux, et voyez Dieu lui-même permettant ces épreuves pour augmenter vos mérites et procurer votre salut. C'est ainsi que David, fuyant la colère d'Absalon, et poursuivi par les injures et les malédictions d'un scélérat nommé Séméi, attribua son opprobre moins à cet homme qu'à Dieu lui-même, qui lui permettait de traiter ainsi son souverain. « Le Seigneur, dit-il, a commandé à Séméi de m'insulter. » *Dominus Seméi præcepit ut maledicat mihi*, II Reg. xvi, 10. Ce saint roi exprime les mêmes sentiments au Psaume trente-huitième, vers. 9 seq. : « Vous m'avez rendu, dit-il, un objet de raillerie et de mépris à l'insensé. Je suis devenu muet et n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est

vous qui l'avez fait. Détournez de moi vos coups. » *Opprobrium insipienti dedisti me. Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti. An.ove a me plagas tuas.* « C'est vous, dit-il, qui l'avez fait, » ayant voulu, par un décret de votre sagesse, m'éprouver de cette manière. Dans un autre Psaume (xvi, 13), où nous lisons : *Eripe animam meam ab impio, frameam tuam ab inimicis manus tuæ.* « Délivrez mon âme de l'impie, et arrachez votre épée d'entre les mains des ennemis de votre droite. » Saint Jérôme traduit de l'hébreu : *Eripe animam meam ab impio, qui est gladius tuus,* « délivrez mon âme de l'impie, qui est votre glaive. » Il est clair que le Psalmiste entend par là que tout ce qui arrive dans le monde, malheur ou bonheur, arrive parce que la providence divine l'ordonne ou le permet ainsi pour le salut des élus. C'est ce que comprenait aussi le saint homme Job, lorsque, dépouillé de tous ses biens par le démon, il attribua son malheur, non à cet esprit malin, mais à Dieu : « Le Seigneur me l'avait donné, dit-il, le Seigneur me l'a ôté : que son nom soit béni ! » *Job. I, 21.*

IV.

Vous dites encore : Mon ennemi m'a enlevé, non pas mon or, mais mon honneur, c'est-à-dire ce que tout homme de cœur préfère aux biens terrestres. Vous vous trompez, mon frère, vous vous trompez complètement. Ce n'est pas celui qui reçoit une injure, c'est celui qui la fait, qui est déshonoré. Un homme qui en traite un autre avec respect s'honore plus lui-même qu'il n'honore son frère; c'est pourquoi on l'appelle un homme honnête et bien élevé : de même celui qui en outrage un autre se déshonore bien plus qu'il ne déshonore cet autre; c'est pourquoi on l'appelle un impoli, un grossier, un calomniateur. Que si mon autorité ne vous convainc pas, ayez foi du moins au témoignage de saint Basile, qui dit : « Dans une querelle, c'est celui qui l'emporte qui est le vaincu; » ou à celui de saint Cyprien, qui dit : « Le plus malheureux, c'est celui qui fait, et non celui qui reçoit une injure. La loi elle-même condamne, non celui qui est frappé par son frère, mais celui qui frappe son frère. » Et ailleurs avec plus de force encore : « Ce n'est pas une honte pour nous de

souffrir de la part de nos frères ce qu'a souffert Jésus-Christ, et ce n'est pas une gloire pour eux de faire ce qu'a fait Judas. » Vous voyez combien différente de la vôtre est l'opinion de ce saint docteur, puisqu'il vous compare au Fils de Dieu, et compare à Judas celui qui vous a outragé. Or, quoi de plus glorieux que de devenir semblable à Jésus-Christ, qui, chargé d'injures, n'a pas répondu par des injures; maltraité, n'a point fait de menaces. Que dis-je? couvert de plaies et d'opprobres et attaché à la croix, non-seulement il n'a pas maudit ses bourreaux, mais il a prié son Père en leur faveur, et non content de leur pardonner s'ils ont fait pénitence, les a reçus dans le royaume céleste! Peut-on imaginer une patience, une bonté plus grande? Jésus-Christ a vivifié par son sang ceux qui ont versé son sang! Après cet exemple, qui refuserait de supporter patiemment une injure?

A mes yeux, telle est l'excellence et l'utilité du support des injures, que nous devrions les accueillir, non-seulement avec patience, mais même avec joie. En effet, que peut-il nous arriver en cette vie de plus agréable que de jouir de la grâce et de l'amitié de Dieu? Or, parmi les signes de la présence de la grâce, il faut mettre au premier rang la patience. De là cette parole de l'Ecclésiastique : « La fournaise éprouve les vases du potier, et l'affliction les hommes justes, » *Eccli.* xxvii, 6. Ensuite quoi de plus glorieux que d'opérer des miracles et des prodiges? Or, voici quelque chose de plus grand : « J'estime la vertu de patience, dit saint Grégoire (*Dialog.*, lib. I), meilleure que le don des miracles. » Quoi de plus excellent que de devenir semblable aux saints martyrs? Or, au jugement du même Père, la patience dans les injures produit cet effet : « Nous pouvons, dit-il, être martyrs sans sentir ni le fer ni la flamme, pourvu que nous conservions la patience dans notre cœur. » Que dirai-je encore? Ce n'est pas seulement aux martyrs, c'est aux apôtres eux-mêmes que cette vertu nous rend semblables. Ecoutez le témoignage même de l'Apôtre écrivant aux Corinthiens : « Et quand je ne serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis au moins à votre égard, » *I Cor.* ix, 2. « En effet, les marques de mon apostolat ont paru parmi vous dans toute sorte de patience, dans les miracles, dans les prodiges et dans les

effets extraordinaires de la puissance divine, » II *Cor.* XII, 12. Voyez-vous comme la patience figure ici au premier rang à côté du don des miracles, comme une vertu extraordinaire et apostolique ?

Enfin si quelqu'un était insensible à ces considérations sur la dignité et l'utilité de la patience, qu'il songe au feu de la géhenne et aux effroyables châtimens auxquels le maître condamne le méchant serviteur pour le punir de son inflexible dureté envers son compagnon. Puisque je viens de prononcer le mot de *géhenne*, recueillons l'enseignement qui s'y rattache.

Près de Jérusalem, au pied du mont Moria, se trouvait une vallée délicieuse, couverte de bosquets et arrosée par le Siloë ; les charmes de ce lieu avaient inspiré aux Juifs le dessein d'y élever une idole à Moloch. Mais quels sacrifices, quelles victimes offrait-on à cette divinité ? Chose monstrueuse ! les Israélites brûlaient leurs enfans en l'honneur de cette idole détestable. Souvent le Seigneur adresse à ce sujet de vifs reproches à son peuple par la bouche des prophètes, par exemple au Psaume CV (vers. 37) : « Ils immolèrent, dit le Psalmiste, leurs fils et leurs filles aux démons. » Cette vallée s'appelait quelquefois *Topheth*, d'un mot hébreu qui signifie *tambour*, parce que, durant les horribles sacrifices dont nous venons de parler, on battait des tambours pour étouffer les gémissemens des tendres victimes et empêcher les parents de se laisser émouvoir. Dans la suite le pieux Josias souilla ce lieu en y semant des ossemens humains et des décombres, et en fit ainsi, d'un séjour enchanté, un lieu d'abomination. De là vient que son nom fut employé pour désigner les enfers, *gehinnon* chez les Hébreux, Γέεννα sans aspiration chez les Grecs, *géhenne* en français.

De cette horrible coutume je ne veux, mes frères, que tirer une réflexion qui doit faire rougir tous les chrétiens. En effet, quoi de plus indigne et de plus déplorable, que nous ne puissions pas souffrir la moindre injure pour l'amour de Dieu, souverain de l'univers, qui nous a créés à son image, rachetés de son sang, et destinés à partager sa félicité et sa gloire, tandis que ces malheureux et infortunés pères, contrairement à tous les droits de la

nature, livraient aux flammes leurs enfants, c'est-à-dire ce qu'ils avaient de plus cher, en l'honneur du diable, dont ils n'avaient à attendre pour toute récompense qu'un éternel supplice? Aujourd'hui encore, dans certaines contrées de l'orient, on voit des idolâtres, le jour où l'on promène sur un char leur idole en triomphe, se jeter sous les roues pour y être broyés et perdre la vie dans de cruelles souffrances. Quelle honte pour nous, quelle tristesse et quelle douleur de le céder à ce point à des infidèles, que nous consentons à peine à supporter une légère injure pour l'amour de notre Dieu, tandis qu'ils prodiguent leur vie et leur sang pour une idole, pour le démon. Rougissons donc, mes frères, d'avoir reçu en vain la foi de Jésus-Christ; rougissons de ce que tant d'avertissements, tant de sacrements, tant de bienfaits de Dieu, tant de menaces et de promesses n'ont pas obtenu de nous ce que le démon a obtenu de ses adeptes par le mensonge et la superstition. C'est la réflexion qui a porté des hommes généreux à supporter avec joie toute espèce d'injures et d'ignominies, afin de mériter, purifiés par cette épreuve et devenus semblables aux martyrs, aux apôtres, à Jésus-Christ lui-même, de partager la récompense de ceux dont ils ont en cette vie imité la patience.

PREMIER SERMON

POUR

LE XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU JOUR, SONT EXPOSÉS NOS DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES, ENVERS LES AUTRES HOMMES ET ENVERS DIEU.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.

Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. *Matth. XXII, 21.*

L'histoire nous apprend, mes très-chers frères, qu'un saint docteur répétait souvent dans sa prière, avec un grand sentiment de dévotion, ces deux paroles : Mon Dieu, faites que je vous

connaisse et que je me connaisse moi-même. C'étaient comme deux flambeaux allumés dans son intelligence par une main divine, et à la clarté desquels il contemplait l'abîme de la bonté de Dieu et celui de la misère de l'homme. Cette double connaissance lui paraissait si agréable et lui offrait tant de charmes, qu'il trouvait dans la répétition de ces deux paroles une douceur dont il ne pouvait se rassasier. C'est qu'en effet le principe fondamental de la philosophie chrétienne est contenu dans cette double connaissance, dont l'une nous porte à l'amour de Dieu, et l'autre au mépris de nous-mêmes et à la véritable humilité du cœur, deux vertus qui sont la source ou le soutien de toutes les autres. Si vous aspirez, mes frères, à cette science salutaire, je puis vous offrir un moyen facile et assuré pour y atteindre. Il vous suffira pour cela de considérer avec attention ce que notre Seigneur Jésus-Christ a fait pour les hommes, en venant dans ce monde, et la manière dont les hommes à leur tour agissent envers lui. Cette double considération vous fera aisément comprendre combien grande est cette bonté divine, qui s'est dépensée avec tant de libéralité et de générosité pour le salut des hommes, et combien profonde est la malice des hommes, qui opposent à sa munificence et à ses largesses tant de résistance et d'ingratitude.

Mais, pour passer de nos crimes à ceux des Pharisiens, qui pourrait dire en combien de manières ces hommes ont attaqué la vie et la réputation du Sauveur, qui cependant avait comblé les Juifs de bienfaits; combien de pièges ils lui ont tendu, soit pour obscurcir sa gloire, soit pour le rabaisser devant les grands et le peuple. Tantôt ils employaient la force ouverte, tantôt ils avaient recours à la ruse. L'évangile de ce dimanche nous les montre imaginant un complot digne de leur malice et de leur finesse. A cette époque s'agitait une grave controverse, à laquelle le peuple s'intéressait vivement : les juifs devaient-ils payer le tribut à César? Tandis que le peuple revendiquait sa liberté et prétendait ne rien devoir qu'à Dieu, les officiers de César exigeaient impérieusement le tribut et les divers impôts. Les Pharisiens résolurent donc de proposer au Sauveur cette question à résoudre, afin que sa réponse le fit condamner, soit devant César, soit

devant le peuple. C'était là un genre de persécution d'autant plus cruel, qu'il dissimulait leur méchanceté sous une apparence de justice. Aussi lisons-nous dans l'Ecclésiaste : « La calomnie trouble le sage, et elle abattra la fermeté de son cœur. » *Calumniæ conturbat sapientem, et perdet robur cordis illius*, Eccl. vii, 8. La persécution d'un ennemi déclaré déshonore son auteur, et relève la gloire de celui qui la souffre avec résignation et patience ; mais celle que les Pharisiens employaient contre le Sauveur devait tourner à leur gloire et à l'ignominie de Jésus. Voyons ce qu'ils firent :

« Les Pharisiens, apprenant que Jésus avait imposé silence aux Sadducéens, tinrent conseil entre eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles. » Les saints pontifes ont coutume d'assembler des conciles pour trouver des remèdes aux maux qui désolent l'Eglise : de même les enfants du diable réunissent des conciliabules où, mettant en commun leur sagesse, ils prennent des mesures pour venir à bout de leurs mauvais desseins. Ainsi le parricide Absalon, voulant s'emparer du royaume de son père, vint à Jérusalem et dit aux chefs de l'armée : « Consultez-vous ensemble pour voir ce que nous avons à faire. » *Inite consilium quid agere debeamus*, II Reg. xvi, 20. Ils devaient examiner dans cette assemblée par quel moyen on enlèverait au sage David le royaume et la vie. C'est ainsi que les Pharisiens, « allant trouver les Hérodiens, tinrent conseil pour prendre Jésus dans ses paroles. » Le président de ce conciliabule dut adresser aux autres ce discours : Vous voyez, vous tous qui êtes ici, que le nom et la gloire de Jésus-Christ s'étendent chaque jour parmi les hommes par la renommée de sa doctrine et de ses miracles, tandis que la considération des Pharisiens, les maîtres et les docteurs de la religion, pâlit chaque jour de plus en plus devant l'éclat de sa réputation. Lui-même s'élève avec force contre notre manière de vivre, nous accusant d'hypocrisie, d'orgueil, d'ambition, d'avarice et de rapine ; ce qui fait que notre autorité et notre prestige se perdent aux yeux du peuple, et avec notre autorité, celle de la religion, dont nous sommes les soutiens. Quelle mesure devons-nous donc adopter ? Nous ne pouvons incriminer sa vie et ses

œuvres, puisque lui-même en appelle à nous pour prouver son innocence : « Qui de vous, a-t-il dit, me convaincra de péché ? » Nous ne pouvons pas davantage lui reprocher d'ignorer la loi, puisque nous l'avons entendu tant de fois résoudre avec une admirable sagesse les questions les plus embarrassantes sur la loi divine que lui proposaient les Scribes, tandis que ceux-ci, incapables de répondre à celles qu'il leur adressait, devaient se retirer couverts de confusion et de honte. Quelle ruse emploierons-nous pour prendre un homme qui a éludé déjà toutes nos embûches ? Il ne nous reste qu'un seul moyen, c'est que, ne trouvant aucun prétexte à accusation ni dans sa vie ni dans ses mœurs, nous le prenions dans ses paroles. — Voilà ce que le saint Evangéliste nous fait entendre lorsqu'il dit : « Les Pharisiens s'en allant tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses discours. »

Cet exemple vous montre, mes frères, combien sont funestes l'ambition et l'envie, qui conduisent l'homme à un si horrible dessein. Ajoutons un trait emprunté à l'histoire de l'Eglise, pour achever de vous faire connaître la noirceur de ces vices. Dioscore, évêque d'Alexandrie, se voyant éclipsé, et son impiété dévoilée par la vie édifiante de Flavien, évêque de Constantinople, conçut une telle haine contre ce saint personnage, qu'il parvint à assembler un concile à Chalcedoine pour le faire déposer de l'épiscopat. N'ayant pu obtenir des Pères un acte si injuste, il forma l'épouvantable résolution d'embrasser les erreurs d'Eutychès (qui niait l'humanité de Jésus-Christ), de se joindre à ses partisans et d'en gagner de nouveaux par la terreur et la menace, afin de réussir à se venger, aidé par les satellites de ce parti : tant l'ambition et l'envie avaient mis de fiel dans son âme. C'étaient ces mêmes passions qui aigrissaient les Pharisiens contre notre Seigneur, dont ils voyaient la renommée grandir aux dépens de leur considération.

Ajoutez que la vertu et l'innocence, quoique très-belles et très-aimables de leur nature, sont d'ordinaire haïes des méchants. En voulez-vous un exemple tiré du livre des Apophthegmes ? Il y avait à Athènes une loi odieuse qui, dès qu'un citoyen s'était illustré par ses services envers la république, pour l'empêcher

d'aspirer à la royauté, le condamnait au bannissement : cette peine s'appelait *ostracisme*. Elle fut encourue par Aristide, que son intégrité avait fait surnommer le juste. Comme il fallait pour cela les suffrages des citoyens, un homme du peuple qui ne savait pas écrire cherchait quelqu'un pour lui préparer son vote; le hasard le conduit à Aristide qu'il ne connaissait pas : « Pourquoi donc, lui demande celui-ci, voulez-vous inscrire sur votre billet le nom d'Aristide? — Parce que, répond le paysan, le surnom de Juste m'est désagréable et odieux. » Voyez, mes frères, comme les méchants haïssent la vertu et la justice! N'ayant rien à craindre de leurs semblables, ils redoutent la censure et le châ-timent des hommes de bien; ils voudraient qu'il n'y eût aucun juste pour les juger et les punir. Telle était la principale cause de la haine des Pharisiens contre notre Seigneur.

S'approchant donc de Jésus, les disciples des Pharisiens, accompagnés des Hérodiens, lui expliquèrent en ces termes l'objet de leur démarche : « Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans acception d'aucune personne; dites-nous donc votre sentiment : est-il permis, ou non, de payer le tribut à César? » Quoi de plus insinuant, quoi de plus flatteur que ces paroles? Mais le Psalmiste dit de cette sorte de langage : « Ses discours sont plus doux que l'huile, et ils blessent comme le fer de la lance. » *Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula*, Ps. LIV, 22. Dans un autre endroit, le même Prophète exprime ainsi son dégoût pour ces paroles doucement perfides : « Que le juste me reprenne et me corrige avec charité; mais que l'huile du pécheur n'engraisse pas ma tête. » *Corripiet me justus in misericordia et increpabit me; oleum autem peccatoris non impinguet caput meum*, Ps. CXL, 5. Car le pécheur parle de paix à son ami, et il lui dresse en secret des embûches. Or, de même qu'une fausse équité est une double iniquité, de même une amitié feinte et trompeuse est une double inimitié; que dis-je? elle cesse de s'appeler ainsi pour prendre le nom exécration de trahison. Ce crime horrible par lui-même est devenu plus horrible encore, depuis que le traître Judas a livré le Seigneur Jésus par un baiser, symbole de paix et d'amitié.

Dès qu'il eut entendu la question que lui adressaient ces regards pleins de ruse, Jésus, qui connaissait leur malice, leur témoigna d'autant plus d'indignation qu'ils lui avaient parlé avec plus de douceur : « Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie dont on paie le tribut. Ils lui présentèrent un denier. De qui sont, continua-t-il, cette image et cette inscription? De César, lui répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Par cette sage réponse notre Seigneur enseignait qu'il faut rendre à la divinité la gloire qui lui est due, et aux souverains, vicaires de Dieu sur la terre, les devoirs que réclament leur dignité et leur charge. Ainsi la sagesse triompha de la malice; ainsi le serpent sacré de Moïse dévora les serpents des mages. Pleins d'admiration et de honte tout ensemble, les députés retournèrent, sans avoir réussi, auprès de ceux qui leur avaient inspiré ce dessein perfide. L'évangile étant expliqué, abordons le sujet indiqué par les paroles de mon texte.

I.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Cette maxime n'est pas destinée seulement à confondre la malice des Pharisiens, mais encore à graver en quelques mots dans notre esprit une salutaire doctrine. Toute la sagesse chrétienne est résumée dans ce peu de paroles. Quiconque, en effet, rend fidèlement à Dieu et à César, c'est-à-dire à Dieu et aux hommes, ce qui leur appartient, a accompli toute justice. Par les hommes, j'entends ici nous mêmes et les autres hommes. En sorte que la justice absolue embrasse l'accomplissement de trois sortes de devoirs : envers nous-mêmes, envers le prochain et envers Dieu. L'Apôtre les a tous réunis dans ce passage de son épître aux Romains (chap. xii, 7-8) : « Rendez à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. Libérez-vous de toutes vos dettes, ne restant redevables que de la charité. » Car la charité a

cela de particulier, que ses exigences ne cessent point quoiqu'on y satisfasse toujours. Pour bien comprendre cela, il faut savoir encore que le suprême désir de tous les saints a été de connaître le meilleur moyen de se rendre Dieu propice et favorable, préférant à tous les autres biens son amitié et sa grâce, dans la possession desquelles ils plaçaient leur félicité. Les paroles suivantes d'un prophète expriment toute la vivacité de ce désir : « Qu'offrirai-je à Dieu qui soit digne de lui ? Fléchirai-je les genoux devant le Dieu très-haut ? Lui offrirai-je des holocaustes et des veaux d'un an. L'apaiserai-je en lui offrant mille béliers, ou des milliers de boucs engraisés ? Lui sacrifierai-je pour mon crime mon fils aîné, et pour mon péché quelque autre de mes enfants ? » *Mich.* vi, 6-7. Après avoir énuméré ainsi les différentes espèces de sacrifices, et vivement excité l'attention par ces interrogations, le Prophète continue ainsi : « O homme, je vous dirai ce qui vous est utile et ce que le Seigneur demande de vous : c'est que vous fassiez le jugement, que vous aimiez la miséricorde et que vous marchiez avec respect et vigilance devant Dieu, » *ibid.* 8. De ces trois devoirs, le premier, faire le jugement, se rapporte à nous, le deuxième, aimer la miséricorde, se rapporte au prochain ; et le troisième, marcher respectueusement devant le Seigneur, se rapporte à Dieu. Nous allons parler successivement de chacun d'eux.

Et d'abord, pour commencer par celui qui se rapporte à nous, qu'est-ce que faire le jugement ? Cette locution se trouve souvent dans les saintes Lettres. Afin de la bien comprendre, il faut savoir qu'il y a dans notre âme deux facultés ou puissances, la faculté de comprendre et la faculté de désirer ; l'une destinée par Dieu à commander, l'autre destinée à suivre les ordres de la première. Notre vie est bien réglée quand chacune de ces deux puissances remplit la fonction que Dieu lui a assignée, c'est-à-dire quand la première commande et que l'autre obéit. Mais la perversité et la malice des hommes renversent cet ordre, au point que c'est la puissance inférieure qui exerce le commandement, tenant sous son joug la puissance supérieure. Voyez la plupart des hommes : ils mettent leur raison au service de la ruse, de la fraude, de la volupté ; ils se laissent conduire par leurs passions et leurs

affections; ce n'est pas ce que prescrit la raison ou la loi divine qu'ils accomplissent; ils obéissent aux entraînements de leurs convoitises : ce qui est la source de tous les maux qui désolent la terre. Lorsque le Seigneur, par la bouche de son Prophète, exige de nous que nous « fassions le jugement, » il demande que nous réglions notre conduite d'après les lumières de la raison et de la loi divine, ces deux flambeaux de notre vie, et non d'après les entraînements de la concupiscence. Celui-là donc « fait le jugement, » qui, mettant un frein à ses passions, prend pour guides la raison et la loi divine. C'est ce que le Prophète royal se glorifiait de faire, lorsqu'il disait : « Vos préceptes sont le sujet de mes méditations, et vos ordonnances me tiennent lieu de conseil, » ou, comme d'autres traduisent, *de conseillers*. O excellents conseillers de notre vie! C'est comme s'il disait : Je ne prête l'oreille ni aux entraînements de mes affections désordonnées, ni aux convoitises d'une chair, mauvaise conseillère, ni aux mensonges de l'antique serpent, ni au doux murmure des séductions du siècle, ni à la voix perfide des flatteurs, ni aux chants des sirènes m'invitant aux plaisirs des sens, ni aux paroles d'un faux ami, ou d'un conseiller dépravé, ni enfin aux suggestions d'une prudence charnelle. J'ai résolu d'être sourd à toutes ces voix. Mais j'écouterai ce que me dira le Seigneur, ce que me dira ma raison éclairée par lui, ce que me prescriront la justice et l'équité. Enfin, Seigneur, je ne veux d'autres conseillers que vos préceptes, sûrs et fidèles. Voilà ce que c'est que « faire le jugement. »

Mais cette expression ne s'applique pas seulement aux sentiments de l'âme; on doit l'entendre aussi des sens extérieurs qui ont besoin d'être asservis et réglés selon la raison et la loi divine. Il faut donc fermer les yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité, les oreilles pour qu'elles ne se prêtent pas à la détraction, aux mensonges, aux paroles honteuses ou légères; il faut mortifier le goût, de peur qu'il n'accable l'âme sous le poids d'une nourriture trop abondante ou trop recherchée, et n'entretienne les révoltes d'une chair rebelle. Mais surtout il faut mettre un frein à sa langue. Car tandis que les autres sens ne sont exposés qu'à certains péchés propres à chacun, la langue peut les commettre tous. Et quand

bien même elle ne serait exposée qu'au seul vice dont le Sage nous détourne en ces termes : « Gardez-vous de murmurer et ne souillez point votre langue par la médisance, » *Sap.* 1, 11, cela suffirait et au-delà pour la ruine de beaucoup d'âmes. Permettez moi de citer un trait familier à l'appui de ce que j'avance. J'ai connu un saint personnage qui était fort attentif à éviter les fautes les plus légères ; or, comprenant que la plupart des péchés viennent de l'intempérance d'une langue sans frein, il portait dans la bouche de petits cailloux qui l'avertissaient de veiller sur ses paroles et de pratiquer le silence.

Cette pratique du silence est utile, non-seulement pour éviter le péché, mais encore pour conserver le repos intérieur et la tranquillité de l'âme, disposition nécessaire pour acquérir la véritable sagesse. C'est pour cela que le célèbre philosophe Pythagore imposait à ses disciples un silence de trois années. Saint Thomas d'Aquin avait tant d'amour et de zèle pour cette vertu, qu'il serait difficile de décider s'il était plus ardent à l'étude qu'avare de paroles. Aussi, pendant qu'il étudiait la théologie sous Albert-le-Grand, ses condisciples l'appelaient le bœuf muet. Ce qu'ayant appris Albert, qui avait deviné le puissant génie de son élève, il leur dit : « Vous l'appellez un bœuf muet ; mais j'ai la confiance qu'il fera bientôt entendre des mugissements qui retentiront dans toute l'Eglise. » Puisque la garde de la langue porte de si heureux fruits, nous devons donc, enflammés d'amour pour cette vertu, faire tous nos efforts pour l'acquérir, et la demander par de ferventes prières au Seigneur, qui ne manque jamais de secourir nos pieux efforts. Car nous lisons dans Salomon : « C'est à l'homme à préparer son âme, et au Seigneur à gouverner la langue. » *Hominis est animam præparare, et Domini gubernare linguam, Prov.* XVI, 1. De même, en effet, que Dieu exige, pour nous pardonner nos péchés, que nous nous convertissions à lui afin qu'il se tourne vers nous : de même ici il requiert notre bonne volonté, nos soins et nos efforts pour nous accorder aide et secours dans l'acquisition de cette vertu.

Mais c'est surtout à la garde du cœur, foyer de tous les désirs et de toutes les affections, qu'il faut s'appliquer, et c'est là le prin-

cipal exercice du « jugement » que le Prophète demande de nous. En effet, la fonction de ce « jugement » est de contenir sous le joug de la raison les mouvements tumultueux et les passions violentes qui ont leur principe dans un cœur mal réglé. Le Seigneur nous en fait la recommandation la plus pressante par la bouche de Salomon : « Appliquez-vous, dit-il, avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie. » *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit*, Prov. iv, 23. Du cœur sort la vie, parce que, quand il est purifié de toute souillure de péché, l'Auteur de la vie y habite. Qu'est-ce en effet que l'âme du juste, sinon le trône de la Sagesse, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, le palais du Roi éternel, la litière du véritable Salomon, le jardin fermé, la fontaine scellée, enfin la maison et le temple vivant de Dieu ? Quel soin devons-nous donc apporter à la pureté du cœur, où le souverain Amant de la pureté, qui se plaît parmi les lis, daigne se choisir une demeure ! Par contre, quel crime abominable de souiller le sanctuaire de Dieu par des pensées et des désirs honteux ! « Car le temple de Dieu est saint, nous crie l'Apôtre, et c'est vous qui êtes ce temple. Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra, » I Cor. iii, 17. Que le principal exercice de notre « jugement » soit donc de conserver la pureté du cœur, si nous désirons accomplir ce que nous nous devons à nous-mêmes, c'est-à-dire la première des trois classes de devoirs dont nous avons parlé.

II.

La deuxième classe renferme nos devoirs envers les autres hommes. Le divin Prophète les réduit à un seul, la miséricorde. Sans doute, il y en a d'autres encore ; mais la miséricorde, qui a sa source dans la charité, tient le premier rang parmi eux. Pour vous recommander cette vertu, je ne veux emprunter mes raisons ni à l'Évangile, ni aux Épîtres des apôtres que vous avez entendu souvent citer ; je me bornerai à quelques témoignages tirés des auteurs païens, afin que vous soyez convaincus qu'il ne s'agit pas ici d'une vertu purement chrétienne, mais d'une vertu qui convient à l'homme en général, jusque-là que d'illustres philosophes

ont avancé que rien n'est plus selon la nature que de secourir celui qui partage notre nature. Ajoutez que le Créateur de l'univers nous a faits de telle condition, que nul ne puisse se suffire et se passer du secours des autres, afin que la nécessité elle-même de s'entre-aider mutuellement forme le lien de la charité. Cette loi, il ne l'a pas seulement gravée dans l'âme humaine, il l'a imposée aussi à la plupart des animaux sans raison, non-seulement aux plus petits, tels que les abeilles et les fourmis, qui, en raison de leur faiblesse, ont un plus grand besoin de s'entre-aider, mais encore aux plus grands, tels que les éléphants. Je me reprocherai de ne pas vous en citer un exemple raconté par Elie. Lorsque les éléphants, dit cet écrivain, ne peuvent franchir d'un seul bond la fosse que les chasseurs ont creusée pour les prendre, l'un d'eux y descend, et, se mettant en travers, diminue en partie l'espace vide, en partie sert de pont. Les autres marchent sur lui, et quand ils sont passés s'occupent de sa délivrance. Pour cela, l'un d'eux lui allonge son pied, que celui-ci saisit avec sa trompe, tandis que les autres jettent dans la fosse des faisceaux de branches sur lesquelles il s'appuie avec force et précaution, et parvient ainsi à s'échapper. Voilà un admirable exemple de fidélité et de charité parmi les bêtes. Que dirai-je des cerfs? Lorsqu'une troupe de ces animaux doit passer un fleuve, les premiers offrent leurs dos à ceux qui suivent, afin que ceux-ci puissent y appuyer leurs têtes et nager plus aisément. Le premier de toute la bande éprouve-t-il de la fatigue, il cède la place au suivant, passe à l'arrière-garde et reçoit de celui qui le précède le service qu'il a rendu aux autres. Si l'Auteur de la nature a donné cette inclination aux brutes elles-mêmes, que ne doivent pas faire les hommes qui sont doués de raison, qui ont reçu de la nature, avec un noble caractère, le sentiment de la pitié et de la commisération, et qui ne peuvent conserver la vie sans se secourir mutuellement? Aussi, comme on demandait à Théophraste ce qui contribuait davantage à la conservation de la vie humaine, il répondit que c'était la bienfaisance, parce que les bienfaits sont comme autant de liens qui tiennent les hommes unis entre eux pour former une société. Que l'homme, né pour la vertu et la miséricorde, rougisse donc de ne

pas faire pour ses frères ce que les bêtes font les unes pour les autres par le seul instinct de la nature. Aussi, les philosophes mêmes qui n'avaient aucune donnée positive sur la vie future et ne connaissaient pas la récompense promise dans le ciel aux œuvres de miséricorde, remplissaient avec tant de zèle, au nom de l'humanité et de la vertu, tous les offices de la charité, que Sénèque s'exprime ainsi au sujet de Démétrius, célèbre philosophe stoïcien : « Si quelqu'un des dieux voulait livrer à Démétrius la possession de nos richesses, à la condition expresse qu'il ne pourrait en rien donner, j'ose affirmer qu'il les rejeterait en disant : Quant à moi, je ne m'enchaîne pas à ce fardeau insupportable, » *De Beneficiis*, lib. VII, 9. Si ces beaux sentiments nous étonnent moins dans la bouche d'un homme qui enseignait la philosophie, je citerai des empereurs. Le fils de Vespasien s'étant rappelé un soir qu'il n'avait ce jour-là accordé aucun bienfait, prononça cette mémorable parole : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. » Admirable bienfaisance d'un prince qui regardait comme perdu le temps où il n'avait fait aucun bien à ses amis. Cette parole condamne l'avare de beaucoup de chrétiens, moins généreux, malgré les lumières de leur foi, que les infidèles dans les ténèbres du paganisme; moins charitables, malgré les magnifiques espérances qui leur sont proposées, que les païens qui n'ont d'autres motifs de leur libéralité que la beauté de cette vertu. Parlant des biens que l'on donne aux pauvres, Sénèque s'exprime à ce sujet de la manière suivante : « Voilà les richesses certaines, assurées contre les coups d'une fortune inconstante, et qui exciteront d'autant moins l'envie qu'elles seront plus abondantes. Pourquoi en être avare comme si elles étaient à toi? Tu n'en es que l'administrateur. O hommes, tout cet or, qui vous gonfle d'orgueil, qui vous fait oublier la fragilité humaine, et que vous enfermez dans des coffres de fer, n'est qu'en dépôt chez vous; déjà il attend un autre maître; les soldats ennemis, ou un héritier non moins ennemi va s'en emparer. Voulez-vous un moyen de le faire vôtre? Donnez-le. Prenez donc vos précautions; assurez-vous la possession inexpugnable de vos biens; donnez à vos richesses et plus d'honneur et plus de sécurité. Ce que vous admirez, ce

dont la possession vous rend à vos yeux riches et puissants, porte un nom vulgaire : c'est une maison, ce sont des esclaves, ce sont des écus ; le don que vous en faites leur vaut le nom de bienfaits. » Qu'y a-t-il, en effet, de plus désirable pour un homme sage, que de faire d'une chose commune, telle que l'argent, la matière de la vertu, que dis-je ? de mériter par elle le patrimoine de l'éternel héritage, et d'acheter le ciel en échange de ce qui ne procure au grand nombre qu'une vile nourriture pour le corps. C'est ainsi que, selon la recommandation du Prophète, nous pratiquons la miséricorde envers le prochain.

III.

Restent les devoirs de la troisième classe, qui se rapportent au souverain Seigneur de toutes choses. Mais quel homme ou quel ange pourrait, je ne dis pas les exprimer par la parole, mais les concevoir par la pensée ? Il nous faudrait pour cela connaître à fond, d'une part, tous les bienfaits qu'il nous a accordés, de l'autre, toutes ses perfections et ses titres de gloire : or, l'un et l'autre sont ineffables, incompréhensibles. Puisque l'esprit humain doit confesser ici son impuissance, que nous reste-t-il qu'à nous élever des choses humaines aux choses divines, en recherchant avec soin les motifs pour lesquels nous témoignons aux hommes du respect, de l'honneur, de la bienveillance, et en retrouvant en Dieu ces mêmes motifs, mais à un degré infiniment plus élevé ? Dans les hommes, c'est la parenté, c'est la dignité, c'est la vertu, c'est la sagesse, c'est l'âge, ce sont les bienfaits, c'est l'amitié qui d'ordinaire réclament nos hommages. C'est pourquoi nous témoignons de l'affection, nous rendons une sorte de culte à nos parents, aux magistrats, aux hommes vertueux et sages, aux vieillards, à nos amis, à nos bienfaiteurs. Or, comme nous trouvons tous ces motifs d'amour réunis en Dieu, peut-on douter qu'il ait droit également à toutes ces espèces d'hommages, et un droit tel que tout ce que nous pouvons lui offrir sera toujours au-dessous de ce que réclame son infinie majesté ? Qu'y a-t-il, en effet, au ciel et sur la terre qui puisse être comparé à sa grandeur, puisque, en regard de la sienne, la pureté des esprits bienheureux n'est que souillure, leur

dignité que bassesse, leur beauté que laideur, leur sagesse qu'ignorance, leur puissance enfin qu'infirmité et faiblesse? D'ailleurs, lui seul nous donne tout : il mérite donc autant d'hommages que toutes les personnes ensemble à qui nous devons des bienfaits particuliers. Une seule pièce d'or est-elle moins estimée que plusieurs pièces de cuivre qui à elles toutes ne l'égalent point en valeur? Donc, puisque nous avons tout en Dieu seul, il est juste que nous lui témoignions toute espèce d'amour, toute espèce d'honneur, toute espèce de piété, toute espèce de culte. Faisons encore une autre comparaison, quoique toutes restent au-dessous de la réalité. Voici un jeune prince, plein d'intelligence et d'ardeur pour l'étude des langues et des sciences; il a fait venir de loin plusieurs précepteurs, dont l'un est chargé de lui enseigner le latin, un autre le grec, un autre la rhétorique, un autre la dialectique, un autre la physique, un autre la morale et la politique; tous ces savants, il les comble de présents et d'honneurs, comme il convient à un prince libéral, qui connaît d'ailleurs la maxime des plus grands philosophes, que l'homme ne peut jamais rendre assez aux dieux, à ses parents et à ses précepteurs. Supposez maintenant qu'il survienne un homme extraordinaire, connaissant parfaitement toutes les langues et toutes les sciences, capable en un mot de tenir à lui seul la place des autres précepteurs et de les suppléer avec avantage, cet homme n'aurait-il pas droit à tous les honoraires, à tous les respects, à toute la reconnaissance due à tous les autres ensemble? On ne saurait le nier. Eh bien! mes frères, s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites, tel est Dieu pour nous : c'est lui seul qui nous donne tout, qui subvient et subviendra toujours à tous nos besoins; c'est de lui que nous tenons l'être et la vie; c'est à lui que nous devons, si nous le voulons, l'éternelle béatitude du ciel. Telle est notre dépendance à son égard, que nous ne pourrions sans lui ni respirer, ni changer de place, ni faire le moindre ouvrage, ni même subsister un seul instant. En effet, c'est sa puissance qui nous donne le souffle de la vie, sa lumière qui nous éclaire, sa providence qui nous nourrit et nous gouverne, et enfin sa bonté qui nous comble de biens.

Quelle conséquence tirer de tout ce que nous venons de dire? La voici : Si nous avons reçu de notre Créateur des bienfaits si nombreux, et si nous en espérons de plus nombreux encore ; s'il est comme un immense océan de toutes les vertus et de toutes les perfections ; si toute perfection créée s'évanouit devant l'éclat de sa majesté ; si l'honneur et l'amour que nous devons à toutes les créatures, même les plus excellentes, ne sont rien à comparer aux hommages qui sont dus à sa grandeur souveraine, il s'ensuit qu'on ne peut imaginer rien de plus juste, de plus convenable, de plus sacré, de plus utile, de plus beau, que d'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ce Seigneur et Père commun de tous, et de le révéler, de l'honorer, de lui rendre hommage, d'obéir à ses préceptes, de fondre d'amour pour lui, de chanter partout ses louanges, de l'avoir toujours sous les yeux, de désirer ardemment sa gloire, de trembler devant sa majesté, de croire que nous ne sommes sur la terre que pour l'aimer, de donner mille fois, s'il le fallait, notre vie pour sa gloire, de vouloir emprunter la bouche de tous les hommes et de tous les anges pour célébrer dignement la grandeur de ses œuvres et ses bienfaits. Et quand nous aurons fait tout cela, il est certain que nous n'aurons rien fait qui soit en proportion avec sa bonté infinie ; car, lui seul ayant de lui-même une connaissance parfaite, lui seul peut se louer et s'aimer dignement ; toutes les louanges des hommes et des anges restent infiniment au-dessous de ce qui lui est dû.

Après cela, mes frères, pesez avec moi l'indignité du spectacle que nous avons tous les jours sous les yeux : cette majesté suprême méprisée des hommes, ses préceptes violés, ses droits foulés aux pieds, ses bienfaits méconnus, sa majesté dont on ne tient aucun compte. Car la plupart des mortels font-ils autre chose que d'ajouter les péchés aux péchés, les crimes aux crimes ? Quel est celui qui déteste souverainement le péché mortel ? Quel est celui qui aime par-dessus tout son Créateur et son Père ? Quel est celui qui fait passer les lois divines avant sa commodité et son agrément ? Combien, au contraire, qui, pour un rien, pour une satisfaction honteuse, pour venger une légère injure, pour un

gain sordide, ne craignent pas de violer tous les commandements de Dieu, mettant ainsi au dernier rang ce qui devrait être au premier? Quoi de plus indigne, de plus injuste, de plus révoltant? Enfin plusieurs en sont arrivés à ce degré de stupidité, que Dieu est celui qu'ils craignent le moins, dont l'autorité fait sur eux le moins d'impression, qu'ils redoutent le moins d'offenser, dont la grâce et l'amitié ont pour eux moins de valeur, puisqu'ils y renoncent pour un gain futile, pour un plaisir d'un moment. Ici, mes frères, les paroles font défaut, le sentiment est impuissant, l'âme est frappée de stupeur, l'intelligence s'émousse, toutes les forces de l'âme et du corps s'affaissent et tombent devant une pareille indignité; ne pouvant assez la déplorer, il ne nous reste qu'à l'abandonner à vos sérieuses réflexions.

Que tous ceux qui détestent cette conduite comme elle le mérite, et qui désirent s'acquitter d'un aussi grand devoir que celui de la justice, s'efforcent donc d'accomplir les trois obligations qu'elle renferme, d'après les paroles du prophète que nous avons rapportées, savoir, « faire le jugement, aimer la miséricorde, et marcher avec précaution devant Dieu. » De cette manière, en effet, nous accomplissons toute justice, en rendant ce qui est dû à nous-mêmes, à notre prochain, au souverain Maître de l'univers.

Qu'arrivera-t-il de là? C'est qu'ayant ainsi gravé dans nos âmes une vive image de la justice, nous y reproduirons cette antique image des perfections divines, dont le Créateur, dès le commencement du monde, a mis en nous l'empreinte. Car tout en nous, l'âme et le corps, étant rendu conforme à la loi divine, quelle autre image que celle de Dieu brillera en nous? Il arrivera encore que, de même que dans l'évangile de ce jour notre Seigneur juge d'après l'image de César de ce qui est dû à César; ainsi, en voyant la figure de son image imprimée dans notre âme, il nous admettra aussitôt à partager sa gloire et son royaume, nous faisant les héritiers de celui dont nous porterons en nous la ressemblance. Au contraire, si nous lui offrons l'image de César, c'est-à-dire comme saint Bernard l'explique, du prince de ce monde, il nous fera participer, sans aucun doute, à la condition et au royaume de ce dernier, et nous condamnera à souffrir les tourments de celui

dont nous porterons aussi l'image, c'est-à-dire dont nous aurons imité l'orgueil, l'envie, les fraudes, les haines et les mensonges.

Donc, mes frères, puisque c'est de cela seul que dépend notre cause dans le jugement que chacun de nous doit subir aussitôt après la mort, mettons toute notre application à effacer en nous l'image du démon, et à imprimer dans notre âme l'image de notre Sauveur. Nous y réussirons si nous conformons notre conduite aux principes de justice exposés dans ce qui précède. Et ainsi, portant en cette vie la ressemblance avec Dieu que donne sa grâce, nous mériterons d'arriver dans l'autre à la ressemblance plus parfaite dont nous serons éternellement revêtus dans la gloire du ciel.

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XXII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE LA QUADRUPLE
IMAGE.

Cujus imago hæc et superscriptio ?

De qui est cette image et cette inscription ? *Matth.* XXII, 20.

Nous trouvons un grand motif d'espérance dans ces paroles de saint Paul aux Hébreux : « Le Pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses ; mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, excepté le péché, » *Hebr.* IV, 15. La conséquence qui en découle ne se fait pas attendre. « Allons donc, continue l'Apôtre, nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver grâce en temps opportun, » *ibid.* 16, c'est-à-dire afin que le Seigneur nous accorde son secours dans tous nos besoins. C'est ainsi que saint Paul relève et affermit l'espérance timide et chancelante des hommes, en leur montrant que la miséricorde ne ferait jamais défaut à Celui qui avait fait l'expérience de toutes nos misères. Car il est vrai le mot célèbre d'une grande reine :

Non ignora mali miseris succurrere disco.

Le malheur m'a appris à venir en aide aux malheureux.

Non content de connaître les misères de la vie de l'homme d'une double science, divine et humaine, c'est-à-dire naturelle et infuse, le Sauveur voulut souffrir lui-même les maux de notre vie et en faire l'expérience en sa personne, afin de devenir un pontife compatissant et fidèle. Déjà, bien des siècles auparavant, le prophète Isaïe l'avait appelé un « homme de douleurs, connaissant l'infirmité, » *Isai.* LIII, 3. Et qui pourrait compter toutes ses fatigues et toutes ses souffrances? Le Psalmiste, parlant en son nom, a dit avec vérité : « J'ai été pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse. » *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea,* Ps. LXXXVII, 16. Sans parler des fatigues de son enfance et de sa jeunesse, de ses nuits consacrées à la prière, de ses pieuses larmes, de la faim, de la soif, de la pauvreté qu'il endura, de ses longues courses où il se reposait en s'asseyant près de la fontaine de Samarie; sans parler des opprobres et des cruelles souffrances de sa mort, sa vie est toute remplie de travaux pénibles et de combats soutenus contre les ennemis de la vérité. Injures, calomnies, faux témoignages, rien ne lui fut épargné : tantôt ils l'accusaient de chasser le démon au nom de Bézélzébub, prince des démons; tantôt ils essayaient, en lui proposant diverses questions, de le convaincre d'ignorance; ils épiaient ses paroles et ses actes, observant, par exemple, s'il guérissait le jour du sabbat, ce qui était un grand crime à leurs yeux; enfin, ils mettaient tout en œuvre pour le prendre, la force ouverte et la ruse. Nous les voyons dans l'évangile de ce dimanche tramer un complot digne de leur malice, qui doit avoir pour effet, ou de discréditer Jésus auprès du peuple, ou de le faire accuser de lèse-majesté auprès des Hérodiens. Voici comment l'évangéliste saint Matthieu raconte le fait.

I.

« Les Pharisiens s'en allant tinrent conseil pour trouver le moyen de surprendre Jésus dans ses discours. » Quand un malade, au lieu d'être soulagé par les remèdes, voit sa situation s'aggraver, c'est une marque à peu près certaine que l'on peut

désespérer de sa guérison. Cette vérité s'applique aux maladies de l'âme : personne n'est plus voisin de la mort que celui qui devient pire par les remèdes. Mais elle a surtout son application dans ceux qui, repris par le Seigneur ou par les hommes, au lieu de s'amender, se révoltent follement contre celui qui entreprend de les corriger. Salomon expose ainsi le danger qu'ils courent : « L'homme qui méprise avec une tête dure celui qui le reprend, fera tout d'un coup une chute mortelle, et il ne guérira jamais. » *Viro, qui corripientem dura cervice contemnit, repentinus ei superveniet interitus : et eum sanitas non sequetur*, Prov. XXIX, 1. Tels sont ceux qu'une volonté opiniâtre enracine dans le mal, et dont il est écrit : « Leur cœur est solide comme la pierre, et dur comme l'enclume du forgeron, » *Job. XLI, 15*, laquelle, loin de s'amollir, s'endurcit aux coups qu'elle reçoit. Tels étaient les Pharisiens, malades que le Sauveur Jésus voulait guérir par le remède de sa divine doctrine, mais qui, au lieu de s'amender, n'en devenaient que plus furieux contre leur charitable Médecin, et ne songeaient qu'à lui tendre des embûches. Plus d'une fois déjà ils avaient essayé de lui ôter la vie et de ternir sa réputation. Mais notre Seigneur se conduisait en toutes ces circonstances de manière à faire éclater à la fois et sa gloire et leur malice. Eux, de leur côté, malgré tant de tentatives inutiles, ne renonçaient pas à leur sacrilège dessein, semblables en cela au diable, leur père, qui, vaincu et mis en fuite, mais non fatigué, n'interrompt jamais son office de tentateur et d'ennemi de nos âmes. C'est ainsi que, le Sauveur l'ayant vaincu une première fois dans le désert, il revint à la charge une deuxième et une troisième fois. Cet exemple, mes frères, est un avertissement pour nous de ne pas déposer les armes ou cesser de veiller après une victoire remportée, mais de nous tenir toujours en garde, comme sur un champ de bataille, et préparés à de nouveaux combats. Aussi, quand l'illustre saint Antoine avait triomphé des démons, raconte saint Athanase, ce premier triomphe ne lui apportait point la sécurité, et il ne croyait pas que son ennemi fût réduit à l'impuissance.

Le diable avait donc soufflé son esprit dans l'âme des Pharisiens qui, à son exemple après avoir subi plusieurs défaites,

cherchaient sans cesse de nouveaux moyens de nuire. C'est pour-
 quoi nous les voyons aujourd'hui « examiner ensemble comment
 ils surprendront Jésus dans ses paroles. » Ne pouvant incriminer
 ses actions très-saintes, ils tournent leur malignité du côté de
 ses paroles, sachant que sur ce terrain il n'est pas difficile de
 prendre les hommes. Et comme ils n'espéraient pas venir à bout
 de le rendre odieux au peuple, qui était plein d'admiration pour
 ses œuvres, c'est aux rois et aux princes qu'ils le rendront sus-
 pect, s'ils réussissent à lui faire nier l'obligation de payer le tri-
 but à César. Car les historiens profanes nous apprennent que la
 Judée fut soumise à la domination romaine par le grand Pompée,
 qui, dans Lucain, compte cette victoire parmi les plus glorieuses
 de sa vie. A partir de cette époque, les Juifs payèrent tribut à
 leurs nouveaux maîtres. Mais, c'était avec une extrême ré-
 pugnance que la plupart se voyaient obligés, eux, le peuple de
 Dieu, qui offraient déjà la dîme au Seigneur, de payer tribut à
 des princes païens. Aussi lisons-nous dans les Actes des apôtres
 qu'un certain Judas de Galilée, et un autre nommé Theudas, exci-
 tèrent des troubles en voulant affranchir le peuple de cette obli-
 gation : tous deux avaient payé de leur vie cette témérité. C'est
 dans une situation aussi périlleuse que les Pharisiens essayèrent
 de jeter le Sauveur. Ils s'étaient associés des Hérodiens, c'est-à-
 dire des soldats d'Hérode, qui devaient, ou bien se saisir à
 l'instant même de Jésus, s'il niait l'obligation pour les Juifs de
 payer le tribut à César, ou bien déposer au besoin contre lui ; car
 le témoignage des Pharisiens, ses ennemis déclarés, aurait peut-
 être paru suspect. Les choses étant si habilement concertées, ils se
 promettaient une victoire éclatante ; mais, dit Salomon, « il n'y a
 point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de
 conseil contre le Seigneur, » *Prov. xxi, 30* ; et le Verbe incom-
 préhensible de Dieu ne pouvait être pris en parole.

Les Pharisiens abordent donc notre Seigneur et lui adressent
 ces paroles flatteuses : « Maître, nous savons que vous êtes véri-
 dique et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans
 avoir égard à qui que ce soit ; car vous ne considérez point la
 qualité de la personne. » Rien de plus vrai que cet éloge, mais

aussi rien de plus perfide dans leur bouche. Ils offraient à Jésus une coupe empoisonnée dont les bords étaient garnis de miel. « Ses discours, dit le Prophète, sont plus doux que l'huile; mais ce sont en même temps des flèches. » *Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula*, Ps. LIV, 22. Et ailleurs, parlant à l'impie : « Tout le jour, dit-il, ta langue a médité l'injustice, tu as, comme un rasoir aiguisé, fait passer ta malice. » *Tota die injustitiam cogitavit lingua tua; sicut novacula acuta fecisti dolum*, Ps. LI, 4. Un rasoir aiguisé tranche facilement et sans douleur les cheveux de la tête : ainsi la langue des méchants enfonce doucement un glaive dans le cœur. Pour nous, comme les abeilles qui savent, dans une plante vénéneuse, sucer le miel sans toucher au poison, laissons le venin caché dans le cœur des Pharisiens, et tirons de leurs paroles la vérité et la leçon morale qu'elles renferment.

« Maître, disent-ils, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité. » C'est avec raison qu'ils l'appellent « Maître, » parce que nous n'avons qu'un seul Maître, Jésus-Christ; et ce Maître est véridique, ou plutôt il est la vérité même, puisqu'il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » *Ego sum via, veritas et vita*, Joan. XIV, 6. La voie de Dieu, c'est l'obéissance à ses divins commandements, c'est-à-dire la justice. On l'appelle « voie de Dieu, » soit parce que c'est Dieu qui nous la montre, soit parce qu'elle nous conduit à la félicité et à la gloire de Dieu même. Jésus-Christ nous enseigne cette voie, et c'est de lui que parle le Prophète dans ce passage : « Vos yeux verront le Maître qui vous enseigne; vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie, marchez dans ce chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche, » *Isai. xxx, 20-21*. Cette voie, le Prophète royal suppliait le Seigneur de la lui faire connaître, en disant : « Montrez-moi, Seigneur, vos voies, et enseignez-moi vos sentiers. » *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me*, Ps. XXIV, 4. Et Salomon la décrit ainsi au livre des Proverbes : « Ses voies sont belles, et tous ses sentiers sont pleins de paix. » *Via ejus via pulchræ, et omnes semitæ ejus pacificæ*, Prov. III, 17. Oui, elles sont belles; car quoi de plus beau que la justice, qui est l'image de la beauté et de la

sainteté de Dieu même? Oui, elles sont pleines de paix; car quelle paix plus parfaite que celle qui est unie par une alliance indissoluble à la justice et à la sainteté. C'est de cette alliance que parle le Prophète, lorsqu'il dit élégamment que « la justice et la paix se sont embrassées, » *Ps. LXXXIV, 11*. La justice, en effet, a pour compagne inséparable la paix et la tranquillité; et la paix véritable ne se trouve nulle part sans la justice, sa compagne et sa mère. Car, dit Isaïe, « la paix est le fruit de la justice; le silence la cultive, et on y trouve pour jamais une heureuse tranquillité. » *Erit opus justitiæ pax, et cultus justitiæ silentium, et securitas usque in sempiternum, Isai. XXXII, 17*.

Mais puisque cette voie nous conduit à l'éternelle félicité, ce ne sera pas nous écarter de notre sujet que d'indiquer ici en peu de mots ce qui nous est nécessaire pour la parcourir. Or, un voyageur a principalement besoin de trois choses : d'un viatique, c'est-à-dire de provisions, d'un bâton et d'une panetière. Le viatique du voyage dont le ciel est le terme, c'est la sainte eucharistie, qui nous est offerte quand le moment est venu de passer de cette vie à l'autre, mais qui n'est pas moins nécessaire le long d'une route occupée par tant d'ennemis et semée de tant de dangers. « Malheur, dit saint Bernard, à ceux qui sont appelés aux œuvres des forts, et qui ne se nourrissent pas du pain des forts ! » *Væ his qui vocantur ad opera fortium, et non aluntur cibo fortium!* Le bâton nécessaire dans ce voyage est le souvenir de la croix du Sauveur. On se sert d'un bâton soit pour soutenir le corps quand il est fatigué, soit pour écarter les chiens et les autres animaux qui nous attaqueraient. Or, tel est le double service que nous rend le souvenir de la croix de Jésus : ce souvenir raffermir notre espérance ébranlée, et, en nous remettant sous les yeux les plaies de notre divin Sauveur, nous aide à repousser les suggestions mauvaises du démon. Enfin la panetière indispensable dans le voyage de cette vie, c'est l'aumône et la miséricorde, dont il est dit au livre de l'Ecclésiastique : « L'aumône de l'homme est devant Dieu comme un sceau, et il conservera le bienfait de l'homme comme la prune de l'œil. » *Eleemosyna viri quasi signaculum cum ipso, et gratiam hominis quasi pupillam conservabit, Eccli. XVII, 18*. Il nous serait facile de

nous étendre longuement sur cette vertu, mais nous nous bornerons à rappeler le témoignage de saint Jean-Baptiste. Ce saint précurseur venait de s'élever avec force, que dis-je? de tonner contre les iniquités du monde (*Luc. III*), appelant les hommes « races de vipères, » et les menaçant, avec des accents pleins de terreur du feu inextinguible de la géhenne; des hommes de toutes les conditions étaient accourus autour de lui, et lui demandaient en tremblant ce qu'ils devaient faire pour détourner la colère de Dieu. La foule, dit l'Évangile, l'interrogeait en disant : « Que ferons-nous donc? » *Quid ergo faciemus?* Le mot *donc* a ici une force peu ordinaire. Cela revient à dire : Si, comme vous l'annoncez, tout arbre qui ne porte pas de bons fruits doit être coupé et jeté au feu éternel, si la paille doit être consumée dans un feu inextinguible, qu'avons-nous à faire pour échapper à ces flammes dévorantes? Telle était la demande du peuple. Que répond Jean-Baptiste? Quelqu'un s'imagine peut-être qu'il va recommander la fidélité aux lois de Dieu, la patience dans les peines, le jeûne ou d'autres actes semblables. Point du tout : quoique ces vertus soient nécessaires au salut, il n'en fait pas mention. Que dit-il donc? « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » *Qui habet duas tunicas, det non habenti : et qui habet escas, similiter faciat*, *Luc. III, 11*. Qu'est-ce autre chose, sinon se montrer l'excellent disciple du Sauveur. C'est le même Esprit de vérité qui parle par la bouche du Précurseur et par celle de Jésus-Christ. De même que le Maître céleste, au jugement dernier, laissant de côté les actes des autres vertus, fera mention des seules œuvres de miséricorde dans la sentence de vie ou de mort qu'il rendra pour l'éternité : ainsi Jean, parmi beaucoup d'autres vertus nécessaires aux hommes, ne mentionne également que les œuvres de miséricorde : preuve évidente qu'elles ont la plus grande importance pour le salut. Car elle est vraie cette parole du Sauveur : « Heureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes obtiendront miséricorde. » *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*, *Matth. V, 7*. Et cette autre : « Faites l'aumône, et toutes choses seront pures pour vous. » *Date eleemosynam : et ecce omnia*

munda sunt vobis, Luc. XI, 41. Voilà la panetière, voilà le sac qui nous est nécessaire pour le voyage de cette vie, et qui ne nous quittera pas même à la mort. Car saint Ambroise dit très-justement : « Ce que l'homme ne peut emporter n'est pas un bien pour lui; la miséricorde seule accompagne le défunt. »

Écoutez la réponse que fait notre Seigneur à la flatterie perfide des Pharisiens : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie dont on paie le tribut. Ils lui présentèrent un denier. De qui sont, leur dit Jésus, cette image et cette inscription? De César, lui répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Par cette courte réponse, il ferma la bouche à ses ennemis et leur ôta tout prétexte de lui nuire, puisqu'il enseignait, en effet, qu'il fallait rendre hommage aux princes, et à Dieu le culte et les honneurs qui lui sont dus.

Que si, de l'image de César gravée sur une pièce de monnaie, le Sauveur conclut qu'il fallait payer le tribut à César, il prouve en même temps que nous avons une égale obligation de nous rendre nous-mêmes à Dieu, nous en qui brille l'image divine selon laquelle nous avons été créés, quoique nous l'ayons souvent altérée par nos crimes. Car c'est avec vérité que le Prophète a dit : « La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur, » Ps. IV, 7. Il est donc juste que nous rendions à Dieu ce qui porte l'empreinte de son image. Offrons-lui donc sans réserve tout nous-mêmes, c'est-à-dire notre corps et notre âme, que nous tenons de lui. Nous lui offrirons nos corps, si nous en faisons une hostie sainte, agréable à Dieu, pour lui rendre un culte raisonnable (*Rom.* XII, 1); si, comme nous avons fait servir nos membres à l'iniquité, nous en faisons maintenant des instruments de justice pour notre sanctification (*Rom.* VI, 19). Nous lui offrirons notre âme, si nous employons ses facultés et ses puissances à lui rendre hommage; si notre intelligence médite sa loi le jour et la nuit; si notre mémoire se rappelle ses bienfaits sans nombre; si notre volonté place son espérance, son amour, son bonheur, sa richesse, non dans les choses de la vie, qui sont fragiles et périssables, mais en lui seul, qui est éternel. Ainsi l'homme créé à

l'image de Dieu s'offre tout entier en holocauste à celui dont il porte en lui l'image.

L'évangile expliqué, parlons maintenant des différentes images qui sont en nous.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

II.

La connaissance de soi-même, sans laquelle on ne peut rien savoir ni faire comme il faut, est la source et le fondement de toute la sagesse chrétienne, personne ne l'ignore. C'est de cette connaissance qu'avec le secours du Seigneur nous vous entretiendrons aujourd'hui. Pour ne pas nous écarter de l'idée d'image dont l'évangile fait mention, nous parlerons de la quadruple image qui est dans l'homme : d'abord, de celle dont il a reçu l'empreinte lors de sa création ; deuxièmement, de celle que le péché a gravée en lui ; troisièmement, de l'image qu'a prise le Fils de Dieu pour réformer celle du péché ; quatrièmement enfin, de celle selon laquelle l'homme doit être formé de nouveau pour recouvrer l'honneur de sa dignité première.

Rappelons-nous donc, en premier lieu, que Dieu a créé l'homme pour le faire participer à sa béatitude et à sa gloire, fin tellement sublime, que notre esprit ne saurait en concevoir de plus élevée et de plus excellente. Aussi, quoique l'homme soit le dernier dans l'ordre des créatures intelligentes et que, dans cet ordre, on puisse dire que son âme est comme la matière première, cependant, par l'excellence et la dignité de sa fin, il n'est pas inférieur aux anges même du rang le plus élevé dans la hiérarchie céleste. Mais comme les œuvres de Dieu sont parfaites, ayant destiné l'homme à une foi si sublime, le Seigneur l'a orné des dons et des facultés nécessaires pour qu'il puisse l'atteindre. Dieu l'a donc créé à son image et à sa ressemblance, nous dit la sainte Ecriture, afin qu'il fût semblable dans la vie à celui auquel il devait ressembler dans la gloire, qu'il imitât les perfections de celui dont il devait obtenir la félicité, qu'il vécût enfin en ce monde comme il convient à un enfant de Dieu, lui qui devait être dans le siècle futur héritier de Dieu. En effet, n'aurait-il pas été étrange que celui-là vécût ici-

bas comme une brute, qui était appelé à partager plus tard la vie divine; que celui-là imitât la vie des animaux, qui devait être admis un jour à la gloire des anges? L'homme a donc été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, de telle sorte, comme l'explique saint Bernard, que l'image se rapporte aux biens de la nature, et la ressemblance aux biens de la grâce. En effet, l'homme est une substance intellectuelle, immortelle, libre et maîtresse de ses actes : voilà quelle est en lui l'image divine. Il a été créé innocent, saint, pur, immaculé, constitué en grâce : voilà sa ressemblance avec Dieu. Mais la grâce est une sorte de participation à la ressemblance et à la sainteté divine. Car de même que le fer plongé dans une fournaise prend la blancheur et la chaleur du feu, ainsi l'homme à son origine était *déiforme*, c'est-à-dire semblable à Dieu, et parfait sous les deux rapports, ayant à la fois l'intégrité de la nature et la dignité de la grâce. C'est pourquoi il est justement appelé, non pas un vestige, comme les créatures d'un rang inférieur, mais une image de Dieu; en sorte que celui qui l'aurait contemplé dans cet heureux état, aurait aperçu, comme dans un miroir très-pur, la figure des perfections divines. Telle est l'image dont l'homme, au premier instant de sa création, c'est-à-dire avant sa chute, reçut la glorieuse empreinte.

Examinons maintenant quelle image il a gravée dans son âme par le péché. Etabli par Dieu dans l'heureux état dont nous venons de parler, au lieu de rendre une obéissance parfaite et d'immortelles actions de grâces à l'auteur de sa félicité, il s'éleva au-dessus de lui-même, et mérita d'être rabaissé au-dessous. En effet, ne se contentant pas de cette divine ressemblance, il eut la témérité d'aspirer plus haut et de prêter l'oreille aux perfides promesses du serpent qui lui disait : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*, Genes. III, 5. Mais non-seulement il n'obtint pas la gloire qu'il convoitait, il perdit encore les prérogatives qu'il avait reçues, juste châtiment de l'ambition, qui expie par une déchéance ses désirs immodérés de grandeur. Ainsi celui qui avait été créé semblable à Dieu, privé de cette divine ressemblance, devint semblable aux bêtes. « L'homme, dit le Prophète royal, tandis qu'il

était élevé en honneur, ne l'a pas compris ; il a été comparé aux animaux qui n'ont aucune raison, et il leur est devenu semblable.» *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis, Ps. XLVIII, 13.*

Mais de quelle manière peut-on dire que l'homme est devenu semblable aux bêtes? D'abord, il y a cette différence entre l'homme et les animaux, que l'homme, animal raisonnable, dont la dignité consiste surtout dans la dignité elle-même et la prééminence de la raison, doit régler ses actes d'après les lumières et les conseils de la sagesse, tandis que les bêtes sont conduites, non par la raison et le jugement, qui leur font défaut, mais par leurs instincts et leurs appétits. Telle est la loi des hommes, telle est celle des animaux. Que d'hommes cependant ne rencontrez-vous pas, tellement esclaves de leurs penchants, qu'ils ne prennent jamais la raison pour guide? Oublieux de leur dignité et de leur noblesse originelle, ils s'abandonnent tout entiers à leurs appétits, leur obéissent, et, comme des brutes, en suivent sans résistance tous les entraînements; c'est en vain que la raison et la dignité de créature raisonnable paraissent leur avoir été données. Tout ce qu'une passion quelconque leur demande, ils le lui accordent aussitôt. Sont-ils poussés à manger, à boire, à jouer, à se parjurer, à médire, à voler, à blasphémer, ils se précipitent aussitôt dans tous ces crimes, semblables à de vils esclaves qui obéissent en tout au plus honteux de tous les maîtres. De tels hommes, en ce qui regarde leur manière de vivre, sont justement appelés semblables aux bêtes, puisqu'ils se laissent conduire comme elles par d'aveugles appétits, et non par la raison et la sagesse.

Ce trait de ressemblance, hélas! n'est pas le seul. De même que les animaux, étant privés de raison, et par là même de l'espérance de la vie future, ne recherchent que les biens du corps, comme la nourriture, un abri et autres jouissances semblables pour lesquelles ils sont nés, ainsi la plupart des hommes, oubliant Dieu et leur âme, s'attachent avec tant de force aux biens et aux plaisirs terrestres, qu'ils ne songent ni à l'immortalité de leur âme, ni au bonheur de la vie future. Ils n'aiment que la terre, ne pensent qu'à la terre n'ambitionnent que la terre, et consomment à ce seul

objet leurs pensées et leurs forces. C'est là leur unique souci et la nuit et le jour, et sur les places publiques, et jusque dans le temple du Seigneur; c'est sur cela qu'ils mesurent leur bonheur et celui des autres. « Ils ont résolu, dit le Psalmiste, de tenir leurs yeux abaissés vers la terre. » *Oculos suos statuerunt declinare in terram*, Ps. xvi, 41. Il leur arrive cette infortune extrême dont parle Jérémie : « Seigneur, tous ceux qui vous abandonnent seront confondus; ceux qui se retirent de devant vous seront écrits sur la terre, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur qui est la source des eaux vives. » *Omnes qui te derelinquunt, confundentur; recedentes a te, in terra scribentur : quoniam dereliquerunt venam aquarum viventium Dominum*, Jerem. xvii, 13. Ce prophète enseigne clairement que ces hommes ont échangé la béatitude du ciel contre un bonheur terrestre, un bien éternel contre un bien passager, des joies divines contre des jouissances grossières. Ils sont figurés, dit Origène, sous la loi ancienne par Dathan et Abiron, que la terre engloutit. « Est-ce qu'il ne vous semble pas, continue ce Père, que celui-là est dévoré par la terre, qui pense toujours à la terre, qui n'agit et ne parle que pour la terre, qui lutte pour des choses terrestres, qui tourne de ce côté ses désirs et ses espérances, qui ne lève pas ses regards vers le ciel, qui ne songe pas à l'éternité, qui ne craint pas le jugement de Dieu, qui n'ouvre pas son cœur à ses magnifiques promesses, qui, enfin, tout absorbé par les choses présentes, ne soupire pas après les choses futures? Quand vous rencontrez un homme de cette sorte, dites que la terre l'a dévoré. » Comme alors notre trésor est dans la terre, nous sommes là tout entiers, corps et âme : là est notre intelligence, là notre volonté, là notre mémoire, là notre langue, là nos yeux, là toutes nos affections et tous nos désirs. Nous trouvons une autre figure de ces hommes dans cette femme de l'Évangile, possédée par un démon, qui la tint dix-huit ans courbée vers la terre, sans lui permettre pendant un si long espace de temps de regarder une seule fois le ciel. Vous vous étonnez peut-être que le démon, qui n'en veut qu'à nos âmes, ait tourmenté cette femme par une infirmité de ce genre. Quel profit espérait-il retirer d'une semblable affliction? Notre Seigneur voulut nous figurer par là quel est l'office du

démon : l'occupation de cet ange déchu est d'éloigner du ciel les âmes où il entre, et de les rabaisser vers la terre, de les ensevelir si bien, que jamais elles ne lèvent plus les yeux en haut, qu'elles oublient le céleste héritage qui leur était destiné, et s'enfoncent tout entières dans l'amour et la poursuite des biens terrestres. Arrêtez au hasard quelques-uns des hommes que vous rencontrez tous les jours, et adressez-leur cette question : Eh bien ! mon frère, avez-vous quelquefois, rentrant en vous-même, essayé de vous demander quel serait votre sort éternel ? Vous êtes-vous fait quelquefois ce raisonnement : Je suis homme, je suis mortel, je suis chrétien ; je crois et j'espère ; j'ai un juge qui me fera rendre compte, même d'une parole oiseuse, qui promet aux justes le royaume des cieux, et menace les méchants des peines de l'enfer. Avez-vous quelquefois arrêté vos réflexions sur ces graves pensées ? — La plupart vous répondront : Je n'y ai jamais songé un instant. Tous mes soucis, toutes mes pensées sont pour la terre ; je vis comme si les récompenses ou les supplices qui suivent la mort ne me regardaient pas. — N'est-ce pas imiter les animaux nés seulement pour brouter l'herbe des champs ? C'est donc avec raison que le Psalmiste dit que l'homme, créé dans la justice et l'honneur, est devenu semblable aux brutes qui n'ont pas d'intelligence. Ajoutez qu'il n'est pas plus étonnant de voir un animal suivre son instinct, qu'il ne l'est de voir les corps graves se précipiter vers la terre ; mais que l'homme, dont l'âme est céleste et divine, et qui, outre sa noblesse originelle, possède la foi et l'espérance des promesses à venir, ne se montre pas dans sa conduite meilleur que les brutes, n'est-ce pas une chose tout-à-fait déplorable ?

Voilà, mes frères, la condition misérable où le péché nous a réduits ; voilà la ressemblance et l'image qu'il a gravées en nous, qui avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. L'homme, élevé si haut à l'origine par son Créateur, pouvait-il descendre plus bas ? Peut-être est-ce là ce que le Seigneur a voulu indiquer lorsque, s'adressant à Adam coupable, il lui dit : « Adam, où es-tu ? » *Adam, ubi es ?* Genes. III, 9. Comme s'il lui disait : A quelle hauteur t'avais-je placé, et dans quel abîme es-tu descendu ?

Où étais-tu, et où es-tu? Tu étais le compagnon des anges, tu étais semblable à moi, tu étais établi en honneur et en gloire; et maintenant on peut te comparer aux animaux sans raison, tu leur es devenu semblable.

Mais ce n'est pas seulement aux méchants, c'est aussi aux bons que le malheur arrivé au genre humain doit donner un juste sujet d'appréhension. En effet, si notre premier père, orné de tant de dons célestes, et créé dans un état où la chair n'était pas en révolte contre l'esprit, fit une chute si grave, combien plus devons-nous craindre, nous qui sommes environnés de sens indociles et d'exemples corrupteurs? Nous qui, même lorsque le démon sommeille, sommes en butte presque à chaque moment à la tentation? Quelle crainte donc et quelle inquiétude ne devons-nous pas ressentir! Avec quelle ardeur et quelle piété ne devons-nous pas conjurer le Seigneur de tendre la main à notre faiblesse, de fixer sur nous les yeux de sa miséricorde, d'enchaîner la puissance de l'antique serpent, de nous prêter aide et secours dans un combat qui se renouvelle sans cesse. Voilà ce à quoi doit nous porter la déplorable chute de nos premiers parents.

Après avoir décrit les ravages du péché dans les âmes, disons maintenant, pour que nul ne se laisse aller au désespoir, comment Jésus-Christ leur a rendu leur première beauté.

II.

Le souverain Arbitre du monde aurait pu abandonner à lui-même l'homme tombé et défiguré par le péché, puisque ce malheur n'était imputable qu'à lui seul. Mais, au lieu de lui appliquer les lois d'une justice rigoureuse, il aima mieux user de miséricorde, et relever par sa bonté celui que la malice du diable avait renversé. Il aurait pu encore lui faire grâce par une seule parole; mais il regarda comme plus sage que ce fût une satisfaction de justice, et non la seule rémission de son péché, qui procurât sa délivrance. Or, cette satisfaction, de qui pouvait-elle venir, et plus digne, et plus convenable, et plus abondante, que du Créateur lui-même? Quand un tableau, œuvre d'un peintre habile, se trouve détérioré par les années ou quelque accident, il n'y a pas, pour

réparer ces outrages, de main plus propre que celle-là même qui avait tenu le pinceau la première fois. Dieu ayant donc créé l'homme à son image et à sa ressemblance, quel autre que son Auteur pouvait lui rendre sa beauté première?

Mais laquelle des trois personnes divines entreprendra ce grand ouvrage? Celle qui a formé l'homme et qui porte spécialement le nom d'*image*. Or, le Fils est appelé « l'image du Dieu invisible, » *Coloss. I, 15*, « la figure de sa substance et la splendeur de la gloire de son père, » *Hebr. I, 3*. C'est donc à lui surtout que fut déléguée la fonction de réparer en nous l'image divine.

De quelle manière accomplit-il cette œuvre? Ayant pris en lui notre image défigurée, il nous communiqua la beauté de sa propre image. De là ces paroles de l'Apôtre : « Dieu envoya son Fils revêtu d'une chair semblable à la chair du péché, et à cause du péché il a condamné le péché dans la chair. » *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit carnem peccati*, *Rom. VIII, 3*. Saint Paul dit que Jésus-Christ a pris la ressemblance de la chair du péché, non qu'il ait pris en lui aucun germe ou contracté aucune souillure de péché, mais parce que sa chair très-pure fut soumise à la douleur et à la peine, qui étaient les châtimens du péché. Un homme qui aurait les oreilles coupées ressemblerait à un larron, sans l'être en effet, parce qu'on inflige cette peine aux larrons : ainsi une chair assujettie à la peine et à la souffrance, porte la ressemblance du péché quoiqu'elle en soit exempte. Or, quoi de plus étranger à cette majesté souveraine, à cette sainteté infinie, que la souffrance et la douleur, qui sont le châtiment du péché? Aussi écoutez le prophète : « Son œuvre, dit-il, est bien éloignée de lui, son œuvre est bien contraire à sa nature. » *Alienum opus ejus, peregrinum opus ejus ab eo*, *Isai. XXVIII, 21*. Quoi de plus éloigné d'une pureté si parfaite que le supplice de la croix? Quel rapport, Seigneur Jésus, entre vous et l'ignominie de la mort? Quel rapport entre vous et mes larmes? Qu'avez-vous de commun avec les crachats et les soufflets, avec les épines et les verges, avec le supplice de la croix, qui est la peine des plus grands criminels? Oui, Seigneur, votre œuvre est étrangère, elle est contraire à votre majesté, mais elle

ne l'est pas avec votre immense charité. C'est votre miséricorde infinie qui vous a poussé à prendre sur vous les souffrances méritées par mes péchés, afin que j'en fusse exempt. De cette manière, par le péché, vous avez condamné le péché, puisque vous avez trouvé dans le péché le moyen d'effacer le péché. De même que les hommes font avec le venin de la vipère un antidote contre la morsure empoisonnée de ce reptile, ainsi, des peines que le péché introduisit dans le monde, vous avez fait un remède contre le poison du péché. De même encore que David tua Goliath avec l'épée de Goliath, ainsi le péché vous a donné des armes pour vaincre le péché. Le second livre des Rois rapporte un trait semblable de Banaias : un Egyptien s'étant avancé la lance à la main, ce brave guerrier, n'ayant qu'une baguette seulement, marcha contre lui, lui arracha sa lance et l'en transperça (II Reg. xxiii, 21). Il convenait que l'adversaire du péché, notre Seigneur Jésus-Christ, remportât une victoire non moins glorieuse, en souffrant à cause du péché une peine qui ne lui était pas due, pour nous délivrer, par le mérite de cette humilité et de cette souffrance, de la juste peine due à nos péchés.

III.

Mais à quoi nous servirait que Jésus-Christ eût ôté le péché du monde, et lui eût procuré les biens de la grâce céleste, si nous ne nous rendions participants de ce bienfait? Que ferons-nous donc pour ne pas être exclu d'une si grande grâce? L'Apôtre nous l'enseigne dans ce passage : « Le premier homme est le terrestre, formé de la terre; le second est le céleste, venu du ciel. Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. » *Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cælo cælestis. Igitur, sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cælestis*, I Cor. xv, 47, 49. Cette image que saint Paul nous recommande de porter n'apparaît nulle part plus parfaite que sur l'arbre de la croix. Que voyez-vous sur la croix? Je vois un homme qui poursuit le péché d'une haine souveraine, et qui embrasse la souffrance avec un souverain amour. Je vois un homme d'une bonté si grande qu'il donne sa

vie pour sauver des hommes coupables. Je vois un homme si ami de la justice, qu'il n'hésite pas à mourir pour des criminels. Car quel autre motif que nos péchés a poussé à la mort la source même de l'innocence? Chacun de nous peut dire, en effet : C'est moi, Seigneur, qui vous ai attaché à la croix, c'est moi qui ai percé vos pieds et vos mains, puisque mes péchés ont été pour vous la cause de ce cruel supplice. Que dois-je donc faire à mon tour, sinon donner la mort au péché pour l'amour de vous? Comment pourrais-je épargner ce monstre, quand vous-même lui avez donné la mort? Comment l'aimerais-je, quand vous lui portez une telle haine? Comment ne disperserais-je pas les nations que vous m'avez ordonné de détruire? Et parce que vous avez, à cause de moi, accepté toute espèce de souffrances, faites, Seigneur, que pour l'amour de vous j'affronte toutes les fatigues; ne permettez pas que je sois du nombre de ceux que l'Apôtre appelle « ennemis de votre croix, et adorateurs de leur ventre, » honteuse divinité à laquelle ils rendent tous leurs hommages. Voilà ce que m'enseigne la croix, voilà ce qu'exige de moi la qualité de disciple d'un Dieu crucifié. La croix de Jésus-Christ me demanderait-elle autre chose que la haine du péché et l'amour des souffrances? C'est ce que l'Apôtre nous apprend : « De même, dit-il, que nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons maintenant l'image de l'homme céleste. » Si autrefois nous avons imité notre antique père Adam qui, pour un plaisir d'un moment, s'est montré rebelle à son Créateur, imitons maintenant notre nouveau père, Jésus-Christ, qui aima mieux mourir que de transgresser les ordres de Dieu. Si autrefois nous avons imité celui qui, n'étant qu'un homme, eut la présomption de s'attribuer la gloire et la ressemblance de la divinité, imitons maintenant celui qui, étant Dieu, s'abassa volontairement jusqu'à prendre pour nous la forme d'un esclave. Si nous avons imité celui qui, pour ne pas attrister une épouse, objet de ses complaisances, méprisa un ordre divin, imitons celui qui offrit sur la croix son propre corps pour accomplir le commandement de Dieu.

Si cette obéissance nous paraît difficile, mettons-nous devant les yeux la grandeur de la céleste récompense; songeons à la

gloire de devenir semblables à Dieu proposée à ceux qui portent en cette vie l'image de Jésus crucifié. Ecoutez l'Apôtre : « Nous attendons, dit-il, le Sauveur, notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps vil et abject, le rendant semblable à son corps glorieux. » *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*, Philipp. III, 20-21. Encouragés par cette espérance, mes frères, travaillons avec joie et courage à acquérir la couronne de notre céleste vocation par la patience dans les épreuves et la fidélité aux lois divines, afin d'entrer un jour en possession de la gloire promise à ceux qui auront vaillamment combattu. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE ET EN PARTICULIER DU TEXTE.

Confide, filia, fides tua te salvam fecit.

Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. *Matth. IX, 22.*

Saint Matthieu raconte dans l'évangile de ce jour deux miracles éclatants que notre Seigneur a opérés, l'un, en guérissant une femme affligée depuis douze ans d'une perte de sang, l'autre, en rappelant à la vie une jeune fille de douze ans qui était morte. Or, ces deux miracles renferment une signification mystérieuse. La jeune fille morte figure le peuple infidèle, dont on peut dire qu'il était mort à l'égard du culte de Dieu. Livré, en effet, à l'idolâtrie qui le prosternait devant le bois ou la pierre, ce peuple, semblable à un cadavre, n'avait aucun sentiment ni aucun mouvement de la piété et de la véritable religion. L'hémorrhôisse représente le peuple juif qui, ayant d'ailleurs la connaissance du vrai Dieu, était atteint d'une perte de sang, c'est-à-dire qu'il ne se mettait point en peine d'arrêter les mouvements de ses convoitises et de ses désirs. La loi, comme dit l'Apôtre, donne bien

la connaissance du péché, mais elle ne donne point la grâce qui empêche de le commettre, *Rom. III, 20.*

Mais le Fils de Dieu, voulant le salut de l'une et de l'autre nation, est venu dans ce monde pour rappeler les païens à la vie, et pour guérir par le bienfait de sa grâce les Juifs esclaves de leurs cupidités. De cette sorte, ce que la loi ne pouvait point faire, la grâce du divin Esprit l'a opéré. Les deux miracles de notre évangile vont donc faire le sujet de ce discours. Mais avant de le commencer, implorons humblement l'assistance divine, par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Pendant que Jésus parlait à la foule, un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez lui les mains, et elle vivra. » Saint Marc dit que ce chef ne se contenta pas d'adorer Jésus, mais qu'il se prosterna à ses pieds ; ce qui est assurément le plus grand témoignage de respect que l'on ait jamais rendu à quelqu'un. Et cependant, à n'en juger que par les dehors, notre Seigneur avait l'apparence et l'extérieur d'un homme appartenant à une humble condition ; on le croyait fils d'un artisan, et en même temps les disciples de Jean et les Pharisiens l'accusaient de manger et de boire avec les pécheurs ; ce qui n'empêche pas le chef de la synagogue de se prosterner à ses pieds, non point en secret, dans l'intérieur d'une maison ou dans quelque endroit écarté, mais publiquement et sous les yeux de la multitude. C'est là certes une marque de respect qu'on ne donne même pas aux rois et aux empereurs de la terre. Quel est donc le motif qui détermine cet homme à s'humilier et à se jeter ainsi aux pieds de Jésus ? Nul autre que l'extrême affliction dont il était accablé. Sans cette pénible circonstance, il n'aurait jamais rendu un tel hommage au Fils de Dieu. Tel est en effet, mes frères, le premier fruit des afflictions. Il en est un grand nombre d'autres encore que je vous exposerai brièvement, pour offrir quelque consolation aux personnes éprouvées par l'infortune. Tous tant que nous sommes, nous désirons une vie heureuse et paisible, et, par la même raison, nous cherchons à fuir les souffrances, les peines de la vie et les maladies du corps, comme un fléau et la plus funeste calamité.

Ces maux cependant ne sont pas moins utiles au salut de l'âme que les remèdes des médecins à la santé du corps, quelque désagréables et amers qu'ils soient au goût.

Quel est donc le premier fruit de l'affliction? C'est la pratique de l'humilité, comme vous avez pu le reconnaître tout à l'heure dans la conduite de ce chef de la synagogue, se jetant aux pieds de notre Seigneur et l'adorant malgré sa pauvreté. Selon la pensée aussi juste que sage de saint Bernard, l'humiliation est le chemin du ciel. De même en effet que l'étude conduit à la sagesse, ainsi l'humiliation conduit à l'humilité. D'où il suit que quiconque aspire à l'humilité, ne doit point chercher à éviter la voie de l'humiliation. Tels ne sont point, au témoignage du Prophète royal, les sentiments de ceux qui vivent dans la richesse et l'abondance : « Ils ne partagent point, dit-il, les travaux des hommes, et ils ne sont point exposés aux mêmes tourments que les autres ; aussi l'orgueil les domine, et ils se couvrent et se parent de leurs crimes et de leurs impiétés. » *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur : idèd tenuit eos superbia, operti sunt iniquitate et impietate suâ*, Ps. LXXII, 5-6. De là cette prudente recommandation de l'Apôtre qui ordonne aux riches de ce monde de ne point s'enorgueillir. Il savait bien que la prospérité pousse ordinairement les hommes à l'insolence, tandis que l'adversité les porte à l'humilité et leur fait dire avec David : « Il est bon, Seigneur que vous m'ayez humilié. » *Bonum mihi quia humiliasti me*, Ps. cxviii, 71. L'affliction n'a pas seulement pour effet d'humilier l'homme. Elle fait plus : elle élève son cœur vers Dieu, et l'excite à implorer son assistance ; car c'est surtout lorsque les secours humains viennent à manquer, que l'on sent le besoin de recourir à Dieu. Le Prophète le comprenait bien, lui qui disait à Dieu : « Couvrez leur face d'ignominie, et ils chercheront votre nom, » Ps. LXXXII, 15. Le Seigneur au contraire dit aux riches du siècle : « Vous avez trouvé de quoi vivre par le travail de vos mains ; c'est pourquoi vous ne vous êtes point mis en peine de me prier, » *Isai. LVII, 40*. Mais « dans la tribulation, dit-il par la bouche d'Osée, ils se hâteront d'avoir recours à moi ; venez, se diront-ils ; retournons au Seigneur, parce que c'est lui-même qui

nous a faits captifs, et qui nous délivrera; c'est lui qui nous a blessés et qui nous guérira,» *Osee. vi, 1*. Nous avons un exemple frappant de cette vérité dans la personne de ce chef de la synagogue, qui, sans la maladie de sa fille, n'eût peut-être jamais pensé à implorer le secours du Sauveur.

Un autre fruit des souffrances, c'est la rémission des péchés. L'affliction de la chair, en effet, détruit le mal qu'une complaisance coupable pour la chair a produit. De là cette réflexion de saint Grégoire : Les plaisirs de la chair nous entraînent au péché; ses souffrances nous ramènent au pardon. Nous trouvons la même pensée exprimée plus clairement dans ces paroles de l'Ecclésiastique : « Le Seigneur est bon et miséricordieux; il pardonne les péchés au jour de la tribulation, et il est le protecteur de tous ceux qui le cherchent dans la vérité,» *Eccli. ii, 13*. Nous en avons encore un témoignage dans la prière de la vertueuse épouse du jeune Tobie : « Que votre nom, dit-elle, soit béni, ô Dieu de nos pères, vous qui, étant irrité contre nous, nous faites cependant miséricorde, et qui, dans la tribulation, remettez les péchés à ceux qui vous invoquent,» *Tob. iii, 13*. Nous lisons dans les Vies des Pères du désert, qu'un des sept frères envoyés pour visiter les moines de l'Egypte, tomba malade, et demanda à saint Jean l'Egyptien de le guérir de la fièvre qui le dévorait. Celui-ci lui répondit : Vous désirez, mon fils, que je vous délivre d'une chose qui vous est nécessaire; car, comme le nitre nettoie les corps de leurs souillures, ainsi les maladies purifient l'âme.

L'affliction ne borne pas ses effets à effacer les fautes dont on s'est rendu coupable; elle augmente nos mérites, et devient une source féconde de grâces. L'Apôtre nous l'assure, lorsqu'il dit : « Dieu est fidèle; il ne souffrira point que vous soyez tenté au delà de vos forces; mais il mesurera l'abondance de sa grâce à la tentation, afin que vous puissiez la soutenir,» *I Cor. x, 13*. « C'est pourquoi, dit-il ailleurs, je me complais dans mes infirmités, dans les outrages, les nécessités, les persécutions, dans les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis plus fort,» *II Cor. xii, 10*. L'Apôtre veut dire qu'il reçoit alors de nouveaux secours et de nouvelles

consolations de la grâce divine, pour supporter l'épreuve. « A mesure, dit-il encore, que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent en nous, nos consolations aussi s'augmentent par Jésus-Christ, » II Cor. I, 5.

Un autre avantage beaucoup plus considérable, et qui doit par conséquent faire le principal objet de nos désirs, est attaché à l'affliction supportée avec patience. Cet avantage consiste en ce que l'affliction devient alors la marque d'une vertu éprouvée et le caractère de la prédestination. Voilà pourquoi l'Apôtre dit qu'il se glorifie d'abord en Dieu, puis en Jésus-Christ, et enfin dans les tribulations. Se glorifier en Dieu qui se montre propice et favorable, c'est justice. Se glorifier en Jésus-Christ son fils par qui nous avons accès auprès du Père céleste auteur de tous les biens, rien de plus équitable. Mais se glorifier dans les tribulations pour lesquelles les hommes ont une aversion si profonde, voilà qui est nouveau et bien étrange. Pourquoi dites-vous donc, ô Paul, que vous vous glorifiez dans ce qui est pour tous un objet d'horreur ? Entendez sa réponse, mes frères. « Parce que, vous dit-il, la tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or, cette espérance n'est point trompeuse. » *Tribulatio patientiam operatur, patientia probationem, probatio verò spem : spes autem non confundit*, Rom. v, 3, 5. Puisque la patience produit l'épreuve, elle est donc évidemment la marque d'une vertu éprouvée. Mais puisque l'épreuve est suivie de l'espérance qui ne confond pas, elle est donc un signe manifeste de prédestination. L'Ecclésiastique exprime à peu près le même sentiment, lorsqu'il dit : « Acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera, et souffrez sans murmure ; au temps de l'humiliation, conservez la patience, car l'or et l'argent s'épurent par le feu, mais les hommes recevables s'éprouvent dans le creuset de l'humiliation. » *Eccli. II, 4*. Les hommes *recevables* sont ceux qui sont agréables à Dieu, ou qui, prédestinés de Dieu à la vie éternelle, doivent être reçus dans la céleste patrie. S'il en est ainsi, qui donc ne supporterait volontiers des maux qu'il sait devoir être pour lui la cause de tant de biens ? Lorsqu'il y va de la santé du corps, non-seulement on supporte avec patience, mais on désire, on appelle le fer, le feu

et les médicaments les plus amers ; quoi d'étonnant, si, lorsqu'il s'agit de la santé de l'âme mille fois plus précieuse, on souffre aussi patiemment de moindres maux ? Telles sont les réflexions que la conduite de ce chef de synagogue nous a suggérées touchant les fruits que doivent produire les afflictions dont nous sommes tous menacés. Puisque tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction, afin que nous conservions une espérance ferme par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent, nous devons donc d'abord offrir aux hommes éprouvés par quelque infortune ces raisons si propres à les engager à supporter avec constance les afflictions de la vie présente.

I.

Notre Seigneur pouvait bien, sans se déplacer, rendre la santé aux malades et la vie aux morts. Cependant, pour condescendre aux désirs de ce chef qui l'implorait, et en même temps pour affermir la foi encore faible de cet homme, il part avec lui, accompagné d'une grande multitude de peuple qui se trouvait là rassemblée. Il est permis de demander ici pourquoi le Sauveur, accédant à la demande du chef de synagogue, consentit à l'accompagner et à se rendre corporellement avec lui auprès de sa famille, tandis que, non-seulement il avait refusé cette faveur à l'officier qui la sollicitait avec instance pour son fils malade à Capharnaüm, mais avait adressé à ce père de graves reproches en lui disant : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » Je me souviens d'avoir posé la même question dans l'évangile où ce dernier fait est rapporté, et d'avoir répondu que la raison de cette différence, dans des circonstances si semblables d'ailleurs, devait être attribuée bien moins aux personnes elles-mêmes qu'aux secrets desseins de Dieu et à la liberté de ses actes. Aujourd'hui, je remarque dans la manière d'agir de ces deux hommes une raison nouvelle de la différence de conduite de notre Seigneur. L'officier se contenta de demander en paroles que Jésus vint avec lui ; mais ce chef ajouta aux paroles ce profond témoignage d'humilité intérieure et extérieure que vous avez pu tout à l'heure admirer. Or, le Prophète dit de la prière que soutient l'humilité :

« Le Seigneur a pris en considération la prière des humbles et il ne l'a point méprisée. » *Respexit in orationem humilium, et non sprexit preces eorum*, Ps. ci, 18. Je ne m'étonne plus maintenant que le Sauveur se soit entièrement prêté aux désirs du chef de synagogue, qu'il l'ait suivi, et que, dans le chemin, il ait affermi sa foi chancelante, tandis qu'il refusa à l'officier de l'accompagner et qu'il lui adressa des paroles sévères.

Pendant que notre Seigneur se rendait à la maison du chef de synagogue, pour ressusciter sa fille, une femme affligée depuis douze ans d'un flux de sang, laquelle avait inutilement dépensé tout son bien pour obtenir quelque soulagement des médecins, reçut miraculeusement sa guérison. Cette femme, excitée par le bruit des prodiges de Jésus, en même temps qu'elle était éclairée par l'esprit de Dieu, avait conçu une confiance si grande dans la vertu et la puissance du Sauveur, qu'elle se disait avec l'assurance la plus parfaite : « Si j'ai seulement le bonheur de toucher son vêtement, je serai guérie. » La guérison de cette femme, mes frères, peut fournir matière à de nombreuses considérations. Comme les maladies corporelles que Jésus a fait disparaître, sont autant d'images des maladies spirituelles, il faut d'abord chercher quelle maladie de l'âme est figurée par cette perte de sang. Je pense que ce désordre physique dont l'art et les médicaments sont impuissants à arrêter le cours, désigne les hommes dont les habitudes vicieuses sont tellement enracinées que, les ayant fait passer en quelque sorte dans leur nature, ils subissent le flux et l'entraînement de leurs désirs et de leurs convoitises qu'à peine ils peuvent réprimer. Quelques-uns même en sont arrivés à ce degré de perversité, qu'ils prétendent ne pouvoir plus commander à leurs passions ni les soumettre au joug de la raison. Voici, en effet, la différence qui existe entre les hommes vertueux et les hommes vicieux. Les premiers ne perdent jamais de vue ce précepte de l'Écclésiastique : « Ne vous laissez pas aller à vos mauvais désirs, et détournez-vous de votre propre volonté, » *Eccli. xviii, 30*, car, dit encore le même auteur, « l'homme bon appuie le couteau sur sa gorge (c'est-à-dire sur ses convoitises), pour rester maître de son âme, » *Prov. xxiii, 1*. Les autres, au contraire, oublient cette

recommandation, et, comme leur raison est engourdie dans un funeste sommeil, ils sont emportés avec tant de violence par la fougue de leurs passions, qu'ils peuvent à peine y résister. « Ils se sont abandonnés à toutes les inclinations de leur cœur, » *Ps. LXXII, 7*, et ils ont tellement dégénéré de la dignité à laquelle Dieu a élevé la créature raisonnable, que, devenus semblables à la brute, ce n'est plus leur raison, mais leurs aveugles instincts qu'ils prennent constamment pour guides.

Je vais vous expliquer brièvement la cause d'une conduite aussi déplorable. Il faut savoir d'abord que les bonnes œuvres faites dans la charité éclairent l'intelligence de l'homme de lumières qui s'augmentent de plus en plus, et en même temps donnent de jour en jour à son libre arbitre et à sa volonté plus de facilité pour la pratique de la vertu. Ceci établi, il s'ensuit que les mauvaises actions des méchants obscurcissent leur intelligence, affaiblissent leur liberté et leur volonté pour le bien ; d'où il arrive que plus un homme vicieux se livre à l'habitude de ses désordres, plus son esprit se remplit de ténèbres à l'égard des choses divines, plus sa volonté devient lente pour pratiquer les œuvres de la justice. Je dois reconnaître cependant que l'habitude du péché ne saurait détruire l'intelligence et la liberté en tant que facultés de l'âme, au point d'éteindre toute lumière de la raison et d'anéantir absolument le libre arbitre. Mais, hélas ! cette habitude ne peut-elle pas conduire si loin ceux qui s'y livrent, qu'ils finissent par croire qu'ils sont en quelque sorte forcés de commettre le mal ? Ainsi on voit souvent des hommes tellement dominés, exaspérés par la haine et le désir de la vengeance, que ni les raisons, ni les moyens de persuasion, ni la crainte de Dieu, ni ses menaces, ni ses châtimens ne sont capables de les y faire renoncer. D'autres sont en proie à une passion impudique si violente, qu'ils ne craignent pas de dire hautement qu'ils ne sauraient repousser ses honteuses suggestions. Proposez leur comme remèdes à cette mortelle blessure, de mortifier leur corps par les jeûnes, d'implorer le secours de Dieu, de corriger avec le fouet et la discipline les révoltes d'une chair lascive, ils vous répondront qu'ils ne tirent aucun avantage de ces remèdes ; qu'au contraire, par un artifice du démon,

ils sentent s'augmenter la violence de l'incendie, alors qu'ils font réflexion que c'est pour effacer le souvenir d'un objet charnel toujours aimé, qu'ils s'infligent tous ces châtimens. D'autres encore, par des moyens frauduleux et des procès injustes, dérobent le bien des veuves, des orphelins, de leurs parents. Vous avez beau faire briller à leurs yeux les flammes éternelles de l'enfer, ils ne peuvent se résoudre à satisfaire à ce qu'exige la justice; ils vivent et meurent dans un état certain de damnation, sans même que le remords de la conscience fasse sentir son aiguillon à ces âmes endurcies dans le crime, lorsqu'elles s'approchent du sacrement redoutable du corps et du sang de Jésus-Christ. Parlerai-je de ceux qui, livrés à la colère, vomissent dans leur emportement toutes sortes d'imprécations; et de ces femmes qui, dans leur fureur, accablent continuellement de malédictions leurs fils et leurs filles qu'elles vouent aux démons; et de ceux qui sont tellement habitués à jurer, qu'ils profèrent autant de juremens qu'ils prononcent de mots? Il en est d'autres qui perdent leur âme par leurs yeux; « ils marchent selon les voies de leur cœur et selon les regards de leurs yeux, » *Eccli.* xi, 9, convoitant dans leurs affections déréglées tout ce qui charme leur vue. Tous ceux-là donc que leurs aveugles penchans entraînent et précipitent dans de tels dérèglemens, sans qu'aucun des remèdes de la science spirituelle les guérisse de leurs mauvaises habitudes, ne sont-ils pas atteints d'une maladie que l'on peut appeler le débordement des passions? Le Seigneur les compare à une femme débauchée à laquelle il adresse, par son prophète Jérémie, ces reproches humilians : « Levez les yeux en haut, et voyez où vous ne vous êtes point prostituée, » *Jerem.* iii, 2, c'est-à-dire, quel est le genre de crimes dont vous ne vous soyez point souillée.

II.

Maintenant que nous avons exposé la violence et la raison de la maladie, nous devons en chercher le remède. Mais ce remède, il n'est pas plus donné à la puissance et à l'art des hommes de le fournir, qu'il n'a été possible aux ressources de la science médicale de guérir la maladie de cette femme de notre évangile.

Car elle n'est que trop vraie, cette terrible parole de saint Bernard : Lorsqu'un vice est changé en habitude, on n'y résiste pas sans un miracle de la grâce divine.

Toutefois cette femme qui nous a fait connaître le danger de la maladie, peut aussi nous en indiquer le remède. Quel est-il? « Si je touche son vêtement, dit-elle, je serai guérie. » Les remèdes que l'on peut appliquer à la maladie dont nous parlons sont nombreux autant qu'ils sont variés; mais il n'en est pas de plus souverain que de toucher le vêtement de Jésus-Christ. Encore faut-il le faire avec les sentiments de foi, de dévotion, de respect, de confiance et de piété dont cette femme était animée. Mais quel est le vêtement de Jésus-Christ? Après que la transsubstantiation s'est opérée dans le sacrifice de l'autel, le corps de notre Seigneur est véritablement dans la sainte hostie, mais il y est caché, et les apparences et les espèces du pain le couvrent et le voilent de telle sorte que nous pouvons dire avec le Prophète : « Vous êtes vraiment le Dieu caché, le Dieu d'Israël, le Sauveur. » *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël, Salvator*, Isai. xlv, 15. Or, entre autres effets admirables qu'opère ce sacrement, il a surtout la vertu de modérer le foyer de la concupiscence et d'éteindre l'ardeur de toutes les passions funestes qui découlent de cette source comme un flux de sang. Saint Bernard le comprenait ainsi, lui qui disait à ses frères : Si quelqu'un de vous se sent moins inquieté et moins tourmenté par les mouvements désordonnés de la colère, ou de la volupté, ou de la vaine gloire, qu'il en rende grâce au corps et au sang de notre Seigneur, parce que ces effets sont opérés en lui par la vertu du sacrement qui réprime et contient le débordement de nos passions. Tel est donc le remède que cette pieuse femme nous enseigne d'une manière mystique, en touchant le vêtement du Sauveur.

Saint Luc rapporte qu'au contact de cette femme, notre Seigneur dit : « Qui est-ce qui m'a touché? Maître, lui répondit Pierre, la foule vous presse de toutes parts et vous demandez qui vous a touché? Mais Jésus dit : quelqu'un m'a touché, car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi. » Notre Seigneur nous enseigne clairement par ces paroles, qu'il n'est touché en aucune manière

par ceux qui ne s'approchent de lui que corporellement, ainsi que faisait la foule dont il était environné; mais que ceux-là seulement le touchent réellement et d'une manière salutaire, qui s'approchent de lui par l'esprit et la piété, quand bien même ils ne toucheraient que la frange de son vêtement. Réveillez-vous donc, vous qui, chaque année, vous approchez du corps de notre Seigneur, pour satisfaire à l'obligation que l'Église vous prescrit. N'est-il pas bien à craindre que parmi vous il ne s'en trouve un bon nombre qui, à la vérité, pressent de leurs lèvres ce corps sacré, mais ne le touchent pas? Le toucher, c'est participer à sa vertu; c'est imiter la piété, le respect et la foi de cette femme de l'évangile. Si vous n'avez pas ces dispositions, vous ressemblez à la foule qui pressait notre Seigneur, et ne le touchait pas; vous recevez à la vérité le sacrement, mais vous ne participez point à sa vertu.

S'il en est ainsi, direz-vous peut-être, si parmi les fidèles qui satisfont au devoir de la communion pascale, les uns ne font que presser le corps du Sauveur, tandis que les autres le touchent en effet, comment puis-je savoir à laquelle de ces deux classes j'appartiens? L'exemple de cette femme vous le fera connaître. Il est dit qu'aussitôt qu'elle eut touché le vêtement de Jésus, elle sentit que l'infirmité dont elle était incommodée depuis longtemps, avait complètement cessé. Voyez donc, mon frère, si après que vous avez touché le corps de notre Seigneur, le cours ordinaire de vos passions et de vos convoitises s'est arrêté; voyez si vous êtes encore sujet aux entraînements désordonnés de la colère, de la luxure, de l'avarice, de la médisance et de la haine. Voyez si vous accordez à vos sens la même liberté qu'auparavant; si votre langue est toujours intempérante, ne connaissant aucune réserve ni aucune retenue; si vos oreilles s'ouvrent encore aussi avidement à tous les propos médisants et deshonnêtes, si vos yeux s'arrêtent encore aussi librement et avec la même complaisance sur des objets nuisibles et dangereux, si votre cœur s'ouvre encore à toutes les pensées impures qui se présentent; voyez en un mot si vous êtes encore absolument le même homme qu'auparavant, si vous avez guéri quelqu'une des maladies de votre âme, affaibli quelqu'une des passions qui vous entraînent au péché. Car, si aucun change-

ment ne s'est produit en vous, n'est-il pas incontestable que vous avez pressé de vos lèvres le corps du Sauveur, mais que vous ne l'avez pas touché, et que bien loin d'avoir eu aucune part à sa vertu, vous l'avez reçu pour votre condamnation? Nous lisons dans la vie des pieux solitaires qu'un vieillard d'une grande sainteté, se trouvant un jour auprès de la sainte table, et considérant ceux qui s'en approchaient, remarqua que parmi ceux-ci les uns recevaient véritablement le corps de notre Seigneur, tandis que l'hostie se changeait en charbons pour les autres. Plaise à Dieu, mes frères, qu'un bon nombre de ceux que les solennités de Pâques conduisent à la table sainte, ne reçoivent pas, au lieu du corps de notre Seigneur, des charbons qui s'embrasent un jour pour les dévorer. L'Apôtre nous apprend combien grand est le crime de ceux qui reçoivent indignement la sainte Eucharistie, lorsqu'il dit qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur. Les saints docteurs concluent de ces paroles de saint Paul, que ceux qui osent commettre un tel sacrilège renouvellent l'horrible attentat des Juifs. Quoique la manière soit différente, l'outrage est le même à l'égard du corps et du sang de Jésus-Christ, puisque si les Juifs ont versé avec inhumanité ce sang précieux, les autres le profanent indignement par une mauvaise communion.

III.

L'évangéliste saint Marc ajoute que « notre Seigneur s'étant retourné, et regardant autour de lui pour voir qui l'avait touché, cette femme, qui savait ce qui s'était passé en elle, se jeta craintive et tremblante à ses pieds et lui déclara toute la vérité, » *Marc. v, 32*. Il semble, à la voir ainsi saisie de crainte, qu'elle croyait avoir à se reprocher d'avoir dérobé furtivement la faveur de sa guérison. O pieuse femme, si confiante dans la vertu et la puissance du Sauveur, pourquoi n'avez-vous pas autant de foi dans sa bonté, sa miséricorde et sa bienveillance? Est-il moins bon qu'il est puissant, ce Dieu? Vous croyez qu'il peut vous rendre la santé, croyez que c'est aussi son désir et sa volonté de vous guérir. Ne craignez donc pas ainsi, ne tremblez pas comme si vous l'aviez

offensé; réjouissez-vous bien plutôt d'avoir été pour sa générosité un sujet de bienfaisance. En descendant du ciel sur la terre, en se couvrant du vêtement de notre humanité, que s'est-il proposé, sinon de nous rendre participants de ses biens et de ses richesses? N'est-ce pas dans ce but qu'il parcourt les villages et les bourgades, faisant du bien partout et guérissant tous ceux qui étaient tourmentés du démon? N'a-t-il pas véritablement pris sur lui nos infirmités, et ne s'est-il pas chargé du fardeau de nos douleurs? Pourquoi donc, ô femme, ces craintes et ces larmes? Il désire votre guérison plus que vous-même, et il se réjouit plus que vous du bienfait dont vous lui êtes redevable. Quel est en effet le motif qui vous a poussé à recourir à lui? Le désir de recouvrer la santé, c'est-à-dire l'amour de vous-même; pour lui, dans son immense bonté, dans sa charité infinie, dans son ineffable miséricorde, il n'a d'autre désir que de procurer à tous le salut. Ce Dieu, qui vous a rendu la santé du corps, c'est lui qui a répandu dans votre âme la lumière de la foi; il ne vous a pas seulement guérie de l'infirmité corporelle dont vous étiez affligée, mais il vous a délivrée de la maladie bien plus grave de l'infidélité.

Nous devons cependant, mes frères, remarquer ici avec saint Grégoire, que c'est le propre des âmes vertueuses de craindre toujours qu'il ne se trouve quelque faute là où il n'en existe aucune. A la différence des méchants qui commettent le péché sans crainte, « qui quelquefois même se réjouissent lorsqu'ils ont fait le mal et triomphent dans les choses les plus criminelles, » les bons, en accomplissant les actions les plus saintes, craignent toujours ou d'avoir fait l'œuvre avec lâcheté et négligence, ou de ne s'être pas acquittés des devoirs de la piété avec toutes les dispositions qu'il convenait d'y apporter. C'est ainsi que le saint homme Job disait : « Je tremblais à chacune de mes actions, sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui a péché. » Et dans un autre endroit : « Lors même que Dieu aurait exaucé ma prière, je ne croirais pas qu'il eût daigné entendre ma voix, *Job. ix, 28, 16.* L'abbé Gueric fait à ce sujet une réflexion fort juste : Plût à Dieu, dit-il, que nous eussions autant d'humilité dans nos péchés, que les saints en ont montré dans leurs vertus !

Notre Seigneur, dans sa bonté, daigna rassurer cette femme tremblante à ses pieds, et, lui donnant le doux nom de fille, il lui dit : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. Vous avez cru qu'il vous suffisait de toucher mon vêtement pour être guérie; vous l'avez touché, et vous avez été guérie en effet. » Vous pouvez remarquer ici, mes frères, que Dieu proportionne ses dons et ses faveurs à la foi de ceux qui l'implorent. Saint Cyprien dit que notre foi est un vase dont la capacité devient la mesure des grâces que nous recevons. La miséricorde divine en effet est comme une source inépuisable de biens où puisera plus abondamment celui dont le vaisseau contiendra davantage. Cette promesse du Seigneur : « Tout lieu où vous aurez mis le pied sera à vous, » doit donc s'entendre de la foi qui s'élève jusqu'à cette confiance sans limites en la miséricorde divine. Quelques exemples vous feront mieux comprendre ce que j'avance. Pour cela, j'ai besoin de vous mettre sous les yeux trois personnages dont la foi a été récompensée par le Sauveur : le chef de synagogue dont le Seigneur ressuscite la fille, la pieuse femme de notre évangile, et enfin le centurion. Le premier crut que notre Seigneur rendrait la vie à sa fille en lui imposant les mains. La foi de l'hémorroïsse alla plus loin, puisque cette femme crut qu'il lui suffisait de toucher les vêtements de Jésus pour être guérie. Celle du centurion, bien qu'il appartint à la gentilité, est cependant plus parfaite, puisqu'il crut que notre Seigneur pouvait rendre la santé à son serviteur malade, par un mouvement de sa seule volonté, et sans qu'il fût besoin du contact de sa main ou de ses vêtements. Aussi la foi de cet homme fut-elle admirée du Sauveur lui-même, qui dit à la multitude dont il était suivi : « En vérité, je vous le déclare, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël. » *Matth. viii, 10.* Ces trois exemples peuvent vous aider à comprendre l'admirable puissance de la foi, et vous convaincre que Dieu la récompense à proportion de la confiance qu'elle lui témoigne et de ce qu'elle se promet de sa bonté infinie. Sans doute notre Seigneur pouvait, par un acte de sa seule volonté, opérer les prodiges qu'on lui demandait; cependant, comme il voulait montrer l'efficacité de la foi, il exauça les prières de ces différentes personnes

selon la foi de chacune d'elles. Le chef de la synagogue voulait que Jésus rendit la vie à sa fille en lui imposant les mains; le Sauveur lui imposa les mains. L'hémorroïsse croyait qu'il lui suffisait, pour être guérie, de toucher les vêtements de notre Seigneur; elle les toucha et fut exaucée. Le centurion, lui, ne demanda qu'une parole de Jésus en faveur de son serviteur malade; le Sauveur prononça cette parole, et à l'instant le malade recouvra la santé.

Que ces exemples nous encouragent donc, mes frères, à implorer le secours de Dieu, dans toutes nos maladies, nos tentations et nos épreuves, en dilatant, en élargissant notre foi, sans mesure. Lui-même nous y invite lorsqu'il nous dit par son Prophète : « Ouvrez et élargissez votre bouche, et je la remplirai, » *Dilata os tuum, et implebo illud*, Ps. LXXX, 41. L'étendue de notre foi et de notre espérance est dans la mesure des dons que le Seigneur nous accorde. Ainsi le comprenait le saint roi David adressant à Dieu cette prière : « Que votre miséricorde, Seigneur, se répande sur nous, selon l'espérance que nous avons eue en vous. » *Fiat misericordia tua Domine super nos, quemadmodum speravimus in te*, Ps. XXXII, 22. A cette espérance, il faut joindre la piété et la justice, selon que le même prophète nous le recommande : « Offrez à Dieu, nous dit-il, un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur, » Ps. IV, 6. L'espérance qui s'appuie sur un tel soutien, nous donne un gage assuré de la miséricorde divine, dont l'Esprit-Saint lui-même se fait le garant : « Mes enfants, nous dit-il par la bouche de l'Ecclésiastique, interrogez toutes les nations, et dites quel est l'homme qui a espéré au Seigneur, et qui a été confondu? Quel est celui qui est demeuré ferme dans les commandements de Dieu, et qui en a été abandonné? » *Eccli.* II, 41. « Ayez confiance au Seigneur, dit-il encore, et il vous délivrera de vos maux; rendez droite votre voie, et espérez en lui, » *ibid.* II, 6. Efforçons-nous donc avant tout, mes frères, de marcher dans la droiture et la justice, et ne mettons aucune borne à notre foi et à notre espérance, puisant dans l'immense bonté de Dieu la certitude que notre confiance en lui ne sera jamais vaine.

Mais il est temps d'achever notre récit. Notre Seigneur étant

arrivé à la maison du chef de la synagogue, commença par faire cesser le bruit et les lamentations de la multitude. Puis, ne voulant avoir avec lui que ses trois disciples de prédilection, Pierre, Jacques et Jean, et les parents de la jeune fille, il entra, et prenant la main de la défunte, il dit : « *Tabitha Cumi*, c'est-à-dire, jeune fille, levez-vous. » O admirable vertu de la puissance divine ! A cette seule parole la jeune fille, paraissant tout-à-coup se réveiller, ouvrit les yeux, à la grande surprise et à la joie non moins grande de ses parents. Saint Marc ajoute que notre Seigneur recommanda expressément à ceux-ci de ne rien dire du miracle éclatant dont ils avaient été les témoins. Il n'est pas sans intérêt de chercher à savoir pourquoi Jésus ordonne que l'on taise ce miracle, lui qui tout à l'heure, après avoir guéri l'hémorrhôisse, voulut que ce prodige tenu secret jusqu'à ce moment fût divulgué devant toute la multitude. En agissant ainsi, notre Seigneur a voulu nous apprendre que nos bonnes œuvres et les grâces que nous recevons de sa libéralité, doivent quelquefois être publiées, et d'autres fois couvertes du silence. On les doit faire connaître, quand l'utilité du prochain ou la gloire de Dieu le demande. Ainsi saint Paul, dans sa seconde épître aux Corinthiens, énumère longuement les dons qu'il a reçus de Dieu et les fatigues et les travaux de son apostolat, parce que cet exposé était de nature à affermir la foi de ces premiers chrétiens, et à les mettre en garde contre les artifices des faux apôtres. C'est pour la même raison que le Sauveur voulut que la guérison de la femme dont parle notre évangile, fût rendue publique, afin que la foi encore chanrelante du chef de la synagogue fût affermie par cet éclatant prodige.

A l'égard de l'autre miracle, notre Seigneur, en recommandant si expressément le silence, ne pensait pas à lui, mais à nous qui, à cause de l'infirmité de notre nature, sommes si gravement malades de la passion de la vaine gloire. Pour vous montrer combien les hommes qui font profession de piété doivent se tenir en garde contre une telle passion, je vais donc citer un fait mémorable qui est rapporté dans les Vies des saints solitaires. On y lit que saint Apollonius, qui, à peine âgé de quinze ans, était allé

vivre au désert, ayant passé quarante années dans la solitude, uniquement occupé de Dieu, entendit un jour une voix qui lui dit : Apollonius, je veux par toi perdre la sagesse des sages de l'Égypte et réprouver la science des prudents. Tu confondras aussi les sages de Babylone qui s'y trouvent et tu ruineras le culte des démons. Rends-toi donc sur l'heure en Égypte ; car tu dois m'engendrer un peuple parfait et fervent dans la pratique des bonnes œuvres. Seigneur, répondit Apollonius, éloignez de moi la vanité, de peur que, m'élevant au-dessus de mes frères, je ne vienne à perdre toutes les grâces que vous m'avez accordées. La voix de Dieu se fit entendre une seconde fois et dit : Porte la main à ta tête, serre avec force l'objet que tu y trouveras et enfouis-le dans le sable. Le serviteur de Dieu obéit, et ayant porté la main à sa tête, il y saisit un petit monstre qui ressemblait à un Éthiopien, lequel, pendant qu'Apollonius l'ensevelissait dans le sable, se mit à crier : C'est moi qui suis le démon de l'orgueil. Apollonius entendit alors le Seigneur qui lui disait : Pars maintenant, car tu obtiendras tout ce que tu demanderas à Dieu.

A l'exemple de ce saint, mes frères, défilons-nous donc extrêmement de tout sentiment d'orgueil, de vaine gloire, d'arrogance et de fierté. Domptons ces ennemis, afin d'établir solidement en nous l'humilité qui est le principe et la gardienne de toutes les autres vertus ; imitons aussi la foi, la piété et le respect de cette pieuse femme guérie par le Sauveur, et nous obtiendrons la santé parfaite de l'âme, la mort de nos passions, et enfin la gloire et la vie éternelles. Ainsi soit-il.

AU LECTEUR.

Nous ne croyons pas nous écarter du récit de cet évangile en rapportant un miracle éclatant qu'Eusèbe de Césarée raconte en ces termes dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, chap. XIV : Il est à propos, dit-il, de faire ici mention d'un fait digne de passer à la postérité. Cette femme atteinte d'un flux de sang qui fut guérie par le Sauveur, ainsi que le saint Évangile l'atteste, était originaire de Panéas en Phénicie. On y montre encore sa mai-

son, et les monuments qui témoignent de sa reconnaissance envers le Sauveur ont subsisté jusqu'à ce jour. Devant la porte de cette maison, s'élève une statue de bronze placée sur un piédestal en pierre. Cette statue représente une femme à genoux levant ses mains suppliantes vers un personnage debout qui lui tend la main. Ce personnage, également en bronze, est revêtu d'une robe qui lui descend jusqu'aux talons. Au pied du monument croît une herbe d'une espèce particulière et étrangère à cette contrée. Celle qui pousse au dessous de la frange du vêtement a la vertu de guérir toutes sortes de maladies. Ayant eu occasion de visiter la ville de Panéas, j'ai vu moi-même de mes yeux cette statue, que l'on dit être la figure du Sauveur.

SECOND SERMON

POUR

LE XXIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

APRÈS L'EXPOSÉ DE L'ÉVANGILE, IL EST TRAITÉ DE LA VERTU D'ESPÉRANCE ET DE CONFIANCE EN DIEU, ET ENSUITE DES MOYENS PROPRES A AFFERMIR EN NOUS CETTE CONFIANCE.

Confide, filia, fides tua te salvam fecit.

Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. *Matth. IX, 22.*

L'évangile de ce jour nous montre clairement l'admirable efficacité de la foi et de la confiance, puisque c'est au mérite et à la puissance de la foi qu'il faut rapporter les deux miracles qui y sont contenus. Afin donc de ne pas nous écarter de l'objet qui nous est proposé dans notre évangile, nous allons traiter de la foi et de la confiance, sa compagne. Vous n'ignorez pas que, dans notre siècle, ces deux noms ont perdu pour certains fidèles le charme qu'ils avaient autrefois. Il s'est produit à cet égard quelque chose de semblable à ce qui arrive, lorsqu'un chien a touché de sa gueule quelque mets précieux; on éprouve pour cet aliment une vive répugnance. Ainsi, depuis que de malheureux

hérétiques ont souillé de leur bouche sacrilège ces deux noms sacrés et les ont détournés de leur sens pour les accommoder à leurs nouveautés sacrilèges, on éprouve je ne sais quel éloignement à traiter de ces vertus et à les recommander aux fidèles. Cependant, puisque la foi est le fondement de la religion chrétienne, puisque la confiance est le trésor qui nous obtient la miséricorde du Seigneur et nous procure une vie tranquille et paisible d'où la protection divine écarte toute vaine crainte, nous ne devons nullement, à cause des calomnies des hérétiques, priver ces vertus si excellentes de l'éloge qui leur est dû. Aussi, éloignant notre nacelle des écueils suscités par l'hérésie, nous allons déployer à vos yeux (autant que cela est possible dans une courte instruction) les inestimables richesses de la foi et de la confiance. Commençons d'abord par l'explication de l'évangile qui doit nous servir de base, et pour pouvoir nous acquitter pieusement et religieusement de notre tâche, implorons humblement la lumière céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Pendant que Jésus parlait à la foule, un chef de la synagogue s'approcha de lui et l'adora en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. » Notre Seigneur trouva, en effet, cette fille morte, et la ressuscita : toutefois saint Marc dit qu'elle était à la dernière extrémité quand son père vint implorer le secours de Jésus. Pendant que le compatissant Sauveur suit ce père, voici que l'occasion d'opérer un autre miracle lui est offerte. Une femme qui, depuis douze ans, était incommodée d'une perte de sang, et qui, ajoute saint Marc, après avoir dépensé tout son bien à consulter les médecins et à suivre leurs prescriptions, n'en avait obtenu aucun soulagement, mais se trouvait encore plus malade, *Marc. v, 23*, eut recours à ce médecin céleste, soutenue et éclairée par la foi. Il ne faut point nous étonner, mes frères, que Dieu permette que ceux qu'il désire attirer à lui, soient éprouvés ici-bas par différentes tribulations ; il veut qu'en se voyant ainsi tourmentés et repoussés par le monde, ces personnes reviennent à lui, l'auteur du salut et le refuge dans tous les maux. Ne voyons-nous pas souvent les nau-

fragés être poussés vers des rivages hospitaliers par les mêmes flots dans lesquels les autres périssent, et trouver un moyen de salut là où les autres trouvent la mort? C'est ce qui arrive fréquemment dans le cours de la vie à ceux que les flots de l'affliction contraignent d'aller à Dieu, en qui seul ils trouvent le salut, la paix et la tranquillité qu'ils n'ont jamais rencontrés dans le siècle. Alors enfin, instruits par leurs malheurs, ils commencent à devenir sages en reconnaissant combien sont fausses les espérances, et vaines les promesses du monde. Comme le monde trompe et repousse ceux qui l'aiment, et que le Seigneur, dont la tendresse s'étend sur tous, appelle à lui par des caresses et des promesses véritables ceux qui sont ainsi repoussés, saint Eucher se demande ce qui doit nous exciter davantage à la piété, ou des maux et des afflictions auxquels nous sommes livrés dans le monde, ou des biens par lesquels Dieu, dans sa libéralité, nous invite à recourir à lui. Les uns, en effet, nous éloignent par une infinité de tourments et de peines, tandis que les autres nous attirent par les plus chastes délices et par les faveurs qu'ils nous promettent.

Aussi a-t-on vu des femmes illustres, dont tout le soin et tout le bonheur étaient de plaire à un époux uniquement aimé, de lui obéir en toutes choses, de prévenir jusqu'à ses moindres désirs, on les a vues, dis-je, après que la mort leur eut ravi l'objet de leur tendresse, consacrer toute leur affection et tous leurs empressements au culte et à l'amour du céleste Epoux. Telle a été la conduite d'une noble dame romaine, sainte Marcelle, dont saint Jérôme nous dit, dans ses lettres, qu'ayant perdu son mari et ses deux fils, elle se jeta aux pieds du Christ en disant : Je vous servirai plus librement, Seigneur, maintenant que vous m'avez délivrée d'un poids si lourd. Voici ce qu'il rapporte encore de sainte Paule, dont il a écrit l'éloge funèbre : Après que son mari lui eut été enlevé par la mort, elle le pleura si amèrement qu'elle-même faillit mourir de douleur, et en même temps elle s'appliqua au service de Dieu avec une telle ardeur, qu'elle semblait leur avoir souhaité cette mort, la cause de tant de larmes.

Telle est donc la raison pour laquelle Dieu permet ces afflic-

tions et ces épreuves ; c'est qu'il veut attirer à lui ceux auxquels il les envoie. La nature humaine, en effet, a horreur d'une vie qu'assombrissent le deuil et la tristesse. De là cette réflexion des rhéteurs : Rien ne sèche plus vite que les larmes. Le cœur humain ne saurait subsister longtemps privé de tout agrément et de toute douceur. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans son veuvage, une dame de noble condition, à qui le monde lui-même interdit tout divertissement extérieur, se tourne vers la source de toute douceur solide et véritable, afin d'y trouver ce dont la privent les lois du monde. De cette sorte il arrive, comme nous l'avons dit plus haut, que le flot du malheur nous fait aborder à des rivages où nous attendent la paix et la sécurité. Nous en avons un exemple instructif dans cette hémorroïsse qui, n'espérant plus rien des médecins et n'attendant plus aucun soulagement de la part des hommes, prend conseil de sa foi et a recours à l'auteur du véritable salut. Encouragée par ce qu'elle avait entendu dire des miracles de Jésus, intérieurement éclairée par la lumière du divin Esprit sans laquelle les miracles extérieurs ne peuvent produire la foi, elle se disait en elle-même : « Si je touche seulement son vêtement je serai guérie. Elle s'approcha donc du Sauveur par derrière, » n'osant pas sans doute paraître devant lui, « elle toucha la frange de son vêtement, et à l'instant elle fut guérie. »

Cependant le Seigneur, qui n'avait point paru s'apercevoir du pieux larcin de cette femme, ne voulut point que le miracle qu'il venait de faire restât ignoré. Se tournant donc de son côté et la voyant, il dit : « Qui m'a touché ? Maître, lui répondit Pierre, la multitude vous presse de toutes parts, et vous demandez : Qui m'a touché. Jésus lui dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu sortait de moi. » Le Sauveur dit qu'il a été touché par cette femme si pieuse, si humble et si confiante dans sa démarche ; il ne dit pas la même chose de ceux qui le pressaient seulement de leur corps et dont l'esprit et le cœur n'étaient pas aussi près de lui. Nous pouvons tirer de cet exemple (pour ne point répéter ce que nous avons dit dans le discours précédent) la même réflexion que fait l'Apôtre : « J'aime mieux ne dire dans l'église que cinq paroles dont j'aurais l'intelligence, que dix mille en une

langue inconnue. » *I Cor.* xiv, 19. Ce que l'Apôtre dit du don des langues et du don de prophétie, peut s'appliquer aussi bien à la manière de prier. Quiconque fait pénétrer sa prière jusque dans les entrailles de la divine miséricorde avec la foi, le respect, l'humilité et la confiance qui animaient cette femme de notre évangile, touche vraiment le Seigneur et attire en soi son esprit et sa vertu. Quant à ceux qui, cleres ou laïques, récitent sans aucune attention de l'esprit un grand nombre de psaumes ou d'autres prières, comme on s'acquitte d'une tâche fastidieuse, bénissant de bouche le Seigneur, tandis qu'intérieurement et de propos délibéré ils s'occupent de ce qui se passe dans les places publiques ou parmi l'assistance, à la vérité ils entourent Dieu et le pressent, mais ils ne le touchent pas. C'est par le corps et non par l'esprit qu'ils s'approchent de lui; aussi n'en reçoivent-ils aucune vertu ni aucune grâce. Le Seigneur dit en parlant d'eux par son prophète : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi, » *Isai.* xxix, 13. Et dans un autre endroit : « Loin de moi le bruit confus de vos chants; je n'écouterai point les cantiques de votre lyre, » *Amos*, v, 23. Un bruit confus de voix, voilà comme le Seigneur appelle le cri qui sort de la bouche, lorsque le cœur y reste étranger. Le Seigneur voudrait-il exaucer de semblables prières, lui qui disait à Moïse priant par la bouche de son cœur, sans aucun bruit de paroles : « Pourquoi cries-tu vers moi? » *Exod.* xiv, 15. C'est pour cette raison que le Sauveur, dans l'Évangile, prescrivant à ses disciples la manière dont ils devaient prier, leur dit : « Quand vous priez, n'affectez point de dire beaucoup de paroles, ainsi que font les païens qui croient qu'à force de paroles ils seront exaucés. » Notre Seigneur a voulu désigner par là ceux qui, se faisant des prières une idée tout humaine, et ne tenant compte que de leur nombre, sans s'occuper de l'attention qui doit les soutenir, croient que Dieu les exaucera. C'est bien ce qu'il insinue en disant : « Ils pensent qu'à force de paroles ils seront exaucés. »

Il ne faudrait pas croire cependant que notre Seigneur ait voulu par là condamner les longues prières, puisque lui-même passait la nuit en oraison, et que les plus grands saints employaient sou-

vent un temps si long à ce pieux exercice, qu'ils y consacraient fréquemment les nuits et les jours. Sara, la vertueuse épouse du jeune Tobie, persévéra pendant trois jours dans la prière et obtint miséricorde de Dieu. Notre Seigneur ne blâme donc point le long espace de temps donné à la prière, mais la vaine confiance des païens. Il ne faudrait pas davantage chercher dans les paroles du Sauveur une accusation contre la prière vocale, qui consiste à louer le Seigneur avec le secours de la voix et par la récitation de certaines formules prescrites. Qui serait en effet assez déraisonnable pour condamner un usage établi par l'Église dans tous ses temples, un usage auquel tous les saints ont été fidèles depuis l'origine du monde, et que le Saint des saints, notre Seigneur lui-même, a souvent pratiqué dans le cours de sa vie? Il ne s'agit de blâmer ici que ceux qui, se contentant du murmure des lèvres, prononcent les paroles sacrées sans aucune attention et sans le moindre respect. Encore une fois, ceux qui se conduisent ainsi, quand bien même ils réciteraient de nombreuses prières, sont semblables à la foule qui entourait le Sauveur : ils le pressent, mais ils ne le touchent pas. Aussi, bien loin de mériter ses grâces, ils offensent sa puissance et sa majesté. A la vérité, nous ne sommes point obligés, dit le cardinal Cajétan, de prier toujours, à moins que la raison de quelque nécessité ne le demande ; mais dès là que nous nous déterminons à prier, nous devons nous souvenir que c'est avec Dieu que nous nous entretenons, et par conséquent apporter à cet exercice autant de respect que d'attention. Si nous y manquons par lâcheté ou par paresse, nous nous rendons coupables d'irrévérence et de négligence dans l'accomplissement d'un devoir.

Que nous reste-t-il donc à faire, mes frères, sinon de mettre en pratique cette parole de l'Apôtre : « Je prierai en esprit, mais je prierai aussi avec intelligence ; je chanterai de cœur des cantiques, mais je les chanterai aussi avec intelligence. » *Orabo spiritu, orabo et mente : psallam spiritu, psallam et mente, I Cor. xiv, 15* ; c'est-à-dire que, lorsque nous chantons les louanges de Dieu, nous devons le faire comme des hommes raisonnables, et non comme les oiseaux qui ne savent ce qu'ils disent dans leurs chants ; et lorsque nous implorons la miséricorde de Dieu, nous devons mé-

diter dans notre cœur les paroles qui sortent de notre bouche, pour que la bouche et le cœur soient d'accord, et que l'une ne s'occupe pas des choses divines tandis que l'autre est tout entier aux pensées humaines. Par ce moyen nous ressemblerons à la femme de l'Évangile, nous toucherons le Seigneur bien plus par le contact de notre esprit que par celui de notre corps, et nous mériterons ainsi de participer à sa vertu.

Je dois d'ailleurs ajouter pour la consolation des personnes que la fragilité naturelle de leur esprit entraîne malgré elles dans toutes sortes de distractions, bien qu'elles se proposent de s'acquiescer pieusement et religieusement de leurs prières, que les prières ainsi faites sont encore assez agréables à Dieu, pour n'être pas privées de leur mérite et de leur efficacité. La première intention subsiste, et, à moins qu'elle ne soit révoquée volontairement, conserve à la prière ses fruits et ses mérites; mais revenons à notre récit.

I.

Cette femme si pleine de foi s'étant aperçue que son pieux larcin n'avait pas échappé à notre Seigneur, fut saisie d'une grande crainte, et confessa humblement et devant tout le monde ce qu'elle avait fait. Le Sauveur lui répondit avec douceur et bonté; et, attribuant au mérite de sa foi la faveur de sa guérison, il lui dit : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. »

Suivons maintenant Jésus dans la maison du chef de la synagogue. Lorsqu'il y fut arrivé, il apaisa les clameurs de la famille qui se lamentait et le tumulte de la foule, et ne voulant être accompagné que de Pierre, Jacques et Jean, les trois disciples dont il était le plus aimé, et du père et de la mère de la défunte, il entra, et prenant la main de celle-ci il dit : « Jeune fille, levez-vous. » Aussitôt, par la puissance infinie de cette divine parole, la jeune fille fut rappelée de la mort à la vie, comme si elle avait été réveillée d'un profond sommeil. Le Sauveur recommanda le silence aux parents étonnés d'un tel prodige, et il leur ordonna d'offrir de la nourriture à leur fille ressuscitée. Quoi donc? les parents avaient-ils besoin que notre Seigneur les avertit de donner

à manger à leur fille? Leur sollicitude naturelle ne suffisait-elle pas pour cela? Elle suffisait sans doute, mais cette recommandation renferme une raison mystérieuse qu'il faut approfondir. Le Sauveur a voulu d'abord par là faire voir aux parents encore stupéfaits de cet événement, que la jeune fille qu'ils pleuraient comme morte, était vraiment ressuscitée. Quand les disciples de Jésus, qui cependant avaient été témoins de la plupart de ses miracles, le virent ressuscité d'entre les morts, ils le prirent pour un fantôme ou un esprit. Alors notre Seigneur leur fit toucher son corps, et comme ils ne croyaient pas encore que ce fût lui, tant ils étaient ravis de joie et d'admiration, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » etc., et il leur prouva ainsi qu'il était véritablement ressuscité. C'est le même moyen qu'il emploie à l'égard des parents de cette jeune fille, qui ne pouvaient revenir de leur étonnement, pour les convaincre de la vérité de sa résurrection. Il est en effet des prodiges tellement extraordinaires qu'on peut à peine y croire, lors même qu'on en est témoin ou qu'on les entend raconter par des personnes dignes de foi. Ainsi le patriarche Jacob se refusait à croire ce que ses fils, à leur retour d'Égypte, lui disaient de l'existence et de la haute dignité de son fils Joseph.

Un autre mystère plus sublime encore me semble caché dans les paroles de notre Seigneur. En ordonnant que l'on fit prendre de la nourriture à la jeune fille qu'il venait de ressusciter, le Sauveur veut nous faire entendre qu'après avoir été délivrés des liens de la mort spirituelle de notre âme par la vertu du sacrement de pénitence, nous devons soutenir et alimenter en nous, par la céleste nourriture de l'Eucharistie, la vie que nous avons reçue. De ces deux sacrements institués par notre Seigneur (pour ne point parler des autres), l'un est le sacrement des morts et l'autre celui des vivants. Le premier en effet remet les péchés mortels, comme le prouvent ces paroles du Sauveur : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » *Joan.* xx, 23. Il rappelle ainsi à la vie les âmes qui étaient mortes par le péché. Le second, céleste aliment, conserve cette vie en nous; il la soutient, il la fortifie, et par la grâce qu'il nous confère, il préserve notre âme de la mort

du péché. N'est-ce pas de cette nourriture que Dieu nous dit par la bouche de son Prophète : « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à donner à son peuple, si ce n'est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges? » *Zach. ix, 17.* S'il en est ainsi, mes frères, il est facile de deviner pourquoi l'on rencontre tant d'âmes en état de mort. La principale cause de l'état de ces âmes, c'est qu'elles ne sont point ranimées et fortifiées par le pain des anges. Autrefois, dans les beaux jours de l'Eglise naissante, les fidèles, puisant une invincible vigueur dans ce céleste aliment, non-seulement portaient avec plaisir le joug de la loi divine, mais affrontaient les plus affreux supplices avec un courage inébranlable, plutôt que de violer la loi de Dieu. Pour nous, chrétiens, d'où vient que nous sommes si faibles? Ah! c'est que nous restons longtemps sans recourir à ce pain descendu du ciel. Ce pain en effet affermit le cœur de l'homme; il lui communique une énergie que rien ne peut vaincre; il ranime les forces de l'âme qui s'épuisent, et la pénétrant d'une douceur ineffable; il lui inspire le dégoût des choses de la terre et la fait soupirer après les biens du ciel. Voilà ce que notre divin Maître a voulu nous apprendre, en commandant qu'on donnât de la nourriture à la jeune fille qu'il venait de ressusciter. Maintenant que nous avons exposé le récit évangélique, commençons à approfondir le sens contenu dans les paroles du texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

« Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. » Nous avons dit tout à l'heure, mes frères, que ces paroles de notre Seigneur renferment un trésor incomparable. La foi, l'espérance et la confiance en la miséricorde divine sont autant de richesses pour l'âme; elles protègent notre vie, et grâce à ce bien précieux, nous pouvons demeurer dans la paix et la sécurité à l'ombre des ailes de Dieu, malgré les dangers et les misères innombrables auxquels ce corps mortel est exposé. Il faut remarquer cependant que nous ne parlons pas ici de la foi morte, mais de la foi agissant par l'amour, et qui non-seulement est formée par la charité, mais éclairée et rendue parfaite par les dons les plus précieux du Saint-

Esprit, et surtout par les dons d'intelligence et de sagesse à l'aide desquels elle pénètre les mystères qui lui sont proposés et en savoure l'ineffable suavité.

Cette foi donc, la racine et le fondement de toutes les autres vertus, produit tout d'abord la confiance, qui lui est unie par sa nature comme par l'origine de son nom. Participant l'une et l'autre au même nom, ces deux vertus participent encore à la même puissance et à la même nature. La confiance, dit saint Thomas, est une espérance pleine d'énergie, qui a pour point de départ une ferme croyance. Ainsi le saint docteur pense que cette vertu n'est point distincte de la vertu d'espérance; elle n'est qu'un mode de cette dernière, à laquelle elle ajoute une force invincible. C'est pour cette raison que l'Apôtre confond ces deux vertus lorsqu'il dit : « Nous sommes la véritable maison du Christ, si nous gardons fermement jusqu'à la fin la confiance et la gloire de notre espérance, » *Hebr.* III, 6. L'union n'est pas moins étroite entre l'espérance et la foi qu'entre celle-ci et la confiance. Voici, selon saint Bernard, la parenté qui unit la foi et l'espérance : ce que l'une croit fermement de l'avenir, l'autre se le promet déjà. La foi dit : Dieu a préparé à ceux qui lui sont fidèles des biens immenses et qu'on ne saurait imaginer. L'espérance dit : Ces biens me sont réservés. L'Apôtre établit clairement la parenté qui existe entre ces deux vertus dans ce passage de l'une de ses épîtres : « Que le Dieu d'espérance vous comble de joie et de paix dans votre foi, afin que votre espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit, » *Rom.* xv, 13.

Cette confiance, lorsqu'elle a pour objet le secours qu'on attend des hommes, vient, selon saint Thomas, de quelque opinion fermement établie. Mais la confiance qui a pour objet le secours de Dieu, s'appuie sur les promesses divines, qui sont plus certaines et plus solides que toutes les démonstrations. L'espérance donc, soutenue par une telle confiance, produit dans l'âme du juste des fruits admirables. Je n'en indiquerai ici que deux. Cette espérance est d'abord un moyen très-efficace pour obtenir le secours et la miséricorde de Dieu. Je pourrais citer à l'appui de cette vérité non point un ou deux passages des Psaumes de David, mais

presque tous les cantiques du Roi-Prophète. On en trouverait à peine un seul où il ne soit question des fruits, des louanges et des exemples de cette vertu. « Nos pères ont espéré en vous, dit le Psalmiste; ils ont espéré, et vous les avez délivrés; ils ont crié vers vous, et ils ont été sauvés; ils ont espéré en vous, et ils n'ont point été confondus, » *Ps. xxi*, 4, 5. « J'ai attendu le Seigneur avec patience, dit-il encore, et il s'est tourné vers moi, et il a exaucé mes prières, et il m'a tiré de l'abîme de misère et de fange où j'étais enfoncé, et il a établi mes pieds sur la pierre, » etc., *Ps. xxxix*, 1, 2, 3. Toutes ces paroles ne nous montrent-elles pas les fruits et les effets admirables de l'espérance? Entendez maintenant Isaïe. En combien de manières ne fait-il pas l'éloge de cette vertu? « Voici notre Dieu, dit-il, nous l'avons attendu, et il nous sauvera. C'est lui qui est le Seigneur; nous l'avons attendu longtemps, mais désormais nous serons remplis d'allégresse, nous serons ravis de joie dans le salut qu'il nous donnera, » *Isai. xxv*, 9. Et dans un autre endroit il met dans la bouche des justes ces paroles qu'ils adressent à Dieu : « Seigneur, vous nous conserverez la paix, oui la paix, parce que nous avons espéré en vous, » *servabis pacem, pacem, quia in te speravimus*, *ibid.*, xxvi, 3.

Mais tout ce que nous disons ici de l'excellence de cette vertu d'espérance ne s'applique point à l'espérance morte et informe, mais à l'espérance vivante que notre Seigneur Jésus-Christ, comme le dit l'apôtre saint Pierre, nous a conférée par sa résurrection, *I Petr. 1*, 3. Telle est l'espérance dont saint Paul nous dit qu'elle ne confond pas, *Rom. v*, 5; c'est-à-dire, qu'elle n'espère jamais en vain et sans fruit; telle est l'espérance qui jamais ne se retire de devant Dieu les mains vides, selon cette promesse de notre Seigneur lui-même : « Quoi que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez, et vous le recevrez en effet, » *Marc. xi*, 24. Le Sauveur n'entend point parler ici seulement de cette foi commune à tous les fidèles, aux pécheurs comme aux justes, qui a pour objet l'existence d'un Dieu bon et tout puissant, mais de cette confiance en ses miséricordes dans laquelle consiste la force de l'espérance, ainsi que nous l'avons dit plus haut. De même donc que la charité est le principe qui nous fait

mériter, de même aussi cette espérance est la racine et le fondement qui nous fait obtenir. De même encore que nous ne faisons aucune bonne œuvre qui ne soit méritoire lorsque nous sommes dans l'amitié de Dieu, de même, lorsque nous sommes soutenus par la vertu d'espérance, nous ne demandons à Dieu rien d'utile pour nous, qu'il ne nous l'accorde, quand bien même nous lui demanderions qu'il transporte les montagnes. Saint Eucher rapporte que ce dernier prodige fut obtenu de Dieu par saint Grégoire de Tours, qui avait besoin d'un emplacement plus spacieux pour y bâtir une église. Et ce fait n'a rien de surprenant ou d'incroyable; car, comme le remarque sagement l'évêque d'Avila, aucun homme raisonnable ne peut jamais concevoir une espérance et une confiance semblables, à moins qu'il n'y soit excité et poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu. Or, cet esprit de vérité ne saurait encourager une telle espérance, s'il n'était disposé à accorder ce que par son inspiration il fait lui-même espérer et croire. Donc, mes frères, il faut conclure de ce témoignage auguste de notre Sauveur et de tous ceux que nous avons rapportés, que, lorsque nous nous disposons à prier, nous devons fortifier nos prières par cette espérance et cette confiance dans la divine miséricorde. A cette condition, notre prière ne sera jamais stérile. Voilà le premier et le principal fruit de l'espérance.

Le second, qui n'est pas moins admirable, c'est que cette vertu, soutenue par la céleste confiance dont nous avons tracé le caractère, fait naître dans l'âme du juste une paix et une tranquillité qui la mettent à l'abri de toute crainte. L'espérance attire à soi le Seigneur, qui est, dit le Prophète, le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui, *Ps. xvii, 31*; d'où il suit que l'homme juste qui établit fermement et solidement son espérance en Dieu n'a plus aucun sujet de crainte. Pourquoi donc celui qui, par sa confiance au Seigneur, a mérité que Dieu se fasse son patron, son défenseur et l'auteur de son salut, pourquoi celui-là serait-il en proie à la crainte, aux chagrins, aux dévorantes inquiétudes, lorsqu'il a en lui-même un tel protecteur et un tel appui? Quelle perte, en effet, peut chagriner, quelle nécessité peut inquiéter, quelle puissance humaine peut ébranler, quelle persécution peut effrayer, quelle

diffamation ou quelle injustice de la part des hommes peut troubler et renverser celui qui sent au-dedans de lui-même un Dieu tout-puissant, son vengeur et son sauveur, qui peut s'opposer à ses ennemis, changer les maux en bien, adoucir sa misère, et qui, en un mot, sait faire que toutes choses servent au salut et coopèrent à l'avantage de ses élus? « Jetez dans son sein toutes vos inquiétudes, dit saint Pierre, parce qu'il a soin de vous, » *I Petr. v, 7*. O paroles d'or! ô promesses magnifiques préférables à toutes les richesses du monde! Que craindrait-il, et pourquoi serait-il inquiet celui qui peut dire avec le Prophète : « Je suis un mendiant et un pauvre, mais le Seigneur est inquiet de moi, » c'est-à-dire qu'il prend de moi le plus grand soin? *Ps. xxxix, 23*. Dois-je m'inquiéter, lorsque le Seigneur tout-puissant est lui-même inquiet pour moi? Ces pensées ne doivent-elles pas faire naître dans l'âme la paix et la tranquillité les plus profondes? L'espérance, en effet, est aussi opposée à la crainte qu'au désespoir. Or, une fois que toute vaine frayeur est bannie, la véritable et constante sécurité, compagne et amie inséparable de la paix et de la tranquillité, s'établit dans le cœur. La paix et la tranquillité, n'est-ce pas là le but auquel tous les mortels aspirent par leurs désirs et leurs vœux? Combien donc est précieux ce trésor de l'espérance qui nous conduit et nous fait arriver à une aussi grande félicité!

III.

Mais pourquoi, demandera-t-on peut-être, le Seigneur est-il si prodigue envers l'espérance, à laquelle il ne donne rien moins que lui-même? C'est parce qu'il est tout particulièrement honoré par cette vertu. Quiconque offre à Dieu un sacrifice de louanges, l'honore par ce sacrifice, ainsi qu'il le dit lui-même : *Sacrificium laudis honorificabit me*, *Ps. xlix, 23*. Or, il y a deux manières de louer Dieu : on peut le louer par des paroles en exaltant sa miséricorde, sa véracité et ses autres perfections; on peut le louer aussi par le silence, c'est-à-dire en consacrant à ses louanges bien moins les paroles que les actions et les bonnes œuvres. Ainsi, par exemple, un homme touché de cette promesse de Dieu :

« Celui qui donne au pauvre, ne sera pas dans le besoin, » se dépouille lui-même pour vêtir les pauvres, et se retranche sur sa nourriture pour donner à manger à ceux qui ont faim. Ce n'est point par des paroles, mais par des œuvres de charité, que cet homme honore la miséricorde et la véracité divines, puisque, se dépouillant lui-même sur la foi des promesses du Seigneur, il croit que rien ne lui manquera. Un exemple fera mieux voir combien ce genre de louange par les œuvres est plus excellent et plus magnifique que le premier. Un pharmacien a composé un médicament, la thériaque. Il a deux moyens de faire apprécier son remède : l'un consiste à en vanter la vertu dans les termes les plus pompeux, l'autre à se faire piquer par une vipère, et après avoir laissé la morsure produire son effet, se guérir par l'emploi du médicament qu'il a préparé. Il n'est pas difficile de voir que cette guérison recommande le remède beaucoup plus que toutes les paroles ne pourraient le faire. De même l'homme qui, s'appuyant sur la bonté et la vérité divines, se jette dans un péril évident, exalte bien plus dignement les perfections de Dieu, que celui qui célèbre seulement en paroles ses louanges et ses grandeurs. D'où il suit que l'espérance et la confiance honorent et glorifient Dieu bien plus que le langage le plus magnifique. « Celui qui m'aura glorifié, dit le Seigneur, je le glorifierai à mon tour, » *1 Reg.* II, 30. Il ne faut donc pas être surpris que lui-même décerne une gloire toute spéciale à ceux qui l'honorent ainsi d'une manière particulière. C'est ce qui nous est clairement marqué par le reproche que Dieu fait à Moïse et à son frère Aaron de ne l'avoir pas sanctifié aux eaux de Contradiction, c'est-à-dire de n'avoir pas eu dans cette circonstance une pleine et parfaite confiance en sa providence et en ses soins paternels. Si donc celui qui se défie de Dieu ne lui rend pas hommage, celui au contraire qui met en lui sa confiance, l'honore et le glorifie, et en retour en est honoré et comblé de bienfaits. Quoi ! l'on s'étonnerait que Dieu, qui nous aime tant, prit sous sa protection et sa sauvegarde ceux qui, s'appuyant sur la foi de ses promesses, implorent son secours, lorsqu'on voit les hommes eux-mêmes donner de pareils exemples ? Un ennemi reçoit son ennemi, lorsque celui-ci, pressé par le

danger, cherche auprès de lui, un refuge ; il le défend contre ceux qui l'attaquent et fait taire ses anciens ressentiments. Si les hommes agissent ainsi, que ne fera point Dieu dont la charité s'étend à tous, à l'égard de ceux qui se confient en lui et implorent son assistance ? L'honneur que Dieu reçoit de ce témoignage de confiance en ses promesses et en ses bontés est si grand, qu'il le détermine à se prodiguer, ainsi que ses richesses, à celui qui a mis en lui ses espérances, et à le défendre et à l'aider dans toutes ses infortunes. Combien ce motif est puissant, mes frères, pour exciter dans nos cœurs l'amour de cette vertu.

IV.

Il en est un autre cependant qui doit nous inspirer un désir plus grand encore de cette vertu : c'est la crainte d'offenser Dieu par la défiance même la plus légère de sa protection et de sa miséricorde. L'exemple de Moïse et d'Aaron que nous rappelions tout à l'heure peut nous faire comprendre combien le Seigneur est sensible à cette défiance. Pour un instant d'hésitation qu'ils manifestèrent à l'égard de la divine Providence, à cause de l'incrédulité du peuple pressé par la soif et rassemblé au lieu nommé les eaux de Contradiction, ils furent privés d'entrer dans la terre promise. Mais écoutons Moïse lui-même : « Le Seigneur, dit-il aux Israélites, a été irrité contre moi à cause de vos murmures, et il a juré que je ne passerais point le Jourdain, et que je n'entrerais point dans cette terre excellente qu'il doit vous donner. Je vais donc mourir en ce lieu, et je ne passerai point le Jourdain ; mais pour vous, vous le passerez, et vous posséderez ce beau pays, » *Deut.* iv, 21. Moïse, cet homme si ami de Dieu et qui s'entretenait face à face avec lui, eut beau prier le Seigneur, il ne put obtenir la révocation de la sentence que Dieu avait confirmée par un serment. C'est ce qui ressort des paroles mêmes de Moïse : « J'ai fait à Dieu, dit-il, cette prière : Seigneur, mon Dieu, vous avez commencé à signaler votre grandeur et votre puissance aux yeux de votre serviteur ; car il n'y a point d'autre Dieu, soit dans le ciel, soit sur la terre, qui puisse faire les œuvres que vous faites, ni dont la force puisse être comparée à la vôtre. Je fran-

chirai donc le Jourdain, et je verrai cette terre si fertile, et cette montagne bénie, et le Liban. Et le Seigneur, irrité contre moi à cause de vous, ne m'a point exaucé, mais il m'a dit : C'est assez; ne m'en parle plus jamais. Elève-toi sur le sommet de la montagne de Phasga, tourne les yeux vers l'occident et le septentrion, vers le midi et vers l'orient, et regarde la terre promise, car tu ne passeras point ce fleuve du Jourdain. » *Deut.* III, 23. Ces paroles de Moïse nous font assez entendre combien le Seigneur est profondément blessé de la plus faible hésitation à l'égard de sa providence et de son infinie bonté. Quel avait été en effet le crime du serviteur de Dieu? Il avait hésité et balancé dans sa confiance en frappant deux fois le rocher; car ce ne fut qu'après un second coup de sa verge, que l'eau commença à jaillir de la pierre.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, mes frères, a dû vous inspirer un grand amour et un vif désir de la vertu d'espérance et de confiance, qu'on ne peut posséder sans en recueillir les fruits les plus abondants, et qu'on ne peut négliger sans se rendre gravement coupable envers Dieu. Il ne faut pas se dissimuler cependant que cette vertu est aussi difficile à acquérir qu'elle est utile. C'est une loi de la nature, que les choses les plus excellentes sont aussi celles qu'on obtient avec le plus de peines. Il en est ainsi de la vertu dont nous parlons; sa rareté est en raison même de son excellence. Combien ne voit-on pas, en effet, de personnes adonnées à la piété, riches en vertus de différentes espèces, telles que la mortification, la patience, la pratique des œuvres de miséricorde et de charité, qui, lorsqu'elles sont menacées de quelque malheur, perdent aussitôt courage, s'abandonnent au chagrin, à la désolation, à la pusillanimité de l'esprit, et oublient de soutenir et de raffermir leur âme défaillante par la confiance en la bonté et en la providence de Dieu? Ce sont là, chrétiens, autant d'indices graves qui accusent une espérance et une confiance bien faibles. Et le plus souvent on n'y pense pas, on ne croit pas même que ce soit un péché, on n'en parle pas dans ses confessions. Cet état d'abattement est cependant une offense contre la miséricorde, la bonté, la fidélité et la paternelle providence de Dieu à qui nous

refusons l'honneur qui lui est dû en nous laissant aller ainsi à la désolation. N'offenserait-il pas un bon et tendre père, le fils qui serait constamment dans la tristesse et le chagrin, parce qu'il douterait que ce père, ayant d'ailleurs d'abondantes ressources, voulût lui fournir les choses nécessaires à l'usage de la vie? C'est une offense du même genre que commet envers le Père de tous les hommes celui qui, assiégé par l'infortune, n'espère point que Dieu vienne à son secours. Qu'il entende donc les reproches que Dieu lui inflige par la bouche de son prophète : « Et pourquoi, lui dit-il, es-tu maintenant dans une telle affliction? Est-ce qu'il n'est plus pour toi ni roi, ni conseiller, que tu es en proie à la douleur comme une femme dans le travail de l'enfantement? » Si le devoir d'un roi est de protéger les sujets commis à sa garde, si le devoir d'un conseiller est d'aider de sa prudence et de ses conseils ceux qui y ont recours, comment, ayant un roi si puissant et un conseiller si sage, te laisses-tu ainsi consumer par la tristesse? En parlant ainsi, le Seigneur veut nous engager à bannir de notre cœur, par l'espérance en sa miséricorde et en sa providence paternelle, les soins excessifs, la sollicitude et la tristesse. C'est par de telles considérations que le Roi-Prophète raffermissait son âme inquiète et presque défaillante : « Pourquoi es-tu triste, mon âme, disait-il, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, parce que je dois encore le louer, comme étant le salut et la lumière de mon visage et mon Dieu. » Et la raison qui inspire sa confiance, et qu'il aime à répéter, « c'est que, dit-il, lorsque mon cœur était dans l'anxiété, vous m'avez élevé et établi sur la pierre ferme, »

LX. 3. Saint Jérôme traduit ainsi d'après l'hébreu : Quand mon cœur sera dans la tristesse, et qu'un ennemi puissant s'élèvera contre moi, vous serez mon guide; car vous avez été mon espérance, et la tour qui m'a défendu des attaques de l'ennemi. C'est donc surtout dans les tribulations et les calamités que l'espérance manifeste et déploie véritablement sa force, en bannissant de l'âme les craintes et les inquiétudes vaines. Car de même que la charité parfaite, selon le témoignage de saint Jean, I *Epist.* iv, 18, éloigne la crainte, ainsi la parfaite espérance chasse du cœur les vaines frayeurs et les soins inquiets. De là cette parole du Pro-

phète : « Voici Dieu mon Sauveur, j'agirai avec confiance, et je ne craindrai point, *Isai.* XII, 2, ce qui veut dire assez que celui-là n'agit pas encore avec confiance, qui se laisse agiter et tourmenter par une crainte exagérée.

Cette vertu étant donc si excellente, si utile et si nécessaire, je pense que vous devez être désireux de connaître les moyens de l'acquérir. Je vais vous les indiquer brièvement, pour ne point sortir des limites que le temps me prescrit. Le premier moyen, c'est une prière offerte à Dieu du fond du cœur. Il en est de ce bien comme des autres, qu'on ne peut obtenir que par une prière faite avec ferveur et persévérance. Il faut de plus que notre prière soit accompagnée du mérite des bonnes œuvres, puisque l'espérance elle-même, comme l'enseignent les théologiens, dépend de nos mérites et de la grâce divine. C'est la doctrine de saint Paul, qui nous dit : « Ceux qui se seront bien acquittés de leur ministère, acquerront un degré de mérite et une grande confiance dans la foi qui est dans le Christ-Jésus, » *qui bene ministraverint, gradum bonum acquirunt, et multam fiduciam quæ est in Christo Jesu.* I Tim. III, 13. Il résulte de ces paroles de l'Apôtre que la confiance dans la prière augmente à proportion de la fidélité dans le service de Dieu. Parmi les vertus qui doivent accompagner la prière, il est nécessaire de faire entrer la crainte de Dieu ; car, selon ce que dit le Prophète : « Le bon plaisir du Seigneur est en ceux qui le craignent et en ceux qui espèrent en sa miséricorde, » *Ps.* CXLVI, 44. De cette sorte la crainte tempère les mouvements inconsidérés de l'espérance, et celle-ci corrige et relève la pusillanimité que produit la crainte ; car il ne se peut rien de plus beau et de plus salutaire que l'union de ces deux vertus. Mais avant toute autre chose, il faut détester le péché d'une haine implacable et l'éviter par tous les moyens possibles. Le péché en effet renverse et détruit les efforts de l'âme qui essaie d'élever jusqu'à Dieu son espérance, et d'implorer son secours. Cela est tellement vrai que, quoiqu'il soit utile, nécessaire même de se rappeler ses fautes pour s'en humilier et les déplorer, il faut cependant éloigner ce souvenir dans les moments où nous voulons ranimer l'espérance dans notre cœur prêt à céder au découragement. On recommande ordinaire-

ment à ceux qui traversent un fleuve rapide de ne pas suivre du regard son cours impétueux, mais de le fixer sur quelque autre point : de même on doit engager les âmes que menace le découragement à détourner momentanément leur attention de la vue de leurs péchés, pour considérer plutôt les objets qui sont capables de relever et de soutenir leur espérance.

Ces objets, quels sont-ils? D'abord la miséricorde et la bonté infinies de Dieu; ensuite les mérites inépuisables de notre Sauveur, mérites que lui-même nous a conférés pour que nous les offrions à son Père. On y doit ajouter la vérité des promesses que Dieu nous a faites, et par lesquelles il s'est engagé à couvrir de sa protection et de sa miséricorde ceux qui l'imploreront avec humilité et confiance. C'est cette fidélité de Dieu dans ses promesses que David avait devant les yeux, lorsqu'il disait au Seigneur dont il implorait la miséricorde : « Ayez pitié de moi, mon Dieu., afin que vous soyez justifié dans vos paroles, et que vous triomphiez dans les jugements que l'on porte sur vous, » *Ps. L, 6*. Nous devons enfin considérer les bienfaits que nous avons antérieurement obtenus de la bonté divine, afin que les faveurs déjà reçues nous apprennent à en espérer de nouvelles. Les saints de l'ancienne loi en agissaient ainsi : témoin Judas Macchabée, dont il est écrit qu'il « espérait toujours avec une entière confiance que Dieu lui viendrait en aide, exhortant les siens à ne point craindre l'approche des nations, mais à repasser dans leur esprit les secours qu'ils avaient reçus du ciel, et à espérer encore présentement que le tout-puissant leur donnerait la victoire, » *Il Machab. xv, 7*. Ainsi, vous le voyez, ce chef courageux nourrissait et soutenait son espérance et celle des siens par le souvenir des bienfaits que Dieu leur avait précédemment accordés.

Donc, mes frères, lorsqu'à la vue de vos faibles mérites, vous sentirez que votre espérance commence à fléchir, servez-vous, pour la relever et la soutenir dans ses hésitations et ses faiblesses, des motifs que nous vous avons brièvement indiqués. Ainsi, grâce à cette vertu, vous obtiendrez la délivrance des dangers qui vous menacent, le secours des bienfaits divins, et enfin, avec l'aide de Dieu, la possession de la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LE XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU L'ON EXPOSE : 1^o LES RAISONS DU JUGEMENT GÉNÉRAL ; 2^o LES SIGNES
QUI DOIVENT LE PRÉCÉDER.

Erit tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi, neque fiet.

L'affliction de ce temps-là sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. *Matth. XXIV, 21.*

Ils sont innombrables les actes de la justice divine qui font éclater la haine immense de Dieu pour le péché. Mais il y en a trois plus célèbres que tous les autres, dont les deux premiers sont déjà passés, et le troisième est encore à venir. Le premier de tous fut le déluge universel, par lequel Dieu détruisit sous les eaux le monde qu'il venait de créer, sans qu'il en restât autre chose que ce qu'une arche put contenir. Le second fut la ruine de Jérusalem et de la Judée, alors que cette cité fameuse avec son temple fut dévorée par les flammes et égalée au sol ; ce malheur arriva quarante ans après l'ascension de Jésus-Christ, en punition de la mort indigne que les Juifs lui firent subir. Reste le troisième acte de la justice divine, réservé pour le jugement dernier, où seront examinées toutes les générations de la terre, et où sera rendu pour tous les hommes un arrêt de bonheur éternel ou d'éternel malheur.

Notre Seigneur, dans l'évangile d'aujourd'hui, laissant de côté la première de ces trois grandes œuvres de la justice divine, traite des deux autres, l'une passée, l'autre future, et des signes précurseurs qui doivent les annoncer. La ruine de Jérusalem est comme une image et une figure du dernier jour de l'univers ; en outre, ce sont à peu près les mêmes signes qui doivent précéder les deux événements : voilà pourquoi ils sont réunis ensemble. L'Évangile nous apprend aussi à quelle occasion le Sauveur donna cet enseignement. Au moment où Jésus sortait du temple, ses disciples s'approchèrent de lui pour lui faire remarquer la magnificence et

la grandeur de cet édifice; mais lui, qui lisait dans l'avenir, leur répondit : « Voyez-vous tous ces bâtiments? Je vous le dis en vérité, ils seront tellement détruits qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. » Et comme il était assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples s'approchèrent près de lui, et, loin de tout témoin, lui adressèrent des questions sur l'époque de cette catastrophe : « Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre avènement et de la consommation du siècle, » *Matth.* xxiv, 1-3. Comme ils s'imaginaient que le temple durerait toujours, et ne s'écroulerait qu'avec le monde, ils interrogent notre Seigneur sur les deux événements à la fois, et Jésus leur enseigne également les signes avant-coureurs de ces deux catastrophes.

Pour nous, omettant tout ce qui regarde la ruine de Jérusalem, accomplie depuis longtemps, nous parlerons dans ce discours des signes du jugement dernier, que nous espérons tous et sur lequel il est surtout utile que nous soyons instruits. Quoique ce sujet soit ordinairement traité au commencement de l'Avent, telle est néanmoins son utilité, comme nous le verrons plus loin, que l'on devrait s'en occuper dans tous les discours. Afin de le faire aujourd'hui d'une manière profitable à la piété, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

I.

PREMIÈRE PARTIE.

Si quelqu'un, mes frères, examinait avec attention la conduite ordinaire des chrétiens de nos jours et faisait la comparaison de leurs œuvres avec la foi qu'ils professent, il éprouverait certainement, si le bon sens ne lui fait pas entièrement défaut, un étonnement extrême en voyant quelle différence il y a entre la règle de notre vie et notre vie elle-même. Un infidèle qui ferait cette comparaison aurait de la peine à se persuader que notre foi est solide et véritable. Aussi Cicéron, disputant avec le philosophe Epicure sur la divine providence, avance, soit en son nom, soit au nom de son interlocuteur, comme une chose impossible que celui-là ne tremble pas jour et nuit devant la divinité, qui croit que Dieu tient compte de la vertu et du vice. Mais nous, mes

frères, nous admettons cela d'une foi inébranlable; nous avons une foi non moins ferme à la grandeur des supplices ou des récompenses qui nous attendent, et cependant la plupart sont si loin d'éprouver cette terreur dont parle le philosophe païen, qu'une pensée de crainte ne se présente presque jamais à leur esprit. En concluons-nous que les innombrables crimes qu'ils commettent sans cesse leur ont ôté la foi? En aucune manière; nous dirons seulement que leur foi est comme entravée et enveloppée de nuages. De même que de nombreuses fautes affaiblissent notre libre arbitre, sans pourtant l'étouffer; car l'homme reste toujours libre de pécher ou de ne point pécher : ainsi la foi s'obscurcit dans le pécheur qui ajoute l'iniquité à l'iniquité, mais ne s'éteint jamais tout-à-fait, si ce n'est par le crime abominable de l'hérésie. Placez une lumière sous un boisseau; quoique cachée, elle conserve tout son éclat; mais elle n'éclaire point l'appartement, parce que ses rayons sont interceptés par un obstacle : de même la foi que le sacrement de baptême a répandue dans l'âme du chrétien y demeure inébranlable, quoique le péché l'empêche de s'exercer comme auparavant et de nous porter au bien. Aussi cette foi entravée par le péché est-elle appelée par l'apôtre saint Jacques une foi morte. Faut-il s'étonner que ce qui est mort ait perdu la force et la vivacité qu'il avait étant en vie. Ainsi s'explique, mes frères, la vie criminelle d'un grand nombre de chrétiens qui, éclairés du flambeau de la foi, ne doutent pas un instant qu'une gloire incompréhensible attend les justes dans le ciel, que des supplices éternels sont réservés aux méchants dans l'enfer, enfin qu'un compte rigoureux de la vie entière, même d'une parole inutile sera exigé de tous : ils ont la foi de ces vérités, mais une foi morte et sans efficacité.

Puisque la foi est ainsi affaiblie, il me semble qu'il ne sera pas inutile d'appuyer du témoignage de la raison des vérités dont la croyance est si languissante, afin que si le flambeau de la foi est pour nous sans efficacité, nous ouvrons les yeux à la lumière de la raison, qui est aussi un don de Dieu fait à nos âmes. Un flambeau ajouté à un autre flambeau produit une clarté plus grande : ainsi la lumière de la raison ajoutée à celle de la foi,

quoique d'un ordre différent, aura plus de force pour éclairer et entraîner nos esprits.

Voici, selon l'Apôtre, quel est le fondement de notre foi : « Pour s'approcher de Dieu, il faut croire premièrement qu'il y a un Dieu, et qu'il récompensera ceux qui le cherchent, » *Hebr.* xi, 6, c'est-à-dire qu'il réserve à ses fidèles serviteurs une juste récompense, et un châtiment mérité à ceux qui l'offensent et transgressent ses préceptes. Eh bien ! ce principe fondamental de la foi chrétienne repose également sur les données de la raison, comme nous allons le faire voir. Pour commencer par le Dieu très-grand et très-bon, il faut admettre avant tout que, selon l'enseignement unanime de tous les philosophes, Dieu est l'être le plus grand et le plus parfait que la raison de l'homme puisse concevoir. Cela étant, il doit posséder une équité, une bonté, une fidélité, une justice souveraines; d'où nous pouvons conclure qu'il a pour les bons un souverain amour et une haine égale pour les méchants. En effet, c'est le propre d'un homme vertueux, que plus il a de vertu, plus aussi il a d'amour pour les bons et de haine pour les méchants; par conséquent celui qui est l'infinie et souveraine perfection aura pour les bons un immense amour, et pour les méchants une immense aversion. Mais si en vertu de sa perfection et de sa justice infinie Dieu aime les justes et hait les pécheurs, il s'ensuit qu'il doit récompenser ceux qu'il aime et punir ceux qu'il hait. Or, c'est ce qui n'arrive pas toujours en cette vie; il faut donc admettre qu'il existe une autre vie où seront rendus les arrêts d'une justice souvent imparfaite ici-bas. Que d'hommes souillés de tous les crimes n'a-t-on pas vus, qui ont mené une vie très-agréable et dans l'abondance de tous les biens ! Que de saints personnages, au contraire, tels que les prophètes, saint Jean-Baptiste, plus grand que les prophètes, les saints martyrs, etc., qui ont terminé dans les opprobres et les supplices une vie dure et pénitente. Or, les premiers n'ayant reçu sur la terre aucun châtiment, et les seconds aucune récompense, il faut donc qu'il existe une autre vie où cette inégalité flagrante trouve sa réparation. Autrement, si les méchants restent sans punition, et les justes sans récompense, comment Dieu pourra-

t-il soutenir son honneur de roi très-bon et de Seigneur très-juste? Où est sa providence? Où est sa justice? Que sont devenus et son amour pour les bons et sa haine pour les méchants, vertus si importantes dans un grand souverain? Où est sa faveur pour les hommes justes et vertueux? Les lions, les tigres et les serpents témoignent de la reconnaissance et de l'affection à ceux qui leur font du bien ou qui les caressent : refuserons-nous ce mérite à Dieu, qui est la source de toutes les vertus et d'où découlent toutes les perfections des créatures? Telle est la force de ce raisonnement que l'Apôtre en fait la base solide des consolations adressées par lui aux Thessaloniens qui avaient souffert pour Jésus-Christ. « Car il est bien juste devant Dieu, leur écrit-il, qu'il afflige à leur tour ceux qui vous affligent maintenant, et qu'il vous console avec nous, vous qui êtes dans l'affliction, lorsque le Seigneur Jésus descendra du ciel avec ses anges. » *Si tamen justum est apud Deum retribuere tribulationem iis qui vos tribulant; et vobis, qui tribulamini, requiem nobiscum in revelatione Domini Jesu de cælo cum angelis*, II Thessal. 1, 6, 7. Comme s'il disait : S'il est juste que les bons soient récompensés et les méchants punis de Dieu, ce qu'on ne peut nier sans folie et sans blasphème, il est aussi très-certain que vous devez attendre du Dieu très-juste une récompense pour vous, et pour eux un châtiement. C'est ce que le patriarche Abraham nous fait entendre plus clairement encore, lorsqu'il dit au Seigneur qui se disposait à détruire Sodome : « Voudriez-vous perdre le juste avec l'impie? S'il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec tous les autres? Non, sans doute; vous êtes bien éloigné d'agir de la sorte, de perdre le juste avec l'impie et de confondre les bons avec les méchants. Cette conduite ne vous convient pas; vous qui êtes le juge de toute la terre, vous ne pouvez rendre un tel jugement, » *Gen. xviii, 23, 25*. Voyez, je vous prie, combien une semblable conduite répugnait, aux yeux du saint patriarche, à la souveraine équité de Dieu, puisqu'il répète tant de fois la même pensée et y insiste sous toutes les formes possibles du langage.

J'ajouterai un autre raisonnement non moins solide que le premier. On ne saurait contester la vérité de cet axiome célèbre des

philosophes, que la nature ne fait pas défaut dans les choses nécessaires : par où ils entendent que l'auteur et le conservateur de la nature pourvoit à tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Or, rien n'est plus nécessaire à l'homme doué de raison, rien n'est plus en rapport avec sa nature, que de vivre selon la raison, c'est-à-dire de régler sa conduite selon les lois de la vertu. Mais nul ne peut être vertueux s'il ne conserve une âme pure, où la pensée même du crime ne trouve point d'accès. Qui ne sait, en effet, que l'honneur, et, si je puis ainsi dire, la fleur de la vertu consiste surtout dans la beauté intérieure de l'âme. C'est ce qu'enseignent même les philosophes païens. « Celui qui ne croit pas, dit élégamment le poète Eschyle, mais qui désire être juste, cultivant avec soin la terre de son âme, produit des fruits abondants de vertu. » Ainsi, c'est l'âme surtout qu'il faut cultiver, comme étant la source de la pureté et de l'innocence, ou plutôt comme un sol généreux où naissent et croissent les germes de la vertu. Mais si la vertu consiste principalement dans l'innocence et la pureté du cœur, comment l'homme conservera-t-il cette pureté intérieure, s'il n'a pas toujours présente à l'esprit la crainte sérieuse d'un juge qui voit tout et qui nous demandera compte de nos pensées les plus intimes? Car, en admettant que les lois humaines suffisent pour nous préserver des crimes publics, comment, sans la crainte de Dieu, éviterons-nous les fautes secrètes? Quel est l'homme qui fermera fidèlement l'entrée de son cœur à toute pensée perfide et séduisante, à toute image voluptueuse (ce qui est indispensable à la conservation de l'innocence, puisque la complaisance dans une pensée impure peut nous la faire perdre), s'il n'appelle promptement à son secours la présence de Dieu, qui pénètre de son regard ce qu'il y a de plus secret au fond des âmes. Si donc, comme nous l'avons dit plus haut, l'Auteur de la nature n'omet rien de ce qui est nécessaire à l'usage de la vie, si la chose la plus nécessaire à la vie, c'est la vertu, et si la vertu ne peut exister sans la crainte de Dieu, qui osera nier qu'il existe un jugement final, où se fera la distinction des bons et des méchants? C'est ce qu'ont compris les païens eux-mêmes : ceux d'entre eux qui ont donné des lois aux républiques naissantes et

travaillé à la conservation des sociétés humaines, ont pris un grand soin de tout ce qui regarde la religion, afin de graver dans les âmes la crainte de la Divinité, comprenant que leurs lois, dépourvues de cette sanction, seraient impuissantes à procurer l'innocence de la vie, parce qu'un grand nombre de crimes secrets échappent et se dérobent facilement à la loi. Aussi Thalès de Milet, le premier des sept sages, au témoignage de Cicéron, répétait souvent que les hommes devaient croire que les dieux voient tout, et que tout est rempli de leur présence ; par ce moyen, ajoutait-il, tous se conserveraient plus chastes et plus religieux. Si donc les plus célèbres philosophes, les fondateurs et les législateurs des cités regardaient la crainte de Dieu et la foi en sa justice et en sa providence comme nécessaires à la vertu et à la civilisation des sociétés humaines, pour empêcher que les hommes ne se déchirent entre eux par des haines et des rivalités sanglantes, il faut reconnaître qu'il existe une providence divine qui fait une différence entre les bons et les méchants, et que c'est là la condition nécessaire de toute vertu, de toute justice, de toute religion, de toute charité et de toute société.

Ces raisonnements vous montrent, mes frères, l'accord admirable qui existe sur ce point entre la lumière de la raison et celle de la foi. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque l'une et l'autre ont la même source et la même origine. C'est pourquoi les plus illustres philosophes parlent de la justice et de la providence de Dieu exactement comme nos divines Ecritures. Nous empruntons à Cicéron, le plus célèbre des Académiciens, ce beau passage : « Que les hommes se persuadent avant tout que les dieux sont les maîtres et les arbitres de l'univers ; que leur puissance et leur autorité préside à tout ce qui arrive ; qu'ils font du bien à tous les hommes, et voient ce que nous sommes, nos actions, nos pensées, nos sentiments de piété et de religion ; qu'ils font une différence entre les bons et les méchants. » Quoi de plus clair, je vous le demande, quoi de plus évident pouvait être enseigné par un païen ?

II.

A cette vérité qui repose, non-seulement sur la foi, mais encore sur les données de la raison humaine, la religion chrétienne en ajoute une autre qui a la plus grande analogie avec elle, savoir, qu'un jour est fixé par le Juge suprême du monde, où sera examinée la cause, non de tel ou tel individu, mais de tous les hommes sans exception, et où nous recevrons la récompense ou le châtement que nous aurons mérité. Ce que les saints livres nous apprennent de ce jugement est si imposant et si terrible, qu'il est impossible d'imaginer une considération plus propre à porter les hommes à la crainte de Dieu et à la pratique de la pénitence. Aussi le Seigneur veut-il que le souvenir en soit souvent rappelé aux hommes. C'est pourquoi saint Jean nous dit dans l'Apocalypse (chap. xiv, 6 seq.) qu'il « a vu un ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui sont sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple. Et il disait d'une voix forte : Craignez le Seigneur et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les sources des eaux. » Cet ange, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, envoyé sur la terre par son Père céleste, pour annoncer aux hommes, non-seulement la grâce de l'Évangile, qui atteste l'étendue de la miséricorde divine, mais pour proclamer aussi sa justice envers les rebelles, justice dont parle l'Apôtre quand il dit : « La colère de Dieu éclatera du haut du ciel contre l'impiété et le crime de ces hommes qui retiennent la vérité divine dans l'injustice, » *Rom. I, 18*, c'est-à-dire, qui tiennent captive et enchaînée la vérité qui pouvait les diriger dans la voie du salut, et refusent de marcher suivant ses prescriptions. Ainsi, parmi tous les motifs capables de faire impression sur les hommes, l'ange rappelle de préférence ce mystère, comme étant le plus efficace pour effrayer les âmes endurcies dans le péché. Et l'on raconte du bienheureux Vincent Ferrier, qui avait reçu du ciel un don particulier pour la prédication, que dans presque tous ses discours il présentait à l'esprit de ses auditeurs le souvenir du jugement dernier : par

quoi il réussit à ramener à la pénitence des milliers de pécheurs. Enfin, ce que la sainte Ecriture nous raconte de ce jugement est si extraordinaire, si au-dessus de toute croyance, qu'après en avoir donné lui-même l'enseignement à ses disciples, notre Seigneur ajoute : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » *Cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* » Ces paroles confirment à la fois, et la terreur de ce grand jour, et la certitude de la prophétie, certitude telle qu'aucune vérité humaine ne peut lui être comparée sous ce rapport. On distingue en effet trois degrés de vérité ou de certitude. Ce que nos sens perçoivent, par exemple, ce que touchent nos mains ou que voient nos yeux, est véritable et certain. Au-dessus de cette certitude, il y en a une autre plus élevée, c'est celle des vérités que notre intelligence saisit à l'aide du raisonnement; car les sens nous trompent quelquefois, mais le raisonnement qui se fait par l'intelligence ne saurait nous tromper. Cependant les dogmes que nous enseigne la foi catholique atteignent un degré de certitude plus élevé encore, parce qu'ils reposent sur le témoignage de la première vérité. Ainsi, mes frères, que chacun de vous se persuade que ce que nous allons dire aujourd'hui, quelque étonnant et incroyable qu'il paraisse, est plus vrai, s'il est permis de parler ainsi, que la vérité elle-même, et par conséquent doit faire sur vous une vive impression. Les médecins ont coutume, dans les maladies graves, d'observer avec soin les symptômes du septième jour, qu'ils appellent critique, c'est-à-dire décisif, parce que, disent-ils, la nature elle-même fait alors un suprême effort pour lutter contre le mal. D'où il arrive que si en ce jour, sur lequel reposaient leurs espérances, le malade n'éprouve aucun soulagement, ils déclarent que son état est des plus dangereux. Si donc, mes frères, ce dogme redoutable de notre foi, qui fait tant d'impression sur les âmes, n'avait pas la force d'ébranler quelques pécheurs endurcis, je ne vois plus ce qu'on pourrait leur proposer pour les arracher à leur perte.

Mais, dites-vous, puisque tout homme est jugé aussitôt après sa mort, qu'est-il besoin d'un jugement universel à la fin du

monde? Ce jugement est nécessaire pour beaucoup de raisons, dont nous nous contenterons d'exposer les deux principales.

La première, c'est qu'il est exigé par la providence divine, qui n'est pas assez éclatante en cette vie, où nous voyons souvent, par un étrange renversement, les bons humiliés et les méchants glorieux, les innocents condamnés et les coupables absous, spectacle qui trouble parfois le juste lui-même. « Mes pieds, dit le Psalmiste, ont failli me manquer, et je suis presque tombé en marchant, parce que je portais envie aux méchants en voyant la paix des pécheurs. » *Mei autem pene moti sunt pedes; pene effusi sunt gressus mei : quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns*, Ps. LXXII, 2, 3. Le Seigneur lui-même, dans Malachie, nous apprend quels sont les discours des impies : « Les paroles que vous dites contre moi se multiplient, dit le Seigneur. Vous avez dit : C'est en vain que l'on sert Dieu; qu'avons-nous gagné pour avoir gardé ses commandements, et pour avoir marché avec un visage humble et pénitent devant le Seigneur des armées? C'est pourquoi nous appellerons maintenant heureux les hommes superbes, puisqu'ils s'établissent en vivant dans l'impiété, et qu'après avoir tenté Dieu ils se tirent de tous les périls, » *Malach. III, 13-15*. Tels sont les blasphèmes des méchants contre la providence, dont les voies cachées quelquefois, sont pourtant toujours justes. Il fallait donc, pour l'honneur de la providence divine, que Dieu imposât silence à ces blasphémateurs, en fixant un jour où, en présence et sous les yeux du genre humain tout entier, il manifesterait sa gloire, changerait la condition de ses pieux serviteurs et celle des impies, et réparerait éternellement le désordre passager de la vie présente. Le Seigneur, par la bouche du même Prophète, déclare qu'il en sera ainsi lorsque, répondant aux paroles impies que nous venons de rapporter, il s'exprime en ces termes : « Il viendra un jour de feu, semblable à une fournaise ardente; tous les superbes et tous ceux qui commettent l'iniquité seront alors comme de la paille; et ce jour qui doit venir les embrasera, dit le Seigneur le Dieu des armées, sans leur laisser ni racine, ni germe, » *Malach. IV, 1*, c'est-à-dire aucun bien, ni actuel, ni en espérance; car c'est là ce qu'il faut

entendre par les expressions *racine* et *germe*. Le Prophète ajoute : « Mais le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez mon nom, et vous trouverez la guérison sous ses ailes (c'est-à-dire le salut à ses rayons); vous sortirez alors, et vous tressaillerez comme bondissent les jeunes bœufs d'un troupeau. Vous foulerez les impies, devenus comme de la cendre sous la plante de vos pieds, » *ibid.* 2, 3. Telle est la première raison du jugement universel.

Mais ce jour est destiné non-seulement à rétablir l'honneur de Dieu, mais aussi à procurer la gloire des bons et l'ignominie des méchants. En effet, les hommes de bien ont méprisé l'approbation des hommes pour avoir celle de Dieu; ils ont voulu, pour l'amour de Jésus-Christ, être méprisés et regardés comme des insensés : l'équité de la justice divine demande donc que ces méprisés d'autrefois reçoivent, en présence du genre humain tout entier, la couronne de gloire et l'éternel bonheur que leur ont mérités leurs vertus. « Les méchants à cette vue, est-il dit au livre de la Sagesse, seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur; ils seront frappés d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, touchés de regret et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Voilà donc ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemples de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres, » *Sapient.* v, 2, 3. Ce jour est aussi destiné à la confusion des méchants. Après avoir, à l'exemple des Phariséens, préféré l'estime des hommes à celle de Dieu, et, par crainte de l'opinion, par respect humain, négligé les pratiques de la piété et de la religion, il est bien juste qu'au jour du jugement ils soient publiquement couverts d'ignominie, et que leurs crimes et leurs turpitudes soient révélés à toutes les générations, selon la menace que le Seigneur leur en fait par son prophète : « Je vous dépouillerai de tous vos vêtements qui couvrent ce qui doit être caché; j'exposerai votre nudité aux nations, votre ignominie à tous les royaumes. » *Revelabo pudenda tua in facie tua, et ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam, Nah.* III, 5. En ce jour s'accomplira l'oracle de Jésus-Christ : « Si quelqu'un

rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire, » *Luc. ix, 26*. Quel est l'homme qui rougit du Sauveur? C'est celui qui, arrêté par le respect humain, n'ose pas s'approcher souvent des sacrements si utiles de pénitence et d'Eucharistic, refuse de se soumettre aux autres lorsque l'occasion le demande, craint de fréquenter les églises, a peur, en un mot, de se montrer un vrai serviteur de Jésus-Christ. Ce timide chrétien, Jésus-Christ rougira de lui lorsqu'il viendra dans sa gloire. Tu as regardé comme une honte, lui dira-t-il, de paraître mon serviteur, et moi, à mon tour, je regarderai comme une honte d'être appelé le Maître d'un serviteur si lâche. Ce reproche, cet opprobre infligé publiquement aux méchants, est une punition propre à l'homme pécheur; car les autres supplices, qui n'atteignent que le corps, sont communs à l'homme et à la brute. Mais comme c'est une créature raisonnable qui doit être punie au jugement dernier, il est juste qu'elle reçoive un châtiment qui soit propre à sa nature, et ce châtiment, c'est une flétrissure publique. Telles sont les raisons qui demandent qu'après le jugement particulier il y ait un jugement général et universel.

III.

SECONDE PARTIE.

Parlons maintenant en peu de mots des signes qui précéderont ce jugement, signes que notre Seigneur lui-même nous indique dans l'évangile de ce dimanche. Le premier de tous et comme l'avant-coureur de cette catastrophe, c'est la corruption qui règnera par toute la terre et l'extinction de la charité véritable, comme le Sauveur nous l'apprend : « Parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira. » *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum*, *Matth. xxiv, 12*. La charité se refroidissant, à sa place règnera l'amour de soi, selon ces paroles de l'Apôtre : « Sachez que dans les derniers jours il viendra des temps fâcheux; car il y aura des hommes pleins d'amour pour eux-mêmes, avares, glorieux, » etc. *II Timoth. iii, 1, 2*. Ainsi, en premier lieu figure l'amour de soi, ce qui suppose

évidemment l'existence de tous les autres désordres ; car la racine de tous les maux, c'est la cupidité et l'amour déréglé de soi-même. Que si cette racine se développe, les autres maux croissent avec elle ; sans souci de la piété et de la justice, les hommes ne voient et ne recherchent que leurs propres intérêts, ce qui est le plus grand de tous les désordres. De là cette maxime célèbre des philosophes : « La dernière flétrissure appartient à l'homme qui ne fait rien que pour lui-même. » Que de rejetons de cette racine mauvaise ne voyons-nous pas se développer de nos jours, où les hommes sont si amis d'eux-mêmes, si exclusivement attentifs à leur utilité propre, qu'ils ne consentent à remuer le pied ou la main en faveur de leurs frères, que moyennant salaire et bonne récompense ?

Le second signe, conséquence nécessaire du premier, ce sont des malheurs en rapport avec la multitude des iniquités. En effet, c'est une loi de Dieu très-juste que la peine suive la faute comme l'ombre le corps ; par conséquent, de même que l'ombre s'accroît avec le corps, ainsi, les crimes se multipliant, il faut que la peine s'aggrave. Notre Seigneur exprime clairement cette vérité dans l'évangile d'aujourd'hui. « L'affliction de ce temps-là, dit-il, sera si grande, qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours n'avaient été abrégés, nul homme n'aurait été sauvé ; mais ces jours seront abrégés en faveur des élus. » Quoi de plus effrayant, quoi de plus terrible que ce langage ? Les malheurs et les plaies qui affligeront le monde durant ces jours sont énumérés par l'évangéliste saint Jean dans l'Apocalypse (chap. xv, seq.) à peu près en ces termes : « Je vis dans le ciel, dit-il, un autre prodige grand et admirable : sept anges qui avaient les sept dernières plaies, parce que c'est par elles que la colère de Dieu est consommée. » Il est clair que l'Apôtre parle des plaies qui doivent précéder le jugement, puisqu'elles seront les dernières de toutes. Il poursuit ainsi : « Et l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or, pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles. Et j'entendis une voix forte qui venait du temple, et qui dit aux sept anges : Allez, répandez sur la terre les

sept coupes de la colère de Dieu. Et le premier s'en alla et répandit sa coupe sur la terre, et les hommes furent frappés d'un ulcère cruel et très-malin. Et le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui avait vie dans la mer mourut. Et le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les sources des eaux, et elles furent changées en sang.» Ce qui signifie, au sentiment d'un interprète, qu'au second avènement d'Hénoch et d'Elie l'état du monde sera semblable à celui de l'Égypte sous Moïse, qui changea en sang les eaux de ce pays. « Et le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et le pouvoir lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu; et les hommes étant frappés d'une chaleur dévorante blasphémèrent le nom de Dieu qui avait ces plaies en son pouvoir. Et le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se mordirent la langue dans l'excès de leur douleur. Et le sixième ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de l'Euphrate, et son eau fut séchée pour ouvrir le chemin aux rois qui devaient venir d'Orient. Et je vis sortir de la gueule du dragon, et de la gueule de la bête, et de la bouche du faux prophète trois esprits impurs semblables à des grenouilles : ce sont des esprits de démons qui font des prodiges.» Il est parlé de ces faux prodiges dans l'épître aux Thessaloniens, et notre Seigneur en fait mention dans notre évangile même, en disant : « Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, même les élus.» Ces trois esprits impurs, continue saint Jean, iront vers les rois de la terre, afin de les assembler au combat pour le grand jour du Dieu tout-puissant. Et le septième ange répandit sa coupe dans l'air, et il se fit des éclairs, des bruits et des tonnerres, et un grand tremblement de terre, tel qu'il n'y en eut jamais. Et la grande ville fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent, et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent.» Les interprètes regardent avec raison ces sept plaies comme une explication ou une figure de celles qui sont indiquées dans l'évangile de ce dimanche.

Qu'arrivera-t-il ensuite? «Après ces jours d'afflictions, dit notre

Seigneur, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, » c'est-à-dire paraîtront tomber, « et les vertus des cieus, » c'est-à-dire leurs énergies ou influences, « seront ébranlées. » Et les corps inférieurs, qui subissent ces influences, diversement affectés, épouvanteront les hommes par une agitation et des mouvements extraordinaires.

Après ces premiers signes, on verra dans le ciel le signe du Fils de l'homme. A l'arrivée du Roi du ciel, apparaîtra l'étendard glorieux de la croix, plus brillant que le soleil. « Et alors, dit l'évangile, tous les peuples de la terre feront entendre des cris de douleur ; » les impies, à la vue de ce signe, comprendront que leur damnation est certaine : les infidèles d'une part, parce qu'ils ont blasphémé la croix du Seigneur ; les mauvais chrétiens de l'autre, parce qu'ils ont rejeté ce bienfait, ce salutaire remède. « Car, dit Eusèbe d'Emèse, les fautes des hommes seront d'autant plus graves, que les bienfaits de Dieu ont été portés plus loin. Aussi est-il à croire que Jésus-Christ, au jour du jugement, fera entendre aux pécheurs, en leur montrant ses plaies, les mêmes paroles qui ont fait éclater la preuve de sa résurrection : Mets-là ton doigt, et examine mes mains et mes pieds ; approche ta main et enfonce-là dans mon côté, et reconnais, ô impiété de l'homme, ce que j'ai souffert pour toi et de toi. Oui, ces empreintes des clous, salutaires aux bons, terribles aux méchants, sont conservées sur les membres du Sauveur jusqu'au jour du jugement, pour être montrées alors aux pécheurs et servir à leur condamnation. »

Ce n'est pas seulement notre ingratitude, c'est aussi notre paresse et notre négligence que la croix de Jésus-Christ condamnera et rendra inexcusables. Quelle excuse, en effet, trouvera le pécheur devant la croix de Jésus, qui est le remède très-efficace de notre faiblesse et de tous nos maux ? A toutes les autres accusations il pourra répondre quelque chose ; mais ici, il faut qu'il se taise. Si on lui dit : Vous avez volé, médit, blasphémé, commis l'adultère et le parjure. — J'étais faible, répondra-t-il, conçu dans le péché, porté au mal, revêtu d'une chair impure. Mais lorsque le Juge lui-même ajoutera : « N'y a-t-il pas de baume dans Galaad ? Ne s'y trouve-t-il point de médecin ? » *Numquid resina non est in*

Galaad? aut medicus non est ibi? Jerem. VIII, 22, c'est-à-dire, n'y avait-il pas dans l'Eglise des remèdes, des sacrements, dont les grâces ont leur source dans la plaie de mon côté? N'y avait-il pas la confession, remède des fautes passées, et l'eucharistie, antidote pour l'avenir? Ma croix ne devait-elle pas enflammer en vous la charité, vous apprendre l'humilité, la patience, l'obéissance et toutes les vertus? « Pourquoi donc la blessure de la fille de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? » *Quare igitur non est obducta cicatrix filie populi mei?* ibid. C'est-à-dire, pourquoi n'avez-vous pas guéri vos blessures avec ces remèdes, prix du sang d'un Dieu, que je vous offrais gratuitement? — Quand, dis-je, le souverain Juge tiendra ce langage, que répondront les misérables pécheurs? Que diront-ils? Que feront-ils? Le Sauveur nous l'apprend : « Alors tous les peuples de la terre feront entendre des cris de douleur. » Le mot *alors* a dans ce passage une force particulière. *Alors* ils gémiront en vain, ceux qui, pouvant le faire utilement en cette vie, ne l'ont pas fait. *Alors* ils s'accuseront en vain, ceux qui n'ont pas voulu s'accuser sur la terre. *Alors* ils reconnaîtront la malice et la difformité du péché, ceux qui n'ont pas voulu la reconnaître pendant leur vie. *Alors*, mais trop tard, mais sans utilité, ils s'apercevront de leur aveuglement et de leur folie; ils comprendront les ruses que le démon et le monde ont mises en œuvre pour les séduire et les entraîner hors du droit chemin, dans les voies difficiles et ténébreuses du péché. « Nous nous sommes fatigués, diront-ils, dans la voie de l'iniquité et de la perdition; nous avons marché dans des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. » *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles; viam autem Domini ignoravimus*, Sapien. v, 7. Consternés, ils s'étonneront de leur propre folie, en se rappelant que pour des bagatelles, pour un gain sordide, pour un souffle de popularité, pour un honteux plaisir, ils ont perdu des biens éternels et se sont précipités dans un malheur sans fin. En effet, quoi de plus déraisonnable, quoi de plus insensé que d'avoir consenti, pour une satisfaction d'un moment, à souffrir un éternel supplice? Devant une pareille folie, le ciel, la terre, les éléments muets, la pierre et les rochers, s'il était possible,

pousseraient des lamentations. Cet aveuglement, ces ténèbres épaisses nous sont indiquées par la cinquième plaie dont nous avons parlé plus haut, dans laquelle le cinquième ange, répandant sa coupe sur le trône de la bête, remplit tout son royaume d'une profonde obscurité. L'Esprit-Saint a voulu nous enseigner par là que tous ceux qui sont au service du diable sont environnés de ténèbres si horribles qu'ils n'aperçoivent pas le précipice ouvert sous leurs pas. Ils pousseront encore des gémissements au souvenir des avis charitables et des salutaires remontrances par lesquelles l'Eglise s'est efforcée autrefois de les ramener dans le chemin de la vérité; si, au lieu de fermer l'oreille à ces avertissements, ils s'y étaient montrés dociles, ils ne seraient jamais tombés dans cet affreux malheur, sans espoir d'en sortir jamais. Il leur arrivera ce qui arrive d'ordinaire aux enfants indociles et rebelles : pressés par une pieuse mère de renoncer à des fautes qui pourraient les conduire à leur perte, ils méprisent ces salutaires avis, commettent crimes sur crimes et arrivent à l'échafaud. Vainement alors ils se rappellent les exhortations maternelles : ce regret est impuissant à les sauver. Tel sera, au jugement dernier, le sort de ces infortunés pécheurs, qui deviendront sages, mais trop tard, le temps de la pénitence, des larmes et des prières étant passé. Que celui donc qui veut s'épargner ces inutiles regrets, pourvoie, tandis qu'il en est temps, au salut de son âme.

II.

Voilà, mes frères, les signes qui précéderont le jour du jugement. Si ce tableau fait déjà sur vos âmes une si forte impression, que sera-ce du jugement lui-même? Si ce n'est là que le commencement des douleurs, quelle en sera la fin et la consommation? Que sera-ce de voir ce juge formidable escorté de tous les chœurs des anges et de toute la cour céleste? Que sera-ce de voir la foudre de ce juge suprême, lorsque, se tournant vers les impies, il leur dira : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges! » *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*, Matth. xxv, 41. « Qu'il sera triste pour l'homme, dit Eusèbe d'Emèse,

de voir Dieu, le souverain bien, et de le perdre aussitôt ! Que pensera-t-il lorsqu'il verra les élus venir recevoir de la main du Seigneur la récompense de leur foi gardée toujours pure, le trésor de leur chasteté sans tache, les fruits de leur miséricorde, les talents de leur justice ; lorsqu'il verra les premiers passer au dernier rang, et les derniers monter au premier, les pauvres couronnés de plus de gloire que les riches, et les serviteurs que leurs maîtres ; lorsqu'enfin il se verra lui-même, couvert de péchés, commencer son supplice par le spectacle déchirant d'une félicité perdue ? »

Je reviens à vous, mes frères. Si tout cela est certain, comme nous l'avons dit en commençant, comment expliquer notre sécurité, notre profonde insouciance ? Comment une si terrible menace suspendue sur nos têtes n'a-t-elle pas plus de vertu pour nous émouvoir, pour nous détourner du mal, pour nous exciter au bien, pour éveiller notre sollicitude, que s'il s'agissait de bagatelles ou d'épouvantails d'enfants ? Si nous croyons tout cela d'une foi véritable, comment notre corps et notre âme n'éprouvent-ils pas un saint tremblement ? Aristote enseigne qu'il y a cette différence entre un danger que l'imagination se représente et un danger certain, que celui-ci imprime la crainte, tandis que l'autre ne fait qu'occuper l'esprit. Si je crois que cette maison va s'écrouler sur ma tête, j'éprouve de la frayeur ; mais si je me représente seulement par l'imagination cette catastrophe, je n'en éprouve aucune. Si donc l'attente, ou même le simple soupçon d'un danger m'effraie et m'inquiète, comment se fait-il, je vous le demande, que le soupçon, bien plus la croyance, plus encore la certitude la plus inébranlable, puisqu'elle repose sur la foi catholique, des peines éternelles de l'enfer, nous laisse dans l'indifférence et la sécurité ? Que pouvons-nous répondre à cela ? une seule chose, je le crains bien, c'est qu'il y a dans le monde beaucoup de Pharaons, devenus, par un juste jugement de Dieu, endurcis et aveuglés. Ce roi, témoin de tant de prodiges de la justice divine, averti par tant de menaces et de plaies, n'en persista pas moins dans son opiniâtreté. Ils imitent son endurcissement, ceux qui, ayant sous les yeux des supplices bien plus épouvantables, et y

ajoutant la foi la plus entière, restent plongés et comme ensevelis dans leurs crimes.

Vous me direz peut-être : Que ferons-nous donc pour éviter cette effroyable calamité? Plusieurs choses sont nécessaires; mais surtout rappelez souvent à votre souvenir ce que nous vous disons en ce jour, et remettez-vous devant les yeux ce jugement futur et l'éternel supplice de l'enfer. Telle était la pratique d'un saint religieux, cuisinier de son couvent; saint Jean Climaque lui ayant demandé comment il avait obtenu du Seigneur une grâce si abondante, il répondit que la vue du feu qu'il avait sans cesse près de lui dans la cuisine lui rappelait continuellement le souvenir du feu inextinguible de la géhenne, et que ce souvenir était pour lui un puissant aiguillon pour le porter à la vertu et à la piété. Cette même éternité des peines frappait aussi et effrayait l'esprit du Psalmiste : « Je méditais, dit-il, durant la nuit au fond de mon cœur, et m'entretenant moi-même de ces graves pensées, je purifiais mon esprit, » *Ps. LXXVI, 7*. Quelles étaient ces pensées? L'éternité du feu inextinguible de l'enfer et la haine implacable du souverain Juge. Car il ajoute : « Dieu nous rejettera-t-il pour toujours? ou ne pourra-t-il plus se résoudre à nous être favorable? Nous privera-t-il éternellement, et dans toute la suite des générations, de sa miséricorde? Dieu oubliera-t-il sa bonté compatissante envers les hommes? Sa colère arrêtera-t-elle le cours de sa tendresse? » *Ibid. 8-10*. Voyez combien de fois l'idée d'éternité revient dans ce passage? Mais examinons chaque mot en particulier : « Je méditais, dit-il, durant la nuit au fond de mon cœur. » Pendant la nuit, lorsque tout se tait, que l'esprit n'est ni dissipé, ni distrait par le va-et-vient des gens de la maison, oubliant toutes les choses de la terre et du temps, j'enfonce le regard de l'âme dans l'abîme incommensurable de l'éternité, et je considère, non-seulement l'éternelle félicité des bienheureux, mais encore la peine éternelle des réprouvés, auxquels est fermé tout recours à la divine miséricorde, ce qui jette mon âme dans un tel étonnement, une telle stupeur, que je ne puis m'empêcher de m'écrier : Est-ce que Dieu, qui aime tant les hommes, qui les a créés à son image et rachetés par une mort cruelle, les rejettera, les bannira

pour jamais de sa présence? Est-ce qu'il ne se laissera apaiser par aucune prière, par aucun sacrifice? Ainsi donc, le fleuve de sa grâce et de sa miséricorde, il le tarira dans toute la suite des générations, c'est-à-dire pour les siècles des siècles, sans lui permettre jamais de reprendre son cours? Ainsi donc il oubliera d'avoir pitié, ce Dieu qui, depuis l'origine du monde, n'a rien fait, même quand il punissait les méchants, sans y mêler un élément de grâce et d'amour, et auquel rien n'a procuré plus de gloire que ses œuvres de miséricorde? Comment se pourra-t-il faire qu'il oublie une chose dont il ne saurait se passer? Comment enfin celui dont le propre est d'exercer la bonté et de pardonner, se livrera-t-il à la colère, au point d'enchaîner sa miséricorde, qui brille dans toutes ses œuvres? C'est pourquoi, effrayé par la méditation de cette éternité, j'ai résolu de régler ma vie de telle sorte que j'arrive jugé, et non plus à juger, à ce redoutable tribunal; car je sais que ceux qui se jugent eux-mêmes, ne sont pas jugés par Dieu. Pour cela j'ai choisi le temps favorable de la nuit; alors, pendant que les autres se reposent et goûtent le sommeil, je veille et je m'applique à purifier mon cœur; alors j'efface, avec les larmes de la pénitence, toutes les souillures de mes péchés, et dans l'amertume de mon âme je médite les années éternelles. Non content d'expier ainsi mes fautes passées, je m'attache encore à en prévenir le retour. Je passe en revue tous les plis et replis de ma conscience, et tout ce en quoi j'ai pu offenser Dieu par mes paroles ou mes pensées, j'y renonce pour l'avenir. Si je découvre que j'ai mal parlé du prochain, je prends garde à ne plus tomber dans cette faute, et je forme la résolution de regarder la conduite et les actions du prochain comme un arbre sacré dont il m'est défendu de toucher le fruit. Car, puisque nous devons, au jour du jugement, rendre compte d'une parole inutile, quel compte plus grave nous sera demandé des paroles légères, injurieuses, impures, des paroles qui noircissent la réputation du prochain, et entretiennent parmi des frères la haine et la discorde? Je fuirai donc ces paroles comme le nautonnier évite les écueils de la mer. Afin d'y réussir, j'implorerai le secours du Seigneur par cette prière : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une

porte à mes lèvres, qui les ferme exactement. » *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis, Ps. cxi, 3.* Ce n'est pas seulement à mes lèvres, c'est aussi à mon cœur que je mettrai une garde, ne lui permettant pas de s'égarer au-delà des limites que Dieu lui prescrit. Si donc j'ai trop tardé à combattre une pensée mauvaise, j'apporterai désormais plus de vigilance ; dès que l'idée du mal commencera à solliciter mon âme, à l'instant je la repousserai de moi comme une étincelle du feu de l'enfer, afin de conserver sans tache le sanctuaire de mon cœur où Dieu daigne habiter. Voilà comment j'examinerai et purifierai mon âme. — Tels étaient les pieux « exercices » du Psalmiste pendant la nuit, *Ps. lxxvi, 7.* Car ceux qui agissent ainsi, s'exercent, même pendant leur repos, aux divers offices des vertus, selon cette parole de saint Bernard : « La méditation règle les affections, dirige les actions, réprime les excès, forme les mœurs, met de l'honnêteté et de l'ordre dans notre vie. » C'est donc avec raison que le pieux Psalmiste disait : « Je m'exerçais à la méditation et purifiais mon esprit. »

Qu'avons-nous à répondre, mes frères, nous qui passons les longues nuits de l'hiver, non dans ces pieuses méditations, mais dans un sommeil paresseux ou un jeu futile, tandis que tous les saints ont fait la conquête du royaume céleste par la mortification, par de pénibles travaux, par les glorieuses luttes de l'esprit contre la chair ? Pourquoi, je vous le demande, ne consacrons-nous pas, ne serait-ce qu'une heure, au soin de notre âme ? J'avoue que je ne puis assez admirer comment il se fait que, l'homme étant composé de deux substances si différentes, l'âme et le corps, dont l'une est mortelle, et l'autre immortelle et divine, il met les vingt-quatre heures du jour au service de la partie animale, et, de tant d'heures dont se composent ses journées, n'en trouve pas une seule à consacrer à la partie angélique. Peut-on exiger moins de nous que de nous demander de donner au moins une heure au salut de notre âme, de notre âme immortelle, lorsque nous donnons au soin d'un corps fragile et périssable tout le temps de notre vie ? Le pieux exercice dont nous parlons suffirait à assurer notre éternité. Sans doute, c'est peu de chose en soi ; mais le Dieu de

charité et de miséricorde, dont la bonté va au-delà de nos mérites et de nos vœux, accordera tout le reste à ceux qui le prient humblement. Que chacun de nous, à l'exemple du Psalmiste, à la méditation fréquente des supplices éternels, joigne l'examen approfondi de sa conscience et s'applique à purifier son esprit. Qu'il recherche avec soin si l'orgueil, si la colère, si l'avarice, si l'impureté, si la haine du prochain, si le désir de la vengeance, si la mauvaise habitude du jurement, de la détraction, du blasphème, de la médisance, de l'irréligion, ou quelque autre péché, ne domine pas en lui, qu'il purifie son âme par la pénitence et s'efforce de revêtir l'homme nouveau.

Mais, hélas! mes frères, en vous adressant ces paroles, j'éprouve un sentiment de honte et d'abattement. Car je vois que de nos jours la prédication de l'Évangile semble avoir perdu sa vertu, que la parole de Dieu est pour nous comme un chant agréable, qu'on écoute uniquement pour le plaisir de l'oreille, et non dans le dessein d'amender sa conduite. Qu'arrive-t-il de là? C'est que le prédicateur s'efforce en vain de faire impression sur l'esprit de ses auditeurs en leur rappelant le jugement dernier et les éternels supplices de l'enfer : ces vérités terribles ne produisent pas plus de fruit que tout autre enseignement. Les vers à soie, dit-on, sont très-sensibles au bruit du tonnerre; et comme ils en reçoivent un grave préjudice, les hommes chargés de nourrir ces insectes frappent souvent le tambour dans leur voisinage, afin de les accoutumer peu à peu à supporter sans peine les roulements de la foudre. Il nous arrive quelque chose de semblable. Les instructions communes que l'Église nous adresse étant entendues sans fruit, lorsque le prédicateur, en un jour comme celui-ci, fait retentir comme un tonnerre les oracles de l'Esprit-Saint touchant le dernier jugement, nous n'en sommes pas plus émus que s'il s'agissait d'une vérité ordinaire. Je crains donc que la parole du Prophète ne s'applique à nous : « Votre blessure est incurable, votre plaie est très-maligne. » *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua*, Jerem., xxx, 42.

Daigne le Seigneur, qui nous a rachetés au prix de son sang; éloigner de nous un si grand malheur, et nous aider à régler

notre vie de telle sorte que, selon la parole d'Eusèbe d'Emèse, le Seigneur trouve en nous, lorsqu'il viendra nous juger, la grâce qu'il nous a méritée lorsqu'il a été jugé pour notre amour. *Ut quod nobis Dominus contulit judicatus, in nobis inveniat judicaturus.*

SECOND SERMON

POUR

LE MÊME XXIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

OU, APRÈS L'EXPLICATION DE L'ÉVANGILE, ON TRAITE DE LA RUINE DE JÉRUSALEM CAUSÉE PAR LES PÉCHÉS DU PEUPLE JUIF, DE LA SÉVÉRITÉ DE LA JUSTICE DIVINE, ET DE LA GRAVITÉ ET DE LA MALICE DU PÉCHÉ.

Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto : qui legit, intelligat.

Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint : que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. *Matth. xxiv, 15.*

Aujourd'hui se terminent les évangiles des dimanches qui sont lus dans l'Eglise entre la Pentecôte et l'Avent. La leçon de ce jour est pleine de tristesse et de terreur. Elle traite, en effet, des deux jugements les plus formidables qui soient racontés dans les saintes Lettres, savoir, du jugement universel qui aura lieu à la fin du monde, et du jugement spécial du peuple juif, où nous voyons la nation la plus aimée de Dieu, favorisée par lui à sa naissance et comblée de ses bienfaits, livrée par la vengeance divine aux armes des Romains pour être ravagée et anéantie. Comme nous parlerons dans l'Avent du jugement général, nous nous bornerons dans ce discours à ce qui regarde la ruine de Jérusalem. Daigne la très-sainte Vierge nous obtenir, par son intercession, la grâce de traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile aux âmes. *Ave, Maria.*

« Lorsque vous verrez que l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende bien ce qu'il lit. » Notre Seigneur rappelle ici un oracle célèbre du prophète Daniel. Par ces mots : « Que celui qui lit comprenne ce qu'il lit, » il nous avertit que de grands mystères

sont cachés sous cette désolation. Il n'entre pas dans mon dessein de les rechercher; je m'attache uniquement à ce que notre Seigneur a pris soin de nous faire remarquer, savoir, que la ruine de la ville et du temple est annoncée par le Prophète comme postérieure à la mort de Jésus-Christ, d'où nous tirons une preuve invincible de la venue du Sauveur. Car, si la désolation de Jérusalem devait arriver après la mort de Jésus-Christ, et si cette désolation devait durer jusqu'à la fin des siècles, il s'ensuit non-seulement que le Messie est venu, mais encore qu'il a été immolé pour le salut du monde. Et parce que la foi en Jésus-Christ est le fondement de notre salut et de notre vie, et que cette foi reçoit de l'événement dont nous parlons une confirmation éclatante, notre Seigneur dit : « Lorsque vous verrez l'abomination, etc., que celui qui lit comprenne ce qu'il lit, » c'est-à-dire que celui qui voit cette désolation conclue que le Christ est venu et a souffert, puisque ce n'est qu'après sa venue et sa mort que l'abomination de la désolation devait avoir lieu. La sainte Ecriture appelle cette catastrophe une *abomination*, parce que la ville sainte devait être ravagée par des idolâtres, c'est-à-dire par les soldats romains. Avant que la nation juive fût anéantie, il fallait qu'elle eût donné au monde son Sauveur. Elle devait conserver jusqu'à la venue du Messie des chefs de la race de Juda et son temple, c'est-à-dire son gouvernement et sa religion, les deux choses qui constituent un peuple.

Notre Seigneur indique ensuite combien cette dévastation sera effroyable. « Alors, dit-il, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuyaient sur les montagnes. » Les ennemis seront si forts et si puissants qu'il ne restera pas d'autre ressource que la fuite. « Qu'ils s'enfuyaient donc sur les montagnes; » qu'ils disputent donc aux bêtes féroces leurs repaires pour s'y cacher; car les hommes ne pourraient leur offrir aucun lieu sûr. Voyez combien cette fuite est urgente : « Que celui, continue-t-il, qui sera sur son toit ne descende point pour emporter quelque chose de la maison, et que celui qui sera dans la campagne ne retourne point pour prendre son vêtement. » Pour sauver sa vie, il faudra fuir à l'instant même et tout abandonner. Mais que deviendront ceux à qui la fuite est impossible? Voici comment le Sauveur plaint leur triste sort :

« Malheur, dit-il, aux femmes qui seront enceintes ou nourrices en ce temps-là, » et à qui leur enfant sera un obstacle ! La même pensée se retrouve au verset suivant : « Priez donc que votre fuite n'arrive point durant l'hiver ni au jour du sabbat, » alors qu'il n'est pas possible, ou qu'il n'est pas permis de fournir une longue course. Toutes ces réflexions montrent la grandeur de cette catastrophe et la difficulté d'y échapper. « Car, dit ailleurs Jésus-Christ, ce seront les jours de la vengeance, où tout ce qui est dans l'Écriture s'accomplira, » *Luc. XXI, 22*. Et un peu plus loin : « Ce pays sera accablé de maux, et la colère du ciel tombera sur ce peuple. Ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli, » *ibid. 23, 24*. Ce qui suit paraît se rapporter au jugement universel, dont nous parlerons une autrefois; arrêtons-nous à ce qui regarde le châtement infligé au peuple juif.

I.

Parmi les dispositions nécessaires à la vie chrétienne, figurent au premier rang la crainte du Seigneur et la haine du péché. En effet, la haine du péché détourne du mal, et la crainte du Seigneur non-seulement détourne du mal, mais encore excite au bien, selon cette parole de l'Écclésiaste : « Celui qui craint Dieu, ne néglige rien. » *Qui timet Deum, nihil negligit, Eccle. VII, 19*. Ecoutez saint Jean Climaque : « Prenez garde, vous qui faites pénitence, de prêter une oreille trop complaisante à la voix de l'ennemi qui vous prêche la miséricorde de Dieu. Il ne tient ce langage que pour éloigner de vous la tristesse et la crainte qui sont votre sécurité. Attendez, pour compter sur la divine miséricorde, que le désespoir ébranle votre âme. » Ces deux dispositions découlent de la même source, savoir de la considération des jugements de Dieu et des supplices dont il punit les pécheurs. Rien n'est plus propre à faire paraître combien la justice de Dieu est formidable, et combien la malice du péché est digne d'exécration. De tous les châtements qui ont jamais été infligés au péché, le plus terrible après le déluge, c'est la ruine de Jérusalem dont nous avons à parler.

Pour reprendre les choses à leur origine, il me semble que nous devons embrasser trois considérations, et montrer, en premier lieu, que ce fut gratuitement, c'est-à-dire en l'absence de tout mérite antérieur que Dieu choisit le peuple hébreu pour en faire son peuple et son héritage; ensuite, à quel degré de puissance et de gloire il éleva cette nation; troisièmement enfin, avec quelle sévérité il la punit quand elle devint coupable. Ainsi il vous sera facile de comprendre, non-seulement la grandeur de la justice divine, qui est l'objet principal de ce discours, mais aussi la grandeur de sa miséricorde; en d'autres termes, combien Dieu est admirable et dans son élection et dans ses châtimens, combien il est riche en miséricorde et riche en justice, enfin combien il se montre grand dans l'exercice de sa bonté et grand dans l'exercice de sa vengeance, grand dans son amour pour les hommes et grand dans sa haine pour le péché, grand quand il récompense les justes, et grand quand il châtie les pécheurs.

Et d'abord, pour donner à ce sujet tout le développement qu'il comporte, examinons si l'élection et la vocation divines ont pour point de départ le mérite de l'homme ou seulement la grâce de Dieu. Nous allons droit au but, et nous disons que l'élection aussi bien que la vocation divine vient uniquement de la grâce et de la miséricorde de Dieu, et non des mérites de l'homme. C'est ce qu'enseigne clairement l'Apôtre : « Le Seigneur, dit-il, nous a élus en Jésus-Christ avant la création du monde, afin que nous fussions saints et immaculés devant ses yeux. » *Elegit nos in ipso (Christo) ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus*, Ephes. 1, 4. Ces paroles mettent en évidence quel est l'ordre et le motif de l'élection divine. Dieu a choisi les hommes, non parce qu'il a prévu qu'ils seraient saints, mais plutôt pour les rendre saints et immaculés. Ce n'est donc point notre sainteté qui a été le motif de l'élection divine, mais l'élection divine qui a été la cause de notre justice et de notre sainteté. Le choix que Dieu fit du peuple d'Israël confirme cette vérité. Ecoutez Moïse dans son célèbre cantique : « Le Seigneur a marqué les limites des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël, » *Deuter. xxxii, 8*, c'est-à-dire, comme l'entend un interprète, qu'il y avait

sur la terre autant de peuples, sinon plus, qu'il y avait d'individus dans Israël. Eh bien! de cette multitude de nations et de langues différentes, le Seigneur ne choisit pour en faire son peuple particulier que les seuls enfants de Jacob, comme on le voit au verset suivant : « Mais la part du Seigneur, c'est le peuple d'Israël; et son héritage, les enfants de Jacob. » *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel. Pars autem Domini, populus ejus; Jacob, funiculus hæreditatis ejus.* Dans un autre endroit, Moïse fait valoir ainsi ce bienfait : « Vous voyez que le ciel et le ciel des cieux, la terre et tout ce qui est dans la terre appartiennent au Seigneur votre Dieu. Et cependant le Seigneur s'est uni très-étroitement avec vos pères; il les a aimés, et il a choisi leur postérité après eux, » *Deuter. xi, 14, 15.* Comme s'il disait : Dieu n'avait pas besoin de votre service, lui qui est le Seigneur des cieux; il n'avait même pas besoin du service des anges, lui qui est heureux en lui-même; il ne lui fallait aucune demeure, lui dont le ciel est le trône, et la terre l'escabeau de ses pieds. Et cependant ce Dieu infini, sans aucune nécessité de sa part, mais par sa seule bonté, vous a choisis et vous a aimés, non d'une tendresse vulgaire, mais de l'amour le plus tendre. C'est le sens de cette expression : « Il s'est uni très-étroitement avec vos pères. » Tel est donc l'amour que le Seigneur a eu pour vos pères et pour leurs enfants avant même qu'ils fussent nés. Et de peur que quelque esprit ignorant ne s'imaginât que ce peuple avait été choisi soit à cause de sa grandeur, soit à cause de ses qualités naturelles, Moïse ajoute : « Ce n'a point été parce que vous surpassiez en nombre toutes les nations que le Seigneur s'est uni à vous et vous a choisis, puisque au contraire vous êtes en plus petit nombre que tous les autres peuples; mais c'est parce que le Seigneur vous a aimés, et qu'il a gardé le serment fait à vos pères, » *Deuter. vii, 7, 8.* Cette nation n'avait donc aucun titre, soit de la grâce, soit de la nature, soit de la fortune, qui pût appeler un choix si miséricordieux. Car, pour ce qui concerne la religion, il est vraisemblable que, en Egypte, les enfants d'Israël furent sous le pouvoir du démon et adorèrent les idoles. Quant aux qualités naturelles, telles que la pénétration de l'esprit et la grandeur du

courage, qu'aurait-on pu attendre d'un peuple si misérable? Les philosophes disent avec raison que la servitude ôte à l'homme la moitié de son intelligence, et la pauvreté la moitié de son courage. De là cette bassesse d'âme que nous remarquons dans les esclaves, toujours appliqués à d'humbles emplois; de là ce manque de générosité et de grandeur dans les pauvres, qui n'osent rien entreprendre de considérable, étant dépourvus de toute ressource. Or, le peuple d'Israël était tout à la fois dans l'esclavage et dans la pauvreté : aussi était-ce un peuple vil, abject, grossier, qui n'avait rien de grand et de noble. Faut-il d'autres preuves de leur rudesse que ce qu'ils firent près du mont Sinaï? Pendant que Moïse conférait sur la montagne avec le Seigneur, ils viennent trouver Aaron et lui disent : Faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qui est arrivé à ce Moïse qui nous a tirés de l'Égypte. » *Fac nobis deos qui nos præcedant : huic enim Moysi, qui nos eduxit de terra Ægypti, nescimus quid acciderit*, Exod. xxxii, 23. Comme s'ils disaient : Ce Moïse, dont les belles promesses nous ont fait quitter l'Égypte, voyant qu'il lui est impossible de les réaliser et de nous introduire dans un pays où coulent le lait et le miel, s'est enfui plein de confusion et de crainte; il se cache dans les rochers de la montagne ou dans quelque bois impénétrable, et nous abandonne. Faites-nous donc des dieux qui marchent devant nous, sous la protection et par la puissance desquels nous puissions nous rendre maîtres du pays de Chanaan. Remarquez, je vous prie, mes frères; cet étrange aveuglement. Ils contraignent un homme à leur faire des dieux! Quelle stupidité! Ce n'est pas tout : lorsque le veau d'or fut formé, ils s'écrièrent : « Voici vos dieux, ô Israël, qui vous ont tirés de l'Égypte! » *Hi sunt dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti*, Exod. xxxii, 4. Ils venaient d'être les témoins des plus éclatants miracles que Dieu avait opérés en leur faveur; tout récemment encore les eaux de la mer Rouge, par l'ordre du Seigneur, s'étaient entr'ouvertes pour leur laisser un passage, et s'étaient refermées pour engloutir les phalanges et les chariots de guerre de Pharaon. Et cependant tel est l'aveuglement qui pèse sur eux, qu'ils s'écrient en parlant du veau d'or : « Israël,

voici vos dieux qui vous ont tiré de l'Égypte! » Certes, ce fait suffit à vous montrer, mes frères, quelle était à cette époque l'ignorance et la grossièreté de la nation juive, pour ne point parler de sa rébellion et de son infidélité.

II.

Etablissons maintenant notre seconde proposition, et montrons à quel degré de puissance le Seigneur éleva ce peuple qu'il avait si gratuitement choisi. D'abord il le délivra de la servitude d'Égypte, frappant de mort, à cause de lui, les premiers nés des Égyptiens, ravageant leur pays par toutes sortes de plaies, remplissant le ciel de ténèbres épaisses, et desséchant les mers; pour eux il fit jaillir l'eau des rochers, et couvrit la terre d'une nourriture miraculeuse; il marchait devant eux dans une colonne de nuée pendant le jour, et dans une colonne de lumière pendant la nuit; lui-même désignait le lieu de leurs campements. Dès qu'on fut arrivé dans la Terre-Sainte, il fit reculer le Jourdain vers sa source, afin que le peuple passât à pieds secs dans le lit desséché du fleuve. Il renversa les murailles d'une ville; il combattit lui-même en leur faveur en faisant tomber sur leurs ennemis une grêle semblable à des pierres; il tint le soleil immobile au milieu du ciel, afin de continuer la clarté du jour à leurs armes victorieuses. Mais ce ne sont là que des bienfaits terrestres et corporels. Il leur accorda une faveur plus grande en leur donnant sa loi gravée de sa main sur la pierre, leur traçant ainsi la voie qui conduit à l'immortalité et à la béatitude céleste. Et ce bienfait excite l'admiration du Prophète lorsqu'il s'écrie : « Y a-t-il un autre peuple si célèbre qui ait des cérémonies, des ordonnances pleines de justice, et toute une loi semblable à celle que j'exposerai aujourd'hui devant vos yeux? » *Deuter. iv, 8.* « Non, il n'en a point agi ainsi envers toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté ses jugements, » *Ps. cxlvii, 9.* Enfin, durant ce long voyage à travers le désert, Dieu les guida, les instruisit, les conserva, les défendit avec tant de bonté et de clémence, que leur chef lui-même, Moïse, dit dans son cantique : « Le Seigneur a conduit son peuple par divers chemins, il l'a instruit, il l'a gardé comme la prunelle de son œil. Comme un aigle qui excite ses

petits à voler, voltige sur eux, il a de même étendu ses ailes, il a pris son peuple sur lui, et il l'a porté sur ses épaules. » *Circumduxit eum, et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi sui. Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis*, Deuter. xxxii, 10, 11. Comment le Seigneur pouvait-il mieux exprimer sa paternelle providence envers ce peuple, qu'en attestant qu'il l'a gardé comme la prunelle de son œil? Que gardons-nous avec plus de soin que la prunelle de nos yeux? Et quelle comparaison touchante que celle de l'aigle, qui étend ses ailes pour soutenir ses petits? Que de fois il leur a envoyé ses ministres, je veux dire ses anges, ses prophètes, ses patriarches, et d'autres saints personnages? Que de fois il les a secourus et délivrés, alors qu'ils semblaient tombés dans une ruine sans espoir? Mais comment pourrai-je exprimer de quelle manière tendre et pleine d'affection le Seigneur parlait à ce peuple? Il l'appelle tantôt son peuple, son bien, son lot, la portion de son héritage; tantôt sa vigne, son cher rejeton; tantôt un royaume sacerdotal, où il n'y a que des rois et des prêtres en qui il se complait; tantôt son fils, son premier-né, son bien-aimé. « Epluraïm, dit-il dans Jérémie, n'est-il pas mon fils que j'ai honoré, un enfant que j'ai élevé avec tendresse? Quoique j'aie parlé de lui auparavant, je me souviendrai encore de lui. C'est pourquoi mes entrailles sont émues de l'état où il est; j'aurai pitié de lui, et je lui ferai miséricorde, » *Jerem.* xxxi, 20. Peut-on imaginer un langage plus suave, plus aimant, plus indulgent? Et comme s'il ne lui suffisait pas de se dire le père du peuple tout entier, il lui donne le nom d'époux et à la synagogue celui d'épouse. Il voulut que Salomon, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, écrivit un épithalame, c'est-à-dire un chant de noces, où sont consignés les doux entretiens de l'époux et de l'épouse. « Lève-toi, hâte-toi de venir, mon amie, ma belle, ma colombe, » etc. Qui a jamais entendu des accents plus suaves? Quelle est donc la dignité de la nature humaine, pour que le Souverain de l'univers l'appelle sa fille et son épouse, deux noms qui expriment ce qu'il y a de plus intime dans l'union et de plus vif dans la tendresse.

Mais ce peuple possédait une chose excellente entre toutes et aimée de Dieu. « Le Seigneur, dit le Psalmiste, aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. » *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob*, Ps. LXXXVI, 2. C'était le temple, l'ornement de Jérusalem, le sanctuaire très-auguste de Dieu, qui inspirait au Prophète cette prière : « A cause de la maison du Seigneur notre Dieu, » c'est-à-dire à cause de son saint temple, « je t'ai souhaité toutes sortes de biens, ô Jérusalem. » *Propter domum Domini nostri, quæsi vi bona tibi*, Ps. CXXI, 9. Dieu s'était donc choisi cette demeure; il y avait établi son sanctuaire et son autel; c'était là qu'il était invoqué, adoré, là qu'on chantait ses louanges, là qu'il exerçait sa miséricorde envers le peuple, là qu'il rendait ses oracles; enfin c'était dans ce lieu unique qu'il agréait les sacrifices, interdits partout ailleurs. Telle était la sainteté et la dignité de ce lieu.

Voilà à quel degré de puissance et de gloire le Seigneur éleva son peuple; voilà les bienfaits magnifiques dont il combla Jérusalem et le temple.

III.

Il nous reste à considérer dans quel abîme le péché précipita toute cette grandeur; nous comprendrons ainsi combien haut la grâce nous élève, et combien bas le péché nous ravale. Donc, lorsque ce peuple était ainsi élevé en dignité et comblé des bienfaits les plus insignes, il tomba dans le péché d'ingratitude et d'impiété, dont parle le Prophète : « Ce peuple si aimé de Dieu, s'étant engraisé, s'est révolté contre lui; il s'est engraisé, il a été rempli d'embonpoint et dans l'abondance, et il a abandonné Dieu son Créateur, il s'est éloigné de Dieu qui l'avait sauvé, » *Deuter. XXXII, 15*. Ce fut surtout le crime des dix tribus qui, s'étant séparées de la maison de David, prirent pour roi Jéroboam, abandonnèrent le temple et le vrai Dieu, et adorèrent les veaux d'or que Jéroboam avait fabriqués. Ainsi, cette épouse chérie, la synagogue, qui avait eu longtemps pour le Seigneur un chaste amour, tournant son cœur vers des divinités étrangères, souilla par l'adultère le lit de son époux légitime. C'est le reproche que

le Seigneur lui adresse dans Isaïe : « Quoique je fusse auprès de vous, vous n'avez pas rougi de vous découvrir, et vous avez reçu l'homme adultère. » *Juxta me discooperuisti, et suscepisti adulterum*, Isaï. LVII, 8. Irrité par ce crime, Dieu changea le feu de son amour en un feu d'indignation et de colère, selon l'expression de Moïse qui le fait parler ainsi dans son cantique : « Ma fureur s'est allumée comme un feu ; elle pénétrera jusqu'au fond des enfers ; elle dévorera la terre avec ses moindres herbes ; elle embrasera les montagnes jusque dans leurs fondements. Je les accablerai de maux, je tirerai contre eux toutes mes flèches. La famine les consumera, et les oiseaux les déchireront par leurs morsures cruelles. J'armerai contre eux la dent des bêtes sauvages, et la fureur de celles qui se traînent ou qui rampent sur la terre. L'épée les désolera au dehors, et la frayeur au-dedans, les jeunes gens avec les vierges, les vieillards avec les enfants qui têtent encore. J'ai dit : où sont-ils ? Je veux effacer leur mémoire du milieu des hommes, » *Deuter. xxxii, 22-26*. Pesez, je vous prie, la force de ces paroles : autant de mots, autant de coups de foudre. On voit que le Seigneur, en décrivant la peine du péché avec de si vives couleurs, des traits si énergiques, veut nous faire comprendre combien le péché lui inspire de haine et d'indignation. Lorsque la miséricorde divine eut essayé en vain de les rappeler à de meilleurs sentiments en leur envoyant chaque jour de nouveaux prophètes, après les avoir longtemps attendus, elle les repoussa enfin de sa présence, comme nous le lisons au quatrième livre des Rois : « Le Seigneur ayant donc conçu une violente indignation contre Israël, les rejeta de devant sa face... Et le Seigneur abandonna toute la race d'Israël ; il les affligea, et il les livra en proie à ceux qui étaient venus les piller, jusqu'à ce qu'il les rejetât entièrement de devant sa face. Et Israël fut transféré de son pays dans l'Assyrie, où il est encore aujourd'hui, » *IV Reg. xvii, 20* ; car cet exil ne connut point de rappel. « Le Seigneur a donc fait tomber du ciel en terre la gloire d'Israël, et il ne s'est point souvenu, au jour de sa fureur, de l'escabeau de ses pieds, » *Thren. ii, 4*. Ni le souvenir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ses fidèles serviteurs, ni l'alliance faite avec eux, ni la multitude de ses bien-

faits passés n'ont pu l'empêcher de disperser Israël parmi toutes les nations et de le condamner à une captivité qui ne devait pas finir. C'est ainsi qu'est tombée « la vierge d'Israël, » autrefois la seule nation du monde qui fût dépositaire de la vérité.

Mais, dit la sainte Ecriture, « restait la tribu de Juda; et Juda même ne garda pas les commandements du Seigneur son Dieu, mais il marcha dans les égarements d'Israël; et le Seigneur dit : Je ferai aussi disparaître Juda de devant ma face, » *IV Reg. xvii, 18, 19*. La cause de cette rupture nous est aussi marquée par Jérémie : « Et la perfide Juda, sa sœur, voyant que j'avais répudié la rebelle Israël, et que je lui avais donné l'écrit de divorce, Juda n'a pas eu de crainte; mais elle s'en est allée, elle m'a quitté, et elle s'est corrompue aussi elle-même avec la pierre et le bois, » *Jerem. iii, 8*. Quelle fut la conséquence de ce crime? Le Seigneur lui-même nous l'apprend dans Ezéchiel : « Vous avez marché dans la voie de votre sœur, et je vous mettrai en main la coupe dont elle a bu.... Vous serez enivrée, vous serez remplie de douleur par cette coupe d'affliction et de tristesse, par cette coupe de votre sœur Samarie. Vous la boirez et vous la viderez jusqu'à la lie, vous en mangerez même les morceaux rompus, et vous vous déchirez le sein, » *Ezech. xx, 31, 33, 34*. Ah! mon Seigneur et mon Dieu, ne vous souviendrez-vous pas, sinon de votre peuple, du moins de votre sanctuaire, de votre autel et de votre temple, unique dans l'univers. Consentirez-vous à être comme un étranger sur la terre, comme un voyageur sans abri, qui cherche un toit hospitalier? Cette demeure une fois renversée et détruite, quel temple vous restera dans le monde entier où l'on vous rende le culte qui vous est dû? — Dieu ne tient pas compte de son culte, et, ce qui est plus étonnant, il répudie son autel, il maudit ce qu'il a sanctifié. Il avait choisi, non la nation à cause du lieu, mais le lieu à cause de la nation; et lorsque la nation dégénérée eut abandonné la vraie religion, il la repoussa loin de lui. « Chassez-les de devant ma face, dit-il par son Prophète, et qu'ils se retirent. Que s'ils vous disent : Où irons-nous? Vous leur direz : Voici ce que dit le Seigneur : Que celui qui est destiné à mourir, meure; que celui qui est destiné à périr par l'épée, périsse par l'épée; que celui qui est

destiné à périr par la famine, périsse par la famine ; que celui qui est destiné à aller en captivité, aille en captivité. J'enverrai pour les punir quatre fléaux différents, dit le Seigneur : L'épée pour les tuer, les chiens pour les déchirer, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre pour les dévorer et les mettre en pièces, et je les livrerai à la fureur et à la persécution de tous les royaumes de la terre, » *Jerem. xv, 1-4.*

Voilà, mes frères, quelle est la malice du péché, qui a changé la bonté de Dieu en une haine si grande. Quoi de plus terrible que les sentiments et les paroles que vous venez d'entendre? Les Chaldéens vinrent donc, ajoute la sainte Ecriture, ils assiégèrent la ville et la détruisirent, et les guerriers de Juda prirent la fuite, et le roi Sédécias fut chargé de chaînes et amené au roi de Babylone, qui prononça l'arrêt de sa condamnation. Il fit mourir les enfants de Sédécias sous les yeux de leur père, avec tous ses officiers; enfin il creva les yeux du roi qui avaient vu cette grande ruine, l'emmena à Babylone et le jeta en prison pour le reste de ses jours. Et les Chaldéens livrèrent aux flammes le sanctuaire du Seigneur, ils renversèrent les murs de Jérusalem et toutes les habitations, grandes et petites, et le sang de ses habitants coula comme l'eau au milieu des ruines. Que cet exemple vous apprenne, mes frères, la sévérité de la justice divine et la gravité du péché. Telle fut la triste fin qui suivit de si beaux et si glorieux commencements.

Ce châtement, quelque grand qu'il paraisse, n'est rien encore en comparaison de celui dont il nous reste à parler. La captivité de Babylone ne dura que soixante-dix ans; mais le désastre dont les Romains furent les auteurs, et qui est annoncé dans notre évangile, dure depuis quinze cents ans sans espoir d'être jamais réparé. L'historien Josèphe, qui se trouvait au siège de Jérusalem, nous en a tracé le récit dans ses histoires. Il raconte que tous les Juifs rassemblés à Jérusalem pour célébrer la Pâques, qui, d'après la loi, ne pouvait pas être célébrée ailleurs, furent cernés par les Romains; une famine si cruelle se déclara parmi cette immense multitude, qu'on vit des pères et des mères se nourrir de la chair de leurs enfants; et le désastre fut si épouvantable, qu'il périt

plus de onze cent mille personnes par l'épée, la famine ou la peste. Jamais, depuis le déluge, le monde n'avait vu rien de si affreux. Ceux qui survécurent tombèrent dans une captivité plus dure que la mort elle-même. Au témoignage du même historien, quatre-vingt-dix mille hommes furent réduits en esclavage, dispersés dans le monde entier, et souvent exposés sur les amphithéâtres à la rage des bêtes féroces. Quelle horrible, quelle épouvantable calamité!

Voilà, mes frères, les fruits que produit la racine amère du péché, voilà les vengeances qu'il attire, voilà la rigueur de la justice divine, voilà la haine dont Dieu poursuit les méchants, déracinant, selon le langage de nos saints livres, ce qu'il avait planté, plongeant au fond des enfers ceux qu'il avait élevés jusqu'au ciel. Le Seigneur dans Jérémie exprime en quelques mots cette triste catastrophe avec les causes qui l'ont amenée : « J'ai quitté ma propre maison, j'ai abandonné mon héritage, j'ai exposé celle qui m'était chère comme mon âme entre les mains de ses ennemis. » *Reliqui domum meam, dimisi hæreditatem meam, dedi dilectam animam meam in manus inimicorum meorum*, Jerem. XII, 7. Ainsi, une ville qu'il appelle sa maison, son héritage, et d'un nom plus tendre encore, son âme, que dis-je, son âme bien-aimée, vient-elle à pécher, il la livre entre les mains de ses ennemis.

IV.

Mais, laissant là cette ville infortunée, il est temps d'en venir à nous. Car l'enseignement qui découle de ses malheurs s'adresse, non-seulement aux Juifs, mais encore à nous, qui avons reçu par Jésus-Christ des bienfaits bien plus excellents. Autant l'Evangile l'emporte sur la Loi, autant notre condition est meilleure que celle du peuple de Dieu. Les faveurs divines dont les Israélites furent honorés regardaient principalement le corps et se rapportaient à la vie présente, qui est passagère; les nôtres ont pour objet la culture et la beauté de l'âme, et se rapportent à la vie éternelle. Quelle conséquence devons-nous en tirer, si ce n'est celle que nous signale l'apôtre saint Paul dans son épître aux Hébreux (chap. II, 4 seq.) : « C'est pourquoi nous devons observer encore avec

plus d'exactitude les choses que nous avons entendues, pour n'être pas comme des vases entr'ouverts qui laissent écouler ce qu'on y met. Car si la loi qui a été annoncée par les anges est demeurée ferme, et si toutes les violations de ses préceptes et toutes les désobéissances ont reçu la juste punition qui leur était due, comment pourrions-nous l'éviter, si nous négligeons le véritable salut? » Car, si l'abus des bienfaits de Dieu et l'ingratitude ont attiré sur ce peuple un si grand désastre, que n'avons-nous pas à attendre du même Dieu, notre juge, nous qui avons reçu des grâces plus nombreuses et plus excellentes, et ne sommes pas meilleurs qu'ils ne l'étaient. » Mais, que dis-je, attendre? Ne sommes-nous pas déjà tombés dans ce malheur? Autrefois, lorsque l'empire romain florissait encore, la religion chrétienne était répandue dans l'univers presque tout entier; et de nos jours quelle partie du monde chrétien nous est laissée? Ne voyons-nous pas ici le même Dieu, pour les mêmes motifs, porter la même sentence, user de la même sévérité? Ne voyons-nous pas ici se réaliser la prophétie de l'Apôtre : « Si quelques-unes des branches ont été rompues, et si vous, qui n'étiez qu'un olivier sauvage, avez été enté sur le bon olivier, évitez de vous élever, mais craignez que le Dieu qui n'a point épargné les branches naturelles, ne vous épargne pas non plus. » *Si aliqui ex ramis fracti sunt, tu autem, cum oleaster esses, insertus es in illis... Noli altum sapere, sed time. Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat*, Rom. XI, 17, 20, 21. Car les Juifs étaient les enfants de Dieu vrais et légitimes, tandis que nous ne sommes que des étrangers et les hôtes de l'alliance; ils étaient la branche naturelle de l'olivier, nous sommes des rameaux entés sur lui. Si donc le Seigneur s'est montré si sévère, à cause du péché, contre les rameaux naturels eux-mêmes, quelle miséricorde pouvons-nous espérer, coupables des mêmes crimes? Nous avons donc, à ce point de vue, beaucoup plus à craindre que les Juifs. Car le Seigneur parle ainsi par son Prophète : « Je vais commencer à affliger les habitants de la ville même où l'on invoquait mon nom, et vous prétendriez, après cela, être exempt de châtement? Non, vous ne le serez point, dit le Seigneur, » *Jerem. xxv, 29.* « Que doivent donc souffrir ceux qu'il

réprouve, s'écrie ici saint Grégoire, s'il punit de la sorte ceux qu'il aime? » Car les Juifs étaient le peuple aimé de Dieu, et nous, dit l'Apôtre, nous sommes naturellement enfants de colère.

Mais tandis que la sévérité de la justice divine épouvante les hommes et les porte à la pénitence, les méchants ne manquent pas de subterfuges auxquels ils ont recours pour se rassurer et s'encourager à persévérer dans leurs crimes. Le premier et le plus ordinaire, que déjà nous avons eu souvent occasion de combattre ailleurs, c'est l'excellence de la foi chrétienne, même dénuée de bonnes œuvres; et ils en appellent à ces paroles du grand Apôtre : « Nous pensons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi. » *Arbitramur justificari hominem per fidem sine operibus legis*, Rom. III, 28. Saint Augustin, expliquant ce passage, leur répond en ces termes : « Que la foi suffise à l'homme, même s'il vit mal et ne pratique point les œuvres, loin du Vase d'élection une telle pensée ! Que signifieraient donc ces paroles du Sauveur dans saint Matthieu : « Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité, » *Matth. VII, 22, 23*. Ainsi, loin que la foi commune des impies suffise pour les sauver, ce n'est pas assez pour cela de la foi même qui fait des miracles, qui chasse les démons, qui prédit l'avenir, comme il est arrivé à Balaam. De ce passage de l'Evangile nous pouvons, pour le dire en passant, tirer deux conséquences : la première, que la foi peut exister à l'état informe et sans la charité, ce que nient les hérétiques ; la seconde, que Dieu accorde quelquefois à des hommes criminels le pouvoir d'opérer des prodiges. C'est ce que notre Seigneur laisse entendre par ces mots : « Je ne vous ai jamais connus, » c'est-à-dire, en aucun temps, alors même que vous faisiez des miracles, « je ne vous ai connus, » de cette connaissance qui est appelée *d'approbation*. Car le don des miracles n'appartient pas à cette classe de grâces qui rendent l'homme agréable à Dieu, mais à celles que les théo-

logiens appellent *données gratuitement*, pour l'utilité du prochain, même à des pécheurs. Telle est, en effet, la bonté et la miséricorde de notre Dieu, telle est sa charité envers le genre humain. qu'il nous fait arriver les secours nécessaires à notre salut, non-seulement par le canal d'hommes pieux et justes, mais encore par celui des méchants eux-mêmes. C'est ainsi que la grâce la plus nécessaire de toutes, celle du baptême, non-seulement les prêtres, mais les laïques et les femmes, et jusqu'à des hérétiques, peuvent nous la conférer. Car ce pouvoir est pour l'utilité, non de celui qui donne, mais de celui qui reçoit.

Vous dites encore : Lorsque je serai sur le point de mourir, alors je ferai par testament les restitutions nécessaires; alors j'aurai recours au sacrement de l'Eglise, et je quitterai ce monde en paix. Avez-vous oublié ce que dit notre Seigneur au commencement de notre évangile : « Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront des petits enfants en ces jours ? » c'est-à-dire, malheur à ceux qui, sur les bords de la tombe, conçoivent le projet d'une vie nouvelle ! Certes, c'est un moment bien peu favorable pour commencer une nouvelle vie, que celui où la vie s'éteint ! Ajoutez que pour faire une véritable pénitence, c'est-à-dire, des actes qui exigent une intelligence parfaite, un parfait repos de l'âme, c'est un temps bien mal choisi que l'heure de la mort, alors que l'aiguillon de la douleur se fait sentir de mille manières, et que les liens de la souffrance tiennent le moribond comme enchaîné. Notre Seigneur nous le fait aussi entendre lorsqu'il dit dans notre évangile : « Priez pour que votre fuite n'arrive pas l'hiver, » c'est-à-dire, dans la saison la plus incommode et la plus pénible de l'année. Comment songer à fuir le siècle et le péché sur un lit de mort, quand on se voit entouré d'une épouse en pleurs, d'enfants qui se lamentent, de serviteurs qui s'agitent, de médecins qui vont et viennent, essayant tour à tour des remèdes aussi impuissants les uns que les autres; quand la douleur, la fièvre et l'abattement vous laissent à peine assez de force d'âme pour sentir votre mal? Celui qui se propose de quitter alors le péché, se propose de fuir « le jour du sabbat ou dans l'hiver, » c'est-à-dire dans le temps le moins favorable. Cette pénitence d'un

homme à l'extrémité est donc pleine de risques et de dangers, outre qu'elle a son principe, non dans l'amour de Dieu, mais dans la nécessité qui presse et dans l'amour de soi-même.

Vous hésitez encore, et vous comptez, dites-vous, sur l'efficacité des sacrements qui changent en contrition la simple attrition que la crainte de l'enfer met au cœur du pénitent : c'est ce qu'ont fait les Ninivites. Assurément il n'ignorait pas cette théologie, le Maître céleste qui a institué les sacrements et leur a donné la vertu de remettre les péchés. Mais si cette considération est capable de donner la sécurité, quel fidèle, je vous le demande, sera condamné? Car il n'y a presque personne qui meure sans avoir reçu l'absolution et la sainte communion. Mais alors que peut signifier ce que notre Seigneur dit ailleurs dans l'Évangile : « Entrez par la porte étroite, parce que la porte large est la voie spacieuse et celle qui conduit à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent? Que la porte qui conduit à la vie est petite, et que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! » *Matth. vii, 13, 14.* Ces maximes seraient entièrement fausses, si la foi qui renvoie au dernier moment de la vie les œuvres de pénitence donnait aux hommes un moyen certain de salut. Sur le petit nombre de ceux qui entrent par la porte étroite et arrivent à la vie éternelle, je ne veux pas que vous vous en rapportiez à moi; j'invoquerai le témoignage de saint Jean Chrysostome qui, dans la célèbre ville d'Antioche, métropole de la Syrie, comptait à peine, sur tant de milliers d'habitants, cent personnes vivant dans la crainte de Dieu et devant être sauvées. Voici ses propres paroles : « Combien croyez-vous qu'il y en aura de sauvés dans cette ville? Ce que je vais dire en offensera peut-être plusieurs; je le dirai pourtant. De tant de milliers d'hommes qui habitent cette cité, il n'y en a pas plus de cent qui soient sauvés, et encore je doute de ce nombre. Quelle perversité dans les jeunes gens! quelle torpeur dans les vieillards! quel père veille sur ses enfants? quel jeune homme s'applique à imiter ceux qui pourraient servir de modèles? Hélas! les vieillards eux-mêmes ne sauraient être donnés comme tels. » Ce grand évêque avait-il des raisons particulières pour parler ainsi, ou bien son langage n'est-il qu'une

hyperbole oratoire? Il n'entre pas dans mon dessein d'examiner cette question; mais assurément de telles paroles, dans la bouche d'un si saint docteur, sont bien propres à nous faire impression et à troubler la fausse sécurité d'un grand nombre.

Ainsi, mes frères, que nul ne s'en rapporte à cette pénitence de la dernière heure pour assurer son salut. Ayons toujours devant les yeux cette pensée du bienheureux Job : « S'il se présente soudain pour interroger, qui pourra lui répondre? » *Si repente interroget, quis respondebit ei?* Job ix, 12. Le Seigneur interroge soudainement lorsqu'il trouve, à cette heure, l'homme non préparé et engagé dans les liens de l'iniquité. Que répondra alors au souverain Juge le pécheur qui, malgré de nombreux avertissements, n'est jamais venu à résipiscence? « Si, comme le dit saint Pierre, le juste lui-même se sauve difficilement, que deviendront les pécheurs et les impies? » *Si justus viâ salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* I Petr. iv, 18.

Afin de rendre à ces vérités plus de force et d'évidence, permettez-moi de rappeler à votre souvenir la pénitence tardive d'Antiochus, roi d'Asie. Ce cruel bourreau du peuple juif, qui avait ravagé le temple et aboli le culte du vrai Dieu, fut enfin frappé par le Juge de l'univers d'une maladie d'entrailles très-douloureuse. C'est pourquoi, après s'être élevé dans son orgueil au-dessus de l'humanité, humilié maintenant et porté sur une litière, il offrait dans sa personne un témoignage vivant de la puissance de Dieu. Des essaims de vers sortaient de son corps; sa chair toute vive tombait en lambeaux, et l'infection de ses plaies se faisait sentir à l'armée entière. Pressé par la douleur, il promettait hautement d'offrir au Seigneur de justes satisfactions pour ses crimes : il accorderait, disait-il, la liberté à Jérusalem; il donnerait aux juifs les mêmes droits qu'aux Athéniens; le temple saint, qu'il avait dépouillé naguère, il l'ornerait avec magnificence, et fournirait sur ses propres revenus la dépense nécessaire aux sacrifices. Que pourriez-vous demander de plus? Il ajoute pourtant une chose vraiment étonnante : il se fera juif, et parcourant tous ses États, il annoncera partout la puissance du Dieu dont il a reconnu la main dans l'amertume de ses douleurs. Je vous le demande, un

roi ennemi de la nation et de la religion juive pouvait-il promettre davantage? Eh bien, mes frères, voulez-vous savoir quel fruit il obtint de cette pénitence que lui arrachait, non l'amour de Dieu, mais l'amour de lui-même? La sainte Ecriture se hâte de nous l'apprendre : « Or, ce scélérat priait le Seigneur, de qui il ne devait pas recevoir miséricorde. » *Orabat autem hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus*, II Macch. ix, 43. A la vue de ce roi multipliant ainsi les résolutions et les promesses, et cependant repoussé par la divine miséricorde et condamné à un éternel supplice, quel est l'homme qui, ayant consumé sa vie dans le jeu, l'oisiveté et les plaisirs, ayant souillé son âme par le parjure, par la haine, par la détraction, par l'adultère, par une soif insatiable des biens de ce monde et par toute espèce de turpitudes, oserait faire dépendre la certitude de son salut de cette pénitence de la dernière heure?

Ah! s'il s'agissait d'un intérêt médiocre, peut-être aurait-on le droit de l'exposer ainsi. Mais la parole infallible de Dieu nous présente, d'un côté, un éternel bonheur à acquérir, de l'autre un éternel et affreux supplice à éviter : qui serait assez insensé pour ne pas trembler devant une telle alternative? Pour ne pas nous éloigner de l'exemple que nous venons de rapporter, tâchons de nous faire une idée de ce supplice d'après la maladie du roi Antiochus.

Je vous le demande, en effet, mes frères, pensez-vous que les tourments de l'enfer sont plus graves que ne le furent les souffrances de ce roi impie? Oui, sans doute, vous le pensez; car la vie présente n'a aucune peine qui soit comparable à celle de la vie future. Et le docte saint Thomas, après avoir prouvé par des raisons convaincantes que les souffrances de la passion de notre Seigneur ont été les plus grandes qu'on puisse endurer, excepte cependant celles de l'autre vie, qui surpassent toutes les peines d'ici-bas, de même, dit-il, que les joies du ciel sont plus grandes que toutes les joies de la terre. Quant à la durée, il n'y a pas de comparaison à établir. Tandis que la maladie d'Antiochus ne sévit que quelques jours, les siècles des siècles ne mettront pas de fin aux tourments de la géhenne, qui le disputeront à l'éternité

même de Dieu. En sorte que, après un million d'années suivi d'un autre million, des milliers de millions suivront encore, sans épuiser cette durée infinie. Est-il possible de faire ces réflexions sans être vivement impressionné.

Et nous, mes frères, si ce roi impie et criminel, pour échapper à un mal passager, prenait des engagements si nombreux et si pénibles, que ne devons-nous pas faire, à quoi ne devons-nous pas nous engager, que ne devons-nous pas souffrir pour éviter, non une peine de quelques jours, mais les brasiers éternels de l'enfer? Qu'est-ce, je vous le demande, qui a poussé dans le désert ces saints anachorètes, et les a rendus les compagnons des scorpions et des bêtes sauvages, si ce n'est la pensée de cet horrible supplice? Quelle force cette même pensée ne donnait-elle pas aux saints martyrs au milieu des tourments qu'ils enduraient, parmi les ongles de fer, les grils et les chaudières ardentes? Et nous, aveugles et insensés, nous refusons, pour échapper à ce supplice, de jeûner un seul carême, de mettre un frein à nos passions, de pardonner à ceux qui nous ont offensés, de réprimer l'impétuosité de notre langue, la liberté de nos regards, de prendre sur nos épaules le joug aimable de Jésus-Christ et le fardeau léger de sa loi! O aveuglement, ô folie déplorable des méchants! ô stupidité d'esprits en délire, qui ne veulent consacrer à une si importante affaire aucun soin, aucune attention, lorsque le moment est favorable! Que ne feraient pas les âmes infortunées qui gémissent dans les enfers, que ne consentiraient-elles pas à souffrir, si elles retrouvaient un peu de ce temps qui s'écoule inutilement pour nous? Si un roi sacrilège, pour être délivré d'une souffrance de quelques jours, faisait de si magnifiques promesses, à quoi ne s'engageraient-elles pas pour être délivrées des flammes éternelles?

Commençons donc, mes frères, quoique bien tard, commençons à devenir sages, et ne laissons plus s'écouler sans profit pour notre âme le temps favorable que la divine bonté nous accorde. Tremblons à cette parole du Sauveur : « La nuit vient, où personne ne peut travailler. » *Venit nox, quando nemo potest operari*, Joan. ix, 4. Donc, pendant que brille le jour, c'est-à-dire tant que nous sommes en vie, tant que le souverain Juge lui-même nous

invite par les paroles et les promesses les plus douces, redoublons d'efforts, mes frères, afin de ne pas tomber dans l'abîme de tous les maux. Méditons attentivement ces graves enseignements, et commençons, cela nous est facile, à faire pénitence, sans attendre les angoisses et les difficultés de notre dernière heure. Pussions-nous ainsi, après avoir effacé nos fautes par une pénitence volontaire, et non forcée, arriver enfin, avec le secours du Seigneur, à l'éternelle félicité promise au véritable repentir.

ORAISON FUNÈBRE,

OU L'ON TRAITE DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE HUMAINE ET DE SES DIVERSES MISÈRES.

Jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulture in matrem omnium.

Un lourd fardeau pèse sur les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'à celui de leur sépulture, où ils rentrent dans le sein de la mère commune. *Eccli. XL, 1.*

C'est une coutume très-louable du peuple chrétien de célébrer solennellement les funérailles des morts, surtout des morts illustres : d'une part, les prières des assistants viennent en aide à l'âme du défunt, s'il reste en elle quelque souillure à purifier ; d'autre part, ceux qui remplissent ce pieux devoir trouvent, dans la mort d'un de leurs frères, comme dans un miroir fidèle, l'image de leur propre condition et de leur nature. Car puis-je espérer ou me promettre pour moi-même un sort meilleur que celui que je vois de mes yeux, que je touche de mes mains dans un être semblable à moi ? Aussi l'Écclésiastique met-il dans la bouche d'un défunt ces sages paroles à l'adresse des vivants : « Souviens-toi de mon sort, il sera le tien. Hier pour moi, aujourd'hui pour toi, » chap. xxxviii, 23. Afin que cet avertissement soit bien gravé dans nos âmes, il ajoute aussitôt : « Fais reposer ta pensée dans le repos des morts, » *ibid.*, pour montrer que ce n'est pas à la hâte et en passant que nous devons songer à la fragilité de la vie, mais en faire l'objet habituel et comme le domicile de nos pensées. En

effet, quel frein plus puissant pour réprimer l'orgueil de l'homme, ses folles joies et son attrait pour les plaisirs des sens, que de le rappeler à lui-même, lui qui se plaît à se répandre dans les objets extérieurs, et de le ramener au souvenir de sa misère et de sa mortalité? L'Ecclésiastique n'a pas d'autre but dans le passage que j'ai pris pour texte : « Un lourd fardeau pèse sur les enfants d'Adam, » etc. C'est de ce lourd fardeau, c'est-à-dire des misères de la vie humaine et de sa brièveté, malgré les illusions où nous jette notre désir de vivre, que nous parlerons aujourd'hui. Afin de traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Un grand nombre de philosophes et de théologiens ont composé des volumes sur les misères de la vie humaine, tant le sujet est fécond pour un écrivain. Nous avons entre autres un livre entier du pape Innocent III, consacré au recensement des diverses misères de notre vie. Rien de plus utile que ces considérations. D'abord, elles sont un élément essentiel de la connaissance de nous-mêmes, source et fondement de la véritable sagesse; ensuite, elles contribuent puissamment à éloigner de l'homme le faste et l'orgueil, en lui apprenant à répéter : « Pourquoi t'enorgueillir, poussière et cendre? » *Eccli.* x, 9; ou bien : « Qu'il n'ose plus désormais se glorifier, l'homme sur la terre, » ou *de la terre*, comme saint Jérôme traduit de l'hébreu, c'est-à-dire formé du limon de la terre, et devant bientôt retourner dans la terre, *Ps.* ix, 38. Mais le principal avantage de ces considérations est de nous inspirer le mépris du monde, que doit avoir quiconque travaille à acquérir la charité et la justice. Car l'amour de Dieu et l'amour du monde ne peuvent subsister ensemble dans le même cœur. « Celui, dit l'apôtre saint Jacques, qui voudra être l'ami de ce monde, se constitue l'ennemi de Dieu, chap. iv, 4. C'est aussi le langage de saint Jean dans sa première épître, (ii, 15) : « N'aimez pas le monde, dit-il, car celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. » Or, rien n'est plus propre à inspirer le mépris du monde que de réfléchir sur notre fragilité et sur notre faiblesse. Il existe, en effet, un rapport tel

entre la gloire du monde et la fragilité de la vie humaine, qu'une vie fragile et misérable exclut tout plaisir solide, tout bonheur : quelle félicité ne s'écroulerait pas sur une base si frêle ?

Mais ici se retrouve la ruse de l'antique serpent, qui le plus souvent réussit à donner des charmes et de l'attrait à une chose si triste et si misérable. Il me semble, après bien des réflexions, qu'en voici la cause : le rare bonheur d'un petit nombre de serviteurs du monde frappe tous les yeux et leur fait illusion, au point que chacun se promet un bonheur et une fortune semblables, sans même donner un regard ni un moment d'attention aux innombrables calamités qui affligent tous les autres. Une comparaison empruntée à un fait bien connu vous fera comprendre ma pensée. Personne n'ignore combien d'hommes, lors de l'occupation du monde nouveau découvert de nos jours dans les Indes-Occidentales, périrent, soit dans un naufrage, soit par le fer, soit par diverses maladies auxquelles les exposait l'inclémence d'un ciel étranger : un très-petit nombre, sur des milliers, revinrent chez eux riches et fortunés. Eh bien ! c'est uniquement à ces derniers que songent ceux qui se proposent de partir pour ces plages lointaines ; ils se promettent un bonheur semblable, et oublient les infortunes et la triste mort de tous les autres, ou du moins n'en tiennent aucun compte, plus encouragés par la réussite de quelques rares individus, qu'effrayés par la ruine d'un si grand nombre : leurs passions, et surtout l'avarice leur enlèvent toute raison et les jettent au milieu de périls certains. Ainsi se trompent les hommes du siècle. Le spectacle du monde leur fait voir, d'un côté, les favoris de la fortune en très-petit nombre ; de l'autre, ceux que l'adversité agite et poursuit formant une multitude innombrable. Quel sera, d'après cela, leur opinion sur le monde ? Ils le jugent, non sur l'infortune du grand nombre, mais sur le bonheur de quelques-uns, comme si notre appréciation des choses devait prendre pour base, non le cas le plus ordinaire, mais le cas le plus rare ! Telle est, à mes yeux, la principale cause pour laquelle le monde paraît aimable à tant d'hommes, lorsqu'en effet il est rempli d'amertume et digne de mépris. Ajoutez la ruse de notre antique ennemi, qui se sert de l'exemple des heureux du siècle pour tromper les

hommes irréfléchis. De même qu'un avocat a soin de mettre en évidence et de faire valoir par des amplifications et des mouvements oratoires tout ce qui est favorable à sa cause, tandis qu'au contraire, ce qui peut lui nuire, il le passe sous silence, si la chose est possible, ou du moins il l'excuse ou l'atténue : ainsi cet orateur plein d'astuce, que l'Écriture appelle « menteur et père du mensonge, » *Joan.* VIII, 44, sait admirablement relever, amplifier, faire miroiter devant nos yeux tout ce qui peut enflammer nos âmes de l'amour du siècle ; et ce qui pourrait attirer sur le monde la haine et le mépris, il l'excuse ou le soustrait à nos regards. Quel vaste champ s'ouvrirait devant nous si nous voulions raconter les malheurs de tous les infortunés qui ont été victimes de cette illusion ! Afin donc, mes frères, que vous soyez prévenus contre cette ruse, nous vous montrerons dans ce discours combien est vaine la gloire du monde, et nous vous présenterons un tableau fidèle des misères de la vie humaine et de sa brièveté. De cette manière, quand l'antique serpent placera sous nos yeux une autre image du monde, embellie de fausses couleurs, nous mettrons en regard l'image véritable, et nous apercevrons sans peine les mensonges du portrait infidèle. Commençons par la brièveté de la vie ; ce point bien médité, le mépris du monde devient facile, car les bornes étroites d'une vie courte ne sauraient offrir de place à une bien grande félicité.

I.

L'Écclésiastique mesure ainsi, avec autant de largeur d'esprit que de sagesse, la brièveté de la vie humaine : « Le nombre des années de la vie de l'homme, à prendre le plus haut, est de cent ans : je les regarde comme quelques gouttes d'eau de la mer, quelques grains de sable du rivage, » *Eccli.* XVIII, 8. Qu'est-ce qu'une goutte d'eau comparée à l'océan, un grain de sable comparé à tout le sable des mers ? Telle est notre vie, si on la met en regard de la vie des anges, qui ne finit pas. Quelle brièveté ! quelles étroites limites ! Ce n'est pas seulement un auteur éclairé de la lumière divine qui parle ainsi, le philosophe Sénèque tient le même langage : « Ce qui est de l'homme, court et fugitif, n'a

aucune place dans la durée infinie. Cette terre avec ses habitants, ses villes, ses fleuves, les mers qui l'entourent, forme un point dans l'univers; moindre est l'espace de notre vie, comparée à l'éternité, dont la mesure est plus grande que celle du monde. Qu'importe, après cela, d'étendre une durée qui, ayant reçu tous les accroissements possibles, ne s'élèvera pas encore beaucoup au-dessus de zéro? Je suppose que vous viviez neuf cents ans : mettez ce temps en regard de l'éternité, et vous ne trouverez aucune différence entre une longue vie et une vie courte, si, après avoir calculé le temps que vous avez vécu, vous le comparez à celui que vous n'avez pas vécu. » Ainsi parle Sénèque. Nous sommes en extase devant une vie qui a atteint cent ans, et nous l'appelons longue et heureuse. Cependant elle est à peine un point en comparaison de la vie des anges; et ces esprits célestes, en voyant notre ignorance et notre petitesse, doivent éprouver le même sentiment d'admiration que nous ressentons nous-mêmes à la vue de ce poisson dont la vie n'est que d'un jour, et que les naturalistes appellent pour cette raison *éphémère*. Quand nous comparons notre vie à celle de ce poisson, celle-ci nous paraît courte et, pour ainsi dire, d'un moment; mais en la comparant avec la durée des esprits célestes, qui ne voit que nous la trouverons plus courte encore que celle de l'éphémère? En effet, dans le premier cas, on compare une chose finie avec une autre chose finie; dans le second, au contraire, une chose renfermée dans des limites étroites est mise en regard d'une autre qui n'a point de bornes. Si donc nous jugeons très-courte la vie de l'éphémère, les anges trouveront la nôtre plus courte encore, en supposant même, avec l'Ecclésiastique, qu'elle atteigne un siècle. C'est ainsi que les pécheurs condamnés à d'éternels supplices estiment la durée de leur vie et de leur félicité passée. Après avoir, au livre de la Sagesse (v, 13), comparé leur vie à tout ce qu'il y a de plus rapide et de plus fugitif dans l'univers, ils concluent ainsi : « Aussitôt nés, nous avons commencé à perdre l'existence. » En sorte qu'ils ne s'imaginent pas avoir vécu, mais uni ensemble la naissance et la mort.

Si nous prenons la vie de l'homme en elle-même, sans relation

avec aucune autre durée, nous la trouverons encore resserrée dans des bornes bien étroites. Que chacun de nous, mettant de côté l'aveugle amour de soi-même, considère les nombreux décès qui arrivent tous les jours, et il trouvera que la plus grande partie des hommes meurent ayant soixante ans, et que très-peu arrivent à soixante-dix. Ne faut-il pas avoir un esprit étroit pour trouver long un âge semblable? Ah! que Sénèque a raison quand il dit que beaucoup de choses tirent leur grandeur, non de leur propre nature, mais de notre petitesse!

Et encore nul ne doit-il se promettre ce nombre d'années, soit parce qu'il est très-incertain et accordé seulement à quelques-uns comme une faveur sur laquelle aucun homme sage ne peut compter; soit parce qu'il faut en retrancher les années que nous avons déjà vécu. Tout le temps que nous laissons derrière nous, la mort s'en est déjà emparée comme d'une proie qui lui appartient, en sorte que nous, qui paraissions vivre aujourd'hui, nous ne vivons qu'en partie, et en partie nous sommes morts. Si la vie entière, quand on n'en a rien ôté, est si courte, combien plus lorsqu'une grande partie s'en est déjà écoulée? Si le tout dure si peu, combien moins durera la faible partie qui en reste? Pour nous qui avons déjà longtemps vécu, qui avons épuisé une si grande partie de la vie, ce qui nous attend, c'est moins la vie que ses dangers et ses misères. Donc, mes frères, vous tous qui êtes arrivés à votre trentième, à votre quarantième année, faites attention, je vous prie, qu'il ne vous reste plus, jusqu'à la mort, qu'un petit espace, pendant lequel aura lieu le paiement de toutes vos dettes, c'est-à-dire, que tout ce qui vient de la terre y retournera et sera rendu à cette mère antique de toutes choses. Ces yeux auxquels vous êtes si attachés, ces mains, ce corps tout entier, objet de tant de soins, la terre les recevra dans son sein; c'est là que tous ces membres si aimés et si caressés retourneront en poussière. Si donc la possession d'une vie qui touche à la mort a si peu de valeur, pourquoi l'estimer jusqu'à mettre en danger pour elle votre salut, votre éternelle félicité? Si elle était encore entière, s'il vous restait une vie d'homme à laquelle on n'eut pas touché, j'en serais moins étonné peut-être, car une longue vie a été souvent l'occasion d'une

vie mauvaise. C'est là sans doute une des causes qui expliquent les monstrueux dérèglements des premiers hommes : l'espoir d'une vie si longue semblait les porter à l'oubli de leur salut et du compte que tous doivent rendre à Dieu. Mais nous, dont la vie n'est qu'un moment, qu'une ombre, qu'un grain de poussière ou de cendre, qu'une fleur des champs, qui brille aujourd'hui et demain sera jetée au four, comment refusons-nous un si court espace au Dieu qui nous a créés et rachetés? Nous enfin, dont la vie est comparée à tout ce qu'il y a de plus frêle dans le monde, pourquoi la préférons-nous à Dieu, à son amitié et à sa grâce, à la vertu et à la justice, à la vie du ciel et à l'éternelle félicité? Pourquoi étendre si loin nos espérances, comme si nous ne voyions pas la mort toujours suspendue sur notre tête? Pourquoi réserver tant de choses pour l'avenir, en consacrant une partie du temps qui nous reste à nos vices, une partie à nos affaires, une partie à la pénitence? La vie nous paraît-elle donc assez longue pour suffire à tant et de si grandes choses, à expier tant et de si graves péchés? « Le jour présent, dit saint Jean Climaque, suffit à peine à sa propre expiation, et vous, mon frère, vous renvoyez au dernier moment de votre vie la pénitence des iniquités et des crimes d'un si grand nombre d'années. »

II.

Après avoir considéré la brièveté de notre vie, parlons de ses misères, dont aucune félicité humaine n'est tout-à-fait exempte. Mais ici je ne puis mieux m'expliquer qu'en comparant la vie de l'homme, sous ce rapport, à la statue que le roi Nabuchodonosor vit en songe. Elle avait une tête d'or, une poitrine d'argent, des cuisses d'airain et des pieds d'argile; une pierre détachée de la montagne brisa les pieds, et à l'instant l'airain, l'argent et l'or furent réduits en poudre, comme la paille de l'aire que le vent disperse. *Dan. II, 31-35.* Quelle image fidèle, quelle vive expression de la condition de la vie humaine?

D'abord le roi vit en songe, non pas un objet réel, mais une simple forme, une statue, première circonstance qui convient parfaitement à la vie de l'homme, appelée dans nos saints Livres

tantôt une image, tantôt une figure. « La figure de ce monde passe, » dit l'Apôtre (I Cor. vii, 31); il entend donc que notre vie n'est pas une chose véritable, mais un simulacre et comme une ombre de la vérité. Le Prophète royal ne pense pas autrement : « Oui, dit-il au Ps. xxxviii, 6-7, tout homme vivant n'est que vanité; oui, l'homme passe comme l'ombre, » *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens; verumtamen in imagine pertransit homo.* Les deux expressions ont également pour but d'indiquer qu'il n'y a rien de solide, rien de réel dans la vie présente, mais que ce qui semble quelque chose n'est que vanité, soit à cause de l'extrême brièveté du temps, soit à cause des misères sans nombre auxquelles la vie elle-même est sujette. Platon l'a bien compris; d'après lui le ciel et ce qui est au-dessus existe véritablement; mais ce qu'il renferme dans sa sphère ne doit pas être rangé parmi les choses qui ont une existence réelle : il n'y a là que des apparences sans réalité. C'est dans cette opinion qu'il a imaginé cette caverne célèbre dont tant d'auteurs ont parlé. Ceux qui s'y trouvaient renfermés, chargés de chaînes et le dos tourné au jour, ne pouvaient apercevoir que les ombres des choses supérieures se projetant jusqu'à eux. Tels sont, ajoute-t-il, les hommes auxquels nous sommes semblables, nous dont la vie se passe au milieu de choses fragiles, qui courent sans cesse de leur propre mouvement à la destruction; ces choses, l'étroitesse et l'aveuglement de notre esprit nous les fait regarder comme réelles, tandis qu'elles sont à peine des ombres légères de ce qui est dans le ciel et demeure immuable; plus nous les saisissons, plus elles nous échappent des mains. C'est pourquoi saint Paul (I Cor. vii, 29) exhorte ceux qui ont une épouse à vivre comme s'ils n'en avaient pas; ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient point; ceux qui se réjouissent, comme s'ils n'avaient pas de joie, et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point. Pourquoi cela? Il nous en donne ainsi la raison : « Car la figure de ce monde passe, » *præterit enim figura hujus mundi.* O homme d'une grande âme! Fixé tout entier dans l'amour et la contemplation de l'éternité, il n'appelle point réelles, mais des ombres de la réalité, les choses inférieures qui se précipitent, agitées d'un continu mouvement, à

une rapide destruction ; ceux qui en sont les maîtres et les possesseurs, il veut qu'ils soient disposés comme s'ils ne possédaient rien ! Car nous ne devons pas croire que les choses éprouvent leur première défaillance lorsqu'elles disparaissent ; tout le temps qu'elles semblent exister, elles meurent, puisqu'à chaque instant elles courent à la mort. Vivre, qu'est-ce autre chose que consumer la vie et en retrancher à chaque instant une portion ? C'est ce que nous enseigne élégamment Sénèque : « C'est une erreur commune, dit-il, de croire qu'il n'y a que les vieillards courbés par l'âge qui penchent vers la mort : et l'enfance, et la jeunesse, et tous les âges nous entraînent de ce côté. Pour que rien ne retarde son œuvre, le destin nous ôte le sentiment de la mort ; elle se glisse d'autant plus facilement qu'elle est cachée sous le nom de vie. La première enfance devient la jeunesse, qu'emporte l'âge mûr, pour faire place à la vieillesse. Croître, si vous y réfléchissez bien, c'est perdre. » Ces paroles de Sénèque nous font voir, non-seulement la brièveté, mais l'illusion de notre vie, qui se perd par l'accroissement, et qui, sous le nom de vie, nous conduit à la mort doucement et à notre insu. « Un homme en voyage, dit encore ce philosophe, sous le charme d'une conversation, d'une lecture ou de quelque pensée qu'il roule en lui-même, arrive avant de s'apercevoir qu'il a marché : ainsi en est-il du voyage de la vie, voyage rapide et jamais interrompu, où l'on marche du même pas dans le sommeil et dans la veille ; ce n'est qu'à la fin qu'on s'aperçoit de la distance parcourue. » Voyez encore ce qui se passe sur un cadran solaire. La ligne formée par l'ombre est toujours en mouvement pour atteindre une heure marquée, et cependant on ne s'aperçoit de sa marche que quand elle est arrivée : ainsi, quoique notre vie s'use sans cesse, ce n'est qu'à la fin qu'on s'aperçoit de ses défaillances. La vie de l'homme n'est donc pas une chose stable et fixe ; semblable à une ombre, elle a plus d'apparence que de réalité. Voilà ce qu'indique, dans la vision de Nabuchodonosor, le nom même de statue.

Ensuite l'or, l'argent et l'airain, dont la statue est composée, représentent les richesses et la puissance du monde. Les richesses sont figurées par l'or et l'argent, la puissance par l'airain, et c'est

en ces deux choses que consiste la gloire du monde. Avoir le plus de fortune possible, le plus de puissance possible, voilà ce que le monde place au premier rang, ce à quoi il rapporte tout le reste. Mais examinons quelle base solide et ferme supporte ces deux grands biens. Ils n'en ont pas d'autre que des pieds d'argile; un coup de pierre les brise, et toute la pompe dont ils étaient le soutien s'éroule; il n'en reste qu'une paille que le vent emporte. En effet, toute la gloire du monde dépend de la vie du corps, lequel, étant formé du limon de la terre, est par conséquent fragile, périssable, sujet à une multitude d'accidents et de maladies; qu'une cause légère le renverse, aussitôt toute cette pompe du monde si brillante est réduite en cendres et disparaît sans laisser de trace. « Où sont, s'écrie le Prophète, où sont les princes des nations dont l'empire s'étendait sur les animaux de la terre et sur les oiseaux du ciel, qui entassaient l'or et l'argent, objet de la confiance des hommes, et augmentaient sans cesse leurs possessions? Ils sont morts, ils sont descendus aux enfers, et d'autres ont pris leur place, » *Baruch*. III, 46 seq. Ainsi, après avoir brillé un moment, toute la pompe, toute la splendeur du monde s'évanouit, et les princes du siècle, formés du même limon que les pauvres mendiants, sont emportés par un trépas semblable. Leur vie a été bien différente, mais leur mort, mais leur fin est la même. C'est pourquoi le Seigneur dit à Isaïe : « Elève la voix. — Que leur dirai-je, répond le Prophète? — Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur des champs, » chap. XL, 6. L'herbe désignait le peuple, et la fleur les princes du peuple. Tant que l'herbe et la fleur sont pleines de vie, la dernière surpasse l'autre en beauté; mais dès que l'ardeur du soleil les a desséchées, elles offrent toutes deux le même aspect, ou plutôt la même difformité: ainsi la mort réduit le riche et le pauvre à la même solitude et au même dénûment; également fétides, ils inspirent tous deux la même horreur: toute différence de condition a cessé. Tant que dure la représentation du drame de la vie, chacun joue son rôle; mais quand la pièce est finie, on dépose les costumes, et chacun retrouve la physionomie qu'il avait auparavant; alors, tel qui faisait le personnage d'un roi, est réduit à la figure d'un tailleur

ou d'un cordonnier. Le cadavre des rois, naguère tout resplendissant de riches parures, et celui des artisans tout couverts de haillons, sont également misérables et hideux ; ce n'est plus qu'un peu de poussière que recouvre un peu de poussière. En voici un mémorable exemple que je veux vous rapporter. On lit dans les anciennes histoires que le tombeau du célèbre Cytus portait l'inscription suivante : « O HOMME, QUI QUE TU SOIS, ET DE QUELQUE PART QUE TU VIENNES (CAR J'AI PRÉVU TON ARRIVÉE), JE SUIS CYRUS, SOUVERAIN DE LA PERSE. NE M'ENVIE PAS CE PEU DE TERRE QUI RECOUVRE MON CORPS. » O rare exemple de l'indigence et de la pauvreté humaine ! O éclatant aveu de notre mortalité et de notre misère, fait, non par un homme d'un rang obscur, mais par un souverain comblé des dons de la fortune. Vivant, l'empire du monde lui suffisait à peine, et aujourd'hui, content d'un peu de poussière, il supplie humblement du fond de sa tombe qu'on ne lui envie pas ce chétif bonheur ! Pourquoi donc t'enorgueillir, terre et cendre ? Pourquoi te livrer aux désirs effrénés d'une insatiable avarice ? Pourquoi élever tes pensées orgueilleuses au-dessus de la condition commune de la nature humaine, toi qui vas retourner en poussière ? Quel aveuglement et quelle folie d'oublier en quel horrible état vont être réduits ces corps que nous couvrons maintenant d'or et de pourpre !

Mais, pour revenir à la comparaison que nous avons interrompue, il ne faut pas négliger cette circonstance, que Nabuchodonosor n'était point éveillé, mais endormi, quand il vit cette statue. Ce qui signifie que les choses qui éblouissent par un éclat extérieur les yeux des insensés, ne sont que des ombres et de vains fantômes. De là cette parole d'un des amis de Job traitant du bonheur des méchants : « Il s'envole comme un songe, et on ne le retrouve plus ; il s'enfuit comme une vision nocturne. » *Velut somnium avolans non invenietur, transiet quasi visio nocturna*, Job. xx, 8. Un homme qui se voit en songe roi ou prince, éprouve un moment de bonheur ; mais à son réveil il reconnaît l'illusion de sa joie. Ainsi en est-il des méchants qui ont passé toute leur vie dans les délices ; arrivés au moment de la mort, tout ce qu'ils se rappellent de leur félicité antérieure ressemble

pour eux au souvenir d'un songe ou d'une pièce de théâtre. Car, dit très-bien saint Grégoire, ce qui paraissait long dans l'avenir, semble court quand le passé l'a englouti. » Une chose a-t-elle cessé d'exister sans laisser d'elle aucune trace? Comme elle n'est plus rien, ainsi elle ne paraît plus rien. Voilà pourquoi l'un des amis de Job compare la félicité des méchants à un point, exprimant par là son extrême brièveté : « Je sais, dit-il, que de tout temps, depuis que l'homme a été placé sur la terre, le triomphe des méchants a été court, et la joie de l'impie comme un point. Même quand son orgueil monte jusqu'au ciel, et que sa tête touche les nuages, comme une vile ordure, il périt pour toujours; ceux qui le voyaient disent : Où est-il? » *Job*, xx, 4 seqq. Où est-il et que prétend-il? Où en est-il arrivé, et quelle est sa demeure? Quel est son aspect, son vêtement, sa couleur? Où est-il? Dans le sépulchre, dans la pourriture, dans la puanteur, parmi les vers. Quel est son aspect? Le même que présente le cadavre d'un animal jeté sur le fumier. La dépouille mortelle de l'homme et celle d'un chien sont exposées aux mêmes injures, et quand la corruption les dévore, n'offrent plus aucune différence. O misère digne de pitié! L'homme et la bête, si différents pendant la vie, la mort les rend semblables, pour ce qui regarde le corps, à cela près que l'un reste exposé dans la campagne, tandis qu'on recouvre l'autre d'un peu de terre pour le protéger contre les animaux sauvages. Ouvrez, après quatre jours de sépulture, la fosse d'un grand du monde ou d'un ami qui vous fut cher, quelle ne sera pas votre stupeur en voyant les ravages de la mort sur cette noble créature! Est-ce là, direz-vous, cet ami, le compagnon de mes joies, de mes jeux, de mes repas, de mes promenades, le confident de mes pensées, le conseiller de ma vie entière? Est-ce là ce regard vif et plein de feu, cette bouche éloquente, ce visage heureux, tout ce corps d'une rare distinction? Telle est donc la fin de la vie de l'homme! Voilà où aboutissent la beauté, la dignité, la gloire, la richesse et la puissance! C'est donc là que nous arriverons tous dans un court espace de temps! Cette sentence ne souffre-t-elle aucun appel, aucune révocation? Ce corps, objet de tant de soins et pour la nourriture et pour le vêtement, et dont nous nous étions faits les ser-

viteurs, le voilà devenu la pâture des vers! N'est-ce donc *que* pour en faire une pâture plus délicate que nous avons demandé pour lui aux plages les plus reculées des mets rares et précieux? Oui, « toute chair est comme une herbe, et toute sa gloire comme la fleur des champs! »

La considération de cette misère et de toutes celles qui attristent la vie des hommes en a porté un grand nombre à applaudir à cette maxime d'un sage qui disait hardiment : « Le mieux est de n'être pas venu au monde, ou de mourir aussitôt après. » Job ne s'éloigne pas beaucoup de cette pensée quand il dit : « Pourquoi la lumière est-elle donnée au malheureux, et la vie à ceux dont l'âme est pleine d'amertume; qui attendent la mort, sans que la mort vienne, qui la cherchent plus ardemment qu'un trésor; qui sont heureux jusqu'à en tressaillir, quand ils ont trouvé le tombeau, » chap. III, 20 seqq. Les philosophes ignoraient la cause de ces misères et de la mort. Mais Jésus-Christ savait qu'elles sont la solde du péché; arrivé près du sépulcre où Lazare reposait depuis quatre jours, il s'arrêta à contempler, comme dans un miroir fidèle, les ravages du péché, et répandit de pieuses larmes de compassion, pleurant ainsi, moins les misères de la vie humaine, que le péché qui en fut la cause. Son exemple nous apprendra à avoir toujours sous les yeux notre misère, afin de reconnaître, à ce seul trait, tout le mal du péché qui a introduit la mort dans le monde, de bannir de notre cœur l'ambition et l'orgueil, et de mépriser la vaine gloire du monde, qui aboutit à une fin si funeste et n'a d'autre appui que les pieds d'argile de la statue mystérieuse de Nabuchodonosor. Ce qui nous détourne de cette pensée, saint Bernard nous l'apprend dans ses *Méditations* par ces quatre vers qu'il a composés ou recueillis :

Forma, favor populi, fervor juvenilis, opesque

Surripuere tibi noscere quid sit homo :

Post hominem vermis, post vermem fætor et horror.

Sic in non hominem vertitur omnis homo.

« La beauté, la faveur populaire, l'ardeur de la jeunesse et l'opulence, tout fait illusion : tu ne sais pas ce que c'est que l'homme. Après l'homme les vers, après les vers pourriture et

horreur : ainsi l'homme change en une chose qui n'a plus rien d'humain. »

III.

Il reste à traiter une question que nous ne croyons pas devoir négliger : Pourquoi Dieu, qui aime les hommes, a-t-il voulu que leur vie fût si courte et si misérable? Certes ce n'est point sans dessein. Dieu a voulu que notre vie après le péché fût misérable afin que nous n'y soyons pas trop attachés, et courte afin que la crainte d'une mort imminente nous éloigne du péché. Car, dit très-bien saint Jérôme, la brièveté de la vie est la condamnation du péché. Celui, en effet, qui sait que la fin de sa vie approche rapidement, qu'il sera dans peu traduit au tribunal du souverain Juge, et que dans ce jugement sera rendue une sentence pour l'éternité, c'est-à-dire qui décidera de son malheur ou de son bonheur éternel, un tel homme ira-t-il, pour jouir d'une vie misérable et fugitive, sacrifier son éternelle félicité, et ne le verra-t-on pas plutôt à tout moment se préparer à ce compte redoutable? C'est ce que nous apprend l'exemple du saint roi Ezéchias. Il était encore à la fleur de l'âge lorsque le Seigneur le fit avertir de sa mort prochaine. Aussitôt il se mit en prière, et obtint à force de larmes de vivre encore quinze ans. Mais il avait appris à connaître la brièveté de la vie, et voici comment il déclare vouloir employer les années que Dieu lui donne : « Je repasserai devant vous, dit-il, toutes mes années dans l'amertume de mon âme, » *Is. xxxviii*, c'est-à-dire, je laverai de mes larmes, j'expierai par une continuelle pénitence les fautes de ma jeunesse et mes ignorances, afin que vous me trouviez pur et préparé au jour où vous avez résolu de m'appeler à votre tribunal. Ensuite il commence à raisonner ainsi avec Dieu : « Seigneur, si telle est ma vie, si tel est le souffle qui m'anime, vous me châtierez et vous me rendrez la vie, » etc., c'est-à-dire, si la vie de l'homme est si courte et si fugitive, si elle est sujette à tant de peines et de misères, si les plaisirs d'un moment sont arrosés de tant de larmes, par cette considération vous avez corrigé ma négligence, et vous m'avez amené à embrasser une conduite plus sainte; et ainsi se changera en paix mon amertume la plus amère. D'autres traduisent plus

clairement ces dernières paroles : *Cette amertume très-amère tournera à mon salut*, c'est-à-dire, de ces larmes amères je retirerai des fruits très-doux de vie et de justice. Averti par cette amertume de la maladie et de la mort, que j'ai vue de si près, je consacrerai le reste de ma vie à l'observation fidèle de vos commandements : de cette sorte j'obtiendrai par votre grâce la paix intérieure pendant la vie et l'héritage éternel après ma mort. Telle est la conclusion que ce saint roi tira de la brièveté et de la misère de la vie; tel est l'enseignement que veut aussi nous donner le Seigneur en faisant la vie si courte.

Donc, mes frères, se nourrir de ces pensées, les repasser dans son esprit, recueillir avec le pieux roi Ezéchias ces saintes leçons, c'est faire preuve de prudence, c'est agir en homme sage, qui, s'étant mis sous les yeux la fin de sa vie, dirige vers ce but toutes ses actions. Telles étaient les pensées et les réflexions que Moïse souhaitait aux Israélites : « Plaise à Dieu, disait-il, qu'ils deviennent sages, qu'ils comprennent et prévoient leurs fins dernières, » *utinam saperent, et intelligerent, et novissima provide- rent*, Deut. xxxii. C'est là la suprême sagesse, fruit de la considération de notre dernière fin et des misères de la vie; elle nous apprend, comme nous le disions en commençant, à mépriser le monde et, par la connaissance de nous-mêmes, à déposer tout orgueil et toute pensée ambitieuse.

Il en est, cependant, que la crainte de la mort trouble à un tel point, qu'ils ne veulent pas même y penser ni en entendre parler; comme ce seul mot les bouleverse et leur inspire une sorte d'horreur, ils ont le plus grand soin d'en détourner leurs pensées. On pourrait leur demander pourquoi ils redoutent si fort ce qui est naturel, de tous les jours, inévitable. « Car, dit saint Cyprien, Dieu a donné cette loi au monde, que toute chose, après avoir eu son lever, ait son coucher, après avoir crû, vieillisse; que ce qui a des forces les perde, du volume, s'use, pour finir ensuite. » Si donc tel est l'effet de l'habitude, qu'elle familiarise même avec les grandes choses, pourquoi ce que nous voyons tous les jours excite-t-il notre étonnement? Pourquoi avons-nous tant d'horreur d'une chose dont nous portons la cause en nous-mêmes?

Car nous sommes composés d'éléments qui se combattent, et cette lutte funeste produit la mort. La chaleur naturelle consume la substance de notre corps, comme une lampe allumée consume l'huile, sans que les aliments destinés à réparer ces pertes aient assez de vertu pour une juste compensation : pourquoi donc craignons-nous toujours ce que nous souffrons toujours ?

Ici quelqu'un dira peut-être que l'objet de son appréhension, ce n'est pas la dissolution du corps, conséquence nécessaire de sa nature, mais le sort éternel de l'âme qui doit être jugée aussitôt, selon la parole de l'Apôtre : « C'est une loi immuable que tout homme meure une fois, et soit jugé ensuite, » *Hebr. ix, 27*. A la bonne heure ! Mais s'il en est ainsi, ce n'est pas la mort, qui n'a rien de vraiment malheureux, mais la mauvaise vie, qu'il faut craindre. Quand la vie est sainte, la mort, loin d'être redoutable, est plutôt à désirer, comme faisait saint Paul, qui disait : « Il me tarde de mourir pour être avec Jésus-Christ, » *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, Philip. i, 23*. On raconte même de quelques saints personnages qu'ils désiraient mourir, et se résignaient à vivre. Et saint Grégoire le théologien, dans l'oraison funèbre de sa pieuse sœur, dit qu'elle brûlait d'un si grand désir de voir le céleste Epoux, qu'elle souhaitait de mourir avec autant d'ardeur que d'autres souhaitent de vivre. On voit par là quelle est la folie d'un grand nombre, qui redoutent ce qui n'est pas à craindre, et n'ont que peu de souci de ce qui devrait le plus les inquiéter, savoir, de leur mauvaise vie. Tous ceux qui marchent dans les ténèbres, c'est-à-dire qui sont privés de la lumière divine, ont cela de particulier, qu'ils craignent des dangers imaginaires et méprisent les dangers véritables. De même que, dans l'obscurité de la nuit, des troncs d'arbre, l'épaisseur des bois, la pointe d'un rocher et autres choses semblables, présentant des formes fantastiques et terribles, effrayent les hommes sans expérience, lesquels, dans leur trouble, ne font nulle attention aux brigands cachés peut-être tout auprès : ainsi, dans la vie ordinaire, des choses vaines, semblables à ces visions qui troublent le repos des nuits, apparaissent à des hommes privés de la divine lumière ; dans leur ardeur à les éviter, ils n'aperçoivent pas le véritable et

éternel malheur, et s'y jettent en aveugle. A ces hommes inattentifs aux dangers réels, et alarmés par des chimères, qui ne veulent pas entendre parler de la mort, je tiendrai ce langage : Si vous regardez la destruction du corps comme si effroyable que vous ne puissiez pas même en soutenir la pensée, que sera-ce, je vous le demande, de souffrir toujours ce dont la seule pensée vous révolte? Il me semble que cette considération devrait porter ces hommes lâches et délicats à pratiquer généreusement la piété et la vertu, pour avoir moins de raison de craindre si fort le dernier jour. Or, il n'y a rien qui nous y prépare mieux que de nous en souvenir continuellement. « Ce n'est pas vivre pieusement, dit saint Jean Climaque, que de ne pas regarder chaque jour comme le dernier de notre vie. » Le chrétien qui aura ce souvenir présent, secouera toute torpeur, toute négligence, et se préparera soigneusement à la venue du Seigneur.

Que telle soit notre vie, mes frères, que telles soient nos pensées; mettons souvent devant nos yeux les considérations que ce sujet nous a inspirées, afin qu'au jour où le Seigneur viendra, il nous trouve, comme il a trouvé les vierges sages, veillant et la lampe pleine d'huile, et qu'ainsi daigne, dans sa clémence, nous admettre aux noces éternelles de l'Agneau Celui qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

La vie humaine est exposée à diverses calamités, telles que la famine, la peste, les maladies, les guerres civiles ou extérieures; les prédicateurs doivent faire servir ces circonstances au salut des âmes, en excitant les hommes à la pénitence et à la haine du péché. C'est pourquoi j'ai cru utile de donner ici un résumé des pensées que les ministres de la parole de Dieu peuvent, lorsqu'il survient quelque fléau, suggérer à leurs auditeurs. J'emprunte ces pensées surtout à la sainte Ecriture, et je me contente de les transcrire les unes à la suite des autres, laissant aux prédicateurs eux-mêmes le soin de les développer et de les mettre en œuvre. (*Note de l'auteur.*)

SERMON

A L'OCCASION DE QUELQUE CALAMITÉ PUBLIQUE, TELLE QUE PESTE,
FAMINE, ETC.

Tantummodo vos cognovi ex omnibus cognationibus terræ : idcirco visitabo super vos omnes iniquitates vestras.

Je n'ai connu que vous de toutes les nations de la terre : c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. *Amos, III, 2.*

Parmi les tristes erreurs qui désolent le monde, mes très-chers frères, il faut mettre au premier rang l'aveuglement déplorable qui rapporte les diverses calamités de la vie, non pas à Dieu qui gouverne l'univers, mais à la nature, à la fortune, au hasard, ou même aux astres : ainsi, l'inondation qui nous afflige en ce moment, quelques-uns l'attribuent à l'influence des astres et des planètes. Cette persuasion a pour effet de rendre nos maux inguérissables, puisque les châtimens divins destinés à en être les remèdes, restent sans efficacité. Or, quelle espérance peut-on concevoir du salut d'un homme gravement malade, s'il n'éprouve aucun soulagement des remèdes employés? Tel est notre état : en vain le céleste Médecin nous envoie-t-il, pour nous guérir, le remède des afflictions, nous n'en devenons pas meilleurs que par le passé. Dieu s'en plaint souvent par la bouche des prophètes : « On s'est fatigué à la nettoyer, dit Ezéchiel; mais la rouille y est entrée si profondément, qu'elle n'a pu même en sortir par le feu, » *Ezech. XXIV, 12.* « C'est en vain, dit le Seigneur dans Jérémie (II, 30), que j'ai frappé vos enfants; ils n'ont pas profité du châ-

timent. » Et ailleurs, le Prophète parlant à Dieu : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont pas senti ; vous les avez brisés de coups, et ils n'ont pas voulu se soumettre, » *Jerem. v, 3*. La cause de cet endurcissement, c'est la fausse persuasion que les calamités publiques viennent, non de Dieu qui punit nos crimes, mais du cours ordinaire de la nature.

Cette erreur étant la source des plus grands maux, j'ai cru faire une chose utile pour vous, mes frères, en travaillant à la combattre au moyen de passages très-clairs de la sainte Ecriture, et en vous montrant que tous les fléaux qui affligent la terre ont leur principe, non dans le hasard ou la mauvaise fortune, mais dans la divine providence, qui punit les hommes coupables pour les rendre meilleurs. C'est ce que le Seigneur déclare par les paroles de mon texte : « Je n'ai connu que vous de toutes les nations : c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. » Mais pour traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, implorons le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria*.

Afin de remplir mon dessein, je mettrai sous vos yeux, en les appuyant du témoignage de nos saintes Ecritures, cinq vérités qui s'enchaîneront mutuellement, et vous feront clairement comprendre dans quel funeste aveuglement le monde est plongé.

I.

La première de ces vérités est que tous les malheurs qui arrivent dans le monde sont envoyés ou permis par le Seigneur. Ecoutez-le parler dans Isaïe : « Je suis le Seigneur, dit-il, et il n'y en a point d'autres ; c'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fait la paix et qui crée les maux ; je suis le Seigneur qui fait toutes ces choses. » *Ego Dominus, et non alter, formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum : ego Dominus faciens omnia hæc*, Isaï. *xlv, 7*. Et dans Amos : « Y aura-t-il dans la ville quelque mal qui ne vienne pas du Seigneur ? » *Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit*, Amos, *iii, 6*. Et dans le cantique de Moïse : « C'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, et c'est moi qui guéris. » *Ego occidam, et ego vivere faciam ; percutiam, et ego sanabo*, Deuter. *xxxii, 39*.

Paroles que la pieuse Anne ne fait guère que répéter quand elle dit : « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie, qui conduit aux enfers et qui en retire. C'est le Seigneur qui fait le pauvre et qui fait le riche ; c'est lui qui abaisse et qui élève. » *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit. Dominus pauperem facit et ditat, humiliat et sublevat*, I Reg. II, 6, 7. Non-seulement les grandes choses, mais les plus petites aussi sont l'objet des soins de la divine providence, comme l'atteste la vérité elle-même dans ce passage de saint Luc (chap. XII, 6, 7) : « N'est-il pas vrai que cinq passereaux se donnent pour deux oboles? Et néanmoins il n'en est pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. » *Nome quinque passeræ veneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo. Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt*. Chose étonnante ! les sages de l'antiquité enseignaient la même doctrine sur l'universelle sollicitude de la providence divine. Euripide ayant écrit que Dieu prenait soin des grandes choses, mais qu'il négligeait les petites, Plutarque voulait qu'on corrigeât ce vers, parce que, disait-il, aucune chose, ni grande, ni petite, n'échappe à la sagesse de la divine providence. Si un philosophe païen parlait ainsi, quels ne doivent pas être les sentiments d'un chrétien qui adore un Dieu incarné et crucifié pour notre amour? Les choses elles-mêmes que dans le langage vulgaire on attribue au hasard sont du ressort de la providence et du gouvernement de Dieu, comme le démontre abondamment saint Augustin dans la *Cité de Dieu*. Qui n'attribuerait à la fortune l'événement qui est ainsi raconté au troisième livre des Rois : « Il arriva qu'un homme ayant tendu son arc, tira une flèche au hasard, et elle vint percer le roi d'Israël entre le poumon et l'estomac? » III Reg. XXII, 34. Eh bien ! tout le contexte indique clairement que le doigt de Dieu dirigeait cette flèche.

Et cependant nous voyons tous les jours des hommes qui sont dans l'illusion sur cette vérité, et rapportent tout ce qui arrive à la nature ou au hasard. De là ces paroles de saint Augustin : « Personne de ceux qui souffrent l'adversité n'attribue son malheur à ses péchés. A ses yeux, ce qu'il souffre était inévitable,

ses fautes n'y sont pour rien. C'est pourquoi on ne croit plus que Dieu punisse les péchés, parce que, quand il punit, on ne le remarque pas.» C'est contre eux que s'élève Jérémie, pleurant, dans ses *Lamentations*, le malheur et la ruine de son peuple, et se plaignant du manque de foi de ceux qui attribuaient ces calamités, non à la divine providence, mais aux caprices du sort : « Qui est celui qui a dit qu'une chose pût se faire sans que le Seigneur l'ait commandée? Est-ce que les maux et les biens ne sortent pas de la bouche du Très-Haut? Pourquoi l'homme murmure-t-il pendant sa vie, l'homme qui souffre pour ses péchés? » *Thren.* III, 37 seq. Le Seigneur lui-même dit dans Sophonie : « Je visiterai dans ma colère ceux qui se reposent sur leur lie, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal, » *Sophon.* I, 12. J'ai rassemblé tous ces témoignages, mes frères, afin de bien graver dans vos esprits la pensée du saint homme Job : « Le mal ne sort pas de la poussière, le châtement ne germe pas du sol. » Ce pieux patriarche indique par-là que tout ce qui arrive dans le monde vient moins des causes inférieures que de la cause première qui régit toutes choses et ne fait pas défaut au plus faible des insectes, à la plus petite des fourmis. Telle est la première proposition, ou plutôt la première vérité.

II.

La deuxième proposition, non moins certaine que la première, c'est que le Seigneur, dans les coups dont il nous frappe, se montre tantôt un juge plein de sévérité, et tantôt un père plein de clémence, tantôt a pour nous les sentiments d'un ami, et tantôt ceux d'un ennemi. Il paraît sous ce dernier aspect dans Jérémie : « Je vous ai frappé en ennemi, dit-il, je vous ai châtié cruellement. » *Plaga inimici percussi te, castigatione crudeli*, *Jerem.* XXX, 14. C'est ce qui arriva quand Jérusalem fut dévastée; on vit alors s'accomplir ce que raconte le même prophète de la fureur des soldats, qui « abusèrent des jeunes gens par un crime abominable, et humilièrent les femmes dans Sion, » *Thren.* V, 11, 13. Cette plaie, qui atteint plutôt l'âme que le corps, est d'un juge irrité. Parlerai-je de ceux que Dieu condamna dès cette vie à commencer

en quelque sorte à souffrir le supplice de l'enfer. Tel fut l'impie Antiochus, roi de l'Asie, qui dévasta la ville sainte et le temple; tels furent les deux Hérodes, et celui qui ordonna le massacre des Saints-Innocents, et celui qui fit périr l'apôtre saint Jacques : leur supplice commença en cette vie pour se consommer dans l'autre. Au temps même où nous vivons, il y a sur la terre, je n'en doute pas, des hommes frappés de la même peine : Dieu les a affligés de maladies cruelles, et ils ne cessent de l'offenser soit par leur impatience, soit autrement; pour eux l'affliction n'est pas pour le repentir et la pénitence, mais pour la révolte ou la négligence de la vie.

Dieu nous châtie aussi en père, afin de nous ramener par l'affliction à de meilleurs sentiments. Il nous dit au Psaume quatre-vingt-huitième : « Si ses enfants abandonnent ma loi, et s'ils ne marchent point dans mes préceptes..., je visiterai avec la verge leurs iniquités et je punirai leurs péchés..., mais je ne retirerai point de lui ma miséricorde, et je ne manquerai point à la vérité des promesses que je lui ai faites. » *Si dereliquerint filii ejus legem meam, et in judiciis ejus non ambulaverint..., visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum*, Ps. LXXXVIII, 31, 33. Ecoutez Jérémie : « Vous m'avez châtié et j'ai été instruit par mes maux, comme un jeune taureau indompté, » *Jerem. xxxi, 18*, que vous avez contraint à l'obéissance par de durs travaux. Ecoutez-le Seigneur lui-même dans Isaïe : « L'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit, » *Tantum modo sola vexatio intellectum dabit auditui*, Is. xxviii, 19. Et ailleurs : « Faisons grâce à l'impie, et il n'apprendra point à être juste. » *Misereamur impio, et non discet justitiam*, Is. xxvi, 10. Nous voyons par-là que ces châtiments ne sont pas ceux d'un juge irrité, mais d'un bon père qui les destine à notre utilité. Aussi ne faut-il pas nous étonner que le Prophète, ayant en vue ces avantages, demande au Seigneur de réveiller par l'affliction notre paresse et notre langueur. « Couvrez, dit-il, leur visage de confusion, et ils chercheront votre nom, Seigneur. » *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine*, Ps. LXXXII, 17. Instruits par le malheur, ils lèveront les yeux vers celui qui les frappe. Certes, jamais le Psalmiste

n'aurait fait une prière semblable, s'il n'avait pas été persuadé que ces sortes d'afflictions sont utiles au salut. Aussi l'Apôtre atteste que le Seigneur a envoyé aux Corinthiens pour leur salut diverses calamités, et que plusieurs même ont été atteints par la mort : « Lorsque nous sommes jugés de la sorte, dit-il, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » *Dum judicamur autem, a Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Nous trouvons sur ce sujet un beau témoignage dans le deuxième livre des Macchabées : « Je conjure, dit l'Écrivain sacré, ceux qui liront ce livre, de ne point se scandaliser de tant d'horribles malheurs, mais de considérer que tous ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation. Car c'est la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, de ne pas les laisser longtemps vivre selon leurs désirs, mais de les châtier promptement. En effet, le Seigneur n'agit pas à notre égard comme à l'égard des autres nations, qu'il souffre avec patience, se réservant de les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera arrivé ; il n'attend pas de même pour nous punir que nos péchés soient montés à leur comble. C'est pourquoi il ne retire jamais de nous sa miséricorde, et parmi les maux dont il afflige son peuple, il ne l'abandonne point. » *Il Macch. vi, 12-16.* La vérité de ces pensées est confirmée par les paroles mêmes de mon texte : « Je n'ai connu que vous, dit le Seigneur, entre toutes les nations de la terre : c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. »

Tous ces témoignages de la sainte Ecriture nous montrant dans les afflictions un soin paternel de la bonté de Dieu, que nous reste-t-il, mes frères, sinon à croire qu'en effet il nous envoie pour notre salut les maux que nous souffrons, et par conséquent à les recevoir avec les sentiments de la pieuse Judith, « considérant que ces supplices mêmes sont moindres que nos péchés, croyant que ces fléaux dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre, » *reputantes peccatis nostris hęc ipsa supplicia minora esse, flagella Domini, quibus quasi servi corripimur, ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus,* Judith viii, 27.

Mais si le châtement de nos péchés atteste la miséricorde paternelle de Dieu à notre égard, par contre il faut regarder comme une marque de sa colère qu'il épargne les pécheurs obstinés dans leurs crimes. Le Seigneur menace de ce malheur plus grand que tous les autres les Juifs ingrats : « Je ne punirai point, dit-il, vos filles de leur prostitution, ni vos femmes de leurs adultères. » *Non visitabo super filias vestras cum fuerint fornicatæ, et super sponsas vestras cum adulteraverint*, Ose. iv, 14. Et le Psalmiste : « Le pécheur a irrité le Seigneur ; le Seigneur, dans sa colère, ne le punira point. » *Exacerbavit Dominum peccator, secundum multitudinem iræ suæ non quæret*, Ps. ix, 4, c'est-à-dire, Dieu est tellement irrité contre lui, qu'il ne le punira point dans la vie présente, pour le châtier beaucoup plus sévèrement dans la vie future. Ainsi, c'est une grande punition pour le pécheur d'échapper ici-bas à toute punition, et c'est une grande grâce que Dieu lui fait de lui infliger ici-bas un châtement qui finit, pour lui épargner un éternel supplice. De là cette prière de saint Bernard : « Seigneur, déployez contre moi vos rigueurs en cette vie, mais épargnez moi dans l'autre. » *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.*

III.

La troisième proposition n'est pas moins véritable, savoir, que les calamités générales sont envoyées de Dieu pour punir les péchés des hommes. Car on sait que Dieu envoie des malheurs particuliers et individuels à certains justes, comme il l'a fait pour Job et pour Tobie, afin d'éprouver la foi et la patience de ces saints personnages, et d'en faire pour les autres hommes des modèles de ces vertus. Il ne s'agit donc pas des afflictions particulières, mais des fléaux publics que le Seigneur fait fondre sans délai sur des nations coupables, comme nous l'apprennent ces mémorables paroles de Moïse : « Vous saurez que le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu fort et fidèle, qui garde son alliance et sa miséricorde jusqu'à mille générations envers ceux qu'il aime; et qui au contraire punit promptement ceux qui le haïssent, en sorte qu'il ne diffère point de les perdre entièrement et de leur rendre sur-le-champ ce qu'ils méritent, *Deuter. vii, 9.* » Ce passage vous ap-

prend que les pestes, les famines, les naufrages, les guerres, les dévastations et la destruction elle-même de l'univers arrivent à cause des iniquités des hommes. De là ces paroles du Seigneur : « La fin de toute chair est résolue dans mes desseins. » *Finis universæ carnis venit coram me*, Genes. vi, 13. Et il en donne aussitôt la cause : « La terre est remplie par eux d'iniquité, et je les exterminerai avec la terre. » *Repleta est terra iniquitate a facie eorum, et ego disperdam eos cum terra*, ibid. Cela est vrai surtout de la stérilité qui désole souvent les campagnes, au témoignage du prophète Osée, qui s'exprime ainsi : « Ecoutez la parole du Seigneur, enfans d'Israël; car le Seigneur va entrer en jugement avec les habitants de la terre, parce qu'il n'y a point de vérité, qu'il n'y a point de miséricorde, qu'il n'y a point de connaissance de Dieu sur la terre. Les outrages, le mensonge, l'homicide, le larcin et l'adultère s'y sont répandus comme un déluge, et l'on y a commis meurtres sur meurtres. C'est pourquoi la terre sera désolée, et tous ceux qui y habitent tomberont dans la langueur, jusqu'aux bêtes de la campagne et aux oiseaux du ciel, et les poissons mêmes de la mer seront enveloppés dans cette ruine, » *Ose. iv, 1 seq.* Jérémie tient le même langage : « Jusques à quand la terre pleurera-t-elle? Jusques à quand toute l'herbe des campagnes sera-t-elle desséchée à cause de la méchanceté de ceux qui l'habitent? Il n'y a plus de bêtes, ni d'oiseaux, parce qu'ils ont dit : Le Seigneur ne verra point la fin de notre vie, » *Jerem. xii, 4.* Et un peu plus loin : « Parole du Seigneur à Jérémie touchant la sécheresse. La Judée est dans les larmes; les portes de Jérusalem sont tombées par terre, et sont couvertes de ténèbres, et le cri de la ville est monté au ciel. Les plus grands ont envoyé à la fontaine ceux qui étaient au-dessous d'eux; ils y sont venus pour y puiser de l'eau, et ils n'en ont point trouvé; ils ont remporté leurs vases vides; ils ont été tous confus et affligés, et ils ont couvert leurs têtes. Les laboureurs sont dans la consternation à cause de la stérilité de la terre et de l'absence de pluie; il se couvrent la tête. La biche s'est déchargée de son faon dans la campagne, et elle l'a abandonné, parce qu'elle ne trouve point d'herbe. Les onagres montent sur les rochers: ils attirent l'air comme les dragons;

leurs yeux sont tout languissants et comme morts, parce qu'il n'y a point d'herbe. Si nos iniquités rendent témoignage contre nous, faites-nous grâce néanmoins, Seigneur, à cause de votre nom, car nos révoltes sont grandes, et nous avons péché contre vous. »

Jerem. xiv. 4-7.

Que dirai-je de la stérilité qui dura trois ans et six mois au temps du prophète Elie? *Reg. ix.* Est-ce que le Seigneur ne l'a pas envoyée, à la prière d'Elie, à cause des iniquités des hommes? Sachant que l'univers et ceux qui l'habitent avaient été créés pour connaître, aimer et servir leur Auteur, et pratiquer la justice et la piété, et voyant les hommes, avides des choses terrestres, ne songer à rien moins qu'à ce pour quoi ils avaient été mis au monde, le saint Prophète crut qu'il n'y avait plus aucune raison qu'ils continuassent d'exister, puisqu'au lieu d'adorer le souverain Seigneur de toutes choses, ils l'offensaient par leurs crimes. C'est pourquoi il conjura Dieu de commander aux nuées du ciel de ne plus s'épancher sur la terre, afin que la disette et la famine fissent disparaître peu à peu de la terre les impies et les méchants.

IV.

La vérité de la troisième proposition étant établie, la quatrième s'ensuit nécessairement, savoir, que l'unique remède de tous les fléaux publics c'est la pénitence et la détestation des péchés qui ont provoqué la colère de Dieu et attiré ces châtimens. Aussi le prophète Jérémie, après avoir pleuré la ruine du peuple, se hâte d'indiquer le seul moyen de salut qui reste encore : « Examinons avec soin nos voies, dit-il ; cherchons le Seigneur et retournons à lui. » *Scrutemur vias nostras ; quæramus et revertamur ad Dominum, Thren. iii, 40.*

Il est louable, sans doute, d'ordonner alors des prières publiques et des processions solennelles ; mais ces actes de piété ne suffisent pas, si nous n'ajoutons à la prière la pénitence et la fuite des péchés, comme l'atteste à chaque page la sainte Ecriture. Ecoutez Jérémie : « Nous avons agi injustement, nous nous sommes attiré votre colère : c'est pourquoi vous êtes devenu inexorable. » *Nos*

inique egimus et ad iracundiam provocavimus : idcirco tu inexorabilis es, Thren. III, 42; et plus loin : « Vous avez mis une nuée au-devant de vous, afin que la prière ne passe point. » *Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio*, ibid. 44. Quelle est cette nuée qui empêche l'efficacité de la prière? Le Prophète royal nous l'apprend, quand il dit : « Si j'ai vu l'iniquité au fond de mon cœur, le Seigneur ne m'exaucera pas. » *Iniquitatem si aspexi in corde meo, non exaudiet Dominus*, Ps. LXV, 48. Ecoutez Isaïe : « Lorsque vous étendrez vos mains vers moi pour prier, je détournerai mes yeux de vous, parce que vos mains sont pleines de sang, » *Isai. I, 15*, c'est-à-dire de haines et d'inimitiés. Ecoutez Job : « Quel sera l'espoir de l'hypocrite qui exerce la rapine? Dieu prête-t-il l'oreille à ses gémissements au jour où l'angoisse tombe sur lui? » *Job. XXVII, 8*. Cette pensée est confirmée par un passage de Jérémie, où le Seigneur fait ainsi parler les méchants : « Levez-vous pour nous délivrer. Où sont les dieux que vous vous êtes faits? Qu'ils se lèvent et vous délivrent, maintenant que vous êtes dans l'affliction, » *Jerem. II, 27, 28*. Mais quoi de plus formidable que cette sentence des Proverbes : « Quiconque détourne l'oreille pour ne point écouter la loi, sa prière même sera en abomination. » *Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis*, Prov. XXVII, 9.

Il faut donc, aux prières publiques, joindre une pénitence sincère et la fuite des péchés qui ont provoqué la colère de Dieu. Prenons pour modèle les Ninivites. Non-seulement ils crièrent avec une grande piété vers le Seigneur, mais ils renoncèrent aussi à leurs désordres accoutumés, et c'est cela surtout qui apaisa le Seigneur et changea sa colère en miséricorde. Voici ce que nous lisons au livre de Jonas : « Dieu considéra leurs œuvres; il vit qu'ils s'étaient convertis, en quittant leur mauvaise voie; et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avait résolu de leur faire. » *Et vidit Deus opera eorum, quia conversi sunt de via sua mala; et misertus est Deus super malitiam, quam locutus fuerat ut faceret eis, et non fecit*, Jon. III, 40. Ce n'est donc pas assez, pour être délivré d'un fléau, que les fidèles rassemblés en grand nombre adressent au ciel des prières publiques. Car ce

fléau nous désole, parce qu'il y a parmi nous beaucoup de haines et d'inimitiés. Il nous désole, parce que le mensonge et le parjure se multiplient. Il nous désole, parce que nous n'entendons autour de nous que détractions et médisances. Il nous désole, parce qu'un grand nombre retiennent injustement ou ravissent le bien d'autrui. Il nous désole, parce que beaucoup d'hommes intentent des procès injustes et les soutiennent par le mensonge. Il nous désole, parce que beaucoup tendent des pièges à la vertu des épouses. Il nous désole enfin, parce que la plupart répètent que ces maux arrivent, non à cause de leurs iniquités, mais à cause des iniquités de leurs frères. L'un se rejette sur les péchés des juges, l'autre sur ceux des avocats, un autre sur ceux des greffiers, un autre sur ceux des marchands; nul ne songe aux siens propres. Pour moi, je serais porté à croire que ces fléaux ont pour cause principale cet amour-propre si aveugle pour ses propres fautes et si clairvoyant pour celles des autres. Tant que nous ne bannirons pas du milieu de nous de pareils désordres, nous fatiguerons vainement de nos prières les oreilles de Dieu. De là ces paroles du Sauveur : « Tous ceux qui me disent : « Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux; mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père. » *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum caelorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, Matth. vii, 21.*

V.

Reste la cinquième et dernière proposition, la plus terrible de toutes, savoir que la marque la plus certaine de la réprobation, c'est de ne pas s'amender sous la verge des châtimens divins. Nous allons en démontrer la vérité par des témoignages manifestes de la sainte Ecriture.

Citons d'abord cette belle parabole où Dieu compare son peuple à une vigne qui, n'ayant porté aucun fruit malgré les soins du vigneron, est abandonnée par son maître en proie aux bêtes sauvages et aux oiseaux du ciel. « J'en arracherai la haie, dit le Seigneur, et elle sera exposée au pillage; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds. Je l'aban-

donnerai, et elle ne sera ni taillée, ni cultivée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle, *Isai. v, 5-6*. L'Arbitre souverain de l'univers fait ce que les hommes ont coutume de faire quand ils possèdent un vignoble stérile : ils cessent de le cultiver. Ainsi encore les médecins, tant qu'un malade leur laisse quelque espoir, lui interdisent avec rigueur tout aliment qui pourrait lui nuire; n'espèrent-ils plus le guérir, ils lui permettent de manger tout ce qui lui plaît. C'est ce qu'insinue cette menace du Seigneur : « Mon peuple n'a point écouté ma voix, et Israël ne s'est point appliqué à m'entendre : c'est pourquoi je les ai abandonnés aux désirs de leur cœur, et ils marcheront dans la voie de leurs conseils, » *Ps. LXXX, 12, 13*. Et dans Zacharie : « Je ne serai plus votre pasteur; que ce qui se meurt, achève de mourir; que ce qu'on égorge, soit égorgé, et que ceux qui échapperont du carnage, se dévorent les uns les autres. *Non pascam vos : quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui*, Zachar. xi, 9.

Pourrais-je oublier ces paroles du Seigneur dans Jérémie : « O prophète, je vous ai établi sur ce peuple pour le mettre à la dernière épreuve, pour sonder leurs voies et leurs désirs, et pour les connaître. Les princes mêmes d'entre eux se sont détournés du chemin; leurs démarches sont pleines de déguisement; ce n'est que de l'airain et que du fer, et ils se sont tous corrompus. Il a été inutile de souffler le creuset; le plomb s'est consumé dans le feu; la fusion sera inutile, car leurs malices n'ont point été consumées. Appelez-les un faux argent, parce que le Seigneur les a rejetés, » *Jerem. vi, 27-30*. Et dans Ezéchiël : « Votre impureté est exécration, parce que j'ai voulu vous purifier et que vous n'avez point quitté vos ordures; mais vous ne deviendrez point purs non plus, avant que j'aie satisfait sur vous mon indignation, » *Ezech. xxiv, 13*. Et au verset précédent : « On a fait beaucoup d'efforts pour la nettoyer, mais la rouille l'a tellement pénétrée, que le feu lui-même n'a pas réussi à l'en faire sortir. » Les anges tiennent le même langage dans Jérémie : « Nous avons soigné Babylone, et elle n'a point été guérie; aban-

donnons-la. et que chacun de vous retourne en son pays, parce que la condamnation qu'elle mérite est montée jusqu'au ciel et s'est élevée jusqu'aux nues, » *Jerem.* II, 9. « Ils ont été dispersés, dit encore le Psalmiste, mais sans se repentir de leurs iniquités, » *Ps.* xxxiv, 16. Plaise à notre Seigneur Jésus-Christ qu'on ne puisse jamais nous appliquer justement ces passages, à nous que tant de calamités n'ont pas rendus meilleurs, et qui sommes toujours enfoncés dans la même lie du péché, parce que nous fermons l'oreille aux menaces du Seigneur, ne voulant pas croire que ce sont nos crimes qui nous ont mérité les maux que nous souffrons.

Par suite de cet étrange aveuglement, les hommes ne s'amendent point quand Dieu les châtie, que dis-je? ils deviennent souvent pires par leur impatience. « O prodige, s'écrie saint Jean Chrysostome, la peine ne corrige plus, et le malheur provoque l'homme au péché. » Qu'arrive-t-il? Le même saint docteur nous l'apprend aussitôt : « Ainsi, dit-il, s'augmente chaque jour la matière de notre châtement. » Il arrive encore ce dont le Seigneur se plaint par la bouche d'Isaïe : « Jusques à quand vous frapperai-je, vous qui continuez à pécher? » *Isai.* I, 5. Tant de fois châtiés, les Juifs ne se corrigeaient pas, mais continuaient de commettre fautes sur fautes, et d'exciter à les punir le juste Juge de tous les hommes. Ainsi s'augmentait la matière de leur châtement.

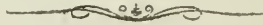
Chose étonnante! Les Juifs qui étaient si rebelles à Dieu que le Seigneur dit d'eux : « Je fus pendant quarante ans en colère contre cette race, et j'ai dit : « Le cœur de ce peuple est toujours dans l'égarement, » *Ps.* xciv, 10, les Juifs cependant, lorsque Dieu les frappait, instruits par le châtement¹, renonçaient aux idoles et imploraient son secours, comme nous le voyons au livre des Juges. De là ces paroles du Psalmiste : « Lorsqu'il les faisait mourir, ils le recherchaient, et ils retournaient à lui, et ils se hâtaient de venir le trouver. » *Cum occideret eos, quærebant eum; et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum,* *Ps.* LXXVII, 34.

¹Le P. Grenade semble oublier ce qu'il vient de dire à la fin de l'alinéa précédent. Au reste, les deux assertions sont parfaitement vraies.

Et nous qui vivons, non sous la loi, comme eux, mais sous la grâce, tant de fléaux que Dieu nous envoie ne nous rendent pas meilleurs ! Qui pourrait, en effet, compter les guerres, les famines, les pestes, les mortalités, les hérésies que l'on dirait sorties du gouffre de l'Érèbe en ce siècle malheureux et qui se sont, ô douleur ! répandues dans la plus grande partie du monde chrétien ? Qui est-ce qui ne redoute pas ce nouveau Nabuchodonosor, je veux dire le sultan des Turcs, à qui le Seigneur a donné tant de richesses et de soldats pour en faire l'instrument de ses vengeances contre nous ? Et cependant, malgré les maux qui nous menacent, ou plutôt qui nous accablent, à peine en est-il un seul de nous qui lève les yeux au ciel, et voie dans ces fléaux un signe de la colère de Dieu irrité par nos fautes. Ah ! mes frères, c'est le Prince des ténèbres qui nous aveugle ainsi, et qui nous empêche d'apercevoir et le bras de Dieu qui nous punit, et nos crimes qui arment ce bras vengeur, puisque les barbares eux-mêmes savent attribuer leurs maux aux iniquités qu'ils ont commises. Ainsi les matelots du vaisseau qui portait Jonas, persuadés que la tempête qui s'éleva tout-à-coup était envoyée de Dieu pour punir quelque grand crime de l'un des passagers, s'empressèrent de jeter le sort pour découvrir le coupable. Que dirai-je des barbares sur le rivage desquels saint Paul fut jeté par un naufrage ? L'Apôtre ayant ramassé quelques sarments pour se procurer du feu, une vipère en sortit et s'attacha à sa main ; à cette vue les barbares se dirent les uns aux autres : « Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine ne veut pas le laisser vivre. » *Utique homicida est homo hic, qui cum evaserit de mari, ultio non sinit eum vivere, Act. xxviii, 4.* Eh quoi ? mes frères, des barbares et des païens sont persuadés que c'est Dieu qui envoie aux hommes les malheurs qui leur arrivent pour les punir de leurs fautes, et nous, éclairés par la lumière de l'Évangile, nous ne le croyons pas, ou du moins nous n'en profitons pas pour devenir meilleurs ! C'est donc, comme je le disais tout à l'heure, une des marques les plus certaines de réprobation, de n'être pas amené à faire pénitence par les châtimens divins.

Que me reste-t-il, mes frères, qu'à vous prier et à vous con-

jurer, au nom de notre foi commune, au nom de votre salut, d'éviter un si grand malheur, et de méditer souvent l'avertissement de Jérémie cité plus haut : « Examinons nos voies; cherchons le Seigneur, convertissons-nous à lui, » *Thren.* III, 40. Car la pénitence seule apaise le Seigneur et change sa colère en miséricorde, selon la parole du même Prophète : « Si cette nation fait pénitence de son péché, je me repentirai aussi moi-même du mal que j'avais résolu de lui faire. » *Si pœnitentiam egerit gens illa a malo suo, agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei,* *Jerem.* XVIII, 8.



SERMONS

POUR

LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

AU SÉRÉNISSIME ET ILLUSTRISSIME

PRINCE HENRI,

CARDINAL DES QUATRE SAINTS-COURONNÉS, ARCHEVÊQUE D'ÉVORA,
INFANT DE PORTUGAL,

F. LOUIS DE GRENADE,

PERPÉTUELLE FÉLICITÉ EN JÉSUS-CHRIST.

Ils sont nombreux, Prince sérénissime et illustrissime Cardinal, les devoirs d'un bon pasteur : car il doit remuer toute pierre, essayer tous les moyens, et, selon le langage de l'Apôtre, « se faire tout à tous, pour arriver au salut de tous, » I *Cor.* ix, 22. Mais le premier de ces devoirs est celui que le Seigneur désigne par le prophète Jérémie, en disant : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de doctrine. » *Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina*, iii, 15. Ces pasteurs, ce furent surtout les apôtres du Seigneur Jésus, que nous voyons, au livre des Actes (chap. vi, 4 seq.), déléguer à des ministres inférieurs le soin des pauvres et des malades, et se réserver pour eux-mêmes le ministère de la parole et de la doctrine, attestant ainsi avec éclat que l'enseignement est le premier devoir de la charge apostolique. Tel est aussi le témoignage de saint Paul, qui est envoyé par Jésus-Christ, dit-il, non pour baptiser, mais pour évangéliser, I *Cor.* i, 17. Il confie la même fonction à son disciple Timothée, en lui disant : « Prêche la parole, insiste à temps et à contre-temps ; argumente, supplie, reprends en toute patience et doctrine, » II *Tim.*, iv, 2.

Marchant sur ces nobles traces, les Pères du quatrième concile de Carthage, alors que le souvenir du sang de Jésus-Christ et les exemples du saint Apôtre étaient encore récents et pleins de force, décrétèrent d'un commun accord que les pontifes des églises devaient, confiant à d'autres ministres le soin des pauvres et des veuves, se donner tout entiers à la lecture des saintes Lettres, à la prière et au ministère de la doctrine, de peur que l'exercice de la miséricorde ne fût pour eux un obstacle au devoir de l'enseignement. Aussi lisons-nous que dans les Eglises de l'Orient nul n'avait le droit de prêcher devant l'évêque, parce que c'était là une fonction proprement épiscopale. Et quand le pieux évêque d'Hippone, Valère, voulut que saint Augustin, à cause de sa rare doctrine, prêchât en sa présence dans l'église, beaucoup firent entendre des réclamations. Nous voyons par là combien c'est le devoir propre du pasteur d'apprendre au peuple qui lui est confié les préceptes et les enseignements de Jésus-Christ, puisque l'Eglise elle-même lui a ôté la pieuse fonction de nourrir les pauvres, pour ne point le distraire de la fonction plus haute d'instruire les fidèles. Le nom même de pasteur n'indique-t-il pas que c'est là le premier devoir de la sollicitude pastorale? Si un pasteur, en effet, doit procurer à ses brebis une nourriture abondante, ce devoir atteint également le pasteur de brebis spirituelles. Or, quelle est cette nourriture? Saint Jérôme, dans une lettre adressée à un de ses amis pour lui redemander quelques livres de piété, va nous l'apprendre : « Tu sais, mon ami, dit-il, que la nourriture de l'âme, c'est de méditer nuit et jour dans la loi du Seigneur. » Ainsi méditer la parole divine, l'offrir à l'intelligence et à la méditation des autres, c'est paître les âmes; car cet aliment spirituel nourrit l'âme humaine, la réjouit, l'éclaire, lui donne la force et la vigueur nécessaires à l'entretien et à la conservation de la vie de la grâce.

Ces réflexions, Prince sérénissime, ont un double but : d'abord de rappeler quel est le premier devoir du véritable pasteur, devoir négligé par beaucoup de pasteurs de nos jours, et ensuite de féliciter votre Altesse, qui fait tous ses efforts, et applique tous ses soins à procurer abondamment à ses ouailles l'aliment spirituel

de la doctrine. Autrefois le roi Saül, lorsqu'il était encore sous la conduite de l'esprit de Dieu, s'attachait tous les hommes courageux qu'il pouvait rencontrer, afin de combattre efficacement, avec tant de forces réunies, les ennemis du Seigneur : vous, vous nourrissez et formez des ministres de l'Évangile, afin de paître par eux le troupeau qui vous est confié et d'éloigner de lui les loups ravissants. Autrefois Paul se fit le gardien des vêtements de ceux qui lapidaient Etienne, afin de le lapider en quelque sorte par les mains de tous : vous, vous faites venir de tous côtés des ministres de la parole de Dieu, afin de prêcher la gloire de Jésus-Christ par la langue et la voix de tous. Je n'admire pas moins la sagesse des moyens dont, guidé par l'esprit de Dieu, vous vous êtes servi. Comprenant que les évêques n'auraient jamais assez de ministres de ce genre, s'ils ne les formaient et ne les nourrissaient, pour ainsi dire, dès le berceau, vous avez créé dans la ville d'Evora une académie qui, après de faibles commencements, est devenue si florissante, que le magnifique collège, qui en forme le couronnement, compte plus de cent trente membres dont l'entretien est assuré pour toujours par des revenus annuels dus à votre prévoyance et à votre libéralité. De ce séminaire de vertus et de belles-lettres sortent et se répandent dans tout le diocèse de nombreux prédicateurs; il y en avait, pendant le carême dernier, soixante qui annonçaient en même temps la parole de Dieu. Cet heureux succès ne faisant qu'enflammer votre zèle pour le salut des âmes, vous avez résolu, pour le prochain carême, d'en envoyer un plus grand nombre encore, qui, résidant dans la même paroisse depuis le commencement de l'Avent jusqu'à Pâques, pourraient travailler avec ardeur et plus efficacement encore, et par la prédication, et par les confessions, et par l'exemple de leurs vertus, au salut de tout votre troupeau. Oui, il nous est permis d'appliquer à notre temps la parole du Prophète : « La terre est remplie de la science du Seigneur, qui abonde comme les flots de la mer. » *Repleta est terra scientia Domini, sicut aquæ maris operientes.* Isai. XI, 9.

Ces merveilles, Prince sérénissime, suffisaient pour mettre le comble à votre gloire et assurer à votre nom l'immortalité; mais

votre sublime vertu n'a pu s'arrêter là : ce qui, pour d'autres pontifes, aurait marqué le terme de leurs travaux, n'est pour vous qu'un commencement qui excite votre ardeur. D'abord, vous avez jeté les fondements d'un séminaire, selon les prescriptions du concile de Trente, et votre sagesse, avec la bénédiction de Dieu, a pu lui assurer des revenus abondants : là sont nourris et religieusement élevés soixante jeunes gens, appliqués à l'étude des arts et de la théologie. Combien d'hommes savants et pieux sortiront de ce séminaire pour remplir les divers ministères ecclésiastiques, il est facile de le deviner. Ensuite, afin que rien ne manquât à votre académie, vous l'avez complétée par un vaste bâtiment partagé en trente chambres, et fourni de tout le mobilier nécessaire, où les scolastiques pauvres, s'ils viennent à tomber malades, sont soignés et très-convenablement traités. Enfin, pour ajouter quelque chose de plus grand que tout ce que je viens de dire, ces œuvres magnifiques, vous les appelez des témoignages, non de votre piété envers Dieu, mais de la bonté de Dieu envers vous, et loin qu'elles soient pour vous l'occasion du moindre sentiment de vanité, vous vous accusez vous-même d'ingratitude, comme si vous ne reconnaissiez pas assez les bienfaits du Seigneur. Ces souvenirs, Prince sérénissime, votre rare bienveillance leur donne pour moi un charme sans égal. Je les rapporte ici, afin que tous les évêques du monde, ayant devant les yeux vos exemples, voient clairement de quelle manière ils doivent régir et paître leurs brebis. A Dieu ne plaise que nous voulions, dans cette Préface, imiter ceux qui, pour s'attirer la faveur des grands, composent en leur honneur des louanges fausses ou exagérées, dont tout le monde voit le mensonge ! Les faits que je viens de rappeler sont à la connaissance et dans la bouche de tous, et il faudrait être bien imprudent pour y mêler ou un mensonge ou une hyperbole. D'ailleurs, je me suis proposé de faire, non une creuse amplification, mais un récit véridique, afin qu'une si grande vertu, qu'une si admirable sollicitude pastorale ne soit pas renfermée dans les bornes d'un siècle et d'un royaume, mais que la renommée en arrive aux siècles futurs et se répande, pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes, dans toutes les contrées du monde

chrétien. Puisqu'il en est ainsi, personne ne sera étonné, Prince sérénissime, que je dédie ces sermons sur les saints, fruit de mes longues veilles, à un Prince très-saint et très-religieux, à un Prince surtout qui, non content d'être un saint lui-même, s'efforce continuellement de rendre tous les autres des saints, c'est-à-dire semblables à lui ; voilà pourquoi vous avez entrepris ces œuvres gigantesques dont j'ai parlé. Quel homme, en effet, s'il brûle d'amour pour Jésus-Christ, ne serait pas heureux de dédier tout ce qu'il possède et de se donner lui-même à un pontife qui s'est consacré tout entier et a consacré tous ses biens au service du Maître commun de tous ? Daigne le Seigneur, Prince sérénissime, qui a déjà béni vos efforts et vous a fait goûter des fruits bien doux de vos travaux, vous accorder une vie assez longue pour que vous puissiez encore recueillir, de vos œuvres nouvelles, des fruits mûrs et abondants, et qu'ainsi, enrichi par la conquête des âmes, vous receviez dans l'éternelle félicité autant de couronnes que vous aurez en cette vie gagné d'âmes à Jésus-Christ, et que vous en gagnerez dans les siècles à venir par vos institutions, foyer de pieuses études.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ, APOTRE.

APRÈS UNE COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE DU JOUR, ON TRAITE DU GLORIEUX MARTYRE DE SAINT ANDRÉ, ET L'ON MONTRE LE FRUIT QUE NOUS DEVONS RETIRER DE SON EXEMPLE.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. At illi continuo, relictis retibus, secuti sunt.

Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. A l'instant, laissant leurs filets, ils le suivirent. *Matth. IV, 19, 20.*

Avant de raconter le glorieux martyre de saint André, dont l'Église célèbre aujourd'hui la mémoire, j'ai cru utile d'expliquer en peu de mots l'évangile de la messe, où se trouve le récit de la vocation de cet apôtre. De cette manière, je pourrai ensuite m'ar-

rêter plus longtemps au martyre lui-même. Afin de traiter dignement l'un et l'autre objet, implorons le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Au moment d'entrer dans la carrière de la prédication évangélique et d'instituer sur la terre une école de doctrine céleste, notre divin Sauveur voulut, par des prières et un jeûne de quarante jours, préluder à sa mission et la recommander à son Père. C'est alors seulement qu'il se choisit des disciples pour leur faire entendre les premières leçons de cette philosophie, afin qu'instruits par lui, ils instruisissent les autres à leur tour, et que ce qui n'était qu'un grain de sénevé, la plus petite des semences, devînt, après de faibles commencements, un arbre immense étendant ses rameaux jusqu'aux extrémités du monde, *Matth. XIII, 31.* Mais, comme cette philosophie céleste a son principe, moins dans le travail et le génie de l'homme, que dans l'enseignement et l'inspiration de l'Esprit-Saint, ce ne furent pas des hommes sages au jugement du monde, mais des pauvres et des inconnus que Jésus-Christ préféra pour son dessein. « Marchant donc, dit l'Évangile, le long de la mer de Galilée, il aperçut deux frères, Simon, surnommé Pierre, et André son frère, tous deux jetant leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. A l'instant, laissant leurs filets, ils le suivirent. » Ce peu de paroles, mes frères, renferment beaucoup de choses dignes d'une grande admiration.

Il est admirable, en effet, que ces pêcheurs, à un seul mot de Jésus-Christ, sans hésitation, sans retard, sans calculer les suites de cet appel, se soient mis à sa suite. Qui de nous ne se serait pas adressé à lui-même les réflexions suivantes : Où allons-nous ? Qui suivons-nous ? Par quel moyen cet homme pauvre et sans appui nous fournira-t-il les choses nécessaires à la vie ? Quel est donc l'espoir qui nous abuse ? Quoi de plus insensé que de quitter le certain pour l'incertain ? D'ailleurs, que peut signifier cette promesse étrange : Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes ? Entendrait-il, par ce nom de pêche, la conversion des hommes ? mais a-t-on jamais vu choisir pour une telle mission des hommes gros-

siers et ignorants, dénués de talent, de science et d'éloquence? — Remarquez ici, mes frères, quelle différence il y a entre les inspirations de l'Esprit-Saint et les conseils de la sagesse humaine. Ils ne font aucune de ces réflexions; au premier appel du Seigneur, ils le suivent sans hésiter, nous donnant en cela un exemple d'obéissance parfaite. Car la parfaite obéissance rejette tout examen, toute discussion téméraire; elle ne calcule pas ce qui est facile et ce qui est difficile, ce qui est dur ou ce qui est agréable, ce qui est conforme ou ce qui répugne à la raison humaine : appuyée sur la foi, elle ne voit que la seule autorité de celui qui commande.

Comme saint Grégoire, en cet endroit, donne les plus grandes louanges à la prompte et aveugle obéissance des apôtres, je crois devoir rappeler ce que les saints Pères nous enseignent de l'excellence et de la perfection de cette vertu, d'autant plus que leurs enseignements sur cette matière ont la plus grande portée et s'adressent à un grand nombre. Car les sujets ne doivent-ils pas obéir à leurs souverains, les serviteurs à leurs maîtres, les enfants à leurs parents, les vrais pénitents aux prescriptions de leurs confesseurs, tous enfin au Maître commun de l'univers?

Saint Augustin montre l'excellence de l'obéissance par le premier commandement que le Seigneur imposa aux ancêtres du genre humain : « Rien ne prouve mieux, dit-il, combien est grand le mérite de l'obéissance, que la défense que Dieu fit d'une chose qui n'était pas mauvaise en elle-même : car, de cette manière, c'est l'obéissance seule qui est récompensée, la désobéissance seule qui est punie. » Saint Grégoire, 35 *Moral.*, commentant ces paroles de Samuel au roi Saül : « L'obéissance vaut mieux que l'offrande des victimes, » II *Reg.* xv, 22, s'exprime ainsi : « C'est avec raison que l'obéissance est préférée au sacrifice, parce que le sacrifice immole une chair étrangère, et l'obéissance la volonté propre. » Aussi les fruits de cette vertu sont-ils admirables. « Une seule prière de l'homme obéissant, dit saint Augustin, est plus vite exaucée, que dix mille de l'homme fier et dédaigneux. » Ecoutez Eusèbe d'Emèse : « Plus nous serons obéissants à nos supérieurs et pères, dit-il, plus Dieu obéira à nos prières. Et que

personne ne s'offense d'entendre dire que Dieu nous *obéira*, car les saintes Lettres elles-mêmes tiennent le même langage en parlant du souverain Maître de toutes choses.

Après avoir dit que le soleil, au commandement de Josué, se tint immobile dans le ciel durant trois heures, l'Écriture ajoute : « Dieu obéissant à la voix d'un homme, » *obediens Domino voci hominis*, Jos. x, 14; elle ne dit pas que ce fut le soleil, mais, chose plus admirable, Dieu lui-même qui obéit. Comme le pieux Josué, selon qu'il est écrit au même livre, gardait avec une admirable obéissance toutes les lois et tous les préceptes du Seigneur, le très-juste Arbitre du monde voulut récompenser sa fidélité par la fidélité, son obéissance par l'obéissance. Et n'est-ce pas la rémunération la plus magnifique de cette vertu, que l'homme obéissant soit obéi du Souverain de l'univers? L'obéissance a encore un autre précieux avantage, où elle se montre l'égale de la charité elle-même, sans laquelle aucune vertu n'est agréable à Dieu. Saint Bernard, expliquant ces paroles du Seigneur dans Isaïe (ch. LVIII, 3) : « Voici qu'au jour de votre jeûne se trouve votre volonté, » enseigne que ni le jeûne, ni le silence, ni les veilles, ni les oraisons, ni les lectures, ni les autres bonnes œuvres ne sont agréables à Dieu, si elles sont inspirées par la volonté propre, c'est-à-dire, si la vertu d'obéissance leur fait complètement défaut. Enfin, tel est le mérite de l'obéissance, qu'elle rend juste devant Dieu des œuvres dont on peut douter avec raison si elles sont justes ou injustes, pourvu qu'elles soient faites d'après l'ordre d'un supérieur. Les saints docteurs en donnent cette raison, que ceux qui sont sous la dépendance de quelqu'un n'ont pas à examiner les préceptes de leur supérieur, mais à les exécuter. De là ce mot de saint Augustin : « L'homme juste, quand même il serait au service d'un roi ou d'un chef sacrilège, peut combattre sous ses ordres, s'il est certain que le commandement qu'il reçoit n'est pas contraire à la loi de Dieu, ou même s'il y a doute : en sorte que l'iniquité du commandement pourra quelquefois rendre le roi coupable, mais que l'obéissance laissera toujours le soldat innocent. » On voit par là quelle est l'excellence de l'obéissance. Car il est certain que non-seulement celui-là pèche

mortellement qui exécute ce qu'il sait être injuste, mais aussi celui qui doute de la justice de son œuvre, ce doute l'exposant au danger du péché mortel : telle est la faute de ceux qui achètent à des domestiques des objets dont ils suspectent l'origine; et cependant telle est la dignité de l'obéissance, qu'elle fait, dans ce cas, disparaître tout désordre; ce qu'un supérieur commande, on peut le faire sans danger, lors même qu'on douterait si la chose est par elle-même juste ou injuste. Saint Jean Climaque, qui appelle l'obéissance le tombeau de la volonté propre, montre en peu de mots la sécurité qui découle de cette vertu, en la nommant une navigation sûre, une défense simple et infaillible auprès de Dieu. Il entend par ces paroles que l'homme vraiment obéissant traverse sans péril la mer orageuse de ce monde et se prépare pour le jugement divin une apologie victorieuse de sa vie entière; car ce n'est point à lui, mais à son supérieur que Dieu en demandera compte. Aussi, quelle absence de toute sollicitude, quand on a renoncé, si je puis ainsi parler, à tenir les rênes de sa vie pour les confier à un supérieur!

Afin de confirmer ce que nous avons dit jusqu'ici, nous citerons un admirable exemple d'obéissance que saint Jean Climaque rapporte en ces termes : A Dieu ne plaise que je tienne caché dans un injurieux oubli, dans un silence cruel ce qu'il n'est pas permis de taire! Jean Sabbaita, homme distingué, de mes plus chers amis, m'a rapporté ce trait digne de mémoire. Il y avait dans un de nos monastères d'Asie un vieillard négligent et d'une vie peu réglée : ce que je dis, non par dénigrement, mais pour l'amour de la vérité. Sous sa conduite était un jeune disciple, nommé Acace, simple de cœur et de volonté, mais plein de sagesse et de prudence. Ce qu'il eut à souffrir du vieillard paraîtrait incroyable si je voulais le raconter. Bref, après avoir vécu neuf années sous ce maître cruel et dur, il passa au Seigneur, et fut enterré dans le cimetière des Pères. Au bout de cinq jours, le maître d'Acace alla trouver un autre vieillard plus élevé en dignité et lui dit : Mon père, Acace est mort. A cette nouvelle, le supérieur répondit : Vieillard, vous ne me persuaderez pas cela. — Venez et voyez, lui dit l'autre. Aussitôt le supérieur se lève, et, accompagné du

maître du bienheureux disciple, il va droit au cimetière. Là, s'adressant à haute voix à celui qui vivait dans le repos éternel, comme à un homme qui n'aurait pas quitté la terre : Frère Acace, lui dit-il, pensez-vous que vous soyez mort? Alors ce pieux disciple, continuant d'obéir après la mort, du fond du sépulcre répondit au supérieur : Et comment, mon père, un homme qui pratique l'obéissance pourrait-il mourir? Le vieillard qui avait été son maître, rempli d'effroi tomba par terre en versant des larmes, et demanda à l'abbé du monastère la permission de se construire une cellule auprès de ce tombeau; c'est là qu'il acheva pieusement sa vie, répétant sans cesse aux Pères : J'ai commis un homicide ! Tel est le récit de Climaque. Si cet exemple semblait à quelqu'un extraordinaire ou incroyable, il n'aurait pas moins à s'étonner en contemplant l'excellence de la dignité apostolique à laquelle les apôtres arrivent aujourd'hui par l'obéissance. Cette dignité est si haute, qu'il n'y a rien au-dessus dans tous les ordres de l'Eglise; car, dit saint Paul, le Seigneur a placé dans l'Eglise au premier rang les apôtres, ensuite les prophètes, les docteurs et les pasteurs, et les autres ministres de la hiérarchie ecclésiastique, *I Cor. XII, 28*. Si donc, dans cette hiérarchie, les apôtres occupent le sommet, c'est le prix de leur parfaite obéissance.

Voilà, mes frères, quelques-unes des louanges, pour me borner à celles-là, données par les saints Pères à cette vertu, louanges, toutefois, qui ne s'adressent pas à une obéissance quelconque, mais à la parfaite obéissance. Maintenant ils vont nous apprendre encore quelles sont les qualités de cette obéissance parfaite.

C'est d'abord la simplicité, qui ne sait ni examiner, ni discuter l'ordre du supérieur. Aussi le même saint Jean Climaque appelle-t-il l'obéissance l'abdication de la prudence, parce que l'homme vraiment obéissant a abandonné à son supérieur le choix du commandement, ne se réservant pour lui-même que le devoir d'obéir, sans la faculté d'examiner. La véritable obéissance, dit encore saint Bernard, ne réfléchit pas à la chose commandée; il lui suffit qu'elle soit commandée. C'est ce que nous voyons aussi par l'exemple de saint André; appelé avec son frère par le Sauveur, il ne discute pas, mais quitte tout pour le suivre. Non-seulement

il faut obéir avec simplicité, mais promptement et sans délai. Voici comment saint Bernard s'exprime à ce sujet : « L'homme vraiment obéissant ne remet pas au lendemain, mais il dispose à l'instant son oreille pour écouter, sa langue pour parler, ses pieds pour marcher, ses mains pour travailler, et il recueille intérieurement toutes ses forces pour accomplir l'ordre du supérieur. » Telle fut la promptitude de l'obéissance d'Abraham ; ayant reçu du Seigneur l'ordre d'immoler son fils bien-aimé, il n'attendit pas l'arrivée du jour, mais la nuit même il se mit à l'œuvre avec son fils. Telle était l'obéissance qui régnait parmi les saints religieux de l'Égypte, au rapport de Cassien : le signal les appelait-il à quelque office, ceux dont l'occupation était d'écrire laissaient une lettre inachevée pour accomplir sans retard l'ordre donné. Telle est enfin l'obéissance de Pierre et d'André, que Dieu appelle et qui le suivent sans le moindre délai ; ajoutez celle de Jacques et de Jean, deux frères aussi, dont le même évangile raconte que, appelés par le Sauveur, ils quittèrent à l'instant leurs filets et leur père pour le suivre : car le saint évangéliste n'a pas voulu passer sous silence un acte si parfait de prompt obéissance.

Un autre caractère de l'obéissance parfaite, c'est d'aimer que le supérieur lui commande des choses humbles de préférence à des choses élevées, des actes pénibles de préférence à des actes agréables. Car elle sait qu'elle est vraie cette parole de saint Grégoire : « Lorsque c'est une chose estimée du monde que l'on vous commande, un lieu honorable que l'on vous assigne, en obéissant, vous perdez le mérite de l'obéissance, si vous y êtes porté par une ardeur et un entraînement naturel. » Enfin, la parfaite obéissance, dit le même saint Grégoire, accomplit l'ordre reçu, non par une crainte servile, mais par l'affection de la charité, non par la peur du châtement, mais par l'amour de la justice. C'est pourquoi saint Bernard la compare justement à une pièce de monnaie, qui doit être entière, c'est-à-dire avoir toutes ses parties, et pure, c'est-à-dire sans aucun alliage. Telle est la parfaite obéissance : elle exécute tout ce qui est commandé, et elle l'exécute d'un cœur pur, c'est-à-dire avec le sincère amour d'obéir. Voilà les qualités dont il faut orner notre obéissance si nous voulons qu'elle produise

les fruits magnifiques dont nous avons parlé plus haut. Après ces réflexions, où nous a entraîné la parfaite obéissance des saints apôtres, abordons le dernier et glorieux combat du bienheureux apôtre saint André.

I.

Beaucoup de choses sont dignes d'admiration et de louanges dans la vie et la mort de saint André; mais rien n'est plus admirable que la joie et l'allégresse avec lesquelles il courut au supplice de la croix. Conduit au lieu du martyre, en apercevant de loin la croix qui l'attendait, il ne la regarda pas comme un instrument de torture, mais comme un trône d'honneur et de souveraine dignité. « Il ne pâlit pas, dit saint Bernard (*Serm. de S. Andr.*), selon l'effet ordinaire de l'infirmité humaine; son sang ne se glaça point dans ses veines; ses cheveux ne se dressèrent point sur sa tête, et la crainte ne comprima pas sa voix; aucun tremblement dans son corps, aucun trouble dans son âme, aucun nuage dans son intelligence; sa bouche parle de l'abondance du cœur, et la charité qui le consume au dedans pousse sur ses lèvres comme des étincelles brûlantes et enflammées. N'est-ce pas ainsi qu'il faut appeler les paroles qu'il adresse à la croix dressée devant lui : « O croix longtemps désirée! ô croix offerte enfin à mes vœux ardents! je viens à toi confiant et joyeux; reçois de même joyeusement ce disciple du Maître qui a été suspendu à ton bois. Toujours je t'ai aimée, toujours j'ai désiré t'embrasser. » Je vous le demande, mes frères, est-ce un homme mortel qui parle ainsi, ou bien un ange, ou du moins quelque créature nouvelle dépouillée des faiblesses de la mortalité? C'est pourtant un homme semblable à nous, vous le savez, accessible comme nous à la souffrance, qui triomphe et se réjouit ainsi à l'approche des tourments. Tandis que les autres apôtres et la plupart des martyrs, brisés par la violence d'un rapide supplice, ont échangé en un instant la mort pour l'immortalité, le bienheureux André resta deux jours attaché au gibet de la croix et souffrit les douleurs d'une mort lente. D'ordinaire les martyrs enduraient leurs supplices dans un profond silence, et l'on raconte de l'un d'eux, que tandis qu'il priait

ainsi en silence au milieu d'horribles tourments, le préfet, étonné de sa constance, lui demanda comment il pouvait, dans de si atroces douleurs, ne laisser échapper aucune plainte ni aucune parole : « Les chrétiens ont pour règle, répondit le martyr avec une admirable sagesse, de garder le silence pendant qu'ils prient. » Certes, ce silence attestait une grande vertu; cependant le bienheureux André en montra une plus grande encore, lorsque, épuisé par la faim et les douleurs du crucifiement, il ne cessa pas, durant deux jours, d'instruire le peuple et de l'exhorter à l'amour de la céleste patrie.

Qui donc, se demande saint Bernard, a pu donner à un homme cette étrange allégresse et cette joie inouïe? D'où vient tant de constance dans une si grande fragilité? D'où cette âme si dégagée des sens et ce courage invincible? Car quel mortel a jamais regardé la mort avec joie? Et si la mort est justement appelée la plus grande de toutes les terreurs, elle qui dépouille un homme à la fois et de sa vie et de ses biens, et rend la plus noble des créatures semblable à un tronc d'arbre ou à une pierre inerte, qui n'éprouverait point une vive horreur en présence d'un si grand changement, d'un état si différent du premier? Nous avons vu les cheveux de certains criminels, en entendant leur sentence de mort, blanchir subitement : ce que fait à peine une longue vie, une seule nuit l'avait achevé; d'autres ont perdu l'usage de la parole, d'autres celui de la raison, d'autres enfin ont défailli devant la mort et expiré avant l'heure du supplice. Et que parlé-je des hommes? Le seul instinct de la nature donne aux brutes elles-mêmes, dépourvues de raison, une vive crainte du trépas. Qui ne sait que le rugissement du lion ou le cri de l'aigle tue, par la crainte qu'il inspire, les bêtes fauves et les oiseaux? Si donc tout ce qui est mortel, si les bêtes brutes mêmes ont une telle frayeur de la mort et du trépas, qui ne verrait avec admiration un homme arrêter des regards joyeux et triomphants sur la croix, qui est la plus horrible image de la mort, jusqu'à pouvoir dire : « Toujours je t'ai aimée, toujours j'ai désiré t'embrasser, ô bonne croix! » Puisque ces sentiments fournissent une ample matière à notre admiration, recherchons avec soin, mes frères,

ce qui a pu les inspirer, quelle peut être la source d'un si grand courage. Le spectacle des grandes choses a toujours porté les hommes à la philosophie, c'est-à-dire à la recherche des causes secrètes. Quand nous aurons trouvé les causes d'un courage si héroïque, nous pourrons, en nous inspirant d'elles, arriver à la même vertu.

Pour répondre à cette question, il faut savoir d'abord qu'un si grand courage n'a pas son principe dans la nature d'une chair fragile, mais dans la vertu céleste, dont le Sauveur ressuscité disait à ses disciples : « Restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut » (*Luc. xxiv, 49*). Munis de cette force, les apôtres qui, dans la nuit de la passion, avaient abandonné leur Maître et pris la fuite, combattirent plus tard avec un courage invincible contre toute la puissance du monde et des enfers, et souffrirent un généreux martyre. Or, cette force, ce sont les dons de l'Esprit-Saint et les habitudes célestes des vertus qui la donnent. Ils revêtent et ornent l'âme du fidèle, et la rendent en même temps invincible aux traits des ennemis, en sorte que sa beauté est unie à une force étonnante. C'est ce qui excite l'admiration des anges dans le Cantique : « Quelle est celle-ci, disent-ils, qui s'avance semblable au lever de l'aurore, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? » *Cant. vi, 9*.

Mais la racine et le fondement de tous ces dons, c'est la foi. Or, de même que l'accroissement de la racine profite aux rameaux de l'arbre qui croissent et s'augmentent avec elle, de même un accroissement de la foi fortifie et augmente toutes les autres vertus. La foi à son tour, oisive quand elle est morte et dénuée de la charité, dont l'absence, dit saint Augustin, la laisse subsister, mais non servir, la foi se perfectionne et s'augmente par un accroissement de la charité et des autres vertus. Car cette vertu, comme toutes les autres, se développe dans les personnes saintes et parfaites, par les mérites des bonnes œuvres, par les dons et les bienfaits de l'Esprit-Saint. C'est la doctrine de l'Apôtre : Il nous apprend que l'homme juste avance de la foi dans la foi, exprimant par là les progrès de cette vertu qui, partant de faibles

commencements et d'une faible clarté, arrive quelquefois à une telle lumière dans des personnes très-saintes, que pour elles les mystères de la religion sont l'objet moins de la foi elle-même que d'une sorte de vision. Enflammée par la charité, irradiée par le don d'intelligence, la foi remplit, rassasie, illumine l'âme d'admirables splendeurs. Et ce n'est pas seulement la lumière intérieure de l'Esprit divin qui la perfectionne, elle s'accroît aussi par le dehors, spécialement par le miracle, accompagné au dedans de la coopération divine et de l'illumination de l'âme. Ainsi Nicodème en voyant les prodiges du Sauveur, ainsi le roi dont le fils fut miraculeusement guéri, ainsi l'aveugle-né à qui Jésus rendit la vue, par l'effet de ses miracles et l'action intérieure de Dieu dans leurs âmes sont arrivés à la foi. Que dis-je? On a vu des infidèles, témoins des glorieux combats des martyrs et des miracles qu'ils faisaient dans les supplices, subitement éclairés et affermis dans la foi, donner volontiers leur vie pour elle. Entre autres exemples, nous citerons celui de saint Hippolyte et de ses compagnons.

Tels sont les moyens qui font naître la foi. Mais alors quelle ne dut pas être celle des Apôtres, qui ont reçu les prémices de l'Esprit-Saint, qui ont appris en un moment à parler toutes les langues, qui ont vu tous les miracles du Sauveur depuis le commencement de la prédication jusqu'à la fin de la vie, qui l'ont contemplé sorti victorieux du tombeau et s'élevant au ciel par sa seule puissance, enfin qui ont reçu de lui le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges? Que dirai-je en particulier de la foi de saint André qui, le premier de tous les apôtres, suivit le Seigneur et lui amena son frère, le chef du collège apostolique, et qui, non-seulement opéra lui-même des prodiges, mais vit ce pouvoir donné à l'ombre même du corps de son frère. Si donc telle est, comme nous l'avons vu, l'efficacité du miracle accompagné d'une grâce intérieure pour exciter la foi, qu'un seul a suffi pour faire d'un infidèle, non-seulement un chrétien, mais un généreux martyr, invincible au milieu des tourments, qui pourrait dire à quel degré s'éleva, dans saint André, une foi dont l'enseignement intérieur de l'Esprit-Saint alluma le flambeau, et dont d'innombrables miracles, vus ou opérés par lui, développèrent et augmentèrent les

splendeurs. Eclairé par la foi d'une si vive lumière, sachant avec certitude, voyant en quelque sorte que son âme à peine sortie de son corps serait reçue dans les demeures célestes et mise en possession de joies éternelles, qu'y a-t-il d'étonnant s'il marche joyeux vers la croix par laquelle il doit monter au séjour de l'éternelle félicité. Saint Etienne, pendant qu'on le lapidait, vit les cieux ouverts et Jésus debout à la droite de Dieu, *Act. vii*, 55. Quel homme, animé par ce spectacle, ne se verrait pas avec allégresse accablé des pierres du torrent, de mille morts s'il le fallait, pour jouir d'une si grande gloire? Avec non moins de foi, non moins d'espérance et de sécurité, le bienheureux André envisageait la gloire éternelle dans le supplice qui l'attendait. Comment n'eut-il pas tressailli d'aise, triomphé d'allégresse à la vue de cette croix qui devait, après un court supplice, le mettre en possession d'un bonheur que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a pas entendu, qu'il n'a jamais été donné à son cœur de goûter, *I Cor. ii*, 9, bonheur qu'il saisissait d'avance par la foi, que l'espérance lui faisait toucher et lui mettait pour ainsi dire dans la main?

Ainsi la foi, ainsi l'espérance, sa compagne, enflammaient à l'amour du supplice l'âme de notre bienheureux apôtre. Que faisait la charité, qui occupe le plus haut rang parmi les vertus? Elle aussi excitait le généreux athlète, et, quoique par un motif différent, allumait dans son cœur un plus grand amour encore de la croix. Ce motif, ce n'était plus la grandeur de la récompense promise, mais le très-pur amour de la bonté divine. En effet, la charité veut, par tous les moyens, servir Dieu, qu'elle aime par-dessus tout, et lui être agréable, et ce désir est d'autant plus vif que la charité elle-même est plus parfaite et plus ardente. Or, parmi tous les offices des vertus, il n'y a rien de plus agréable à Dieu, rien de plus digne de lui et de plus admirable, qu'une constance invincible dans les tourments, qu'une patience forte et joyeuse dans la tribulation; c'est là le plus haut degré de la parfaite charité, la meilleure marque d'une vertu éprouvée. Aussi les saints n'ont-ils rien plus à cœur que de plaire, par cette espèce de vertu, au Dieu qu'ils aiment si ardemment. Un grand nombre de fidèles, au

commencement de l'Eglise naissante, avaient atteint ce degré de charité; l'Apôtre l'atteste en particulier de ceux de Macédoine : « Nous vous faisons connaître, mes frères, dit-il, la grâce qui a été donnée aux fidèles de la Macédoine : éprouvés par une grande tribulation, ils ont conservé une abondance de joie, » II *Cor.* VIII, 2. Certes, voilà une chose nouvelle et inconnue au monde, une chose incroyable à la raison humaine : des hommes éprouvés, non par une légère, mais par une grande tribulation, non-seulement ne sont pas accablés par la tristesse, mais sont remplis d'une grande joie; c'est la signification de l'expression de l'Apôtre, *une abondance de joie*. Telle est la nature de l'homme, telles sont ses inclinations, tel est l'ordre ordinaire de la vie humaine, que plus le malheur s'aggrave, plus s'aggravent la douleur, le chagrin et la tristesse, plus la joie s'enfuit au loin; car il est écrit : « Une heure de tristesse fait oublier de longues délices. » Mais ici, contrairement à toutes les lois de la nature humaine, plus est grave le malheur qui frappe le corps, plus il y a dans l'âme de joie et de contentement. Quelle autre cause qu'un généreux amour de Dieu pourrait produire de tels effets? « Le véritable amour, dit saint Pierre Chrysologue, ne calcule ni la difficulté, ni l'amertume, ni la fatigue, ni le danger. Quelle épée, quelles blessures, quels tourments, quelles morts pourraient triompher de l'amour parfait? L'amour est une impénétrable cuirasse : il repousse le javelot, il amortit le glaive, il brave les périls, il se rit de la mort; où se trouve l'amour, rien ne résiste. » Aussi, dans le Cantique (chap. VIII, 6), l'amour est comparé à la mort, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus fort dans le monde, puisque nul, pas même les plus puissants rois ou empereurs, ne peut se soustraire à son empire et à ses coups. Ce courage invincible, les martyrs l'ont déployé; ni la puissance des hommes, ni celle du monde, n'a pu les arracher à la fidélité et à l'amour de Jésus-Christ. C'est de ce courage inspiré par l'amour que le Cantique ajoute : « Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour, les fleuves ne sauraient l'étouffer, » (*ibid.* 7). Tous les rois et tous les princes de la terre se sont ligués ensemble (*Ps.* II, 2); ils ont réuni, dans un commun dessein, leurs efforts et tous les instruments de torture que la cruauté humaine

inspirée par la fureur du démon a pu inventer, afin d'éteindre ce feu de la charité qui brûlait dans la poitrine des saints martyrs : l'amour de Jésus-Christ a triomphé de tout. C'est ce qui fait dire à saint Cyprien dans une épître où il loue le courage inébranlable des martyrs : « Les victimes se sont trouvées plus fortes que les bourreaux ; les membres déchirés ont triomphé des ongles de fer. Une foi invincible a résisté aux plaies sans nombre et toujours renouvelées, alors que les serviteurs de Dieu, toute la surface de leur corps étant ravagée, recevaient les coups moins sur leurs membres que sur des blessures déjà faites. » Ce courage, ajoute le même Père, a éclaté jusque dans les femmes qu'on a vu fatiguer les bourreaux qui les tourmentaient. Qu'y a-t-il de plus grand et de plus digne d'admiration qu'une pareille constance ? Si c'est déjà une chose rare et extraordinaire que des femmes se montrent plus fortes que des hommes, n'est-il pas bien plus étonnant de les trouver, au milieu des supplices, plus fortes que leurs bourreaux eux-mêmes ? Certes, le rôle de bourreau est facile, mais il n'en est pas ainsi de celui de victime.

Quand nous voyons la charité parfaite armer d'un si grand courage le sexe le plus faible, nous avons moins de peine à comprendre que le bienheureux apôtre André, qui brûlait d'une charité beaucoup plus grande, en voyant de loin la croix dressée pour lui, l'ait saluée de ces paroles ardentes : « O croix, consacrée par le corps du Christ, et ornée de ses membres comme de pierres précieuses ; ô croix qui brilles dans le monde entier, reçois-moi de la main des hommes et rends-moi à mon Maître, afin qu'il me reçoive par toi, celui qui par toi m'a racheté. » Ces nobles sentiments lui étaient inspirés non-seulement par la foi et l'espérance, dont nous avons parlé plus haut, mais aussi par l'ardente charité que l'Esprit-Saint avait allumée dans son cœur. C'est la charité qui excitait dans son âme ces transports, ces élans de courage et d'héroïsme, vainqueurs de la mort et de tous les supplices.

Mais, dira quelqu'un, si la charité peut à ce point changer l'amertume en douceur, comment notre divin Sauveur, qui avait reçu la plénitude de la charité, car Dieu n'a pas mesuré à son Fils

le don de son Esprit, comment, dis-je, notre divin Sauveur, à l'approche de sa passion, au lieu d'être rempli d'allégresse, a-t-il paru, comme un homme faible, accablé par la crainte et la tristesse? Entre beaucoup de raisons, toutes très-justes, que l'on pourrait en donner, saint Bernard mentionne celle-ci, que notre Seigneur a voulu, dans sa miséricorde, éprouver ce sentiment en rapport avec notre infirmité pour la consolation des faibles. « Je reconnais, dit ce pieux docteur, le tremblement des lâches dans le cœur du général, je reconnais la plainte du malade dans la bouche du médecin; je contemple cette charité, j'admire cette miséricorde, je suis ravi de cette condescendance. Le Seigneur plein de bonté n'a pas pris pour lui les sentiments héroïques de saint André, parce que le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui se portent bien, mais aux malades. Il ne vous était pas difficile, Seigneur Jésus, en voyant approcher l'heure pour laquelle vous étiez venu, de déployer une intrépidité digne de celui qui a le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre à son gré. Mais ne fut-il pas bien plus glorieux, puisque c'est nous que vous aviez en vue, de faire tourner à notre avantage, non-seulement la passion de votre corps, mais aussi les sentiments de votre cœur, afin que ceux à qui votre mort rendait la vie, pussent trouver de la force dans votre tremblement, de la joie dans votre tristesse, de l'allégresse dans votre chagrin, de la paix dans votre trouble. Enfin je reconnais, dans cette conduite, le très-grand Paraclét, le consolateur charitable qui se tient auprès de ceux dont le cœur est troublé, *Ps. xxxiii, 19.* Désormais, Seigneur, je ne désespérerai plus, quand même la tribulation que je souffre me paraîtrait pénible, quand même je serais pusillanime, quand même je désirerais que le calice passe loin de moi; non, je ne désespérerai plus, pourvu que j'entende votre parole : cependant qu'il soit fait, non selon ma volonté, mais selon la vôtre, » *Matth. xxvi, 39.* Ainsi parle saint Bernard.

II.

Après avoir montré le courage de saint André, courage qui avait sa source, comme nous l'avons vu, dans une ardente charité

pour Jésus-Christ, il est temps de faire nos réflexions : car c'est en vain que nous célébrerions les glorieuses actions des saints, si leurs exemples ne nous apprenaient pas ce que nous devons faire. L'exemple de cet apôtre nous montre d'abord combien ils sont dans l'illusion ceux qui abandonnent le chemin de la vertu parce qu'ils le jugent pénible et inaccessible, tandis que la voie du vice leur paraît douce et agréable. Ah ! ils ne connaissent pas la puissance de la charité, qui se révèle avec tant d'éclat dans l'allégresse de saint André en présence de la croix, et dans la patience admirable de tous les martyrs. La charité, qui a mis des joies ineffables jusque dans le dernier supplice, ne pourrait-elle rendre doux et léger le joug de la loi divine ? D'où vient donc cet aveuglement de la plupart des hommes qui se représentent la loi de Dieu comme un fardeau insupportable ? Il vient, à mon avis, de ce qu'ils pèsent ce fardeau, non avec les forces que leur donneraient une conversion sincère, le don de la charité et une âme pleine de vigueur, mais avec celles qu'ils ont présentement, avant leur conversion, alors que la nature n'est pas encore guérie par la grâce. Ces hommes me paraissent semblables à un malade que dévore une soif ardente ; empêché par le médecin de se rassasier d'eau à son gré, il se promet bien, la convalescence venue, de courir à des fontaines dont il a remarqué autrefois les flots limpides, et là de se désaltérer jusqu'à satiété : mais à peine la santé lui est-elle rendue, la soif disparaissant avec le mal, il se rit de ses illusions et de ses projets. Tel est l'aveuglement de ceux qui, affaiblis par le mal du péché mortel, se laissent dominer par les exigences non de la nature guérie par la grâce, mais de la nature corrompue par le péché ; qu'ils reviennent au Seigneur par une vraie pénitence, et, recouvrant la véritable santé de l'âme, ils seront les premiers à reconnaître et à condamner leur erreur.

Afin de ne rien omettre dans un sujet si important, si quelqu'un nous demande comment on peut acquérir cette charité dont les effets sont si merveilleux, nous lui répondrons par ce passage de saint Augustin : « Regardez, dit ce Père, les affections humaines comme la main de l'âme ; si elles ont déjà un objet, elles ne peuvent en saisir un autre. Celui qui aime le siècle, ne saurait aimer

Dieu : sa main est remplie. Dieu lui dit : Prenez ce que je vous donne; l'homme ne veut pas abandonner ce qu'il tient déjà, et il ne peut recevoir ce qui lui est offert. » Ces paroles nous avertissent que si nous voulons obtenir Dieu, il nous faut, avec le péché, quitter l'amour du siècle, qui est la source du péché, afin de posséder pleinement le bien souverain et infini. Voilà la première chose que réclament de nous la charité de saint André et son allégresse dans les supplices.

Elle demande encore que, célébrant en ce jour son glorieux martyr, nous imitions, autant qu'il est possible, l'exemple de sa patience et de son courage. « La solennité d'un martyr, dit saint Augustin, c'est une exhortation au martyr; afin que ce qui est l'objet de nos louanges, nous ayons le courage d'en faire l'objet de notre imitation. » Sans doute, il n'y a plus de tyrans auxquels nous devons résister, mais nous avons d'autres ennemis qu'il nous faut combattre sans cesse. La vie chrétienne est-elle autre chose qu'un combat où nous avons à lutter contre les princes des ténèbres et contre un ennemi intérieur et domestique, la chair. Le divin Chrysostome nous exhorte ainsi à ce combat : « O chrétien, tu es un soldat efféminé, si tu penses pouvoir vaincre sans effort, triompher sans combat. Lutte avec courage, jette-toi résolument dans la mêlée; considère l'engagement que tu as contracté; souviens-toi de l'état que tu as embrassé; sois digne de l'armée où tu as pris du service. Ceux que tu admires, c'est en vertu de cet engagement qu'ils ont combattu, dans cet état qu'ils ont vaincu, dans les rangs de cette armée qu'ils ont triomphé. »

Combien de chrétiens restent étrangers à ces généreux sentiments! En s'engageant au service de Dieu, ils n'ont prétendu s'astreindre à aucun sacrifice, supporter rien de pénible. Voici le portrait qu'en trace saint Grégoire : « Les mauvais chrétiens, dit-il, forment, il est vrai, de bonnes résolutions, mais ils retombent toujours dans leurs fautes ordinaires. Ils veulent être humbles, mais sans qu'on les méprise; pauvres, sans manquer de rien; chastes, sans mortifier leurs sens; patients, sans recevoir la moindre injure. Mais en cherchant à acquérir des vertus, et en évitant le travail qu'elles exigent, ne ressemblent-ils pas à un gé-

néral qui, sans avoir mis le pied sur le champ de bataille, voudrait être reçu en triomphe dans toutes les villes? Pour nous, point de ces lâches résolutions; marchons dans une voie plus généreuse, et que la règle de notre vie soit d'embrasser, pour la gloire de Jésus-Christ et l'accomplissement de sa loi, non-seulement ce qui est facile et agréable, mais surtout ce qui est pénible et dur à la nature, et d'aimer mieux tout souffrir que de perdre sa grâce : tel est l'exemple que nous ont donné les saints apôtres et martyrs. Ils savaient bien qu'en cédant à la crainte de la mort et en reniant, comme saint Pierre, Jésus-Christ seulement de la bouche, ils pouvaient, comme le même apôtre, obtenir leur pardon par la pénitence; mais telles étaient leur foi et leur charité, qu'ils préférèrent être déchirés, mis en pièces, mutilés et tourmentés de mille manières, plutôt que de violer un moment la fidélité due au Seigneur. Efforçons-nous, mes frères, d'atteindre à ce degré d'amour, si nous voulons partager un jour l'éternelle félicité des martyrs.

Si la difficulté vous effraie, mettez devant vos yeux la grandeur de la récompense; les travaux et les combats des apôtres et des martyrs peuvent nous en donner une idée. Quelle ne doit pas être, en effet, cette récompense, puisque, pour la mériter, les apôtres et les martyrs ont supporté avec tant de courage et d'allégresse de si horribles tourments? « Non, dit saint Maxime, ils n'auraient pas sacrifié la vie présente avec une pareille constance, s'ils n'avaient pas eu une entière certitude qu'une autre vie, incomparablement meilleure, les attendait. » La très-sainte mère des Macchabées vit périr en un seul jour ses sept fils sous ses yeux sans que son courage se démentit, parce qu'elle avait mis en Dieu son espérance. La même espérance consolait ses enfants, lorsque, la langue coupée, la peau arrachée de leur tête, les mains et les pieds tranchés par le glaive, ils se consumaient dans des chaudières ardentes. L'un d'eux dit au tyran : « Vous nous ôtez la vie présente, ô roi impie; mais après que nous serons morts pour la défense de ses lois, le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle. — Après celui-ci, on insulte au troisième; sur l'ordre du tyran, il présente sa langue et étend courageusement ses mains en disant avec confiance : « J'ai reçu ces membres du

ciel; mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour, » II *Macch.* vii. Considérez donc, mes frères, quelle est cette récompense que les martyrs de Jésus-Christ ont achetée par tant de tourments et de supplices, et rougissons de ne vouloir pas faire, pour la mériter à notre tour, quelques faibles efforts de vertu et de pénitence, car nous n'avons pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché, *Hebr.* xii, 4, tandis que ces héros de la religion ont regardé comme un gain de l'acheter par de si cruelles tortures. Voilà pourquoi l'Apôtre joint la tribulation à l'espérance lorsqu'il dit : « Nous réjouissant par l'espérance, étant patients dans la tribulation, » *Rom.* xii. 12. Car la joie de la récompense qu'on espère allège le poids du labeur. Quelles peines, quels tourments, quelles blessures pourraient rebuter celui qui comprend, à la lumière divine, que les souffrances d'ici-bas sont sans proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous, *Rom.* viii, 18; qui comprend qu'un moment de légère tribulation nous mérite, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, *Il Cor.* iv, 17. Donc, puisqu'une si grande récompense attend les serviteurs fidèles, appliquons-nous avec ardeur, mes frères, aux devoirs de notre condition; efforçons-nous d'observer les lois et les commandements de Dieu en sacrifiant, s'il le fallait, notre vie et tous nos biens; dépouillons-nous généreusement de tout ce qui serait un obstacle au service de Dieu, afin que par là, vainqueurs de l'ennemi commun du genre humain, nous méritions d'obtenir, dans la compagnie des saints apôtres et martyrs, la palme de la gloire céleste, promise à ceux qui auront vaillamment combattu.

SECOND SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE SAINT ANDRÉ,

OU L'ON EXPLIQUE L'ÉVANGILE DU JOUR ET SURTOUT LES PAROLES
DU TEXTE.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. *Matth. iv, 19.*

Le saint évangile de ce jour, mes très-chers frères, raconte la vocation de quatre grands apôtres, savoir, André, Pierre, Jacques et Jean. Mais, autant que nous pouvons le conjecturer d'après le récit des évangélistes, ce n'est pas une seule fois, mais deux et même trois fois que saint André et son frère ont été appelés par le Sauveur. Et d'abord lorsque Jean-Baptiste, ayant vu Jésus passer, l'eut proclamé l'agneau de Dieu, deux de ses disciples, dont l'un était André, suivirent le Sauveur et demeurèrent ce jour-là dans sa maison, *Joan. i, 36 seq.* André n'en sortit, sous le charme de la plus douce émotion, que pour aller chercher son frère et l'amener à Jésus, dont il affirme à son tour la qualité de Messie et de Sauveur du monde. Admirable exemple de charité évangélique! Notre apôtre ne veut pas jouir seul du trésor précieux qu'il a trouvé, mais il s'efforce de faire partager à son frère la dignité et la grâce de l'apostolat; on dirait qu'il a déjà entendu retentir à son oreille la parole de saint Jean : « Que celui qui a entendu la voix, dise : Venez. » *Qui audit, dicat : Veni, Apoc. xxii, 17.* Voilà quelle fut la première vocation de ces deux frères. La seconde eut lieu près du lac de Génésareth, où le Sauveur appela Pierre, et vraisemblablement aussi son frère André. Mais comme les hommes qui allaient avoir mission de prêcher l'Évangile devaient être déchargés de tout autre souci et de tout autre affaire, pour la troisième fois le Seigneur fait entendre sa voix. Voici comment l'évangéliste saint Matthieu raconte cette troisième vocation :

« Marchant le long de la mer de Galilée, Jésus aperçut deux frères, Simon, surnommé Pierre, et son frère André, tous deux

jetant leur filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Par cette humble figure, dont il avait l'image sous les yeux dans la profession des apôtres, le Seigneur désignait deux grandes choses, la dignité de l'apostolat et la future conversion des Gentils. Plus tard il les exprimera en termes plus clairs : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis, qui vous ai donné votre mission, pour que vous produisiez des fruits, et des fruits qui demeurent, » *Joan. xv, 16*. Que par le nom de pêcheurs on doive entendre des ministres de la parole de Dieu, le Seigneur nous l'apprend par la bouche de Jérémie : « Voici, dit-il, que je leur enverrai beaucoup de pêcheurs, et ils les prendront ; et après cela je leur enverrai beaucoup de chasseurs, et ils les saisiront sur toute montagne, sur toute colline et dans le creux des rochers. » *Ecce ego mittam eis piscatores multos, dicit Dominus, et piscabuntur eos; et post hæc mittam eis multos venatores, et venabuntur eos de omni monte, et de omni colle, et de cavernis petrarum, Jerem. xvi, 16*. Puisque le Maître céleste s'est servi de cette métaphore, il est de notre devoir de nous arrêter un peu à en bien expliquer le sens. Donc, par le filet nous entendons la parole de Dieu ; par les poissons, les hommes ; par la mer, le monde où se meuvent les poissons.

La ressemblance frappante qui existe entre la mer et le monde justifie parfaitement la comparaison de l'une de ces deux choses avec l'autre. La mer, en effet, est perfide, mobile, pleine d'amertume, de tempêtes et de dangers de tous genres : ne sont-ce pas là les caractères du monde ? Le monde offre-t-il quelque chose de stable, de tranquille, de paisible, de durable, qui ne soit pas exposé à une infinité d'accidents et de dangers ? « Partout dans le monde, dit saint Grégoire, j'aperçois la mort, partout le deuil, partout la désolation ; de tous côtés vient le malheur, de tous côtés l'amertume, et cependant, ô aveuglement de l'âme ! ô entraînement des sens ! nous aimons cette amertume, nous poursuivons ce qui nous échappe, nous nous appuyons sur ce qui s'écroule, et nous partageons une chute que nous ne pouvons arrêter. »

Nous avons dit que les poissons figurent les hommes qui vivent

dans cette mer immense. Et d'abord l'innombrable variété des poissons représente les divers états, les diverses conditions des hommes : dans le vaste océan de ce monde il y en a de grands, il y en a de moindres, et il y en a de petits. De même que les petits poissons servent de nourriture aux plus grands, ainsi les hommes pauvres et faibles sont exposés à l'injustice des puissants. C'est ce que l'Ecclésiastique nous enseigne en ces termes : « L'onagre est la proie du lion dans le désert, ainsi les pauvres sont dévorés par les riches. » *Venatio leonis, onager in deserto : sic et pasqua divitum sunt pauperes*, Eccli. XIII, 23. Mais le Seigneur menace ces oppresseurs du pauvre par la bouche d'Isaïe : « Malheur à ceux qui font des lois injustes, au scribe dont la main est un instrument d'iniquité, pour faire de la veuve sa proie, et ses dépouilles de l'orphelin ! Que deviendrez-vous au jour de ma visite, au jour du malheur qui se prépare de loin ? » *Isai. x, 2*. Les plus coupables parmi ces riches et ces puissants, ce sont ceux qui accablent sans cesse les pauvres de nouvelles charges, pour se procurer de quoi faire des largesses à de plus opulents ; ils enlèvent aux uns les choses nécessaires à la vie, pour fournir aux autres un aliment à leur luxe. C'est encore une propriété des poissons de ne jamais se livrer au repos, de ne jamais s'arrêter dans un endroit : on les voit sans cesse, pour saisir leur proie, courir avidement de tous les côtés. Or, que voyez-vous sur les places publiques, à la porte des tribunaux, sinon des hommes qui, semblables aux poissons, vont et viennent pour acquérir des richesses ou pour les accroître, et mènent une vie rendue très-pénible par une continuelle agitation ? Bien des fois nous avons admiré l'avidité des petits poissons, en les voyant poursuivre avec une si grande agilité des miettes de pain ou autres bagatelles qui tombent dans un étang : notre empressement et notre avidité sont-ils moindres pour saisir des biens d'une valeur un peu plus grande sans doute, mais dont le fruit n'est pas autre cependant que celui qui est signifié par ces paroles de l'Ecclésiaste : « Tout le travail de l'homme se rapporte à sa bouche. » *Omnis labor hominis in ore ejus*, Eccl. VI, 7.

Mais il faut montrer plus en détail que dans la mer du monde il y a, selon la distinction de la loi ancienne, des poissons purs et

des poissons impurs. A la première classe appartiennent ceux qui ont des nageoires et des écailles, à la seconde tous ceux qui en manquent. Ainsi l'anguille et la petite murène, si recherchées aujourd'hui, étaient autrefois des poissons impurs dont on ne pouvait manger sous la Loi. Mais pourquoi cette défense? Pourquoi regarder comme impure une créature de Dieu? Remarquez, mes frères, l'admirable providence du Créateur, qui a pris soin de nous instruire et de nous donner des leçons, non-seulement par la doctrine renfermée dans les saintes Lettres, mais par les œuvres mêmes de ses mains. Qu'y a-t-il donc de caché sous ce symbole? Les nageoires, ou petites ailes au moyen desquelles les poissons remontent à la surface par une espèce de vol, figurent très-bien la contemplation par laquelle l'âme s'élève vers Dieu et découvre les choses célestes. Les écailles, qui recouvrent leur corps comme une cuirasse, signifient l'armure spirituelle dont l'âme se revêt contre les flèches enflammées du démon. C'est ce qui fait dire avec raison à saint Bernard : « On jette inutilement le filet devant les yeux des animaux ailés, » *Prov. I, 17* : de même l'ennemi lance inutilement ses traits contre des corps cuirassés. Appliquons maintenant cette distinction de la loi ancienne à la conduite de la vie. Si quelqu'un veut être un poisson pur, c'est-à-dire sans tache et innocent devant Dieu, qu'il prenne soin de se pourvoir de nageoires et d'écailles. D'abord il sera pourvu de nageoires, s'il se livre à la contemplation des choses divines et à une pieuse ardeur pour la prière. Ensuite, comme il est écrit : « Que celui qui invoque le nom du Seigneur abandonne l'iniquité, » *II Tim. II, 19*, qu'il ne s'imagine pas avoir assez fait de méditer et de prier, s'il ne veille d'un œil très-attentif à la garde de lui-même, afin de marcher toujours en éveil, toujours armé et en quelque sorte cuirassé contre les traits d'un ennemi qui ne meurt pas et nous harcèle sans cesse. C'est l'avertissement que nous donne le Prophète, lorsqu'il dit : « Faites une garde attentive sur vous et sur votre âme, » *custodi temetipsum et animam tuam sollicite*, *Deut. IV, 9*; et ailleurs : « Je vous indiquerai, ô homme, ce qui est bien et ce que le Seigneur demande de vous : c'est de pratiquer la justice, d'aimer la miséricorde, et de marcher avec pré-

caution devant votre Dieu, » *Mich.* vi, 8, c'est-à-dire d'apporter une attention continuelle à ne rien faire qui offense les yeux de la majesté divine. Ainsi quiconque marche revêtu de nageoires et d'écaillés appartient à la classe des poissons purs. Mais il faut ranger parmi les impurs ceux qui manquent de cette double condition, c'est-à-dire tous les hommes qui négligent la prière et la garde d'eux-mêmes; qu'aucune armure ne couvre contre les traits du démon; qui, dit le Prophète, passent leur vie dans la terre de l'oubli, *Ps.* LXXXVII, 13, c'est-à-dire sont tellement attachés aux choses de la terre qu'ils ne lèvent jamais les yeux vers le ciel; qui ont renoncé à se rappeler jamais le souvenir de Dieu; qui enfin, vils esclaves de la chair, se croient nés uniquement pour la table et la volupté. Poissons impurs, ils ne figureront pas au céleste banquet. Mais arrivons au filet et aux pêcheurs.

Le filet, c'est la parole de Dieu, le Seigneur lui-même nous l'apprend : « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un filet jeté dans la mer, et prenant des poissons de toute espèce, » *Matth.* XIII, 47. Nous avons dit que les pêcheurs sont les ministres de la parole divine, qui retirent les hommes plongés dans les divers gouffres des vices, et les élèvent à la connaissance de la divine lumière et des choses célestes. En effet, de même que les poissons séjournent perpétuellement dans l'eau, et n'en sortent pas même pour une heure, ainsi nous voyons beaucoup d'hommes tellement enfoncés dans les soins et les désirs terrestres, qu'ils n'ont pas d'autre goût, d'autre souci, d'autre préoccupation, d'autre sujet d'entretien; leur vie entière se passe comme s'ils étaient nés uniquement pour la recherche de l'argent et des choses de la terre. Essayez de les soulever un peu, comme des poissons qu'on retire de l'eau, vous diriez qu'ils vont perdre la vie; ils se sont tellement attachés aux voluptés du corps, qu'il leur est aussi pénible de s'en séparer qu'au poisson de sortir de l'eau, son élément. C'est à les retirer de ces eaux qu'est destiné le filet évangélique, qui, avec une puissance plus divine qu'humaine, élève les âmes de cet abîme profond des vices aux régions supérieures du ciel : car les pêcheurs évangéliques ont besoin du secours d'en-haut pour remplir leurs fonctions. « En effet, dit

saint Jean Chrysostome, le métier de pêcheur a cela de particulier, que l'homme ne fournit que son travail; le fruit qu'il en retire n'est pas son œuvre, c'est Dieu qui le produit et le dispose. » Le vigneron et le jardinier cultivent la terre, le laboureur y jette la semence, et ensuite il moissonne; de même les autres artisans façonnent, au moyen de leurs mains, tout ce qui regarde leur métier. Le pêcheur, au contraire, se borne à prendre dans son filet une proie que Dieu a créée et disposée pour lui. Que si dans l'agriculture elle-même, au témoignage de l'Apôtre (I *Cor.* III, 7), « celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose, tout dépendant de Dieu qui donne l'accroissement, » que peut s'attribuer un pêcheur, qui doit presque tout au bienfait divin?

Aussi, mes frères, faut-il moins s'étonner que, malgré des prédications continuelles et fatigantes, nous arrivions à de faibles résultats. Le fruit de la divine parole dépend moins de nous que de la grâce divine; si vous n'écoutez pas la voix intérieure qui vous parle, en vain nous frappons vos oreilles de nos cris répétés. Combien de pêcheurs de nos jours qui jettent vainement le filet de la parole évangélique? En est-il beaucoup que le filet de la prédication a retiré du gouffre profond des passions charnelles? Où est celui qui a quitté ses vices pour devenir un homme nouveau? A force d'entendre la parole de Dieu, notre âme s'est endurcie; comme l'esclave accoutumé à la verge, elle ne sent plus rien. C'est là ce que l'Apôtre appelle avoir une « conscience cautérisée, » I *Tim.* IV, 2. Comme la peau du corps que le cautère a brûlée devient insensible, ainsi certaines âmes dépravées en sont venues à ce degré d'endureissement, que ni la voix des prédicateurs, ni les menaces renfermées dans la loi divine ne leur inspirent aucune crainte. S'il leur arrive d'entendre souvent des sermons, ils s'en retournent chez eux tels qu'ils y étaient venus. Quel remède reste-t-il à ce mal? Par quel moyen pourrions-nous opérer une cure si difficile? Avons-nous un autre instrument que le filet de la parole de Dieu pour faire sortir ces poissons du fond des eaux et les élever à des régions supérieures? Les miracles ont cessé. la bouche des prophètes est muette, les martyrs ne jettent plus sur la religion l'éclat de leur courage et de leurs combats

glorieux; les illustres exemples des saints Pères, qui brillent dans le monde comme une lumière, ont presque disparu. Il ne reste guère maintenant que le filet de la divine parole : si c'est en vain qu'il est jeté, où sera notre espoir de salut?

Mais, je vous entends : puisque le fruit de la prédication est surtout l'œuvre et le bienfait du Seigneur, pourquoi nous le refuse-t-il? La faute, mes frères, n'en est pas à Dieu, mais à nous, à nous qui ne vivons pas assez saintement, qui ne dépendons pas assez de Dieu, qui n'implorons pas assez son secours avant de parler ou d'écouter, pour être dignes qu'il daigne se servir de nos pensées et de nos paroles, comme d'un filet, pour le salut des autres. Ecoutez ce qu'il dit de tels ministres par la bouche du prophète Jérémie : « S'ils m'avaient été fidèles et qu'ils eussent annoncé mes paroles à mon peuple, je l'aurais détourné de sa voie mauvaise et de ses pensées perverses, » *Jerem. xxiii, 22*. Ce qui nous manque, les apôtres l'avaient surabondamment; voilà pourquoi ils retiraient un filet rempli de poissons, tandis que le nôtre se trouve vide. C'est ce que Dieu, par la bouche de Zacharie (iii, 7) promet au Sauveur, et en lui à ses apôtres : « Si vous marchez dans mes voies, dit-il, et si vous observez mes préceptes, vous aussi vous jugerez ma maison et vous garderez mes parvis, et je vous donnerai des saints d'entre ceux qui siègent ici maintenant, » c'est-à-dire, par vos travaux et votre doctrine vous rendrez les hommes semblables aux anges qui sont assis en ma présence. Comme nous n'observons pas cette pureté de vie, il n'est pas étonnant que ce Dieu si ami de l'innocence dédaigne quelquefois de se servir d'un instrument souillé. C'est pourquoi, au lieu de travailler au salut des âmes, comme nous le faisons, avec des discours, nous devrions le faire avec des gémissements et des prières répandues devant le Seigneur; car les hommes que les travaux des docteurs de l'Eglise ont ramenés à de meilleurs sentiments, il faut les regarder comme des fils de leurs larmes plutôt que comme des fils de leur parole.

Il ne faut pas cependant rejeter toute la faute sur le prédicateur; une part en revient aux auditeurs qui se présentent au sermon sans attention et sans préparation. « Le juste, est-il dit

au livre de l'Écclésiastique, prête une oreille avide aux leçons de la sagesse, » chap. III, 31. Ainsi écoutait le Psalmiste, qui disait : « J'ai caché vos paroles dans mon cœur, pour ne point pécher contre vous, » *Ps.* cxviii, 11, c'est-à-dire, soit que j'écoute, soit que je lise, soit que je médite, soit que je repasse quelque chose dans mon esprit, je dirige tout vers un seul but, de devenir, non plus orgueilleux, mais plus humble, non plus savant, mais plus pur, enfin de « ne point pécher contre vous. » Plusieurs, en effet, entendent la parole de Dieu par curiosité, se proposant, non pas de s'éloigner du péché, mais de nourrir leur esprit par la nouveauté des choses, par l'élégance des paroles ou par la finesse des pensées. Saint Augustin les compare très-justement à des enfants sous les yeux desquels on place des caractères embellis par l'or ou quelque riche couleur : frappés uniquement de leur éclat, ils ne font nulle attention à la pensée qu'ils expriment. D'autres, dit le même Père, tout occupés de mille soins et de mille désirs, attentifs à mille voix du monde qui retentissent dans leur âme, peuvent à peine entendre les paroles de la sagesse, dont l'étude réclame le silence. Si quelqu'un, tandis que parle le prédicateur, faisait un grand bruit et poussait des vociférations, personne n'entendrait le discours : encore moins pourra-t-il l'entendre celui dont l'âme est agitée par une foule de pensées et de désirs. C'est dans le calme et le silence qu'il faut écouter la parole dont il est dit : « Une parole m'a été apportée furtivement, et mon oreille en a saisi un léger murmure, » *Job.* iv, 12. C'est ainsi que le Roi-Prophète écoutait la voix du Seigneur : « J'écouterai, dit-il, ce que me dira le Seigneur Dieu, car il parle la paix à son peuple, et à ses saints, et à ceux qui se convertissent au cœur, » *Ps.* lxxxiv, 9. Ceux-là « se convertissent au cœur, » c'est-à-dire au secret de leur cœur, qui, se débarrassant de tous les soins et de toutes les pensées terrestres, appliquent leur esprit aux choses célestes et divines. Et le Seigneur « leur parle la paix, » parce qu'il met la paix dans leur âme, non pas cette paix que donne le monde, mais celle que la puissance divine a coutume d'accorder aux hommes pieux, paix qui calme le tumulte de nos affections et de nos désirs, et les

tient enchainés sous le joug de la raison. Comprimés en partie par la puissance de la grâce divine, en partie par la force de la bonne habitude, et soumis à l'empire de la raison, ils n'excitent plus ces troubles qui jettent l'âme hors d'elle-même. De là cette paix « qui surpasse tout sentiment, » *Philip. iv, 7*. Mais en voilà assez sur le mot de *pêcheurs* : passons à ce qui suit.

II.

Dès que le Seigneur leur eut dit : « Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes, » les deux frères, touchés par cette seule parole, quittent tout à l'instant, et se mettent à sa suite pour ne plus retourner jamais aux occupations du siècle. Pour remplir les hautes fonctions du ministère évangélique, Jésus-Christ veut des hommes dépouillés de tout, libres de toute attache aux biens terrestres. En effet, dit saint Jean Chrysostome, la pauvreté est sympathique à toutes les vertus. L'athlète se présente nu pour le combat, le nautonnier lutte nu contre les flots, le soldat est sans bagage sur le champ de bataille. Ainsi ces deux frères, à un seul mot de Jésus, laissèrent là tout ce qu'ils possédaient. Toutefois, qu'y a-t-il d'étonnant que la voix du Créateur entraîne des hommes après elle, puisque lui-même a donné à l'aimant le pouvoir d'enlever et de tenir suspendu dans les airs une masse pesante de fer? Pour ne rien dire ici de la force de l'Esprit-Saint agissant dans les âmes, qu'il nous suffise de remarquer, avec saint Jérôme, que la divinité cachée de Jésus-Christ se reflétait avec un tel éclat sur son visage, que son seul aspect excitait un attrait irrésistible.

Si quelqu'un, en entendant les louanges que les saints Pères donnent à la prompte obéissance des apôtres, faisait cette objection : Ces deux pêcheurs, qui n'avaient rien, qu'ont-ils pu quitter à la voix du Sauveur? qu'il écoute la réponse de saint Grégoire dans une de ses *Homélie*s : « Ici, mes frères, nous devons faire moins d'attention à la valeur du sacrifice qu'au sentiment qui l'inspire. Il abandonne beaucoup, celui qui ne garde rien pour soi; il abandonne beaucoup, celui qui renonce, non-seulement à la chose, mais au désir. En suivant le Sauveur, les apôtres

quittèrent tout ce que pouvaient désirer ceux qui ne le suivirent pas. Que nul ne dise donc en lui-même, à la vue de certaines personnes qui abandonnent beaucoup : Je voudrais bien imiter ces généreux contempteurs du monde, mais moi je n'ai rien à laisser. Vous quitterez beaucoup, mes frères, si vous renoncez aux désirs terrestres. Le sacrifice extérieur, quelque petit qu'il soit, Dieu s'en contente : ce qu'il regarde, c'est le cœur, et non l'argent ; c'est le sentiment qui vous anime, et non la valeur matérielle du sacrifice. Car si nous considérons ce qu'abandonnent nos saints trafiquants, voici qu'ils achètent, pour des filets et une barque, la vie éternelle des anges ! Quelle peut être la valeur d'un filet ? Il n'importe ; le prix du royaume de Dieu, c'est ce que tu possèdes. Pour toi, Zachée, il fut de la moitié de tes biens que tu distribuas aux pauvres ; pour vous, Pierre et André, il est d'un filet et d'une barque, que vous abandonnez ; pieuse veuve de l'Évangile, il sera pour toi de deux oboles ; il ne sera pour un autre que d'un verre d'eau froide. O chose admirable ! ô preuve puissante de la bonté de Dieu ! Le royaume des cieux, mes frères, y a-t-il rien dont le prix soit si bas quand on l'achète, et si haut quand on le possède ? Mais peut-être n'avez-vous pas même un verre d'eau froide à donner à un pauvre. Eh bien ! rassurez-vous, la parole divine vous le permet. Lorsque le Rédempteur venait de naître, il parut dans les airs des habitants du ciel qui chantaient : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! *Luc. II, 14*, pour nous apprendre que devant Dieu la main n'est jamais vide d'un bienfait, si la bonne volonté habite dans le sanctuaire du cœur. De là ce langage du Psalmiste : En moi, Seigneur, sont vos vœux que j'acquitterai en vous louant, *Ps. LV, 12*, comme s'il disait ouvertement : « Je n'ai aucune offrande extérieure à vous présenter, mais je trouve au dedans de moi quelque chose à placer sur l'autel de votre gloire ; je ne vous nourrirai pas d'un don matériel, mais vous ferez vos délices de l'offrande de mon cœur. En effet, l'offrande la plus riche, c'est la bonne volonté. » Ainsi parle saint Grégoire. Ce don de la bonne volonté, par lequel l'homme pieux offre à Dieu moins ses biens que lui-même, saint Jérôme

en fait l'éloge en ces termes (*epist. ad Licinium*) : « Abandonner son or, c'est l'acte des commençants, non des parfaits. C'est ce qu'a fait Cratès de Thèbes, ce qu'a fait Antisthènes. Mais s'offrir soi-même à Dieu, voilà le propre des chrétiens et des apôtres, qui, comme la pauvre veuve, mettant dans le tronc deux oboles, donnèrent au Seigneur tout ce qu'ils avaient, et méritèrent d'entendre cette parole : Vous, siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » *Sedebitis super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel*, Matth. XIX, 28.

De tous ces passages, mes frères, nous pouvons tirer cette conclusion : Quoique ce soit un acte pieux et agréable à Dieu de quitter ses biens pour le Seigneur, il n'y a pas de meilleure offrande que le sacrifice de la bonne volonté. Saint Cyprien s'appuie sur cette considération pour consoler quelques fidèles qui regrettaient d'avoir été privés de la couronne du martyre : « Autre chose est, leur disait-il, que le martyre manque au courage, autre chose que le courage manque au martyre. » Il savait, ce saint docteur, que ceux-là aussi sont très-agréables à Dieu qui furent martyrs de cœur seulement; et il y en eut beaucoup de ce genre. Voyez ce qui arriva parmi les anges. Un grand nombre de ces esprits célestes jouissent dans le ciel d'une gloire supérieure à celle de beaucoup de saints qui ont longtemps servi Dieu avec une grande ferveur; et cependant ils n'ont fait, durant un espace de temps très-court, appelé par les théologiens *second instant des anges*, qu'offrir au Seigneur le sacrifice d'eux-mêmes, en le reconnaissant comme leur Créateur et le Créateur de toutes choses, et en se soumettant humblement à son empire. Pourquoi un sacrifice de si courte durée est-il préféré à la fidélité séculaire de beaucoup d'ermites vivant dans la solitude? La raison en est que ce court instant renfermait des siècles infinis, pendant lesquels les anges étaient résolus à persévérer dans la même foi, dans la même charité, dans la même obéissance. Ainsi, autant ils désiraient offrir à Dieu, autant ils lui ont offert, et leur récompense fut mesurée, non sur le court espace de temps, mais sur leur éternel désir, car cet instant renfermait l'éternité entière. Au contraire, le démon qui, dans ce second

instant, se sépara de Dieu, persiste avec obstination dans sa révolte, en sorte que, dans un temps très-court, il mérita autant de châtimens qu'il désira pécher. Voilà pourquoi, au témoignage des saints Pères, une peine éternelle est infligée aux réprouvés pour une faute temporaire : si ces grands pécheurs, dont la patience divine supporte si longtemps les crimes, avaient toujours vécu dans la chair peut-être n'auraient-ils jamais quitté le péché.

Mais, direz-vous, pourquoi donnerais-je tant d'application à la pratique des bonnes œuvres, si par la bonne volonté seulement j'obtiens le même mérite. La réponse est facile : personne ne veut efficacement une chose s'il ne l'accomplit quand il le peut. Car, puisque tous les membres du corps obéissent au commandement de la volonté, à qui ferait-on croire que vous avez le désir sincère de faire une chose que vous ne faites pas quand vous le pouvez ? Dans ceux qui n'ont ni force ni ressource, Dieu n'examine que la bonne volonté, mais dans ceux qui ont tout en abondance la bonne volonté se prouve par les œuvres.

Il est temps de passer à la seconde partie de cet évangile. En voici le texte :

III.

« Et s'avançant un peu, le Sauveur vit deux autres frères, Jacob, fils de Zébédée, et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, raccommodant leurs filets, » etc. Quelle utilité, je vous le demande, de relever si soigneusement toutes ces circonstances de la vocation des apôtres, que les uns, à ce moment-là, jetaient leurs filets, et que les autres les réparaient ? L'Évangéliste a voulu marquer, d'une part, le vil métier des apôtres, occupés, pour gagner leur vie, à raccommoder des filets déchirés ; d'autre part, les humbles pensées qui les occupaient lorsque, sans aucun mérite antérieur, ils furent appelés par la seule grâce de Dieu à la dignité apostolique.

Ici, il ne sera pas inutile de rechercher pourquoi le Seigneur a choisi des hommes pris dans les derniers rangs de la société pour les élever soit à l'apostolat, qui est la première dignité dans

l'Eglise, soit à d'autres fonctions très-illustres. Car, pour rappeler les exemples les plus anciens, le Seigneur veut-il donner un chef à son peuple, il prendra Moïse, qui paissait les troupeaux de son beau-père, et qui, tout occupé, non de la dignité souveraine, mais de trouver de meilleurs pâturages, s'enfonçait plus avant dans le désert; voilà l'homme qu'il a élevé aux plus grands honneurs, dont il a fait le législateur, le guide de son peuple, et le « dieu de Pharaon, » *Exod. vii, 1*. Après lui, c'est Saül, de la plus petite tribu d'Israël, homme pauvre et inconnu, et occupé alors à la recherche des ânesses de son père, qu'il ordonne de consacrer comme roi d'Israël, *I Reg. ix*. Qu'était-ce encore que David, qui joignit les fonctions de prophète à la dignité royale? Le plus jeune de tous ses frères et le berger d'un petit troupeau. Mais les circonstances de son élection méritent d'être rappelées. Par l'ordre du Seigneur, le prophète Samuel arrive à la maison d'Isaï, père de David, pour choisir un roi parmi ses fils, car Isaï en avait huit. L'heureux père présente d'abord l'aîné, nommé Eliab; averti par une lumière divine, le Prophète le refuse en disant : « Ce n'est pas lui que le Seigneur a choisi. » Aminadab est présenté ensuite : « Ce n'est pas lui non plus, dit Samuel, que le Seigneur a choisi. » Les cinq autres parurent à leur tour et furent rejetés de la même manière. Comme David, le plus jeune, était occupé dans la campagne à paître son troupeau, et qu'Isaï n'avait plus personne à présenter : « Sont-ce là tous vos enfants? » lui demanda le Prophète? — Il reste encore le plus petit, répondit le père; le soin de son troupeau le retient dehors. » Samuel ordonna qu'on le fit venir, en disant : « Nous ne nous mettrons point à table jusqu'à ce qu'il soit arrivé. » Dès qu'il fut de retour : « Lèves-toi, dit le Seigneur au Prophète, et oins-le, car c'est mon élu, » *I Reg. 16*. Quoi de plus étonnant que de voir Dieu appeler à une si haute dignité le plus jeune et le plus obscur de huit frères, gardien d'un petit troupeau? Rappellerai-je la vocation des apôtres? C'est pendant qu'ils jettent leurs filets dans la mer ou qu'ils les raccommodent que le Seigneur les choisit pour être les lumières du monde, les docteurs des nations et les colonnes de l'Eglise? Parlerai-je de Matthieu, passant de son bureau, où il comptait soigneusement ses profits,

aux fonctions d'apôtre et d'évangéliste? *Matth.* ix, 9. Et ce qui est plus extraordinaire, non-seulement le Seigneur choisit des hommes d'une basse condition pour les élever à ces hautes dignités, mais encore il les prend au moment même où ils exercent leur vil métier : Saül était à la recherche des ânesses de son père; David se trouvait dans les champs gardant des brebis; Jacques et Jean raccommodaient leurs filets avec leur père; le receveur Matthieu, ce qui semble répugner davantage au divin ministère, était assis à son bureau. Qui n'admirerait dans toutes ces élections les conseils de la sagesse divine.

Mais, puisque l'Écriture appelle « heureux ceux qui scrutent les témoignages du Seigneur, » *Ps.* cxviii, 2, c'est-à-dire ses décrets et ses conseils, nous devons, dans la faible mesure de nos forces, rechercher les causes de cette conduite de Dieu. Or, comme le Seigneur fait tout pour lui-même, il est juste que nous les rapportions toutes à sa gloire.

D'abord, Dieu fait éclater davantage sa puissance, lorsqu'avec des instruments si fragiles, si incapables au jugement de la prudence humaine, il opère les plus grandes choses. Quoi de plus glorieux que l'action de David, qui, sans armes et sans expérience des combats, terrasse, avec une fronde et une houlette, un géant bien armé et habile guerrier? *I Reg.* xvii. Que celle de Samson, qui immole avec une mâchoire d'âne mille Philistins, et met en déroute toute leur armée? *Jud.* xv. Que celle d'une faible femme, qui vient à bout de la formidable armée d'Holopherne? *Judith.* xiii. Où serait la gloire, si le Seigneur avait renversé ses ennemis en leur opposant des forces égales et un même nombre de soldats? Au contraire, quel n'est pas l'éclat de sa puissance, lorsque, sans avoir besoin ni d'armées nombreuses, ni de la philosophie mondaine, ni des paroles persuasives de la sagesse humaine, *I Cor.* ii, 4, par la seule parole de douze pêcheurs grossiers il anéantit toute la puissance du démon et du monde, il renverse les temples et les autels du paganisme, et répand dans tout l'univers la lumière de la prédication évangélique. Car saint Paul nous apprend que de son temps déjà « l'Évangile de Jésus-Christ avait été annoncé à toute créature qui est sous le ciel, » *Coloss.* i, 23. Le

Prophète exprime son étonnement devant cette merveille, lorsqu'il dit : « Seigneur, de la bouche des enfants à la mamelle vous avez tiré votre gloire à cause de vos ennemis, » *Ps. viii, 2*, c'est-à-dire, toutes les créatures attestent la gloire de votre nom; mais ce qui fait éclater surtout votre force et votre salutaire puissance, c'est d'avoir, par le moyen de vos apôtres, hommes grossiers et sans culture, semblables à de petits enfants, manifesté votre nom très-saint à toutes les nations, propagé en tous lieux une religion chaste et pieuse, et renversé de fond en comble la cruelle tyrannie du démon. L'Apôtre exprime la même pensée dans sa deuxième lettre aux Corinthiens (ch. iv, 7) : « Nous portons ce trésor, dit-il, dans des vases d'argile, afin que la merveille en soit rapportée à la force de Dieu, et non pas à nous, » ce qui signifie : La fragilité des vases, c'est-à-dire des instruments, montre bien que ce n'est pas à eux, mais à la puissance divine, que revient la gloire de ces grandes choses.

Ensuite la vocation de ces hommes simples et ignorants nous met sous les yeux l'excellence de la liberté divine. En agissant ainsi, le Seigneur montre à tous qu'il n'est soumis à aucune loi, mais qu'il gouverne toutes choses à son gré et selon le bon plaisir de sa très-droite volonté, « élevant de terre les indigents et les pauvres de leur fumier, pour les faire asseoir avec les princes sur un trône de gloire, » *I Reg. ii, 8*. Arrière donc ces hommes sacrilèges qui, dépouillant Dieu de sa glorieuse liberté, s'imaginent follement qu'il agit en vertu des exigences nécessaires de sa nature! Pour détruire cette erreur, le Seigneur commanda à Jérémie d'aller dans la maison d'un potier, où il devait lui faire entendre sa parole. Lorsque le Prophète fut arrivé dans cette maison, et qu'il eut regardé longtemps le potier façonner l'argile, lui donnant ou lui ôtant à son gré telle ou telle forme, le Seigneur se servit de l'exemple de ce potier pour montrer la liberté et la puissance qu'il avait sur les hommes : « Ce que fait ce potier, dit-il, je puis le faire avec vous, maison d'Israël; car vous êtes dans ma main comme l'argile dans la main du potier, » *Jerem. xviii, 6*. Assurément cette comparaison est bien propre à frapper nos esprits et à les soumettre pleinement à Celui qui tient nos destinées dans sa

main, et qui peut tirer de la même boue un vase d'honneur ou bien un vase d'ignominie, *Rom. ix, 21.*

Enfin, la troisième raison de cette conduite de Dieu, c'est de montrer sa libéralité et sa bonté infinie. Plus ces hommes étaient, par leur mérite, loin de cette haute dignité, plus la vocation qui les élève des derniers rangs aux premiers, paraît l'œuvre de la munificence et de la libéralité divine. L'homme libéral, dit un sage, cherche la cause même de ses bienfaits : la libéralité de Dieu, ne trouvant en nous aucune cause, accorde aux hommes, eu égard à sa seule miséricorde, les dons les plus magnifiques. Mais plus ses bienfaits sont gratuits, plus ceux qui sont ainsi prévenus de ses miséricordes doivent se montrer humbles et exalter d'un cœur reconnaissant la munificence du Seigneur. En appelant des hommes grossiers et sans culture, le Maître céleste a ôté aux hommes toute matière d'orgueil, puisqu'il a choisi dans le monde ce qu'il y a de plus faible, de plus vil et de plus méprisé, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui, » c'est-à-dire afin que personne ne mette en avant, comme un titre à son élection, la noblesse de la naissance, la puissance humaine ou la sagesse terrestre. Voilà donc les hommes de la dernière condition que le Seigneur a choisis pour en faire les docteurs des nations, les fondements de l'Eglise, les pasteurs et les guides de son troupeau dans la route du ciel, et les dispensateurs des mystères de Dieu. Tels furent les apôtres, tel fut parmi eux saint André, dont vous connaissez maintenant l'admirable vocation, et dont vous allez entendre le glorieux martyre.

IV.

Déjà il avait, dans la Scythie d'Europe et l'Achaïe, semé de tous côtés la parole de Dieu et fait un grand nombre de conversions à la foi chrétienne, lorsque le proconsul Egée ordonna de le mettre en croix, afin qu'il imitât la mort de Celui dont il annonçait la gloire. En apercevant de loin la croix préparée pour lui, le saint apôtre rempli d'allégresse salua par des louanges l'instrument de son supplice. D'ordinaire les licteurs et les bourreaux couvrent d'un voile les yeux de ceux qui vont subir la peine ca-

pitale, de peur que la vue du glaive brillant et suspendu sur leur tête ne les saisisse d'une trop vive terreur, et que la crainte de la mort ne les fasse mourir avant le supplice. Mais le bienheureux André, élevé au-dessus de la nature humaine, au-dessus du monde entier, loin d'avoir horreur de la croix, lui adresse, comme à une épouse bien-aimée, ces tendres paroles : « Salut, ô croix consacrée par le corps de Jésus-Christ, ornée de ses membres comme de pierres précieuses ! Je viens à vous confiant et joyeux ; de même recevez joyeusement le disciple de Celui qui a été suspendu à votre bois. O charmante croix, qui avez acquis une beauté incomparable par l'attouchement des membres du Seigneur, recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras dans les bras de Celui qui m'a racheté par vous. Autrefois vous n'inspiriez que de l'horreur, mais maintenant on fait des vœux pour être étendu sur vous. »

Ces paroles de notre apôtre renferment, dans leur brièveté, une philosophie très-belle et vraiment chrétienne. Si telle est la dignité des rois de la terre, qu'ils ont le pouvoir d'ennoblir des choses communes et viles, combien plus la Majesté souveraine pourra-t-elle le faire. Donc, puisque le fils du Roi éternel a souffert la croix, les verges, les clous, les insultes et les chaînes, tous ces tourments ont été si ennoblis par l'auguste dignité de sa personne, que saint André a pu dire à la louange de la croix : « Vous qui inspiriez autrefois un sentiment d'horreur, soyez pour moi aujourd'hui un doux instrument de plaisir et de suavité, ô croix, que les membres de mon Sauveur ont rendue si suave et si auguste. » De là ces désirs ardents des martyrs, qui brûlaient de répandre leur sang pour la gloire de Jésus-Christ. En effet, dès que le Créateur du monde eut bu, pour le salut des hommes, le calice de sa passion ; dès que, dans la joie de son cœur et sans tenir compte de l'ignominie, il eut enduré le supplice de la croix (*Hebr. xii, 2*) ; dès que fut réalisé son ardent désir d'être baptisé pour nous du baptême de sang ; dès que, par le mérite de sa passion, il nous eut envoyé du ciel son Esprit, il mit dans l'âme des saints, avec le mépris de la mort, le courage de souffrir pour l'amour de lui les plus cruels tourments, non-seulement avec

patience, mais avec allégresse, et de chercher dans le martyre leur plus beau titre de gloire. Des supplices ennoblis par la passion du souverain Maître de toutes choses ne pouvaient pas ne pas honorer ceux qui les ont endurés à son exemple. C'est pourquoi l'illustre empereur Constantin baisait la place des yeux que la persécution avait arrachés à de saints confesseurs, regardant comme un titre de gloire cette difformité du corps. Saint Cyprien, dans une lettre adressée à des évêques et à des prêtres condamnés aux mines, loue ainsi leurs pieds chargés de chaînes pour Jésus-Christ : « O pieds glorieusement enchaînés, qui ne sont point affranchis par le forgeron, mais par Jésus-Christ! ô pieds glorieusement enchaînés, dont l'heureuse marche est dirigée vers le paradis! O pieds liés maintenant dans le monde pour être toujours libres auprès du Seigneur! O pieds retardés pour un temps par les entraves et la colère de l'ennemi, mais qui doivent courir si rapidement à Jésus-Christ dans une voie glorieuse! »

Comme c'était avec la foi la plus entière que les martyrs attendaient cette récompense de leurs travaux, il n'est pas étonnant qu'ils supportassent le supplice avec une si grande patience. Il leur semblait entendre la voix consolante du Prophète : « Que votre voix cesse de gémir et vos yeux de pleurer, car une récompense est assurée à votre labeur et votre fin est pleine d'espérance, » *Jerem.* Animés par cette espérance, ils ne voyaient plus, dit Salvien (*Contr. Gent.*), dans les chevalets et les échafauds que des degrés pour monter au ciel. Imitons leurs exemples; s'il ne nous est pas donné de verser notre sang, du moins distribuons aux pauvres quelque partie de nos biens; s'il ne nous est pas donné de souffrir la mort, du moins ayons le courage de mortifier nos membres en cette vie. Nous ne pouvons pas, comme saint André, être attachés à une croix matérielle; mais nous pouvons crucifier spirituellement nos sens, notre bouche, notre langue, nos oreilles, nos yeux, nos inclinations, toutes nos passions enfin. Nous paraîtrait-il trop pénible de nous procurer le ciel par ces mortifications légères, quand les martyrs, quand les apôtres, quand les prophètes n'y sont arrivés que par les chaînes, les verges, les chevalets, les grils, les flammes, les ongles de fer, les scorpions

et tous les genres de supplices? Daigne nous conduire dans ce bienheureux séjour le Seigneur Jésus, qui est béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

AU LECTEUR.

Comme il ne manquera pas de pieux prédicateurs qui voudront raconter avec plus de détails le glorieux et admirable martyre de saint André, afin de leur être utile, nous transcrivons ici, presque sans y rien changer, le récit qu'en ont fait des prêtres et des diacres d'Achaïe dans une Vie du saint que Lipomanus a insérée.

Saint André, après avoir prêché l'évangile en Scythie et en Achaïe, revint à Patras, capitale de cette dernière contrée, et reprocha hardiment au proconsul Egée de poursuivre les chrétiens : lui qui était jaloux d'exercer sur la terre les fonctions de juge, pourquoi, égaré par le démon, refusait-il de reconnaître Jésus-Christ, juge de tous les hommes? Le proconsul répondit par des blasphèmes contre Jésus-Christ et par des menaces de mort. Le saint apôtre, après avoir expliqué longuement la gloire et le mystère de la croix, continua ainsi : « Le premier homme avait introduit la mort dans le monde par son péché, et le bois avait été l'instrument de ce péché; il était donc nécessaire au genre humain que la mort fût chassée du monde par le bois de la Passion, afin que le mal que le premier Adam avait occasionné, le second Adam le réparât, en étendant sur la croix ses mains innocentes pour racheter les mains qui s'étaient étendues à la prévarication, en acceptant le fiel pour breuvage afin de faire oublier le doux fruit de l'arbre défendu, en prenant sur lui notre mortalité pour nous revêtir de son immortalité. » « Raconte cela, lui dit le monstre d'impiété, à ceux qui croient à ta parole; quant à moi, si tu ne m'obéis en sacrifiant aux dieux tout-puissants, je te ferai battre de verges et attacher à la croix dont tu me parles. » Lorsque le proconsul eut fait entendre ces menaces et d'autres encore dans l'espoir d'ébranler le saint dans sa foi, André lui dit : « Tu persistes dans ton aveuglement et tu penses m'effrayer par

tes menaces : Eh bien ! fais-moi souffrir les plus cruels supplices que tu pourras inventer. Je serai d'autant plus agréable à mon Roi, que je me montrerai pour son nom plein de constance dans les tourments. » Alors Egée le fit étendre sur le chevalet, et flageller. Après ce supplice, on le releva et on le conduisit au juge qui lui dit : « Ecoute-moi, André, et renonce à ton dessein de verser ton sang ; sinon, je te ferai mourir sur la croix. » « Si je craignais, répondit l'apôtre, le supplice de la croix, je ne prêcherais pas la gloire de la croix. Pour toi, tu pourras échapper aux tourments éternels qui te sont dus, si, témoin de ma persévérance, tu crois à Jésus-Christ. Car, ce qui m'inquiète en ce moment, c'est ton malheur, et non pas mon supplice. Mon supplice ne peut durer qu'un ou deux jours, mais des milliers d'années ne finiront pas tes tourments. De grâce, épargne-toi cette infortune et n'allume pas pour toi le feu éternel. » A ces mots, Egée plein d'indignation donna l'ordre de le crucifier ; mais pour rendre son supplice plus long, il commanda aux bourreaux de ne point l'attacher avec des clous, qui lui auraient fait perdre aussitôt tout son sang, mais seulement avec des cordes, comme si on l'étendait sur le chevalet. Comme on le conduisait au lieu du supplice, il se fit un concours de peuple qui criait : Qu'a donc fait ce juste et cet ami de Dieu pour être mis en croix ? » Mais André éleva la voix pour conjurer le peuple de ne pas le priver de la couronne du martyr, objet de ses vœux. Il marchait plein de joie, ne cessant pas d'annoncer la parole de Dieu le long du chemin. Arrivé au lieu où la croix était préparée, l'apercevant de loin, il s'écria à haute voix : « Je vous salue, ô croix consacrée par le corps de Jésus-Christ et ornée de ses membres comme de pierres précieuses. Avant que cet aimable Sauveur fût mort entre vos bras, l'on n'avait pour vous que de l'horreur ; mais maintenant vous inspirez un céleste amour d'être attaché à votre bois. Ceux qui ont la foi savent quelles douceurs vous renfermez dans votre sein, quelles récompenses sont préparées à ceux qui vous embrassent. Je viens donc à vous confiant et joyeux ; recevez-moi joyeusement comme le disciple de Celui que vous avez porté ; car j'ai toujours été épris de vos charmes, j'ai toujours désiré vous em-

brasser. O douce croix, qui avez acquis une beauté incomparable par les divins membres de mon Seigneur ! O croix longtemps désirée, ô croix ardemment aimée, ardemment recherchée, et offerte enfin à mes vœux, recevez-moi des mains des hommes, afin que je passe de vos bras entre les bras de Celui qui m'a racheté étant couché sur vous ! » En parlant ainsi, il se dépouilla lui-même, et donna ses vêtements aux bourreaux qui l'élevèrent en croix et l'attachèrent avec des cordes, suivant l'ordre du proconsul. Il y avait là près de mille personnes, parmi lesquelles était le frère d'Egée, nommé Stratoclès, qui disait hautement avec les autres que c'était une injustice de traiter de la sorte un si saint homme. Cependant le saint martyr ne cessait de confirmer les fidèles dans la foi et dans la constance à supporter une peine passagère, répétant que les souffrances de cette vie n'ont pas de proportion avec la grandeur de la récompense éternelle.

Comme le peuple accusait amèrement Egée de condamner un si saint homme à un ignominieux supplice, le proconsul, craignant une sédition, accourut pour faire détacher de la croix le martyr. « Que viens-tu faire ici, Egée ? lui dit l'apôtre en l'apercevant ; si c'est pour croire en Jésus-Christ, à la bonne heure ; selon ma promesse, il te fera miséricorde ; mais si c'est pour me faire descendre de la croix, sache que, moi vivant, tu n'en viendras pas à bout. Déjà je vois mon Roi, je l'adore, je suis en sa présence. Je n'ai point d'autre regret que de ta damnation, qui est inévitable. Malheureux, hâte-toi de te convertir, pendant que tu le peux encore ; car peut-être ne le pourras-tu plus lorsque tu le voudras. » Sur l'ordre d'Egée, les bourreaux s'approchèrent pour le détacher ; mais leurs bras, comme frappés de torpeur, ne purent arriver jusqu'à lui. Alors le saint fit cette prière à haute voix : « Ne permettez pas, Seigneur Jésus, que votre serviteur, qui est lié à cette croix pour la confession de votre nom, en soit détaché ; ne permettez pas que, après avoir connu par la croix votre grandeur, je reçoive cette humiliation de la part d'Egée, qui n'est qu'un homme corruptible ; mais recevez-moi entre vos mains, ô Jésus mon Maître, que j'ai connu, que j'ai aimé, que je confesse et que je désire contempler. Seigneur Jésus,

recevez mon esprit dans la paix ; il est temps que je me réunisse à vous, unique objet de mes désirs. Recevez-moi, Seigneur Jésus, mon bon maître ; ne permettez pas que je descende de cette croix, avant que vous n'ayez reçu mon esprit. » Comme il achevait ces paroles, une lumière, éblouissante comme l'éclair, l'environna à la vue de tous, et le déroba à tous les regards ; car nul ne pouvait en supporter l'éclat. Une demi-heure après, cette lumière se dissipa peu à peu et sembla accompagner vers le ciel l'âme du bienheureux qui venait d'expirer.

Telle fut la fin glorieuse de cet apôtre et martyr de Jésus-Christ ; tel fut le supplice par lequel il glorifia le Sauveur. Beaucoup de circonstances sont ici dignes d'attention : et d'abord la longueur du supplice. Il ne fut pas, en effet, emporté par une mort rapide, comme les autres martyrs ; ses tourments durèrent deux jours ; il rendit le dernier soupir sans avoir reçu aucune blessure mortelle. Durant ce long espace de temps, quoique les forces de son corps s'affaiblissent peu à peu, sa force d'âme resta entière, et il ne cessa d'adresser au peuple qui l'entourait des instructions et des avertissements célestes. Que la croix est une belle chaire pour enseigner la sagesse chrétienne ! Quelle doctrine pouvait-il annoncer d'un lieu semblable, sinon : « C'est après avoir traversé beaucoup de tribulations que nous entrerons dans le royaume des cieux, *Act. xiv, 21* ; ou bien : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive, » *Matth. xvi, 24* ; ou bien encore : « Un moment de légère tribulation nous acquiert, au-delà de toute mesure, un poids immense de gloire, » *II Cor. iv, 17*. Voilà les enseignements que notre apôtre adressait à la foule du haut de cette chaire. Joyeux et plein d'allégresse, à mesure qu'il voyait s'approcher la gloire de son triomphe, il semblait chanter avec le Prophète : « Nous avons passé par l'eau et par le feu, et vous nous avez conduit au lieu du rafraîchissement, » *Ps. lxxv, 12*. Qui n'admirerait encore cette circonstance, qu'ayant aperçu de loin la croix qui lui était préparée, fixant les yeux sur elle, non pas comme sur un gibet, mais comme sur un trône royal ou une épouse bien-aimée, il lui adressa ces tendres paroles : « Je vous

salué. Ô croix consacrée par le corps du Sauveur, et ornée de ses membres comme de pierres précieuses. Je viens à vous, confiant et joyeux; recevez-moi de même avec allégresse. » « Vous voyez, dit saint Bernard, qu'il ne se possède plus de joie : *De même*, dit-il, *recevez-moi avec allégresse*. Son allégresse est-elle si grande, qu'il la communique à la croix elle-même? Que faut-il admirer davantage, lequel des deux est plus au-dessus de la raison, plus au-dessus de la nature, ou que la croix, ou que le crucifié éprouve de l'allégresse? A celle-là la nature a refusé le sentiment, et dans celui-ci, si elle n'est pas tout-à-fait morte, elle anéantit toute joie, elle fait entrer la douleur. Cependant, par un prodige qui surpasse la nature, voici que la croix est invitée à la joie, et que le crucifié, loin de trembler, tressaille d'allégresse. » Le supplice de la croix ne lui suffit pas; avant d'y être attaché, il dit au juge qui le menaçait : « Parce que tu persévères dans ton aveuglement, tu t'imagines que j'ai peur de tes menaces; mais invente les tourments les plus cruels. » Il sent, en effet, qu'il est prêt à affronter, non-seulement ce supplice, mais tous ceux que la cruauté humaine pourra imaginer. Je vous le demande, mes frères, est-ce un homme qui parle, ou bien un ange? D'où peut venir à un homme une si étrange allégresse, une joie si extraordinaire? Qui a mis, dans un vase si fragile, ce robuste courage, cette constance invincible? Gardons-nous de croire qu'il puisait cette force en lui-même. C'était l'Esprit-Saint qui venait en aide à sa faiblesse, qui répandait dans son cœur une charité forte comme la mort, que dis-je, plus forte que la mort. Ce divin Esprit est plus doux que le miel, et sa douceur triomphe de l'amertume de la mort la plus amère. Si cette douceur ôte à la mort elle-même son amertume, à quoi ne pourra-t-elle pas donner des charmes?

Que cet exemple, mes frères, nous apprenne à endurer volontiers quelque peine pour Jésus-Christ. Si les hommes du siècle, pour acquérir des biens fragiles et périssables, des honneurs, la faveur des grands, ont tous les jours quelque chose à souffrir et le souffrent de bon cœur en vue d'arriver à leurs désirs, pourquoi ne supporterions-nous pas volontiers une chose pénible dans l'intérêt de notre salut éternel et pour l'amour de Celui qui nous

a aimés de toute éternité, qui nous a créés, qui nous a rachetés, qui nous nourrit, qui nous gouverne, qui entretient le souffle de notre vie? Croyez-moi, quoi que vous fassiez, si vous ne souffrez rien de pénible et de difficile pour la gloire de Jésus-Christ, vous n'entendrez jamais la parole qui fut adressée à Abraham : « Je connais maintenant que tu crains le Seigneur, parce que tu n'as pas épargné ton fils unique pour l'amour de moi, » *Gen. xxii, 12.* Quiconque aura ce courage, qu'il sache qu'il est couvert d'une armure solide contre toutes les attaques du diable. Car cet ennemi de nos âmes nous attaque de deux manières : ou bien il nous amorce par la volupté et les plaisirs des sens ; ou bien il nous provoque à l'impatience par les épreuves et les angoisses. Or, quiconque est disposé, avec la grâce de Dieu, à accepter une peine pour l'amour de Jésus-Christ, celui-là ne se laissera ni séduire par les délices, qu'il fuira comme un poison mortel à son âme ; ni effrayer par la souffrance, que non-seulement il n'évitera pas avec horreur, mais qu'il recherchera pour la gloire de son Maître. Si nous en arrivons à trouver du plaisir dans la tribulation, nous sommes devenus plus forts que le démon et que le monde. Notre ennemi n'aura plus de traits qui puissent nous atteindre, puisque nous détesterons les plaisirs eux-mêmes, et que les choses pénibles supportées en vue de Dieu auront pour nous des charmes. Vous voyez donc, mes frères, à quelle hauteur nous élève l'amour de la souffrance, et de quelle solide armure elle nous revêt.

Mais, comme c'est la grâce et l'Esprit-Saint, non la nature, qui donnent ce courage, demandons au Père céleste, par des prières continuelles, de nous envoyer cet Esprit. Le Fils unique de Dieu nous y exhorte par ces paroles : « Si vous, quoique pécheurs, vous savez donner à vos enfants des choses utiles, combien plus votre Père qui est au ciel donnera-t-il son Esprit qui est bon à ceux qui le lui demandent? » *Luc. xi, 13.* Ne cessons donc pas de frapper à la porte ; à la prière joignons le jeûne, les veilles et les bonnes œuvres ; que notre ardeur ne se ralentisse pas, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à supporter les tribulations elles-mêmes d'un cœur content et joyeux.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

1^o ÉTAT MISÉRABLE DE L'HOMME CONÇU DANS LE PÉCHÉ. — 2^o VERTUS
ADMIRABLES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Marie de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. *Matth. 1. 16.*

Entre tous les bienfaits dont la bonté divine a favorisé le genre humain, mes très-chers frères, celui de notre rédemption doit tenir le premier rang. On estime ordinairement un bienfait, ou à cause de l'importance du don, ou parce qu'il a coûté beaucoup à son auteur. Trois hommes, les plus vaillants de l'armée, apportent un peu d'eau de la citerne de Bethléem à David pressé par la soif. Après tout ce n'était que de l'eau; peut-être même n'était-elle pas meilleure que les autres eaux, mais parce que ses soldats la lui avaient apportée au péril de leur vie, le saint roi la jugea digne d'être offerte à Dieu. Or, nous trouvons dans le bienfait de notre rédemption ce double caractère. On ne peut point imaginer de don plus magnifique en lui-même, ni d'un prix plus élevé. Qu'y a-t-il en effet de plus grand que la vie éternelle qui nous a été donnée par Jésus-Christ? Il est trois choses tellement sublimes, que la puissance divine elle-même ne peut rien faire de plus grand : ce sont, l'humanité du Christ, la maternité de la sainte Vierge, et la gloire essentielle des bienheureux, laquelle consiste dans la claire vision du souverain bien. Or, peut-on imaginer rien de plus excellent que le prix auquel cette gloire nous a été acquise? « Ce n'est point, dit saint Pierre, avec des richesses corruptibles, de l'or, de l'argent et des pierreries, mais par le sang précieux de l'Agneau immaculé que nous avons été rachetés, » *1 Petr. 1, 19.* Quoi de plus grand, quoi de plus divin qu'un tel prix? A ce double titre, le bienfait de notre rédemption ne surpasse-t-il pas tous les bienfaits de Dieu? Aussi lorsque dans l'Ancien Testament le Seigneur

fait annoncer aux hommes par Ezéchiel ce bienfait si grand de la rédemption, il leur dit : « Je vous donnerai des biens plus grands que tous ceux que vous avez reçus jusqu'à ce jour, » *Ezech. xxxvi, 11*. A la vérité les bienfaits qui accompagnèrent le peuple de Dieu à sa sortie d'Egypte, étaient d'éclatantes faveurs de la bonté divine, et le Seigneur lui-même parlant à Moïse, disait : « Je ferai des prodiges qui n'ont jamais été vus sur la terre, ni dans aucune nation, afin que ce peuple, au milieu duquel vous êtes, voie l'ouvrage prodigieux que fera le Seigneur, » *Exod. xxxiv, 10*; mais les merveilles que le Seigneur a opérées dans l'œuvre sublime de notre rédemption, sont bien autrement grandes et signalées. Car lui-même parlant encore de ce prodige, dit par la bouche d'Isaïe : « Les bienfaits précédents s'effaceront de la mémoire, et le cœur en perdra le souvenir, » *Isai. lxxv, 17*. En effet, autant la vérité l'emporte sur l'ombre, l'âme sur le corps, l'éternité sur le temps, autant et bien plus ce bienfait surpasse tous ceux qui l'ont précédé. De quel amour donc ne devons-nous pas être animés envers Dieu pour une aussi grande faveur? Par quelles louanges, par quelles actions de grâces ne devons-nous pas la reconnaître et la célébrer? C'est à ce devoir de la reconnaissance que l'Ecclésiastique nous engage, lorsqu'il nous dit : « N'oubliez pas le bon office que vous a rendu celui qui s'est fait votre caution, car il a donné sa vie pour vous, » *Eccli. xxix, 20*.

Mais où veux-je en venir? Mon dessein, mes frères, est de vous rendre plus manifestes la grandeur et la gloire de ce jour. C'est aujourd'hui que l'œuvre sublime de notre rédemption a été commencée, car c'est en ce jour qu'a été conçue cette Vierge dans le sein de laquelle le Créateur et le Rédempteur du monde devait prendre une chair pour le salut du monde. C'est aujourd'hui qu'ont été jetés les premiers fondements de cette œuvre; aujourd'hui qu'a été planté cet arbre dont le fruit de vie devait guérir les maladies que le fruit défendu avait causées au genre humain; aujourd'hui que commence à germer dans le paradis de l'Eglise ce rejeton de la racine de Jessé, tige de cette fleur incomparable sur laquelle l'Esprit-Saint devait se reposer, et qui devait nous enrichir tous de la plénitude de ses grâces; aujourd'hui que l'Esprit-

Saint a commencé à travailler ce tissu qui devait fournir au fils éternel de Dieu le vêtement de sa chair mortelle; aujourd'hui enfin qu'ont été formés cette chair et ce sang, principe de la chair et du sang que le Fils de Dieu devait prendre et sacrifier pour notre salut. C'est donc avec raison que nous avons dit que le grand ouvrage de notre rédemption avait été commencé en ce jour. Mais pour parler dignement de cette belle solennité, nous avons besoin du secours du ciel. Implorons-le par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

La solennité de ce jour, qui a pour objet la Conception de la très-sainte Vierge, nous engage, mes frères, à dire d'abord quelques mots de notre propre conception. Cette notion nous sera d'un très-grand secours pour nous aider à nous connaître nous-mêmes et à connaître en même temps le remède à une maladie dont nul n'est exempt. Tous nous sommes atteints d'une grave maladie de langueur, parce que tous nous avons été conçus dans le péché originel; c'est là ce que les théologiens appellent la faiblesse de la nature. Il est donc important d'expliquer en quoi consiste le péché originel, car tous les jours ce nom de péché originel revient dans les prédications, mais il n'est pas aisé d'expliquer ou d'entendre en quoi il consiste. Quelques-uns, en effet, ont l'esprit tellement grossier et matériel, qu'ils se le représentent comme une tache noire et hideuse inhérente à notre âme. Voyons donc ce que c'est que le péché originel, et pour rendre notre explication plus facile, prenons les choses dans leurs principes.

Il faut d'abord savoir que l'homme a été créé de Dieu pour une fin très-haute, c'est-à-dire pour contempler à découvert la gloire de la majesté divine, et pour jouir de la béatitude de Dieu même. Cette béatitude est, à la vérité, tellement essentielle et propre à Dieu, que lui-même, malgré sa toute-puissance, ne pourrait faire une créature à laquelle cette béatitude pût convenir comme condition naturelle de son être. La béatitude n'appartient en propre à aucune créature; elle n'appartient essentiellement qu'à Dieu seul. Mais ce que la nature ne comporte point par elle-même, la grâce le lui confère. Dieu, dont la bonté est infinie, a daigné élever la nature humaine, jusqu'à la rendre participante de sa divinité et

de sa félicité. Mais comme cette fin est au-dessus des facultés de la nature humaine, Dieu, dont les œuvres sont parfaites, ayant créé l'homme pour une fin surnaturelle, lui a donné aussi des facultés et des moyens en rapport avec cette dignité, à l'aide desquels il pût atteindre cette fin. Car la raison et la nature des choses demandent que la fin et les moyens soient de la même espèce. Trois dons surnaturels avaient donc été accordés à l'homme dans l'état primitif. Le premier fut la justice originelle. En vertu de ce don, l'homme que Dieu avait fait droit et juste, demeurait dans cette même rectitude de l'âme ; et comme il avait été établi le maître de tous les êtres qui étaient au-dessous de lui, ces êtres inférieurs lui étaient soumis et obéissaient à ses ordres. La justice originelle était comme un diadème qui faisait de l'homme le roi de tous les êtres inférieurs à lui. Tous les animaux donc étaient soumis à son empire ; de plus la mort et les maladies qui forment son cortège, étaient sous sa puissance, l'équité ne voulant pas qu'il existât aucune peine où il n'y avait point de faute. Enfin, ce qui est surtout à remarquer, c'est que la sagesse divine avait uni de telle sorte les deux parties de l'âme, que la partie inférieure, siège de nos appétits et de nos cupidités, était pleinement soumise à la partie supérieure, absolument comme les membres du corps sont actuellement soumis à l'empire de la volonté. Ce qui se voit dans tout état bien constitué, où les grands sont chargés du commandement et les sujets tenus à l'obéissance, s'observait parfaitement dans l'homme en qui tout était si sagement réglé.

A ce don de la justice originelle, le Seigneur ajouta celui de la grâce. En même temps, dit saint Augustin, que le Seigneur créa la nature, il l'enrichit du don de la grâce qui devait rendre l'âme agréable aux yeux de Dieu, et l'élever au-dessus de la condition de sa nature, au point d'être adoptée de Dieu pour fille, et d'être instituée l'héritière de son royaume. Enfin, avec la grâce, Dieu conféra à l'homme l'habitude de toutes les vertus qui en découlent, et principalement la charité, de sorte que l'âme de l'homme, embellie par la grâce, agissant par la charité, était à ces deux titres un objet très-agréable aux yeux de Dieu. Ces trois dons surnaturels et si excellents que l'homme avait reçus de la bonté divine

dans l'état originel, Dieu les lui avait accordés à cette condition que, s'il persévérât dans le devoir et la fidélité, l'intégrité de ces biens lui était assurée à lui, ainsi qu'à ses descendants; mais s'il venait à s'écarter de ce qu'il devait à Dieu, il perdrait ces biens pour lui et pour sa postérité. Comme ces dons n'étaient pas dus à la nature humaine, mais qu'ils étaient une libéralité purement gratuite de la bonté de Dieu, de même que l'auteur de la nature pouvait la créer sans ces dons, de même aussi il put mettre à sa libéralité telle ou telle condition qu'il jugea à propos. Maintenant, pourquoi y mit-il cette condition? Ce n'est pas le moment de nous occuper de cette question.

Adam vivait donc dans cet état de félicité, lorsque, cédant aux suggestions du démon, il transgressa la défense que Dieu lui avait faite. Dès lors il perdit pour lui-même et pour nous tous ces dons si précieux, et transmit à ses descendants la mort avec son péché. Ne dites point que ce châtement n'est conforme ni à la raison ni à l'équité. Examinez les lois de la nature et de la justice. N'est-il pas dans les lois de la nature qu'un fils partage la condition de son père? Il sera noble, si son père est noble, roturier, si son père n'a point de naissance, libre, s'il vient de parents libres, esclave, si ses parents sont esclaves. Le père étant l'origine du fils, et le fils étant en quelque sorte une portion du père, il s'ensuit conséquemment que la condition de l'un et de l'autre est la même. L'équité et la justice s'accordent avec les lois de la nature. Les lois civiles, en effet, condamnent un homme coupable du crime de lèse-majesté à la confiscation de tous ses biens, de sorte que ses héritiers, en même temps qu'ils recueillent l'infamie de son crime, participent à sa peine, privés qu'ils sont d'un héritage qui cependant revient de droit à l'aîné de la famille. Le seul crime du père suffit pour que tous ses descendants naissent déshonorés et déshérités. Tel est le châtement dont Dieu, souverain arbitre de l'univers, a puni le père commun de tout le genre humain, coupable de révolte, et avec lui toute sa postérité. Naître dépouillé de tous les dons magnifiques qu'Adam avait reçus, voilà ce que nous appelons le péché originel, parce que ce péché est la privation de la justice originelle qui aurait dû être inhérente à l'homme.

Je n'ignore pas cependant que cette définition exprime plutôt l'effet que la nature même du péché, et que, pour cette raison, quelques théologiens modernes donnent une autre idée du péché originel. Ils disent qu'il consiste dans un éloignement habituel de notre volonté pour Dieu, éloignement qui provient de cette privation de la justice originelle. Mais comme cette définition est trop subtile pour être accessible à l'intelligence du vulgaire, et qu'elle convient moins d'ailleurs à notre dessein, nous allons considérer quelle physionomie présente notre âme depuis cette chute lamentable du genre humain.

I.

Et d'abord, pour ne point parler de la mort, des maladies, de toutes les misères corporelles auxquelles nous sommes devenus sujets, lorsqu'une fois la justice originelle fut perdue, disons que la partie inférieure de l'âme se révolta contre l'esprit de toute la force de ses appétits et de ses cupidités. Jusque-là, ces convoitises étaient réprimées par la justice originelle, comme par un frein puissant, mais le lien de la justice étant brisé, elles se livrèrent aussitôt à une révolte effrénée. On peut voir une image de cette situation dans l'arche du testament placée au milieu du Jourdain. Tant qu'elle resta dans le lit du fleuve, les eaux qui venaient d'en haut, demeurèrent suspendues et immobiles, jusqu'à ce que toute l'armée des enfants d'Israël eut traversé le lit du fleuve laissé à sec; mais aussitôt que l'arche eût été enlevée, les eaux, qui jusqu'à ce moment étaient rassemblées en une seule masse, commencèrent à couler et à descendre en suivant leur pente accoutumée. Ainsi, tant que l'âme vivait dans la justice originelle, ses mouvements et ses appétits demeuraient comme suspendus et immobiles, ne s'écartant en rien des lois de la raison; mais lorsque le péché lui eut fait perdre cette justice, aussitôt ses mouvements se précipitèrent tumultueusement vers les choses inférieures, avec tant de violence qu'à peine peut-on les refréner et leur imposer le joug de la raison; instincts aveugles, passions impétueuses qui sont la source de presque tous les maux. Dans une communauté religieuse où la discipline monastique est en vigueur, aucun des frères

ne relève de soi-même, aucun ne se croit le droit ou d'entreprendre quoi que ce soit, ou de mettre le pied hors du monastère, sans avoir pris l'agrément du supérieur ; mais si la discipline vient à se relâcher, tous peuvent faire ce qui leur plaît, et vivre, non plus selon les règles prescrites par le supérieur, mais chacun à sa guise. Voilà une juste comparaison de ce que le péché a produit en nous. Dans l'origine, nos appétits et nos convoitises étaient dans la dépendance la plus étroite de la raison, mais maintenant qu'ils se sont affranchis de la loi, ils s'emportent et se précipitent dans tous les désordres, à moins que la grâce ne vienne les réprimer.

Cela nous fait bien voir que, par le péché, la nature humaine a subi une étonnante et déplorable révolution. La raison devait, avec l'autorité d'un gouverneur, régir les mouvements et les passions de l'âme aveugles par leur nature, et maintenant elle est elle-même tellement dominée par ces passions et ces convoitises, qu'elle se sent bien plutôt portée à leur obéir qu'à les réprimer, c'est-à-dire à imaginer des moyens de pouvoir se livrer plus librement à leurs désirs, et les satisfaire davantage. De là il arrive que la raison elle-même, dégénérant de la noblesse de sa condition première, est devenue en quelque sorte toute charnelle. Elle qui auparavant unie à Dieu, et ne faisant avec lui qu'un seul esprit, était parfaitement soumise à ses lois, maintenant collée pour ainsi dire à la chair, dépense toute sa force à en assouvir les convoitises. Sort malheureux que je ne puis mieux décrire qu'en rappelant l'exemple d'Andromaque, l'illustre épouse d'Hector, fils du roi Priam. Cette princesse, après la mort d'Hector et la destruction de Troie, avait donné sa main à Pyrrhus, fils d'Achille, bien inférieur en naissance et en mérite à son premier mari. Enée, l'ayant rencontrée par hasard, se rappela, en la voyant, la noblesse ancienne de l'époux qu'elle avait perdu et lui dit :

Hæu! quis te casus dejectam conjugæ tanto
 Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
 Hectoris Andromachæ, Pyrrhin' connubia servas?
 Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est.

« Hélas! quelle situation vous a faite la mort d'un époux tel qu'Hector? Quelle fortune avez-vous retrouvée qui fût digne de

vous? Voyons-nous dans Andromaque l'épouse d' Hector, ou celle de Pyrrhus? A ces mots, elle baissa les yeux, et répondit en osant à peine élever la voix. » Nous pouvons, nous aussi, mes frères, faire les mêmes questions à la raison humaine. Avant la chute, elle était l'épouse de Dieu, ne faisait qu'un avec lui et obéissait à ses seules lois; maintenant qu'elle a abandonné ce noble époux, et qu'elle s'est alliée à la chair au point de ne plus faire qu'un avec elle, elle s'est assujettie à l'empire des sens et leur obéit, non comme un homme libre à l'autorité du prince, mais comme un vil esclave qui met en œuvre toutes ses forces et toute son industrie pour satisfaire les caprices d'un tyran. D'où viennent, en effet, toutes ces inventions dans l'art du plaisir, toute cette science funeste de la volupté, tout ce luxe des festins, des parfums et des vêtements, qui servent à flatter, à parer, à caresser une chair sensuelle? Tout cela n'est-il pas le produit de la sagacité de l'intelligence humaine qui, asservie à la chair, s'est faite l'esclave de ses convoitises? C'est ainsi qu'Achitophel, le sage conseiller de David, garda toujours pendant la paix la fidélité qu'il devait à son roi; mais lorsqu'il se fut rangé dans le parti d'Absalon, il forma contre David les desseins les plus funestes. La raison, elle aussi, obéissait fidèlement à Dieu avant le péché; mais depuis elle s'est asservie à la chair par les liens d'une étroite union, elle ne craint plus de faire à Dieu et à ses lois une guerre furieuse et impie.

Cette rébellion est donc la conséquence de la perte de la justice originelle. Aussitôt qu'il eût perdu la grâce qui le rendait agréable aux yeux de Dieu, l'homme fut privé de sa beauté première; aussitôt que la charité, en vertu de laquelle il aimait Dieu par-dessus tout, se fut éteinte dans son âme, il se sentit épris pour lui-même d'un si grand amour que, se détournant de Dieu son créateur, il commença à s'aimer uniquement d'un amour qui n'a point de bornes. Dans l'origine, il regardait Dieu comme sa fin dernière, et lui rapportait tout ce qu'il était, tout ce qu'il possédait, mais aujourd'hui c'est soi-même qu'il aime par-dessus tout, c'est soi-même qu'il regarde comme sa fin dernière. Son intérêt, son bon plaisir, voilà l'unique but auquel il rapporte tout jusqu'à Dieu lui-même. Qui pourra dire combien grande, combien profonde est

cette mortelle blessure? Vouloir usurper la dignité de Dieu même, s'arroger en quelque sorte les prérogatives de la divinité, quel désordre! Cependant chaque fois que l'homme, attachant son cœur à quelque objet créé, méprise Dieu et ses lois, c'est soi-même qu'il prend pour sa dernière fin et qu'il préfère à Dieu. Or, c'est là le grand mal que signale l'Apôtre, lorsque, parlant des hommes qui se livrent à leurs passions, il dit d'eux qu'ils sont plus amateurs de la volupté que de Dieu. Quoi de plus abominable cependant que de voir un homme préférer les honteux plaisirs de la chair à Dieu son créateur, et s'aimer soi-même plus que Dieu? J'ose à peine vous exposer les conséquences d'un tel désordre. L'homme, avant de se livrer à ce mouvement déréglé du cœur, qui le porte à se préférer à Dieu et à lui préférer en même temps ses plaisirs, doit nécessairement former ce jugement dans ce qu'on appelle l'*intellect pratique* : Je suis certainement plus digne d'amour que Dieu. O pensée abominable! monstruosité qui fait horreur! Mais jamais, dites-vous, une telle pensée ne m'est venue à l'esprit. Comprenez donc maintenant quel poison est caché dans cet amour pervers de vous-même. Oui, chaque fois que tout entier à vos passions et à vos intérêts, vous méprisez Dieu et ses lois, vous portez ce jugement que je viens d'exprimer. Dans toute faute grave se trouve ce honteux désordre. L'amour déréglé de soi, voilà la source de tous les autres crimes, et lorsqu'un homme commet un péché, c'est aux séductions de l'intérêt, de la volupté et de la vanité qu'il sacrifie Dieu, se mettant peu en peine de transgresser ses lois, pourvu qu'il atteigne le but de ses convoitises. Voilà la cause, et il n'en faut point chercher d'autres, de tant de parjures, de procès, de rapines, de haines, d'envies, de guerres, de pièges tendus à l'innocence, de tous les crimes en un mot dont les hommes se rendent coupables.

II.

Tirons maintenant quelques conclusions de ce que nous avons dit jusqu'ici. Il résulte d'abord clairement de tout ce que nous venons d'exposer, que le péché mortel est un désordre d'une monstrueuse malice, puisque Dieu s'est résolu à lui infliger une peine

aussi grave. D'autres considérations peuvent encore nous aider à comprendre quel grand mal il renferme. N'est-ce pas pour l'expier, en effet, que le Fils de Dieu a donné son sang et sa vie? N'est-ce pas pour le châtier que Dieu a creusé l'enfer et allumé le feu éternel de ses vengeances? Si ces deux pensées ne vous suffisent point, mon frère, pour comprendre l'énormité du péché, jetez les yeux du moins sur le tableau que nous avons tracé de ses châtimens. Il est un mal qui a infecté toute la masse du genre humain, qui a causé le naufrage d'un grand nombre d'âmes, et qui, se perpétuant de siècle en siècle, ne s'est point attaqué à un seul individu, mais à toute la famille d'Adam qu'il a infectée de son venin, souillée et vouée à la mort. Quel homme, si aveugle qu'il pût être, ne reconnaîtrait au moins à ces traits la malice du péché mortel? S'il en est ainsi, je ne puis assez m'étonner que des chrétiens, qui croient toutes ces choses si fermement, ne craignent point de commettre avec tant de facilité toute espèce de péchés graves. Que les païens et les infidèles s'en rendent coupables, je n'en suis point surpris; ils ne croient pas ces vérités et regardent les maux que nous souffrons, non comme le châtiment d'une faute, mais comme une condition de notre nature; mais que nous, instruits par la sagesse divine, tout pénétrés de la vertu des sacrements, prêts au besoin à confesser ces mystères au péril de notre vie, nous commettons tant d'iniquités, et cela, si aisément, pour des bagatelles, sans la moindre douleur, voilà de quoi confondre et déconcerter la raison. Que d'autres réservent leur admiration pour les sujets qu'ils en croiront les plus dignes. Pour moi, il est deux choses dont je ne puis assez m'étonner. L'une est la noirceur et la malice du péché; l'autre, c'est que des hommes qui croient fermement ces vérités, le commettent si souvent et si aisément. Telle est l'importante et principale réflexion qu'il faut tirer de toute cette doctrine. Il faut de plus en conclure que le principal devoir du chrétien est de se munir d'armes spirituelles contre cet ennemi du genre humain qu'on appelle le péché. Parmi les armes et les préservatifs dont on peut user à cet égard, il en est quatre qui sont surtout nécessaires et que je vais vous indiquer. Le premier moyen est d'éviter avec prudence et cir-

conspiration toutes les occasions du péché, pour ne point fournir d'aiguillon à cette inclination au mal qui fait le fond de notre nature corrompue. Que pourrait-on, en effet, espérer d'un malade, appuyé sur un bâton, pouvant à peine se tenir sur les pieds, si quelqu'un s'avisait de le pousser et s'efforçait de le jeter par terre? Notre âme est ce malade. Trop souvent, hélas ! sa faiblesse naturelle l'entraîne dans le péché. Que deviendra-t-elle, si à cette infirmité spirituelle viennent se joindre les attraits présents et sensibles du plaisir et l'occasion de s'y livrer? La présence des objets qui nous plaisent est par elle-même un entraînement au mal; elle allume dans l'âme un feu qui la dévore, et la déplorable chute de David ne montre que trop à quels périls l'occasion expose. Le second moyen est d'aller promptement au-devant de l'ennemi, afin de repousser ses premières tentatives, lorsqu'il commence à frapper à la porte de notre cœur. Pour comprendre la nécessité de cette promptitude à la résistance, il est important de bien connaître la nature du cœur humain, dans les conditions actuelles où il se trouve depuis la chute. Je vais en donner un exemple qui me paraît d'une grande justesse. La poudre ne brûle que très-difficilement, si on la mouille avec un peu d'eau; mais si elle est exempte de toute humidité, il suffira d'une étincelle pour l'enflammer. Il en est ainsi de notre cœur. A l'égard des choses divines, il ressemble à cette poudre que l'humidité a pénétrée, et ne s'enflamme que fort lentement; mais à l'égard des choses terrestres et charnelles, c'est comme une poudre bien sèche; une seule pensée impure sera l'étincelle qui allumera l'incendie et embrasera tout à la fois l'âme et le corps. Salomon nous signale ce danger lorsqu'il dit : « Gardez votre cœur avec le plus grand soin, car la vie en procède, » *Prov. iv, 23*. C'est, grâce à ce soin et à cette vigilance que tous les saints ont conservé leur cœur dans la pureté. Le livre des Cantiques parle d'eux d'une manière mystique dans cette peinture : « Le lit de Salomon est gardé par soixante braves des plus vaillants d'Israël, tous armés de leur épée, et très-habiles à la guerre. » Il ne se contente pas de dire qu'ils sont armés du glaive, mais il ajoute : « Chacun d'eux tient son épée à son côté à cause des craintes et des surprises de la

nuit, » *Cant.* III, 7. Rien ne peut mieux représenter l'attitude vigilante de ces braves soldats autour du lit de Salomon, que de nous les montrer debout, la main sur la garde de leur épée suspendue à leur flanc. Demeurer dans cette posture, c'est être prêt à tirer le glaive hors du fourreau, et à repousser toute attaque de l'ennemi. Salomon nous fait assez voir par cet exemple, avec quelle promptitude nous devons écarter les mauvaises pensées, aussitôt qu'elles se présentent.

Les remèdes les plus puissants contre le péché sont assurément les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, institués dans ce but par Jésus-Christ auteur de notre salut. La confession, au dire du cardinal Cajetan, est une médecine très-efficace pour conserver l'homme dans la crainte de Dieu; mais cet effet est produit plus efficacement encore par l'Eucharistie dont le propre est de fournir un aliment divin qui entretienne cette vie spirituelle dont la pénitence a été le principe. A ces deux remèdes il faut joindre la fidélité à la prière, qui est un secours universel contre tous les maux, mais qui est particulièrement puissante contre le péché, selon cette parole du Prophète-Royal : « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piège qui m'a été tendu, » *oculi mei semper ad Dominum quoniam ipse exellet de laqueo pedes meos*, Ps. xxiv, 15. Et l'Apôtre nous offrant différentes armes contre le péché, fait particulièrement mention de celle-ci, lorsqu'il dit : « Invoquez Dieu en esprit dans tous les temps, par toutes sortes de supplications et de prières, vous appliquant à cet exercice avec une vigilance et une persévérance continuelles. » *Ephes.* VI, 18.

III.

Je viens de vous montrer dans quel abîme de misères l'homme est tombé par le péché. La justice divine aurait pu le laisser dans cet état; car, selon la réflexion du Sage, « Quel est celui qui vous dira : Seigneur, pourquoi avez-vous fait cela? ou qui s'élèvera contre votre jugement? ou qui paraîtra devant vous, pour prendre la défense des hommes injustes? Il n'y a ni roi, ni prince qui puisse s'élever contre vous en faveur de ceux que vous aurez

fait périr, » *Sap.* XII, 12. La bonté divine cependant n'a pas voulu user de son droit, comme elle pouvait le faire sans injustice, mais, par un dessein plein d'une tendresse ineffable, elle a pourvu à notre salut, en ramenant dans le monde la vie et la justice par la même voie qui y avait introduit le péché et la mort. Vérité consolante que l'Apôtre développe en ces termes, dans son épître aux Romains : « Comme par le péché d'un seul, tous les hommes sont tombés dans la condamnation de la mort, ainsi par la justice d'un seul, tous les hommes reçoivent la grâce vivifiante de la justification. Car de même que plusieurs sont devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ainsi plusieurs seront rendus justes par l'obéissance d'un seul, » *Rom.* v, 18. Tel a été le dessein de la sagesse divine. Un homme avait perdu le monde, un nouvel homme devait réparer cette chute, et si une faute étrangère avait attiré sur nous une foule de maux, une justice étrangère aussi nous devait apporter un plus grand nombre de biens. Et parce que la faute d'Adam consistait en ce que lui, qui n'était qu'un homme, avait poussé l'orgueil jusqu'à vouloir se rendre semblable à Dieu, les lois de la justice divine demandaient pour satisfaction qu'un Dieu s'abaissât jusqu'à prendre la nature humaine. Il ne fallait rien moins qu'un semblable abaissement, pour servir de contrepoids à un tel orgueil. Le Fils unique de Dieu est donc descendu du ciel, il a revêtu une chair mortelle, afin que ce monde perdu par le crime d'un seul homme, fût sauvé par les mérites d'un seul Rédempteur, Dieu et homme tout à la fois. Mais pour se faire véritablement homme, le Fils de Dieu devait avoir une Mère de laquelle il prit la nature humaine. Quelle sera donc la femme qui méritera de le concevoir et de l'enfanter? Cette femme sera une vierge, plus pure que les anges, plus brillante que les astres, qui recevra dans ses chastes entrailles et dans son sein virginal le Fils de Dieu descendant dans ces régions de la mortalité. Prédestinée de toute éternité à ce ministère sublime, c'est aujourd'hui que cette vierge mère de Dieu a été conçue; aujourd'hui, comme nous le disions au début de ce discours, que le grand ouvrage de notre rédemption a été commencé. Vous pouvez juger par là de la solennité de ce jour.

Les deux jours les plus mémorables, lorsqu'il s'agit de la construction d'un temple magnifique ou de quelque entreprise importante, sont le jour où l'on commence l'œuvre, et le jour où elle est achevée. Or, c'est en ce jour qu'a été commencé l'ouvrage le plus excellent, celui de notre rédemption. Écoutez Pierre Damien sur ce sujet : « Un sentiment particulier de joie doit pénétrer tous les cœurs dans cette fête de la bienheureuse vierge Marie mère de Dieu, en laquelle a commencé l'œuvre du salut du genre humain. Livrons-nous donc à l'allégresse, mes très-chers frères, en ce jour où en célébrant la conception de la vierge bienheureuse, nous célébrons le commencement de toutes les fêtes du Nouveau Testament. Dieu, en effet, a d'abord créé cette vierge ; ensuite le Fils de Dieu a dû prendre d'elle une chair mortelle à laquelle il voulait s'unir pour racheter le monde. Les autres fêtes des saints qui ont lavé et purifié leurs robes dans le sang de l'agneau, ne sont que la conséquence de ce mystère de la rédemption. Puisqu'il en est ainsi, avec quel empressement et quelle dévotion ne devons-nous pas célébrer cette solennité ? Quelle nouvelle pourrait être plus agréable au monde et plus heureuse pour lui, que de lui annoncer qu'en ce jour a été conçue la Vierge très-pure qui devait fournir au Fils de Dieu la chair mortelle qu'il voulait prendre pour le salut du monde ?

Mais puisque c'est en ce jour que le ciel a commencé à édifier une demeure pour recevoir le Fils de Dieu à sa naissance, voyons quelles en ont dû être la beauté et la parure. Selon l'interprétation de Pierre Damien, Salomon en a fait la peinture dans ce passage : « La sagesse s'est construite une maison, elle a taillé sept colonnes, » *Prov. ix, 1*. Ces colonnes sont les sept dons du Saint-Esprit qui soutiennent cet édifice spirituel. Dans tous les temps, en effet, la divine sagesse a accordé aux hommes des grâces et des dons en rapport avec les diverses missions auxquelles elle les destinait. Ainsi, elle a éclairé l'esprit des prophètes, en leur donnant une admirable connaissance des secrets de Dieu ; elle a allumé dans le cœur des apôtres le feu de la plus pure charité ; elle a revêtu d'une force et d'une constance inébranlables les martyrs, ces héroïques témoins de la religion. Puis

donc que la dignité de mère de Dieu ne le cède qu'à la dignité même de Fils de Dieu, il en résulte que Marie surpasse les autres saints en grâces et en vertus, autant que sa dignité l'élève au-dessus d'eux. Bien plus, l'Esprit-Saint a réuni en elle à un degré incomparable tous les dons et toutes les vertus qu'il a si libéralement départis entre tous les saints. C'est ce que confirme saint Bernard commentant ce passage de l'Écclésiastique : « Ma place est au milieu des saints dans la plénitude de leurs richesses. » Oui, dit ce saint docteur, telle est bien la place de Marie, à qui n'ont manqué ni la foi des patriarches, ni l'espérance des prophètes, ni le zèle des apôtres, ni la constance des martyrs, ni la tempérance des confesseurs, ni la chasteté des vierges, ni même la pureté des anges. Et quelle est la raison d'une perfection si élevée? C'est que, répond saint Jérôme, l'annonce apportée à Marie par l'ange Gabriel, renferme une merveille que la nature n'a jamais produite, une merveille qui déconcerte les lois de l'expérience et de la raison, un prodige que l'esprit humain ne peut comprendre, qui étonne le ciel et la terre, et remplit d'admiration toutes les créatures, jusqu'aux anges eux-mêmes. Une dignité aussi haute que celle de Marie, ne devait-elle pas en effet être ornée de tous les mérites et de toutes les vertus?

On peut faire le même raisonnement, si l'on considère la grandeur et la sainteté de l'humanité de Jésus-Christ. La foi catholique nous enseigne que l'humanité sainte du Sauveur réunit en elle toutes les grâces et tous les dons célestes en une telle abondance, que tout ce qui se trouvait renfermé dans les trésors divins y a été répandu, selon ce témoignage de Jean-Baptiste : « Ce n'est point par mesure que Dieu donne son Esprit à son Fils, » *Joan. III, 34*. La raison en est que cette souveraine majesté ayant voulu, par amour pour nous, s'abaisser au point de daigner prendre la nature humaine, et se faire véritablement homme, cette nature devait offrir de telles conditions de sainteté, qu'elle fût digne de servir de tabernacle au Verbe divin, de sorte que la majesté divine ne reçût aucune atteinte de cette alliance que le fils de Dieu contractait avec la nature humaine dans l'unité de sa personne. Comme cette alliance pouvait être pour Dieu un

honneur ou un opprobre, il a dû enrichir cette humanité qu'il devait prendre, de la grâce et de la sainteté les plus parfaites, afin que rien ne s'y trouvât qui pût en aucune manière obscurcir ou déshonorer cette même majesté. Ceci établi, nous pouvons par un argument semblable conclure à la dignité de la très-sainte Vierge. Salomon exprime une vérité constante lorsqu'il dit : « Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sont la gloire des enfants, » *Prov. xvii, 6*; et l'Écclesiastique dit avec non moins de vérité : « la gloire de l'homme est dans l'honneur de son père, et un père sans honneur fait la honte de son fils, » *Eccles. iii, 13*. Cela est tellement vrai, à cause des liens étroits de cette parenté, que les fils recueillent souvent ou la louange ou le blâme, selon la condition de leurs parents. Ainsi Gabelus faisait l'éloge du jeune Tobie en disant : « Que les bénédictions du Dieu d'Israël soient sur vous, parce que vous êtes le fils d'un homme excellent, juste, craignant Dieu et faisant des aumônes, » *Tob. ix, 9*. Si donc, à cause de l'honneur du Verbe divin, nous exaltons ainsi son humanité sainte, et nous la proclamons revêtue de la grâce et de la sainteté la plus excellente, il s'ensuit que, l'honneur du fils et de la Vierge sa mère étant commun à l'un et à l'autre, nous devons proclamer la dignité et la sainteté parfaites de la mère du Verbe incarné, afin d'honorer également par là son divin fils. De plus il est constant, d'après ce que nous avons dit tout à l'heure, que l'honneur ou le déshonneur des fils vient en grande partie de la dignité ou de l'indignité de leurs parents. C'est pour cette raison que le roi Saül, exaspéré contre son fils Jonathas, et voulant lui infliger une sanglante injure, l'appela *fils de femme prostituée*, *I Reg. xx, 30*. Mais si c'est une honte insigne pour un fils de naître d'une mère digne de reproches, ce n'est pas un médiocre honneur pour lui, de pouvoir se glorifier d'avoir la mère la plus estimable. Supposez, en effet, qu'il soit au pouvoir des fils de se choisir ou de se donner à eux-mêmes une mère, il n'est pas douteux qu'ils ne choisissent, parmi toutes les femmes, la plus honorable et la plus accomplie. Le fils de Dieu avait ce pouvoir ; il lui suffisait d'un seul acte de sa volonté pour se choisir et se créer une mère telle qu'il la désirait. Qui peut douter

qu'il n'ait choisi pour sa mère, la plus excellente et la plus sainte de toutes les créatures? Car est-il un seul homme qui ne s'empressât de se procurer un bien si précieux, à une condition si facile que l'est un seul mouvement de la volonté? Quant à cette haute dignité de Marie, l'ange Gabriel et la bienheureuse Elisabeth inspirés par le Saint-Esprit, la confirment en la proclamant *bénie entre tous les femmes*, c'est-à-dire au-dessus de toutes les femmes. De là il suit encore que le fils de Dieu, qui se glorifie de Dieu son père, devait se choisir une mère dont il pût également et à bon droit se glorifier, afin que la noblesse et la gloire ne lui manquassent ni de l'une ni de l'autre part. Vous pouvez maintenant, mes frères, concevoir quelque idée de la haute et rare sainteté de Marie, sainteté si grande que si quelqu'un la pouvait estimer dans toute son excellence, il serait certainement ravi en cette extase d'admiration où tomba l'illustre saint Denis, disciple du bienheureux apôtre Paul, lorsqu'il eut le bonheur de voir la sainte Vierge, pendant qu'elle vivait encore sur la terre. Le fait est ainsi rapporté par Denis le Chartreux dans l'explication du troisième chapitre *des noms divins*, ouvrage de saint Denis l'Aréopagite : « On lit, que le bienheureux Denis étant venu de la Grèce en Judée, demanda à l'apôtre saint Jean la faveur de voir cette Vierge incomparable de laquelle avait daigné naître celui qui est le principe de tout ce qui existe. Marie s'étant présentée à ses regards, Denis la vit environnée d'une clarté si lumineuse et d'une gloire si éclatante, que frappé et comme épuisé d'admiration, il défaillit et tomba par terre. Revenu enfin à lui-même, il dit : Si je n'avais su par la raison et la foi, que ce n'était point la divinité, je n'aurais point cru que la divinité fût autre que ce que je contemplais.

Ubertin raconte le même fait, dans son livre de la vie du Sauveur, ajoutant que saint Denis vit une légion innombrable d'anges autour de la très-glorieuse Vierge Marie. Vous pouvez inférer de là, mes frères, quelle doit être la joie des âmes bienheureuses, en contemplant la très-sainte Vierge dans la gloire céleste qui l'environne, puisque ce fut un si grand bonheur de la voir, alors qu'elle vivait encore dans sa chair mortelle.

Telle a donc été la demeure préparée au Fils unique de Dieu par le Saint-Esprit à qui l'on attribue l'œuvre de l'Incarnation du Seigneur. L'habitation doit convenir à l'habitant, selon l'axiome des philosophes. Il ne faut donc pas s'étonner qu'une telle demeure ait été préparée à un tel hôte, à *celui qui se nourrit parmi les lis* et qui ne se repose que dans un lit orné des fleurs de toutes les vertus. Mais en quoi cette grandeur de Marie nous intéresse-t-elle? En ce qu'elle est pour nous une immense source de biens. Car si la sainte Vierge est telle que nous l'avons représentée, nous avons en elle, après Jésus-Christ, une avocate toute-puissante auprès de Dieu. « Sans doute, dit saint Bernard, le Christ, eût pu nous suffire (puisque maintenant encore toute notre force vient de Dieu), mais il n'était pas bon pour nous que l'homme fût seul; il convenait que l'un et l'autre sexe concourussent à l'œuvre de notre réparation, puisqu'ils avaient contribué tous deux à notre ruine. Oui, le fidèle et puissant médiateur entre Dieu et les hommes, c'est l'Homme-Dieu, Jésus-Christ; mais sa majesté divine inspire aux hommes une secrète terreur. Nous avons donc besoin d'une médiatrice auprès de ce médiateur. Il n'en est point de plus favorable pour nous que Marie. »

Que nous reste-t-il à faire, mes frères, sinon de mettre tout en œuvre pour nous concilier les bonnes grâces de cette céleste médiatrice, afin qu'au milieu des tempêtes de cette misérable vie, et surtout à l'heure de notre mort, nous recevions d'elle un prompt secours? Si vous me demandez quel est le moyen le plus assuré d'obtenir sa protection, je vous répondrai que la voie la plus courte est de nous efforcer d'imiter ses vertus. Rien, en effet, n'est plus propre à inspirer l'amour que la ressemblance, car l'amour c'est l'union des cœurs. Or les semblables s'unissent aisément, comme si un lien de parenté les rapprochait. Voulons-nous donc que l'amour nous unisse à la bienheureuse Vierge Marie, et être aimés d'elle à notre tour? Efforçons-nous, encore une fois, d'imiter ses vertus. Il en est quatre qui ont brillé en elle d'un éclat tout particulier, et que, pour cette raison, je dois spécialement vous proposer; ces vertus sont : la virginité, la charité, la miséricorde et l'humilité qui est le fondement de toutes les autres. La virginité

de Marie offre ce caractère particulier, qu'elle s'est rencontrée en elle dans toute sa pureté avec les joies de la maternité. La charité de Marie présente aussi un caractère non moins spécial; c'est qu'elle a aimé Dieu, non-seulement de cet amour qui lui est dû comme au souverain maître de l'univers, mais d'un amour gratuit et naturel, en tant qu'elle aimait en lui son véritable fils. Maintenant s'il est vrai que la miséricorde est un sentiment produit par la charité, de quelle miséricorde une charité si grande ne sera-t-elle pas le principe? Si la source déborde à cause de l'affluence de ses eaux, avec quelle abondance le ruisseau qui en découle ne les répandra-t-il pas au loin? C'est ce qui fait dire à saint Bernard : « Qui pourrait, ô Vierge bénie, mesurer la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde? Sa longueur? Mais elle est venue en aide à tous ceux qui l'ont invoquée jusqu'à ce jour. Sa largeur? Mais elle remplit l'univers, et l'on peut dire d'elle aussi, que la terre en est remplie. Sa hauteur? Mais c'est par elle que le ciel, notre patrie d'en haut, nous a été rendu. Sa profondeur? Mais c'est elle qui a obtenu la délivrance des malheureux qui étaient *assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort*. Nous ne pouvons toutefois imiter la charité de Marie, qu'autant que nous nous rapprocherons de son humilité. Le feu se conserve sous la cendre. Or, la cendre sous laquelle le feu de la charité s'alimente et se conserve sans s'éteindre, c'est l'humilité. En imitant ainsi la sainteté de Marie, nous triompherons des ennemis de notre salut. Il en est quatre qui causent dans le monde le plus de ravages, et qui sont plus particulièrement acharnés à notre perte : ce sont l'impureté, la haine, l'avarice et l'orgueil. Vaincre ces ennemis, c'est se préparer une victoire aisée sur les autres vices. Le point important et difficile est donc de réprimer les révoltes de la chair, de faire taire ses ressentiments, de ne rien convoiter de ce qui appartient à autrui, d'employer libéralement ses biens à des œuvres de miséricorde et de se soumettre aux autres, sans montrer un visage chagrin et dédaigneux. Quiconque accomplit ce qui coûte davantage, viendra aisément à bout de ce qui demande moins d'efforts. Telles sont donc les vertus dont la pratique doit nous concilier

la protection et les faveurs de Marie, assurer notre salut, et nous préparer une entrée certaine dans le glorieux séjour de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

1° PURETÉ ET SAINTETÉ INCOMPARABLES DE MARIE. — 2° CONSÉQUENCES DÉPLORABLES DU PÉCHÉ ORIGINEL DANS LEQUEL NOUS AVONS ÉTÉ CONÇUS.

De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.

Marie de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. *Matth. I, 16.*

La glorieuse prérogative de la bienheureuse vierge Marie, choisie parmi toutes les créatures pour préparer au Fils de Dieu une demeure digne de lui, demanderait de nous aujourd'hui un langage qui, lui aussi, fût digne de celle dont nous voulons célébrer les louanges. Pourquoi faut-il que nous soyons arrêtés par notre impuissance ? Cependant, pour ne point rester absolument sans paroles et comme frappés de mutisme dans cette grande solennité qui ouvre la série de toutes les autres fêtes du Nouveau Testament, implorons le secours de celle qui est la mère de toutes les grâces, en lui adressant la prière accoutumée : *Ave, Maria.*

Puisque la conception de la très-sainte Vierge a été le commencement de l'œuvre de notre salut et de notre rédemption, nous devons, pour étudier ce mystère dans son origine, traiter d'abord de la ruine du genre humain dont ce jour a préparé la restauration. Il est constant que nos premiers parents ont entraîné toute leur postérité dans leur chute. Il n'est pas moins certain qu'entre tous les péchés qui se sont commis jusqu'à ce jour, et qui se commettront dans la suite, il n'en est aucun dont les funestes conséquences soient aussi étendues, puisque ce péché a infecté toute la famille humaine, lui a fait perdre l'amitié de Dieu et ses droits à l'héritage céleste. Plus les dons que le premier homme

avait reçus étaient grands, plus grave aussi fut sa faute, et c'est là ce qui doit engager ceux que Dieu a enrichis d'une plus grande abondance de grâces et de faveurs, à se garder de tout péché, puisque la grandeur des dons reçus augmente d'autant la gravité de l'offense. Notre Dieu, cependant, n'écoulant que sa clémence et sa bonté, n'a point arrêté dans sa colère le cours de ses miséricordes, mais dans le temps même où la blessure du péché était toute saignante encore dans le cœur du coupable, il promit le salut à l'homme tombé. C'est là, en effet, ce qu'expriment les paroles qu'il adressa au serpent auteur de cette triste chute : « J'établirai une inimitié irréconciliable entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et elle-même t'écrasera la tête, » *Gen. III, 15*; comme s'il disait : Maintenant, ô démon, tu parais triompher, parce que par la femme tu as introduit dans le monde le péché qui t'a établi le prince du monde, mais un temps viendra où cette femme, à qui tu dois cette puissance, te la reprendra à son tour, renversera ton empire et t'écrasera la tête, c'est-à-dire, brisera ton pouvoir et ruinera tes forces. Cette promesse s'est accomplie en effet dans la personne de Marie, mère du Fils de Dieu, qui a écrasé la tête de l'antique serpent et a réalisé cette prophétie d'Isaïe : « En ce jour-là le Seigneur, armé de sa grande et formidable épée, frappera léviathan qui est comme un levier, léviathan, ce serpent tortueux, et il tuera le monstre qui est dans la mer, *Is. xxvii, 1*. » Le démon est comparé à un levier long et fort, parce qu'il avait étendu son empire presque dans tout l'univers; il est appelé tortueux serpent, parce qu'à l'aide de ses perfides manœuvres, semblables aux replis sinueux d'un reptile, il surprenait les hommes sans défiance. Le Sauveur a brisé la tête du serpent, sur la croix où notre vieil homme a été attaché, en même temps que par cette croix l'empire du péché a été détruit. Victoire éclatante, remède salutaire promis au genre humain par l'infinie miséricorde de Dieu, lorsqu'à peine la désobéissance du prévaricateur était consommée. Quand un homme a reçu quelque insigne outrage, pendant tout le temps que dure sa colère et que sa mémoire lui rappelle l'indignité de l'affront qu'il a subi, il ne pense guère à pardonner; mais la clémence et la bonté de Dieu n'ont pas connu tous ces délais. Sa

miséricorde a tempéré sa justice irritée contre nous, de peur que le désespoir de leur salut ne précipitât les hommes dans toutes sortes de crimes. C'est peut-être là ce que veut nous faire entendre l'Écriture, lorsqu'elle nous représente Dieu, après le péché d'Adam, se promenant dans le paradis terrestre après midi, à l'heure où s'élève le vent du soir. Par cette image de Dieu se promenant et aspirant, comme un homme excédé de chaleur, la fraîcheur bienfaisante de l'air, l'Esprit-Saint ne semble-t-il pas nous marquer l'apaisement de la fureur divine? Le Seigneur aurait pu condamner l'homme pécheur par une sentence irrévocable; il n'a point voulu cependant le traiter avec rigueur, mais user à son égard d'une bonté si grande, que saint Augustin juge l'homme plus heureux en quelque sorte dans l'état présent, à cause de la passion de Jésus-Christ, notre rédempteur, qu'il ne l'était au sein des délices du paradis terrestre. Voici ses paroles : « On ne peut nier que nos premiers parents ne fussent heureux dans le paradis avant le péché, bien qu'ignorant combien de temps leur bonheur devait durer, et s'il devait être éternel. Il l'eût été, en effet, s'ils n'eussent point péché. Quant à ce qui concerne la satisfaction que procurent les biens présents et sensibles, le premier homme était donc plus heureux dans le paradis, que l'homme juste au milieu des infirmités de cette vie périssable; mais quant à l'espérance des biens futurs, le juste qui croit, non sur une opinion, mais avec toute la certitude de la vérité, qu'il doit jouir sans fin de la société des anges d'où toute peine est bannie, et participer au souverain bien qui est Dieu même, le juste, dis-je, est plus heureux au milieu de toutes les souffrances corporelles que ne l'était le premier homme, incertain de son sort, au sein des plus grandes joies du paradis. » Ainsi, quoique les premiers auteurs du genre humain eussent reçu de Dieu toute l'abondance des secours nécessaires pour acquérir l'héritage céleste, une chose cependant diminuait de beaucoup leur félicité; c'est qu'ils comprenaient qu'ils pouvaient tomber, et qu'aucune espérance certaine de recouvrer le ciel une fois perdu n'avait encore lui à leurs yeux. Jamais, en effet, avant cette chute et le ravage que le crime d'Adam a porté dans tout le genre humain,

Dieu n'avait promis sa miséricorde à l'homme pécheur. Les bienfaits immenses que le Christ devait nous accorder, n'avaient pas encore été révélés, bien que nos premiers parents eussent été menacés du châtement, s'ils venaient à manger du fruit défendu. Il résulte de là que, malgré le lourd fardeau des misères humaines qui nous accable, soutenus que nous sommes par l'espérance fondée d'obtenir grâce et miséricorde, nous devons nous estimer plus heureux qu'eux, puisqu'environnés de la richesse et de l'abondance, ils n'étaient pas confirmés dans l'espérance certaine et tranquille de garder longtemps ces biens ou de les recouvrer, s'ils venaient à les perdre.

La promesse divine faite à l'homme après sa chute, montre clairement que pour la réparation du genre humain, Dieu ne voulut point choisir quelqu'un des esprits célestes, ce qu'il pouvait faire aisément, mais un homme véritable, qui devait naître de la femme, afin que, comme une femme avait fait entrer la mort dans le monde, une femme aussi, par un heureux enfantement, rappelât la vie dans le monde. Pensée qui se trouve élégamment exprimée dans ces vers de Sannazar :

Cumque caput fuerit, tantorumque una malorum
 Femina principium, lacrymasque et funera terris
 Intulerit; nunc auxilium ferat ipsa, modumque
 Afflictis imponat femina rebus.

« Puisqu'une femme a été la source et le principe de tant de maux, et que par sa faute elle a introduit les larmes et la mort dans le monde, qu'une femme encore vienne à notre secours et mette un terme à nos malheurs. »

Ainsi, d'après la divine promesse, le Sauveur devait être un homme véritable. Dieu ne s'est pas contenté de cette promesse. Il a ajouté, chose plus admirable encore, que ce même Sauveur serait Dieu, en même temps qu'il serait homme. Voilà la nouvelle qu'il ordonne à Isaïe d'annoncer à grands cris : « Monte, lui dit-il, sur une haute montagne, toi qui annonces l'Évangile à Sion; élève ta voix avec force, toi qui annonces l'Évangile à Jérusalem. Fais-la retentir hautement et sans crainte. Dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu; voici le Seigneur Dieu qui vient dans sa puis-

sance, et qui manifestera aux hommes la force de son bras. Voici votre Dieu, dit encore le même prophète; il viendra lui-même et vous sauvera, » *Isai*, XL, 10; xxxv, 4. Comme s'il disait : Ce ne sont plus des sauveurs tels que Josué, Jephthé, Samson, Gédéon ou d'autres personnages semblables, que Dieu vous enverra; ce ne sont pas même des anges ou des archanges qu'il destine à cette œuvre; mais le souverain Maître des hommes et des anges viendra lui-même accomplir en personne cette mission réparatrice du salut et de la rédemption des hommes. Les choses étant ainsi, supposons pour un instant, mes frères, qu'entendant pour la première fois cette parole descendue du ciel, tous les hommes, dans la stupéfaction produite par l'annonce d'un prodige si nouveau, se soient rassemblés et aient commencé à se consulter entre eux pour savoir quels honneurs, quels respects ils devaient rendre, quelle habitation il convenait de préparer à un tel Sauveur venant du ciel sur la terre. Les plus sages auraient sans doute parlé ainsi : Si celui qui doit venir en ce monde n'était qu'un homme, les hommes les plus éminents par leur fortune et leur génie pourraient lui disposer une demeure convenable. Si c'était un ange qui nous fût envoyé, les anges pourraient le recevoir. Mais puisque ce n'est pas un ange, mais le souverain Maître des anges, comment la nature angélique elle-même, et à plus forte raison l'infirmité humaine pourra-t-elle accueillir dignement un tel hôte? Salomon a mis sept ans à bâtir le temple. Il a fait pour cette construction des dépenses énormes, et y a employé un nombre incroyable d'ouvriers. « Soixante-dix mille de ces ouvriers, dit l'Écriture, portaient les fardeaux, et quatre-vingt mille taillaient les pierres sur la montagne. Trois mille trois cents intendants étaient préposés aux divers travaux, » *III Reg.* v, 15, 16. On employa pour cet édifice une quantité incalculable d'or, d'argent, d'airain et de fer. L'ouvrage achevé, le roi, dans sa grande sagesse, déclara qu'il n'avait fait rien qui fût digne de la Majesté divine : « Est-il donc croyable, disait-il, que Dieu habite véritablement sur la terre? Seigneur, si le ciel et les cieux ne vous peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie? *III Reg.* viii, 27. Or, ce temple, le plus magnifique et le plus riche de l'univers, ne

renfermait pas le Seigneur, mais seulement l'arche du Seigneur, qui en était la figure. Si cet édifice, qui cependant n'était destiné qu'à garder l'arche d'alliance, a demandé tant de frais et de travaux, quelle ne doit pas être la demeure qui doit recevoir, non plus l'arche du Seigneur, mais le Seigneur lui-même revêtu d'une chair mortelle? Nul autre que Dieu ne pouvait la bâtir et la décorer dignement.

I.

C'est aujourd'hui, mes frères, que nous célébrons ce jour où le Seigneur lui-même a commencé à se préparer une demeure; car la conception de la Vierge, mère de Dieu, qu'est-ce autre chose que la construction du palais virginal qui devait servir d'habitation au Fils de Dieu? C'est aujourd'hui que cette maison a commencé à être édifiée, aujourd'hui qu'a été planté, par la main de la divine sagesse, ce paradis de délices embelli des fleurs de toutes les joies spirituelles, de toutes les vertus et de toutes les grâces, ce paradis dans lequel devait être placé le second Adam, créateur et réparateur du monde. Au milieu du paradis terrestre était l'arbre de vie; dans ce paradis nouveau habite celui qui dit de lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » *Joan. xiv, 6.*

Le jardin d'Eden était orné de diverses espèces de fruits et de fleurs; mais les plantes nuisibles, les ronces et les épines n'y croissaient pas. Ces sortes de plantes n'ont paru sur la terre qu'après le péché, selon quelques auteurs qui appuient leur opinion sur le passage où il est dit que toutes les plantes que le Seigneur avait faites, pouvaient alors servir de nourriture à l'homme. Or, elles n'eussent jamais pu être employées à cet usage, si elles avaient renfermé quelque principe mortel ou nuisible. Saint Ambroise assure positivement qu'on ne voyait ni ronces ni épines dans le paradis; il prétend qu'avant le péché, la rose croissait sans épines, que la reine des fleurs s'épanouissait sans danger pour la main qui la voulait cueillir, mais qu'après le péché, cette fleur charmante se hérissa des pointes dont elle est armée aujourd'hui. Que le fait soit vrai ou non, il importe fort peu. Toujours

est-il que dans notre nouveau paradis on ne rencontre aucune plante vénéneuse ou entourée d'épines, mais toutes choses y sont salutaires, pleines de douceur et de suavité. Là se trouvent toutes sortes de fleurs, c'est-à-dire les germes de toutes les vertus. Là s'épanouissent et le lis de la chasteté et la rose de la patience, et la violette de l'humilité, toutes les fleurs charmantes des vertus qui devaient attirer le divin Esprit et dont la Sagesse incarnée, devait, comme une céleste abeille, faire et sa demeure et sa nourriture.

Mais il est écrit que « la sainteté convient à la maison de Dieu, Ps. xcii, 7. » C'est pour cette raison que Jésus-Christ notre Seigneur a fait choix de la plus sainte des mères, afin d'habiter dans son sein virginal comme dans un royal palais. Si nous voulons savoir jusqu'à quel point cet amant divin de la sainteté et de la pureté chérit ces vertus, rappelons-nous les purifications légales auxquelles il voulait qu'on soumit tout ce qui devait servir au culte du temple. Il ordonna que les vaisseaux dans lesquels on conservait l'encens, et les mortiers où on l'écrasait fussent très-purs. Le roi de Babylone ayant osé, dans un festin, souiller et profaner ces vases, fut dans la même nuit frappé de mort et dépouillé de son empire. Quant aux ministres du temple, ils devaient être d'autant plus purs, que leurs fonctions les rapprochaient davantage des mystères sacrés. Ainsi, il y avait des cérémonies plus longues pour la purification des prêtres que pour celle des lévites. Quoique tous ceux qui s'approchaient des choses saintes dussent auparavant être purifiés, cependant le Seigneur avait ordonné différents modes de purification, les uns pour le peuple, les autres pour les lévites, d'autres enfin pour les prêtres. Plus leur rang était élevé, plus grande aussi devait être leur pureté. Par conséquent, la bienheureuse vierge Marie étant de toutes les créatures celle qui s'est rapprochée davantage de Dieu, puisque c'est Dieu lui-même qu'elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, il était nécessaire que sa pureté surpassât d'autant plus celle des anges et des hommes, qu'elle était plus près de la source même de toute pureté.

Une conscience pure, telle est, selon le témoignage de l'Apôtre,

la première condition requise de ceux qui s'approchent de la sainte Eucharistie. On peut conjecturer de là, quelle a dû être la pureté virginale de Marie. Les fidèles, en effet, qui reçoivent avec piété et dévotion le corps sacré du Seigneur, et les prêtres saints qui le consacrent, le touchent de leurs mains et l'administrent aux autres, se disposent à ce sacrement avec autant de pureté, de respect et de dévotion qu'ils peuvent le faire. Quelles n'ont pas dû être donc les dispositions de Marie? Quel respect, quelle dévotion et surtout quelle pureté de la part de cette bienheureuse Vierge, choisie de Dieu pour toucher de ses mains, pour allaiter de ses mamelles, serrer dans ses bras, tenir sur ses genoux, couvrir et dépouiller de ses vêtements, déposer dans son petit lit, environner de ses soins continuels le corps sacré du Sauveur, non point caché sous le voile des espèces, mais se manifestant dans la forme véritable de la nature humaine? Ce que les prêtres font seulement une fois chaque jour, elle l'accomplissait incessamment et le jour et la nuit, et comme si elle fût demeurée toujours devant l'autel, elle tenait sans cesse entre les mains le corps sacré du Sauveur. Un aussi grand ministère demandait un privilège tout particulier. Aussi la grâce céleste a-t-elle été répandue en Marie avec une telle abondance, que non-seulement son âme en était ornée (ce qui la rendait aussi belle que la lune, aussi éclatante que le soleil), *Cant.* vi, 9, mais que sa chair elle-même sous cette divine influence, ne s'écartait jamais de la loi de l'Esprit, et n'excitait jamais contre cette loi le moindre mouvement de révolte; don précieux qui ne fut accordé ni aux apôtres eux-mêmes qui reçurent la plénitude de l'Esprit-Saint, ni à aucun autre saint, depuis le péché d'Adam. Grâce à ce privilège, cette très-sainte âme conserva, au milieu des agitations et des tempêtes de cette vie, une paix et une tranquillité si profondes, que ni l'orage des persécutions, ni les vicissitudes des choses humaines ne purent troubler cet heureux état, ni la détourner un moment de la contemplation de Dieu. Il existait autrefois sous la loi de Moïse une classe d'hommes nommés Nazaréens qui étaient consacrés à Dieu pour un nombre de jours déterminé. Entre autres observances auxquelles la loi les sou-

mettait pendant tout le temps de leur consécration, il leur était particulièrement recommandé de ne point laisser *passer le fer sur leur tête*, Num. vi, 5.

La paraphrase chaldaïque emploie une autre expression : *La frayeur*, dit-elle, *n'approchera point de leur tête*; ce qui veut dire, que les personnes consacrées à Dieu doivent être tellement au-dessus de toute crainte désordonnée et de toute inquiétude de l'esprit, qu'elles servent Dieu dans une paix et une tranquillité profondes, par une entière victoire sur les passions terrestres. Or, parmi tous les saints, il n'en est aucun qui ait atteint ce degré de perfection comme la très-sainte Vierge. Ce n'était pas seulement son âme qui avait été consacrée à Dieu, mais aussi son corps; par conséquent elle dut vivre dans une paix et une tranquillité inaltérables, elle qui était destinée à préparer une demeure à celui qui habite dans la paix. Peut-on s'en étonner, lorsqu'on pense à la pureté si grande que demandait cette dignité par excellence de mère du Dieu tout-puissant? Non, nous n'avancions rien d'exagéré ni d'incroyable, en disant que Marie était plus pure que les astres et que les anges eux-mêmes, puisque nous proclamons qu'en donnant naissance à Jésus-Christ, elle a été non-seulement la mère de l'homme, mais encore la mère de Dieu.

Elle fut exempte de tout péché. Ce n'est pas dire assez; elle fut ornée de toutes les vertus et de tous les dons célestes. « La sainteté convient à la maison de Dieu, » dit le Psalmiste, *Ps. xcii, 5*, c'est-à-dire, qu'elle doit être parée et embellie de toutes les grâces et de toutes les vertus. L'arche de l'Ancien Testament, qui était la figure de la bienheureuse vierge Marie, offrait une image sensible de cette vérité. D'abord elle était faite de bois de sethim que le temps ne pouvait pas consumer. Ainsi l'âme de Marie était si pure, si incorruptible, que la plus petite tache du moindre péché ne la souilla jamais; faveur admirable qu'il faut mettre au nombre des plus grandes merveilles de la grâce divine, et dont les apôtres eux-mêmes ne furent point jugés dignes, puisque notre Seigneur leur ordonna de réciter cette prière : « Notre Père, pardonnez-nous nos offenses. » Maintenant si nous ouvrons l'arche, qu'y

trouvons-nous? Les tables de la Loi qui y étaient gardées. Mais ces tables étaient gravées et conservées bien plus parfaitement dans le cœur de Marie qui, jour et nuit, méditait la loi du Seigneur, et n'interrompait jamais sa prière et ses entretiens avec Dieu, accomplissant dans un corps mortel les fonctions et le ministère des esprits célestes. Dans l'arche se trouvait aussi une urne d'or où se conservait cette manne envoyée du ciel aux Israélites dans le désert, laquelle avait un goût tout à la fois si divers et si agréable. Mais dans le sein de la très-sainte Vierge était cachée une manne dont Marie goûtait d'autant plus pleinement les délices, qu'elle était plus élevée au-dessus de l'amour des choses terrestres. On voyait encore dans l'arche, la verge d'Aaron qui avait fleuri sans culture. Mais dans le sein de Marie fut enfermée cette tige royale que la main des hommes n'a point plantée, mais qui a été produite par la vertu de l'Esprit-Saint, pour donner au monde le fruit de l'éternelle vie. Enfin, l'arche de l'Ancien Testament était revêtue au dedans et au dehors de l'or le plus pur. Mais cette arche de la nouvelle alliance était toute brillante de l'or de la charité, non-seulement de la charité intérieure dont elle était remplie pour Dieu, mais de cette charité extérieure qu'elle témoignait au prochain par toutes sortes de bienveillants offices. Car tel est le caractère de la vraie charité : plus elle s'élève vers Dieu sur les ailes de l'amour, plus aussi elle descend volontiers, douce et compatissante, pour venir en aide aux hommes en qui elle voit l'image de son Dieu. Le prophète Ezéchiel vit dans le temple mystique qu'il a décrit, une couche nuptiale dont la largeur égalait la longueur. Ce lit nuptial représente, selon l'interprétation de saint Grégoire, les âmes pieuses qui s'unissent par l'amour à l'époux céleste, et dans lesquelles la longueur et la largeur de la charité se rencontrent dans une égale proportion, puisque, à mesure que grandit leur amour pour Dieu, s'accroît également leur charité à l'égard du prochain qu'elles aiment à cause de Dieu. Entendez cette vérité, ô vous qui prétendez aimer Dieu, et qui n'avez pour vos frères qu'un cœur stérile et sans compassion. Votre amour pour Dieu, je ne le vois point; mais ce que je puis voir et ce qui doit m'en donner

la mesure, c'est votre affection pour les hommes. Sans doute l'amour de Dieu tient le premier rang, mais l'amour du prochain est plus visible, plus accessible à nos sens. Or, c'est un principe de philosophie que nous devons procéder de ce qui nous est plus connu, à ce que nous connaissons moins, c'est-à-dire des choses que nous voyons à celles que nous ne voyons pas.

Pour en revenir à notre sujet, disons que le Père céleste a enrichi l'âme de la très-sainte Vierge de la plus brillante parure des vertus et des grâces célestes, afin que son fils venant en ce monde, y trouvât un séjour digne de sa sainte majesté et dans lequel il pût se reposer avec complaisance. N'admirez-vous pas, chrétiens, la providence de l'auteur de la nature dans l'art industriel avec lequel les oiseaux font leurs nids? Ils les posent en quelque endroit élevé, les construisent avec de la boue et de la paille, en garnissent l'intérieur de duvet ou de flocons de laine ou de quelque autre matière aussi douce, de peur que la boue séchée, endurcie, ou la pointe de quelque brin de paille ne blesse leurs petits encore dépourvus de plumes. Si l'auteur de la nature a montré tant de sollicitude à l'égard des petits des oiseaux, avec quel soin, je vous le demande, n'a-t-il pas dû préparer, dans les chastes entrailles de la très-sainte Vierge, l'habitation qu'il destinait à son fils unique, afin qu'il ne s'y rencontrât rien qui pût offenser de la manière la plus légère Celui qui est le principe de toute pureté? Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, se rapporte particulièrement à la gloire de Marie; nous devons maintenant, pour notre instruction, dire quelques mots de l'état misérable dans lequel les hommes sont conçus.

II.

De même que l'Eglise célèbre par les plus magnifiques louanges la conception de la sainte Vierge, comme étant le commencement de notre salut, de même aussi les saints déplorent avec les accents d'une incroyable douleur la conception commune des hommes, comme la cause de notre perte. Que peut-on entendre, en effet, de plus lamentable et de plus déchirant, que les plaintes du saint homme Job sur sa conception ou plutôt sur la nôtre à tous?

« PÉRISSE, s'écrie-t-il, le jour où je suis né, et la nuit où il a été dit : un homme a été conçu. Que ce jour se change en ténèbres ; que Dieu ne le recherche plus parmi les jours, et qu'il ne soit plus éclairé par la lumière ; que cette nuit soit enveloppée d'un noir tourbillon ; qu'elle ne fasse point nombre parmi les jours de l'année, et qu'elle ne soit pas comptée parmi les mois. Que l'épaisseur de ses ténèbres obscurcisse les étoiles ; qu'elle attende le retour de la lumière, et qu'elle ne le voie pas ; le lever de l'aurore, et que l'aurore ne se lève point, » *Job. III, 3.* Que venez-vous de dire, ô vous l'homme juste par excellence, vous qui, dans toutes vos souffrances n'avez point offensé Dieu, et n'avez prononcé contre lui aucune parole imprudente ? Les imprécations de ce saint homme, mes frères, ce n'est point à la créature de Dieu de laquelle il n'avait reçu aucun mal, mais au péché dans lequel il avait été conçu, qu'elles s'adressent. Comprenant que les maux qu'il endurait et que tout le monde souffre, découlent de cette source, c'est contre le péché, cause de tant de maux, qu'il lance ses violentes invectives. Nous ne devons point nous en étonner ; car cette source empoisonnée a produit de tels maux, que tout ce que nous en pourrions dire dans ce discours, serait encore bien incomplet. Je vais cependant, autant que le temps me le permettra, en toucher quelque chose, afin de vous rendre et plus prudents et plus résolus dans les combats que vous avez à soutenir. C'est ainsi que le médecin fait envisager au malade qui repousse les remèdes, la gravité et le danger de la maladie, afin de le rendre plus docile aux prescriptions de son art. De même encore, le général qui, dans le combat, voit ses soldats manquer ou d'ardeur ou de prudence, leur met sous les yeux la force et la fierté des ennemis, pour les engager à plus de précaution et de sollicitude. Nous devons donc pareillement, nous aussi, vous découvrir la maladie de la nature humaine et la force et la puissance de nos ennemis, afin d'exciter par là dans vos cœurs la fidélité, la sollicitude et la crainte la plus salutaire. C'est ainsi que l'apôtre saint Pierre nous exhorte à la sobriété et à la vigilance, en nous montrant la rage de notre cruel ennemi qui, « comme un lion rugissant rôde autour de nous, cherchant une proie à dévorer, »

Tanquam leo rugiens, circuit quem devoret, I Petr. v, 8. Je vous exposerai donc brièvement la gravité du péril et de la maladie, non point (Dieu m'en préserve), pour vous décourager et vous désespérer, ou de manière à vous présenter le chemin du salut comme une voie inaccessible, mais, comme je vous le disais tout à l'heure, afin de vous fournir des armes pour le combat spirituel.

Vous me demanderez peut-être, quels sont ces maux qui sont la suite du péché d'origine. C'est d'abord l'inimitié de Dieu, qui consiste en ce que nous naissons enfants de colère, esclaves du démon, deshérités du ciel. Peut-on imaginer un sort plus malheureux et plus funeste? En outre, nous naissons sujets à la mort, nous qui avons été créés immortels. Car « la mort, dit l'Apôtre, est le salaire du péché, » Rom. vi, 23. Personne, en effet, ne fait la guerre à ses frais; c'est pourquoi ceux qui sont au service du démon reçoivent de lui ce salaire. En troisième lieu, de la source empoisonnée du péché sont sortis tous les compagnons et les satellites de la mort, je veux dire les innombrables espèces de maladies, l'exil, les chaînes, les coups, les blessures, et ces mille accidents subits et imprévus qui assiègent et empoisonnent le cours de notre vie. Ces maux sont si fréquents, si ordinaires, que tout le reste paraît nous être étranger, tandis que souffrir, être malheureux, c'est notre condition propre et naturelle. Pline fait remarquer à l'appui de cette assertion, que les enfants qui n'ont pas encore l'usage de la parole, savent pleurer sans le secours d'aucun précepteur ni d'aucun maître, tandis qu'ils ont besoin qu'on leur apprenne à manger, à marcher, à parler (toutes choses pourtant fort naturelles), si l'on veut qu'ils s'en acquittent bien. Il semble qu'en venant au monde, l'enfant, prophète de ses propres malheurs, annonce par les larmes qu'il répand, les misères de cette déplorable vie dans laquelle il fait son entrée. Le malheur, tel est donc le sort commun à tous les hommes, depuis la chute du genre humain. En voici une preuve, entre beaucoup d'autres que nous passons sous silence. Quand un homme jette un regard en arrière sur le temps de sa vie déjà écoulé, il y trouve de bien rares moments de joie, tandis que la

tristesse, les soucis et les inquiétudes lui paraissent sans nombre. Cette joie lui a causé de bien faibles plaisirs, tandis que les angoisses de la tristesse ont été très-amères, ce qui faisait dire au sage cette parole, hélas ! si juste : Les biens ne sont point comparables aux maux, même par le nombre, car il n'est que trop vrai qu'il y a dans la vie plus de peines que de plaisirs, et que la tristesse fait au cœur des blessures plus profondes que la joie ne lui donne de satisfaction.

Mais ce ne sont là que les maux des corps. Qui dira combien plus cruellement nous torturent les maladies de l'âme, c'est-à-dire les inquiétudes, les chagrins, les convoitises, les craintes, les jalousies, les haines, les désirs de vengeance, la soif de la domination, l'envie de posséder davantage? Ces passions sont si cruelles et si fécondes en tourments, que saint Augustin dit avec raison, qu'elles tirent vengeance d'elles-mêmes, qu'elles portent leurs châtimens avec elles, et qu'elles se font en quelque sorte les bourreaux de l'âme qui les a nourries. Voici ses paroles : « Vous avez ordonné, Seigneur, et il en est véritablement ainsi, qu'un cœur déréglé fût à lui-même son propre châtimement. » Que ces mouvements désordonnés causent à l'homme plus de tourments que les maux du corps, c'est ce que l'Écclésiastique nous apprend en affirmant « qu'il n'est point de plaie plus cruelle que les plaies du cœur, » *Eccli.* xxv, 18. La raison confirme la vérité de cette sentence ; elle nous dit que la sensibilité ayant son siège dans l'âme, les blessures qui atteignent l'âme sont plus douloureuses que celles qui déchirent le corps, puisque c'est de l'âme que vient à celui-ci la faculté de sentir. Toutefois ces maux paraissent supportables, mais il en est un beaucoup plus grave et plus déplorable, qui tourmentait cruellement l'Apôtre lui-même (bien qu'il prit plaisir à se glorifier dans les infirmités de son corps), et qui lui arrachait ce cri d'angoisse : « Je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui m'entraîne captif sous la loi du péché, laquelle est dans mes membres. Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » *Rom.* vii, 23. Voilà, en effet, ce qui mérite nos larmes, ce qui est vraiment le comble de notre misère, puisque cette révolte des

sens est l'origine et la source de presque tous les péchés qui souillent l'âme et l'éloignent de Dieu. Aussi les théologiens appellent-ils cette loi des membres *foyer du péché*, parce que, comme le feu s'alimente et s'accroît par le bois qui y est jeté, ainsi le péché est entretenu et excité dans l'âme par les désirs déréglés de de la chair et des membres.

A toutes ces calamités, il en faut joindre une dernière qui doit être imputée plutôt à notre volonté qu'à la corruption de notre nature. Tandis que nous devrions nous proposer fermement de combattre sans relâche cet ennemi familier et domestique, et d'éteindre cette funeste ardeur qui nous dévore, par nos larmes, nos jeûnes et nos prières, nous poussons au contraire l'aveuglement et la folie jusqu'à augmenter la violence du feu, par la mollesse avec laquelle nous traitons notre corps, par nos raffinements de complaisance à l'égard de la chair, par notre empressement à satisfaire nos sens en toute rencontre, par tous les moyens que nous employons pour exciter la volupté dans nos cœurs, par cette conspiration de la grande majorité des hommes habiles à user des ressources de leur esprit pour séduire, provoquer et porter au vice la nature qui d'elle-même penche déjà vers le mal. A quoi nous servent, en effet, et les parfums de l'Orient, et ces lits somptueux et ciselés des Perses, et ces vêtements précieux qui semblent plutôt faits pour épuiser les richesses du monde que pour nous couvrir, et ces essences de l'Afrique, et ces tapis de la Germanie, tissus d'or et de soie, et ce luxe digne des courtisanes, que la condition des dames d'un certain rang légitime bien plus que la raison et la religion (plut à Dieu que celle-ci pût le faire, ce serait un aiguillon moins puissant pour le désordre), et tous ces condiments de l'Inde, et ces mets qui viennent des îles et d'au-delà des mers, et toutes ces superfluités en un mot que l'ambition et la cupidité ont seules rendues nécessaires? Ne sont-ce pas là autant de matières combustibles apportées à la concupiscence qui brûle d'elle-même, autant d'aliments propres à fomentier les ardeurs d'une chair que le feu des passions dévore? Hélas! nous devrions être énergiquement résolus à dompter notre chair et à la fouler aux pieds pour suivre les inspirations du divin Esprit, et c'est le

contraire que nous faisons, en prenant pour guide de notre vie et de nos sentiments la chair au lieu de l'esprit, nos passions au lieu de la raison, notre volonté corrompue au lieu de la loi divine, et enfin, ô aveuglement qui fait horreur ! le démon à la place de Dieu. Et, ce qu'il y a de bien plus déplorable encore, c'est que dans cet état misérable, semblables à ces frénétiques chez lesquels une maladie invétérée est devenue comme une seconde nature, nous n'avons point la connaissance de nos maux. On peut nous comparer encore aux Ethiopiens qui, étant nés et ayant été élevés sous la zone torride, supportent sans trop de peine les brûlantes chaleurs de ces contrées dont le climat est mortel à ceux qui n'y sont point accoutumés. Ainsi, la plupart des hommes se livrent pendant toute leur vie à l'ardeur de leurs passions avec tant de complaisance, que ces désordres ne leur paraissent ni plus honteux, ni plus révoltants que toute autre fonction ordinaire de la nature. Or, mes frères, lorsqu'on en est arrivé là, quel espoir de salut peut-il rester encore ? Un sage a dit avec raison : Tout est perdu, quand les actes qui étaient des vices deviennent nos mœurs habituelles. Assurément, je ne me désie pas de la miséricorde divine, mais il me paraît hors de doute que le salut d'une âme endurcie par une longue habitude du péché, court les plus grands dangers. Peut-il exister, en effet, un plus grand malheur que d'avoir perdu le sens des choses spirituelles, d'être environné de tous côtés par la mort, embarrassé dans les mille liens de ses iniquités, et cependant d'y demeurer insensible ; disons plus, de vivre en toute sécurité, de manger, de boire, de jouer, de rire avec la même tranquillité que si l'on naviguait paisiblement dans le port. Les naturalistes parlent d'une herbe qui fait mourir en riant ceux qui la mangent. Ne semble-t-il pas que nous ayons mangé cette plante, nous qui, au milieu même des horreurs de la mort, nous livrons à une vaine joie et à des ris insensés ? N'est-ce pas là l'indice le plus certain d'une âme endurcie dans le péché ? Car enfin si cette âme malade connaissait son triste état, elle ne serait pas si satisfaite d'elle-même, elle ne vivrait pas dans une si grande sécurité, mais de temps en temps du moins elle penserait à recourir aux remèdes qui peuvent la guérir.

Quel est donc l'important pour nous, mes frères? Avant tout, c'est de bien comprendre à la vue de l'état où nous a réduits le péché originel, que nous devons être résolus, pendant tout le cours de notre vie, à nous efforcer d'assoupir et de diminuer le feu de la concupiscence, puisque nous ne pouvons pas l'éteindre tout-à-fait. Or, il n'est pas de moyen plus efficace que de recourir à cette eau qui rejaillit jusque dans la vie éternelle, à cette eau qui lave les souillures du péché, qui produit les fruits de la vie éternelle, qui apaise par sa douce et agréable saveur la soif de nos désirs et qui modère ainsi les ardeurs de la concupiscence charnelle. Cette eau salutaire qui découle des mérites de Jésus-Christ, la prière sert à l'obtenir; mais les sacrements de la loi nouvelle, sortis du côté de ce même Jésus, nous la confèrent. Que celui-là donc qui désire recevoir l'abondance de cette eau spirituelle, s'applique instamment à la prière, et le jour et la nuit. Tout ce qui est faible, en effet, a besoin d'un secours étranger. L'infirmes qui peut à peine se tenir sur les pieds, a fréquemment besoin de prendre de la nourriture pour soutenir ses membres débiles et chancelants. L'aveugle dont la marche est difficile, a constamment besoin d'un guide qui le dirige et assure ses pas. L'arbre planté dans un sol aride, a souvent besoin d'être arrosé pour produire des fruits. L'inflammation que l'ulcère communique aux chairs d'alentour doit être continuellement combattue par des fomentations rafraîchissantes. Ce sont là autant d'images des maux spirituels que le péché nous a causés. En effet, nous sommes faibles et infirmes, nous sommes atteints de cécité, nous sommes plantés dans le sol aride du monde, nous portons au fond de notre cœur un foyer de péché, nous sommes dévorés par un horrible ulcère depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête; c'est dire assez que nous avons besoin d'employer fréquemment les médicaments et les remèdes. Or, il n'en est point de plus efficaces que ceux que nous avons proposés, en y joignant la mortification de la chair et des sens, et particulièrement des yeux, une grande réserve de la langue, la fuite des occasions du péché, et enfin toutes les autres pratiques auxquelles la religion nous oblige. Sans le secours de tous ces moyens qui viennent en aide

à notre infirmité, nous sommes si faibles, que parmi tant de pièges et d'écueils dont le monde est semé, parmi tant d'embûches dressées par le démon, nous courons les plus grands périls. Si ceux qui s'arment de ces secours, ne sont pas cependant à l'abri de tout danger, à quels risques ne s'exposent point ceux qui négligent tous ces remèdes de l'infirmité humaine?

Il est donc de la dernière évidence, d'après tout ce que nous avons dit, que la vie chrétienne est un combat dans lequel nous devons continuellement lutter, non-seulement contre le prince des ténèbres, mais encore contre nos passions qui assiègent l'âme sans relâche, et s'efforcent de la faire déchoir de sa dignité. Il y a, comme le dit l'Apôtre, deux hommes en chacun de nous : l'homme intérieur et l'homme extérieur; l'un spirituel et divin, qui médite les choses spirituelles et célestes, à la manière des anges auxquels il est semblable, l'autre terrestre et grossier, qui ne recherche habituellement que les objets charnels, ainsi que les animaux dont il partage les instincts et la nature. Les choses étant ainsi, nous pouvons considérer l'homme comme placé à la limite de ces deux parties de lui-même, pleinement libre de s'attacher à l'une ou à l'autre. La différence radicale qui existe entre les bons et les méchants, c'est que les premiers méprisant cette partie inférieure et grossière d'eux-mêmes, qui est la nature propre des brutes, se laissent entièrement diriger par le principe spirituel, et imitent ainsi, autant que cela est possible à des hommes revêtus d'un corps mortel, la vie des anges, tandis que les méchants, dédaignant la plus noble partie de leur être, se livrent aux désirs et aux appétits déréglés de la chair, en font l'unique but de leur vie, et y rapportent tous leurs soins et toutes leurs pensées. Peut-on imaginer rien de plus honteux et de plus misérable? On voit des hommes ayant pour mère une femme d'une condition commune, et pour père un homme de haute naissance, cacher le nom de leur mère et tirer toute leur gloire du nom et de la famille de leur père dont ils s'appliquent à reproduire en eux les nobles qualités. Combien nous agissons différemment, nous qui, dédaignant ce qu'il y a en nous de plus noble et de divin, mettons notre unique gloire à obéir comme de vils esclaves à

cette partie méprisable de nous-même par où nous sommes semblables à la brute.

Mais, direz-vous peut-être, puisque ces deux parties de notre âme entrent dans la composition même de notre nature, comment est-il possible de nous dépouiller de cette nature avec laquelle nous sommes venus au monde? Vous avez raison; cela est impossible, si vous prétendez y réussir par vous-même, car la nature ne peut pas s'élever au-dessus d'elle-même sans un secours qui lui vienne d'ailleurs; mais la grâce et la vertu du divin Esprit sont plus puissantes que la nature déçue. Cette grâce d'en haut, demandons-la donc à Dieu, mes frères, par de continuelles prières, comme je vous le disais tout à l'heure. Implorons tout particulièrement l'assistance de la très-sainte Vierge; demandons humblement à cette mère de miséricorde, qu'elle daigne nous secourir au milieu de la profonde misère dans laquelle nous avons été conçus et nous sommes venus en ce monde. Ainsi, grâce à sa pieuse intercession, nous réprimerons dans cette vie les insolentes révoltes de la chair, et nous mériterons de recevoir, dans la vie future, avec tous les élus, la palme et la couronne du triomphe. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE COMMÉMORATIVE DE L'ANNONCIATION.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — DU NOM GLORIEUX DE MARIE ET DE SA TRÈS-SAINTE VIRGINITÉ.

Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?

Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme? *Luc. I, 34.*

La solennité de ce jour, mes très-chers frères, a pour but de célébrer la virginité de Marie. Cette vertu, la très-sainte Vierge l'a possédée à un degré si excellent, que c'était justice de consacrer une fête à sa gloire. Telle a été en effet l'intention de l'Eglise dans l'institution de cette solennité. Quand il s'agit des

autres vierges, c'est la virginité seule qui fait l'objet de la louange; mais en Marie nous avons à célébrer une merveille au-dessus de toutes les lois de la nature : la virginité unie à la fécondité, prérogative dont aucune autre, avant la sainte Vierge, n'avait été favorisée, et que nulle autre n'a reçue depuis. Comment, en effet, pouvait-elle concevoir et enfanter autrement, celle qui donnait au monde, non pas seulement un homme, mais un Homme-Dieu tout ensemble? comment n'aurait-elle pas été sauve, l'intégrité virginale de celle qui enfantait le Sauveur? Glorieux privilège qu'exalte l'époux des Cantiques lorsqu'il dit : « Votre sein est comme un monceau de froment, tout entouré de lis, » *Cant.* VII, 2. On ne saurait expliquer d'une manière plus juste et plus gracieuse la double dignité de Marie. On compare son sein à un monceau de froment, pour marquer sa merveilleuse fécondité; on dit qu'il est tout environné de lis, pour indiquer, par ces fleurs, la blancheur éclatante de sa virginité, comparaison qui convient parfaitement à Marie, vierge et mère tout à la fois. Cette fête de la sainte Vierge est aussi désignée en Espagne par l'*interjection* placée en tête des sept antiennes que l'Eglise commence à chanter aujourd'hui. A chacun des sept jours, en effet, qui précèdent celui de la naissance du Sauveur, l'Eglise appelle à grands cris le Seigneur, en le pressant de hâter sa venue. Elle n'a point fait autre chose, pendant tout ce temps de l'Avent, mais, durant ces jours, elle redouble d'ardeur. N'est-ce pas le véritable caractère de la dévotion et de la charité, d'éprouver des désirs d'autant plus vifs et de ressentir une faim d'autant plus pressante, qu'elle reçoit davantage, ainsi qu'il est écrit : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif, » *Eccles.* XXIV, 29. Il n'est donc point étonnant que l'Eglise, à mesure qu'elle voit s'approcher davantage son divin Epoux, augmente la véhémence de ses soupirs et de ses prières. Sa persévérance n'a fait qu'en accroître la ferveur. Ainsi fait une épouse vertueuse à l'égard de son époux qui tarde à revenir des contrées lointaines. Elle l'importune de ses lettres et de ses prières, n'espérant d'adoucissement à la solitude et à la détresse où elle se trouve que dans son retour. Aussi dès qu'elle apprend

que le vaisseau qui doit le lui ramener a quitté le rivage, qu'il approche du port, ses tendres désirs s'accroissent, et la plus grande rapidité lui paraît être une tardive lenteur. De même, pendant ce saint temps, l'Eglise avance par l'impatience de ses désirs la venue du Fils de Dieu qui doit enrichir sa pauvreté des immenses trésors de grâces qu'il apporte avec lui du ciel. Faut-il s'étonner de l'instance de ses cris et de l'ardeur de ce langage dans lequel elle exhale chaque jour sa tendresse, ses pieux désirs et sa dévotion? Elle contemple le Sauveur petit enfant, qui, appuyé sur le sein de Marie, pousse des vagissements; et à cette vue, toute embrasée d'amour, elle fait comme les mères qui prodiguent les titres et les noms les plus caressants aux enfants qu'elles portent entre leurs bras. N'est-elle pas à la fois la mère et l'épouse du Christ? Aussi elle appelle Jésus enfant des noms les plus variés et les plus dignes de lui. Tour à tour elle lui dit : « O sagesse sortie de la bouche du Très-Haut! ô Adonaï et chef de la maison d'Israël! ô rejeton de Jessé, qui êtes exposé comme un signal à tous les peuples! ô clef de David, qui ouvrez, sans que personne puisse fermer! ô Orient! splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice! ô Roi des nations, et l'objet de leurs désirs! » Elle le conjure de venir vers nous, pour accomplir en nous les différents offices désignés par ces noms. « Venez, lui dit-elle, pour nous enseigner la voie de la prudence; venez pour nous délivrer; venez et tirez-nous de la prison où nous sommes enchaînés captifs; venez et éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon de la terre; venez pour nous sauver, ô Seigneur, notre Dieu! » Tels sont les aspirations, les pieux désirs et les affections qui font pendant ces jours l'occupation de l'Eglise, occupation que cette tendre mère nous invite à partager avec elle. Mais cette exhortation, mes frères, ne convient pas également à tous; elle s'adresse particulièrement à ceux qui ne se proposent point d'autre but, et, le jour et la nuit, n'ont point d'autre pensée que de chercher à plaire au céleste Epoux, à garder soigneusement dans le fond le plus intime de leur âme ce trésor avec lequel ils se glorifient de tout posséder:

à ceux qui, méprisant toutes les voluptés terrestres, se contentent de ce seul bien. Cette tendre affection nous est figurée par l'épouse des Cantiques, qui, privée pendant quelques instants de la compagnie de l'Époux auprès duquel elle était demeurée longtemps et ne pouvant supporter sa courte absence, le poursuit de ses cris en lui disant : « Reviens, reviens, mon bien-aimé. Que les chevreuils et les faons courant sur les montagnes de Bether, te prêtent l'agilité de leurs pieds, » *Cant. II*. Qu'avez-vous donc, ô épouse, qui vous tourmente ainsi? que cherchez-vous? Pourquoi souhaiter à l'époux que vous rappelez la vitesse des chevreuils et des cerfs? Avez-vous oublié quelque chose que vous désiriez lui dire? Elle a tout oublié, dit saint Bernard, et elle s'est oubliée elle-même; il ne faut donc point s'étonner, si son âme transformée en celui qu'elle aime, ne peut vivre loin de lui, sans la plus profonde affliction. Écoutons saint Bernard lui-même entretenant ses frères des blessures faites à son cœur par le divin amour. « Dès que le Verbe s'est éloigné de moi, tout aussitôt, comme si on ôtait de dessous un vase le feu qui le met en ébullition, mon âme, atteinte d'une langueur secrète, commence à tomber dans l'engourdissement et la froideur : c'est le signal auquel je reconnais que l'amant divin s'est retiré. Alors mon âme est triste jusqu'à son retour, et je ne cesse point de crier et de le poursuivre de l'ardeur de mes désirs, afin qu'il me rende la joie de sa présence salutaire, qu'il se rende lui-même à moi. Je vous l'avoue, mes enfants, rien ne saurait me plaire, tant que celui qui seul me plaît n'est point présent. »

L'Église nous exhorte donc, mes frères, en ce temps, à prier le Seigneur de hâter sa venue et de nous visiter de la lumière de sa présence. C'est dans ce but qu'elle nous fait lire aujourd'hui le passage de l'Évangile qui renferme les préliminaires de l'avènement de notre Seigneur, et qui va être le sujet de nos explications.

I.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu, » *Angelus Gabriel missus est à Deo*, Luc. I, 26. C'est bien ici le lieu de rappeler la parole

du Sauveur : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, » *Joan. III, 16*. La rédemption, quel mystère d'amour ! Ne renferme-t-il pas mille bienfaits qui doivent nous unir à Dieu par les liens d'une éternelle charité ? Mais le plus grand de tous, c'est que Dieu, qui aurait pu nous sauver par tant d'autres moyens, ait résolu de choisir pour cette œuvre, non point les anges ni les archanges, mais son unique Fils lui-même dont il a voulu faire l'artisan de notre salut et le réparateur de notre liberté. Quelles actions de grâces, ô Seigneur, le genre humain dans sa faiblesse, pourra-t-il vous rendre pour un si grand bienfait ? Hélas ! combien mon sort eût été malheureux, si, après m'avoir formé de vos mains divines, vous aviez laissé à un autre le soin de me racheter ! Autant la rédemption l'emporte sur la création, autant il eût été indigne que j'eusse à vous exprimer ma reconnaissance, à vous, pour m'avoir créé, et à un autre pour m'avoir racheté de la mort, à vous pour m'avoir donné la vie de la nature, et à un autre pour m'avoir donné la vie de la grâce, c'est-à-dire la vie divine, à vous pour avoir fait de moi le fils mortel de l'homme, à un autre pour m'avoir élevé à la dignité de Fils du Dieu immortel, destiné à hériter de son royaume. Non, Seigneur, il n'était pas juste que vous abdiquassiez ainsi votre gloire, et que je fusse porté à aimer plus que vous un bienfaiteur à qui j'eusse été plus redevable. Aussi, vous qui aviez été mon Créateur, vous avez voulu être mon Rédempteur, vous qui aviez créé mon âme à votre image, vous avez purifié dans votre sang et rendu à sa beauté première cette âme que j'avais souillée de tant de crimes. Donc, ô homme, tu n'as point maintenant à faire le partage de ton cœur entre deux bienfaiteurs différents, puisque, selon la pensée de saint Anselme, pour que tu n'eusses point à faire ce partage de ton amour entre le Créateur et le Rédempteur, c'est le même Dieu qui a voulu être pour toi l'un et l'autre.

Le Père des miséricordes ayant donc résolu d'envoyer son Fils unique dans le monde, choisit d'abord un ange destiné à annoncer ce mystère à Marie, et à obtenir le consentement de la sainte Vierge. Car c'est ainsi qu'en agit toujours la divine providence. Elle défère à notre libre arbitre l'acceptation de l'honneur qu'elle

veut nous faire, et jamais elle n'agit en nous malgré nous, si ce n'est lorsqu'elle nous inflige les châtimens que nous ont mérités nos crimes. Car alors, dit saint Bernard, c'est justice que l'homme souffre ce qu'il ne veut pas, puisqu'il ne pèche que parce qu'il le veut.

L'œuvre de notre Rédemption ne pouvait être mieux annoncée que par la députation d'un ange envoyé à la Vierge qui devait enfanter le Dieu Sauveur. La cause première de notre chute n'avait-elle pas été, en effet, l'inferral serpent envoyé par le démon pour séduire la femme par la tentation de l'orgueil? Ce messenger de l'enfer avait fait pénétrer dans les entrailles du genre humain un poison mortel, mais le message de l'envoyé céleste a préparé au monde un breuvage contenant le salut et la vie. « Un ange fut donc envoyé vers une vierge mariée à Joseph. » Que faut-il penser, demande saint Bernard, de cette Vierge si digne de respect, qu'elle est saluée par un ange; d'une condition si humble, qu'elle est l'épouse d'un artisan? Ne nous étonnons point de voir, dans la mère, une dignité si haute associée à un rang si obscur, quand nous voyons, dans le fils, ce qu'il y a de plus élevé s'alliant à ce qu'il y a de plus infime, je veux dire la divinité unie à l'humanité.

« Et le nom de la Vierge était Marie. » On ne peut croire que ce nom si doux ait été donné par hasard à la sainte Vierge. Si Abraham, Sara, Israël, Jean-Baptiste, l'apôtre saint Pierre ont reçu, par un dessein particulier de la providence divine, des noms nouveaux qui devaient désigner leur dignité et leur mission, peut-on penser que ce soit par hasard que la Vierge, mère de Dieu, ait reçu ce nom de Marie, qui convient si bien et à sa dignité et à ses vertus? Ce nom présente une triple interprétation. Premièrement Marie veut dire *mer*, nom qui marque parfaitement l'affluence des grâces dont elle a été comblée. Car de même que tous les fleuves entrent dans la mer, ainsi tous les dons et tous les trésors des grâces célestes ont été versés dans l'âme de cette glorieuse Vierge. Nous lisons qu'au commencement du monde, Dieu ordonna à toutes les eaux qui étaient sous le ciel, de se rassembler en un même lieu qu'il appela la mer. *Gen. 1, 40*. Il a voulu de même que toutes les eaux de la grâce céleste vinssent affluer dans la seule âme de

Marie ; de là ce nom de *mer* qu'il lui a aussi donné. La sainte Vierge, en effet, est un océan de grâces ; car de quelle vertu, de quelle grâce, de quel don de l'Esprit-Saint aurait pu manquer cette Vierge que le Père a choisie pour sa fille, le Fils pour sa mère, le Saint-Esprit pour son épouse bien-aimée, et que les anges ont reçue pour leur reine et leur souveraine maîtresse ?

Les poètes païens, dans une fiction qui présageait peut-être quelque mystère divin, parlent d'une vierge qui avait tellement charmé les dieux, que chacun d'eux voulut lui faire quelque présent ; de là son nom de Pandore, qui veut dire ornée des dons de tous les dieux. C'est là une invention mensongère des poètes, mais cette fable peut très-bien servir à nous donner une idée de la dignité de la sainte Vierge. Marie est en effet cette véritable Pandore, que l'auguste Trinité a merveilleusement ornée des dons et des grâces célestes. Le Père l'a investie de toute la force de la vertu ; le Fils l'a éclairée des plus brillantes splendeurs de la sagesse ; l'Esprit-Saint l'a embrasée des plus vives ardeurs de la charité. Il convenait que le palais du Roi éternel fût décoré de ces dons précieux, et que sa couche fût parfumée de l'agréable odeur de ces vertus.

Le nom de Marie veut dire encore *amertume*, et ce nom s'accorde parfaitement avec l'interprétation que nous avons donnée ; car celle qui fut un océan de grâces, a dû être aussi un océan d'amertumes. Ce n'est point pour que nous les laissions se perdre dans une lâche inertie, que la sagesse divine nous confie des dons et des talents ; elle veut que nous les employions aux usages pour lesquels nous les avons reçus. Or, tous les dons qui nous viennent du ciel, nous sont accordés, ou pour faire quelque bien, ou pour supporter quelque mal, puisque, comme le dit saint Bernard, la vie chrétienne consiste dans les bonnes œuvres qu'il faut pratiquer et dans les peines qu'il faut endurer. Il n'est rien dans la nature entière qui soit stérile ou inactif ; ce qui a fait dire aux philosophes que chaque être a été créé pour quelque opération qui lui est propre. D'où Aristote conclut que parmi tous les êtres vivants, il n'en existe absolument aucun qui n'exerce son activité. Si donc la divine providence a voulu que, dans les œuvres de la nature, il

n'y eût rien qui demeurât dans l'inaction, comment n'en serait-il pas ainsi par rapport aux œuvres de la grâce? Il est donc aisé de conclure de là, que le Seigneur distribue aux justes des épreuves et des peines à proportion de l'excellence des grâces qu'il leur confère; de sorte que, plus grands sont les bienfaits que l'on a reçus, plus lourds sont les fardeaux qu'il faut porter. Aussi voyons-nous que les plus saints personnages ont été souvent en proie à l'affliction et à l'adversité. Qui pourrait énumérer les combats et les travaux de Job, de Paul, des prophètes, des apôtres et des martyrs dont il est dit qu'ils ont été « donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, » I *Cor.* iv, 9. Et le fils de Dieu aurait affranchi sa mère de cette loi commune à tous les saints? Non, il ne l'a point voulu, mais il a décrété au contraire qu'elle surpasserait tous les autres saints en souffrances, comme elle les surpasse en dignité. Lorsque cette très-sainte Vierge pensait aux mépris et aux douleurs continuels auxquels Jésus-Christ, le fils de Dieu et son fils à elle-même, devait être exposé, elle dévouait sa vie tout entière aux afflictions et aux abaissements; s'offrant à ces diverses épreuves avec une telle résignation, qu'elle ne demanda jamais à Dieu de les abrégier ou de les diminuer. Elle les endura, en effet, jusqu'au dernier moment de son existence, avec la plus entière soumission de volonté, toute prête même à vivre éternellement dans les douleurs, si tel avait été le bon plaisir de Dieu. En considérant la patience inaltérable de son divin Fils, au milieu des tortures de sa passion qu'il souffrait sans murmure, par amour pour nous, elle supportait avec joie, soutenue par la vivacité de ses désirs et par l'ardeur de sa charité, toutes les épreuves qui s'offraient à elle. Vous pouvez juger aisément par là, mes frères, quelle est l'erreur de ceux qui se croient abandonnés de Dieu, parce qu'ils sont aux prises avec les afflictions et les adversités, puisque ces peines, bien loin d'être toujours une preuve que Dieu nous abandonne dans sa colère, sont plutôt des témoignages de la bonté divine qui nous éprouve. C'est ainsi que l'entendait cet ancien solitaire, répondant à un jeune homme malade, qui lui demandait la santé : Vous désirez, mon fils, qu'on vous délivre d'un mal qui vous est nécessaire. Si vous êtes de l'or,

vous serez éprouvé par le feu ; si vous êtes du fer, vous serez débarrassé de la rouille. Cette parole dite à un seul, nous pouvons la regarder comme nous étant adressée à tous, puisqu'il n'est aucun de nous qui ne se trouve dans l'une ou l'autre de ces deux classes d'hommes désignées par l'or et le fer. Enfin, le nom de Marie veut dire *étoile*, et c'est ainsi que l'Eglise l'appelle dans une de ses hymnes, parce que de même que les étoiles dirigent le navigateur qui vogue sur la vaste étendue des mers, ainsi la bienheureuse Vierge nous guide parmi les tempêtes et l'agitation des flots de ce monde, et nous conduit au port de l'éternelle félicité.

Il est facile de voir la connexion qui existe entre cette glorieuse dénomination donnée à Marie et celle qui précède. Car s'il convenait que le Christ fût en tout semblable à ses frères, afin qu'il fût miséricordieux, « ayant été tenté et éprouvé lui-même, il peut secourir aussi ceux qui sont tentés, » *Hebr. II, 18*, il convenait aussi que la sainte Vierge, que Dieu nous a donnée pour adoucir nos misères, fût éprouvée par toutes sortes de maux, afin que connaissant, elle aussi, ce que c'est que l'infortune, elle apprît à secourir les malheureux. Nous lisons dans la Genèse que « Dieu créa deux grands corps lumineux : l'un plus grand pour présider au jour, l'autre plus petit pour présider à la nuit, » *Gen. I, 16*. Le Seigneur a usé de la même sagesse providentielle dans le gouvernement de son Eglise ; il lui a donné le soleil de justice, Jésus-Christ, comme le grand luminaire qui doit présider au jour, et la sainte Vierge comme l'astre moins brillant qui doit présider à la nuit. Cette nuit désigne les hommes éprouvés par le malheur et ceux qui sont enveloppés des ténèbres du péché. Dieu leur offre un secours dans la Mère de miséricorde qu'il leur a destinée pour protectrice. Aussi saint Bernard invite-t-il tous les misérables à implorer l'assistance de Marie, dans quelque angoisse et quelque calamité qu'ils se trouvent. Il assure que cette protection est tellement certaine, qu'il n'hésite point à dire : « Que celui-là taise à jamais vos miséricordes, ô Vierge bénie ! qui se souvient de vous avoir invoquée en vain au jour de la tribulation. » Vous voyez donc que c'est à juste titre que ce nom de Marie, qui veut dire *Etoile de la mer*, a été donné à la très-sainte Vierge.

L'Évangéliste dit que l'ange entra dans le lieu où était la Vierge, nous donnant à entendre par là qu'elle vivait dans la retraite et le silence. Saint Ambroise dit à ce sujet : L'ange trouva Marie seule dans le lieu le plus retiré de sa maison, afin que personne ne vînt la troubler dans ses méditations. Elle ne désirait point de compagnes, car ses pensées étaient sa pieuse compagnie, et jamais elle ne se croyait moins seule que lorsqu'elle n'avait personne auprès d'elle. Peut-on dire, en effet, qu'elle était seule, puisqu'elle avait pour société les saints livres, les archanges et les prophètes ? Si quelquefois cependant elle était obligée de quitter sa solitude et de traiter avec les hommes, avant d'ouvrir la bouche, elle rentrait en elle-même, examinait sérieusement ce qu'elle allait dire, et comment, et à quelle fin elle devait parler, ne se proposant pour but en toutes choses que la gloire de Dieu. Sa manière de parler, son maintien et sa modestie extérieure ont été retracés avec les couleurs les plus fidèles dans cet admirable portrait que saint Ambroise a fait de Marie : Il n'y avait rien en elle, dit-il, qui ne fût conforme à la pudeur, à la pureté et à l'innocence d'une vierge. Son extérieur était l'image de son âme et l'emblème de sa sainteté. Une maison honnête se reconnaît dès l'entrée même, et celui qui en franchit le seuil peut juger au premier aspect qu'il ne s'y trouve pas de recoins ténébreux. Ainsi notre âme, lumière intérieure, doit rayonner au dehors à travers son enveloppe corporelle.

Maintenant, quelles étaient les occupations de la sainte Vierge dans les secrets de sa retraite ? Il est facile de le conjecturer. Elle se livrait aux exercices qui remplissaient sa vie. Or, cette vie tout entière fut un continuel sacrifice de l'esprit, une prière incessante s'élevant d'un cœur qui ne se détourna pas un seul instant de la pensée de Dieu. Toutefois on peut croire qu'en ce moment, des sentiments encore plus sublimes et plus divins occupaient son âme, car le Seigneur se plaît souvent à favoriser de ses grâces les plus signalées ceux qui prient et dont la pensée est tout entière aux choses divines. Ainsi, le centurion Corneille était en prière, vers la neuvième heure, lorsqu'il vit un ange de Dieu couvert d'un vêtement blanc, qui lui indiqua le moyen de con-

naître la vérité et d'arriver au salut. Ainsi, Pierre était en prière, vers la sixième heure, quand il vit le ciel ouvert, et qu'il eut cette vision miraculeuse qui figurait la vocation des Gentils. Ainsi, Zacharie était en oraison auprès de l'autel des parfums, lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer l'heureuse nouvelle du salut des hommes et la naissance d'un fils. Notre Seigneur, la source même de toutes grâces, « en qui habite corporellement la plénitude de la Divinité, » *Coloss.* II, 9, voulant montrer à ses disciples un rayon de sa splendeur et de sa gloire, se mit en prière sur le Thabor, et aussitôt l'aspect de son visage changea, et ses vêtements parurent d'une blancheur éblouissante. On ne peut donc pas douter que l'âme de la sainte Vierge ne fût fixée dans quelque contemplation sublime, lorsque le messenger céleste la visita et lui révéla les secrets du conseil de Dieu. Bien que les saints vivent dans l'union avec Dieu par la charité habituelle, cette union devient cependant plus étroite lorsqu'une ardeur plus vive vient en resserrer les liens. Alors l'âme fidèle, rendue plus pure, plus semblable à Dieu dont elle s'est rapprochée davantage, devient plus apte à recevoir en elle les rayons brillants de la lumière divine et les dons célestes.

L'ange entra donc, et saluant des titres les plus magnifiques la Vierge qui priait, il lui dit : « Salut, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » On trouve une paraphrase élégante des paroles de l'ange dans ces vers du poète Sannazar :

Oculis salve lux debita nostris,
 Jam pridem notum cælo jubar, optima Virgo ;
 Cui sese tot dona, tot explicuere merenti
 Divitiæ superum : quicquid rectique probique
 Æterna de mente fluit ! purissima quicquid
 Ad terras summo veniens sapientia cælo
 Fert secum , et plenis exundans gratia divis.

« Salut ô lumière qu'imploraient nos yeux, astre brillant et aimé du ciel ; salut ô très-sainte Vierge, vous qui avez mérité d'être enrichie de tant de dons et de faveurs célestes, d'avoir part à la sainteté et à la justice de l'Éternel, de recevoir les biens que la

plus pure sagesse descendue des hauteurs des cieux apporte à la terre, et d'être inondée des flots de la grâce divine. »

En effet, dit saint Bernard, de même que le délit a abondé dans la première femme, ainsi toute la plénitude des grâces a été répandue dans la seconde. Oui, Marie a été véritablement pleine de grâces, non comme saint Etienne dont il est écrit, qu'il fut plein de grâce et de force, non comme Zacharie et Elisabeth que l'Evangile nous dit avoir été remplis de l'Esprit-Saint, mais comme il convenait à celle qui devait enfanter la source de toutes les grâces. Aussi étant plus près de cette source, elle y a puisé plus largement et plus abondamment.

II.

Mais quels furent les sentiments de Marie, en entendant le discours de l'ange ? « Elle fut troublée, dit l'Evangile, pensant en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Ainsi les titres et les louanges si magnifiques qui venaient de lui être décernés, lui causèrent beaucoup moins de joie que d'inquiétude et de crainte, comme le prouve cette parole de l'ange : Ne craignez rien, ô Marie. Assurément, il n'eût point ajouté ces mots, si l'âme de Marie n'eût été non-seulement troublée, mais agitée par la crainte ; sentiment d'autant plus honorable pour l'humilité de Marie, qu'il n'est rien dont l'âme humaine soit ordinairement plus avide que des louanges et de la gloire. Quelque humble que soit un homme, il n'est jamais complètement inaccessible à cette douce séduction. Nous sommes tous tellement dévorés du désir de la gloire, que parmi les autres passions, il n'en est guère qui ait autant d'ardeur et de violence. Aussi, que la gloire s'offre à un homme, elle remplit son cœur de joie ; qu'elle lui manque, il l'appelle de ses plus vifs désirs. Faut-il en être surpris ? Autant s'étonner du plaisir que procure un breuvage glacé à celui dont la soif a desséché le gosier. Car c'est là l'image de l'ardeur avec laquelle le cœur humain convoite l'honneur et la gloire, à moins que la grâce divine ne lui en inspire le mépris, en le pénétrant de la vertu des dons célestes. Saint Bernard nous fait connaître le danger de se laisser enfler par la vaine gloire, lorsqu'il dit : Elle vole légère-

ment, elle pénètre légèrement, mais la blessure qu'elle fait n'est point légère. On en peut juger par l'exemple du malheureux Hérode, exemple choisi entre cent autres. Un jour que ce prince haranguait d'un lieu élevé le peuple de Sidon, le peuple s'écria pour le flatter : Ce sont les paroles d'un Dieu et non d'un homme que nous venons d'entendre. Pendant qu'Hérode s'enivrait d'une louange si pompeuse, un ange, vengeur de la gloire divine, frappa l'orgueilleux qui, soudain rongé de vermine, ne tarda pas à exhaler son âme impure. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce prince n'avait pas été châtié, alors qu'il faisait mourir l'apôtre saint Jacques, frère du Sauveur, et qu'il retenait dans les fers saint Pierre qu'il destinait au même supplice ; ce fut un sentiment d'orgueil qui attira sur lui ce prompt supplice, tant est horrible aux yeux du Seigneur le crime de l'homme qui s'arroge la gloire qui n'est due qu'à Dieu. Ce crime, le Seigneur l'avait défendu dans la loi, d'une manière figurative, lorsqu'il interdit sous peine de mort de se servir du parfum qui était destiné aux usages sacrés, et dont lui-même avait déterminé la composition, jugeant que ce serait une impiété de la part des hommes, s'ils osaient employer à leurs usages ce qui était consacré à n'honorer que lui seul. Or, qu'y a-t-il qui soit dû à Dieu plus légitimement que l'honneur et la gloire qui lui appartiennent en propre ? Cette gloire, il se l'est réservée comme une chaste épouse, tandis qu'il a abandonné les autres choses aux usages des hommes. Qui que vous soyez donc, qui entreprenez de la revendiquer pour vous, sachez que vous tentez de flétrir et de corrompre l'épouse de Dieu, et de profaner par le plus grand des sacrilèges ce parfum consacré à Dieu seul. Vous êtes en même temps un voleur et un ravisseur de la gloire de Dieu, puisque vous vous attribuez insolemment ce qui n'appartient qu'à lui. C'est cette pensée qui inspirait à saint Augustin la prière dans laquelle il supplie avec anxiété le Seigneur de ne point permettre qu'il tombe dans le crime monstrueux de lui dérober et de s'approprier la gloire qui lui est due. Il avait lu cette parole de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Mais si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez point reçu, » I *Cor.* iv, 7.

Ne nous étonnons donc plus si la bienheureuse Vierge, élevée à l'école du divin Esprit, et comprenant la grandeur du péril, éprouve un sentiment de trouble et de crainte, en entendant l'ange la saluer et lui donner des titres si glorieux. Elle n'ignorait pas cependant que celui qui l'honorait de ces éloges était un ange ; elle savait qu'une telle bouche ne pouvait point proférer de paroles trompeuses et mensongères ; néanmoins elle tremble et se trouble, tant est grand pour le cœur humain le danger de la louange, même quand elle sort d'une bouche angélique.

Le messager céleste a compris le trouble et le silence de la sainte Vierge, ainsi que la cause qui les produit, et pour dissiper ses alarmes et l'engager à se rassurer, il lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Il l'appelle par son propre nom, *Marie*, comme une personne dont la connaissance lui était déjà familière. Il existe, en effet, des liens de parenté entre la virginité et les anges ; leur entretien et leur société lui sont familières, car les vierges sont semblables aux anges qui ne contractent point d'union charnelle. La virginité de l'homme est néanmoins supérieure en mérite et en beauté à la virginité de l'ange, parce que celui-ci doit à sa nature ce qui, dans celui-là, est l'œuvre de la grâce ; aussi, dans le ciel, les anges n'ont-ils pas l'*auréole* dont sont couronnés cependant les hommes qui ont toujours conservé la pureté du corps et de l'âme. Tel est le sens de la promesse de Dieu contenue dans ces paroles d'Isaïe : « Que l'eunuque ne dise point : Je ne suis, moi, qu'un bois stérile. Car voici ce que le Seigneur dit aux eunuques : Je donnerai à ceux qui observent mes jours de sabbat, qui embrassent ce qui me plaît, et qui demeurent fermes dans mon alliance ; je leur donnerai, dis-je, dans ma maison et dans l'enceinte de mes murailles, une place avantageuse et un nom qui leur sera meilleur que des fils et des filles, » *Is.* lvi, 5. Ce nom désigne la gloire particulière promise aux eunuques, « non point à ceux qui sont nés tels dès le sein de leur mère, mais à ceux qui, comme le dit le Sauveur, se sont rendus tels eux-mêmes, pour gagner le royaume des cieux, » *Matth.* xix, 12.

L'ange, après avoir rassuré Marie, lui annonce qu'elle concevra

le Fils de Dieu. A ce mot de conception, la Vierge s'alarme davantage. « Comment, demande-t-elle, cela pourra-t-il se faire puisque je ne connais point d'homme? » Paroles qui offrent une abondante matière à nos réflexions. Il en résulte d'abord clairement que Marie, gardée par l'Esprit-Saint, avait consacré à Dieu la fleur de sa virginité. A la vérité, elle était l'épouse de Joseph; mais si elle avait résolu de vivre dans le mariage comme les autres femmes, n'était-ce pas une question inutile et déplacée de demander : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Il est donc évident que, poussée par une inspiration divine, elle avait depuis longtemps fait vœu de virginité. Mais, dira-t-on, comment, en épousant Joseph, pouvait-elle espérer de garder ce vœu dans son intégrité? Elle en trouvait l'assurance dans sa pleine confiance au Dieu dont elle avait suivi l'inspiration. De même qu'autrefois Abraham, pour obéir à un ordre divin, se préparait à immoler Isaac, tout en espérant fermement que de ce fils sortirait la postérité que le Seigneur lui avait promise (deux choses possibles seulement à Dieu), ainsi la très-sainte Vierge croyait que, par une providence et une grâce toute particulière de Dieu, elle pourrait allier l'état du mariage et la virginité à laquelle elle s'était engagée par un vœu. Cette Vierge incomparable ne pouvait-elle pas attendre de Dieu cette prodigieuse faveur, lorsque nous voyons la vierge Cécile, soutenue par la même confiance, épouser Valérien, espérant que Dieu garderait intact le trésor de sa virginité? Elle est bien vraie, cette parole du Sauveur : « Tout est possible à celui qui croit, » *Marc. ix, 22*. Affirmée par cette foi et cette espérance, Marie est la première parmi toutes les femmes qui ait fait vœu de virginité. Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle à juste titre la *Vierge des vierges*, parce qu'une phalange innombrable de vierges s'est rangée à sa suite, avec une joie et une dévotion inexprimables. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que Marie a fait ce vœu, précisément à une époque où la fécondité était en honneur, tandis que la virginité était un opprobre comme la stérilité. Ils n'avaient pas encore paru ces hommes héroïques, qui, « volant comme des nuées, » *Is. lx, 8*, et semblables aux anges de Dieu, abandonnèrent tous les biens de la terre pour mener

ici-bas une vie toute céleste. C'est donc à la Reine des vierges, que l'Eglise doit la sublime invention de la virginité. Combien sont différentes les inventions de nos vierges d'aujourd'hui, qui, chaque jour, imaginent une si grande variété de modes et d'embellissements du corps et du visage, pour ne pas dire d'aiguillons qui irritent la concupiscence ! Leurs parures de chaque jour ne leur plaisent pas longtemps. Comme elles en sont bientôt fatiguées, chaque jour elles inventent des ornements nouveaux.

Les grands personnages qui parcourent les pays étrangers ne se contentent pas d'en rapporter les différentes sortes de mets et de condiments usités dans ces contrées ; ils rapportent encore le vêtement et le costume des peuples qu'ils ont visités, afin d'ajouter ces richesses étrangères à celles de leur patrie. Mais notre bienheureuse Vierge, dont le corps seul était retenu dans les régions de cette vie mortelle, tandis que par son âme et ses pensées, elle habitait dans la société des anges, a rapporté dans ce monde, non point de vils et charnels plaisirs, mais les vertus angéliques qu'elle a empruntées à ces esprits célestes. L'honneur insigne de la virginité, en effet, est le propre de la nature angélique, et c'est Marie qui, la première, l'a fait descendre du ciel sur la terre. Si l'antiquité a mis au rang des dieux les inventeurs des choses les plus matérielles destinées seulement à l'usage de la vie humaine, comme l'emploi de la charrue, la manière de cultiver les champs, quel honneur n'est pas dû à cette Vierge, qui, la première, a inventé ce secret de la pureté, de la tranquillité, de la paix et de la sainteté ? Les avantages de cette vertu seront facilement appréciés de quiconque a fait l'expérience des inquiétudes, des soucis et des pénibles préoccupations que l'on rencontre dans le mariage. C'est une grande vérité qu'exprime l'Apôtre lorsqu'il dit des époux : Ils auront toutes sortes de tribulations, c'est-à-dire la multitude si variée des ennuis et des embarras de chaque jour inséparables de l'état conjugal, l'assujettissement mutuel, l'éducation des enfants, l'accroissement de la fortune, le fardeau des soins domestiques : toutes peines dont sont affranchies les personnes qui gardent le célibat où plutôt qui mènent sur la terre une vie toute céleste. La comparaison suivante nous fera aisé-

ment comprendre la différence de l'un et de l'autre état de vie : Supposons dix soldats en marche par des chemins difficiles, et portant péniblement chacun leurs armes et leurs provisions de voyage. Si le chef qui les conduit, les voyant épuisés de fatigue, ordonnait à l'un d'entre eux de prendre sur ses épaules le bagage de tous ses compagnons, le soldat qui recevrait cet ordre ne serait-il pas en droit de se plaindre et de dire à son chef : Y pensez-vous? N'ai-je pas assez de me porter, moi et mon bagage, dans ces chemins malaisés, sans m'obliger à charger le fardeau des autres sur mes épaules à demi-rompues? Je peux à peine porter ce qui m'appartient, comment en viendrai-je à bout si vous rendez ma charge dix fois plus lourde? — L'excuse de ce soldat ne serait-elle pas bien juste? Il n'est personne, en effet, à qui un pareil fardeau ne parût extrêmement lourd et à peine supportable. Cet exemple, mes frères, peut vous donner l'idée de la différence qui se trouve, au point de vue des embarras de la vie, entre l'état du mariage et celui de la virginité. Une vierge n'a d'autre charge que celle de son âme et de son corps; elle n'a point à pourvoir aux nécessités, aux maladies d'autrui, à se préoccuper de besoins autres que les siens, tandis qu'une femme mariée, tout entière à l'amour que la nature elle-même lui inspire, prend à cœur les embarras et les chagrins de son mari, de ses fils et de ses filles, et s'en tourmente aussi vivement que si toutes ces choses lui étaient personnelles. Car c'est là le caractère du véritable amour. Autant de fils à une femme, autant de corps qu'elle doit vêtir, autant d'estomacs qu'elle doit nourrir, autant de maladies qu'elle doit soigner, autant de nécessités auxquelles elle doit pourvoir, autant de morts qu'elle doit un jour déplorer, autant de labeurs et de peines enfin qu'elle doit supporter. Le déshonneur, l'indigence, la faim, les procès, les inquiétudes, les soucis et tous les autres maux qui affligent son mari et ses enfants ne torturent et ne déchirent pas moins cruellement les entrailles d'une épouse et d'une mère, que le cœur de ceux qu'elle aime. Le célibat l'aurait mise à l'abri de toutes ces épreuves. Que peut-on supposer donc de plus excellent, que d'avoir introduit sur la terre un état de vie où non-seulement on acquiert une plus grande abondance de

mérites devant Dieu, et l'on obtient la gloire insigne proposée comme récompense aux vierges, mais où en même temps on mène une existence paisible et dégagée de tous soins, au milieu de la mer orageuse de ce monde? Nous sommes redevables de cette invention merveilleuse à Marie, qui, nous ayant révélé le secret de la virginité, est encore pour cette raison la protectrice de ceux qui veulent suivre son exemple, ou qui désirent être affranchis de l'esprit immonde et de ses criminelles suggestions.

Mais poursuivons notre récit. La sainte Vierge ayant demandé comment ce mystère s'accomplirait, l'ange lui répondit que cela s'opérerait, non point selon les lois ordinaires de la nature, mais par la vertu toute-puissante du Saint-Esprit, et pour la convaincre de la vérité de l'oracle divin, il lui cita l'exemple d'Elisabeth, qui, malgré sa stérilité, était dans le sixième mois de sa grossesse. A cette parole, Marie persuadée de la mission de l'envoyé céleste, s'en remit tout entière à la volonté divine, avec les plus profondes dispositions d'humilité, de foi et d'obéissance : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Qui pourrait dire quelle fut la force de ces paroles, et combien de prodiges s'opérèrent en vertu de cette simple et humble réponse? A l'instant, le Verbe de Dieu, qui était en Dieu dès le commencement et par qui toutes choses ont été créées, le Verbe se fit chair; à l'instant, une alliance indissoluble unit ce qu'il y a de plus bas et ce qu'il y a de plus élevé, la terre et le ciel; à l'instant, les oracles des prophètes, les vœux des patriarches, les promesses de Dieu furent accomplis; à l'instant enfin commencèrent ces jours heureux où, selon la prophétie de Daniel, « l'iniquité devait être effacée, et l'éternelle justice ramenée au monde, *Dan. ix, 24*. De même que la stérilité d'Elisabeth fut rendue féconde par l'avènement de notre Seigneur, ainsi la stérilité du monde devait recevoir par cet avènement un nouveau germe de vertu et de piété; spectacle consolant que le Prophète avait vu en esprit longtemps auparavant, et dont il rendait grâces au Seigneur en ces termes : « Que les peuples publient vos louanges, ô mon Dieu, que tous les peuples vous louent. » Et pourquoi? « Parce

que la terre a donné son fruit. » *Ps. LXVI, 7*; c'est-à-dire, que cette terre qui était demeurée stérile et inculte pendant tant de siècles, a été visitée par de célestes agriculteurs. Ils ont répandu dans son sein la semence de l'Évangile, et elle a produit des fruits admirables de vertu. C'est ce qu'Isaïe exprime d'une manière plus sensible dans ce tableau : « La terre qui était déserte et sans chemin se réjouira, et la solitude sera dans des transports d'allégresse, et elle fleurira comme le lis. Elle germera et poussera, et elle tressaillira dans la joie et les louanges, *Is. xxxv, 1, 2*. Ces oracles se sont accomplis et s'accomplissent encore tous les jours dans l'Eglise où nous voyons des âmes stériles et incultes, n'ayant jamais produit aucun fruit de piété et de justice ni aucun germe de vertus, changées par la puissance de l'Évangile en un paradis agréable et en un jardin délicieux orné des arbres et des fleurs des vertus divines.

Voilà, chrétiens (pour rattacher la fin de ce discours au commencement), voilà ce qui excitait de si ardents désirs de la venue de Jésus-Christ dans le cœur des saints patriarches. Leur âme était suspendue à cet objet de leurs espérances, et, fatigués de tenir leurs regards constamment fixés sur cet avenir qu'ils attendaient, ils criaient au Seigneur avec le Prophète : « Convertissez-nous, ô Dieu notre Sauveur et détournez loin de nous votre colère. Est-ce que vous serez éternellement irrité contre nous, et votre courroux s'étendra-t-il de génération en génération? » *Ps. lxxxiv, 5, 6*. Comme s'il disait : Jusques à quand, Seigneur, dans votre colère, retiendrez-vous vos miséricordes? Jusques à quand différerez-vous de nous accorder un si grand bienfait? Jusques à quand, éloignés de vous, continuerons-nous de nous égarer à travers des routes difficiles et laborieuses? Est-ce que vous serez toujours irrité contre nous? De grâce, Seigneur, ramenez-nous vers vous, montrez-nous votre miséricorde, et donnez-nous le Sauveur, qui est votre unique Fils. Ainsi le Roi-Prophète ne pouvant plus supporter les longs délais de la miséricorde divine, se répandait en plaintes d'autant plus amères, qu'il savait de quelle affluence de dons et de grâces célestes la venue du Fils de Dieu devait enrichir ce monde. Pour nous, mes frères, qui

allons voir la naissance du Sauveur réaliser bientôt nos espérances, et qui pouvons contempler de nos yeux ce que les saints de l'ancienne loi ont si vivement désiré, ne laissons pas échapper, je vous en prie, une si heureuse occasion de salut; ne souffrons pas que le Fils de Dieu soit venu inutilement vers nous, qu'il ait habité en vain parmi les hommes, qu'il se soit condamné en vain à la faim, à la soif, au froid, au chaud, aux larmes, à la nudité, à l'indigence, aux abaissements de l'étable et à l'extrême dénûment de la crèche. Toutes ces souffrances du Sauveur nous font assez comprendre l'importance du don qui nous a été fait sur la terre, et l'excellence plus grande encore des biens qui nous sont promis dans le ciel; elles nous révèlent en même temps la profondeur insondable du mal dont la guérison demandait tant de frais. Non, mes frères, nul ne peut croire que Dieu ait été prodigue de sa vie au point de la sacrifier, si les maux dont il nous a rachetés par sa mort n'avaient été des maux extrêmes, et si l'objet le plus digne de nos désirs n'était pas la gloire éternelle des saints qu'il nous a acquise au prix de son sang. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT THOMAS, APOTRE.

1^o EXPOSÉ DE L'ÉVANGILE. — 2^o DÉVELOPPEMENT DES PAROLES DU TEXTE.

Quia vidisti me, Thoma, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt.

Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. *Joan. xx, 29*

Nous trouvons dans l'évangile de ce jour, mes très-chers frères, une œuvre éclatante de la miséricorde divine opérée par le Seigneur Jésus après sa résurrection. Cette œuvre, cependant, c'est l'incrédulité humaine qui l'a provoquée, puisque c'est le manque de foi de l'apôtre Thomas qui a fourni au Seigneur l'occasion de se montrer à son disciple, et de lui donner à toucher les stigmates sacrés de ses blessures. Vous savez sans doute

que la providence et la bonté divines ont coutume de tirer le bien du mal, de même que la perversité du démon change toujours le bien en mal. On pourrait citer de nombreux exemples à l'appui de cette proposition ; je n'en veux point d'autre que celui de la chute de nos premiers parents. Le démon les voyant comblés de dons divins qui devaient les engager à être d'autant plus fidèles dans leur culte et leur amour envers Dieu, qu'ils en avaient reçu de plus grands bienfaits, sut, par un renversement habile, prendre occasion de l'abondance de ces biens eux-mêmes pour les porter à l'orgueil et au mépris de la majesté divine. De cette sorte il changea l'extrême bonté de Dieu et sa libéralité en un mal extrême pour l'homme et en un mépris insolent de Dieu. Mais que fit la divine bonté provoquée par un si grand crime ? C'est ici qu'il faut admirer la plus belle et la plus grande des œuvres divines. Pour délivrer l'homme tombé par un effet de la haine du démon, Dieu, dans sa miséricorde, a voulu se faire homme et être attaché à une croix ; car ce fut là la principale cause de sa venue en ce monde et de sa mort. Retranchez les maladies, retranchez les blessures, les causes qui nécessitent le remède n'existeront plus. Ce ne sont point nos mérites, comme dit saint Augustin, mais nos péchés qui ont attiré notre Seigneur du ciel sur la terre.

Au reste, comme les enfants suivent ordinairement les exemples de leurs parents, on peut retrouver cette même manière d'agir dans les enfants de Dieu et les enfants du démon. Les enfants de Dieu, conduits par son Esprit, se proposent avant tout, non-seulement de ne point se laisser entraîner au mal par la perversité d'autrui, mais d'en tirer même quelque raison de s'exciter davantage à l'amour de la piété et de la justice. Les enfants du démon font le contraire. Guidés qu'ils sont par son Esprit, ils imitent ses habitudes et ses exemples. De là cette parole du Sauveur : « Vous avez le démon pour père et vous voulez accomplir ses désirs, » *Joan. VIII, 44*. Mais pour rendre la chose plus claire, donnons des exemples.

Dieu accorde souvent à certains hommes d'abondantes richesses, afin de se les attacher par des bienfaits. Quelle devrait

être la conséquence de cette libéralité? Assurément on serait en droit d'attendre de ces hommes ainsi favorisés et enrichis des dons divins, plus d'amour pour Dieu, plus de zèle à le servir; ils devraient également se montrer généreux et bienveillants envers les pauvres, pour l'amour de celui qui est le maître de tous; ils devraient avoir pour les autres hommes, comme eux serviteurs de Dieu, les sentiments que le Seigneur leur a témoignés à eux-mêmes. Et cependant quelques-uns ont un naturel si méchant et si pervers, que ce qui devrait être pour eux un motif d'amour et de fidélité, devient au contraire une occasion d'orgueil, de luxure et de libertinage. Ils réalisent dans leurs personnes cette parole du Seigneur qui dit par son Prophète : « Je les ai rassasiés, et ils sont devenus adultères, et ils ont été satisfaire leurs passions criminelles dans la maison d'une prostituée, » *Jerem. v, 7*, et cette autre parole : « Je leur ai donné mon or et mon argent, et ils l'ont offert à Baal, » *Osee II, 8*.

Un autre, méprisant et foulant aux pieds les biens terrestres pour se consacrer entièrement au service de Dieu, fréquente les églises, se livre à la prière, évite la société des hommes vicieux, réprime l'intempérance de sa langue, nourrit les pauvres de sa fortune, et pratique différentes œuvres semblables de piété. Cet exemple ne devrait-il pas exciter dans les autres un égal amour de la vertu, d'autant que les hommes ont d'ordinaire une violente inclination à imiter ce que les autres louent et estiment? Cependant il en est dont l'esprit et le caractère sont tellement viciés, qu'ils s'enfoncent dans les ténèbres, comme les oiseaux de nuit, pour éviter l'éclat de la lumière, et que les remèdes eux-mêmes ne font que les rendre plus méchants, ainsi qu'il arrive aux malades en proie à un délire furieux. Aveuglés par l'envie et la précipitation de leurs pensées téméraires, ils condamnent, ils désapprouvent et déchirent ce qu'ils auraient dû louer et imiter. Ne pouvant accuser les œuvres extérieures elles-mêmes, ils s'en prennent à l'intention de celui qui les fait, et en attribuent le mobile, non point à l'amour de la vertu, mais à l'ostentation. Or, mes frères, agir ainsi, n'est-ce pas usurper la gloire et les fonctions mêmes de Dieu à qui seul il appartient de pénétrer le secret des cœurs?

Tel autre voit son voisin dont Dieu bénit les travaux, réussir dans toutes ses entreprises. Il voit ses greniers et ses celliers regorger de l'abondance des biens de la terre. Quelle devrait être en cette circonstance la conduite d'un chrétien? Ne devrait-il pas bénir et aimer un Dieu si bon et si libéral, et s'encourager lui-même à l'espérance, par ce témoignage de la munificence divine? Mais que font la plupart des hommes? Ils se chagrinent, se tourmentent; ils sèchent d'envie, et pour comble de méchanceté, se montrent fréquemment les ennemis acharnés de ceux qui souvent les aident de leurs biens. Ainsi ils changent la félicité d'autrui en leur propre malheur, et ce qui devrait les porter à se réjouir et à prendre part à la joie de leur prochain, devient pour eux une occasion de tristesse et d'envie.

Considérons maintenant la conduite des enfants de Dieu. On voit parfois un méchant homme poursuivre de ses outrages un homme innocent dont il a reçu des services, et lui intenter un procès sans le moindre fondement, afin de lui ravir ses richesses et son patrimoine, par la calomnie. Que fait celui-ci? Muni du bouclier de la charité, de la patience et de la crainte de Dieu, bien loin d'être ému de ces injures, et d'y répondre à son tour par la haine, il en prend occasion de faire du bien à son ennemi et de prier le Seigneur pour lui, suivant en cela l'admirable conseil de l'Apôtre : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire, car, en agissant ainsi, vous amasserez sur sa tête des charbons ardents. Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien, » *Rom. XII, 20, 21*. Ce genre de victoire est en effet le plus glorieux et le plus beau. Il est rare, à la vérité, de trouver un homme tellement dur et intraitable, qu'une si grande bonté ne touche et ne contraigne à se dire parfois en lui-même : Ne suis-je pas un monstre d'inhumanité, moi que ne peuvent vaincre les nombreux bienfaits d'un homme dont j'ai tant de fois irrité la douceur et la patience, que j'ai tant de fois poursuivi de mes injures, et qui cependant, malgré mes outrages et mes offenses, ne cesse point de me combler de nouvelles faveurs? — Si néanmoins l'homme pieux ne vient pas encore à bout d'amollir le cœur de son ennemi par ces bienfaits,

il n'abandonne pas pour cela ses œuvres habituelles de charité, espérant que peut-être de nouveaux services lui obtiendront la reconnaissance de ses anciennes libéralités. Il imite en cette circonstance, dit-il, l'exemple des archers qui, ne retrouvant pas les flèches qu'ils ont décochées, continuent d'en lancer de nouvelles, en visant toujours le même but, afin que celles-ci leur servent d'indices pour leur faire retrouver les premières. Vous voyez donc, mes frères, comment les justes, agissant en véritables enfants de Dieu qui imitent la conduite de leur père, ont coutume de tirer le bien du mal. Je pourrais rappeler ici l'exemple des martyrs qui firent servir à leur gloire la cruauté de leurs barbares tyrans, en changeant les grils et les chevalets en autant de degrés qui les rapprochaient du ciel. Mais il est temps de revenir au récit de l'Évangile où nous trouverons un exemple beaucoup plus frappant de cette vérité.

I.

Notre Seigneur ressuscité d'entre les morts avait apparu fréquemment à ses disciples; il s'était fait voir à Simon-Pierre, aux saintes femmes, aux deux disciples allant à Emmaüs, et à tous ses disciples réunis, le jour même de sa résurrection. Thomas, qui ne se trouvait pas alors avec les autres apôtres, ne voulut croire ni Pierre qui lui affirmait la vérité du fait, ni les deux disciples qui le lui confirmaient, ni les autres apôtres qui l'attestaient sans aucune hésitation; mais persistant dans son incrédulité, il dit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets le doigt dans la plaie des clous, et la main dans l'ouverture de son côté, je ne croirai point, » *Joan. xx, 25*; ce qui revient à dire : Je suis si peu disposé à me rendre à votre témoignage, que je n'en croirai pas même mes yeux, à moins qu'en touchant le corps du Seigneur, je ne devienne certain de sa résurrection. Que dites vous, Thomas? Est-ce qu'il n'est pas prescrit par la loi divine de s'en rapporter à toute parole appuyée par le témoignage de deux ou trois personnes? Est-ce que, conformément à la loi de Moïse, un coupable n'est pas mis à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins? Comment osez-vous donc refuser de

croire des témoins aussi nombreux et aussi sincères, surtout après avoir vu ce même Jésus ressusciter les morts? N'est-ce pas vous, qui vous offriez naguère à accompagner le Sauveur allant guérir Lazare. vous qui, voyant les autres disciples tremblants s'efforcer de dissuader Jésus de se mettre en route, les exhortiez si courageusement en disant : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui, » *Eamus et nos, et moriamur cum illo*, Joan. XI, 16. Quoi? vous avez vu de vos yeux Lazare, enterré depuis quatre jours, exhalant une odeur fétide, sortir du tombeau à la voix de Jésus, et vous pouvez douter que ce même Jésus ait pu opérer pour lui-même ce qu'il faisait en faveur des autres, lui qui, par ce miracle étonnant, voulait montrer qu'il était le maître de la vie et de la mort? Non, votre incrédulité ne peut pas même se couvrir de l'ombre d'une excuse.

Quel châtement l'incrédulité opiniâtre de Thomas ne devait-elle donc pas lui attirer? Ne méritait-il pas bien d'être abandonné de celui qui avait employé tant de témoins pour vaincre sa résistance obstinée? La miséricorde des hommes, qui se relâche aisément à la plus légère occasion, l'eût abandonné en effet. Mais telle n'est point la miséricorde de Dieu. On la combat, et elle ne se laisse point vaincre; on l'irrite et elle s'accroît; quelquefois on la provoque par des outrages, et elle n'en devient que plus douce. Ainsi, un bon père dont le fils est en proie à des accès de frénésie, a pour son enfant une compassion d'autant plus grande qu'il le voit exaspéré davantage. Le Seigneur n'a-t-il pas donné une preuve de cette miséricorde dans la personne de Paul? Celui-ci était son ennemi furieux; il ne respirait que menaces et carnage, et voulait exterminer les ministres du Christ. Dieu, cependant, le ravit en esprit au ciel, lui dévoila ses secrets, et en fit un vase d'élection et un héraut de la foi que Saul avait juré de détruire. Nous, dont le cœur est étroit et la miséricorde parcimonieuse, nous, qui n'avons pas donné notre vie et notre sang pour le salut de nos frères, nous nous arrêterions bientôt dans cette voie de la commisération; mais celui qui a eu notre salut tellement à cœur, qu'il l'a payé de son sang, ne se relâche pas si aisément de sa miséricorde habituelle, et, s'il le faut, il a recours à un autre

moyens pour nous ramener dans le chemin du salut. Il imite la conduite d'un tendre père qui, non content d'avoir donné à son fils différents remèdes, en cherche d'autres et d'autres encore, et tente tous les moyens possibles de le faire revenir à la santé. Voilà l'exemple que devraient suivre (ceci soit dit en passant) ceux qui exercent les fonctions de pères spirituels dans l'Eglise, lorsqu'ils entendent les confessions de pécheurs qui ne veulent point renoncer à des habitudes vicieuses et invétérées. Ils devraient employer, pour guérir cette obstination, toutes sortes de moyens et de remèdes. S'ils n'en viennent pas à bout une première fois, ils doivent faire de nombreux essais, et ne pas perdre aussitôt toute espérance de salut, afin de procurer par l'abondance des remèdes ce qu'un seul n'a pu obtenir. Mais quel sujet de désolation n'est-ce pas de voir parfois ceux qui sont chargés de ce ministère, remplir précipitamment et à la hâte, pour ne pas dire négligemment, une fonction si sublime et si nécessaire ?

Notre Seigneur donc n'ayant pu vaincre, malgré tant de témoignages, l'obstination de son apôtre, la guérit par ce nouveau moyen : « Huit jours après sa résurrection, les disciples étant rassemblés dans un même lieu, et Thomas n'étant point avec eux, Jésus entra, quoique les portes fussent fermées, et dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Mets ton doigt ici et regarde mes mains, etc. » Comme s'il lui disait : C'était à toi, Thomas, à te conformer à ma volonté, et non à moi à faire la tienne, c'est-à-dire que tu devais croire à tant de témoins de ma résurrection ; mais enfin puisque les choses en sont venues à ce point, que le serviteur ne veut point ce que le maître ordonne, le maître se prêtera aux exigences du serviteur. Si donc tu as résolu de ne croire à ma résurrection qu'autant que tes yeux et tes mains t'en rendraient témoignage, qu'il en soit ainsi : « Mets ton doigt ici et vois mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois point incrédule, mais fidèle. » Vous voyez, mes frères, d'où le Sauveur a su prendre occasion de donner à son disciple une preuve si grande de sa miséricorde. Mais après tout, faut-il s'étonner qu'il ait permis à son disciple de toucher une chair qu'il a laissé crucifier par les Juifs pour le salut du monde ? Recevoir

des blessures pour sauver les autres, n'est-ce pas faire beaucoup plus que de laisser toucher ses plaies? Or, la charité de notre Seigneur Jésus-Christ est telle, que s'il lui fallait une seconde fois, pour sauver les hommes, recevoir les mêmes blessures, il n'hésiterait point à se soumettre à ce sacrifice. Et qu'on ne croie pas que ce soit là une idée nouvelle et exagérée. Je n'en veux, pour l'appuyer, d'autre témoignage, que celui de notre Seigneur lui-même. Un jour qu'un très-saint personnage, nommé Carpus, embrasé du zèle de la gloire divine, déclamaît avec véhémence contre les crimes des hommes, il entendit une voix venant du ciel qui disait : Carpus, Carpus, je suis prêt à être crucifié une seconde fois pour les pécheurs. Or, celui qui est embrasé d'une charité si grande, que ne ferait-il point pour ramener un disciple égaré dans la voie du salut? Aussi n'a-t-il point refusé à l'apôtre incrédule la preuve que celui-ci désirait avoir de sa résurrection. La conduite du Seigneur en cette circonstance peut être comparée à celle d'un commerçant qui, séduit par la qualité d'une marchandise exposée dans une vente publique, veut l'acheter à quelque prix que ce soit, et finit par donner au vendeur ce que celui-ci en demande, quand bien même il en exigerait un prix trop élevé. Ainsi le Seigneur, qui désirait ardemment le salut de son disciple, voyant qu'il ne se rendait pas (comme il eût dû le faire) au témoignage des autres, se prêta à sa demande, et daigna, dans sa bonté, lui fournir la preuve à laquelle il tenait uniquement. Il lui dit donc : « Mets ton doigt ici et vois mes mains, etc. Thomas répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Notre Seigneur employa tous les moyens pour amener Thomas à croire à sa résurrection. En même temps qu'il lui en donnait une preuve palpable, le Sauveur, à qui toutes choses sont connues, rappela à Thomas les paroles incrédules que celui-ci avait prononcées peu auparavant. En présence de ce témoignage si manifeste de la divinité de Jésus et de son ineffable bonté, Thomas, tout embrasé d'amour et ne se possédant plus, fit cette éclatante profession de foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » *Dominus meus et Deus meus!* Il ne voyait que l'homme, et il confessa Dieu caché dans l'homme, et il le fit avec un tel accent de foi, que c'est à

peine si on trouve dans les saintes Lettres une confession plus formelle de la divinité de Jésus-Christ. Quant à l'ardeur, à l'allégresse, à l'admiration et à l'étonnement dont il fut pénétré, en reconnaissant contre toute attente et toute espérance, le vainqueur du trépas et le Dieu tout-puissant dans celui qu'il croyait être seulement un homme enchaîné par les liens de la mort, en voyant ce divin Sauveur si prodigue à son égard des marques les plus intimes de sa charité, en s'entendant réprimander avec tant de douceur et de bonté, quel discours, quelle puissance de parole suffirait à l'exprimer? Abandonnons ce secret à celui qui reconnut par expérience la douceur et en même temps la majesté si grandes du Seigneur, ou plutôt à Celui qui fit briller aux yeux de son disciple une si vive lumière, et qui lui fournit un tel sujet d'admiration et de joie. Pour nous, laissant de côté ces questions, venons à nous-mêmes, et appliquons-nous ces paroles de notre Seigneur qui nous concernent : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

II.

C'est de la foi qu'il s'agit dans les paroles de notre Seigneur que j'ai citées. Mais pour rendre plus intelligible la sentence du Sauveur, il nous faut d'abord expliquer en quoi la foi consiste. Suivant l'Apôtre, « la foi est une pleine conviction des choses que l'on ne voit pas, » *Hebr. xi, 1*; c'est-à-dire que la foi est une lumière répandue dans l'âme du fidèle par un don particulier de l'Esprit-Saint, lumière qui éclaire son esprit et le dispose de telle sorte que, sans aucun miracle et sans aucune preuve donnée par la raison humaine, il croit fermement et avec une entière certitude les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose à croire. Ainsi donc, ce qu'une solide raison ou le témoignage des sens produit par rapport aux autres objets, cette lumière céleste l'opère en nous avec plus de force encore, en nous rendant plus certains des choses que nous connaissons par la foi, que de celles dont nous sommes assurés par le témoignage évident de la raison ou par le sens de la vue. Cette foi s'est manifestée surtout dans les

saints martyrs qui, pour la plupart, n'ayant vu aucun miracle, n'ayant demandé à la sagesse humaine aucun argument pour établir leur croyance, éclairés par cette lumière et cet enseignement divin, demeurèrent si fermes dans la confession de leur foi, que ni les promesses, ni les menaces, ni les instruments des plus cruels supplices ne purent les ébranler. Notre Seigneur, dans ce passage de notre évangile, proclame donc bienheureux ceux qui, éclairés de cette lumière d'en-haut, cultivent pieusement le don de la foi, sans chercher ni les miracles, ni les arguments de la sagesse humaine. Demander des miracles, en effet, c'est l'indice ou d'une foi chancelante ou de l'incrédulité. De là ce reproche du Seigneur : « A moins que vous ne voyiez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point, » *Joan. iv, 48*. C'est pour avoir demandé à l'ange un signe, qui fût le garant de sa promesse, que Zacharie, père de Jean-Baptiste, fut condamné à rester muet pendant neuf mois. Il s'écarta de sa foi, dit saint Augustin, en demandant à Dieu quelque signe ou quelque miracle. C'est donc à bon droit que notre Seigneur déclare bienheureux ceux qui, sans recourir aux miracles et aux raisonnements, conservent inviolablement leur foi. Le Seigneur loue leur religion et leur piété lorsqu'il dit par la bouche de son Prophète : « Un peuple que je n'avais point connu m'a été soumis ; il m'a obéi aussitôt qu'il a entendu ma voix, » *Ps. xvii, 45*.

La foi est donc le premier entre les dons de Dieu, puisqu'il est par son rang placé avant tous les autres. « Sans la foi, en effet, il est impossible de plaire à Dieu, » *Sine fide impossibile est placere Deo*, Hebr. xi, 6. Aussi le Seigneur l'établit et l'affermi dans notre âme avec une telle force, qu'alors que l'habitude de toutes les autres vertus est détruite par un péché mortel, quel qu'il soit, la foi et l'espérance persévèrent dans l'âme, à moins que l'infidélité ou le désespoir ne les fassent périr. Car, de même que lorsqu'une maison est renversée, les fondements qui soutenaient tout le bâtiment demeurent dans la terre où ils ont été creusés, ainsi, quand le péché vient à détruire l'édifice de toutes les vertus, la foi, qui est le fondement de cet édifice spirituel, reste immobile. Dieu, dans sa clémente bonté, l'a ordonné ainsi, afin que la foi venant à s'é-

teindre, toute espérance de salut ne fût pas néanmoins perdue. La foi, en effet, c'est le guide qui nous mène au ciel; la foi, c'est la leçon de notre vie; la foi, c'est la lumière qui éclaire nos pas et la brillante étoile qui nous conduit, comme autrefois les mages à Jésus-Christ; la foi, c'est encore la colonne de feu et de nuée qui nous dirige dans la terre des vivants, c'est la semence céleste qui fait germer les fruits des bonnes œuvres, c'est enfin ce talent avec lequel, lorsque la charité l'accompagne, on achète le ciel. Pour toutes ces raisons, tant que la foi demeure intacte et entière, quand bien même nous perdriions tous les autres dons de Dieu, nous pouvons garder encore quelque espérance de salut. Qu'un marchand vienne à perdre toutes ses richesses; s'il n'a point cependant perdu son crédit auprès des hommes, il peut, à l'aide de cette ressource, reprendre son commerce et revenir à son ancien état de fortune, ce qui n'arrive guère à celui qui a perdu son crédit avec ses biens. De même donc un chrétien qui, après avoir été dépouillé de ses richesses spirituelles, c'est-à-dire de ses mérites, garde encore la foi, peut, en la prenant pour règle et pour guide, rentrer avec l'aide de Dieu dans la voie, et recouvrer sa première dignité.

Mais il est important de faire remarquer ici que la foi périclite souvent par le crime d'infidélité, lorsque le chrétien la retient dans une inaction et dans une stérilité complètes. Rien n'est plus vrai que cette parole du Sauveur : « On donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance; quant à celui qui n'a rien, on lui enlèvera même ce qu'il paraît avoir, » *Matth. XIII, 12*. C'est par ce même motif, que le Seigneur, dans l'Apocalypse, invite l'église d'Ephèse à la pénitence, la menaçant, si elle résiste, de lui enlever son chandelier, *Apoc. II, 5*. Or, que faut-il entendre par ce chandelier, sinon la lumière de la foi que Dieu laisse s'éteindre, lorsqu'on la garde inutilement? Saint Ambroise a fort bien dit que la foi qui n'est point exercée, ne tarde pas à se dessécher. Les chevaux que la nature a formés pour la course, si on les laisse longtemps oisifs et engourdis dans le repos de l'étable, ne les voyons-nous pas s'abâtardir, contracter les plus mauvais défauts, et perdre la force de courir dont la nature les avait doués? Le fer

aussi, qui devient brillant par l'usage, au point d'imiter l'éclat de l'argent, si on le laisse enfoui dans la terre pendant longtemps, n'est-il point rongé peu à peu par la rouille, et ne se change-t-il pas en terre à son tour? Mais puisque la foi est, comme nous l'avons dit, la racine et le fondement de la vie chrétienne, nous pouvons étudier la nature de la foi d'après la nature de la racine des plantes. Que l'on coupe la chevelure d'un arbre, comme c'est de la racine qu'il tire la sève qui le nourrit, il pourra, grâce aux racines qu'il a conservées, reverdir encore et pousser des rejetons. Arrachez ceux-ci, d'autres leur succéderont. Mais si vous vous obstinez à arracher toutes ces tiges, à mesure qu'elles commencent à se produire, il arrivera un moment où la racine épuisée par tant d'efforts inutiles manquera du suc qui la faisait vivre, et se desséchera. Il en est de même de la foi qui est la racine première de toutes les vertus. Si, par une vie criminelle, vous l'empêchez de produire des bonnes œuvres, elle demeurera encore entière cependant, et ne cessera de vous rappeler, par je ne sais quelle force secrète, à la pratique des vertus; mais si vous vous opiniâtrez à repousser cette grâce, Dieu permettra que la foi elle-même périclite, et que vous tombiez dans le crime d'hérésie ou d'infidélité, en châtiment de votre obstination. Ainsi le père de famille fit couper le figuier qui ne rapportait aucun fruit à celui qui le cultivait, ne voulant pas que cet arbre occupât inutilement la terre. *Luc. XIII, 7.*

Puisqu'il en est ainsi, nous devons donc, mes frères, veiller avec le plus grand soin à ce que notre foi ne demeure point oisive et stérile, de peur de nous exposer à être dépouillés de ce précieux trésor qui renferme le gage de notre salut. Celui qui se croit établi dans la foi si solidement, qu'il ne craint point qu'aucune force puisse l'en séparer, a néanmoins un danger à redouter : c'est que la foi ne soit en lui stérile et inactive. Car elle est immuable, cette sentence du saint Précurseur : « Déjà la cognée est placée à la racine de l'arbre. Tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté dans le feu, » *Matth. III, 10.* On rencontre un grand nombre de fidèles qui se prévalent tellement de la foi toute seule, et qui vivent dans une sécurité si grande, uniquement fondée sur

ce don de Dieu, que, bien qu'ils ne fassent aucun effort généreux, et qu'ils n'aient aucun souci de la piété et de la justice, ils ne laissent pas de croire, sans la moindre hésitation, que la foi toute seule les sauvera. Quoi de plus dangereux? Quoi de plus opposé aux divines Ecritures? O que vous êtes misérable et insensé, vous qu'abuse une pareille illusion! N'avez-vous donc jamais entendu cette parole de l'Apôtre : « Quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. I Cor. xiii, 2.

III.

Mais le mal paraîtrait trop léger, si cette foi n'offrait d'autre péril que de nous être inutile pour le salut. Il existe un autre danger beaucoup plus grave et plus redoutable, qu'il faut signaler. La foi qui demeure ainsi stérile, non-seulement ne sert point aux lâches et aux oisifs, mais elle les rend coupables d'un bien plus grand crime. On en peut trouver une preuve frappante dans ces paroles de Moïse qui, après avoir achevé le livre de la loi divine contenant les dogmes de la foi, le remit aux lévites en leur recommandant de le placer dans l'arche d'alliance « afin, dit-il, qu'il soit là pour servir de témoignage contre vous, » *Deuter.* xxxi, 26. Que dites-vous, ô Prophète? Le livre de l'alliance, le livre du Testament et du pacte du Seigneur, le livre de la loi divine, de cette loi qui nous apprend à plaire à Dieu, à diriger notre vie, à régler nos mœurs, et qui nous montre le chemin du ciel, quoi! le livre que Dieu nous a destiné pour être un gage de son amitié et un don de sa sagesse, ce livre, vous en faites mon adversaire, et vous m'ordonnez de le garder dans cette arche même de l'alliance, pour qu'un jour il s'élève contre moi? Lorsque j'entends les hommes les plus célèbres dire que les lois civiles sont un don et une invention des dieux, comment pouvez-vous changer pour moi les lois divines en un témoignage qui me condamne? Cette objection est facile à résoudre. Car, comme le dit Salomon, le commandement est un flambeau, la loi est une lumière, la réprimande qui retient dans la discipline est la voie de la vie pour ceux qui sont fidèles, » *Prov.* vi, 23, mais ils sont pour les hommes

négligents et lâches, un juge et un témoin. N'est-ce pas, en effet, la même règle qui donne la mesure de ce qui est droit et de ce qui ne l'est pas? Comme cet instrument est essentiellement droit, on voit clairement, lorsqu'on l'applique, quelle est la ligne qui lui est conforme, et quelle est celle qui a une direction oblique. De même donc qu'un homme vertueux se glorifie avec raison dans la loi du Seigneur où il a trouvé le guide de sa vie et un précepteur qui a formé son enfance, ainsi le méchant qui ne profite en rien de l'institution si sage de la loi divine, doit y trouver un juste sujet de crainte.

Pourquoi le Sauveur appelle-t-il la loi de Dieu notre adversaire? Car c'est ainsi que quelques interprètes expliquent ses paroles : «Soyez d'accord avec votre adversaire pendant que vous êtes avec lui dans le chemin, » *Matth.* v, 25. N'est-ce point parce que la loi divine doit accuser les hommes méchants et coupables, devant le souverain Juge, ainsi que l'atteste l'Apôtre, quand il dit : «Ceux qui ont péché sans la loi, périront sans la loi, et ceux qui ont péché dans la loi seront jugés par la loi?» *Rom.* ii, 12. Pourquoi encore le Sauveur disait-il aux Juifs qui se glorifiaient du don de la loi divine : Ce Moïse en qui vous espérez, vous accuse? C'est que les Juifs se vantaient de descendre d'Abraham et d'avoir reçu la loi que Dieu avait donnée à Moïse, et, bien que vivant dans le péché, ils s'autorisaient de ce prétexte pour se préférer aux Gentils, aveugles qui ne voyaient pas qu'ils avaient d'autant plus de sujets de crainte, qu'ils étaient loin d'imiter l'obéissance d'un si saint patriarche, et d'observer les préceptes d'un législateur aussi sage. Aussi notre Seigneur leur déclare-t-il qu'ils trouveront un accusateur dans ce même Moïse qu'ils espéraient vainement avoir un jour pour défenseur. Nul ne s'étonne qu'une terre qui n'est pas cultivée, ne produise aucun fruit. Mais ce dont on s'étonne, et ce qu'on ne peut voir sans indignation, c'est qu'une terre travaillée assidûment et dans laquelle on a jeté une semence féconde, ne rende aucun fruit à celui qui la cultive avec soin. Pour la même raison, il n'y a point à s'étonner que des régions barbares et infidèles, qui n'ont point reçu la semence de la parole divine, ne produisent aucun fruit de piété; mais que la terre des

fidèles, après avoir reçu dans son sein cette divine semence, et s'être abreuvée des eaux du ciel, ne rende à ceux qui la cultivent que des épines et des ronces, ne mérite-t-elle pas alors d'être regardée comme « une terre réprouvée, menacée d'une malédiction prochaine et condamnée au feu? » *Hebr.* vi, 8. Un enfant qui commet un délit avant l'âge de puberté, n'est pas soumis à la rigueur des lois. Les juges se contentent de lui infliger arbitrairement quelque punition, à raison de son ignorance des lois civiles, ignorance qui atténue la faute. Mais cette indulgence ne s'étend pas à ceux qui connaissent parfaitement la loi. Telle est la différence qui existe entre les fidèles et les infidèles. Ces derniers, enveloppés des ténèbres de l'ignorance, ressemblent à de jeunes enfants dont les fautes sont plus excusables, parce qu'ils manquent naturellement de la connaissance des choses divines, tandis qu'on doit regarder les fidèles comme des hommes d'un âge mûr, que les enseignements divins ont affranchis de cette ignorance du premier âge. Ils doivent donc être châtiés d'autant plus sévèrement, que leurs fautes sont plus graves. Pour quelle raison pensons-nous que le royaume de Dieu ait été transféré des Juifs aux Gentils, alors qu'ils étaient à peu près aussi corrompus les uns que les autres? N'est-ce pas parce que les Juifs étaient plus coupables, eux qui, ayant reçu la loi divine, au lieu d'y soumettre leur conduite, en abusaient pour se livrer à l'arrogance et au mépris des autres? Combien de fois ne lisons-nous pas dans les Prophètes ces paroles du Seigneur : Je vous ai envoyé tous mes serviteurs les Prophètes, et vous ne les avez pas écoutés? C'est pourquoi le Seigneur voyant ses avertissements inutiles, menace aussitôt son peuple de répandre sur lui toute sa fureur et son indignation.

Ces menaces doivent vous faire trembler, mes frères, vous qui, chaque jour, dans nos temples, entendez aussi les paroles que Dieu vous adresse par la bouche de ses ministres. Ces paroles qui vous engagent à quitter le vice, qui vous exhortent à la piété, qui vous dénoncent le danger d'une mort prochaine, qui vous mettent sous les yeux la rigueur des jugements de Dieu, les récompenses éternelles promises aux justes et les affreux supplices destinés aux méchants; ces paroles, hélas! vous trouvent tellement

insensibles, qu'il semble que vous vous soyez rendus sourds pour ne pas entendre la voix de Dieu.

« Heureux, sans doute, ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » Mais ceux qui gardent enveloppés dans un linge le talent de la foi qui devait leur servir à acheter le ciel, que peuvent-ils se promettre autre chose que le sort de ce méchant serviteur jeté, sur l'ordre du Maître, dans les ténèbres extérieures? *Matth.* xxv, 30. Cet homme qui tient enveloppé l'argent qu'il a reçu, n'est-il pas la figure d'un grand nombre qui « retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice? » *Rom.* I, 18. Ils agissent à l'égard de la foi comme ce serviteur, ceux qui la tiennent captive et enchaînée dans leur esprit, ne lui permettant pas de communiquer avec les autres facultés de l'âme et de leur envoyer ses rayons pour y faire pénétrer, à l'aide de sa lumière et de sa doctrine, la vie de la piété et de la sainteté. Ils tiennent encore la foi captive, ceux qui jamais ne méditent ses enseignements et ses maximes, ceux qui jamais n'examinent ce qu'elle leur propose à pratiquer ou à éviter, ceux qui sont insensibles à son aiguillon si pénétrant et si puissant pour nous exciter à la vertu, ceux qui ne la prennent jamais pour conseillère de leurs œuvres, ceux qui jamais ne règlent leur vie d'après ses inspirations et ses préceptes, ceux qui jamais ne pensent aux trésors célestes cachés dans son sein, ceux qui jamais ne réfléchissent dans le silence et le repos de l'âme aux vérités qu'ils professent en vertu de la foi, ceux qui enfin croient comme s'ils ne croyaient absolument pas, puisque la foi, qui est la semence des vertus, le remède de la vie, le talent donné pour le négoce des choses spirituelles, demeure chez eux inactive. Pour qu'une semence germe, il faut la répandre sur la terre; pour qu'un médicament guérisse, il faut l'appliquer sur les blessures; pour que l'argent profite, il faut en faire usage. Si on le garde serré dans un mouchoir, il importe peu, eu égard au bénéfice, que ce soit de l'or ou de la boue que l'on enveloppe avec tant de soin.

Donc, mes frères, si nous voulons que la foi nous obtienne d'être comptés parmi ceux que le Sauveur proclame bienheureux, marchons à sa lumière, écoutons-la comme le précepteur de notre vie, ayons recours en toutes circonstances à ses conseils,

et fermant nos oreilles aux Sirènes que l'on rencontre sur cette vaste mer, ne les ouvrons qu'à sa voix et à ses avis. Repoussons, comme autant de pièges du démon, tout ce que nous suggérera contre elle, ou l'astucieux serpent, ou le monde trompeur, ou la chair avec ses murmures et ses sollicitations importunes, ou la prudence terrestre, nous rappelant sans cesse ces paroles du Prophète-Roi : « Les méchants m'ont raconté des mensonges, mais combien leur langage diffère de votre loi. » *Ps. cxviii, 85.* En agissant ainsi, nous ne pouvons douter que la foi, qui de Dieu est descendue en nous, ne nous ramène heureusement par les chemins d'une vie toute céleste à la source d'où elle est sortie. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT THOMAS, APOTRE.

LA CONSIDÉRATION DES PLAIES DU SAUVEUR, QUI CONVAINQUIT L'APÔTRE THOMAS DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST, EST UN SOMMAIRE DE LA SCIENCE DU SALUT.

Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.

Portez ici votre doigt, et considérez mes mains; approchez aussi votre main, et la mettez dans mon côté; et ne soyez point incrédule, mais fidèle. *Joan. xx, 27.*

Il s'agit dans l'évangile de ce jour, mes très-chers frères, de l'incrédulité de saint Thomas et de l'admirable bonté avec laquelle notre Seigneur appliqua à cette maladie de son disciple les remèdes qui la guérèrent. Voici donc ce que dit l'Évangéliste : « Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec les disciples lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais lui leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous qui les ont percées, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point, etc. » *Ave, Maria.*

Il est certain que parmi les facultés de notre âme, l'intelligence occupe le premier rang, parce que c'est à elle qu'a été donné, par une loi de la nature, le droit de commander aux autres facultés de l'âme et de diriger notre vie. Aussi quand l'intelligence est troublée et obscurcie, toutes les autres facultés, semblables à des soldats sans chef ou à un vaisseau sans pilote, flottent incertaines dans leurs mouvements, et sont en proie à la plus dangereuse agitation. D'où il résulte que la corruption de l'intelligence humaine est l'origine et la source de tous les maux qui arrivent dans la vie. Notre Seigneur l'a insinué dans cette comparaison où il dit : « La lumière de votre corps est votre œil. Si votre œil est pur, c'est-à-dire, si l'œil de votre âme n'est point obscurci par les ténèbres, tout votre corps sera lumineux, mais si votre œil est mauvais (obscur), tout votre corps sera dans les ténèbres, » c'est-à-dire, toutes vos œuvres, qui devaient recevoir leur lumière de cet œil de l'âme, seront ténébreuses et deviendront le jouet de tous les caprices des passions. Ces ténèbres de l'âme humaine produisent le désordre que Dieu reproche aux méchants, lorsqu'il leur dit par la bouche de son Prophète : « Malheur à vous qui appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal, à vous qui changez les ténèbres en lumière et la lumière en ténèbres, l'amertume en douceur et la douceur en amertume, » *Is. v, 20*. Or ceux qui jugent ainsi, que peuvent-ils entreprendre de juste ? Dès là que la racine de l'âme est viciée, que peut-il en sortir qui ne soit également corrompu ? Aussi notre Sauveur étant venu dans le monde pour nous délivrer de nos maux, ce Maître divin a dû particulièrement s'attacher à en bannir la dépravation de l'intelligence humaine, qui est la cause de la plupart des autres désordres, Il l'a fait, et d'une manière si admirable, qu'Isaïe a dit « qu'à son avènement, la terre entière serait remplie de la science du Seigneur, » *Is. xi, 9*. Pour cette raison, ce Prophète compare notre Seigneur Jésus-Christ à un flambeau allumé et à l'éclat de la lumière : « A cause de Sion, je ne me tairai point et je n'aurai point de repos à cause de Jérusalem, jusqu'à ce que son juste paraisse comme la splendeur de la lumière, et que son Sauveur brille comme un flambeau, » *Is. lxii, 1*. De là encore ce nom de

lumière que saint Jean donne à notre Seigneur, à différentes reprises, au commencement de son évangile : « Il y eut, dit-il, un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean. Cet homme vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Le Verbe était la véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » *Joan.* 1, 6. L'Évangéliste en répétant si fréquemment ce mot, n'a pas seulement voulu nous apprendre clairement que Jésus-Christ par sa venue a fait briller la lumière aux yeux de l'esprit humain, mais aussi que tous les sages du monde, lorsqu'ils sont privés de la lumière du Christ, sont plongés dans les ténèbres profondes de l'erreur, par rapport à la science salutaire des choses divines. Jésus, le soleil de justice, nous a délivrés de ces affreuses ténèbres, en nous donnant la connaissance la plus claire des choses de Dieu. C'est là ce que figure le livre dont saint Jean parle dans l'Apocalypse, ce livre fermé et scellé de sept sceaux, que ne pouvait ouvrir aucun de ceux qui habitent dans le ciel ou sur la terre ou au-dessous. Et comme l'Évangéliste en était profondément attristé, et qu'il en versait d'abondantes larmes, un des vingt-quatre vieillards assis auprès du trône de la Majesté divine, l'encouragea en lui disant que l'Agneau, qui avait été immolé, était digne d'ouvrir le livre, c'est-à-dire, de révéler les mystères de la divine sagesse inaccessibles à l'intelligence humaine. *Apoc.* v.

Mais on demandera peut-être comment le Christ a donné cette connaissance aux hommes. Par les saints Évangiles, direz-vous. Mais ne peut-on pas répondre que pour lire les Évangiles, il faut une certaine instruction, et qu'un bon nombre en est totalement dépourvu. Que faut-il donc penser de la vérité de cette parole du Prophète : « La terre sera remplie de la science du Seigneur ? » *Is.* xi, 9, et de cette autre parole de Dieu lui-même : « Tous me connaîtront, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, » *Jerem.* xxxi, 34? Saint Paul, l'interprète des divins mystères, a résolu cette question avec la plus grande sagesse. Après s'être donné dans un passage de ses épîtres, comme un homme « inhabile dans la parole, mais non dans la science, » *II Cor.* xi, 6, il dit dans un

autre « qu'il ne sait rien autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » *I Cor.* II, 2. Comment donc, ô Paul, osez-vous revendiquer la science, vous qui confessez ne savoir rien autre chose que Jésus crucifié? La science parfaite ne consiste-t-elle pas à posséder un grand nombre de connaissances? Il est vrai, et c'est précisément là le caractère de cette science de la croix, de donner la connaissance la plus exacte de toutes les choses qui sont nécessaires pour bien vivre. De là ces paroles de l'Apôtre : « Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils, mais qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés, soit Juifs ou Gentils, » *I Cor.* I, 23. Telle était donc la sagesse de saint Paul, et sa philosophie; tel était le livre dans lequel il lisait, jour et nuit, puisant dans cette lecture les lumières avec lesquelles il a éclairé le monde entier, en lui donnant la véritable sagesse.

N'est-ce pas là le livre écrit à l'intérieur et au dehors, que Dieu donna autrefois à Ezéchiel, livre bien différent de celui que ne pouvaient lire, selon le témoignage d'Isaïe, ni les savants, ni ceux qui n'avaient aucune instruction? *Is.* XXXIX. Celui dont nous parlons, peut être lu et compris facilement par les uns et les autres, puisque les ignorants savent en lire les caractères extérieurs et sensibles, et ceux qui sont instruits peuvent pénétrer les mystères plus secrets qui sont cachés dans l'intérieur. D'où il doit arriver que tous ceux qui liront ce livre, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, connaîtront le Seigneur.

I.

Mais pour rendre cette vérité plus manifeste par des exemples, nous qui devons nous compter au nombre des petits, et qui désirons être instruits de la science du salut, approchons de notre Seigneur lui-même attaché à la croix, afin d'apprendre de sa bouche ce qui est nécessaire à notre salut.

Voici les paroles que je crois d'abord vous entendre, mon frère, adresser au Sauveur crucifié : Moi, Seigneur, qui suis le plus petit d'entre les moindres, jaloux de posséder la science du salut à laquelle j'aspire, je désire avoir une parfaite connaissance des

deux parties qui composent mon être, c'est-à-dire, de mon âme et de mon corps, car cette connaissance est le principe et le fondement de la philosophie chrétienne. Je suis donc en peine, avant tout, d'être parfaitement instruit de la dignité de mon âme, afin de savoir avec quel soin et quel zèle je dois m'intéresser à cette principale partie de moi-même.

Mon fils, vous répond le Sauveur, si vous êtes animé d'un si ardent désir, « mettez votre doigt ici et voyez mes mains, etc. » Voyez, dis-je, ce que j'ai souffert pour délivrer votre âme; voyez à quel prix je l'ai rachetée de la servitude du démon; et que la grandeur du prix, et la sagesse de celui qui l'a donné, vous fassent juger de la valeur de l'objet qu'il s'agissait d'acquérir. On dit de ce que l'on paie au poids de l'or : c'est de l'or; donc ce qui a été racheté par le sang de Jésus-Christ, c'est le sang de Jésus-Christ. Or, telle est l'excellence de ce sang divin, qu'une seule goutte doit être estimée plus que tout ce que Dieu a fait dans le ciel ou sur la terre. Estimez donc sur ce prix la valeur de votre âme, et que vos soins pour elle répondent à la dignité de cette âme, si chère et si précieuse aux yeux de Dieu, qu'il n'a point hésité de l'acheter aux dépens de sa propre vie. Cette considération de la dignité et de la valeur de son âme faisait dire à saint Augustin : Depuis que j'ai compris que j'ai été racheté du sang précieux de Jésus-Christ, je n'ai plus voulu m'exposer, comme un esclave à vendre. Oh! qu'il serait à souhaiter que cette pensée fût méditée par tous ceux qui, semblables à Esau, vendent en toute occasion un bien si précieux, pour une satisfaction charnelle qui ne dure qu'un moment, ou pour un gain méprisable! Que penserait un sage et tendre père, si, après s'être dessaisi de tout son patrimoine pour acheter à son fils un héritage, il voyait ce fils dissiper ce bien et l'échanger contre une misérable somme d'argent qu'il irait aussitôt consumer dans les plaisirs et le jeu? Que devraient donc éprouver les entrailles paternelles de Jésus notre Seigneur, supposé qu'il fût encore sensible à la douleur, en nous voyant remettre de nouveau entre les mains du démon, pour un maigre profit, pour un plaisir passager, nos âmes qu'il a rachetées, par sa mort, du pouvoir de ce même Satan? Vous

voyez donc comment les plaies et le sang précieux de Jésus-Christ nous font comprendre la dignité et le prix de notre âme.

Je le vois clairement; mais ce n'est pas seulement la dignité de mon âme que je veux connaître, mais aussi la fragilité, la perversité, la rébellion, l'orgueil, l'intempérance et la violence des convoitises de la chair, afin que je comprenne de quelle attention et de quels efforts j'ai besoin pour préserver mon âme de leurs atteintes et de leurs importunités. Par ce moyen, j'aurai une pleine connaissance de l'une et l'autre parties de mon être.

Mon fils, « mettez ici votre doigt, et voyez mes mains, etc. » Reconnaissez, veux-je dire, les blessures que j'ai reçues pour guérir celles de votre intempérance. Pour remède à votre orgueil, quelle humilité; à vos délices, quelles tortures dans mes membres; à votre colère, quel accablement d'outrages; à vos voluptés, quelles douleurs; à votre avarice, quelle pauvreté; à vos révoltes enfin, quelle obéissance! Quel est donc cet orgueil que tant d'insultes, de soufflets, de coups, de crachats, d'outrages, et enfin l'infâme supplice de la croix ont dû guérir? Quelle est donc cette avarice à laquelle il fallait pour remède le dénûment extrême du Dieu, souverain Seigneur de tout l'univers? Quelle est cette intempérance, qu'a dû châtier l'affreux breuvage composé de fiel et de vinaigre? Quelle est cette licence qu'ont dû réprimer les mains du Dieu tout-puissant clouées à la croix! Sans doute, la blessure la plus légère faite au corps de notre Seigneur, eût suffi pour le rachat du monde; mais il a voulu qu'elles fussent si nombreuses et si cruelles, pour que nous pussions y trouver les exemples et les remèdes les plus capables de guérir les blessures de nos passions. Quel orgueil, en effet, si indomptable, ne sera renversé par cette humilité si profonde d'un Dieu mis en croix? Quelle soif du gain si ardente, ne sera éteinte par le dépouillement de Jésus crucifié? Quelle fureur et quelle colère si grandes, ne seront apaisées par cette douceur ineffable de notre Seigneur?

Vous ne vous en tenez point là. Vous voulez savoir quelle est l'excellence de la vertu et de la justice dans l'ordre du salut. « Mettez donc ici votre doigt, » et considérez pour quel motif

notre Seigneur s'est chargé d'une mission si importante à ses yeux, que, pour la remplir, il n'a point voulu, comme autrefois, envoyer ses prophètes aux hommes, mais venir en personne, s'enfermer dans le sein d'une femme, se faire homme, vivre parmi les hommes, comme l'un d'eux, et enfin, après toutes sortes de travaux, être attaché à une croix. Le motif de ces travaux, l'Apôtre nous l'expose lorsqu'il dit : « Le Christ s'est livré pour nous, afin de nous racheter de toutes nos iniquités, et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres. » *Tit.* II, 14. Il dit encore en usant d'une autre comparaison, que le Sauveur s'est livré pour son Eglise, désirant la montrer glorieuse, sans ride et sans tache. » *Ephes.* V, 27. Tel a été son principal soin, telle a été l'ardeur de cette soif que n'a pu éteindre le supplice même de la croix. Il s'est épris d'un si vif amour pour la beauté de nos âmes, qui consiste dans la justice et la piété, qu'il n'a point hésité à l'orner de son sang précieux. Quels ne sont donc point et les charmes et la beauté de la vertu, puisque celui qui est la splendeur de la gloire de son Père, l'éclat de la lumière éternelle, a voulu les relever encore par la pourpre de son sang !

En présence de témoignages aussi sensibles, je ne puis, dites-vous, méconnaître l'excellence et la beauté de la vertu ; mais comme la première condition de la justice est de se détourner du mal, je désire pénétrer la laideur et la malice du péché, afin de lui vouer une haine plus profonde, et de m'en éloigner comme à la vue d'un serpent. « Mettez donc votre doigt dans les plaies de Jésus-Christ, » et considérez avec soin quelle a été la cause de ses sanglantes blessures. Le Fils de Dieu, dit saint Bernard, a été condamné à la mort, afin que son sang devînt un remède salutaire aux plaies de mon âme. Reconnais donc, ô homme, combien ces plaies étaient profondes, puisqu'il a été nécessaire que notre Seigneur reçût à son tour de si cruelles blessures. Si tu n'avais été blessé à mort et menacé d'une mort éternelle, le Fils de Dieu aurait-il subi le supplice de la mort pour te guérir ? Que la grandeur de la satisfaction te fasse donc juger de la grandeur de la dette. La laideur et la malice du péché sont

telles, en effet, que tous les mérites réunis des anges et des hommes, étaient impuissants à payer à la justice divine la dette contractée envers elle par la faute d'un seul homme. Quel outrage donc que celui qui ne pouvait être expié que par le sang du Fils unique de Dieu ! Combien le péché ne doit-il pas nous paraître odieux, quand nous voyons le Seigneur le poursuivre d'une haine inexorable ? Cette haine du péché a été si loin, que pour l'anéantir et le bannir du cœur de ses enfants, Dieu a livré à la mort le Fils de sa tendresse, l'objet de ses complaisances éternelles. Deux objets se présentaient à ses regards : d'un côté la mort de son Fils bien-aimé, de l'autre le règne du péché. Le désir de renverser et de détruire ce règne, a été si ardent en Dieu, que ne pouvant mieux réaliser son dessein, qu'en sacrifiant son Fils, il n'a point hésité à le livrer à la mort. Se peut-il une haine plus acharnée ? Ne semble-t-il pas voir un homme qui, ne trouvant point d'autre moyen de tuer un ennemi abhorré, que d'immoler en même temps son propre fils, ne balancerait pas à les frapper l'un et l'autre de la même épée, pourvu que le coup dont son fils serait atteint, le débarrassât de son adversaire ? Dieu donc, pour crucifier en nous le péché, a livré son Fils au supplice de la croix. Vous pouvez apprécier par là, mes frères, de quels sentiments il doit être animé à l'égard de l'homme souillé de péchés qui lui sont propres et imputables, quand nous le voyons frapper ainsi son Fils bien-aimé, pour des crimes qui lui étaient étrangers. C'est là ce que le Sauveur nous veut faire entendre quand il dit : « Si l'on traite le bois vert de la sorte, comment le bois sec sera-t-il traité ? » *Luc. xxiii, 31*. On en peut conclure, avec l'Apôtre, que ceux qui pèchent mortellement, crucifient de nouveau Jésus-Christ, puisque par leurs iniquités, ils le contraindraient à une seconde mort, si, en mourant une fois, il n'avait pleinement expié tous les péchés du monde.

Les blessures de Jésus-Christ sont des motifs bien propres à exciter dans les cœurs l'amour de la justice et la haine du péché, je le reconnais ; mais comme l'espoir de la récompense est un aiguillon puissant sur les âmes lâches et paresseuses, je voudrais savoir quelle espérance est promise à mes efforts, afin de corro-

borer en moi par ce motif le zèle de la justice et de la piété. L'Apôtre lui-même, après avoir établi, par les raisons les plus solides, le fait de la résurrection de la chair, n'ajoute-t-il pas ces paroles : « Ainsi, mes frères, demeurez fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense en notre Seigneur? » *I Cor. xv, 58*. Si vous voulez donc, mon frère, être parfaitement assuré de la résurrection des corps en laquelle consiste aussi notre gloire, mettez votre main ici, et touchez les cicatrices des clous. Quelle que grande que soit votre incrédulité, elle ne saurait surpasser celle de Thomas, qui fut cependant vaincue par ce témoignage. Les blessures du Sauveur montrent clairement que ce corps ressuscité d'entre les morts, est bien le même qui a été attaché à la croix et enfermé dans le tombeau. Le sépulcre demeuré vide et les paroles des anges l'attestent sans doute, mais j'en trouve une preuve bien plus frappante dans les cicatrices que notre Seigneur fait voir à son disciple incrédule, pour le convaincre de sa résurrection, et ne laisser aucun prétexte à ses doutes. Apprenez par là, vous aussi, ce qui est réservé à votre chair. Si elle s'immole comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu; si elle se renonce elle-même, pour vivre dans la dépendance de l'esprit; si elle crucifie ses convoitises, elle recevra, au jour de sa résurrection, les fruits les plus abondants de ses travaux, et elle échangera ses tribulations d'un moment contre une joie et un repos éternels. Ce n'est pas ici le lieu de parler de cette gloire et de cette félicité; un aussi vaste sujet demande plus d'espace. J'aurai fait assez, si je vous ai déterminé à porter votre main dans les plaies de Jésus-Christ, afin que vous compreniez par là quelle doit être la gloire des bienheureux. Cette gloire, le Fils de Dieu, la sagesse éternelle du Père, l'a payée de sa vie et de son sang, et il ne s'est jamais repenti de nous l'avoir procurée à ce prix. Vous pouvez maintenant juger de la grandeur de la récompense qui vous est offerte, par ce qu'elle a coûté à celui qui vous l'a obtenue.

II.

Mais peut-être désirez-vous encore connaître toute l'étendue de la justice et de la miséricorde divine. Cette double connaissance, en effet, est bien propre à exciter dans nos cœurs la crainte et l'espérance, deux sentiments que le Prophète-Royal a unis, et qu'il nous recommande dans ces paroles : « Le bon plaisir de Dieu est sur ceux qui le craignent et sur ceux qui espèrent en sa miséricorde, » *Beneplacitum est Domino super timentes eum et in eis qui sperant super misericordia ejus. Ps. cXLVI, 41.* » Mettez votre doigt dans les plaies de Jésus-Christ, » et aussitôt vos yeux s'ouvriront, et vous verrez clairement ce que vous désirez connaître. Combien, je vous le demande, n'est-elle pas rigoureuse, cette justice divine qui, pour ne pas laisser le péché impuni, a engagé le Père éternel à permettre que son Fils bien-aimé fût livré à la mort? Combien grande n'est-elle pas, à son tour, la charité de Jésus-Christ prenant sur lui les péchés et les dettes de tous les enfants d'Adam, et payant notre rançon, non pas avec de l'argent et de l'or, mais avec son sang? Notre Seigneur, en effet, pour nous sauver de la ruine commune du genre humain et nous faire rentrer en grâce avec son Père, s'est interposé entre la colère de Dieu et nos offenses; il a reçu sur lui seul les traits de la vengeance divine dirigés contre nous tous; il a effacé dans son sang tous nos crimes, et nous a réconciliés avec Dieu dont nous avions transgressé la loi. La rigueur des supplices que le Fils a endurés, peut nous faire juger de la sévérité de la justice du Père, et nous montrer toute l'étendue de la miséricorde divine, qui a si généreusement accordé aux coupables le bienfait de leur rédemption. L'histoire profane a donné de grands éloges à ce gouverneur dont le fils avait commis un adultère. Le père du jeune homme, rigide observateur de la justice, fit arracher un œil au coupable, et s'en fit arracher un à lui-même, offrant à la partie lésée cette double satisfaction. Mais qu'il y a loin de cette justice qui se contente d'arracher un œil à un fils coupable et adultère, à celle qui condamne à la mort un fils bien-aimé, pour punir, en sa personne, des crimes dont il est innocent! Quand Jésus-Christ, cloué sur la

croix, inondé des flots de la douleur, délaissé de son Père, criait vers le ciel : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? le Père céleste eût pu lui répondre : Je vous ai abandonné, ô mon fils bien-aimé, pour ne point violer les lois de la justice, pour ne pas laisser le péché impuni ; je vous ai abandonné, parce que ce serait un désordre monstrueux qu'une faute restât sans châtement, et parce qu'en déployant les richesses de ma miséricorde, je ne pouvais oublier les droits de ma justice.

Voilà, dira-t-on peut-être, des motifs bien propres à exciter dans les cœurs l'amour de la piété et de la justice ; mais la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection de la charité. Or, comme la charité, parfaite envers Dieu, s'augmente dans les cœurs par les témoignages que Dieu nous donne de son amour, je désire apprendre combien Dieu m'a aimé, car l'amour enflamme l'amour, comme le feu augmente l'ardeur du feu. Si tel est votre désir, « portez ici votre doigt et voyez ses mains ; avancez votre main et mettez-la dans son côté. »

Le Seigneur a opéré autrefois en faveur de son peuple des œuvres merveilleuses qui manifestaient la grandeur de sa puissance. Mais combien plus magnifiques sont les œuvres par lesquelles il révèle aux hommes les richesses immenses de sa charité et de sa miséricorde ! Ce fut un grand prodige de voir le soleil s'arrêter dans le ciel, à la voix de Josué ; mais n'est-ce pas un plus grand prodige, que le soleil de justice soit descendu du ciel sur la terre pour notre salut ? Le Seigneur a fait un grand miracle, en ouvrant à son peuple le chemin de la terre promise, à travers les eaux de la mer Rouge ; mais n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand, en nous ouvrant le chemin du ciel à travers les flots de son sang ? Il a frappé l'Égypte de plaies cruelles ; n'a-t-il pas fait plus, en recevant dans son corps tant de blessures pour nous sauver ? Il a fait jaillir l'eau du rocher, pour désaltérer son peuple dans le désert ; mais n'est-ce pas une plus étonnante merveille, qu'il ait souffert que son côté fût percé d'une lance, pour nous ouvrir les sources de la vie ? Il frappa de mort, en une nuit, tous les premiers-nés des Egyptiens, pour délivrer ses enfants d'adoption ; mais ne devons-nous pas admirer bien davantage que le Père

éternel ait consenti à la mort de son Fils, pour racheter du pouvoir du démon d'indignes serviteurs? Peut-on donner aux hommes des témoignages plus grands d'un véritable amour? Aussi l'Eglise, dans l'admiration et le ravissement que cet amour lui inspire, s'écrie : O ineffable tendresse de la charité! Pour racheter l'esclave, vous avez livré votre fils. Si donc, mon frère, vous désirez savoir combien grande est la charité de Jésus-Christ, « portez votre doigt dans les plaies de ses mains, et mettez votre main dans son côté ; » c'est-à-dire, considérez ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert. Ses œuvres admirables vous fourniront des preuves certaines de son amour. L'Apôtre relève particulièrement l'excellence de cette charité, en faisant remarquer que ce n'est pas seulement aux justes et à ses amis, mais aux impies et à ses ennemis, que Dieu l'a témoignée. « A peine, dit-il, quelqu'un voudrait-il mourir pour un juste? Peut-être néanmoins quelqu'un aurait-il la force de mourir pour un homme de bien. Mais ce qui fait éclater davantage l'amour de Dieu pour nous, c'est que, lors même que nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous, » *Rom. v, 7.*

Mais quels sont, demanderez-vous peut-être, ces ennemis de Jésus-Christ? Tous ceux qui l'ont crucifié. Or, ceux qui l'ont attaché au gibet, ce ne sont pas seulement les bourreaux, ministres de ce sacrilège attentat, mais tous les enfants d'Adam dont il a dû expier les crimes sur la croix. Vous pouvez remarquer, en effet, que sa mort fut demandée, non par quelques individus isolés, mais par la voix de toute la multitude, qui figurait le genre humain tout entier. C'est donc nous qui l'avons crucifié par nos crimes, nous qui avons demandé qu'il soit livré à la mort et aux autres supplices. Chaque fois que nos mains se sont portées vers quelque objet défendu, nous avons attaché ses mains à la croix; chaque fois que nos pieds ont couru avec précipitation dans la voie de l'iniquité, nous avons percé de clous ses pieds adorables; chaque fois que nous avons ouvert notre cœur à des pensées impures, nous avons déchiré son cœur sacré avec le fer; chaque fois que nous avons augmenté les ardeurs et les révoltes de la chair par des raffinements de sensualité et de volupté, nous

l'avons abreuvé de fiel et de vinaigre ; chaque fois enfin que nous avons orné notre corps et notre tête avec trop de soin, et que nous nous sommes parés avec trop de recherche, nous l'avons couvert d'une pourpre dérisoire, et nous avons couronné son front royal d'un diadème d'épines. Non, les bourreaux, ces satellites du démon, n'auraient pu infliger à notre Seigneur de pareils outrages, si nos crimes ne les avaient armés des clous, des marteaux et des fouets dont ils se servirent. Ah ! si vous n'êtes point convaincu, si vous doutez encore que Jésus vous aime, de grâce, « mettez ici votre doigt, et voyez ses mains, etc. »

Mais je vous entends me dire : Comment donc, si Jésus-Christ m'aime, permet-il que je sois en proie à tant de maux et de souffrances, et que je sois réduit à un pareil état de misère et de détresse ? Dieu abandonne-t-il ceux qu'il aime ? Saint Bernard vous répond : O homme, ne considère pas ce que tu souffres, mais ce que ton Dieu a souffert pour toi. Tu pourras juger par là de ses sentiments à ton égard. Il ne t'a point accordé encore ces richesses et cette félicité que tu désires ; mais demande donc pourquoi un père s'obstine à refuser à son fils malade le verre d'eau froide que celui-ci réclame à grands cris. Sa tendresse paternelle refuse ce qu'il ne saurait accorder sans cruauté. Sache donc que cette opulence que tu souhaites, est souvent aussi funeste aux hommes que l'eau froide aux malades. C'est pour cette raison, que le Prophète dit en parlant de ceux qui vivent dans l'abondance : « Ils ne partagent point les travaux ni les fatigues des autres hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres sont exposés. C'est ce qui les rend superbes ; ils sont tout couverts de leur iniquité et de leur impiété, » *Ps. LXXII, 5*. Tous accusent la vieillesse et l'indigence, qui cependant font éviter bien des fautes ; car la vieillesse réprime la cupidité, et la pauvreté éloigne l'occasion d'un grand nombre de péchés.

Il résulte donc de tout ce que nous avons dit, que le mystère de la croix de notre Seigneur est d'une grande utilité pour nous enseigner la sagesse et la véritable philosophie. Les raisons que nous avons données de la grandeur de ce mystère, peuvent aussi nous apprendre à estimer à leur valeur toutes les choses qui se

rapportent à notre salut. Comme on ne peut offrir à l'esprit humain aucun objet plus digne de son admiration que le spectacle d'un Dieu attaché à la croix, et se dévouant à cet affreux supplice, pour racheter les hommes du pouvoir du démon, pour réparer leurs péchés, pour les enrichir des dons précieux de la piété et de la justice, pour les réconcilier avec son Père et les établir dans la possession du céleste héritage, est-il un seul moyen, dans l'ordre du salut, qui puisse nous paraître de peu d'importance, si nous le rapprochons de ce grand objet? Un Dieu crucifié! est-il rien qui puisse nous découvrir plus manifestement l'immense charité de Dieu, que ce prodigieux bienfait? Saint Bernard exprime admirablement cette pensée : « Le cœur de Dieu le père, dit-il, est tel que nous l'a fait connaître celui qui est sorti de son cœur. » Le Sauveur ne nous a-t-il pas instruits lui-même, de cette vérité, lorsqu'il a dit à Philippe : « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père? » *Philippe qui videt me, videt et Patrem*, Joan. XIV, 9. Celui-là ne se trompera donc jamais, qui considérera la croix de notre Seigneur comme la balance la plus juste à l'égard des choses spirituelles. Une balance, en effet, donne exactement le poids et la valeur des objets matériels; ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, suspendu dans la balance de la croix pour le salut du monde, nous donne une parfaite idée du prix et de la dignité des choses spirituelles. Qu'on les pèse au poids du sang de Jésus-Christ, et l'on appréciera facilement leur excellence. Nous trouverons dans cette connaissance un moyen qui nous aidera puissamment à pratiquer la piété et la justice. « Il faut attribuer, dit Sénèque, la source et l'origine de tous les maux, à ce que nous vivons, non selon la raison, mais selon l'opinion. Nous ignorons le prix réel des choses, parce que ce n'est point d'après leur nature, mais d'après les jugements inconsiderés du vulgaire, que nous mesurons leur valeur. » La balance de la croix nous préserve de cette erreur funeste, en donnant leur prix et leur valeur exacts à tout ce qui se rapporte au salut.

III.

La vue des plaies du Sauveur fut pour l'apôtre Thomas une preuve décisive qui raviva et éclaira sa foi. Aussitôt qu'il put con-

templer ces blessures sacrées, il s'écria avec toute l'énergie que la foi prêtait à ses paroles : Mon Seigneur et mon Dieu ! En parlant ainsi, saint Thomas n'affirmait pas seulement la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, mais il confessait encore hautement la gloire de sa divinité. Le Seigneur lui dit : « Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui ont cru, sans avoir vu. » Nous sommes donc heureux, pourrait-on dire, nous qui n'avons pas vu, et qui croyons. Il est vrai, mes frères, si cependant nous croyons de la même manière que l'apôtre, exprimant de tout son cœur cette profession de foi : mon Seigneur et mon Dieu ! Mais c'est précisément, dites-vous, ce que je répète chaque jour, lorsque j'adore et reconnais Jésus-Christ pour mon Seigneur et Dieu. Vous faites bien, mais vous ne devez pas oublier, toutefois, que ce même Sauveur a dit que les vrais adorateurs devront adorer son Père en esprit et en vérité. Or, ceux-là seulement l'adorent en esprit et en vérité, qui ne se contentent pas de confesser qu'ils croient en lui, mais qui reconnaissent son souverain domaine par leur obéissance et leur empressement à exécuter ses volontés. Quant aux autres, notre Seigneur leur dit : « Pourquoi m'appellez-vous, Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? » *Luc. vi, 46.* En vain ces hommes appellent Jésus-Christ leur maître. Le nom du Christ est sur leurs lèvres, mais ils portent le démon dans leurs cœurs. Le démon ! voilà celui qu'ils appellent leur maître et en réalité et par leurs œuvres, et s'ils donnent ce nom à Jésus-Christ, ce n'est plus que l'expression d'une foi informe et stérile. Un tel langage vous fait sans doute horreur, mes frères ? Mais quand bien même nous nous tairions, les faits ne parleraient-ils pas à notre place ? Examinons la conduite des uns et des autres, et ce que je viens de dire ne paraîtra que trop vrai. Le démon, qui est l'auteur de tout mal, inspire ses suppôts ; il les pousse à se parjurer, à mentir, à prêter à usure, à injurier le prochain, à le poursuivre de leur haine, à déchirer sa réputation, à envier le bonheur d'autrui, à semer et à nourrir les dissensions et la discorde par des médisances et des accusations secrètes, à convoiter avec une insatiable avidité tout ce qui séduit leurs yeux, à rechercher en tout le plaisir, à se faire les esclaves de la vanité et

des regards des hommes, et ces malheureux s'empresment d'obéir, aux dépens même de leur fortune, et au péril de leur vie. Notre Seigneur, au contraire, exhorte chaque jour les chrétiens, par la voix de l'Eglise, à la piété, à la chasteté, à la justice, à la patience dans les travaux, à la véritable humilité du cœur, à la pratique de la douceur, aux œuvres de miséricorde, au mépris du monde, à la haine du péché, aux exercices de la pénitence. Qui entend cette voix dans son cœur? Qui s'efforce de mettre en œuvre ce qu'il a entendu? S'il en est ainsi, lequel des deux doit être regardé comme votre véritable maître, ou celui dont vous accomplissez les ordres, tout en l'appelant votre ennemi, ou celui dont vous méprisez les préceptes, tout en l'appelant votre maître? Ne vous souvient-il pas de ces deux fils que le Sauveur citait pour exemple aux Juifs? L'un des deux promit obéissance à son père, et ne fit rien de ce qu'on lui avait commandé; l'autre, bien qu'ayant refusé en paroles d'obéir, accomplit cependant les ordres de son père. Ce dernier seul se montra obéissant, dit le Sauveur, car la véritable obéissance ne consiste pas dans les paroles, mais dans les œuvres. Les œuvres, l'empressement à obéir. voilà ce que Dieu demande de nous, et non de vaines paroles, de stériles formules. Que vous sert-il donc de détester le démon en paroles seulement, de ne pouvoir entendre son nom sans horreur, de cracher à terre en signe de dégoût, de faire des signes de croix sur votre front, si vous exécutez ses ordres, si vous vous laissez conduire par son esprit, si vous l'imites dans son orgueil, son envie, sa haine contre les hommes, ses mensonges, ses sentiments et ses actions; si enfin vous souscrivez des deux mains, comme on dit, à tout ce qu'il vous propose?

D'un autre côté, à quoi vous sert-il d'appeler Jésus-Christ votre Maître, si vous rejetez ses ordres, si vous méprisez tous ses préceptes, si vous n'avez pour lui aucun sentiment de respect ni d'amour? Lui-même vous dit par la bouche de son Prophète : « Le fils honore son père, et le serviteur révère son Seigneur. Si donc je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez? Et si je suis votre Seigneur, où est la crainte que vous me devez? » *Malac.* 1, 6. Voulez-vous donc appeler véritablement Jésus-Christ

votre maître, et l'adorer comme votre Seigneur? Efforcez-vous de l'adorer en esprit et en vérité. Vous serez un pieux et véritable adorateur, lorsqu'au nom de Maître que vous donnez au Sauveur, vous joindrez une fidèle obéissance, et que la sainteté de votre vie répondra à vos paroles et à vos prières. L'époux des Cantiques désire voir le visage de son épouse, avant d'entendre sa voix : « Montre-moi, lui dit-il, ton visage (c'est-à-dire la pureté de ton cœur), et que ta voix résonne ensuite à mon oreille, » *Cant. II, 14*. Si vos hommages envers le Seigneur se réduisent à faire retentir son nom à ses oreilles, il est tout prêt à vous répondre : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père céleste. » *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. Matth. VII, 21*. Ce Dieu, l'ami souverain de la pureté et de la vérité, est insensible aux charmes de la voix, si la figure de l'âme est enlaidie par le péché.

Mais si vous voulez imiter la foi de saint Thomas, ce n'est pas assez d'appeler Jésus-Christ votre Seigneur et Maître; vous devez, à son exemple, l'appeler encore votre Dieu. Vous me répéterez ici que vous confessez également qu'il est l'un et l'autre. Je le veux; car pour cela, il suffit d'avoir la foi *informe*. Mais je dois vous rappeler que les saints Pères, dans leurs écrits, nous apprennent, que chacun reconnaît pour son Dieu l'objet auquel il rend un culte plus particulier. Notre Dieu, c'est ce qui tient la première place dans nos pensées, ce que nous aimons avec le plus d'ardeur, ce dont nous attendons uniquement notre secours et notre consolation, dans cette vie. D'où il suit que, pour les hommes qui placent la souveraine félicité dans le plaisir de la bonne chère, leur Dieu, c'est leur ventre; pour les autres, ce sont les voluptés charnelles; pour ceux-ci, l'argent; pour ceux-là les honneurs, le pouvoir, les distinctions qu'ils vénèrent comme des divinités. En un mot, s'il est un objet que vous vous proposiez comme votre dernière fin, que vous convoitiez avec ardeur, que vous poursuiviez de tous vos efforts, que vous considériez comme le principo

du souverain bonheur, voilà votre Dieu. C'est pour cette raison que saint Paul appelle l'avarice une idolâtrie. Si, en effet, vous aimez l'or plus que Dieu; si vous êtes attaché aux richesses plus qu'à Dieu; si c'est en elles que vous placez votre confiance, votre félicité, votre force et vos espérances, quel est, je vous le demande, quel est, en réalité et dans le fait, votre Dieu? Est-ce le Christ ou Mammon? Il se rencontre des circonstances où l'honneur, le plaisir, la fortune et la loi de Jésus-Christ sont en présence; où, ne pouvant concilier entre eux des intérêts si divers, il vous faut nécessairement sacrifier les uns aux autres. Si, faisant plus d'estime de l'honneur et de l'argent que de Dieu, vous ne craignez pas de renoncer à la grâce et à l'amitié de Jésus-Christ, plutôt que de perdre ces biens périssables, n'est-ce pas une preuve que vous les estimez et que vous les aimez plus que Dieu? N'est-ce pas une preuve que vous en faites votre dernière fin, et que vous les mettez à la place de Dieu, qui seul doit être la fin dernière de tous les êtres? Comment donc osez-vous appeler Jésus-Christ, votre Dieu, vous qui préférez à Dieu les honneurs, les richesses et les plus honteuses voluptés? Quelles divinités! Et combien elles sont dignes d'un tel adorateur? Quoi de plus vil, en effet, quoi de plus infâme et de plus abject que de se faire un Dieu de son ventre? N'est-ce pas une honte, qu'une créature si noble se dégrade au point de se faire l'esclave d'un Dieu si méprisable?

Vous pouvez inférer de ce qui précède, mes frères, que, si la véritable idolâtrie a été bannie de ce monde par le zèle des apôtres, l'idolâtrie spirituelle subsiste encore chez un grand nombre d'hommes. La véritable idolâtrie consiste à adorer l'or et l'argent que l'on croit être des divinités; l'idolâtrie spirituelle consiste, suivant le témoignage de saint Paul, à aimer l'or et l'argent plus que Dieu, et à mépriser Dieu pour les richesses. Or, de même que, dans certaines maladies, le siège du mal passe quelquefois de l'estomac dans la tête, ainsi l'idolâtrie a passé de l'intelligence dans la volonté. Il fut un temps où le monde adorait les créatures qu'il regardait comme des divinités; aujourd'hui il les aime comme Dieu et plus que Dieu lui-même. Tous ceux donc qui sont animés d'un tel esprit, sont bien éloignés des sentiments de

l'apôtre Thomas, lorsqu'ils disent : Mon Seigneur et mon Dieu ! La volonté et l'intelligence de ce saint apôtre étaient si parfaitement d'accord, que, tout embrasé de la charité divine, il aimait son Dieu mille fois plus que sa vie et tout ce qui pouvait la lui rendre chère. Il alla prêcher l'Évangile aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses, aux peuples de l'Hyrcanie et de la Bactryane ; et, après avoir répandu dans de nombreuses contrées, la foi de Jésus-Christ, qu'il propagea par ses leçons, ses miracles, et les plus admirables exemples de vertu, il tomba au pouvoir des ennemis de la vérité, qui brûlèrent son corps avec des lames ardentes, le jetèrent ensuite dans une fournaise, et enfin le percèrent à coups de lance. Ainsi cet homme, qui naguère poussait l'incrédulité jusqu'à affirmer qu'il ne croirait point, s'il ne mettait la main dans le côté de Jésus, cet homme demeura si fidèle et si ferme dans la confession de sa foi, qu'il livra son corps avec joie et empressement pour être torturé et immolé par le feu et par le fer. Efforçons nous donc, mes frères, d'imiter la foi de l'apôtre saint Thomas, cette foi animée et soutenue par une tendre charité, par l'obéissance, la fidélité à Dieu, la force et la constance de l'âme, afin que cette vertu nous conduise, avec l'aide de Dieu, jusqu'au royaume céleste, comblés des heureux fruits de la patience et des bonnes œuvres. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. ON EXPOSE ENSUITE CE QUE C'EST QUE REPOSER SPIRITUELLEMENT SUR LE SEIN DE JÉSUS, ET PAR QUEL MOYEN L'ÂME FIDÈLE PEUT PARVENIR A CE REPOS.

Vidit illum discipulum, quem diligebat Jesus sequentem, qui et recubuit in cœnâ super pectus ejus.

Pierre vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein. *Joan. XXI, 20.*

Les rois et les princes ont coutume, lorsqu'il leur naît un fils, de célébrer ce jour par des fêtes, et de faire à leurs sujets de

grandes largesses, surtout si ce fils est le premier-né de la famille, et par conséquent l'héritier présomptif de tous leurs biens. C'est pour eux une grande joie, d'avoir un successeur qui transmettra leur nom et la gloire de leur race à la postérité. Aussi nous lisons dans l'histoire grecque que Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre, ayant reçu le même jour deux heureuses nouvelles, dont l'une lui annonçait que son armée avait été victorieuse, et l'autre, que sa femme Olympia lui avait donné un fils, s'écria sous le coup de tant de bonheur : O dieux, envoyez-moi, quelque légère affliction. Ce roi, en parlant ainsi dans sa prudence, fait assez connaître quelle est l'inconstance de la fortune au visage toujours changeant, et quelle est la joie que les parents éprouvent à la naissance d'un nouvel enfant. Or, si la naissance d'un fils leur cause tant de joie, bien qu'ils n'ignorent pas que cette félicité est souvent trompeuse et peu assurée, quelle ne doit pas être la joie de la très-sainte Vierge qui, sans douleur, comme sans la moindre atteinte à sa pureté, a donné au monde un tel Fils? Quelle ne doit pas être sa joie, aujourd'hui qu'établie dans le séjour de l'immortalité, elle ne craint point que rien puisse altérer son bonheur? Dans ce royaume, en effet, on est à l'abri de l'inconstance, de la perfidie et des vicissitudes de la fortune. Les orages et les tempêtes de notre ciel chargé de nuages ne s'élèvent pas jusqu'à ces régions. « Là il n'y aura plus ni larmes, ni plaintes, ni afflictions, parce que le premier état sera passé. » *Apoc. xxi, 4.*

Aujourd'hui cependant la joie vient s'ajouter à la joie, et la félicité à la félicité; car nous célébrons en ce jour la naissance des deux fils de Marie. Vous savez, en effet, que la très-sainte Vierge est la mère de deux fils, entre lesquels toutefois il existe une très-grande différence. L'un de ces deux fils qu'elle a enfanté dans la joie, et au milieu des concerts des anges, est Jésus-Christ, notre Seigneur; l'autre qu'elle a adopté au jour de sa grande douleur, et au milieu de la désolation de toute la nature, est saint Jean l'Évangéliste, que Jésus mourant lui donna pour fils du haut de sa croix. Elle se tenait debout, en effet, auprès de la croix à laquelle Jésus était attaché, lorsque ce divin Sauveur dit à Marie : Femme, voilà votre fils, et à saint Jean : Mon fils, voilà

votre mère. Qu'il ait suffi de cette seule parole de notre Seigneur, pour conférer à son disciple la dignité de Fils de Marie, nous n'en saurions douter, quand nous voyons les rois élever, d'un mot, un simple chevalier au rang de comte et de duc. Que ne fera donc pas la parole du Roi des cieux, du souverain Seigneur « qui appelle ce qui n'est point, comme ce qui est, » *Rom. iv, 17*, lorsqu'il donne à la sainte Vierge le nom de mère, et à saint Jean le nom de fils? Dès l'instant où saint Jean eut reçu ce nom, ses sentiments envers Marie, et ses témoignages d'affection, de respect, d'empressement et d'obéissance à l'égard de sa nouvelle mère, furent les mêmes et beaucoup plus parfaits encore, que s'il eût été son fils selon la nature. L'Évangéliste nous le fait entendre assez clairement, en disant que « depuis cette heure, le disciple la prit avec lui ; » *Joan. xix, 27*, c'est-à-dire, qu'il la traita et l'aima comme si elle eût été sa véritable mère. Si saint Ambroise a pu dire qu'il n'aimait pas moins ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, que s'il les eût engendrés selon la chair, que faut-il penser de saint Jean, de ce disciple vierge, à qui Jésus, son maître bien-aimé, a donné pour mère la Vierge sa mère? Peut-on concevoir une dignité plus glorieuse? Il n'est rien dans le ciel et sur la terre, que Jésus-Christ aime autant, après son Père céleste, que sa mère. En la donnant pour mère à son disciple, il a fait de celui-ci son frère. Mais si saint Jean a aimé Marie comme sa mère, qui peut dire la tendresse de la très-sainte Vierge envers celui que son Fils bien-aimé lui donna pour le remplacer auprès d'elle? C'est la naissance de ce second Fils que nous célébrons en ce jour. Vous n'ignorez pas, mes frères, que l'Église appelle le jour de la mort des saints, le jour de leur naissance. Considérant toutes choses avec les yeux de la foi, et non avec les yeux de la chair, elle voit une naissance là où la nature ne voit que le deuil et la mort. On appelle jour natal, celui où l'homme, sortant de l'étroite prison du sein maternel, entre dans cette vie pour mourir ; mais le jour de la naissance n'est-il pas bien plutôt celui où l'homme, sortant de cette vie misérable pour ne plus mourir, entre dans l'éternelle vie? Si donc, comme nous le disions tout à l'heure, les parents ont coutume de célébrer avec

joie le jour de la naissance de leurs fils, et de faire des présents et des largesses à ceux dont ils reçoivent les félicitations, que ne devons-nous pas espérer de la très-sainte Vierge, en ce jour où nous solennisons à la fois la naissance de ses deux Fils? Mais pour célébrer avec religion et piété cet heureux jour, nous avons besoin de l'assistance céleste; implorons-la humblement par l'intercession de cette très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangile de ce jour contient un éloge abrégé de saint Jean l'Évangéliste dont l'humilité était si profonde, qu'il a pu faire son propre éloge, sans aucun mouvement de vanité, inspiré d'ailleurs qu'il était par le Saint-Esprit. Plusieurs saints personnages ont été comme lui les panégyristes de leurs vertus. Ils étaient d'autant plus inaccessibles aux séductions de la vaine gloire, qu'ils rapportaient hautement tout ce qu'ils possédaient, non à leurs mérites, mais à la pure libéralité de Dieu. Ainsi Moïse parle de sa douceur; David dans plusieurs passages de ses Psaumes, parle de son innocence; Paul, de sa foi, de sa justice, de ses jeûnes et de ses autres vertus. En énumérant ainsi leurs vertus, tous se proposent de louer Dieu, et d'inviter les hommes à l'aimer et à le servir fidèlement. Le Prophète-Royal n'avait point d'autre dessein, lorsqu'il disait : « Venez et entendez vous tous qui avez la crainte de Dieu, et je vous raconterai combien il a fait de grâces à mon âme. » *Ps. lxxv, 16.* Ne nous étonnons donc point de voir le saint Évangéliste joindre ses propres louanges à celles de Jésus-Christ. Il veut, en faisant l'éloge de ses vertus, relever la gloire de Celui qui est l'auteur de toutes les vertus. Mais ces exemples des saints ne peuvent être proposés qu'à ceux qui, comme eux, ont fait pénétrer jusqu'au fond de leur cœur les racines de la charité et de l'humilité. Pour nous, qui, plus légers que le brin de paille qu'emporte le vent, nous laissons agiter par le moindre souffle de la louange, non-seulement nous ne devons pas faire notre éloge, mais nous ne devons même pas écouter volontiers ceux qui nous louent. Comme l'évangile assigné à la fête de ce jour dépend de ce qui précède, nous allons reprendre notre explication de plus haut, afin de bien comprendre toute la suite du récit.

Le moment était arrivé où notre Seigneur, après sa résurrection, allait monter au ciel et dérober ainsi sa présence corporelle aux regards des hommes. Ne voulant pas cependant que son Eglise visible fût privée d'un chef visible, il réalisa la promesse qu'il avait faite à Pierre, et lui donna le gouvernement de son Eglise et les clefs du royaume des cieux, en même temps qu'il lui confia le soin de ses brebis. Pour faire entendre à son apôtre les conditions et les sacrifices attachés à un si haut ministère, il lui dit : « Lorsque vous étiez plus jeune, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez devenu vieux, un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voulez pas aller. Or, il disait ces choses pour signifier par quel genre de mort Pierre devait glorifier Dieu, » *Joan. XXI, 19.* Ainsi la récompense la plus grande, comme la première obligation du bon pasteur, c'est de donner sa vie pour ses brebis. C'est Jésus-Christ, le prince des pasteurs qui l'a dit, et il l'a prouvé par son exemple. Cet exemple a été imité par saint Pierre et saint Paul, ces deux colonnes de l'Eglise, par les autres apôtres, par les prophètes, par les plus saints pontifes, par les martyrs, par tous ces héros de la religion si jaloux de la gloire de Dieu, qu'ils aimèrent mieux endurer toutes sortes de supplices, que de trahir la foi et l'obéissance qu'ils lui avaient promise. Glorifier Dieu, en effet, mes frères, c'est ne rien préférer à ses volontés et à sa loi ; c'est avoir la plus grande estime pour sa gloire, sa majesté et sa bonté, et reconnaître qu'il est digne que nous lui sacrifions tous les biens de la vie, et la vie elle-même. Pierre ayant compris que c'était-là ce que Jésus lui destinait, demanda en parlant de Jean : « Celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ? » Comme s'il eût dit : c'est à moi, Seigneur, à moi, votre disciple infidèle, à moi, qui ne vous ai pas seulement abandonné, mais renié dans votre passion, que vous réservez la gloire d'être attaché à cette croix sur laquelle vous avez sauvé le monde ? S'il en est ainsi, quelle gloire réservez-vous donc à celui-ci, à cet ami bien-aimé, qui reposa sur votre sein, et qui, lorsque tous les autres disciples s'enfuyaient, eut seul le courage de vous suivre et de vous accompagner, et de rester auprès de

votre croix du haut de laquelle vous l'avez fait votre frère, en lui donnant Marie pour mère?

On demandera peut-être ici, pourquoi il est si glorieux d'être éprouvé par les souffrances. Pierre, en effet, demande quels supplices sont réservés à Jean, parce qu'il est persuadé que la plus grande gloire des serviteurs de Dieu est d'être éprouvés en cette vie par les douleurs et les tourments, selon qu'ils sont plus honorés et plus aimés de Dieu. La raison en est, que ces afflictions portent avec elles d'immenses et nombreux avantages. Le premier de ces avantages, c'est que, comme le dit l'Apôtre, « Dieu proportionne les secours à la tentation, » *I Cor.* x, 13, c'est-à-dire, qu'à mesure que celle-ci augmente, il augmente en même temps ses grâces et nos forces, afin que nous puissions la supporter. Ainsi, lorsque le monde se déchaîne avec fureur contre les justes, le Seigneur les comble de caresses; lorsque le monde les persécute, Dieu les console; lorsque le monde les abandonne, Dieu s'approche d'eux davantage, et plus les souffrances deviennent cruelles, plus brillante aussi paraît la lumière du secours divin. Nous avons une haute estime des sacrements de la loi nouvelle, parce qu'ils ont été institués par Jésus-Christ, et qu'ils confèrent la grâce à ceux qui les reçoivent dignement. Mais les souffrances aussi doivent avoir un grand prix à nos yeux. A la vérité, elles ne confèrent point la grâce, de la même manière que les sacrements, mais elles la confèrent en vertu des promesses de Dieu, qui s'est engagé à venir en aide aux justes qui se trouveraient dans l'affliction; et comme nous venons de le dire, le Seigneur est d'autant plus prodigue de ses caresses envers eux, que le monde les poursuit d'une haine plus violente. Voyez l'apôtre saint Paul. Quelles consolations ne reçoit-il pas de la main divine au milieu de ses épreuves? A Jérusalem, on se saisit de lui, on l'entraîne, on le renverse, on le frappe au visage, mais la nuit suivante, il entend le Seigneur Dieu du ciel et de la terre qui l'encourage, l'anime à la patience, lui promet de le délivrer, afin qu'il rende témoignage de lui à Jérusalem. A Lystre, il est battu de verges avec Silas; mais vers le milieu de la nuit suivante, tandis que Paul et son compagnon chantaient les louanges de Dieu, une

lumière céleste brille dans la prison, et les liens de tous les captifs sont rompus. Il est assailli par une violente tempête, mais pendant la nuit, un ange lui apparaît, et lui promet qu'il échappera au danger, ainsi que ses compagnons de voyage, qui seront sauvés à cause de lui. Parlerai-je de l'apôtre saint Pierre qui, lié de deux chaînes dans sa prison, vit tout à coup un ange apparaître au milieu des ténèbres de la nuit, briser ses liens et le rendre sain et sauf à l'Eglise qui priait Dieu pour lui sans interruption? Parlerai-je de saint Etienne, le premier martyr? Pendant que les Juifs l'accablaient de pierres, les cieus s'ouvrirent sur sa tête, et il vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de la vertu de Dieu, comme étant tout prêt à le secourir. Quel est celui qui, animé par un objet si consolant, ne soutiendrait avec énergie et bravoure l'assaut d'une grêle de pierres, et la fureur du monde? Qui ne regarderait les plus grandes incommodités de la vie, comme autant de dons inestimables, si le ciel daignait le favoriser d'un aussi grand bienfait? Que dirai-je de saint Jean, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Jeté dans une chaudière d'huile bouillante, n'éprouva-t-il pas la vertu de la puissance divine, en sortant de cette chaudière embrasée, d'une manière aussi miraculeuse que les trois enfants de Babylone délivrés de la fournaise ardente? Rappellerai-je son exil de Pathmos? N'est-ce pas dans cette île qu'il a écrit son Apocalypse? N'est-ce pas là qu'un ange découvrit à ses yeux l'état de l'Eglise entière, les événements futurs, l'extermination des impies, les souffrances des martyrs et la gloire des élus qui devaient être choisis parmi toutes les nations? N'était-il pas debout auprès de la croix, contemplant avec une amère douleur le corps sanglant de son maître bien-aimé, lorsqu'il eut la consolation de recevoir la mère de Jésus pour sa propre mère? Vous voyez donc, mes frères, combien il est vrai de dire que « le Seigneur proportionne ses secours à la tentation, afin que nous puissions la supporter, » puisqu'il se montre si prodigue de consolations à l'égard de ses élus qu'il fortifie contre les plus rudes épreuves. De là cet ardent amour dont leur cœur s'embrase pour ce Dieu, leur libérateur et leur consolateur; de là ces sentiments de douce confiance qui leur sont inspirés, non-seulement par la

foi, mais par les bienfaits d'un Dieu dont ils éprouvent et touchent en quelque sorte de leurs mains l'infinie bonté, la vérité, la fidélité et la paternelle providence. Aussi qui pourrait dire leur empressement et leur joie dans l'exercice de toutes les vertus? Vous voyez donc que c'est pour le plus grand avantage de ses élus, que Dieu, dans sa bonté, permet qu'ils soient assaillis par les flots de l'adversité. Maintenant, que les impies se laissent abattre et briser sous le coup des afflictions; que, rendus en quelque sorte furieux par la douleur, ils se précipitent dans toutes sortes de crimes et d'excès monstrueux, qu'en peut-on conclure? Est-ce la faute du remède, si le malade en abuse pour aggraver sa situation? Ne voyons-nous pas le même feu liquéfier la cire et durcir la boue? Il en est de même du feu des tribulations. Les bons en sortent meilleurs, et les méchants, plus mauvais. Nous trouvons un exemple de cette vérité dans les eaux de la mer Rouge, qui se dressèrent comme un mur de chaque côté des Israélites, et devinrent le tombeau des Egyptiens qui poursuivaient le peuple de Dieu. C'est encore ainsi que la colonne de nuée qui séparait le camp des Egyptiens de celui des Israélites, répandait sur ceux-ci la lumière, et enveloppait ceux-là de ténèbres. Ne soyons donc point surpris que les impies trouvent une occasion de ruine là où les justes trouvent des moyens de vertu et de perfection. Si les afflictions n'offraient pas cet avantage, Dieu n'aurait jamais souffert que ses amis les plus chers fussent aussi cruellement éprouvés. Ce n'est donc pas sans raison que Pierre, à qui Jésus vient de promettre le martyre, demande en parlant de Jean : « Et celui-ci, que deviendra-t-il? » Le Sauveur lui répondit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. » C'est-à-dire, si je veux qu'il échappe à la mort et à la souffrance, que vous importe? Votre gloire sera-t-elle diminuée, s'il ne la partage point? « Pour vous, suivez-moi, » en marchant sur mes traces, et en vous préparant à monter au ciel, après avoir souffert comme moi le supplice de la croix.

Les disciples du Sauveur avaient conclu des paroles du Sauveur, que Jean ne mourrait jamais. Cet évangéliste corrige leur

interprétation, en ajoutant : « Jésus ne dit pas ; il ne mourra point ; mais : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? » Mais il est temps d'en venir à l'explication du texte de notre évangile.

I.

« Pierre vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein. » Ces paroles expriment le caractère par excellence de saint Jean. Sans doute, notre Seigneur eut pour tous ses apôtres une très-grande charité, comme lui-même le témoigne en disant : « Comme mon père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. » Mais cette charité, saint Jean en éprouva les effets d'une manière si intime et si particulière, que, seul entre tous les apôtres, il a pris le nom de disciple bien-aimé. C'est ainsi, par exemple, que nous appelons Aristote, le philosophe, à cause de ses vastes connaissances, quoique les Grecs et les Latins aient eu d'autres philosophes très-célèbres. Heureux disciple que distingue entre tous cette charité, source de tous les biens et de toutes les grâces, qui seule suffit à la félicité de l'homme, et sans laquelle on possède en vain les autres dons de Dieu. C'est elle, en effet, qui est le principe de la prédestination, de la vocation, de la sanctification et d'un grand nombre d'autres faveurs divines. Elle est tellement nécessaire au bonheur de l'homme, que, si ce bien lui manque, il est misérable, lors même qu'il posséderait tous les autres. Cela est tellement vrai, que les réprouvés, dans l'enfer, souffrent moins des supplices qu'ils y endurent, que d'avoir encouru l'inimitié de Dieu. Le plus beau titre de gloire de saint Jean est donc dans ce nom de disciple bien-aimé. Il pouvait s'appeler apôtre, évangéliste, prophète, vierge, mais il a préféré à tous ces titres celui de disciple aimé de Jésus ; car, de cette prérogative, découlent les conséquences les plus honorables et les plus avantageuses. C'est ici l'occasion de faire remarquer combien le péché mortel, que l'on commet si aisément, est grave, puisqu'il prive l'homme de la grâce et de l'amitié divines, et en fait l'ennemi de Dieu. Perdre l'amitié de Dieu ! Ce motif ne devrait-il pas suffire pour engager l'homme à endurer

tous les supplices du monde, plutôt que de commettre un tel péché? Voilà ce que devraient considérer plus attentivement tous ceux qui se parjurent, qui s'attaquent à la fortune ou à la réputation du prochain, qui haïssent leur frère, qui cherchent à se venger, ou qui convoitent l'épouse d'un autre. Car toutes ces fautes sont autant de péchés mortels qui privent une âme de la grâce et de l'amitié de Dieu.

Revenons à saint Jean. Jésus l'aima d'une tendre charité; et, par une conséquence qui découle de cette faveur singulière, saint Jean, de son côté, eut pour Jésus-Christ l'amour le plus ardent. L'amour est, en effet, l'union des âmes; il les rapproche et les colle en quelque sorte l'une à l'autre si étroitement, que celui qui aime, chérit l'objet aimé, non comme étant un autre, mais comme lui-même. D'où il suit nécessairement que, tout le bien qu'il veut pour soi, il le veut pour son ami, puisqu'il ne fait plus avec lui qu'une seule et même chose. Or, vouloir et faire, sont en Dieu un même acte. Ne lui a-t-il pas suffi d'un seul mouvement de sa volonté pour créer l'univers? Il en résulte donc qu'il accorde abondamment à celui auquel il veut beaucoup de bien. Et comme la charité est le plus excellent des dons de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ l'a répandue avec la plus grande abondance dans l'âme de saint Jean. De plus, ceux qui aiment, désirent ardemment être payés de retour, et rien ne peut les satisfaire que cette réciprocité de sentiments de la part de l'objet aimé. Si donc notre Seigneur a eu pour son disciple une si grande charité, il a dû par conséquent souhaiter avec ardeur que celui-ci eût pour lui la même charité, et faire pénétrer dans le cœur de saint Jean tout l'amour qu'il en désirait. Car, ainsi que nous l'avons dit, vouloir efficacement et faire sont une même chose en Dieu.

Maintenant, quel a été le degré de l'amour de saint Jean pour Jésus-Christ? Celui-là seul le sait, qui pèse les esprits et les cœurs; mais nous pouvons juger de la force secrète de cet amour par ses admirables effets. Sans en citer d'autres preuves, n'est-ce pas la charité que respirent tout particulièrement l'évangile de l'apôtre saint Jean et son épître si remarquable entre les sept épîtres ca-

noniques? Combien de fois, dans son évangile, le disciple ne répète-t-il point cette sentence qu'il tenait de son divin maître : « Le précepte que je vous donne est de vous aimer les uns les autres, comme je vous aime, » *Joan. xv, 12*, et un peu plus loin : « Ce que je vous demande, est de vous aimer les uns les autres, » *ibid. 17*, et dans un autre endroit : « Je vous fais un commandement nouveau, qui est que vous vous aimiez les uns les autres, » *ibid. xiii, 34*. Aussi cet apôtre si avancé dans la science du divin amour a-t-il choisi de préférence, parmi les faits évangéliques, ce qu'ils renferment de plus propre à exciter la charité dans les cœurs. Chacun parle volontiers de ce qu'il aime; il en occupe sans cesse son esprit, et en fait la matière la plus ordinaire de ses discours. Il s'éleva autrefois une grande contestation au sujet de l'Apocalypse. Quelques-uns l'attribuaient à un prêtre nommé Jean; les autres l'attribuaient à saint Jean l'Évangéliste. La grande raison qu'alléguaient ceux qui prétendaient que ce livre n'avait pas saint Jean pour auteur, et qu'il fallait le rejeter comme un écrit apocryphe, était qu'on n'y trouvait pas ces recommandations fréquentes de la charité, ces répétitions si ordinaires à l'amour, que semblaient demander le caractère, le langage et les habitudes de l'apôtre de la charité. Cette opinion a été victorieusement réfutée. Toujours est-il qu'il ne peut plus y avoir pour nous d'incertitude, puisque l'Église regarde l'Apocalypse comme un livre authentique. Rappellerai-je ce trait de la vieillesse de saint Jean? Accablé sous le poids des années, il se faisait porter par ses disciples dans l'assemblée des fidèles, afin de leur adresser encore de salutaires instructions. Mes petits enfants, leur disait-il souvent, aimons-nous les uns les autres. Comme on lui demandait pourquoi il répétait toujours les mêmes paroles, il fit, dit saint Jérôme, une réponse bien digne d'un si éminent apôtre : Parce que, répondit-il, c'est le commandement du Seigneur; et que si vous l'observez, il suffit. Si donc, comme le dit Jésus-Christ, la bouche parle de l'abondance du cœur, combien la charité ne devait-elle pas être vive au fond du cœur de saint Jean, puisqu'elle était si souvent sur ses lèvres?

II.

Nous devons, maintenant que nous avons parlé de la charité du disciple bien-aimé, dire quelques mots des fruits et des effets de cette vertu. J'ai besoin pour cela que vous me prêtiez une oreille plus attentive et plus docile, si vous êtes animés du désir de l'amour divin. Le premier fruit de cet amour, celui qu'il fut donné à saint Jean de goûter, c'est de reposer sur le sein de Jésus. Ce n'est point, en effet, la marque d'une familiarité et d'une amitié communes que de reposer sur le sein d'un ami. On n'agit ainsi qu'à l'égard de ceux auxquels on est uni par les liens de la plus étroite intimité. Mais qu'est-ce que reposer sur le sein de Jésus? Que ne pouvons-nous, mes frères, apprendre les secrets de cette théologie mystique de la bouche du disciple qui jouit de cette incomparable faveur? Pour moi, qui me trouve si éloigné d'une telle grâce, que puis-je dire sur cette matière de certain et que m'ait appris mon expérience? Essayons cependant à l'aide des saints livres, de donner quelque explication de ce mystère. Disons d'abord que se reposer, veut dire s'appuyer sur un objet, comme dans cet exemple : Toute maison qui menace ruine s'appuie sur vous. C'est ainsi que le Cantique nous montre l'épouse appuyée sur son époux : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé? » *Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Cant. viii, 5. Or, quelle est l'âme qui s'appuie ainsi sur son bien-aimé? C'est celle qui, comprenant l'inutilité et l'impuissance de tous les secours humains, et se défiant d'elle-même, n'a de confiance qu'en Dieu, met en lui toutes ses espérances, et jette toutes ses inquiétudes et toutes ses peines dans le cœur de Celui qui ne trompe jamais ceux qui espèrent en lui. Se reposer dans le sein de Jésus, c'est en outre y prendre son sommeil, y jouir des embrassements de ce divin Sauveur, et y goûter par sa grâce les douceurs de la paix, de cette paix profonde qui surpasse tout sentiment. Ceux-là se reposent ainsi sur le sein de Jésus, qui fixent non-seulement toutes leurs espérances, mais encore toutes leurs pensées et toutes leurs joies en Celui qui seul leur tient lieu

de tout, et qu'elles mettent au-dessus de tout. De même, en effet, qu'un seul soleil éclaire le monde de plus de lumière que tous les astres ensemble, ainsi Jésus seul répare les forces de l'âme, la pénètre et la remplit avec plus de douceur que tous les objets créés ne pourraient le faire. C'est un repos, un sommeil, dans lequel la volonté insatiable de l'homme pleinement rassasié, goûte une satisfaction et une paix si profondes, qu'elle ne désire rien au-delà, qu'elle ne se soucie plus de rien autre chose, et qu'elle compte pour rien toutes les agitations et tous les troubles de ce monde, qui peuvent inquiéter notre esprit et le tenir en suspens.

Il connaissait les douceurs de ce sommeil, le saint Prophète qui dit dans ses Psaumes : « Pour moi, je dormirai et je reposerai en paix, parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance, » *In pace in idipsum dormiam et requiescam, quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* Ps. iv, 9-10; c'est-à-dire, parce que vous m'avez fait la grâce d'établir en vous seul tout mon espoir, tout mon amour, tous mes soins et toutes mes pensées. Aussi, m'attachant fermement à vous seul, je m'endors et me repose en pleine sécurité. Ainsi se reposait l'épouse du Cantique, dont le sommeil était si cher et si précieux à son époux, qu'il conjurait les filles de Jérusalem de ne point le troubler, jusqu'à ce que son épouse s'éveillât d'elle-même. Tel est donc le sommeil qui nous est désigné par l'attitude de ce disciple bien-aimé penché sur la poitrine du Sauveur. Mais ce sommeil ne finit pas avec la cène; saint Jean le goûta durant toute sa vie, et même pendant qu'il était plongé dans la chaudière d'huile bouillante. Il reposait continuellement sur le sein de Jésus, cet apôtre qui portait toujours Jésus dans son sein, qui le gardait dans le fond le plus intime de son cœur, qui brûlait constamment d'amour pour lui, qui s'enivrait de ses délices, qui mettait en lui seul toute la joie de son âme, et qui, en un mot, pouvait dire avec l'épouse : « Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe qui demeurera sur mon sein. » *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi; inter ubera mea commorabitur.* Cant. i, 12.

Mais d'où vient ce repos et ce sommeil de l'âme? Nous avons

dit tout à l'heure qu'il était un fruit et un effet de la charité. Mais cette charité elle-même, quel en est le principe? Cette vertu découle de plusieurs sources. Ce qui contribue plus puissamment à l'augmenter et à l'enflammer dans les cœurs, c'est l'oraison, la méditation des choses divines, la familiarité habituelle avec Dieu, alors que l'homme s'applique à considérer combien le Seigneur est doux, et que, dans le recueillement et le silence, il contemple la beauté divine, se plonge dans l'abîme de sa bonté infinie, et passe en revue ses innombrables bienfaits. Rien n'est plus propre à exciter dans nos cœurs l'amour de la beauté et de la bonté divines, que la méditation assidue de ces sujets si touchants. De cet amour naît une ferme confiance, qui nous encourage à nous reposer sans crainte sur le sein de Celui que nous aimons avec ardeur. De là cette parole du Psalmiste : « Qu'ils espèrent en vous, ceux qui connaissent votre nom. » *Ps. ix, 11*; c'est-à-dire ceux qui ont connu l'ineffable douceur de votre bonté, non par les livres, mais pour en avoir fait l'expérience, car selon la réflexion de saint Grégoire, l'amour est une sorte de connaissance. Que ceux-là donc espèrent en votre nom, qui ont appris, en vous aimant, quel asyle heureux les âmes pieuses trouvent dans votre infinie bonté. Cette ferme confiance en Dieu produit à son tour la sécurité et la paix, cette paix qui surpasse tout sentiment, qui bannit les craintes, les inquiétudes vaines, toutes les peines et toutes les agitations de l'esprit. Il en résulte un état délicieux où l'âme rassasiée se repose et s'endort doucement sur le sein de Jésus. Écoutons saint Bernard, qui en avait fait l'expérience : « Demeurant dans la solitude comme l'onagre du désert, et habitant une demeure bâtie dans une terre stérile, lorsque j'aspire le souffle de mon amour, et que vous ouvrant ma bouche, Seigneur, j'attire en moi l'Esprit, vous daignez parfois, dans ce moment où, les yeux fermés, je soupire après vous, vous daignez mettre dans la bouche de mon cœur je ne sais quelle suavité : c'est une saveur, une douceur si pénétrante, que si vous acheviez en moi cette œuvre de votre tendresse, je ne demanderais plus rien au-delà. » Moïse nous décrit, sous la figure de Benjamin, cet état plein de charmes dont jouissent les âmes pieuses, lorsqu'il dit : « Benjamin,

le bien-aimé du Seigneur, demeurera en lui avec confiance; il restera tout le jour avec lui dans la chambre nuptiale, et reposera entre ses bras, » *Deut. xxxiii, 12*. Ces paroles résument tout ce que nous venons de dire. Le nom de « bien-aimé » donné à Benjamin, désigne la charité, qui est la source et l'origine de cet heureux état. Moïse dit « qu'il demeure avec confiance dans le Seigneur, » pour marquer cette vive et solide confiance qui naît de la charité. Ces expressions : « il restera tout le jour dans la chambre nuptiale, » signifient que par le moyen de la sainte oraison et des exercices de la vie intérieure, les véritables amis de Dieu habitent avec lui dans le secret de leur cœur, comme dans la chambre nuptiale où repose le céleste époux. Enfin ce dernier trait : « il reposera entre ses bras, » indique l'affluence des délices, la profonde sécurité, la paix intérieure, les douceurs inexprimables et la pleine et entière satiété dont l'âme jouit en Dieu, avantages qui sont la conséquence de tous les autres. Voilà, mes frères, ce que c'est que reposer sur le sein de Jésus. Quoique cette faveur ait été accordée réellement à saint Jean, par un privilège unique et tout particulier, un grand nombre de saints cependant l'ont goûtée spirituellement, chacun selon le degré de ses mérites et de sa vertu.

Je ne puis croire, chrétiens, que vous ayez un cœur assez dur, pour ne pas concevoir le désir de ce sommeil et de ce repos si doux sur le sein de Jésus, et par conséquent pour ne pas chercher le moyen d'arriver à ce bonheur. Le Prophète vous l'indique dans ces paroles qu'il adresse à l'épouse de Jésus-Christ : « Ecoutez, ma fille, ouvrez les yeux, et prêtez l'oreille; oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté, etc. » *Ps. xlv, 11*. Ces paroles du Psalmiste nous font entendre que le premier pas à faire pour arriver à cet heureux repos, est de mépriser toutes les choses terrestres, d'élever son âme vers les choses célestes et divines, en un mot, de mourir au monde afin de vivre pour Jésus-Christ. Tels étaient les sentiments du saint roi David, ainsi qu'il nous le fait connaître lui-même, lorsqu'il dit : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous? » Ma chair et mon cœur ont défailli, ô

Dieu, qui êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité. » *Ps. LXXII*, 23. Comme s'il disait : Qui peut me plaire dans le ciel? Et sur la terre, qui aimerai-je, qui sera l'objet de mon culte, de mes désirs, si ce n'est vous? Tout le reste me paraît méprisable; c'est vous seul que j'embrasse, vous seul que je souhaite, vous seul après qui je soupire; toute l'ardeur de mon amour est pour vous seul, qui seul êtes digne de mon amour, de mes hommages et de mes désirs. Mon âme et mon corps se dessèchent et languissent dans ces désirs; vous êtes, Seigneur la force de mon âme; en vous sont mes richesses, mes ressources et mon héritage. Nous devons donc, mes frères, débarrasser notre cœur de tous les soucis, de toutes les pensées et de tous les plaisirs de la terre, et l'appliquer tout entier, autant qu'il est possible, aux choses célestes, pour parvenir à cette félicité que le monde ne connaît pas, et qui ne consiste point dans la magnificence extérieure, mais dans les dons intérieurs de l'Esprit-Saint, qui forment la parure de « la fille du Roi couverte d'un vêtement d'or et des ornements les plus variés. » *Ps. XLIV*, 40.

C'est pour nous apporter cette philosophie céleste, que le Fils unique de Dieu est venu en ce monde. Il nous l'enseigne parfaitement en ce jour, et dans l'étable où il est né, et dans la crèche qui fut son berceau. Cet enfant n'est-il pas la sagesse du Père éternel? N'est-il pas celui dont le Prophète a dit qu'il « sait rejeter le mal et choisir le bien? » *Is. vii*, 13. Il n'est donc point douteux que nous devons réprouver ce qu'il a rejeté, et embrasser ce qu'il a choisi. Or, en choisissant pour lieu de sa naissance une étable et une crèche où il se réduit à l'état le plus pauvre, le plus vil et le plus pénible, il a rejeté, repoussé et frappé en quelque sorte d'une sentence capitale les richesses, les honneurs et les plaisirs du siècle, c'est-à-dire tout ce que le monde recherche, ambitionne et poursuit avec ardeur. Tels sont, en effet, les faux biens que les mortels envient, espérant trouver dans l'affluence de ces biens terrestres la félicité à laquelle ils aspirent de tous leurs vœux et de tous leurs efforts. Aveugles, qui ne voient pas que loin de donner le bonheur, ces biens sont le plus grand obstacle à la véritable félicité, en arrêtant dans son essor l'âme qui s'efforce de

s'élever à Dieu, le bien souverain, et en l'attirant à eux par leurs séductions. Voilà ce que proclament hautement l'étable et la crèche du Sauveur. Ce divin enfant, la Sagesse même, nous enseigne par son exemple à nous détacher de toute félicité vaine et trompeuse, pour aspirer au bonheur véritable, qui se trouve en Dieu seul et dans le mépris des choses de la terre.

Le second degré consiste, comme nous l'avons dit déjà, à s'exercer habituellement aux choses divines, à demeurer en soi-même, à s'entretenir avec Dieu, à se nourrir de la contemplation des choses célestes, à chercher Dieu dans le secret de son cœur, et enfin à mettre en pratique cette parole du Roi-Prophète : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, Ps. xxxiii, 9. Ces saintes pensées sont comme autant d'étincelles qui allument le feu de la charité et l'entretiennent ensuite. D'où il résulte que ceux-là font chaque jour de plus grands progrès dans la haine d'eux-mêmes et dans l'amour de Dieu, qui pensent davantage et à Dieu et à eux-mêmes. Tels sont donc les deux degrés par lesquels on arrive à cette félicité que la Philosophie chrétienne nous fait connaître. Il est certain que trois choses sont nécessaires dans tout mouvement : le point de départ où il commence, le but vers lequel il se dirige, et le milieu à travers lequel il tend à ce but. Lors donc qu'un homme veut passer du faux bonheur au bonheur véritable, c'est-à-dire, s'élever des biens terrestres et visibles aux biens célestes et invisibles, il doit d'abord nécessairement se séparer de cet amour des biens sensibles, et s'accoutumer ensuite peu à peu à la contemplation des choses spirituelles. Au moyen de cet exercice, il parviendra, autant que cela est possible ici-bas, à atteindre la perfection du divin amour, et à sentir dans cette vie même comme l'odeur et l'avant-goût de l'éternelle félicité. Les saints Pères nous l'expliquent plus clairement, en signalant les deux moyens par lesquels la Théologie mystique nous conduit au degré le plus élevé de la charité. Le premier de ces moyens consiste à mortifier les désirs et les affections de la chair, et à sortir ainsi de soi-même, c'est-à-dire, de l'amour de soi. La second consiste dans l'exercice de l'oraison et de la contemplation, qui rapproche

l'homme de Dieu, le détache de lui-même pour le porter jusque dans le sein de Dieu, et fait d'un homme charnel et terrestre, un homme spirituel et tout céleste. Platon qui, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, a longuement exposé cette doctrine, la résume ensuite très-sagement en deux mots, lorsqu'il dit que le bonheur de l'homme consiste dans l'*aversion* et la *conversion*; l'*aversion*, c'est-à-dire l'éloignement des choses terrestres, et la *conversion*, c'est-à-dire le mouvement du cœur qui se tourne vers les biens éternels et impérissables. Ainsi donc, c'est par ces deux degrés que l'âme fidèle parvient à se reposer, avec saint Jean, sur le sein de Jésus, à y établir son nid comme la blanche colombe, et à y déposer ses petits, jusqu'à ce qu'enfin elle passe du repos et du sabbat du temps au repos et au sabbat de l'éternité, et que sa félicité, commencée dans cette vie, se consomme dans les siècles des siècles, par l'apaisement le plus complet de ses désirs et la jouissance des plus ineffables délices. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

1^o EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2^o DIVERS MARTYRES DE SAINT JEAN.

Domine, hic autem quid?

Seigneur, celui-ci que deviendra-t-il? *Joan. XXI, 21.*

L'apparition des esprits célestes, qui descendent aujourd'hui du ciel en la terre, en chantant : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, ne peut-elle pas suffire, pour nous faire entendre combien il doit être saint et sacré, pour tous les mortels, ce jour où le Sauveur du monde a daigné dans sa miséricorde naître pour nous? Il est à remarquer que les anges n'ont jamais manqué de concourir, par leur présence et leur ministère, à la solennité des principales fêtes de notre Seigneur. Ainsi la Conception a eu l'ange Gabriel

pour messenger et pour témoin. Au jour de la Résurrection, deux anges couverts de vêtements blancs parurent auprès du sépulcre, pour rendre témoignage de la résurrection du Sauveur. Au jour de l'Ascension, deux anges, également vêtus de blanc, se présentèrent aux apôtres pour attester que Jésus était monté au ciel, et qu'un jour il reviendrait dans ce monde. Mais dans cette solennité, ce n'est point un ni deux anges, mais la troupe céleste qui apparaît au milieu d'une grande lumière; et non-seulement elle apparaît, mais elle célèbre le mystère de ce jour par ses cantiques et ses louanges. Louer le Seigneur, n'est pas à la vérité pour les anges un exercice nouveau et inaccoutumé. Qu'entend-on autre chose, en effet, dans la cour céleste, que des chants d'actions de grâces et de louange? Là « les astres du matin louent le Seigneur, et les enfants de Dieu tressaillent de joie, » *Job. xxxviii, 7*. Ce lieu d'où sont bannis tout chagrin et toute tristesse, ne doit retentir que des louanges du Seigneur. Mais les hymnes et les cantiques d'allégresse doivent-ils se faire entendre dans cette terre d'exil et dans cette vallée de larmes? Les gémissements et les plaintes ne nous conviennent-ils pas mieux à « nous qui sommes assis sur les bords des fleuves de Babylone, à nous qui avons suspendu nos lyres aux branches des saules, et qui répondons à ceux qui nous demandent des cantiques : comment chanterons-nous les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère? » *Ps. cxxxvi*. Et cependant les anges qui, dans l'éternelle fête du ciel, chantent dans un hymne sans fin la majesté de Dieu, ont vu la face du monde changée; ils ont vu cette terre triste et sombre, éclairée d'une lumière divine, et ils ont fait entendre dans les airs les mêmes cantiques dont retentissent les cieux. Quoi donc, ô Esprits bienheureux? Est-il possible que vous quittiez le ciel pour la terre? Pourquoi choisissez-vous cette région étrangère, pour y chanter les louanges de Dieu? C'est sans doute pour nous annoncer par vos cantiques, que cette terre, qui jusqu'alors a tant de fois retenti des louanges du démon, et lancé contre Dieu l'outrage et le blasphème, va être changée par l'arrivée du nouveau roi, et, abjurant enfin le culte de ses fausses et trompeuses divinités, va se répandre tout entière en louanges en l'honneur du vrai Dieu.

Le prophète Isaïe l'avait prédit : « La terre déserte et sans chemin, dit-il, se réjouira ; la solitude tressaillira d'allégresse, et elle fleurira comme le lys, » *Is.* xxxv, 1. Et pourquoi ces transports de joie ? « Parce que la gloire du Liban lui a été donnée, la beauté du Carmel et de Saron, » *ibid.* 2. C'est-à-dire, parce que cette terre, qui n'était qu'une solitude affreuse, inculte et sans chemin, où ne poussaient que des ronces et des épines, sera cultivée par la main de Jésus-Christ, afin qu'elle devienne féconde, et qu'embellie de toute espèce de vertus, elle produise les fruits de la vie éternelle. Une autre raison, peut-être, de ce chant des anges, c'est que ces Esprits célestes veulent nous donner l'exemple, et nous inviter à louer et à remercier le Seigneur, en reconnaissance du bienfait inestimable de notre rédemption. Quoi de plus juste, en effet, si nous considérons que le Fils unique de Dieu est descendu du sein de son Père dans le sein d'une femme, pour appeler au séjour du ciel et aux joies des anges les hommes gisant sur la terre, ou plutôt couchés sur les bords de l'enfer auquel ils étaient condamnés ? Que ne ferait pas, dites-moi, tous les damnés ; que ne ferait pas le démon lui-même, si (comme Origène l'a faussement prétendu), Jésus-Christ daignait naître et mourir une seconde fois, pour leur salut ? Ne nous rendrions-nous pas plus coupables, si du moins pendant ce temps consacré à nous rappeler le bienfait de notre délivrance, nous n'en méditions pas la grandeur ; si nous ne considérions pas quel est celui qui vient à nous, comment et pourquoi il vient, ce que nous avons reçu de lui, ce que nous lui devons, ce qu'il convient que nous fassions à notre tour. Toutefois, puisque l'Eglise célèbre la naissance du disciple bien-aimé, dans le même temps que celle de notre Seigneur, nous laisserons aujourd'hui le mystère de la Nativité de notre Seigneur, et nous consacrerons ce discours à l'éloge de saint Jean. Implorons auparavant le secours divin par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

On rencontre souvent saint Pierre et saint Jean réunis dans les récits évangéliques. Ainsi, on peut difficilement séparer l'évangile de ce jour, consacré à l'éloge de saint Jean, des versets précédents où il est question du martyre de saint Pierre et de son

souverain pontificat. Nous devons donc rapprocher et réunir ces deux parties, dans l'exposé que nous voulons faire de l'évangile de cette solennité. Voici les faits.

Notre Seigneur ayant résolu de donner un seul chef à son Eglise, qui devait être une, choisit Pierre, entre tous les apôtres, pour lui conférer cette dignité. Pourquoi saint Jean ne fut-il pas choisi? C'est là le secret de celui qui pèse les esprits et les cœurs. Saint Jérôme en donne cependant une raison : c'est, dit-il, que ç'eût été offrir aux autres disciples une occasion d'envie, que de mettre à leur tête un apôtre, jeune encore, et l'objet tout particulier de l'affection de Jésus. Il est difficile de supposer qu'un tel sentiment pût se glisser dans des cœurs remplis de l'Esprit-Saint; mais il ne convenait pas à l'auteur de la paix et de la charité d'exposer ses apôtres à une pareille tentation. Par cet exemple, notre Seigneur nous apprend qu'il faut éviter tout ce qui peut être pour le prochain une occasion de péché.

Il n'est pas sans importance d'examiner en quels termes Jésus chargea Pierre de la mission qu'il voulait lui confier : Pierre, lui dit-il, m'aimez-vous plus que ceux-ci? Vous savez, Seigneur, répondit Pierre, que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux. Le Sauveur ayant fait trois fois la même question, Pierre en fut troublé, et répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime. Alors Jésus lui dit : Paissez mes brebis. Il faut d'abord remarquer que notre Seigneur ne demanda pas seulement : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous? Il lui fit cette question : « M'aimez-vous plus que ceux-ci, » pour nous faire entendre que celui qui est choisi de Dieu pour remplir la charge pastorale, doit non-seulement être digne, mais plus digne que les autres, de sorte que, selon la pensée de saint Grégoire, les autres hommes doivent être regardés comme faisant partie du troupeau commis à ses soins. Il doit l'emporter sur les autres par sa sainteté et sa prudence, autant que l'âme du pasteur l'emporte sur celle des animaux privés de raison.

Il faut aussi remarquer que, quoique notre Seigneur demande à Pierre, s'il l'aime plus que les autres disciples, celui-ci répond

simplement : Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Il a appris, par sa propre expérience, combien c'est chose téméraire de se préférer aux autres. Avant la passion de son maître, il avait dit : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi, » *Matth.* xxvi, 33 ; mais il avait payé cher sa présomption, car il avait été l'un des premiers à se scandaliser des humiliations de Jésus, et il était tombé plus bas et plus honteusement que les autres. Cependant, comme dans les desseins de Dieu, « tout contribue au bien des élus, » *Rom.* viii, 28, et même leurs péchés, dit saint Augustin, Pierre, devenu plus prudent et plus humble après sa chute, n'ose plus maintenant se préférer aux autres, ni répondre à Jésus qu'il l'aimait plus qu'eux. C'est à peine s'il ose même dire qu'il aime le Sauveur, tant son expérience l'avait profondément convaincu de sa faiblesse. C'est là ce qu'indiquent cette tristesse et cette inquiétude dont il fut saisi. « Pierre, dit l'Évangéliste, fut attristé de ce que le Seigneur lui demandait pour la troisième fois : M'aimez-vous ? » Or, sa tristesse venait de ce que Jésus, en lui adressant à trois reprises la même interrogation, semblait témoigner à son égard une certaine défiance. En effet, celui qui acquiesce fermement à ce qu'on lui répond, se contente d'une seule réponse ; mais celui qui renouvelle ses interrogations, montre qu'il n'a pas une entière confiance aux réponses qui lui sont faites. Pierre avait cru et proclamé auparavant qu'il était incapable de renier Jésus ; maintenant qu'il est revenu de sa présomptueuse erreur, il hésite et doute si véritablement il aime son maître, quoiqu'il croie l'aimer sincèrement. Sa chute lui a été une leçon d'humilité, de crainte et de défiance. Apprenons de cet exemple, mes frères, que les péchés que nous avons commis doivent être aussi pour nous une occasion d'humilité, de crainte et de vigilance plus grande, et soyons résolus à ne plus goûter à la coupe mortelle qui s'est changée pour nous en une coupe de larmes et d'amertume.

Notre Seigneur en confiant les fidèles à Pierre, ne leur donne pas le nom de fidèles ou de sujets, mais il les appelle des agneaux. Or, ce n'est pas sans raison que Jésus a employé ce mot. Comme

les expressions figurées se tirent des caractères principaux des objets auxquels on les emprunte, il suit que la vertu qui doit surtout briller dans la conduite des chrétiens, est la vertu de douceur que ce nom d'agneau nous désigne. Ce n'est point que la charité ne tienne le premier rang parmi les vertus, mais elle se montre surtout aimable et belle par la mansuétude et la douceur. C'est pour cette raison que notre Seigneur est appelé l'agneau par le saint Précurseur et par l'évangéliste saint Jean. Comme il forme par son esprit tous les vrais fidèles, quoi d'étonnant que ce divin agneau en fasse des agneaux, et veuille qu'ils soient tels par la douceur et la mansuétude. Cet agneau céleste demeure avec plaisir parmi ces agneaux qu'il fait paître et qu'il conduit dans les plus fertiles pâturages, auprès des sources abondantes de l'Esprit-Saint. Mais comme le devoir d'un bon pasteur est de donner sa vie pour ses brebis, ainsi que l'avait dit le Sauveur, ce divin maître annonce à Pierre qu'il devra partager avec lui non-seulement la dignité de pasteur des fidèles, mais la gloire du martyr. « Quand vous étiez plus jeune, lui dit-il, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez vieux, un autre vous ceindra, et vous conduira où vous ne voulez pas. » L'Évangéliste nous explique le sens de ces paroles de Jésus, en ajoutant : « Il dit cela pour marquer par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. » Cette mort devait être la mort sur la croix, parce que, appelé à continuer les fonctions du divin pasteur, Pierre devait mourir comme lui, afin qu'il eût part à la fois à la tribulation et au royaume de Jésus-Christ, » *Apoc.* 1, 2. C'est une loi établie, en effet, par la divine providence depuis la chute de l'homme, que le chagrin et la joie, le travail et la fatigue, les embarras et les honneurs, les revers et la prospérité s'enchaînent en cette vie, de peur que, si tous les événements étaient heureux, ou s'ils étaient tous tristes et funestes, les hommes ne cédassent à des sentiments d'orgueil ou d'accablement. Ils ne savent donc pas ce qu'ils désirent, ceux qui, comme les Juifs, ne demandent que des succès et du bonheur, et qui voudraient ne jamais rien éprouver de contraire. Qu'ils écoutent cette parole d'un sage philosophe : Je ne

trouve rien de plus malheureux, dit Sénèque, qu'un homme à qui il n'est jamais rien arrivé de fâcheux; il n'a pas eu l'occasion de s'éprouver soi-même.

Pierre ayant appris de la bouche du Sauveur quel glorieux martyr lui était destiné, s'informe aussitôt de Jean, et demande : « Seigneur, celui-ci, que deviendra-t-il? » Il ne peut croire que la gloire de ce disciple bien-aimé de Jésus, doive être moindre que la sienne, et il cherche à savoir si saint Jean partagera son glorieux supplice, ou s'il est réservé à un autre genre de mort. Voyez, mes frères, combien les larmes amères de Pierre avaient avancé ses progrès dans la perfection, même avant la venue du Saint-Esprit. Naguère il se révoltait à l'idée des souffrances et du supplice de la croix; et lorsque Jésus lui avait annoncé les ignominies de sa passion, il s'était efforcé de le détourner de son dessein d'aller à Jérusalem, en lui disant : « A Dieu, ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point. » *Matth.* xvi, 22. Mais Jésus le corrigeant sévèrement de son ignorance, lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un sujet de scandale, parce que tu n'as point de goût pour les choses de Dieu, mais pour les choses de la terre, » *ibid.* 23. Or, cet homme, qui alors n'avait de goût que pour les choses terrestres, et qui regardait comme un déshonneur et un opprobre de souffrir pour Dieu, maintenant qu'il a été instruit par la pénitence et les larmes, montre des sentiments tout différents. Il n'a plus de goût que pour les choses divines; il regarde le supplice de la croix comme la gloire la plus grande, et assuré désormais de sa félicité, il s'informe de la destinée et de la gloire de saint Jean, et demande : Seigneur, que deviendra celui-ci? Ne trouvons-nous pas une preuve bien frappante des dispositions nouvelles de Pierre, dans le fait suivant? Un jour qu'il se livrait à la pêche avec quelques autres disciples, dans la mer de Tibériade, Jésus parut sur le rivage. Jean ayant dit à Pierre : c'est le Seigneur, celui-ci fut saisi d'un si vif désir de voir et d'embrasser son maître, qu'il se jeta à la mer, afin d'arriver auprès de lui le premier, avant que les autres disciples ne se fussent approchés avec leur barque. L'amour dont son cœur était embrasé, était si ardent, qu'il ne put

supporter le moindre retard, et que, sans laisser à Pierre le temps de la réflexion, il le poussa à se précipiter au milieu des flots et des vagues, pour rejoindre le plus tôt possible son bien-aimé. Ainsi, cet apôtre qui, avant la Passion du Sauveur, s'était montré plus faible que les autres, se releva plus fervent après les gémissements et les larmes de sa pénitence. Ce fut après avoir reçu de Pierre cet éclatant témoignage de charité, que Jésus jugea à propos de lui demander : Simon fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ?

Vous voyez, mes frères, quelle estime on doit faire de la pénitence, puisqu'elle est suivie de progrès si admirables dans le chemin de la vertu. Saint Jean Climaque raconte qu'il fut témoin des mortifications et des austérités à peine croyables qui se pratiquaient dans un monastère de saints pénitents. Saisi d'étonnement et d'admiration, il alla trouver l'abbé qui, le voyant tout changé et comme hors de lui, lui demanda, quoiqu'il comprit bien la cause d'un pareil changement : Eh bien ! mon père, avez-vous vu les travaux de ces combattants ? Oui, je les ai vus, répondit Jean, je les ai vus et j'en ai été dans l'admiration ; et j'ai estimé ces hommes qui déplorent ainsi leur chute, plus heureux que ceux qui ne sont jamais tombés, et qui ne pleurent pas ainsi sur eux-mêmes. Leur chute a été pour eux l'occasion d'une résurrection bienheureuse qui assurera leur persévérance.

Mais revenons à notre sujet. Pierre ayant demandé à Jésus quel sort était réservé à saint Jean, le Sauveur répondit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? Pour vous, suivez-moi. » En parlant ainsi, notre Seigneur voulut reprendre Pierre de sa curiosité. La curiosité, telle est, en effet, l'une des plus graves maladies dont les hommes soient atteints. Ils se perdent ordinairement eux-mêmes de vue pour s'occuper des affaires des autres. C'est cet esprit de curiosité qui poussait les apôtres à demander au Sauveur, avant son ascension : « Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » *Act. 1, 6.* Jésus, les blâmant de cette question indiscreète, leur répondit : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que mon Père a réservés à son pouvoir, mais vous

recevrez la vertu du Saint-Esprit, etc., » *ibid.* 7. comme s'il leur eût dit : Ce qui vous importe à vous, c'est de recevoir la grâce de l'Esprit-Saint ; pensez-y donc et vous y préparez ; le reste ne vous regarde pas ; ne vous en mettez point en peine. Qu'il serait à souhaiter que ce conseil de notre Seigneur fût suivi de tous ces hommes qui s'informent si soigneusement de la conduite, de la naissance, de la manière de vivre, de la fortune, des paroles, des actions et des projets d'autrui, tandis qu'ils s'ignorent complètement eux-mêmes, et qu'ils se trouvent en quelque sorte dépaysés dans leur propre cœur, et comme dans une terre étrangère. Agir ainsi, ce n'est point conformer notre vie à ce conseil si sage d'un saint Père : détournez vos regards de tous les autres, afin de vous observer toujours vous-mêmes.

Notre Seigneur voulant donc affranchir Pierre des soucis de la vaine curiosité, lui dit : « Si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? » Mais en même temps il veut faire entendre par ces paroles, comme l'événement l'a plus tard prouvé, que saint Jean demeurerait encore longtemps sur la terre, après les glorieux combats des autres apôtres, et qu'il ne périrait ni par le supplice de la croix, ni par quelque autre genre de martyre. Il convenait, en effet, qu'une éclatante lumière, vers laquelle tous les regards pussent se tourner dans les circonstances difficiles, demeurât dans l'Eglise naissante jusqu'à ce que cette Eglise fût solidement établie. C'est donc parce que la divine providence destinait saint Jean à affermir l'Eglise, qu'elle le délivra de la chaudière d'huile bouillante dans laquelle Domitien voulait le faire périr. Nous lisons quelque chose d'analogue dans le livre des Rois. David ayant failli perdre la vie dans un combat contre les Philistins, ses serviteurs lui dirent après le combat : Nous ne souffrirons plus que vous vous trouviez au combat avec nous, de peur que vous n'éteigniez la lampe d'Israël, II *Reg.* xxi, 17. De même, la main de la providence avait placé saint Jean comme une lumière brillante sur le chandelier de l'Eglise ; aussi lorsqu'il eût échappé à la mort, elle ne permit point qu'il fût de nouveau exposé à un pareil danger, de peur qu'avec lui ne s'éteignît ce flambeau de la vérité, alors si nécessaire. Dans les premiers âges du monde, la

divine sagesse voulut que les hommes vécussent très-longtemps, afin qu'ils engendrassent une postérité nombreuse qui se répandit dans les différentes parties de la terre. Ainsi à l'origine de l'Eglise, il était nécessaire qu'un des apôtres de Jésus-Christ, celui surtout qui avait été le plus cher au Sauveur, et qui avait vécu dans son intimité, demeurât encore longtemps sur la terre, pour affermir l'Eglise par son autorité, ses conseils et sa direction.

Après que notre Seigneur se fût prononcé au sujet de saint Jean, les apôtres commencèrent à discourir entre eux de la vie et de la mort de ce disciple. « Le bruit se répandit parmi les frères, qu'il ne mourrait point. Jésus cependant n'avait pas dit : il ne mourra point, mais : si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne. » Ces paroles du Sauveur ont fait naître parmi les docteurs une grave question concernant la manière dont saint Jean a quitté ce monde. Les historiens ecclésiastiques rapportent que, soixante-huit ans après la Passion de notre Seigneur, saint Jean, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, descendit vivant dans un tombeau qu'on avait construit pour lui auprès d'Ephèse. Alors une vive lumière environna le tombeau et déroba aux assistants la vue du monument et du saint apôtre. Quelques instants après, la lumière s'étant affaiblie, on vit que le tombeau était vide; et depuis ce temps, saint Jean n'a plus paru sur la terre. Siméon Métaphraste raconte le même fait avec un peu plus de détails. Saint Jean, dit-il, étant sorti de la ville avec ses disciples, auxquels il avait ordonné de prendre une pioche et une bêche, monta sur une montagne où l'on voit aujourd'hui un temple magnifique élevé en son honneur. Lorsqu'il fut arrivé là, il se tourna vers ses disciples, et leur dit : Mes enfants, creusez ici mon tombeau. Puis ayant fait un grand signe de croix, il dit : Seigneur Jésus, soyez avec moi; pour vous, mes frères, que la paix demeure avec vous. Il laissa ensuite tomber son manteau dans la fosse, et y descendit lui-même. Pendant ce temps, ses disciples, en proie à la douleur, s'arrachaient les cheveux et se meurtrissaient le visage, en criant d'une voix lamentable qu'ils avaient perdu leur pasteur, leur guide, leur gardien, celui en un mot qui se faisait tout à tous. Puis retournant à la ville, ils racontèrent ce qui s'était passé à leurs concitoyens.

Ceux-ci, au lever du jour, courent en foule au monument, pour savoir si leur maître était encore vivant. Ils ne le voient point, et ne trouvent que ses sandales laissées auprès du tombeau. Courant alors çà et là, comme les compagnons d'Elisée, ils examinent, ils visitent, ils cherchent partout, mais inutilement. Ils se rappellent enfin la parole du Sauveur : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ; » et ce souvenir fait renaitre la joie dans leurs cœurs. Le jour où ces événements eurent lieu, il se fait à Ephèse un grand concours de personnes de tout rang et de tout âge qui viennent honorer le saint apôtre. A l'endroit où saint Jean disparut, s'élève un petit monceau de poussière qui a la vertu de rendre la santé aux malades. Cette poussière sacrée, que des prêtres distribuent au peuple pendant les matines de la fête, ne s'épuise jamais. Plus on prend à ce trésor, plus il est abondant, et en même temps qu'il enrichit ceux qui y participent, il ne fait que s'accroître lui-même. Tel est le récit de Métaphraste.

Cette histoire a été pour les docteurs l'occasion d'une grave controverse au sujet du corps de saint Jean. Quelques-uns, et c'est l'opinion de Métaphraste, croient qu'il vit encore, et que Dieu l'a conservé avec Elie et Hénoch, afin que ces trois illustres personnages paraissent à la fin des temps, comme les témoins des trois lois successivement données aux hommes : la loi de nature, sous laquelle vécut Hénoch, la loi écrite, qui fut donnée par Moïse, et enfin la loi de grâce, apportée au monde par notre Seigneur Jésus-Christ. D'autres soutiennent, au contraire, qu'il n'est pas vraisemblable que notre Seigneur ait voulu imposer à son disciple de prédilection la pénible épreuve d'être privé si longtemps de la vue de son maître bien-aimé. Il leur paraît plus vraisemblable de penser que cette sainte âme a été transportée avec son corps dans le ciel. Nous croyons, disent-ils, que la très-sainte Vierge a été transportée en corps et en âme dans le ciel, parce que son corps n'a pas été trouvé sur la terre ; ainsi devons-nous croire de saint Jean, son fils d'adoption. Puisque son corps a disparu, où a-t-il pu aller habiter, sinon dans le ciel, avec l'âme à laquelle il était uni ? Nous possédons les corps des autres apôtres ; pourquoi Dieu aurait-il dérobé aux regards des hommes le corps du disciple

bien-aimé, s'il n'avait résolu de le transporter dans ces régions bienheureuses? Ne devait-il pas cette récompense à cette chair si pure? Ne devait-il pas préserver de la corruption ce corps qui s'était préservé pendant toute sa vie des voluptés charnelles, afin d'apprendre par là aux vierges à regarder leur pureté comme le trésor le plus précieux, et aux hommes charnels à pleurer et à gémir continuellement sur leurs honteux désordres?

II.

On demandera peut-être pourquoi saint Jean n'a pas reçu comme les autres apôtres la couronne du martyr, puisque de tous les hommages que l'on peut rendre à Dieu, il n'en est point qui lui soit plus agréable que la mort endurée pour sa gloire? Voici notre réponse. Notre Seigneur réservait à son disciple un autre genre de martyr, non sanglant à la vérité, mais beaucoup plus cruel. Car je dois vous rappeler que c'est une condition de l'amitié divine, que le Seigneur soumette à des afflictions et à des épreuves plus grandes, ceux qu'il aime d'une charité plus ardente. De là ce qui est dit d'un saint patriarche : « Le Seigneur l'a protégé contre ses ennemis, l'a défendu des séducteurs et l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, » *Sap. x, 12*, c'est-à-dire, afin qu'il ne succombât point sous les coups de ses adversaires, mais qu'il s'acquît un glorieux triomphe, en les domptant par sa force invincible. Le Seigneur agit ici-bas à l'égard de ses amis les plus chers, comme un général, dans une bataille, agit à l'égard de ses soldats. Dans un camp, c'est aux plus braves que le chef confie les postes les plus périlleux; c'est aux soldats d'élite qu'il donne la mission de surprendre l'ennemi par des attaques nocturnes, d'explorer les chemins, de forcer une garnison à abandonner la place. Aucun de ceux qui sont choisis ne s'avise de dire : le général me rend un fort mauvais service. Chacun dit, au contraire : le général a bonne opinion de mon courage. Sénèque expose admirablement la raison de cette conduite de Dieu, en faisant voir que ce céleste et souverain chef aime ses amis, non point avec un cœur de femme et de mère, mais avec un cœur d'homme et de père. Voici comment il s'ex-

prime : « Ne voyez-vous pas quelle différence il y a entre l'amour du père et celui d'une mère. Le premier fait de bon matin réveiller les enfants, pour qu'ils se livrent à l'étude; même les jours fériés, il ne les laisse pas oisifs; il fait couler leur sueur et quelquefois leurs larmes. Mais la mère les tient sous son aile à l'ombre du foyer; elle ne veut pas de larmes, pas de chagrin, pas de travail. Dieu a pour les hommes de bien un cœur paternel; il les aime sans faiblesse. Qu'ils soient, dit-il, exposés aux fatigues, aux douleurs, aux infortunes, afin de recueillir la véritable force. Les corps engraisés s'énervent dans l'inaction, et incapables non-seulement de travail, mais de tout mouvement, ils s'affaissent sous leur propre poids. Une félicité non éprouvée ne résiste pas à la première atteinte, mais lorsqu'elle a lutté constamment avec l'adversité, elle s'endurecit contre les souffrances, et ne se rend jamais au mal. »

Le Seigneur voulut donc que le disciple bien-aimé demeurât longtemps dans l'exil de cette vie, afin qu'exercé par les plus cruelles épreuves, qui sont inévitables dans le cours d'une longue carrière, il méritât cet accroissement de grâces promis à ceux qui combattent vaillamment, et devînt de jour en jour plus courageux et plus parfait. De même que les marchands pourvus d'un numéraire considérable, ne le laissent point dormir improductif dans leurs coffres, mais l'augmentent chaque jour en l'employant à divers négoes, ainsi le Seigneur ne laisse pas oisifs ceux que sa main libérale a magnifiquement dotés des richesses de sa grâce; mais il les soumet à toutes sortes de travaux et de vicissitudes afin que, par de nouveaux mérites de force et de patience, ils ajoutent encore aux talents qu'ils ont reçus. Comme les serviteurs de la parabole, ils disent à leur roi au sortir de cette vie : « Seigneur, vous m'avez donné cinq talents; en voici cinq autres que j'ai gagnés, *Matth. xxv, 20*. C'est pour cette raison que le Seigneur a voulu que saint Jean n'endurât pas seulement un genre de martyre, comme les autres disciples, mais que, pendant une vie si longue, il en subit plusieurs, et, pour ainsi dire, les plus cruels.

Ces divers genres de martyres de l'Apôtre, quels sont-ils? Je vais les exposer brièvement, mais ils peuvent offrir une abondante

matière à vos méditations. Le premier fut de se trouver seul de tous les disciples auprès de la croix de Jésus, d'être le témoin des cruels supplices et de la mort ignominieuse de ce maître qu'il aimait plus que toutes choses, de voir les ruisseaux de sang qui coulaient de ses blessures sacrées, et peut-être, pour comble de douleur, d'emporter ses vêtements arrosés de ce sang divin. Une si grande douleur ne peut-elle pas être regardée comme le martyre le plus cruel? De même que la sainte Vierge a été plus que martyre, lorsque, debout auprès de la croix sur laquelle elle voyait mourir son fils, elle eut le cœur percé d'un glaive de douleur, ainsi en est-il de saint Jean, qui vit son maître bien-aimé endurer des supplices si douloureux, qu'on ne pourrait pas même refuser un sentiment de compassion à un ennemi qui en souffrirait de semblables?

On peut regarder comme le second martyre que saint Jean eut à endurer, le temps qu'il passa auprès de Marie, pendant que Jésus était dans le tombeau. Saint Jean aimait la très-sainte Vierge d'une affection plus que filiale; quelles souffrances ne devait-il donc pas éprouver à la vue de cette mère bien-aimée dont l'âme était déchirée par la plus inexprimable douleur? Le troisième martyre de l'apôtre fut la mort de la sainte Vierge. Etre privé de sa présence, de sa société et de son entretien si doux, ne plus voir désormais sur la terre ni Jésus ni Marie, quelle épreuve et quel cruel tourment! Ajoutons-y la douleur de vivre si longtemps parmi les idolâtres dont le monde était rempli, et d'être le témoin de leurs abominables désordres, lui dont les yeux étaient si purs. Le saint homme Job disait qu'il était « le frère des dragons et le compagnon des autruches du désert, » *Job. xxx, 29*. Il est dit d'Ezéchiel qu'il habitait « avec les scorpions, » *Ezech. ii, 6*. Le prophète Jérémie s'estimait si malheureux d'être obligé de vivre au milieu des méchants, qu'il s'écriait : « Qui me fera trouver dans le désert une cabane de voyageurs, afin que je fuie loin de mon peuple? Car ils sont tous des adultères, et forment une société de prévaricateurs, » *Jerem. ix, 2*; quels devaient être les sentiments de l'Apôtre qui, lui aussi, vivait parmi les scorpions et les dragons, et souffrait d'autant plus des outrages faits au nom du

Seigneur, qu'il aimait Dieu davantage? Si saint Paul, à Athènes, se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant cette ville attachée à l'idolâtrie, que ne devait pas éprouver saint Jean non moins embrasé du désir de la gloire divine?

Mais il est une espèce de martyr que les autres apôtres n'eurent point à endurer, et qui déchira le cœur du disciple bien-aimé d'une incroyable douleur. Ce fut de voir la ruine de la nation, cette ruine que Jésus, son tendre maître, n'avait pu prédire sans verser d'abondantes larmes. Saint Jean fut témoin de la dévastation et de la chute déplorable du royaume des Juifs. Il vit un spectacle de désolation, tel que le monde n'en a jamais vu de semblable. Il vit cet affreux carnage de ses concitoyens et de ses frères, dans lequel onze cent mille hommes périrent, et plusieurs milliers d'hommes furent emmenés en captivité. Il vit les murailles de la cité sainte renversées, le temple rasé au niveau du sol, la religion abolie et détruite, et le royaume de Dieu enlevé aux enfants du Seigneur, à sa famille de prédilection, et livré aux Gentils et aux étrangers. Les lamentations et les larmes de Jérémie peuvent nous faire juger de l'amère douleur de saint Jean, en présence de ces épouvantables malheurs. Le Prophète ressentait une affliction si profonde de la captivité de son peuple et de la ruine de Jérusalem, qui cependant devait être réparée peu de temps après, qu'il s'écriait : « Mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, en voyant la ruine de la fille de mon peuple, » *Thren.* III, 48. Que dirons-nous de la douleur de saint Jean qui déplorait dans la ruine de Jérusalem et la captivité des Juifs, des maux que le temps ne devait plus réparer? Si cette considération ne suffit pas pour nous faire comprendre la douleur de saint Jean, écoutons saint Paul, gémissant sur l'aveuglement de son peuple. Voici ses paroles : « Jésus-Christ m'est témoin que je dis la vérité ; je ne mens point, ma conscience me rendant ce témoignage par le Saint-Esprit. Or, je vous déclare que je suis saisi d'une tristesse si profonde, mon cœur est pressé d'une douleur si vive, que j'eusse désiré devenir moi-même anathème, et être séparé de Jésus-Christ, pour mes frères les Israélites qui sont du même sang que moi, selon la chair, » *Rom.* IX, 3. Si la charité de saint Paul était si grande, que

l'aveuglement et la perfidie des Juifs remplissaient la vie de cet apôtre, de deuil et d'amertume; si cette charité allait si loin, qu'il souhaitait (ce qui est beaucoup plus admirable) d'être anathème pour ses frères, que faut-il penser de saint Jean dont la charité pour Jésus-Christ et ses frères n'était pas moins grande que celle de saint Paul, et qui, de plus, survécut au désastre de sa nation, et fut témoin des châtimens affreux de sa perfidie? Qui pourrait dire l'excès d'une telle douleur? Peut-il y avoir un martyr plus cruel? Saint Jean n'eût-il pas mieux aimé mille fois souffrir la mort et tous les supplices, que d'être le témoin des malheurs de son peuple et d'y survivre? L'Ecclésiastique a dit avec vérité que : « Toute plaie est supportable si on la compare aux plaies du cœur, » *Eccli.* xxv, 18. Les autres apôtres ont été martyrs par les souffrances qu'ils ont endurées dans leurs corps, mais saint Jean a été martyr par le cœur.

III.

Parmi ces divers genres de martyres spirituels, il ne faut pas regarder comme le moins douloureux pour saint Jean, d'avoir été privé pendant un si long espace de sa vie, de la vue et de la présence de son maître bien-aimé. Les saints considéraient comme un martyre de rester en ce monde, « lorsqu'on avait été éclairé de la lumière d'en haut, nourri de la sainte parole de Dieu, et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, enivré du torrent des voluptés divines, » *Hebr.*, vi, 4. *Ps.* xxxv, 9. Si, en effet, les corps pesants se précipitent d'autant plus rapidement vers le centre qui est leur lieu propre, qu'ils s'en approchent davantage, parce qu'il y a là une force qui les attire plus puissamment, combien plus le souverain bien qui est comme le centre de notre âme et le dernier terme de ses désirs, n'attirera-t-il pas à lui les cœurs dans lesquels il est entré depuis longtemps, et qu'il a pénétrés et recréés de ses plus doux parfums? Aussi dit-on de tous les saints, qu'ils désiraient la mort et qu'ils supportaient péniblement la vie. Nous en avons une preuve dans le langage si admirable de saint Martin aux approches de la mort, c'est-à-dire de la gloire éternelle : « Seigneur, dit alors ce saint évêque, c'est assez de combats, mais

si vous l'ordonnez, je suis prêt à combattre encore. » Si tous les amis de Dieu, bien qu'ils ne fussent pas confirmés en grâce, ni pleinement assurés de leur salut, se plaignaient avec le Prophète des peines et des ennuis de leur exil, et disaient comme lui : « Hélas! qu'il est long le temps de mon pèlerinage! » *Ps. cxix, 5*, que devons-nous penser de saint Jean, qui désirait d'autant plus vivement contempler l'infinie beauté de Dieu et se reposer dans son sein, qu'il l'aimait avec plus d'ardeur? Il y avait soixante-huit ans qu'il soupirait après ce bonheur, et pendant qu'il l'attendait encore, ses autres frères se reposaient dans la paix et jouissaient de la société de leur maître bien-aimé! Ce fut par la mort, que Dieu fit des autres apôtres autant de martyrs. Pour saint Jean, Dieu en fit un martyr par la vie et par l'ardent désir qu'il avait de voir son divin Maître. Celui-là seulement peut comprendre ce martyr du cœur, qui aime Dieu de l'amour le plus ardent, et qui peut dire avec le Prophète : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu. Mes larmes m'ont servi de pain pendant le jour et la nuit, etc., *Ps. xli, 1*. L'amour, ainsi que nous l'avons dit, est l'union des âmes. D'où il suit qu'il n'y a point de repos possible pour quiconque est séparé de l'objet qu'il aime uniquement.

Vous pouvez, mes frères, juger par là de votre amour pour Dieu. Que je vous demande si vous aimez Dieu, à peine s'en trouvera-t-il un qui ne me réponde, qu'il l'aime de tout son cœur. Mais le témoignage de la langue ne suffit pas à prouver la vérité de cet amour; il faut que toutes nos œuvres s'accordent avec ce témoignage. Or, le véritable amour se reconnaît à ce double caractère : il souffre volontiers les travaux et les fatigues pour la personne aimée; volontiers aussi il parle, il s'entretient d'elle, il y pense avec plaisir, de sorte qu'il ne quitte point, pour ainsi dire, sa société. C'est pour cette raison que les saints ne cessaient point, autant que cela est possible à la nature, de prier Dieu et de s'entretenir avec lui, ne se lassant jamais de ce pieux exercice. Puisque ce sont là les œuvres principales du véritable amour, sur quoi vous fondez-vous, mon frère, pour croire que

vous aimez Dieu, si vous ne me montrez aucune des marques de la véritable dilection, c'est-à-dire, si vous ne voulez rien souffrir pour Jésus-Christ, si vous ne pratiquez pas les jeûnes de l'Eglise, si vous ne mortifiez pas votre chair, si vous suivez l'entraînement des voluptés et des passions, si vous ne vous entretenez presque jamais avec Dieu dans la prière et si vous n'écoutez point sa voix dans votre cœur, si la parole de Dieu ne vous cause que de l'ennui, si les pieuses lectures vous inspirent du dégoût, si les choses divines n'ont pour vous aucun attrait, si vous ne sentez en vous aucun désir de voir Dieu, si vous passez la plus grande partie de votre vie, sans vous rappeler le souvenir de ses bienfaits? Vous vous trompez, mon frère, vous vous trompez, en vous flattant d'aimer Dieu. Cet amour est dans vos paroles, mais vos œuvres ne répondent point à votre langage. Considérons donc, chrétiens, les traits de notre âme dans le miroir qui nous est aujourd'hui présenté; jugeons d'après ce grand exemple de l'état où elle se trouve. Quel est celui d'entre nous qui désire la mort, et pour qui la vie soit un lourd fardeau? Quel est celui qui éprouve un tel dégoût de cette vie, qu'il regarde comme un supplice d'en voir se prolonger la durée? Quel est celui qui souhaite la mort, ou plutôt quel est celui qui n'en ait la plus grande frayeur? Combien ne voit-on pas d'hommes tellement attachés à cette vie, que si Dieu voulait leur donner la vie éternelle, ils ne consentiraient pas volontiers à l'échange qui leur serait offert? Peut-on donc croire qu'il aime Dieu, l'homme qui n'a aucun désir de le voir, l'homme qui ne ferait aucune difficulté de renoncer éternellement à ce bonheur, tant son cœur est profondément enfoncé dans les choses de la terre? O déplorable indifférence de notre siècle! O cœurs de glace pour l'amour divin! Malheureux que nous sommes! La pensée des biens terrestres nous charme uniquement; seule elle nous arrache au sommeil; seule elle nous occupe durant nos veilles; elle accompagne nos pas, elle fixe seule notre attention, elle ne nous paraît jamais pénible ni fastidieuse, tandis que c'est à peine si quelque pensée, quelque désir, quelque souci des choses célestes nous peut toucher.

Aristote dit que le propre de toutes les vertus et des habitudes

de notre âme, est d'exercer leurs actions avec promptitude et douceur ; autrement elles ne méritent pas d'être appelées vertus ni habitudes. Comment peut-il donc se faire qu'un homme aime véritablement Dieu et qu'il soit embrasé pour lui d'une véritable charité, lorsqu'il ne trouve ni charme ni douceur à parler de Dieu et des choses divines, ou à y penser ? De plus, si la grâce a pour effet propre d'élever le cœur de l'homme jusqu'au lieu d'où elle descend (car elle est la source d'eau qui rejaillit dans la vie éternelle), comment se glorifiera-t-il de la grâce divine, celui qui n'aspire point aux choses célestes, et qui ne tend point là d'où découle la grâce elle-même ? Changeons de route, mes frères, et dirigeons notre course vers le but pour lequel nous avons été créés, rachetés et appelés de Dieu. Citoyens du ciel où nos noms sont inscrits, ne nous occupons que des choses célestes ; qu'elles soient le sujet de notre entretien, comme l'objet de notre affection et de nos pensées, pendant le jour et la nuit. C'est là le but auquel il faut tendre de tous nos efforts. Ne refusons aucun combat, aucune fatigue, afin de mériter d'arriver heureusement un jour à ce port du salut. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

1° AMOUR SINGULIER DE JÉSUS POUR SAINT JEAN. — 2° CHARITÉ DE DIEU
A L'ÉGARD DE TOUS LES HOMMES.

Vidit illum discipulum, quem diligebat Jesus, sequentem, qui et recubuit in cœnâ super pectus ejus.

Il vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, et qui pendant la cène, s'était reposé sur son sein. *Joan. XXI, 20.*

Ils sont nombreux, mes frères, ou plutôt ils sont presque innombrables les motifs qui nous doivent porter et en quelque sorte forcer à l'amour et à l'obéissance envers Dieu notre créateur. Le plus pressant de ces motifs se tire de la bonté infinie de Dieu, de sa bienfaisance, de sa sollicitude et de sa tendresse plus que ma-

ternelles à notre égard. Lorsqu'en lisant les vies des saints Pères, ou en pénétrant les secrets de la vie intérieure des justes et des amis intimes de Dieu, les âmes pieuses considèrent de quels soins providentiels ce Père céleste entoure les siens, de quelles richesses de grâces il les comble, de quelles joies et de quelles consolations il les favorise, de quelles armes il les munit pour le combat auquel il les a lui-même exercés par toutes sortes de travaux, de quelle gloire il les honore dans leur vie et dans leur mort, et jusque dans leur postérité, car « le Seigneur fait miséricorde dans la suite de mille générations à ceux qui l'aiment, » *Jerem. xxxii, 18*; lorsque ces âmes, dis-je, méditent toutes ces choses avec un esprit attentif et recueilli, elles se sentent entraînées à aimer une bonté, une douceur et une charité si grandes, et désirent se consacrer tout entières au service de ce Dieu dont elles éprouveront également l'affection et la tendresse, si elles l'aiment ardemment et de tout leur cœur. Le Seigneur fait à tous, en effet, cette promesse : « On vous portera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux, » *Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Is. lxxvi, 12.*

Je pourrais rapporter de nombreux exemples à l'appui de cette vérité; je pourrais citer Moïse parlant au Seigneur, face à face, comme un ami s'entretient avec son ami; je pourrais rappeler l'apôtre saint Pierre dont l'ombre seule rendait la santé aux malades je pourrais nommer le compagnon de ses travaux, saint Paul, qui, ravi dans le ciel, entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de redire; je pourrais citer l'exemple plus récent de sainte Catherine de Sienne que le fils de Dieu, dans son admirable charité, honora de ses fréquentes visites et de ses entretiens familiers, qu'il instruisit de ses salutaires leçons, éclaira de lumières toutes particulières, réjouit de ses paroles les plus tendres, à laquelle il donna un anneau pour gage de l'alliance qu'il voulait contracter avec elle, et qu'il daigna enfin prendre pour son épouse. Mais laissant de côté tous ces exemples, je me contenterai de celui de l'évangéliste saint Jean, que les privilèges extraordinaires de l'amour du Sauveur ont rendu si célèbre. Les chrétiens fidèles verront par là combien

généreux est le Maître, combien tendre est le Père qu'ils servent et honorent, et quels riches dons ils doivent attendre de sa munificence et de sa bonté. Les méchants, au contraire, apprendront à déplorer le mal qu'ils se font à eux-mêmes, en se privant volontairement dans l'autre vie et dans celle-ci même, de tant de richesses et de dons si précieux. Mais pour traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, nous avons besoin de la grâce divine. Implorons-là par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Il y eut autrefois chez les païens un peintre célèbre qui, après avoir représenté la figure d'Hélène avec une rare perfection, ajouta dans le même tableau son propre portrait, peint avec tant d'art et de vérité, qu'on ne pouvait regarder ce merveilleux tableau sans y reconnaître l'image de l'artiste. Saint Jean me paraît avoir fait quelque chose de semblable dans l'évangile de ce jour. Après avoir tracé avec les couleurs les plus vives un portrait accompli de notre Seigneur, et nous l'avoir présenté dans le livre de son évangile, comme dans un tableau, lui-même s'est peint à la fin de son admirable ouvrage, en nous dévoilant les privilèges et les honneurs particuliers qu'il a reçus de son divin maître. On peut conclure de l'évangile de ce jour et de plusieurs autres passages des Évangiles, que saint Jean partagea avec les autres apôtres tous les dons et privilèges qui leur furent accordés, mais qu'il eut sur eux l'avantage de recevoir certaines faveurs toutes spéciales. D'abord, lorsque notre Seigneur choisit parmi ses soixante-douze disciples les douze qu'il nomma ses apôtres, c'est-à-dire les princes de son Église, saint Jean (pour commencer par là son éloge) eut l'insigne honneur d'être admis dans ce nombre d'élite. Nous savons encore que Jésus l'adjoignit aux trois autres historiens de sa vie, et que parmi les évangélistes, saint Jean tient le premier rang. Il fut aussi l'un des trois apôtres choisis pour être les témoins de deux spectacles bien différents et non moins extraordinaires : je veux dire de la transfiguration du Sauveur sur la montagne du Thabor, alors que son visage était plus resplendissant que le soleil, et de sa pâleur mortelle et de sa sueur de sang dans le jardin des Olives. Il fut également l'un des

deux disciples que notre Seigneur, avant de mourir, chargea de préparer ce qui était nécessaire pour la Pâque. Les prérogatives communes à tous les apôtres ou particulières à quelques-uns d'entre eux, saint Jean peut donc les revendiquer. Mais il a de nombreux titres de gloire qui lui sont exclusivement propres, et que nul n'a partagés avec lui. Il est le seul qui, ayant été choisi vierge par notre Seigneur, conserva toujours sa virginité; le seul qui, dans la passion du Sauveur, alors que les autres apôtres prenaient la fuite et abandonnaient ou reniaient Jésus, ne se laissa pas arrêter par la crainte, et ne quitta point son maître; bien plus, il le suivit pas à pas dans le chemin de ses humiliations et de ses souffrances jusqu'au Calvaire, et là, dans l'ardent amour dont son cœur était embrasé, il demeura auprès de la croix, pendant que les amis de Jésus et « tous ceux qui étaient de sa connaissance, se tenaient au loin, » *Luc. xxiii, 49*. De plus, il est le seul auquel notre Seigneur, attaché à la croix, ait recommandé sa mère, voulant confier le soin de cette mère vierge à son disciple vierge. Il est le seul qui, pendant la cène, ait reposé sur la poitrine de Jésus, et lui ait demandé : Seigneur, quel est celui qui vous livrera? Le seul qui ait mérité ce nom si glorieux de « disciple que Jésus aimait; » le seul enfin dont la mort et le tombeau présentent la plus merveilleuse particularité. Le corps de saint Jean ne se trouve en effet nulle part, car, selon le témoignage de plusieurs saints Pères, l'apôtre a été transporté en corps et en âme dans les bienheureuses régions de l'immortalité. On n'en peut pas dire autant des autres apôtres, dont les corps sont restés sur la terre, tandis que leurs âmes jouissent, dans le ciel, de l'éternelle félicité.

I.

Il est constant que parmi les dons de Dieu, le premier est d'être aimé de lui; car, être aimé de Dieu, c'est devenir digne de son amour. Il y a, dit saint Thomas, cette différence entre la dilection et l'élection divine, et la dilection et l'élection humaine, que les hommes d'un esprit judicieux aiment ceux qu'ils savent être dignes de leur choix et de leur affection, tandis que le Dieu tout-

puissant, « qui appelle ce qui n'est point, comme ce qui est, » *Rom. iv, 17*, rend un homme digne de son amour et de la mission qu'il lui destine, par cela seul qu'il l'aime et qu'il veut lui confier quelque fonction. Pic de la Mirandole s'exprime ainsi à ce sujet :

Major in erratis bonitatis gloria nostris :
Et dare non diguis, res mage digna Deo est.
Quanquam sat digni, si quos dignatur amare
Qui quos non dignos invenit, ipse facit.

Nos péchés font éclater davantage la gloire de la bonté divine. Donner à des indignes est plus digne de Dieu. Sans doute ils sont assez dignes ceux que Dieu daigne aimer, puisque lui-même les rend dignes, s'il ne les trouve point tels. »

Mais revenons à notre dessein. L'amour de Jésus pour saint Jean ne fut pas une charité commune et vulgaire, mais une charité extraordinaire et toute particulière, comme nous l'indique ce nom de *disciple bien-aimé*. Nous pouvons nous faire une idée de l'excellence et de la gloire de ce titre, par une comparaison tirée de la conduite des courtisans. Ceux-ci se tiennent constamment à la porte des appartements du roi, et n'osent se présenter devant lui que lorsqu'il les appelle; encore n'en approchent-ils qu'avec de grandes marques de crainte et de respect. Mais qu'un personnage, qui jouit de la faveur particulière du prince, vienne à se présenter, tous aussitôt se lèvent et lui font honneur; pour lui les portes sont toujours ouvertes; il se rend auprès du roi sans avoir été mandé, et tous les ministres le suivent et le servent. L'éminente dignité qui distingue ce favori entre tous les grands du royaume, distingue de même entre les saints et les ministres de Dieu l'apôtre qui a eu la gloire d'être tout particulièrement aimé du Seigneur.

Mais il est juste de considérer plus attentivement les preuves spéciales de l'amour singulier que Jésus a témoigné à son disciple. Quatre signes principaux nous servent à faire connaître à un ami la grandeur de l'affection que nous avons pour lui. Nous lui prouvons notre attachement en lui faisant du bien, en lui donnant des marques de familiarité, en lui communiquant nos secrets, et enfin en lui confiant ce que nous avons de plus précieux et de

plus cher. Appliquons ceci à saint Jean. D'abord, pour ce qui est des bienfaits, il a été honoré de dons si abondants et si rares, qu'il a réuni pour ainsi dire en lui seul tout ce qui n'a été accordé aux autres, que d'une manière partielle. Ainsi, il fut tout ensemble apôtre, prophète, évangéliste, martyr, confesseur, docteur, pontife et vierge. Que pouvons-nous lui souhaiter de plus? Si une seule de ces dignités suffit pour illustrer celui qui en est revêtu, quelles ne sont point et la dignité et la gloire de celui en qui tous ces titres brillent d'un si vif éclat? Et il ne faut pas croire que la gloire du martyr, celle du moins qu'on nomme essentielle, ait manqué à saint Jean. Notre Seigneur ne lui a-t-il pas dit, ainsi qu'à son frère : Vous boirez mon calice? N'a-t-il pas été exilé dans l'île de Pathmos, et jeté dans une chaudière d'huile bouillante? C'est autre chose, comme le dit saint Cyprien, que le martyr manque au courage, ou que le courage manque au martyr. Or, on ne peut dire ni l'un ni l'autre de saint Jean, car c'est avec joie et d'un cœur résolu, qu'il est entré dans l'huile bouillante dont il n'éprouva aucun mal. Le propre de l'amitié est de n'avoir point de secrets pour la personne aimée, ainsi que nous l'apprenons de la bouche du Sauveur disant à ses apôtres : Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait savoir tout ce que j'ai appris de mon Père. C'est pour cette raison que le Seigneur, dans le moment où il se disposait à détruire Sodome, dit à Abraham qui l'accompagnait : Pourrais-je cacher à Abraham ce que je dois faire? Comme s'il eût dit : Puisque j'ai fait d'Abraham mon ami, il n'est certainement pas possible que je lui laisse ignorer mes secrets et mes desseins. S'il en est ainsi, quels secrets le Seigneur n'a-t-il pas révélés à saint Jean? Quelles communications n'a-t-il pas dû faire à cet apôtre, son plus intime ami? Aussi lui a-t-il découvert les secrets concernant sa personne, sa maison, sa famille et son royaume céleste. Quant à sa personne, il lui a révélé le profond mystère de la très-sainte Trinité et la génération ineffable du Verbe divin, toute cette théologie sublime dont saint Jean nous offre le précis dans un seul mot qui donne la raison et l'abrégé

de ce mystère, lorsqu'il appelle le Fils de Dieu, le Verbe du Père. Voilà pourquoi, parmi les évangélistes, saint Jean est comparé à l'aigle, parce que, comme l'aigle regarde le soleil sans cligner les yeux, saint Jean a contemplé d'un œil fixe le brillant Soleil de justice. « Semblable à l'aigle aux ailes puissantes qui s'éleva sur le Liban et emporta la moelle d'un cèdre, » *Ezech. xvii, 3*, saint Jean a fait connaître aux hommes la nature du Fils de Dieu qui est dans le sein du Père. Le Seigneur a révélé aussi à son disciple bien-aimé, par le ministère d'un ange, les secrets de sa maison, -c'est-à-dire de son Eglise. On trouve, en effet, dans l'Apocalypse de saint Jean, l'histoire de l'Eglise présentée sous des images et des figures admirables. Ses persécutions, ses victoires, la suite des événements qui doivent s'accomplir depuis son établissement jusqu'aux jours de l'Antechrist, tout y est prédit. Là aussi nous sont dévoilés les mystères du royaume céleste et de la cité divine dont saint Jean nous décrit les murailles, les places, les portes, la magnificence et la beauté. Saint Paul, à la vérité, a été ravi au ciel en esprit, mais il ne nous apprend rien autre chose, sinon qu'il a entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. Pour saint Jean, il lui a été donné de voir, d'écrire et de raconter aux autres ce qu'il avait vu.

Quant aux marques de familiarité, en peut-il exister une plus grande que de reposer sur le sein de Jésus, d'y goûter un doux sommeil, et de demander le nom du traître qui devait livrer le Sauveur? Cette question, le chef des apôtres, habitué à parler si hardiment à notre Seigneur, n'avait pas osé la faire. Mais d'où pouvait venir à saint Jean une si grande confiance, si ce n'est de la très-grande charité que le Sauveur avait pour lui? Les nombreux témoignages d'affection qu'il avait reçus de son divin Maître, lui inspirèrent la confiance de se reposer, pendant la cène, sur la poitrine de Jésus, comme sur un mol et doux chevet. Jean-Baptiste tremble de tout son corps, et ose à peine lever la main sur la tête de Jésus; les colonnes du ciel s'ébranlent au moindre signe de la volonté de Dieu; les anges exaltent sa majesté dans leurs perpétuelles louanges; les Dominations le servent avec de profonds sentiments de respect et d'obéissance; les Puissances tremblent en

sa présence, et cependant le disciple bien-aimé repose sur le sein de ce Dieu tout-puissant !

Je viens maintenant à la quatrième marque d'affection, qui consiste à confier à celui que l'on aime ce que l'on a de plus précieux et de plus cher. On ne peut douter que ce soit là le caractère de l'amitié la plus étroite et la plus sincère. Ainsi, un ami part pour un lointain voyage ; il confie et recommande à son fidèle ami, son épouse, ses enfants, ses biens, tout ce qu'il a de plus cher. Voyons comment Jésus a rempli cette condition de la véritable amitié, et quelles richesses il a confiées à la garde de saint Jean. Sur la croix où il allait mourir, il a fait un testament par lequel il légua son âme à son Père, son corps à son Eglise, le paradis au bon larron et ses vêtements aux soldats qui l'avaient crucifié. Le disciple bien-aimé était là, attendant qu'il lui fût fait quelque don. Alors Jésus dit : Que te léguerai-je à toi, le plus cher de mes disciples ? Que te laisserai-je par mon testament, à toi qui m'as accompagné si fidèlement dans mes travaux et jusqu'à ma mort ? Ce que j'ai de plus cher et de plus précieux dans le ciel et sur la terre, après mon Père céleste, c'est ma Mère. Je te la donne non-seulement pour reine, pour maîtresse et pour avocate, mais pour mère. « Voici ta mère. » *Ecce mater tua*. Elle est la mienne, qu'elle soit la tienne aussi ; tu étais mon disciple, désormais tu seras mon frère, puisque nous avons une seule et commune mère. O ineffable témoignage de l'amour du Sauveur ! O glorieux privilège, dignité sans égale ! Que peut-on ajouter à une faveur si grande ? Appeler Marie sa mère ! Quoi de plus doux, de plus sublime et de plus divin ? Je suis persuadé que, si quelque sentiment d'envie pouvait pénétrer parmi les Esprits célestes, les Séraphins eux-mêmes seraient jaloux de l'honneur fait à saint Jean. Ils honorent Marie comme leur reine et leur maîtresse, et lui, l'appelle sa Mère ! Mais il faut examiner comment le disciple bien-aimé a pu mériter un si grand honneur.

Cette faveur singulière doit être rapportée sans doute à la grâce divine, source de tous les dons excellents qui viennent de Dieu. Mais si nous voulons regarder l'homme, nous trouverons un grand et rare mérite dans la conduite de saint Jean, qui, alors

que les autres apôtres s'enfuyaient, n'abandonna point le Sauveur. Il le suivit, et dans la maison de Caïphe, et jusqu'au pied de la croix, resta à ses côtés et fut le compagnon fidèle de ses travaux et de ses souffrances. Notre Seigneur nous a déclaré clairement quelle estime il fait de cette vertu de constance, lorsqu'il a dit à ses apôtres : « C'est vous qui êtes demeurés fermes avec moi dans mes tentations ; 'aussi je vous prépare un royaume, comme mon mon Père me l'a préparé, afin que vous buviez et mangiez à ma table dans mon royaume, » *Luc. xxii, 28*. Le Sauveur pouvait signaler dans ses apôtres d'autres vertus qui les rendaient dignes du royaume de Dieu et du festin céleste, mais il ne parle que de leur fidélité, parce que cette vertu est celle qui lui plaît davantage. C'est ainsi que Mathathias, sur le point de mourir, propose à ses fils l'exemple d'Abraham dont il fait l'éloge en disant : qu'il a été trouvé fidèle dans la tribulation, et qu'à cause de cette vertu, il a mérité d'être appelé l'ami de Dieu et d'entendre cette parole du Seigneur : Je connais maintenant que vous craignez Dieu. Nous devons donc penser que c'est la fidélité de saint Jean, qui lui a mérité l'honneur de recevoir la mère de Jésus pour sa mère. Cet exemple vous fait voir, mes frères, quel rang occupent dans l'estime de Dieu, ceux qui sont fidèles dans la tribulation, c'est-à-dire, ceux qui, accablés par les flots de l'adversité, conservent la fidélité et l'amour qu'ils doivent à Dieu, et ne se laissent point ébranler dans leur constance et leur vertu. Je pense aussi qu'il n'est pas d'exemple plus propre à vous inspirer des sentiments de piété envers la passion de notre Seigneur. De même que saint Jean a reçu au pied de la croix ce témoignage si éclatant de la libéralité du Sauveur, ainsi ceux qui se tiennent en esprit auprès de Jésus crucifié, et méditent avec une tendre dévotion le mystère de sa passion, reçoivent chaque jour les grâces les plus signalées.

Mais pour en revenir à la dignité de fils de Marie conférée à saint Jean, il ne faut pas croire qu'il ne reçut que le titre de fils. Ce ne sont pas de vains noms que Dieu donne aux personnes et aux choses. En appelant la sainte Vierge, mère de saint Jean, et en appelant son disciple, fils de Marie, il a donné à l'une et à l'autre des affections et des sentiments en rapport avec ces nouveaux

noms. Il mit dans le cœur de Marie une tendresse plus que maternelle pour saint Jean, et dans le cœur de l'apôtre, un respect profond, uni à l'affection et à l'obéissance les plus parfaites envers Marie. Saint Jean nous l'apprend lui-même, lorsqu'il dit : « Et depuis cette heure, le disciple la prit avec lui. » Quoiqu'il ne fût pas son fils par la nature, mais par la grâce, il remplit plus religieusement les devoirs d'un fils à l'égard de la sainte Vierge, que s'il eût été son fils selon la nature.

Les histoires ecclésiastiques nous apprennent que les autres apôtres s'étant dispersés à travers le monde, saint Jean demeura en Judée. Il est facile de conjecturer, que ce fut pour ne point abandonner la sainte Vierge dont il fut l'inséparable compagnon, pour veiller avec plus de soin sur le précieux dépôt confié à sa garde, et pour s'acquitter plus parfaitement des devoirs que lui imposait son titre de fils. C'est à vous que je m'adresse en ce moment, mes frères, à vous qui êtes animés d'une tendre piété et d'un ardent amour pour la très-sainte Vierge et pour saint Jean son fils. Pensez quel bonheur ce fut pour l'Apôtre bien-aimé, de demeurer avec cette chaste colombe, pendant les longues années qui suivirent l'Ascension du Sauveur, d'être édifié par ses vertus et ses exemples, d'être instruit par ses leçons et ses enseignements, de jouir de la sainte présence de cette Vierge que saint Denis ne put voir, sans s'écrier aussitôt, qu'il avait contemplé en elle une image de la divinité. O bienheureux disciple qui, après avoir eu Jésus pour maître, eut Marie pour maîtresse ! Que n'a-t-il point appris d'elle ? Quelles révélations n'en a-t-il pas obtenues ? Tous leurs discours avaient sans doute pour objet le Fils de Dieu et de Marie. Ils redisaient et célébraient dans de continuelles louanges ses paroles, ses actions, ses prodiges, ses œuvres si admirables. Marie communiquait à saint Jean tout ce qu'elle avait appris de Jésus, dans les entretiens particuliers qu'elle avait eus avec son divin Fils, tous les miracles qu'elle lui avait vu opérer dans son enfance et dans sa jeunesse. Nous ne devons pas croire, en effet, que le premier de tous les miracles du Sauveur ait été celui qu'il fit aux noces de Cana où il changea l'eau en vin. Marie aurait-elle osé le demander à son Fils,

si, pendant l'espace de trente ans, elle ne lui avait vu opérer bien d'autres prodiges? Tel était donc le sujet des entretiens de Marie et de saint Jean.

Mais quelle parole humaine pourrait redire la douceur de ces entretiens? On rapporte de sainte Scholastique, qu'elle goûtait tant de charmes à conférer des choses de Dieu avec son frère saint Benoît, que ne pouvant un jour décider ce saint religieux, qui était venu la visiter, à prolonger pendant la nuit leur pieux entretien, elle fit à Dieu une courte et ardente prière qui lui obtint ce qu'elle désirait. Si les colloques de ces saintes âmes étaient remplis de tant de douceur et de suavité, que devons-nous penser des entretiens de Marie et de saint Jean, bien plus avancés en grâce et en sainteté, et pour qui le souvenir de Jésus avait d'autant plus de douceur qu'il était plus récent? Si Jean-Baptiste et sa mère furent remplis de l'Esprit-Saint à la seule salutation de la sainte Vierge, quels transports et quelle ardeur saint Jean ne devait-il pas éprouver, en recueillant toutes les paroles de Marie?

Vous pouvez apprendre de tout ce que nous venons de dire, non-seulement ce que Jésus a fait pour son disciple de prédilection, mais ce qu'il est à l'égard de tous les vrais fidèles. Sans doute, saint Jean a reçu des privilèges tout particuliers et qui lui sont uniquement propres, mais la bonté divine a dans ses trésors d'autres dons précieux dont elle se plaît à orner, à enrichir et à honorer les justes, dès cette vie même. La joie qu'ils en ressentent est si vive, qu'ils sont forcés de s'écrier avec David : « Que Dieu est bon pour Israël, pour ceux qui ont le cœur droit! » *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde.* Ps. LXXII, 1. Mais pour que l'exemple de saint Jean nous guide dans le chemin de ces faveurs célestes, nous devons maintenant chercher les causes de l'amour de Jésus envers lui. Si nous voulons parler des causes antécédentes, nous ne trouverons point d'autre cause à la volonté divine, que la divine volonté elle-même, première cause de toutes choses et première règle de la véritable bonté. L'Apôtre nous le fait entendre lorsqu'il dit : « Nous avons été élus comme par le sort, suivant le décret de celui qui fait toutes choses selon le conseil de sa volonté, » *Ephes. 1, 11.* Le Seigneur m'a sauvé, dit

le Roi-*Prophète*, par un effet de sa bonne volonté pour moi, » *Ps.* xvii, 20, et dans un autre endroit : « C'est sur votre bonte qu'est fondée notre force, » *Ps.* lxxxviii, 18; comme s'il disait : Toute notre vertu et notre félicité dépendent du bon plaisir de votre divine volonté. Mais si nous voulons parler de la volonté conséquente de Dieu, les saints *Pères* nous attestent presque tous, que la vertu de pureté, qui brilla d'un si vif éclat dans la personne de saint Jean, fut la cause de l'amour que Jésus lui témoigna. Il était vierge, quand notre Seigneur le choisit, et il conserva pendant toute sa vie sa virginité. Or, la ressemblance rapprochant et unissant les cœurs, Jésus, l'innocence même, devait aimer d'un amour tout particulier son disciple, vierge comme lui. En lui devait s'accomplir cette promesse que Dieu fait par la bouche d'Isaïe à ceux qui garderont une inviolable pureté : « Voici ce que le Seigneur dit aux eunuques : Je donnerai à ceux qui observent mes jours de sabbat, et qui embrassent ce qui me plaît, je leur donnerai, dis-je, dans ma maison, une place avantageuse, et un nom qui leur sera meilleur que des fils et des filles, » *Is.* lvi, 4. Vous voyez que le Seigneur annonce clairement par ces paroles, qu'il réserve dans sa maison une gloire particulière à ceux qui garderont la chasteté. Mais comme le démon de l'orgueil cherche toujours à perdre l'homme chaste, en le portant à se glorifier d'une aussi rare vertu, il faut que la chasteté du corps soit protégée et défendue par l'humilité du cœur. « Autant j'admire, dit saint Ambroise, l'excellence de la virginité, autant je redoute pour elle les surprises de l'orgueil. » Nous devons donc nécessairement reconnaître que saint Jean unit à une perpétuelle virginité la plus grande humilité du cœur, une humilité d'autant plus profonde et plus admirable, que la vie de l'Apôtre fut plus chaste et plus pure. A la vérité, les autres saints qui n'ont pas été confirmés en grâce comme les apôtres, trouvent de quoi réprimer l'enflure du cœur et pratiquer l'humilité, dans l'incertitude où ils sont de leur persévérance. Aujourd'hui ils sont élevés à un haut degré de sainteté, mais demain que seront-ils ? Ils l'ignorent. Saint François était bien pénétré de ce sentiment, lorsqu'il repoussait les louanges qu'on lui adressait, en répondant : Je puis encore faire de déplo-

rables chutes ¹. Pour saint Jean, comme il ne pouvait parler ainsi sans manquer à la vérité, son humilité n'en est que plus admirable. Que penser donc de ces hommes qui, tout souillés de crimes, nourrissent dans leurs cœurs des sentiments d'orgueil? Est-ce de l'orgueil? N'est-ce pas plutôt de la folie? Efforçons-nous donc, mes frères, d'imiter les vertus de saint Jean. Si nous ne pouvons prétendre aux privilèges particuliers dont il a été l'objet, du moins nous recueillerons de la source inépuisable des bontés divines, d'autres grâces très-précieuses.

II.

Nous devons maintenant, que nous avons parlé de l'amour tout particulier de Jésus pour saint Jean, vous entretenir de l'amour de ce divin Sauveur à notre égard. Quel avantage y aurait-il en effet pour nous, à savoir que saint Jean fut singulièrement aimé de notre Seigneur, si nous n'en étions aimés nous-mêmes? Le principal but de tous les désirs de l'homme, est d'être aimé de Celui qui est au-dessus de toutes choses, et la connaissance que nous avons de cet amour de Dieu pour nous, est admirablement propre à exciter et à allumer dans nos cœurs des sentiments d'amour pour lui. De même, en effet, que le feu augmente l'ardeur du feu, ainsi l'amour s'enflamme surtout par l'amour. De plus, cette connaissance sert merveilleusement à nourrir et à affermir notre espérance. A qui, en effet, aurai-je plus sûrement recours dans mes besoins? N'est-ce pas à celui dont je sais être tendrement aimé, puisque tout est commun entre les amis, et qu'on ne peut aimer et abandonner ce qu'on aime? Quand je serais le jouet des caprices de la fortune, puis-je en éprouver quelque peine, lorsque j'ai le Dieu tout-puissant pour ami, pour protecteur, pour défenseur et gardien de ma vie? N'eussions-nous connaissance de l'amour de Dieu que par de simples conjectures, ne serait-ce pas déjà pour nous un grand sujet de bonheur et de joie? Mais comme l'amour se manifeste par des paroles et surtout par des œuvres,

¹ Le saint s'exprime avec une simplicité de langage que nous n'avons pas cru devoir reproduire dans la traduction. Voici sa réponse : *Adhuc in eo statu sum, in quo filios et filias habere possum.*

je pourrais appuyer ce double témoignage de l'amour de Dieu par de nombreux passages des saintes Ecritures. Toutefois, je ne veux point m'écarter du mystère célébré dans ces solennités, et je me contenterai de citer les paroles que l'ange adressa aux bergers saisis de crainte. « Je vous annonce, leur dit-il, une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, » *Luc. II, 10*. Je ne sais point, pour vous dire simplement ma pensée, si l'on peut trouver dans toute la sainte Ecriture, quelque chose de plus agréable, de plus salutaire que ces paroles, quelque chose qui puisse exciter dans nos cœurs une plus grande joie et un plus grand amour envers Dieu. Pour le bien comprendre, il faut savoir qu'une chose peut être appelée grande pour deux raisons : ou, parce qu'elle est grande par sa nature et qu'elle paraît telle aux grandes âmes elles-mêmes, ou parce qu'étant petite en effet, elle ne laisse pas de paraître grande aux âmes étroites et petites, à cause de leur petitesse même. Sénèque a dit avec raison : La plupart des objets tirent leur grandeur non de leur nature, mais de notre petitesse. C'est ainsi que les hommes grossiers et d'un esprit borné estiment grands les honneurs et les richesses de la terre, quoique ces biens soient fort indignes d'un tel nom, puisqu'ils s'évanouissent comme l'ombre, en un instant. Aussi Salomon reproche-t-il aux hommes qui estiment ces choses passagères, de se conduire en enfants : « Petits enfants, leur dit-il, jusques à quand aimerez-vous l'enfance ? Jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est funeste ? » *Usquequo parvuli diligitis infantiam, et stulti ea quæ sunt sibi noxia cupient ? Prov. I, 22*. Comme s'il disait : Jusques à quand aurez-vous ces basses et puériles affections qui vous attachent, comme des enfants, à des objets vains et frivoles, pour lesquels vous avez tant d'estime, que vous les poursuivez ardemment, quoiqu'ils doivent faire votre malheur ? De même, en effet, que la brute trouve le foin plus agréable que l'or et plus à son goût, ainsi ces hommes préfèrent les biens terrestres et passagers aux biens célestes et éternels. Ces biens, vulgairement appelés biens de la fortune, paraissent donc grands aux âmes étroites et

petites, mais une grande âme n'estime grand que ce qu'elle juge digne en effet de ce nom. De là cette réflexion de Sénèque : Sachez qu'il n'est rien que nous devons admirer hormis notre âme pour laquelle rien n'est grand, si elle est grande.

Puis donc que l'ange du Seigneur, c'est-à-dire une très-noble et très-excellente créature, nous annonce aujourd'hui une grande joie, nous devons reconnaître que cette nouvelle qu'il apporte aux hommes, est quelque chose de vraiment grand et magnifique. Une grande joie doit donc naître de ce grand bienfait. Il renferme le salut, la grâce la plus précieuse, une abondante rédemption, les dons célestes et les plus riches trésors. Mais la grandeur d'un tel bienfait ne peut être dignement appréciée que par ceux qui, comme l'Apôtre, ont reçu l'Esprit-Saint et ont été éclairés de ses lumières. Ceux-là seulement comprennent l'abondance et l'excellence des dons qui leur sont accordés, et, enflammés du désir de posséder ces richesses, ils s'élancent vers elles de toute l'ardeur de leurs vœux : Salomon nous le fait entendre clairement lorsqu'il dit : « L'âme rassasiée foulera aux pieds le rayon de miel, et l'âme pressée de la faim trouvera même doux ce qui est amer, » *Prov*, xxvii, 7. Ces présents de la munificence divine sont donc réputés véritablement grands par ceux qui ont faim et soif, mais non par les dédaigneux et les superbes. Ces dédaigneux et ces superbes, ce sont les hommes dont l'Apôtre dit : « Vous êtes déjà rassasiés, vous êtes déjà riches, vous régnez sans nous, et plaise à Dieu que vous régniez, » *I Cor.* iv, 8. De ce nombre était le personnage auquel s'adressent ces paroles de l'Apocalypse : « Vous dites : Je suis riche, et je n'ai besoin de rien ; et vous ne savez pas que vous êtes malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu, *Apoc.* iii, 17. Cette grande joie, dont l'ange apporte la nouvelle, n'est pas annoncée non plus à ceux qui disent dans Isaïe : « Eloignez de nous la voie de Dieu, détournez de nous ce sentier ; que le saint d'Israël cesse de paraître devant nous, *Is.* xxx, 41. Tous ces hommes rassasiés et remplis de l'amour des choses de la terre, n'estiment point que l'ange leur annonce quelque chose de grand. En faut-il d'autre preuve que leur insensibilité pour un bienfait si excellent dont ils ne rendent pas même grâces à

Dieu? Ils se réjouissent, à la vérité, mais ce n'est point parce que l'ange annonce la naissance du Sauveur; c'est parce qu'ils voient arriver une fête où ils pourront passer les jours et les nuits dans la débauche et l'intempérance. Comment ces hommes, qui ne goûtent que les choses de la terre, pourraient-ils trouver le moindre attrait et le moindre plaisir aux choses spirituelles?

A qui donc le rayon de miel sera-t-il doux? A qui la nouvelle annoncée par l'ange paraîtra-t-elle heureuse, favorable et vraiment magnifique? Ah! donnez-moi une âme qui ait soif de la justice, et qui désire vivement le salut éternel, une âme avide des trésors de la grâce divine, aspirant de toutes ses forces à l'amitié de Dieu, et de Dieu seul, une âme qui soupire après les biens célestes et qui implore dans d'ineffables gémissements le secours et la miséricorde de Dieu, une âme qui désire de dignes fruits de pénitence avec autant d'ardeur que Rachel désirait autrefois des fils lorsqu'elle disait à son époux: « Donnez-moi des enfants, ou je mourrai, » *Gen. xxx, 4*, une âme qui pleure sur ses péchés et sur ceux des autres, une âme qui gémit de ses plaies et qui désire de salutaires remèdes; donnez-moi une telle âme, et elle appréciera l'excellence du bienfait annoncé par l'ange, et elle ne pourra contenir sa joie et son bonheur. Elle comprendra que par cette « grande joie » le ciel lui annonce et lui offre le souverain remède à tous ses maux, le médicament le plus efficace contre toutes ses blessures, la pleine satisfaction de tous ses pieux désirs et l'abondance infinie de tous les dons et de toutes les grâces célestes. La joie ineffable des âmes qui comprennent toute la grandeur d'un pareil bienfait, n'a rien qui nous doive étonner, puisque le Fils de Dieu déclare que c'est particulièrement pour elles qu'il est venu, lorsqu'il dit « qu'il a été envoyé par son Père afin de guérir ceux qui ont le cœur brisé, » *Luc. iv, 18*, « de leur donner une couronne au lieu de cendre, l'huile de joie au lieu de larmes, et un manteau de gloire au lieu d'un esprit affligé, » *Is. lxi, 1-3*.

Mais, dira-t-on peut-être, puisque Jésus-Christ est venu pour sauver tous les hommes, pourquoi tous ne recueillent-ils pas les fruits de ce salut qu'il est venu apporter au monde? La réponse à cette objection est facile; la voici. De même qu'Adam n'a entraîné

dans sa chute que les hommes qui descendent de lui, de telle sorte que si Dieu créait un homme nouveau qui ne fût point de la race d'Adam, il échapperait à la contagion du péché originel ; ainsi nul ne doit participer à la rédemption de Jésus-Christ, s'il n'est uni au Sauveur par le lien spirituel d'une foi vive et ferme. Car « c'est lui que le Père céleste a proposé pour être la victime de propitiation, par la foi qu'on aurait en son sang, » *Rom. III, 25*. La foi vive nous unit donc à lui, elle nous fait ses enfants, et nous rend participants de son héritage, ainsi que notre Seigneur lui-même nous l'atteste par ces paroles : « La volonté de mon Père qui m'a envoyé, est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle, *Joan. VI, 40*. Avec quelle joie et quel empressement ces paroles ne sont-elles pas entendues de ceux qui se prévalent uniquement de leur foi, bien que cette foi soit obscurcie et éteinte dans leur âme par un grand nombre de péchés ? Mais pour que vous compreniez bien que la foi ne peut nous sauver qu'autant qu'elle est jointe à la charité, entendez le même Sauveur dire à ses disciples : « Mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu, » *Joan. XVI, 27*. Vous voyez par là que notre Seigneur ne sépare point le double devoir de la foi et de la charité. Ce n'est donc pas assez de croire à Jésus-Christ, il faut l'aimer.

Vous insistez, et vous jurez que vous l'aimez de tout votre cœur. Je reconnâtrai que vous dites la vérité, quand je vous verrai accomplir les œuvres qui sont la conséquence nécessaire de cet amour. Ces œuvres, demandez-vous, quelles sont-elles ? Entendez notre Seigneur lui-même qui vous dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, » *Joan. XI, 23*. Et encore : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime, » *Joan. XIV, 21*. Et ces paroles de saint Jean dans sa première épître : « L'amour que nous avons pour Dieu consiste à garder ses commandements, » *I Joan. V, 3*. Voyez donc si vous observez les commandements de Dieu, c'est-à-dire si vous aimez votre prochain comme vous-même, si vous vous efforcez de le soulager dans sa misère, si vous vous réjouissez de son bonheur, et si vous vous affligez de ses maux, comme s'il s'agissait de

vous-même, si ses offenses à l'égard de Dieu vous contristent, si enfin vous êtes sensible à la perte de tant d'âmes qui, chaque jour, périssent. Car, nous dit le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, « c'est de Dieu même que nous avons reçu ce commandement, que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère, I *Joan.* iv, 21. « Si quelqu'un, dit-il encore, voyant son frère dans la nécessité, lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Mes petits enfants, n'aimons point de parole et de langue, mais par nos œuvres et en vérité, » I *Joan.* iii, 17. Si vous ne faites rien de tout cela, si, au contraire, vous vous réjouissez de la peine d'autrui et vous attristez de son bonheur, si vous attaquez la réputation du prochain et le déchirez par vos propos injurieux, si vous vomissez contre lui d'horribles imprécations, si vous le trompez dans vos achats et dans vos ventes et lui faites tort pour augmenter votre fortune, si vous regardez avec des yeux impudiques son épouse, sa fille ou sa sœur, si vous critiquez continuellement toutes ses paroles et ses actions, si vous reprenez injustement le bien d'autrui, pouvez-vous dire que vous aimez le prochain? Or, si vous n'aimez pas votre prochain, comment osez-vous vous vanter d'aimer Jésus-Christ? Peut-on aimer la tête et déchirer sans cesse les membres? Disons donc, mes frères, pour terminer, que quiconque désire participer à la grâce du salut et de la rédemption que Jésus-Christ naissant apporte aujourd'hui au monde, doit s'abstenir de toute injustice à l'égard du prochain, vouloir du bien à tous les hommes et leur en faire quand l'occasion s'en présente. C'est ainsi qu'en pratiquant continuellement la charité, nous mériterons de recevoir dans cette vie l'abondance des grâces divines, et dans l'autre un poids immense de gloire de la main de celui qui naît aujourd'hui pour faire de nous des enfants de Dieu et des concitoyens des esprits célestes. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE

Ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, expectans consolationem Israel.

Il y avait alors à Jérusalem un homme appelé Siméon. C'était un homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, *Luc. II, 25.*

L'Eglise célèbre dans la solennité de ce jour deux mystères : la Présentation de notre Seigneur, et la Purification de sa très-sainte Mère. Ces deux mystères ont pour objet l'accomplissement d'une double loi que le Seigneur avait autrefois imposée aux enfants d'Israël. L'une de ces lois voulait qu'on offrît à Dieu tous les premiers-nés, soit des hommes, soit des animaux. Le Seigneur l'avait ainsi ordonné, pour perpétuer le souvenir de cette nuit à jamais mémorable où il avait frappé de mort tous les premiers-nés des Egyptiens, afin de délivrer son peuple de la servitude et de l'arracher aux mains de ses oppresseurs. Vous pouvez juger par là, mes frères, avec quelle fidélité Dieu veut que nous gardions le souvenir de ses bienfaits, et combien il est libéral et en même temps, si je puis parler ainsi, combien il est avide. Oui, il est infiniment libéral dans ses dons, mais il est extrêmement avide de notre reconnaissance. Ce n'est pas qu'il ait besoin de nos louanges, lui qui est au-dessus de toute louange ; ce qu'il veut, c'est que notre ingratitude ne lie point ses mains libérales, mais qu'au contraire le souvenir des bienfaits reçus nous en fasse mériter de nouveaux, et qu'ainsi nos actions de grâces et ses bienfaits ne cessent jamais. Marie accomplit donc cette première loi, en offrant humblement son premier-né et son unique fils à Dieu son père, et en donnant cinq sicles pour le racheter, ainsi qu'il était ordonné. *Levit. xxvii, 6.* L'autre loi prescrivait à toutes les femmes qui étaient devenues mères, de se rendre au temple,

un certain nombre de jours après leurs couches, et d'y offrir un sacrifice pour se purifier. Jusqu'à ce qu'elles se fussent acquittées de cette obligation, elles étaient censées impures, et, comme telles, ne pouvaient ni entrer dans le temple, ni toucher à rien de ce qui était saint. Cette loi, la très-sainte mère de Dieu a voulu aussi l'accomplir aujourd'hui, en se rendant au temple quarante jours après son heureux enfantement, et en offrant le sacrifice légal qui consistait en deux tourterelles ou deux petits de colombe, pour les femmes pauvres, *Levit. XII, 8*. Quant aux femmes riches, elles devaient offrir un agneau. C'est ici le lieu de faire remarquer combien grande était la pauvreté de Marie, qui n'avait pas même un agneau à offrir. Elle l'eût certainement offert, si elle l'avait pu, et personne ne pensera à l'accuser d'avarice. Mais celui qui avait pris la forme d'un esclave, et qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté, a voulu que tout ce qui lui appartenait lui fût semblable. C'est pour cela qu'il s'est choisi une pauvre demeure, une famille pauvre, une mère pauvre, une société de disciples pauvres, et si pauvres que l'un d'eux disait : « Lorsque je demeurais parmi vous, et que j'étais dans le besoin, je n'ai été à charge à personne, » *II Cor. XI, 9*. Ainsi le grand Apôtre, qui avait été ravi au troisième ciel, le docteur des nations, le vaisseau d'élection destiné de Dieu à renfermer les admirables trésors de grâces dont il devait enrichir le monde, le grand Paul était dans une telle indigence des choses que réclame l'usage de la vie, qu'il disait : Lorsque je demeurais parmi vous, et que j'étais dans le besoin. De quel besoin parlez-vous, saint apôtre ? Que vous manquait-il ? Sont-ce les choses superflues ? Vous n'en faisiez pas usage. Vous manquiez donc absolument du nécessaire. Vous manquiez de vêtement, de pain, d'abri et de chaussure, et plus d'une fois vous vous êtes trouvé dans une telle disette, que vous n'aviez pas de quoi apaiser votre faim, ni de quoi couvrir votre corps et le défendre contre les rigueurs du froid et de la nudité. C'est vous-même qui nous l'avez appris : « J'ai enduré, dites-vous, la faim, la soif, des jeûnes nombreux, le froid et la nudité, » *ibid. 27*. Ainsi ce n'était pas le superflu,

mais le nécessaire qui vous a manqué, afin que nous pussions voir par là combien sont chères à Dieu et l'humilité et la pauvreté, sa sœur.

I.

Mais je reviens à la Purification de Marie. Laissez-moi vous demander, ô la plus pure des vierges, quelle nécessité vous a forcée de vous soumettre à cette loi? Elle ne vous concernait pas, elle n'obligeait que les femmes réputées impures après l'enfantement. Pour vous, qui étiez très-pure avant d'enfanter le Sauveur, vous êtes restée plus pure que les astres eux-mêmes après cet enfantement. Bien plus, la loi elle-même vous excepte formellement, puisqu'elle ne s'applique qu'à « la femme qui devient mère, après avoir usé du mariage, » *Levit. xii, 2*. Or, à quoi bon avoir ajouté ces paroles? Ne devaient-elles point paraître superflues, si le législateur n'avait eu en vue une femme qui devait concevoir et enfanter par un moyen tout différent? Avant de répondre à cette question, examinons en quelques mots quels sont et les sentiments et la conduite ordinaires du Seigneur notre Dieu. « Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite les lieux les plus élevés, et qui regarde ce qu'il y a de plus abaissé dans le ciel et sur la terre, » demande le Prophète? *Ps. cxii, 5*. Et dans un autre endroit : « Le Seigneur est très-élevé, il regarde les choses basses, et il ne voit que de loin les choses hautes, » *Ps. cxxxvii, 6*. La ressemblance est une loi de l'amour. De là vient, comme le dit le Sage, que les oiseaux se joignent à leurs semblables, et que, suivant un ancien proverbe, les personnes qui se ressemblent, se rassemblent volontiers. Mais nous voyons le contraire en Dieu, qui étant très-élevé, regarde de loin les superbes, et s'entretient avec les humbles et les simples. Qu'est-ce à dire, mes frères, demande saint Augustin? Dieu est élevé; si vous cherchez à vous grandir, il vous fuit; si vous vous humiliez, il vient à vous.

Je vais vous citer deux faits qui vous feront voir combien l'humilité est agréable à Dieu, et combien l'orgueil lui est odieux. Le premier homme avait reçu pour lui et pour les siens l'héritage

du royaume céleste, et avec le don de la justice originelle, celui de l'immortalité. Il voulut par un seul acte d'orgueil se rendre semblable à Dieu, et non-seulement il perdit ces dons si excellents, mais il précipita dans la mort éternelle le monde entier, c'est-à-dire tous les hommes de tous les siècles. Un autre homme, au contraire, Jésus-Christ, s'est humilié jusqu'à la mort de la croix, et par cet acte de profonde humiliation, il a obtenu le salut du monde. Ainsi d'une part, un seul péché d'orgueil a été pour le monde entier un principe de ruine, et de l'autre, un acte éclatant d'humilité a relevé et réparé les ruines du monde. Que peut-on dire de plus à la confusion de l'orgueil et à la gloire de l'humilité? J'ajouterai cependant un autre exemple qui n'est pas moins remarquable. Dans l'ordre établi entre les créatures intelligentes, il existe divers degrés dont le premier et le dernier sont nécessairement occupés, l'un par la créature la plus élevée et l'autre par la créature la plus basse. A ce dernier degré se trouve l'homme, et dans la même espèce, au-dessous de lui, la femme. Au rang le plus élevé, comme l'enseigne communément l'Eglise, appartiennent les Séraphins, esprits bienheureux qui sont plus semblables à Dieu et plus proches de lui que les autres. Lucifer était à leur tête, selon l'opinion de saint Grégoire, qui n'est cependant pas adoptée de tous les docteurs. Ainsi donc, l'ange a été placé au premier rang, et la femme au dernier. Mais il est arrivé que l'humilité la plus profonde s'est rencontrée dans la femme, c'est-à-dire dans la très-sainte Vierge, tandis que l'extrême orgueil s'est montré dans l'ange; d'où il est résulté que Marie, par son humilité, s'est élevée à la première de toutes les dignités parmi toutes les créatures, et que l'ange, à cause de son orgueil, a été précipité des plus sublimes hauteurs des cieux dans le fond de l'abîme. Tout l'ordre admirable que Dieu avait établi primitivement dans la nature, a donc été interverti par l'orgueil et par l'humilité. Voilà leur ouvrage; l'un a fait déchoir la créature la plus sublime, et l'autre a élevé la créature la plus basse à une hauteur incommensurable. Peut-on concevoir quelque chose de plus merveilleux qu'un tel renversement? Oui, mes frères, il existe un prodige plus étonnant encore; c'est de voir que l'hu-

milité de Marie, cette humilité si salutaire et si glorieuse à la très-sainte Vierge, ait si peu de sectateurs, tandis que l'orgueil de Lucifer, malgré le châtement terrible qu'il a attiré au prince des démons, a des imitateurs nombreux. C'est à eux que s'adressent ces exclamations de saint Bernard : Qui suivez-vous, malheureux, qui suivez-vous ? Ne voyez-vous pas Satan tomber du ciel comme un éclair ? S'il est tombé, pour s'être enorgueilli du rang sublime où il était élevé, comment vous, qui tenez le dernier rang, pourrez-vous monter, en vous enorgueillissant de votre bassesse ? S'il en est ainsi, comment se fait-il donc que ce châtement épouvantable de l'orgueil ne vous effraie pas, et que la magnifique récompense de l'humilité ne vous engage pas à pratiquer cette vertu ? On raconte d'un juge, qu'il se montra si exact et si sévère dans l'exercice de ses fonctions, que le prince, pour récompenser son zèle, lui fit de magnifiques présents ; ce qui fut cause qu'un grand nombre de juges s'efforcèrent d'imiter la diligence et la sévérité du premier, dans l'espoir des mêmes faveurs. Ainsi l'exemple et la récompense de ce seul magistrat courageux en suscitérent une foule d'autres qui eurent la même vertu et la même fortune. Puis donc que le Seigneur a comblé l'humilité de dons si magnifiques et si admirables dans la personne de Marie, comment la grandeur de la récompense n'excite-t-elle pas dans nos cœurs un ardent désir d'imiter cette sainte Vierge ? Dieu, qui est par excellence l'ami de l'humilité, peut-il faire davantage pour nous porter à l'amour de cette vertu ? Si ce moyen nous trouve indifférents, quel autre, je vous le demande, nous trouvera sensibles ? Si le châtement terrible de l'orgueil ne nous épouvante pas, quel châtement pourra nous effrayer ? Si la gloire de l'humilité ne nous anime point, quelle gloire pourra le faire ? Mais il est temps de revenir à la question que j'ai posée. La sainte Vierge, toute pénétrée de cette doctrine céleste, cherchait toujours le dernier rang, et, paraissant toujours méprisable à ses propres yeux, saisissait toutes les occasions de pratiquer l'humilité. Comme la loi de la purification était une loi toute d'humilité, Marie voulut se purifier, bien qu'elle ne fut pas sujette à cette prescription, puisque la loi elle-même, respectant sa pudeur

et son honneur, l'exemptait de l'obligation commune aux autres femmes.

En quoi donc cet honneur, dont Dieu vous avait favorisé si merveilleusement, ô Marie, pouvait-il vous nuire? Le législateur n'avait eu en vue que vous seule; c'est de votre honneur seul qu'il avait eu souci, en portant cette loi. Vous ne l'aviez point sollicité, il vous a été offert. Pourquoi donc cet empressement à vous y soustraire? Que peut-il avoir pour vous de funeste? Ah! c'est que l'âme vraiment humble craint l'honneur, de quelque part qu'il vienne. Il y a, en effet, tant de péril dans les honneurs, que l'homme vertueux ne saurait jamais assez les redouter. De là cette parole de saint Bernard : Chaque fois que dans un cœur charnel, enorgueilli des dignités terrestres, se montre la plus petite étincelle du céleste amour, il faut voir là, non point la vertu de l'homme, mais un don tout divin. D'où il suit que l'on doit appréhender les dignités et les honneurs de quelque main qu'ils nous soient offerts. Saül avait reçu de Dieu la dignité royale, et cependant cette dignité devint la cause de sa ruine, lorsque, s'enorgueillissant des bienfaits qu'il tenait de Dieu, il se fit dresser un arc de triomphe, et blasphémant contre le Seigneur, fit massacrer ses prêtres. La gloire et la prospérité de David et de son fils Salomon étaient aussi un bienfait de Dieu. Tous deux cependant en abusèrent : l'un, en faisant le dénombrement de son peuple, par un sentiment d'orgueil; l'autre, ô ingratitude horrible! en élevant des autels aux dieux étrangers. Vous voyez donc combien grand est le danger de l'honneur, même lorsqu'on le reçoit de la main de Dieu, si on n'est point solidement établi dans une profonde humilité d'esprit et de cœur. Elles venaient bien de Dieu les paroles que l'ange adressait à Marie, lorsque, la saluant, il exaltait la grandeur de la grâce dont elle était remplie, et la proclamait la plus heureuse de toutes les femmes. La sainte Vierge, cependant, en entendant cet oracle céleste si honorable pour elle, commença à se troubler et à craindre. Si cette Vierge si prudente, et dont l'humilité avait de si profondes racines, fuit et craint les honneurs que Dieu lui-même lui offre, que devons-nous faire, nous qui, tournant au moindre souffle de la vanité, et plus

légère que le brin de paille sèche, recherchons avec tant d'ardeur les honneurs et les dignités dont nous avons tout à craindre? N'est-ce pas là une preuve assez évidente de la maladie et de l'aveuglement de nos âmes qui convoitent ce qui leur est nuisible, et rejettent ce qui leur est salutaire? Quand nous voyons des enfants ou des femmes manger de la terre avec avidité, et repousser avec dégoût les aliments salubres, nous en concluons aussitôt qu'ils doivent être travaillés à l'intérieur de quelque humeur pernicieuse, pour dévorer ainsi avec plaisir des choses si nuisibles et qui répugnent tant à la nature. De même, lorsque nous voyons des hommes rechercher avec empressement des nourritures aussi nuisibles à leur âme que le sont les honneurs du monde, et n'avoir que de l'aversion pour les aliments utiles et salutaires, c'est-à-dire, pour les œuvres de l'humilité, pouvons nous douter que tout, au dedans d'eux, ne soit vicié et corrompu? Combien est différent l'exemple que la Mère de la pureté et de l'humilité nous donne en ce jour où elle se soumet avec l'humilité la plus profonde à la loi de la purification, bien qu'il n'y eût en Marie rien qui eût besoin d'être purifié.

II.

Mais laissons un moment la très-sainte Vierge et son amour de l'humilité et de la pauvreté volontaire, pour nous occuper de Siméon, qui tient une grande place dans la solennité de ce jour. « Il y avait à Jérusalem, dit l'Évangéliste, un homme appelé Siméon. C'était un homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. » Examinons chacune de ces paroles. « C'était un homme juste et craignant Dieu. » Voilà un éloge parfait, car ce mot justice, dans la langue hébraïque, renferme toutes les vertus. Quant à la crainte de Dieu, elle est une partie considérable de la justice, et sa plus sûre gardienne. Ainsi la justice est comme un trésor, et la crainte de Dieu est la clef de ce trésor et le coffre dans lequel il est gardé. On peut encore comparer la justice à une vigne, et la crainte à la muraille qui protège ses fruits contre toute atteinte. Que la muraille soit détruite, les fruits de la vigne sont en danger; de

même, que la crainte de Dieu vienne à manquer, les fruits des vertus et des dons célestes sont à la merci des voleurs. Sans la crainte, dit ici un commentateur, la justice est mal gardée. Cette crainte enfin est comme le lest qui assure un vaisseau chargé de marchandises contre la violence des vents. Si le navire en est dépourvu, les marchandises et les passagers courent les plus grands périls. L'Écclésiastique nous avertit du danger, lorsqu'il dit : « Si vous ne vous tenez fortement attachés à la crainte du Seigneur, votre maison sera bientôt renversée, » *Nisi in timore Domini tenueris te instanter, cito subvertetur domus tua. Eccli. XXVII, 4.*

Cette crainte de Dieu, semblable à un ver intérieur qui travaille notre âme, nous met sans cesse devant les yeux les dangers auxquels nous sommes exposés, les lois que nous devons observer, le compte que nous devons rendre, et les ennemis qui nous assiègent de toutes parts et s'efforcent de nous chasser de la forteresse où la vertu nous a établis. Stimulée par cet aiguillon de la crainte, l'âme secoue son sommeil et sa paresse; elle veille d'un œil attentif et inquiet au soin de son salut, disant avec le Prophète : « Je me tiendrai en sentinelle au lieu où j'ai été mis; je demeurerai ferme sur les remparts, et je considérerai ce que l'on pourra me dire et ce que je répondrai à celui qui me reprendra, » *Habac. II, 1*; en d'autres termes : Je me délivrerai de tous les soucis inutiles, et je n'aurai d'autre soin que de me tenir continuellement sur mes gardes. Pour cela, je me tiendrai debout, c'est-à-dire, je ne resterai pas dans l'inaction et la nonchalance, mais je vivrai sans cesse dans la plus grande attention; je demeurerai ferme sur les remparts; c'est-à-dire, non-seulement je serai vigilant, mais armé d'un courage intrépide, je serai prêt à repousser toutes les attaques de mes ennemis et à ne point reculer d'un pas sur le terrain de la vertu et de la constance. Je considérerai également ce que l'on me dit; c'est-à-dire que je méditerai, non pas avec tiédeur et indifférence, mais avec l'attention la plus soutenue, toutes les paroles de Dieu, ses préceptes, ses avertissements, ses promesses, ses menaces, et la conduite que je dois tenir. Ce n'est pas tout. J'examinerai aussi

ce que je répondrai au Seigneur, lorsqu'il me jugera et me demandera compte des talents qu'il m'a confiés et des bienfaits dont je lui suis redevable. Cette double pensée des bienfaits innombrables de Dieu et de mes iniquités sans nombre ne me laissera point de repos. La crainte des jugements de Dieu avait pénétré, comme un aiguillon, le cœur du saint homme Job, et il s'écriait : « Que ferai-je, quand Dieu s'élèvera pour me juger, et que lui répondrai-je lorsqu'il me demandera compte de ma vie? » *Job. xxxi, 14*. Tels sont les pensées et les soins qui occupent le juste, la nuit et le jour. Dites lui : « Sentinelle, qu'as tu vu pendant la nuit? Sentinelle, qu'as tu vu pendant la nuit? » *Custos quid de nocte?* *Is. xxi, 11*, et il vous répondra que, la nuit et le jour, il n'a fait rien autre chose que de méditer ces pensées salutaires; car il est écrit : « Les veilles que l'on consacre à acquérir du bien dessèchent la chair, et l'application qu'on y donne enlève le sommeil, » *Eccli. xxxi, 1*. Ce soin, en effet, occupe et intéresse tellement l'homme juste, qu'il lui ôte le sommeil, et quelquefois la santé. Or ces pensées et ces préoccupations sont excitées par la crainte, qui nous met à l'abri du péril; car, bien que la crainte et la sécurité soient contraires, la crainte cependant produit la sécurité. La crainte, en effet, est appelée l'ancre de la vertu. Donc, là où règne la crainte, là aussi se trouve la sécurité, parce que cette crainte ne peut exister sans le zèle, l'attention, la vigilance et la pieuse sollicitude qui est la mère de la sécurité. L'âme, au contraire, qui n'a point la crainte, sommeille dans la paresse et la négligence, qui l'exposent à tous les dangers. Il n'est pas, en effet, d'ennemi plus dangereux que celui dont on ne se défie pas. La conduite des animaux peut à cet égard nous servir d'exemple. Ceux qui sont pourvus de forces et d'armes, ne craignent point, parce qu'ils peuvent se défendre à l'aide des ressources qu'ils tiennent de la nature. Les autres, au contraire, tels que les lièvres, les daims et les cerfs, n'ont d'autres moyens de défense et de salut que la crainte et la fuite. Ainsi l'homme qui, par le péché, a perdu les armes puissantes de la grâce et de la justice originelles, destinées à le rendre invincible, doit maintenant chercher son refuge dans la crainte, s'il veut assurer son salut. C'est donc avec

raison qu'il est dit dans l'éloge du saint vieillard Siméon « qu'il était juste et craignant Dieu. »

L'Évangile ajoute « qu'il attendait la consolation d'Israël. » Voici une alliance nouvelle de vertus qui n'est pas moins digne d'éloges, ni moins nécessaire. De même, en effet, que la justice s'allie bien à la crainte, la crainte s'unit parfaitement à l'espérance. Il faut savoir qu'entre tous les devoirs du chrétien, le plus difficile est d'unir entre elles certaines vertus qui semblent se combattre par leur nature même. Ainsi il faut joindre la simplicité à la prudence, la miséricorde à la justice, l'amabilité à la gravité, la grandeur d'âme à l'humilité, la sévérité à la douceur, la discrétion au zèle de la gloire divine, et enfin l'espérance à la crainte. Or, on ne peut réunir ces vertus de manière à ce que l'une ne nuise pas à l'autre, sans un bienfait tout particulier de la grâce de Dieu. Seul, le Créateur, souverain de toutes choses, qui a formé les êtres inférieurs de qualités contraires, peut conserver entières dans le même homme ces vertus différentes, de sorte que ce même homme soit tout à la fois prudent comme le serpent, simple comme la colombe, juste et miséricordieux, grave et aimable (se faisant craindre, même lorsqu'il rit, et aimer quand il est irrité, comme dit saint Grégoire), également soutenu par la crainte et l'espérance, à l'exemple de ce saint vieillard qui, rempli de la crainte du Seigneur, faisait du salut du monde l'unique objet de ses pensées et de ses espérances.

Il est dit encore « que l'Esprit-Saint était en lui. » Cette âme, ornée de vertus si précieuses, devait être, par une conséquence nécessaire, la demeure de l'Esprit-Saint. Il existe, en effet, entre Dieu et le cœur de l'homme juste une sympathie et un rapport de ressemblance admirable qui les rapproche et les unit aisément, de sorte que, comme la pierre laissée à sa nature, tend vers son centre par elle-même et s'y arrête, ainsi le cœur de l'homme, délivré par la grâce divine des entraves des passions, tend par sa nature vers Dieu, comme vers son centre et sa fin dernière, et s'y repose pleinement. Dieu, de son côté, lorsqu'il trouve un cœur libre et purifié, s'y porte tout entier et avec un indicible entraînement de son amour, comme dans une demeure qui lui convient

et lui est destinée. On peut faire cette comparaison : Dès que l'enfant, encore dans le sein de sa mère, est pourvu de ses membres et de ses organes, Dieu aussitôt crée une âme raisonnable qu'il unit à ce petit corps. Ainsi, dès que l'âme du juste, aidée du secours divin, est pourvue de la grâce et des vertus qui sont comme ses organes spirituels, l'Esprit-Saint, et même la Trinité tout entière y établit sa demeure, selon le témoignage de notre Seigneur lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure, » *Joan.* XIV, 23. Ainsi donc, l'exposé des vertus du saint vieillard Siméon devait amener cette conséquence : « Et l'Esprit-Saint était en lui. »

« Et il lui avait été révélé par l'Esprit-Saint, qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. » Celui-là seul qui lui fit cette révélation, peut savoir de quelle joie une telle promesse remplit le saint vieillard, car toutes les ressources de la langue humaine sont impuissantes à l'exprimer. Cependant il ne faut pas croire que cette fête n'ait pas eu aussi sa vigile, si je puis parler ainsi. Dieu n'accorde des faveurs aussi rares qu'aux âmes préparées depuis longtemps. Nous lisons dans la vie de notre Père, saint Dominique, qu'enflammé d'un zèle ardent à la pensée du grand nombre d'âmes qui se perdent, il demandait continuellement à Dieu de pouvoir arracher ses frères à la puissance du démon et les aider à se sauver. Après de longues et fréquentes prières, il obtint d'être choisi de Dieu pour fonder et instituer l'ordre des Frères-Prêcheurs dont la mission spéciale devait être de gagner des âmes. Il ne fallut rien moins qu'une telle préparation de la part de ce grand saint, pour obtenir de Dieu un don aussi excellent. C'est ainsi que le vieillard Siméon, embrasé d'amour pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, ressentait une extrême douleur, lorsqu'il considérait les maux auxquels le monde était en proie. Il voyait le démon et le péché régnant sur la terre et exerçant partout la tyrannie la plus cruelle contre les hommes. Il voyait le culte des démons florissant dans tout le monde, si ce n'est dans un coin de la terre, dans la Judée où Dieu recevait, de la part du plus grand nombre, des hommages plus

superstitieux que religieux. Ainsi, des monstres adorés à la place du vrai Dieu chez les païens ; la superstition, l'hypocrisie, l'avarice, à la place de la justice et de la vraie religion, chez la plupart des Juifs, voilà quel était l'état du monde. Il voyait les hommes, méprisant, foulant aux pieds les choses divines, n'ayant d'estime et d'amour que pour les biens terrestres, et la justice gardant à peine encore une petite place sur cette terre. Il voyait le ciel fermé par des portes plus solides que le diamant, tandis que l'enfer dilatait ses entrailles, et, ouvrant une gueule immense, engloutissait dans ses abîmes la presque totalité du genre humain, *Is. v, 15*. Ces pénibles pensées déchiraient cruellement le cœur de Siméon et le jour et la nuit. Il avait appris des divins oracles, qu'il n'y avait d'autre remède à de si grands maux, que dans la venue du Messie, et que d'elle dépendait le salut de tous les siècles. Il savait aussi que ces oracles des prophètes exhortaient les justes à offrir au Seigneur de fréquentes prières, pour solliciter avec instance l'avènement du Sauveur. Il avait lu ces paroles d'Isaïe : « Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point, et ne demeurez pas en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermis, et qu'il rende Jérusalem l'objet des louanges de toute la terre, » *Is. LXII, 7*. Instruit par cet oracle, il criait sans cesse au Seigneur avec les prophètes : Venez Seigneur, ne tardez pas ; venez pour nous délivrer, Seigneur, Dieu des vertus ; montrez-nous votre face, et nous serons sauvés. Ses cris retentissaient si souvent aux oreilles de Dieu, que le Père des miséricordes, vaincu enfin par tant d'instances, et voulant récompenser les prières et les soupirs de son serviteur, le consola, en lui promettant « qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu auparavant le Christ du Seigneur. » Quant à la joie qu'éprouva le saint vieillard en entendant cette promesse, quant aux sentiments dont il fut pénétré, à la réponse qu'il fit à Dieu, aux actions de grâces qu'il lui rendit, à la jubilation dont son cœur tressaillit, à l'amour dont il fut embrasé envers celui qui avait ainsi changé sa douleur en joie et regardé d'un œil si favorable ses larmes et ses gémissements, l'homme n'est pas capable d'en donner une juste idée. Nous pouvons bien tous, à la vérité, exprimer avec des mots certaines joies qui concernent nos

personnes et nos familles, mais pour ces grandes et sublimes joies que l'Esprit-Saint fait goûter dans la révélation des choses les plus magnifiques, il n'y a point de discours si éloquent, qui puisse les traduire et les égaler par la parole. Cette joie, en effet, n'avait pas pour objet quelque bien particulier, mais le salut de tous les siècles si ardemment désiré par ce saint personnage. Or, si la jouissance d'un bien que l'on a désiré, est d'autant plus grande, que ce bien est plus excellent et plus sublime, quelle joie n'a pas dû causer à Siméon un bien si grand et désiré avec tant d'ardeur, d'autant que l'Esprit-Saint lui-même était le principe de cette joie? Ce bonheur, nous parviendrions peut-être à en concevoir quelque idée, mais nous ne saurions l'exprimer comme il le mérite.

Le saint vieillard ne nourrissait en son cœur qu'une seule espérance. Il attendait la venue du Sauveur, et cette attente à laquelle sa vie tout entière était attachée, soutenait sa vieillesse. De jour en jour, il croyait voir se réaliser la promesse divine; il comptait, pour ainsi dire, les heures et les moments, lorsqu'enfin averti par le Saint-Esprit, il vient aujourd'hui dans le temple. Les parents de Jésus y présentaient le divin Enfant. Siméon accourt, et, tout en larmes, le cœur inondé de joie, la rougeur sur le visage, il fléchit les genoux, et, animé du plus profond respect et des plus vifs sentiments d'amour et de piété, il révere et adore la majesté du Seigneur cachée dans ce petit enfant. Ce n'est pas assez pour lui de l'avoir vu et adoré; la crainte ne pouvant plus comprimer sa joie et son amour, il ose toucher le Sauveur, le prendre et le porter entre ses bras. Qui pourrait dire ce qu'il éprouva dans cet embrassement, et à la vue de cet objet si ardemment désiré? Si le Christ, notre Seigneur a été appelé par les prophètes « le désiré de toutes les nations et le désir des collines éternelles; » si tant de rois et de prophètes ont souhaité si vivement de voir sa face et d'entendre sa voix; si Abraham s'est réjoui si longtemps à l'avance en voyant seulement l'image du Christ et son jour, est-il possible de rendre les sentiments et les transports de joie de Siméon, à qui il fut donné de voir de ses yeux le Sauveur et de le posséder entre ses bras?

III.

Telles sont les délices que le Seigneur répand dans les âmes fidèles, en attendant la plénitude de la félicité qu'elles espèrent goûter un jour dans la patrie. Le saint vieillard, célébrant sa joie par un cantique nouveau dans lequel il chantait la miséricorde et la fidélité de Dieu, s'écria : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon que vous l'avez dit. » Ces paroles sont à peu près celles que proféra le patriarche Jacob, lorsqu'il vit que Joseph, son fils bien-aimé, dont il avait pleuré la mort, vivait encore et commandait à toute l'Égypte. Se jetant à son cou, il le baisa et le serra entre ses bras, en disant : Maintenant, je mourrai avec joie, parce que j'ai vu ton visage et que je te laisse après moi, *Gen. XLVI, 30*. Siméon, qui aimait Jésus-Christ bien plus que Jacob n'aimait Joseph, s'écrie de même : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur. » Oui, je mourrai dans la paix et dans la joie, parce que j'ai vu la face de votre aimable Fils, et que je le laisse après moi, afin que par sa vie et par sa mort, il rende la vie au monde, « parce que mes yeux ont vu le salut que vous nous donnez, » en envoyant dans ce monde votre Fils. Ce salut, Siméon l'appelle encore « la lumière qui éclairera les nations, » paroles dans lesquelles il renferme le but principal de l'Évangile, et prédit clairement la vocation des Gentils, la conversion du monde et la propagation de la foi et de la religion dans toutes les contrées de la terre. Quelle joie, quelle lumière, quels sentiments inexprimables dans l'âme de ce saint personnage, qui, tout rempli de l'Esprit-Saint, considérait ces bienfaits magnifiques de la bonté divine, et contemplant la sagesse de Dieu, sa puissance et le salut du monde entier cachés dans la personne d'un petit enfant!

Du reste, il n'est pas invité seul à cette joie céleste, à ce festin spirituel, à ce banquet de l'Esprit-Saint. Il a pour illustres compagnons de sa joie et de son bonheur la sainte Vierge et saint Joseph, dont l'Évangéliste n'a pas cru devoir nous taire les sentiments. « Le père et la mère de Jésus, dit-il, étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui, » *Luc. II, 33*. Cette admi-

ration ne venait point de l'ignorance, comme il arrive communément, mais de la grandeur et de la sublimité des choses elles-mêmes. Marie n'ignorait pas la dignité et la divinité de son fils; un ange l'en avait instruite; elle avait conçu le Sauveur, par l'opération du Saint-Esprit et sans la plus légère atteinte à sa virginité; cependant cet enfantement et ce mystère offraient un caractère si prodigieux de grandeur, que son âme demeurait plongée dans un ravissement et une admiration ineffables. Mais aujourd'hui une parole de Siméon vient changer sa joie en une profonde tristesse. Au milieu des louanges magnifiques du Sauveur, il prophétise ses souffrances, et dit : « Voici que cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes, et vous-même, vous aurez l'âme percée d'un glaive. » Que faites-vous, ô saint vieillard? Pourquoi, avant que les traits des bourreaux ne frappent la victime, déchirer par ces paroles acérées le tendre cœur de sa mère? Ah! c'est que Dieu a voulu, par cet exemple, consoler tous ceux qui sont affligés et accablés par l'adversité. Il a voulu que, dans leurs peines, ils ne se crussent point abandonnés de Dieu, en considérant les épreuves bien plus grandes auxquelles Marie fut soumise. Elle était cependant de toutes les créatures la plus chère à Dieu, et néanmoins on peut conclure de ce passage de l'Évangile, que sa vie fut un cruel martyre. Or, Dieu aurait-il permis qu'elle fût ainsi affligée, si les souffrances endurées avec une humble résignation n'avaient leur mérite et leur utilité. Comprendons donc bien, mes frères, que nos soupirs sont beaucoup plus agréables à Dieu que notre joie, puisque la joie de la très-sainte Vierge ne dura que pendant quarante jours, tandis que le reste de sa vie fut réservé presque tout entier aux douleurs, aux larmes et aux gémissements. C'est par cette voie des travaux et des larmes que la Reine du monde s'est avancée vers le ciel; c'est par cette voie qu'ont marché pareillement, et son divin Fils, et les prophètes, et les apôtres, et les saints martyrs, et tous les amis de Dieu. Si donc nous voulons partager leur félicité, c'est vers le ciel qu'il nous faut aussi diriger notre vie, c'est par le même chemin qu'il nous faut aussi marcher, afin

de parvenir à notre tour là où ils sont arrivés. A défaut du glaive impie des persécuteurs, nous avons au dedans de nous-mêmes de quoi exercer abondamment notre courage ; nous avons à attacher à la croix de Jésus-Christ notre chair avec ses vices et ses convoitises, à réprimer les saillies de la volupté, à bannir de notre cœur les mortels poisons de l'orgueil, de la colère, de l'envie et de la haine, à mettre un frein à la promptitude et aux médisances de notre langue indiscreète, à garder avec une extrême vigilance nos sens et nos pensées, et à supporter avec douceur et modération, à l'exemple de notre Seigneur, les torts, les injures et les affronts que nous recevons des hommes. C'est ainsi que nous imiterons le martyr de Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

Maintenant que nous avons fait connaître et la piété et les sentiments du vieillard Siméon, il nous reste à parler de la prophétesse Anne, qui a aussi une grande part dans la solennité de ce jour. Elle survient pour compléter la solennelle procession de l'Eglise en cette grande fête. Anne et Siméon y figurent, tous deux avancés en âge, tous deux égaux en vertu, tous deux semblables par la sainteté, la dévotion et la chasteté, tous deux unis par la même piété, tous deux attendant avec les mêmes dispositions, le même désir et la même espérance, le Désiré des nations, et consacrant à Dieu, avant le règne de l'Evangile, les prémices de la piété et de la chasteté évangéliques. Ces deux vieillards ferment la marche de cette procession qu'ouvre la Vierge mère venant au temple pour y offrir son divin Fils. Les quatre personnages illustres qui s'avancent en même temps, présentent à nos regards toutes les vertus en action, selon la réflexion de l'abbé Gueric. Dans la prophétesse Anne, qui servait le Seigneur jour et nuit dans les jeûnes et les prières, nous voyons la prière et le jeûne ; dans Siméon, qui embrassa Jésus avec une si grande joie, la piété et la dévotion ; dans Marie, se soumettant à la loi de la purification qui ne la regardait point, l'humilité et l'obéissance ; dans Jésus « formé de la femme, et s'assujettissant à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, » *Gal. iv, 4*, la charité et la miséricorde. Telles sont, mes frères, les vertus dont nous devons orner la glorieuse procession

de ce jour. Mais nous portons aussi aujourd'hui des cierges dans nos mains. Or, que représente le cierge allumé, sinon cette lumière destinée à éclairer les nations, dont Siméon parle dans son cantique? Et cette flamme qui brille dans la cire, ne nous figure-t-elle pas le Verbe se manifestant dans la chair, Dieu dans l'homme, la vertu dans l'infirmité, la sagesse dans l'enfance, et la plénitude de la divinité dans la chair de notre mortalité? Ces flambeaux allumés sont donc une profession de foi. Remarquez cependant, chrétiens, que cette lumière ne doit pas être seulement dans notre cœur et sur nos lèvres, mais que nous devons la porter dans nos mains, selon cette recommandation du Sauveur : « Ayez la ceinture autour des reins, et dans vos mains, des lampes ardentes, » *Luc. XII, 35*. Or, nous portons dans la main le flambeau de la foi, lorsque nous professons par nos œuvres, et par tout l'ensemble de notre vie, ce que nous confessons de bouche et de cœur, nous séparant ainsi de ceux qui confessent qu'ils connaissent Dieu, mais qui le nient par leurs actions. Il n'en faut pas moins cependant porter le flambeau dans notre bouche et dans notre cœur, afin de régler toutes nos paroles et toutes nos pensées par les préceptes et l'enseignement de la foi, et de ne rien faire de ce qu'elle condamne. Quiconque porte ainsi, et dans la main, et dans la bouche, et dans le cœur, le flambeau de la foi, celui-là a pleinement satisfait à ce que demande la solennité de ce jour, et il marche à la suite de la sainte Vierge, de Siméon et d'Anne. Efforçons-nous donc, mes frères, de peser avec soin toutes nos paroles, de prendre la foi pour règle de nos œuvres, et de rapporter à Dieu seul notre intention, ne nous mettant pas en peine de complaire aux hommes, ou à nous-mêmes, ou au monde, ou à la chair et au sang, mais uniquement à Jésus notre Sauveur, qui se laisse offrir et racheter aujourd'hui, pour nous offrir à Dieu, « morts à la vérité dans la chair, mais vivifiés par l'esprit, » *I Petr. III, 18*. Ayant les regards attachés sur lui, et marchant sur ses traces, nous mériterons par la grâce de ce divin Sauveur qui est la voie, la vérité et la vie, d'arriver enfin jusqu'au Dieu qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

1° EXPOSÉ DE L'ÉVANGILE. — 2° ON FAIT VOIR PAR L'EXEMPLE DE SIMÉON, COMBIEN LA MORT DES JUSTES EST HEUREUSE ET PAISIBLE, ET COMBIEN EST MISÉRABLE LA MORT DES PÉCHEURS.

Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.

C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, *Luc. II, 29.*

Saint Augustin remarque fort judicieusement que, dans la création de l'univers, Dieu jugea que chacune des choses qu'il avait faites était bonne, mais que lorsqu'il eut achevé tout son ouvrage, il jugea que toutes ces choses, considérées ensemble, étaient non-seulement bonnes, mais excellentes. C'est ainsi, en effet, que s'exprime Moïse : « Dieu, dit-il, vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très-bonnes, » *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*, Gen. I, 31. Cette bonté qui se trouvait dans chaque chose en particulier, semblait se multiplier dans l'ensemble en s'y montrant avec plus d'éclat. Quant la beauté des parties vient se fondre dans le tout, elle produit une suave harmonie, semblable au concert qui résulte de l'accord de différentes voix. Or, ce que l'on admire dans la création du monde, paraît bien davantage dans sa réparation. Chacune des œuvres de notre Seigneur est sans doute très-digne d'admiration; cependant si on les considère toutes ensemble, elles paraissent encore beaucoup plus belles et plus admirables, ainsi que nous en pouvons juger par les mystères accomplis depuis ces quarante jours. Ce Dieu Sauveur a daigné d'abord se faire homme et naître d'une vierge. Puis, quoiqu'il fût riche, il s'est réduit pour nous à une telle indigence, qu'il est né dans une étable, et qu'il a été déposé dans une crèche, ce qui est le comble de la pauvreté et de l'humiliation, puisque l'étable et la crèche ne sauraient convenir qu'aux animaux. Huit jours plus tard il reçoit

la circoncision, c'est-à-dire, que l'agneau qui est l'innocence même, est marqué du signe du péché. Vient ensuite l'adoration des mages, auquel jour notre Seigneur nouvellement né voulut présager la conversion des Gentils et donner aux hommes l'espérance du salut éternel. Aujourd'hui, il revêt la forme d'un esclave, en se laissant offrir dans le temple et racheter comme les esclaves, qui sont dans la dépendance d'autrui. Tels sont les spectacles divers et admirables qui se présentent à nous, dans ce court intervalle de quarante jours. Nous pouvons voir par là, avec quel empressement et quelle avidité Jésus, encore petit enfant, a entrepris l'œuvre de notre salut. Aussi faut-il, entre autres noms que Dieu son Père lui donne dans le prophète Isaïe, remarquer principalement ceux-ci. *Admirable et hâtez-vous*. Admirable, il l'est en effet dans tous ses ouvrages, mais il l'est surtout dans l'empressement qu'il a mis à accomplir l'œuvre de notre salut. Elle voyait en esprit cet empressement du Sauveur, l'Épouse du Cantique, lorsqu'elle compare sa venue en ce monde à la course des chevreuils et des cerfs. Mais cette comparaison ne suffit point au Roi-Prophète; il compare à la vitesse du soleil la promptitude de Jésus à nous secourir; car c'est de lui qu'il dit : « Il s'est élancé comme un géant pour fournir sa carrière. Il part de l'extrémité du ciel, » Ps. xviii, 6. Parmi tous les astres, c'est surtout au soleil dont la chaleur répand l'abondance sur la terre, qu'il convient de comparer le Sauveur, appelé pour cette raison le Soleil de justice. Cet astre figure merveilleusement notre Seigneur, qui, sans attendre l'âge mûr, a commencé dès son berceau à travailler à notre salut et à nous amasser les trésors de ses mérites. Si nous jugeons de la solidité d'un corps par la rapidité avec laquelle il se précipite, pouvons-nous ne pas reconnaître l'amour de Jésus-Christ pour nous, et son ardent désir de notre salut, par l'empressement qu'il a mis à nous procurer ce bienfait? Mais en même temps, pouvons-nous le reconnaître, sans aimer à notre tour ce divin Sauveur, et sans nous répandre tout entiers en cantiques de louanges et de bénédictions? David proclamait qu'il devait honorer le Seigneur dans ses louanges et ses hymnes, par une reconnaissance d'autant plus grande qu'il en

avait reçu plus de bienfaits. « Pour moi, dit-il, je ne cesserai jamais d'espérer, et je vous donnerai toujours de nouvelles louanges. Ma bouche publiera votre justice, et racontera tout le jour votre assistance salutaire. Parce que je ne connais point la science des lettres (ou, selon d'autres, la science des nombres), c'est-à-dire, parce que vos bienfaits sont si nombreux, qu'on ne peut les compter, ma bouche redira tout le jour votre salut et votre justice, c'est-à-dire votre bonté et votre miséricorde envers nous, » *Ps. LXX, 14.*

Mais en s'offrant aujourd'hui à son Père, comme un esclave, notre Seigneur ne veut pas seulement exciter dans nos cœurs l'amour que demande un si grand bienfait, il veut nous engager à pratiquer l'humilité dont il nous donne un si admirable exemple. « S'étant rendu semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors, » *Philip. II, 7*, il a voulu ressembler aux autres hommes en toutes choses, hormis le péché. C'est pourquoi il est circoncis comme les autres; il est offert et racheté comme les autres; il est baptisé comme les autres; comme les autres, il paie le tribut à César; le Dieu de toute majesté, en un mot, descend jusqu'au dernier degré de l'abaissement, tandis que nous, hommes chétifs et méprisables, pour peu que nous soyons supérieurs aux autres, nous voulons être distingués entre tous et occuper le premier rang, ce qui est le propre de l'orgueilleux qui ne peut souffrir qu'un autre jouisse des mêmes honneurs que lui. Aussi saint Bernard dit-il que c'est aux superbes que conviennent ces paroles du Psalmiste : « Ils ont erré dans la solitude, dans les lieux où il n'y avait point d'eau. » *Erraverunt in solitudine, in inaquoso, Ps. CVI, 4.* Les orgueilleux, dit ce saint docteur, errent dans la solitude, parce qu'en toutes choses ils veulent être seuls et uniques, se croyant ou plus illustres par la naissance, ou plus sages, ou plus instruits, ou du moins meilleurs que tous les autres. Tel était ce Pharisien qui disait à Dieu dans sa prière : Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, etc. Ce Pharisien, selon la remarque du même Père, ne trompe que lui seul, en n'exceptant que lui, puisque rien ne lui convient moins que ce

qu'il s'attribue ainsi à lui-même. Il rend grâces à Dieu, non point d'être bon, mais d'être seul. Comment l'homme qui est un être si petit et si misérable, peut-il donc lever fièrement la tête, lorsqu'il voit le Seigneur, le Dieu de majesté s'abaissant aujourd'hui jusqu'à prendre la forme d'un esclave?

Mais ce n'est pas seulement dans la personne du Fils de Marie, que l'humilité nous est aujourd'hui proposée; nous en trouvons encore un magnifique exemple dans sa sainte mère, qui voulut se soumettre à la purification comme les autres femmes réputées impures, bien qu'il ne se trouvât en elle rien qui dût être purifié. Que pouvait-il y avoir, en effet, qui ne fût point pur dans celle qui conçut étant vierge, qui enfanta étant vierge, et qui resta vierge ensuite? Dans celle que cette conception et cet enfantement rendirent plus pure et plus sainte? N'a-t-elle pas conçu, en effet, Celui « qui seul peut rendre pur l'homme né d'un sang impur? » *Job. xiv, 4.* N'a-t-elle pas donné au monde la source même qui coule aujourd'hui et coulera sans cesse pour purifier tous les pécheurs, et laver toutes les souillures? « O mère immaculée, s'écrie l'abbé Gueric, ô la plus pure des mères, n'aviez-vous donc pas conscience de votre pureté? Ne saviez-vous pas qu'elle n'avait pas été violée, mais consacrée par la conception et l'enfantement du Sauveur? Pourquoi donc recourez-vous à la purification, qui a été instituée pour servir de remède à l'infirmité de la femme, lorsque dans votre conception et votre enfantement vous n'avez contracté aucune souillure? C'est, nous dit-elle, parce qu'il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. Ayant été choisie pour être la mère de la souveraine justice, je dois être moi-même aussi un miroir et un modèle de toute justice et de toute sainteté. Je connais l'orgueil des enfants d'Eve plus disposés à excuser leurs fautes qu'à triompher du péché. Aussi me paraît-il nécessaire qu'aux désordres de l'antique origine, la génération nouvelle oppose dès le commencement le remède de ses exemples. La mère de la prévarication a péché, et s'est excusée impudemment, la mère de la Rédemption ne péchera pas et satisfera humblement à la loi, afin que les enfants des hommes, qui ont hérité de la première mère la nécessité du péché, apprennent

au moins de la seconde à se purifier humblement de leurs iniquités. » La purification de Marie n'a donc pas eu pour cause la nécessité, mais la profonde humilité de cette Vierge sans tache, qui, bien qu'elle fût plus pure et plus belle que les astres mêmes, se soumit volontiers cependant au sacrifice et à l'oblation exigés pour le péché, tandis que nous, misérables, souillés de tant de crimes, nous ne voulons pas les reconnaître ni leur chercher un remède. Nous disons avec le peuple opiniâtre et rebelle : « Je suis sans péché, je suis innocent; que votre fureur s'éloigne de moi. » Mais le Seigneur répond à ce peuple : « Je vais entrer en jugement avec vous, puisque vous dites : Je n'ai point péché, » *Jerem. II, 35*. Comme s'il disait : Parce que tu te vantes d'être sans péché, pour ce seul motif, je vais te citer à mon jugement. N'est-ce pas une chose, en effet, qui mérite la punition, que des hommes couverts de toutes sortes de péchés, ne craignent rien, n'éprouvent aucun remords de leurs crimes, ne s'inquiètent point d'y trouver un remède, tandis que les saints qui s'abstiennent de l'ombre même du péché, vivent toujours dans l'affliction, toujours dans les larmes, cherchent toujours à se purifier davantage? Qui fut plus pur que la sainte Vierge? Elle offre cependant aujourd'hui deux oiseaux gémissants, emblèmes de la pénitence; l'un en holocauste, et l'autre en expiation du péché dont sa vie tout entière fut exempte.

Tels sont donc, mes frères, les deux exemples d'humilité qui nous sont donnés, l'un par Marie qui se purifie comme si elle eût contracté la souillure légale, l'autre par son divin Fils qui se laisse offrir et racheter par sa mère, comme un esclave. Ce sont-là les premières leçons du Sauveur, à son entrée dans la carrière; mais que n'a-t-il pas fait dans le cours de sa vie, et à ses derniers moments, pour nous former à l'humilité? Que de fois ne nous a-t-il pas recommandé cette vertu dans ses discours? Par combien d'exemples n'a-t-il pas pris soin de la graver dans nos cœurs? Quelles récompenses n'a-t-il pas proposées aux humbles? De quels châtimens n'a-t-il pas menacé les orgueilleux? Sa vie et sa doctrine, que sont-elles autre chose qu'une école d'humilité? Ah! c'est qu'il savait que l'humilité, comme dit un Père, est un levier

céleste qui soulève l'âme de l'abîme, et la dresse vers le ciel. Il faut ajouter en outre, que ce divin ami des hommes voulait les bien persuader, que l'humilité n'est pas seulement le chemin de la vertu, mais particulièrement celui de la paix intérieure et du repos de l'âme. Ces effets de l'humilité ont été fort heureusement exprimés par Eusèbe d'Emèse. « Là où est l'humilité, dit-il, là est le repos, la tranquillité et une entière sérénité. Comme elle est pacifique de sa nature, s'il survient quelque tribulation ou quelque tempête, elle ne rencontre point d'obstacle se dressant devant elle, et contre lequel elle se heurte avec violence. Si la vague vient fondre sur elle, elle baisse la tête, et la laisse passer. Elle adoucit toutes les épreuves et sait en triompher. Elle est semblable au flot qui vient expirer sans fracas sur des bords unis. Les montagnes reçoivent le choc et la violence des vents, tandis que les vallées sont à l'abri de leur fureur. Les voies des hommes superbes, au contraire, sont remplies d'écueils et d'affreux précipices, parce que là où règne l'orgueil, là se trouvent aussi et la méchanceté, et l'animosité, et la fatigue, et la tribulation, juste condamnation que Dieu inflige à l'orgueilleux avant le jour du jugement, afin que les cœurs pervers soient à eux-mêmes leur châtiment, et que les cœurs bons et justes trouvent en eux-mêmes leur consolation et leur récompense. »

Puisque j'ai commencé à parler de l'humilité, je dois en outre avertir ceux qui aspirent à cette vertu si excellente, de ne point poursuivre une humilité fautive et mensongère, mais la véritable humilité. Car, de même qu'il existe une vraie et une fautive justice, ainsi existe-t-il une vraie et fautive humilité. La fautive nous a été dépeinte en ces termes par saint Jérôme, dans l'une de ses épîtres : « Evitez l'humilité feinte, et cherchez la véritable, celle que Jésus-Christ a enseignée et dans laquelle l'orgueil n'entre point. Il en est beaucoup qui poursuivent l'ombre de cette vertu, mais il en est peu qui en cherchent la réalité. C'est chose facile, en effet, de porter un vêtement grossier, de saluer profondément le prochain, de lui baiser les mains et les genoux, d'affecter la douceur et l'humilité, en marchant la tête et les yeux baissés, de parler d'une voix faible et traînante, de pousser de

fréquents soupirs et de s'écrier à chaque parole, qu'on est un misérable et un pécheur ; mais qu'un mot vienne à blesser cet homme si humble en apparence, tout aussitôt vous le verrez froncer le sourcil, redresser la tête et changer soudain sa voix si douce en clameur furieuse. » Que peut-on ajouter à ce portrait de la fausse humilité ? Quant à la véritable, un admirable exemple cité par saint Jean Climaque nous en fera connaître et la pratique et la nature. Ce saint rapporte que, de son temps, un moine, nommé Isidore, reçut de son abbé l'ordre de demeurer pendant sept ans à la porte du monastère. Jean Climaque lui ayant un jour demandé, quels avaient été les exercices intérieurs de son âme pendant ce temps, Isidore répondit : Au commencement, je me représentais que j'avais été vendu pour mes péchés ; ce qui était cause que je sentais une grande amertume de cœur, et que je me faisais une extrême violence, lorsque je me prosternais aux pieds de tous les frères. Après cette première année, je le faisais sans en éprouver la moindre tristesse et la moindre peine, espérant que Dieu récompenserait ma patience. Et après que cette seconde année fut passée, je commençai à me regarder du fond du cœur comme indigne de demeurer dans le monastère, de jouir de la vue et de l'entretien des religieux, d'être admis à la participation des saints mystères, et de regarder en face qui que ce fût. C'est pourquoi, tenant mes yeux baissés vers la terre, et mon esprit encore plus rabaisé, je conjurais ceux qui entraient et sortaient, de prier pour moi. Tel est le récit de saint Jean Climaque. Voilà, mes frères, les dispositions, les sentiments et les pensées que doit se proposer quiconque veut être le disciple de l'Évangile, acquérir l'incomparable trésor de l'humilité, et imiter l'exemple que nous offrent aujourd'hui le Fils de Dieu et sa bienheureuse mère. Mais il est temps de détourner pour un moment nos regards de l'humilité de Marie, pour nous occuper de Siméon, qui a une grande part dans la fête de ce jour.

I.

« Et voici, dit l'Évangéliste, qu'il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui attendait la

consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. » L'Évangéliste a suivi dans l'éloge de ce saint personnage un ordre rigoureux. Il expose d'abord les causes de la dignité à laquelle il fut élevée, et ensuite cette dignité elle-même. En commençant par dire qu'il était juste et craignant Dieu, il nous donne la raison pour laquelle le Saint-Esprit l'avait choisi pour établir en lui sa demeure. Nous lisons en effet dans un autre endroit des saint Livres : « La justice et l'équité sont l'appui de votre trône, » *Ps. LXXXVIII, 15*, parce que là où règnent l'équité et la justice, là est la demeure de Dieu. Le Seigneur lui-même dit ailleurs : « Sur qui mon Esprit reposera-t-il, si ce n'est sur l'homme humble et doux et écoutant ma parole avec tremblement? » *Is. LXVI, 2*. C'est donc parce qu'il était juste et craignant Dieu, que le saint vieillard Siméon devint le temple du Seigneur. Il est à remarquer ici que le Prophète ne dit pas : l'homme qui écoute la parole de Dieu avec crainte, mais avec tremblement. Le tremblement dit quelque chose de plus que la crainte, puisque, sous son influence, ce n'est pas seulement l'âme, mais le corps lui-même qui, par des mouvements extérieurs, exprime l'effroi dont le cœur est saisi. Le Roi-Prophète demandait à Dieu cette crainte lorsqu'il disait : « Seigneur, transpercez mes chairs de votre crainte, » *Ps. cxviii, 120*, enfoncez ce trait, non-seulement dans mon âme, mais aussi dans mon corps, afin que ma chair, comme mon esprit, s'éloigne avec horreur du mal. De même que dans une violente contrition, les larmes qui l'expriment se répandent sur le corps, ainsi quand la crainte de Dieu est grande, elle agite le corps lui-même, et retient l'homme dans le devoir par la frayeur qu'elle lui inspire. Le Prophète nous appelle à ce degré de la crainte, lorsqu'il dit : Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui l'entendez avec tremblement. » *Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. Is. LXVI, 5*. Telles sont en effet la sainteté et la majesté des paroles de Dieu, que celui-là surtout les entend dignement, qui les écoute dans un tremblement qui l'agite tout entier. C'est ainsi que fit le saint roi Josias, qui, entendant les paroles de la loi du Seigneur, fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il déchira ses vêtements et s'empressa de consulter Dieu sur ce qu'il devait faire. Voilà la crainte

qui prépare une demeure à l'Esprit-Saint. Une fois entré dans l'âme du juste, ce divin Esprit y allume le feu de son amour, en même temps qu'il y augmente chaque jour la crainte, qui lui a donné accès dans cette âme. De sorte que, plus l'âme fait de progrès dans la charité, plus aussi elle devient craintive, évitant tout ce qui pourrait offenser le Saint-Esprit, avec d'autant plus de soin qu'elle l'aime davantage. Pénétré de cette crainte, le juste combat les imaginations impures, non-seulement pendant la veille, mais même pendant qu'il se livre au sommeil. Bien plus, si, pendant qu'il sommeille, il croit avoir consenti à quelque péché, il ne dort plus qu'en tremblant, et s'éveille en répandant des larmes qu'à peine il peut retenir, lors même qu'il s'aperçoit que ce ne sont-là que des songes et non point des fautes. Dans sa reconnaissance, il ne cesse de remercier Dieu de ce qu'il a essuyé ses larmes, « délivré son âme de la mort, et préservé ses pieds d'une chute, » *Ps. LV, 13*. Tels sont les effets de cette crainte salutaire.

De là, la principale différence qui existe entre les justes et les pécheurs. Ceux-ci, bien loin de trembler en entendant la parole de Dieu, ne sont jamais plus disposés à railler, que lorsqu'on s'efforce de les détourner de quelque mauvaise action, en leur citant les paroles de l'Évangile ou quelques passages de saint Paul. Tout cela, pensent-ils, s'adresse aux moines ou aux prêtres, mais non point à ceux qui vivent dans le monde. Aussi vous avez beau leur mettre sous les yeux les paroles de Jésus-Christ, ses menaces, ses promesses, ses bienfaits et ses mystères, dans le but de les faire changer de conduite; ces grands objets les laissent complètement insensibles. Mais remarquez, je vous prie, la folie de ces hommes. Qu'en ce moment même, quelqu'un, laissant de côté les lois divines et les raisons les plus solides, allègue une de ces vaines lois en usage dans le siècle, pour prouver que ce qu'on leur conseille, peut leur procurer de l'honneur et de la réputation, leur mériter la faveur des grands, leur valoir quelque avantage corporel, vous les verrez aussitôt courber la tête et présenter leurs mains enchaînées, sans qu'ils aient besoin d'aucune autre raison pour être persuadés. Voilà quels sont leurs

sentiments. Les justes, au contraire, méprisant les lois et les opinions du monde, écoutent les paroles de Dieu, et sont attentifs à ses lois dont ils font la règle de leur vie et de leur conduite. Cette loi de Dieu est pour eux ce que sont pour les navigateurs l'étoile voisine du pôle et la carte marine. Ils la regardent toujours, ils la consultent et se laissent guider par elle, comme autrefois les Israélites, dans le désert, suivaient la nuée et la colonne lumineuse qui les conduisaient. Ils ne se bornent point à une stricte obéissance à la loi divine, mais à l'obéissance ils joignent la crainte. Ils tremblent de transgresser cette loi, dans les choses même les plus légères, parce qu'ils comprennent avec quel respect, quelle soumission, quelle crainte et quelle religion les volontés divines doivent être reçues et observées; c'est pourquoi le Saint-Esprit habite en eux volontiers. Faut-il nous étonner qu'il se soit reposé si paisiblement dans le cœur de Siméon, qui était un homme juste et craignant Dieu?

On demandera, peut-être, de quelle manière cet Esprit céleste repose dans l'âme du juste, puisqu'il est partout et remplit l'univers de sa présence et de sa vertu? C'est sans doute, répondra-t-on, par les dons et les grâces qu'il répand dans une âme, pour l'orner, l'enrichir, et la rendre agréable à ses yeux. Il est vrai, mais nous voulons exprimer quelque chose de plus. Ce ne sont point seulement ses dons, mais lui-même qu'il communique à l'âme juste, car sans sa présence et sa conduite, tous ses dons seraient en péril. L'Esprit-Saint gouverne donc l'âme ornée de ses célestes dons, de peur qu'elle n'abuse de sa liberté naturelle, et qu'elle ne s'enorgueillisse des grâces qu'elle a reçues. Cette opinion est soutenue par les théologiens scolastiques. Il y a une différence, disent-ils, entre la communication de l'Esprit-Saint, et la communication de ses dons; les fidèles ne reçoivent pas seulement les dons du Saint-Esprit, mais ils reçoivent cet Esprit-Saint lui-même. Ainsi l'enseignant saint Athanase, *Epist. ad Serap.*, saint Ambroise, *de Spir. Sancto*, et saint Augustin, *de Trinitate*. Notre Seigneur Jésus-Christ a exprimé l'excellence de cette grâce, qui nous est conférée dans la justification, lorsqu'il a dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous

viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*, Joan. xiv, 23. Saint Paul tient le même langage, d'une manière plus explicite, dans sa première épître aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas, leur dit-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous? » I *Cor.* iii, 16. Le principal effet de la venue de ce divin Esprit dans une âme, est de la renouveler. C'est de lui que découlent les dons spirituels que possèdent les justes; c'est du moins à lui qu'ils se rapportent. L'Esprit-Saint, en effet, entre dans une âme avec ses dons; lui-même purifie et décore ses temples; il orne de ses grâces, comme de précieux joyaux, les âmes qu'il prend pour épouses, afin de trouver en elles une demeure convenable, et qui ne soit pas tout-à-fait indigne de lui.

L'Esprit-Saint qui habitait en Siméon, le favorisa d'un don bien précieux. A cet homme qui attendait avec anxiété la consolation d'Israël, à cet homme qui déplorait la perte de tant d'âmes, et qui, dévoré de la soif de leur salut, le demandait à Dieu le jour et la nuit, le Saint-Esprit promit qu'il ne quitterait point cette vie, avant de voir le Sauveur du monde revêtu d'une chair mortelle. O qu'elle est vraie cette parole du Prophète : « Un peu de bien vaut mieux au juste, que les grandes richesses des pécheurs, » *Ps.* xxxvi, 16. Quelles sont en effet les richesses, les délices et les joies du monde, qui puissent être comparées à la joie dont le cœur de Siméon est rempli? Réunissez tout ce que le monde peut donner; quand il vous offrirait à vous seul la possession de tous ses biens, que serait cette félicité auprès de celle du saint vieillard? Que serait-elle auprès de ce témoignage si manifeste de la bienveillance de Dieu? Chaque fois que Siméon pensait à ce bienfait, et il s'en occupait sans cesse, il fondait de tendresse pour son Sauveur, et se répandait tout entier en fontaines de larmes. Il est deux sortes de dons que les pères font à leurs enfants : ils leur fournissent les choses nécessaires à l'usage de la vie, et leur procurent ce qui peut leur causer quelque agrément et quelque joie. Ces deux sortes de présents, Dieu les prodigue à ses enfants d'adoption, en leur accordant, non-seulement la grâce et les ver-

tus qui conservent en eux la vie spirituelle, mais encore les ineffables délices qui en sont la consolation et le charme. Ces délices sont telles, que, comme le disent les théologiens, elles surpassent tous les plaisirs du monde, toutes les joies des sens et de l'intelligence. C'est avec un sentiment aussi vrai que profond de ce bonheur, que le Prophète a dit : « Un seul jour passé dans vos tabernacles, ô mon Dieu, vaut mieux que mille autres jours, » *Ps. LXXXIII, 41*. Toute la félicité du monde réunie, ne saurait, en effet, égaler la félicité d'un seul jour dont jouissent les justes.

Siméon averti par l'Esprit-Saint, vint donc en ce jour dans le temple. « Et comme le père et la mère de l'enfant Jésus l'y portaient, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, » le saint vieillard, non content d'avoir vu et adoré le divin enfant, « le prit entre ses bras. » Avec quel amour il le fit, avec quelle dévotion, quel respect, quelles larmes, quelle joie et quels transports ! Celui là seul pourrait le dire, qui habitait dans son cœur et lui inspirait ces admirables sentiments. Autant de magnificences et de mystères qui lui étaient révélés par le Saint-Esprit, autant de mouvements de joie et de tendresse qui excitaient son âme, l'enflammaient et la ravissaient. Il voyait donc de ses yeux Celui qu'il avait attendu pendant tant de siècles. Vous êtes enfin venu, disait-il, ô le désiré de toutes les nations, vous êtes venu, ô vous la rédemption des captifs, la vie de ceux qui sont morts, le pardon des péchés, le salut et la joie de tous les siècles. Je vous rends grâces, Seigneur ; je vous rends grâces, de ce que vous avez daigné, ô Soleil levant, nous visiter d'en haut. Vous avez accompli votre parole, Seigneur ; vous avez réalisé votre promesse. Comme nos pères nous l'avaient appris, ainsi voyons-nous qu'il a été fait. Combien de rois et de prophètes ont désiré vous voir, et ne vous ont point vu ! Pour moi, il m'est donné de jouir de ce bonheur. Je vous rends donc, Seigneur, pour cet inénarrable bienfait, d'immortelles actions de grâces, d'aussi grandes actions de grâces, que mon cœur en peut contenir. Maintenant je sortirai de cette vie, content et joyeux, parce que mes yeux ont vu votre face, et que je vous laisse après moi, demeurant parmi les hommes. « Mon âme était tombée en défaillance dans l'attente

de votre secours salutaire, ô Seigneur; mes yeux s'étaient affaiblis à force d'être attentifs à votre parole, vous disant sans cesse : Quand me consolerez-vous? J'étais devenu semblable à l'outre exposée à la gelée, » *Ps. cxviii, 81*; mon corps était glacé, mon cœur était aride, mon âme était desséchée, et je languissais tout entier dans mon désir; mais parce que j'ai espéré dans la parole que vous m'avez donnée, en me promettant que je ne mourrais point avant d'avoir vu votre Christ, je vois maintenant ce que j'ai espéré, je tiens ce que j'ai désiré, j'embrasse ce que j'ai souhaité si ardemment. « Et maintenant, vous laisserez aller en paix votre serviteur. » Je ne crains plus de descendre dans l'abîme, parce que mes yeux ont vu le Sauveur qui va m'en délivrer par ses mérites. Heureux messager, j'irai trouver les âmes des justes, et je leur annoncerai la nouvelle la plus consolante; je leur dirai qu'il est enfin arrivé ce jour si désiré, où elles vont quitter leurs tristes demeures, pour passer dans le royaume de la lumière et de la félicité.

« Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller en paix votre serviteur. » Je ne puis détacher ma pensée du commencement de ce cantique. « Maintenant, dit le saint vieillard, vous laisserez aller en paix votre serviteur. » Jusqu'à ce jour j'étais retenu, comme un captif, dans la prison de mon corps, j'étais accablé du poids de ma mortalité, mais je supportais volontiers cette condition si pénible, dans l'espoir de vous voir de mes yeux, avant que de mourir, vous l'unique objet auquel tous mes vœux et mes désirs étaient suspendus. Je me réjouissais de ce que ma mort et le terme de mon exil étaient différés, pour que je fusse voir la vie qui ne finit point, la lumière qui ne s'éteint pas, la droite voie qui n'égare jamais, ce secours salutaire, en un mot, qui rappelle à la vie les âmes sujettes à la mort, et qui rend à la patrie les enfants exilés d'Adam. Maintenant que j'ai contemplé la vie, que mes yeux ont vu la face corporelle de mon Seigneur, que j'ai imprimé sur ses mains et ses pieds les baisers les plus doux, et qu'au milieu de ce temple, j'ai reçu cette céleste miséricorde si longtemps attendue, pourquoi voudrais-je demeurer davantage en cette vie? Pourquoi craindrais-je de mourir? Il ne me reste

désormais plus rien à désirer, sinon de jouir éternellement dans le ciel, de la vue de Celui que je contemple et que j'adore maintenant sur la terre.

II.

Voilà, mes frères, quelle a été la mort de ce bienheureux vieillard. Il vit, avant de mourir, le Christ du Seigneur, son Sauveur et celui de tous les hommes, et après avoir reçu ce gage si précieux de son salut, il termina sa carrière. Quoi de plus doux, quoi de plus heureux que cette mort? Telle est la mort des justes; mais combien est différente celle des méchants! Il est dit de l'une : « C'est une chose précieuse devant les yeux du Seigneur, que la mort de ses saints. » *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*, Ps. cxv, 45, parce qu'elle leur ouvre l'entrée de l'éternelle vie; mais il est écrit de l'autre : « La mort des pécheurs est très-funeste, » *Mors peccatorum pessima*, Ps. xxxiii, 22, parce qu'elle est pour eux la porte de la mort éternelle. Cicéron exprime ainsi la différence qui existe entre la mort des jeunes gens et celle des vieillards : « Un jeune homme qui meurt, dit-il, c'est comme une flamme dont on étouffe la violence à force d'eau; un vieillard, au contraire, c'est comme un feu qui se consume et s'éteint de lui-même, et sans qu'on emploie aucun moyen violent. De même qu'il faut détacher avec effort de l'arbre, les fruits encore verts, tandis que, s'ils sont parfaitement mûrs, ils tombent d'eux-mêmes, ainsi la vie chez les jeunes gens est enlevée par la force, et chez les vieillards, elle cède à la maturité. » Cette différence me paraît convenir admirablement à la mort des justes et des pécheurs. Les méchants, en effet, se raidissent et luttent contre la mort, parce qu'ils aiment d'un ardent amour cette vie dans laquelle ils ont placé toutes leurs espérances et toutes leurs richesses, et ils ne s'acheminent qu'avec douleur vers celle dans laquelle leur conscience elle-même leur dit qu'ils n'ont rien placé. Ils sont en proie à une grande affliction, à cause de ce qu'ils quittent, mais ils sont bien plus cruellement tourmentés par l'appréhension de ce qui leur est préparé. Les justes, au contraire, à l'exemple du saint vieillard Siméon, quittent cette vie

avec un esprit calme et tranquille. Ils meurent en paix, parce qu'ils ont vécu dans la paix et la justice. On lit en effet dans le prophète Isaïe : « Que la paix vienne ; qu'il se repose dans son lit, celui qui a marché dans un cœur droit, » *Is. LVII, 2*. Tous ceux donc qui ont marché dans cette droiture de cœur, et qui ont suivi les sentiers de la justice, où arriveront-ils enfin, si ce n'est au repos de la céleste patrie ? Voici ce qui fut dit à saint Jean, avec ordre de l'écrire, pour le transmettre à la mémoire de la postérité. « J'entendis du haut du ciel, dit-il, une voix qui me disait : Eris : Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. » Et pourquoi ? « Parce que, dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. » *Apoc. XIV, 13*. Dès maintenant, dit-il. Depuis que l'agneau, qui a les clefs de la vie et de la mort, a ouvert par son sang les portes du ciel jusqu'alors fermées, il n'est plus du tout nécessaire que les âmes des justes attendent leur délivrance dans les limbes, pendant mille ou deux mille ans ; mais tout aussitôt après leur mort, ceux qui ont vécu avec foi et piété, et qui n'ont rien que le feu doive purifier, sont transférés dans les régions bienheureuses où ils se reposeront pleinement de leurs travaux. Et pourquoi jouissent-ils d'un si profond repos ? C'est qu'ils recueillent là les fruits de leurs travaux ; là ils moissonnent dans la joie ce qu'ils ont semé dans les larmes. Aussi se réjouiront-ils devant Dieu, comme on se réjouit pendant la moisson, et comme les victorieux se réjouissent, lorsqu'ils ont pillé l'ennemi, et qu'ils se partagent ses dépouilles. « Leurs œuvres, ajoute saint Jean, les suivent. » Les œuvres sont, en effet, comme des compagnons inséparables, qui forment pour l'homme une société éternelle et indissoluble.

Il était d'usage chez les Romains, que les généraux qui s'étaient signalés dans la guerre par leur courage et leur intrépidité, et avaient ajouté à l'empire de nouvelles provinces par eux conquises, entrassent dans Rome, entourés de la foule des prisonniers qu'ils avaient faits, et des glorieux trophées qui devaient rappeler leurs exploits et leur bravoure. C'est ainsi que tous les justes, au sortir de cette vie, font leur entrée dans la céleste Jérusalem, rapportant avec eux les monuments les plus

éclatants de leurs vertus et de leurs exploits. Les œuvres de miséricorde qu'ils ont accomplies, les précèdent. Les jeûnes, par lesquels ils ont dompté les mouvements d'une chair rebelle, les meurtrissures et les coups qu'ils ont infligés à leurs corps, les voyages qu'ils ont faits dans des vues de piété, les âmes qu'ils ont gagnées à Jésus-Christ par leurs leçons et leurs exemples, les injures et les outrages qu'ils ont soufferts pour lui, l'humilité, la charité, la douceur, la patience, l'obéissance, et les autres vertus par lesquelles ils se sont particulièrement distingués, leur servent de cortége. Il n'est point jusqu'au verre d'eau froide donné au pauvre pour Dieu, qui ne les suive. Le travail de la vertu est passé; mais l'honneur, le mérite et la gloire ne passeront jamais. Au lieu des captifs que les généraux romains conduisaient avec eux, les justes apportent la gloire qu'ils ont acquise par leur triomphe sur le monde, le démon, et la chair dont les satellites sont la fornication, l'impudicité, la colère, les rixes, les querelles, les rivalités, les haines et d'autres semblables désordres, qu'ils ont vaincus avec un indomptable courage. Combien en ce moment ils estiment heureux ces travaux qui leur ont procuré tant d'honneur et de gloire, pour toute l'éternité!

Les œuvres des impies les suivront aussi. Elles s'attacheront à eux par des liens indissolubles, et leur feront escorte jusqu'au tribunal du souverain Juge, non comme des compagnons et des défenseurs, mais comme des témoins et des accusateurs. Quelle escorte que celle où seront rassemblés tant de crimes! Combien effroyable surtout pour ceux qui ont consumé toute leur vie dans l'iniquité! Compte, si tu le peux, ô pécheur, tous ces regards de concupiscence, compte ces larcins, ces mensonges, ces haines, ces parjures, ces débauches, ces désirs de vengeance, ces médisances, ces propos obscènes, ces plaisanteries grossières, ces paroles impudiques, vaines et scandaleuses, et tu en trouveras le nombre plus grand que celui des sables de la mer. Insensé, considère, je t'en prie, au milieu de quel affreux cortége tu t'avanceras vers ce Juge à qui rien ne peut échapper, et qui ne peut laisser rien d'impuni. Compte encore toutes ces détractions par lesquelles tu as déchiré la réputation d'autrui, chaque fois

que. te trouvant dans quelque société, les mœurs, la vie et la conduite des autres t'ont fourni la principale matière de tes discours; chaque fois que tu as attaqué la pudeur des vierges, la réputation des veuves, la fidélité des époux et l'honneur des prêtres; chaque fois que tu as donné comme certains et indubitable, ce qui jusqu'alors était resté enveloppé de vagues et obscurs soupçons, et que tu as répandu et divulgué des choses secrètes et cachées. Que feras-tu donc à ce moment du dernier combat? De quel côté te tourneras-tu, quel conseil prendras-tu, lorsque tu paraîtras devant ton juge, escorté de tant de crimes? Mais, diras-tu peut-être, la confession sacramentelle est le remède à tous les péchés. Quoi donc? Penses-tu qu'il te suffise de te confesser, si tu ne ré pares le tort et les blessures que tu as faits à la réputation d'autrui? Cette réparation est tellement nécessaire, que tu es tenu de restituer au prochain sa réputation blessée par toi, quand bien même la faute que tu lui as imputée serait vraie. Pour cette raison, il se rencontre plus de danger dans le seul crime de la détraction, que dans d'autres fautes plus graves. En effet, si je me rends coupable d'injures et de blasphèmes envers Dieu, le repentir et la confession de mon péché suffiront pour m'en obtenir le pardon; mais si j'ai lésé le prochain, ni la confession, ni le repentir ne pourront me servir, à moins que je ne répare le dommage que je lui ai causé. Aussi je vois bien plus de péril dans le préjudice fait à la réputation d'autrui que dans le tort qu'on peut lui faire dans ses autres biens. Les avares, du moins au moment de la mort, restituent l'argent qu'ils ont injustement acquis; mais tous les jours nous voyons déchirer la réputation du prochain, et nous ne voyons pas qu'on pense à lui faire réparation. Comment donc, pécheur, paraîtras-tu devant ce tribunal si rigoureux, la conscience chargée et de ces crimes et de bien d'autres dont le nombre est presque infini? Car elle est vraie la parole de l'Apôtre : « Chacun portera son fardeau, » *Unusquisque onus suum portabit.* Galat. vi, 5. Autant de péchés commis, autant de fardeaux que tu auras à porter. Voici à ce sujet un fait que je tiens de source certaine. Deux serviteurs voyageaient ensemble. L'un des deux portait l'argent de son

maître; il fut tué par son compagnon qui s'empara de l'argent. On se saisit bientôt de ce dernier qui fut condamné par le juge à être pendu, en châtiment de son crime. Quelques jours après son exécution, il apparut à une âme pieuse qui était en prières. Il avait un visage horrible, était entouré de globes de feu, et portait sur ses épaules le compagnon qu'il avait assassiné. Son crime était le fardeau que ce malheureux était condamné à porter pendant toute l'éternité. Quel sera donc le fardeau dans lequel viendront s'entasser, comme autant d'autres fardeaux, les crimes de ces hommes qui, durant toute leur vie, sans la moindre crainte de Dieu, ont donné libre carrière à toutes leurs passions? Mais on me dira : le larron pénitent allait mourir sur sa croix, lorsqu'il mérita d'entendre cette parole : Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis. Il est vrai, mais nous ne lisons point que cela soit arrivé à un autre qu'à lui. D'où saint Augustin conclut qu'il faut peu compter sur un bonheur qui a été si rare. Ce qui est ordinaire, c'est que la mort réponde à la vie, et qu'elle soit telle que la vie qui l'a précédée. Il en est peu qui jouissent de ce bonheur que le devin Balaam désirait, et qu'il exprimait ainsi : « Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur, » *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia*. Num. xxiii, 10. Vivre très-mal, et avoir une mort heureuse, tel est le désir de l'avare et de l'impie; tel est le désir de tous ceux qui veulent que leur mort ressemble à celle de Siméon, et leur vie à celle de Judas. Ce désir, bon nombre de fidèles l'expriment, moins à la vérité par leurs paroles que par leur conduite, mais il est extrêmement rare qu'il se réalise. Quelle folie n'est-ce pas, que tous se promettent un bonheur qui n'a été accordé qu'à un seul? Quelle démence de fonder sur un seul exemple l'espérance de son salut, lorsqu'il en est tant qui se perdent! Si, au moment où l'on a découvert aux extrémités de l'Océan un grand nombre d'îles abondantes en richesses, on en eût trouvé quelque une non moins riche que les autres, mais où tous ceux qui y auraient abordé, un ou deux hommes exceptés, eussent succombé aux maladies produites par l'inclémence de l'air et du ciel, quel est l'homme, si avide de

richesses qu'on le suppose, qui voudrait se rendre dans cette île, espérant échapper au sort commun ? L'exemple de tant de victimes ne le toucherait-il pas plus qu'une ou deux heureuses exceptions ? Pourquoi donc les hommes, qui redoutent et évitent avec tant de soin la mort du corps, laquelle ne doit durer qu'un temps, ne redoutent-ils pas également la mort éternelle et du corps et de l'âme, et les supplices de l'éternité ?

Laissez-moi, mes frères, vous adresser une prière, en terminant cette instruction. Je vous conjure et vous supplie, au nom de votre salut, de réfléchir sérieusement à ce que je vais vous dire. Tous tant que nous sommes ici en ce moment, nous aurons très-probablement quitté cette vie et paru devant le tribunal du souverain Juge avant qu'il se soit écoulé quarante ans. Quand Dieu tira son peuple de l'Égypte, ils étaient six cent mille, sans compter les femmes et les enfants qui pouvaient former à peu près le même nombre. Ils moururent tous cependant dans l'espace de quarante ans, à l'exception de Caleb et de Josué. Quoi d'étonnant si nous, qui avons déjà vécu jusqu'à ce jour, et qui sommes si peu nombreux en comparaison des Israélites, nous quittons ce monde avant quarante ans ? Or, lorsque nous serons arrivés à cette dernière heure, lorsque l'image de la mort sera déjà devant nos yeux, que les choses à venir, c'est-à-dire la mort, le jugement et sa sentence irrévocable, le supplice ou la gloire, commenceront à devenir le présent pour nous, il n'est personne, quelque pervers qu'il soit, qui, en ce moment, n'aime mieux avoir obéi aux lois de Dieu, que d'avoir possédé l'empire de tout l'univers. A quoi pourrait me servir, en effet, cet empire qu'il me faudrait abandonner, si je me trouvais en face d'un juge sévère et irrité qui peut me précipiter dans le feu éternel ? Non, il n'est personne qui en ce moment ne voudrait avoir souffert tous les supplices du monde, plutôt que d'avoir commis un seul péché mortel contre celui dont la grâce et la faveur seront alors d'autant plus nécessaires, que c'est de lui que dépendent et le salut éternel et l'éternelle vie. Donc, mes frères, puisqu'il en doit être ainsi, puisqu'à ce moment suprême, la douleur des péchés que nous aurons commis doit être pour nous une source de tourments si cruels,

que me reste-t-il à faire, sinon de vous prier et de vous conjurer de commencer à être maintenant tels que vous désirerez ardemment avoir été, quand viendra votre dernière heure? Que peut-on vous demander de plus juste, de plus utile ou de plus prudent? Quel dessein plus salutaire et plus avantageux pouvez-vous former, que de vouloir être maintenant ce que vous souhaiterez si vivement un jour avoir été? Voilà le moyen d'arriver à la félicité du bienheureux Siméon, et de pouvoir un jour considérer la mort, non-seulement sans effroi, mais avec un regard joyeux, en vous écriant avec le saint vieillard : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur. » Ainsi, finissant votre vie dans la paix, vous mériterez, avec la grâce de Dieu, de parvenir à cette heureuse vision de la paix qui ne doit jamais finir. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA PURIFICATION.

1° COURT EXPOSÉ DE L'ÉVANGILE. — 2° EXPLICATION PLUS DÉVELOPPÉE DE LA LOI CONCERNANT L'OFFRANDE DES PREMIERS-NÉS.

Sanctifica mihi omne primogenitum, tam de hominibus quam de jumentis mea sunt enim omnia.

Consacrez-moi tous les premiers-nés, tant des hommes que des bêtes; car toutes choses sont à moi, *Exod. XIII, 2.*

Parmi tous les bienfaits de Dieu, mes très-chers frères, le mystère de notre rédemption et de notre salut tient le premier rang. Aussi devons-nous rendre à tout ce qui s'y rapporte un culte spécial de dévotion et de reconnaissance. Nous célébrons aujourd'hui les prémices de notre salut, puisque c'est en ce jour que le Fils unique de Dieu, qui devait purifier le monde par son sacrifice et son oblation, est offert à Dieu son père, et racheté lui-même. Il est racheté moyennant cinq sicles, lui qui doit un jour racheter le monde par les cinq plaies de son corps sacré. C'est là

comme le prélude de notre rédemption et comme le sacrifice du matin. La loi avait institué, en effet, deux sacrifices qui devaient être offerts, l'un le matin, l'autre le soir. Ces deux sacrifices, notre Sauveur les a offerts pour nous. Aujourd'hui il offre dans sa présentation le sacrifice du matin; plus tard, dans sa passion, il offrira le sacrifice du soir. Mais nous célébrons en ce jour, avec l'oblation du fils, la purification de sa mère. Bien qu'il n'y eût rien en Marie qui dût être purifiée, elle voulut cependant se soumettre à la loi, afin que, comme son fils innocent avait pris dans la circoncision l'apparence du pécheur, elle, la plus pure de toutes les mères, se montrât semblable aux femmes réputées impures, en ne dédaignant pas d'accomplir la loi de la purification. Nous trouvons deux raisons principales de sa conduite, sans parler de son humilité. L'une est que, voulant offrir à Dieu son premier-né, c'est-à-dire l'oblation la plus pure, Marie voulut aussi que l'hommage de son humilité sanctifiât son offrande, afin que Dieu la trouvât d'autant plus agréable, qu'elle était présentée par un cœur plus pur et plus humble. C'est là surtout, en effet, ce que Dieu cherche dans nos présents. Saint Grégoire dit à ce sujet : une offrande ne saurait apaiser la colère du juge, à moins que la pureté du cœur qui la présente, ne la lui rende agréable. Ce n'étaient point par eux-mêmes que les présents d'Abel plurent au Seigneur. De là cette parole de la sainte Ecriture . « Le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents, » *Gen. iv, 4*. Par conséquent, mes frères, notre premier soin doit être de garder avec la plus grande exactitude la pureté du cœur, afin que toutes nos œuvres soient agréables à l'auteur de la pureté, qui n'agrée et n'apprécie que ce qui lui est offert par une conscience pure. Telle est la première raison pour laquelle la sainte Vierge se soumet à la loi de la purification, qui, comme nous l'avons dit, ne la concernait point. Le second motif fut la crainte de donner aux autres quelque occasion de scandale, en s'affranchissant de la loi commune. Cette crainte a toujours été pour les saints une grande préoccupation, ainsi que saint Paul nous l'enseigne fort au long dans son épître aux Romains et dans sa première épître aux Corinthiens : « Tout m'est permis, dit-il, mais tout n'est pas avantageux. »

I Cor. vi, 12, x, 22. « Tout m'est permis, mais tout n'édifie pas, » I Cor. x, 23. Et il agissait conformément à ses paroles, comme lui-même nous l'assure, lorsqu'il dit : « Tant que j'ai été parmi vous, j'y ai toujours été dans un état de crainte et de tremblement, » I Cor. ii, 3, ce qui veut dire, selon l'interprétation de Théophylacte : j'ai toujours été très-attentif à ne scandaliser personne. Les saints font beaucoup de choses auxquelles ils ne sont pas obligés, et ils en omettent beaucoup d'autres qu'ils pourraient faire, dans la crainte qu'en usant de cette liberté, ils ne soient un sujet d'offense pour leurs frères encore faibles. C'est ce que la très-sainte Vierge a fait en ce jour. Elle était plus pure que les astres, et cependant elle voulut se purifier comme les autres mères, afin de ne donner à personne l'occasion de blâmer sa conduite. Il ne suffit, pas, en effet, de ménager la faiblesse d'autrui, mais nous devons nous occuper aussi de notre propre avantage. Le sage veut que chacun ait soin de se procurer une bonne réputation, et il dit que « la bonne réputation vaut mieux que les plus riches trésors et les parfums les plus précieux, » *Eccle. vii, 2, Eccli. xli, 15*. C'est pourquoi l'Apôtre recommande à Timothée non-seulement d'être chaste, mais de se montrer irréprochable, afin de s'abstenir ainsi et de tout péché et de toute apparence du péché, de manière à ne point fournir aux médisants l'occasion de semer sur son compte quelque bruit désavantageux. Car l'intégrité de la réputation n'est pas moins entamée par un faux bruit que par une imputation vraie, puisque cette intégrité ne consiste pas tant dans la réalité, que dans l'opinion des hommes. Il est à remarquer ici que généralement les choses sont ou nuisibles ou salutaires, selon qu'elles sont véritablement ce qu'on les dit être ; quant à celles qui manquent de réalité, elles n'ont point d'effet, puisqu'elles ne sont rien. Mais pour la réputation, ce qui est faux lui est aussi préjudiciable que ce qui est vrai, et la vie d'une femme ne court pas moins de dangers, quand son mari la juge faussement coupable d'adultère, que si elle avait réellement commis le crime. Combien d'épouses innocentes, en effet, ont péri victimes de la haine de leurs époux, et ont subi des châtimens qu'elles ne méritaient pas ! Aussi toutes les lois obligent-elles

autant et plus rigoureusement même ceux qui ont déchiré la réputation d'autrui par de fausses imputations, que ceux qui l'ont attaquée par des imputations véritables, à réparer le tort qu'ils ont fait; elles ont compris qu'en cette matière le mensonge était aussi funeste que la vérité. D'où il est facile à l'homme sage de conclure qu'il doit éviter avec le plus grand soin, non-seulement tout ce qui est mal, mais même tout ce qui a l'apparence du mal. C'est ce que nous apprend aujourd'hui, pour n'en point citer d'autres, l'exemple de la très-sainte Vierge, qui, pour ne pas donner matière au blâme et à la critique, se soumet à la loi de la purification.

I.

Marie entrant dans le temple y rencontra le vieillard Siméon dont l'Évangéliste nous fait le portrait en ces termes : « C'était un homme juste et craignant Dieu, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. » Le Seigneur l'avait conservé jusqu'à ce jour, pour qu'il pût, avant de quitter cette vie, voir de ses yeux, toucher de ses mains, serrer dans ses bras, réchauffer de ses embrassements dans les tendres effusions de son amour, la vie du monde, le salut des siècles, la lumière qui devait éclairer les nations, et le gage de notre rédemption. « Lors donc que le père et la mère de l'enfant Jésus le portaient dans le temple, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, Siméon le prit entre ses bras, et bénit Dieu, en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole. » Jusqu'à ce jour, semble-t-il dire, j'ai vécu dans le chagrin et la tristesse, attendant avec anxiété et inquiétude le salut du monde. Tous les crimes des hommes déchiraient mon âme, et les outrages de ceux qui vous insultaient, retombaient sur moi. Je traînais ma vie dans le deuil et l'amertume, car le zèle de votre maison et de votre gloire dévorait mon cœur. Au milieu de ces épaisses ténèbres, il ne me restait qu'une seule espérance, qu'une seule consolation à laquelle mon âme était attachée tout entière, et qui soutenait mon corps penché vers la tombe : c'était de voir, avant mon dernier jour,

votre divin Fils, le Sauveur du monde et l'unique remède à tant de maux. Vous avez accompli votre parole, Seigneur; vous avez consolé votre serviteur, et, par le bienfait de votre présence, vous avez changé en joie mes larmes et ma tristesse. Maintenant que j'ai joui de ce bonheur pour lequel je restais en cette vie, pourquoi voudrais-je demeurer plus longtemps sur la terre? Délivrez donc mon âme de sa prison, et laissez aller en paix votre serviteur. Faut-il s'étonner, chrétiens, que la vie et tout ce qu'elle renferme, n'offrît plus au saint vieillard que dégoût et qu'ennuis, après qu'il avait vu et embrassé Celui qui est la source même de la vie? Lorsqu'on a fixé pendant quelque temps la splendeur [du soleil, et qu'on rentre dans l'intérieur de sa maison, on trouve tous les objets tellement obscurs, qu'on n'en peut distinguer aucun, tant les yeux sont éblouis de l'éclatante lumière qui les a frappés. Ne soyons donc point surpris que Siméon, après avoir vu le soleil de justice, ne voulût plus rien voir, et demandât à mourir en paix. Zacharie, le père de Jean-Baptiste devint muet, en entendant l'ange qui lui révélait tant de sublimes mystères. Quoique ce silence fût la punition de son incrédulité, il ne manque point cependant de mystère, comme le remarque saint Pierre Chrysologue. Zacharie, dit-il, ne parle point de choses d'une importance minime, lorsqu'il en voit de si grandes; il perd la voix, en entendant la voix de Dieu. Mais ce n'était plus seulement pour l'avenir que ces mêmes mystères étaient annoncés à Siméon; il les voyait de ses yeux. Comment donc aurait-il voulu supporter plus longtemps cette vie mortelle, après avoir joui de la gloire d'une aussi grande félicité?

Oui, elle fut vive et profonde la joie qu'éprouva en ce jour le saint vieillard dont tous les vœux et tous les désirs étaient remplis. « Le désir qui est satisfait, dit Salomon, réjouit l'âme, » *Prov. xiii, 19*, et « le désir qui s'accomplit, est un arbre de vie, » *ibid. xiii, 12*. Quelle qu'ait été cependant la joie de Siméon, Marie en ressentit une beaucoup plus grande, en voyant de saints personnages éclairés par une révélation divine, reconnaître et publier la gloire de son Fils bien-aimé. Alors se renouvelèrent dans son âme ces tressaillements d'ineffable joie que lui avaient causés

l'incarnation du Verbe divin, et la gloire de son incomparable maternité. Saint Augustin s'écrie dans l'étonnement que lui inspire la considération de ce mystère : « Qui pourrait, O heureuse Mère, nous dire quelles étaient vos pensées, lorsque, parmi les soins que vous donniez à Jésus, vous voyiez en même temps en lui un tout petit enfant auquel vous aviez donné naissance, et le Dieu infini ; d'un côté, un être faible, créé, ayant besoin de nourriture, et de l'autre, le Dieu fort, le créateur qui nourrit toute la nature ; d'un côté, un enfant muet, et de l'autre celui qui instruit les anges. Qui pourrait, dis-je, nous révéler les secrets de votre cœur, et nous dire comment, lorsque vous teniez entre vos mains le Fils de Dieu, vous pouviez tout à la fois l'adorer comme votre souverain maître, et le baiser comme votre petit enfant ? Qui ne serait surpris à la vue d'un tel prodige ? qui ne resterait en quelque sorte sans parole ? Une vierge enfante son créateur ; elle nourrit celui qui nourrit tous les êtres, elle porte au temple celui qui gouverne tout l'univers. O admirable spectacle devant lequel et la nature humaine, et la nature angélique elle-même demeurent saisies d'étonnement ! » Mais suivons notre évangile.

En ce moment survint la prophétesse Anne, que l'Esprit-Saint avait instruite de ce mystère. Elle se joignit à la très-sainte Vierge, et Siméon, Anne et Marie portant son premier-né s'avancèrent depuis l'entrée du temple jusqu'à l'autel, pour offrir cette précieuse victime à Dieu son Père. L'Eglise, en la solennité de ce jour, figure cette procession dans tout l'univers chrétien. Elle met entre les mains des fidèles des cierges allumés, symbole de sa foi au mystère du Verbe incarné. Un cierge se compose en effet de trois choses : de la cire, du lin, et de la flamme, qui représentent les trois substances que nous confessons être unies dans la personne de Jésus-Christ. La cire nous figure la chair du Sauveur, le lin qui se trouve dans la cire, son âme, et la lumière, la gloire de sa divinité unie à son corps et à son âme. C'est pour cette raison qu'aux approches de la mort, on nous met entre les mains un cierge allumé, afin que dans le moment où notre langue ne peut plus professer notre foi en Jésus-Christ, ce cierge supplée à son impuissance. En outre, ce cierge que nous tenons dans nos

mains, signifie que notre foi ne doit pas seulement luire dans notre esprit, par la croyance aux vérités de la religion, mais qu'elle doit aussi briller dans nos mains, par nos œuvres. Aussi notre Seigneur ordonne-t-il, dans l'Évangile, aux serviteurs de Dieu, de se ceindre les reins et de porter dans leurs mains des lampes ardentes. Le bienheureux Siméon ne se contenta pas, en effet, d'offrir au Sauveur l'hommage de sa foi; il le prit entre ses bras, pour nous faire entendre que la foi, qui est dans l'intelligence, doit passer dans les œuvres, de sorte que nous réglions notre vie sur ses enseignements. Autrement, en vain aurons-nous foi aux prescriptions du médecin qui prend soin de séparer ce qui est nuisible de ce qui est salutaire, si nous ne nous abstenons pas de ce qui peut nous nuire, et si nous n'usons pas de ce qui doit nous sauver. Que personne donc ne se rassure uniquement parce qu'il a la foi, s'il n'y joint l'obéissance de la foi, c'est-à-dire les œuvres que la foi recommande de pratiquer. A cette condition « nous conserverons le mystère de la foi dans une conscience pure, » *I Tim.* III, 9; c'est-à-dire, que cette foi sera en même temps, et dans notre intelligence, par l'adhésion de notre esprit à ses enseignements, et dans notre bouche, par la profession des vérités qu'elle nous révèle, et dans notre conscience par la pureté de notre vie et la sainteté de nos œuvres. « Que servira-t-il à quelqu'un, demande saint Jacques, de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver? Comme le corps est mort, lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi est morte, lorsqu'elle est sans les œuvres. Vous croyez au Fils de Dieu; vous faites bien. Mais les démons font quelque chose de plus que vous; car non-seulement ils croient aussi, mais ils tremblent, » *Jac.* II, 19, tandis que ce n'est pas assez pour vous de ne pas craindre Dieu; vous le méprisez. Si donc les démons, malgré leur foi et leur crainte, ne cessent point pour cela d'être des démons, que penser de celui qui méprise la majesté divine? Mais il est temps de revenir à l'offrande de la très-sainte Vierge.

Accompagnée de ce pieux et solennel cortège, Marie s'avance vers l'autel. Là, elle offre à Dieu le Père son premier-né qui est aussi celui du Père éternel, et, par conséquent extrêmement cher

à tous deux, et en même temps elle le rachète. Elle l'offre, pour qu'il soit à son Père, et elle le rachète, pour qu'il soit à nous. Par l'oblation, en effet, il appartient à son Père, et par le rachat, il nous appartient, et il est si bien à nous que saint Bernard s'écrie : « Seigneur Jésus, vous êtes tout entier mon Dieu, vous êtes tout entier à moi ; vous vous êtes tellement dépensé pour mon usage, que vous ne m'avez rien emprunté que vous n'avez fait servir à mon salut. » C'est ce que le Prophète veut nous faire entendre, lorsqu'il dit : « Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné. » *Is. ix, 6. Parvulus natus est nobis, et Filius datus est nobis.* L'ange dit de même aux bergers : « Je vous annonce une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, » *Luc. ii, 10, 11.* Ainsi partout ces expressions : à nous, à vous, parce que ce Jésus qui est offert, est tout entier à nous, puisqu'il nous est donné par son Père, et qu'il est racheté par sa mère pour nous. « Dieu le Père a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, » *Joan. iii, 16,* et la mère de Jésus nous a tellement aimés, qu'elle l'a racheté en ce jour pour notre salut commun. Voilà, mes frères, ce premier-né, dont tous les premiers-nés des enfants d'Israël n'étaient que la figure ; voilà celui sur qui seul le Père céleste fixait ses regards, lorsqu'il exigeait que son peuple lui offrît ses premiers-nés, celui qui seul était l'objet de ses désirs, que seul il avait pour agréable, et en vue duquel il agréait tout ce qu'on faisait pour lui plaire. Lui-même n'a-t-il pas dit de Jésus : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection ? » *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui,* *Matth. xvii, 5.* Et comme ce seul objet était extrêmement agréable à Dieu, il exigeait rigoureusement l'offrande de tous les autres premiers-nés, parce que parmi eux devait se trouver celui-là seul qu'il désirait lui être offert. C'est ainsi qu'Hérode, poussé par sa haine contre Jésus-Christ, fit tuer tous les enfants de Bethléem, afin d'atteindre dans ce massacre celui-là seul qu'il poursuivait de sa fureur. De même, au contraire, Dieu le Père, à cause de son amour infini pour Jésus-Christ, avait voulu que tous les autres premiers-nés lui fussent offerts, afin que celui-là seul qui lui était souverainement

agréable, lui fût offert parmi les autres. Recevez, donc de moi, mes frères, ce salutaire conseil. Si vous désirez que vos personnes et vos prières soient agréables à Dieu, chaque fois que vous voulez prier, prenez entre vos bras ce premier-né, afin que Dieu son père vous regarde d'un œil favorable. Quand les nourrices qui élèvent les enfants de la famille royale, veulent se rendre très-agréables aux rois, et adoucir les ennuis dont ils sont constamment accablés, elles se rendent auprès d'eux en portant entre leurs bras les enfants qui leur sont confiés. Cette vue réjouit tellement le cœur du prince, que son front se déride et que son visage devient plus serein. Il quitte cet air grave que commande la dignité royale, sourit à ses enfants, redevient enfant avec eux, et la joie le rendant plus sensible et plus doux, il se montre facile à accéder aux demandes que la nourrice et même les autres solliciteurs ont à lui adresser. On nous demande parfois quelles sont et la manière de prier, et les prières les plus agréables entre toutes au Seigneur. Nous répondrons nettement qu'il n'est aucune prière plus agréable à Dieu, que celle par laquelle on lui offre humblement son premier-né, et toutes ses vertus, et tous ses travaux, ainsi que Marie nous en donne aujourd'hui l'exemple. Maintenant que nous avons exposé le récit de l'évangile, revenons aux paroles que nous avons prises pour texte de cette instruction.

II.

Le passage de la sainte Ecriture d'où nous avons tiré ces paroles, renferme deux lois qui nous donnent l'idée la plus juste de la pureté et de la sainteté divines. L'une de ces lois concerne les femmes qui sont devenues mères; l'autre, l'offrande des premiers-nés. La première loi déclare que toutes les femmes qui auront enfanté, seront impures pendant un certain nombre de jours après leurs couches; elle leur interdit en outre l'entrée du temple, leur défend tout contact et tout commerce avec les hommes, et enfin établit un sacrifice et une offrande, en vertu desquels elles se purifieront de la souillure qu'elles ont contractée dans l'enfantement. Mais où est ici l'impureté qui peut offenser

les regards de la divine majesté? Aucune souillure corporelle ne peut blesser les regards de la pureté divine, à moins que le consentement d'une volonté perverse ne vienne s'y joindre. Or, l'enfantement étant une punition et non une faute, la souillure qui en résulte n'est point spirituelle, mais corporelle. On pourrait citer de même les autres prescriptions qui ont pour objet les impuretés corporelles, car la loi ancienne recommandait fréquemment la pureté du corps, et condamnait par la même raison tout ce qui pouvait le souiller. Il est certain que Dieu n'est pas plus offensé par ces impuretés matérielles qu'apaisé par toutes ces expiations légales; mais il semblait se proposer d'élever par ces premiers éléments les hommes encore grossiers et tout charnels à l'amour de la véritable pureté qui a son siège dans l'âme. Ce Dieu, l'ami par excellence de la pureté, a voulu nous montrer par là combien il est jaloux de la pureté du cœur, puisqu'il a recommandé si souvent la pureté du corps qui n'en est que l'image. Donc, mes frères, si nous désirons être chéris de Dieu, cultivons avec le plus grand soin la pureté du cœur, ne souffrant pas qu'aucune pensée impure s'arrête un seul moment dans notre âme. Comme Dieu est une source intarissable de pureté et de sainteté, et que la ressemblance est la principale raison de l'amour, quiconque désire s'unir à Dieu par l'amour, doit garder soigneusement la pureté de la conscience, et alors (ce qui est le comble de la gloire et de la félicité) il ne fera avec Dieu qu'un seul esprit. Mais nous n'insisterons pas davantage sur la loi qui concernait les femmes devenues mères; nous passons à l'autre loi, dont voici le texte.

« Le Seigneur parla à Moïse, et lui dit : Consacrez-moi tous les premiers-nés qui ouvrent le sein de leur mère parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des bêtes, car toutes choses sont à moi. Vous rachèterez avec de l'argent tous les premiers-nés de vos enfants, et quand votre fils vous interrogera un jour et vous dira : Que signifie ceci? Vous lui répondrez : le Seigneur nous a tirés de l'Égypte, de la demeure de notre servitude, par la force de son bras. Car Pharaon étant endurci, et ne voulant pas nous laisser aller, le Seigneur tua dans l'Égypte tous les premiers-nés, depuis les premiers-nés des hommes, jusqu'aux premiers-nés des

bêtes. C'est pourquoi j'immole au Seigneur tous les mâles qui ouvrent le sein de leur mère, et je rachète tous les premiers-nés de mes enfants. Ceci sera donc comme un signe en votre main, et comme une chose suspendue devant vos yeux, pour exciter votre souvenir, parce que le Seigneur nous a tirés de l'Égypte par la force de son bras. » *Exod.* XIII.

Cette loi nous fait connaître la justice de Dieu, comme la précédente nous manifestait sa pureté. Est-il rien de plus juste, en effet, que de garder la mémoire des bienfaits de Dieu? Or, quoi de plus propre à en perpétuer le souvenir parmi les Israélites, que cette loi qui les obligeait à consacrer au Seigneur tous leurs premiers-nés? La mémoire du grand bienfait de leur délivrance pouvait-elle s'effacer de leur esprit, lorsque chaque jour ils offraient ainsi à Dieu les prémices, et de leur famille, et de leurs troupeaux, et de leurs bêtes de somme? Le Seigneur dit en effet : « Cette oblation sera comme un signe en votre main, et comme un objet suspendu devant vos yeux, pour exciter votre souvenir, » *Exod.* XIII, 16. Dieu ne tira qu'une fois les enfants d'Israël de l'Égypte; il ne fit mourir qu'une seule fois à cause d'eux les premiers-nés des Égyptiens, et cependant il voulut qu'un témoignage perpétuel de reconnaissance consacra la mémoire de ce bienfait; non que ce témoignage, et que ces louanges ajoutassent quelque chose à sa grandeur, puisqu'il « n'a aucun besoin de nos biens, » *Ps.* xv, 2, mais pour nous montrer par là combien un cœur reconnaissant lui est agréable.

Cette loi peut aussi nous faire aisément comprendre quels sentiments de gratitude le Seigneur exige de nous, pour nous avoir délivrés de la tyrannie du démon, non en exterminant les premiers-nés de nos ennemis, mais en livrant son Fils premier-né à la mort la plus cruelle. Peut-on imaginer un plus grand bienfait? Deux causes contribuent ordinairement à augmenter à nos yeux la valeur des choses : le prix qu'elles ont par elles-mêmes, et la grande estime qu'en font ceux qui les possèdent. Or, quoi de plus précieux que le Fils de Dieu? Quel est l'objet que le Père éternel aime davantage? Cependant Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour le salut du monde ce premier-né qui lui est si cher,

et il l'a donné, pour qu'il fût livré aux mains des impies, et qu'il pérît victime des outrages et des supplices les plus cruels, afin de nous arracher par la mort de ce Fils bien-aimé à la servitude du démon. Qui ne serait blessé de ce trait d'amour ? Oui vraiment, Seigneur, « vos flèches sont aiguës, » *Ps. XLIV, 6*, ces flèches qui blessent de votre amour les cœurs de ceux qui combattaient autrefois contre vous. Ce n'est pas sans raison que le Fils unique de Dieu se compare lui-même à une flèche, dans Isaïe : « Le Seigneur, dit-il, m'a mis en réserve comme une flèche choisie ; il m'a tenu caché dans son carquois, » *Is. XLIX, 2*. Le Père éternel vous a réservé, ô Dieu Sauveur, jusqu'à ce moment, pour enfoncer ce trait puissant et choisi dans les cœurs qui vous résistaient, et les blesser de votre amour au point de les changer en amis dévoués, d'ennemis qu'ils étaient. L'Épouse des Cantiques se déclare blessée de ce trait de l'amour, et ne pouvant goûter le sommeil ni trouver aucun repos, elle s'en va cherchant son époux bien-aimé à travers les rues et les places publiques, et s'adresse aux femmes qu'elle rencontre en son chemin : « Filles de Jérusalem, leur dit-elle, je vous conjure, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour, » *Cant. v, 8* ; et comme celles-ci lui demandent à quels signes elles pourront reconnaître son époux : « Mon bien-aimé, répond-elle, est remarquable par sa blancheur et sa rougeur ; il est choisi entre mille, » *ibid. 10*. Il tire sa blancheur de l'éclat de sa divinité, et sa rougeur, du sang versé dans sa passion ; il est blanc, à cause de sa pureté, et rouge, à cause de l'ardeur de son amour ; il est blanc, en tant qu'il est véritablement Dieu, et rouge, en tant qu'il est véritablement homme. Enfin après une longue énumération des charmes de son époux, elle ajoute : « Tel est mon bien-aimé, et celui qui est véritablement mon ami, ô filles de Jérusalem, » *ibid. 16*. Comme si elle disait : Quoique celui que j'aime soit si grand, et que moi je sois si petite et si chétive, cependant il ne méprise point ma bassesse ni mon humble condition, mais il me témoigne le plus ardent amour. Comment donc, lorsqu'un ami si grand et si parfait daigne ainsi me prévenir de sa tendresse, comment ne l'aimerais-je pas à mon tour ? Comment pourrais-je ne pas le

chercher jusqu'à ce que je le trouve? Comment ne me foudrais-je pas tout entière dans son amour? Saint Augustin, blessé aussi de l'amour divin et dévoré des mêmes ardeurs, s'écriait : « Hé bien, Seigneur, achevez; excitez notre volonté, et rappelez-nous à vous; enflammez, ravissez et embrasez notre cœur. Que désormais nous courions et nous aimions. Mais, hélas! je ne le sais que trop, quelle que soit ma course et quel que soit mon amour, ma reconnaissance n'égalera jamais un si grand bienfait. » Saint Bernard émet à ce sujet une pensée bien propre à nous consoler : « Quoique je sois dans l'impuissance de payer ce que je dois, je ne puis cependant point aller au-delà de ce que je puis faire. »

III.

Examinons maintenant ce que le Seigneur demande particulièrement de nous, en retour de ce bienfait de notre rédemption. « Consacrez-moi, dit-il, tous vos premiers-nés, tant des hommes que des bêtes de charge. » Comme tout était figuratif dans l'ancienne alliance, voyons ce que Dieu a voulu nous signifier par cette loi. L'amour est comme le premier-né de toutes les passions de l'âme, puisqu'il en est le principe. En effet, dès que nous aimons un objet, son absence fait naître en nous le désir, et sa présence, la joie. Nous ressentons de la tristesse lorsqu'on nous l'enlève, de la colère, lorsqu'il est offensé, de la crainte, lorsqu'il est en péril, et ainsi du reste. Ce premier-né, Dieu le demande de nous. Il veut que par cette offrande de notre amour, nous payions, autant qu'il nous est possible, ce qu'il a fait par excès d'amour pour nous. Ainsi nous devons consacrer à Dieu tout notre amour, de telle sorte que, non-seulement nous n'aimions rien plus que Dieu, mais que nous n'aimions rien que par rapport à lui. Voilà l'hommage le plus grand que Dieu puisse exiger de nous, et le plus parfait que nous puissions lui rendre.

Mais comme cet amour est le plus précieux de tous nos biens, permettez-moi, Seigneur, de vous demander à quels titres vous l'exigez de nous. Ces titres sont nombreux, mais le premier, c'est que tous les premiers-nés appartiennent au Seigneur, ainsi qu'il le dit lui-même. N'est-ce pas Dieu, en effet, qui a créé l'amour, et

la volonté qui aime, et l'intelligence qui précède l'amour, et la mémoire qui rappelle les motifs d'aimer? L'homme tout entier n'est-il pas son ouvrage? Pourrions-nous donc nous étonner, qu'en vertu de son droit, il redemande ce qu'il a fait lui-même? La volonté, dit saint Thomas, aime naturellement plus celui qui l'a créée que tout autre dont elle ne vient pas. Par conséquent, puisqu'elle vient de Dieu, elle doit aimer Dieu plus qu'elle-même. Le premier titre de Dieu à exiger tout notre amour, est donc fondé sur son droit de Créateur. Un autre titre bien supérieur à celui-là, c'est qu'étant déjà à Dieu par le bienfait de la création, nous lui appartenons encore en vertu de la Rédemption. Or, en nous rachetant, Dieu a fait plus qu'en nous créant. Il nous a créés par sa parole, tandis qu'il nous a rachetés par sa mort. Puis donc qu'il a donné sa vie pour notre salut, il est juste que nous reconnaissons que nous lui sommes, à ce nouveau titre, redevables de la nôtre. C'est la conclusion de l'Apôtre : « Si un seul, dit-il, est mort pour tous, donc tous sont morts. Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux. » Le raisonnement de saint Paul est de la plus grande exactitude. Il revient à ceci : Tous les enfants d'Adam ont été condamnés à la mort, à cause du péché de leur premier père ; mais Jésus-Christ, touché de compassion, a offert pour eux sa vie mille fois plus précieuse que la vie de tous les hommes ensemble, et par cette offrande il les a affranchis de la dette de la mort. Il suit donc de là que ceux qui ne vivent que par ce bienfait du divin Rédempteur, doivent reconnaître qu'ils lui sont redevables de leur vie. Les lois disent que lorsqu'un répondant s'est chargé des dettes d'autrui et a donné satisfaction au créancier pour tous les débiteurs, ceux-ci sont libérés vis-à-vis du créancier, mais ils sont redevables envers celui qui s'est porté caution pour eux. L'obligation de payer est la même ; il n'y a de changé que la personne du créancier. Donc, si nous sommes redevables de la vie à Jésus-Christ, qui s'est fait notre caution, il s'ensuit que « nous ne devons plus vivre pour nous, mais pour celui qui est mort pour nous ; » c'est-à-dire que chacun doit vivre, non au gré de ses désirs, mais sui-

vant les lois de Jésus-Christ, et se consacrer entièrement au service de ce divin Sauveur. Cette dette contractée envers Dieu exige que l'homme cesse de disposer de lui-même, pour appartenir tout entier à qui a sur lui tant de droits; elle exige qu'il s'offre à Dieu comme une de ces hosties d'holocauste que le feu consumait tout entières à la gloire de Dieu; car là où est l'amour, là est l'homme tout entier. Devez-vous vous étonner que Dieu exige que vous vous donniez tout entier à lui par amour, lorsque lui-même s'est livré tout entier à la mort, par amour pour vous?

Moïse avait été suscité de Dieu pour délivrer les enfants d'Israël de la servitude d'Égypte, mais comme il tardait à accomplir sa mission, le Seigneur voulut lui ôter la vie. Alors Séphora, son épouse, prit une pierre très-aiguë, et circoncit la chair de son fils. Puis, touchant les pieds de Moïse, elle lui dit : Vous m'êtes un époux de sang, *Exod. iv.* Séphora regardait comme un bienfait signalé cette effusion du sang de son fils versé pour sauver Moïse, et en lui parlant ainsi, elle l'engageait à l'aimer de plus en plus. Elle semblait lui dire : J'ai un double titre à votre amour; d'abord parce que vous êtes mon époux, et ensuite parce que vous m'êtes un époux de sang, puisque c'est en répandant le sang de mon fils que je vous ai délivré de la mort. Si donc Séphora réclamait de son époux un nouveau degré d'amour, pour lui avoir sauvé la vie au prix d'une douleur et d'un sang étrangers, quel amour ne méritera point, je vous prie, celui qui, au prix de son propre sang, vous a délivrés de la mort éternelle, et vous a procuré l'éternelle vie? C'est donc avec justice qu'il redemande de vous ce qu'il a souffert pour vous et ce qu'il vous a donné. Il a aimé votre âme plus que sa vie; à votre tour, vous devez donc l'aimer plus que votre vie. Il a préféré votre salut à tout; vous devez donc ne lui rien préférer; autrement vous ne répondez pas du tout à son amour. Aussi lui-même nous dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi, » *Matth. x, 37.* Or, celui-là aime toutes ces choses plus que Jésus-Christ, qui, par intérêt pour la vie et le bien-être de ses parents et de ses enfants, ne craint pas de violer

les lois du Christ. Mais si celui qui, pour un tel motif, pèche contre Jésus-Christ, n'est pas digne de lui, comment en seront-ils dignes, ceux qui transgressent ses préceptes, pour des choses de néant, c'est-à-dire pour satisfaire les passions les plus viles? Non-seulement ils n'aiment pas Dieu par-dessus toutes choses, mais, ce qu'on ose à peine dire, ils l'aiment moins que tout le reste, puisqu'il n'est rien de si méprisable qu'ils ne préfèrent à son amour. Peut-on imaginer un renversement plus monstrueux, que de mettre au dernier rang ce Dieu qui, à cause de lui-même et de ses bienfaits, devrait occuper la première place dans notre cœur, et y régner en souverain comme il règne dans l'univers? La nature est saisie d'horreur à la vue d'une telle monstruosité; la raison se révolte, les lois s'indignent, le ciel est dans la stupeur et la terre dans l'étonnement. Ingrat! combien la place que Dieu t'a donnée est plus honorable que celle où tu l'as mis lui-même! Il t'a placé sur son dos, lorsqu'il a enduré pour toi le supplice de la flagellation; il t'a mis sur ses épaules lorsque pour toi il a été chargé de sa croix sur laquelle il a tant souffert; il t'a placé sur sa tête, lorsque pour toi il a voulu qu'elle fût transpercée par la pointe acérée des épines; enfin, il t'a placé sur sa vie qu'il a offerte en se vouant à la mort. Comment donc, perfide, oses-tu bien le mettre sous tes pieds, lorsqu'il t'a mis sur sa tête, toi, méprisable vermisseau? Oh! que les martyrs de Jésus-Christ agissaient bien différemment! Faisant peu de cas de leur vie, ils mettaient Dieu au-dessus de tout, et donnaient généreusement leur vie et leur sang pour sa gloire. Ceux-là les imitent qui offrent à Dieu « les premiers-nés d'entre les hommes, » c'est-à-dire ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, le souverain hommage de son amour.

Mais pour accomplir la loi dans toute sa plénitude, il ne suffit pas d'offrir à Dieu « les premiers-nés des hommes, » il faut y joindre l'offrande des « premiers-nés des animaux. » Que faut-il entendre par là? Il est constant qu'il y a dans chacun de nous quelque chose qui est propre à l'homme, et quelque chose qui est propre à l'animal. De là, dans l'homme, deux appétits : l'appétit raisonnable et celui qu'on appelle sensitif. De là aussi deux

amours, dont l'un, qui est raisonnable, nous porte aux choses spirituelles et honnêtes, et l'autre, qui est sensitif, nous entraîne vers les choses terrestres et charnelles. Quand Dieu donc exige de nous le premier-né de l'homme, c'est l'amour raisonnable qu'il nous demande, et lorsqu'il exige le premier-né des animaux, c'est l'amour charnel qu'il veut que nous lui offrions, non pour le conserver, mais pour le mettre à mort et l'immoler. Les premiers-nés des hommes, en effet, étaient conservés en vie, mais les premiers-nés des bêtes de service, à moins qu'on n'offrit des brebis en échange, étaient égorgés par le couteau des prêtres. En demandant de nous les premiers-nés des animaux, le Seigneur exige donc que, par amour pour lui, nous immolions avec le glaive de la divine parole toutes les passions, les convoitises et les amours impures. L'amour impudique embrase-t-il votre cœur? Armez-vous pour l'immoler du glaive de cette parole : « Nul fornicateur, nul impudique, nul avare ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu, *Ephes. v, 5*. Etes-vous dévoré du désir de la vengeance? Prenez ce glaive : « Si vous ne pardonnez point aux hommes leurs offenses envers vous, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos péchés, » *Matth. vi, 15*. Etes-vous séduit par l'amour des voluptés charnelles? Rappelez-vous qu'il est écrit : « Ceux qui vivent selon la chair, ne peuvent plaire à Dieu, » *Rom. viii, 8*. Etes-vous tenté d'avarice et de dureté à l'égard du prochain? Souvenez-vous qu'il est dit : « Celui qui n'aura point fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde, » *Jac. ii, 13*. Avez-vous la détestable habitude de jurer? Rappelez-vous cette parole de l'Ecclésiastique : « Celui qui jure souvent, sera rempli d'iniquité, et la plaie ne sortira point de sa maison, » *Eccli. xxiii, 12*. C'est ainsi que l'on sacrifie à Dieu « les premiers-nés des animaux. » En offrant à Dieu ce sacrifice, que faites-vous de si grand et de si extraordinaire, lorsque Dieu a livré pour vous son premier-né à la mort?

Cette loi ne diffère pas de la précédente, mais elle lui est unie au contraire de la manière la plus étroite. Comme il n'est rien de plus opposé que l'amour spirituel et l'amour charnel, ou, en d'autres termes, que la charité et la cupidité, ces deux amours se

combattent et conspirent à se détruire mutuellement. D'où il suit que si la charité domine en vous, la cupidité sera asservie; mais si la cupidité règne dans votre cœur, nul doute que la charité n'y soit éteinte. Pourquoi, lorsque le Seigneur donna sa loi sur le Sinai, descendit-il au milieu des feux, tandis que toute la montagne était couverte de fumée? Peut-on croire que Dieu n'ait pas eu en cela quelque dessein particulier? N'a-t-il pas voulu nous signifier, par ce feu et cette fumée, la charité et la cupidité? Le propre du feu, lorsqu'il s'attaque à quelque objet, est d'en chasser l'humidité qui lui est essentiellement contraire. De là cette fumée qui s'élève, poussée par l'action du feu. Tel est aussi le propre de la charité. Elle combat sans cesse toutes les passions qui lui sont opposées, et s'efforce de les chasser de l'âme dont elle s'est une fois emparée. Vous pouvez juger par là, mes frères, de votre amour pour Dieu, et voir s'il est légitime et véritable. Vous reconnaîtrez qu'il a ce caractère, non point tant par la tendresse de vos sentiments envers Dieu, que par la violence des combats que vous livrez aux affections charnelles. Faites donc la guerre à vos passions, et que le combat soit éternel; dirigez contre elles toutes les machines de guerre que vous fournit l'Esprit-Saint; demandez au Seigneur des forces invincibles, afin de comprimer les révoltes de la nature et de soumettre votre propre volonté. Ce triomphe sur un ennemi, d'autant plus redoutable qu'il habite en vous, vous méritera de recevoir enfin la palme de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE LA PURIFICATION.

1° COURT EXPOSÉ DE L'ÉVANGILE. — 2° EXPLICATION DE LA LOI DE LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem parentes ejus.

Les jours de la purification de Marie étant accomplis, selon la loi de Moïse, les parents de Jésus le portèrent au temple, *Luc. II, 22.*

Que l'on demande aux âmes pieuses et embrasées de l'amour divin, quel est ici-bas le principal objet de leurs vœux, elles ne manqueront pas de répondre qu'elles ne désirent rien tant que la grâce et l'amitié de Dieu, et le pardon de tous leurs péchés. Si quelqu'un de vous, mes frères, brûle du même désir, il doit trouver en ce jour un grand sujet de consolation dans l'oblation de notre Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui, en effet, le Sauveur se mêle aux pécheurs; il est offert à Dieu son père avec les pécheurs; il est racheté pour les pécheurs, afin de les rendre participants de sa rédemption, par le mérite de ce grand acte d'humilité et d'obéissance. « Dieu, dit l'Apôtre, a envoyé son Fils revêtu d'une chair semblable à la chair de péché, et à cause du péché, il a condamné le péché dans la chair, » *Rom. VIII, 3*, et dans un autre endroit : « Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, et assujetti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et pour nous rendre enfants adoptifs, » *Gal. IV, 4*. Notre Seigneur a rempli cette double condition, en ce jour, où, quoiqu'il fût l'innocence même, il se soumet à la loi, et veut être offert et racheté avec les pécheurs et pour les pécheurs. Quelle consolation et quelle espérance pour eux ! Je ne dis pas cependant pour tous, mais pour ceux que le souvenir de leurs péchés et les remords de leur conscience déchirent, pour ceux qui sont unis à Jésus-Christ, comme des membres vivants à leur chef, non-seulement par le lien de la foi, mais par les liens de l'espérance et de la charité.

C'est pour eux qu'est venu le Seigneur Jésus-Christ, envoyé par son Père, dit le Prophète, « pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour consoler ceux qui sont dans les larmes, pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, l'huile de la joie au lieu des larmes, et un manteau de gloire au lieu d'un esprit affligé. » *Is. LXI, 1, 3.* Telle est la consolante espérance que doit faire naître en nos cœurs cette offrande des premiers-nés que nous propose tout d'abord l'évangile de ce jour. Vient ensuite la loi qui concerne la purification des femmes après leurs couches. Nous traiterons de cette loi d'une manière plus étendue, lorsque nous aurons exposé l'histoire de saint Siméon qui, par sa piété et sa dévotion, a contribué à la solennité du mystère que nous célébrons en ce jour. Voici le portrait que l'Évangile nous retrace de ce saint personnage :

« Il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. » Cette crainte que l'Évangéliste nous montre unie à la justice dans le saint vieillard Siméon, ne doit pas être ici entendu de la crainte qui est le commencement de la justice, mais de celle qui accompagne la justice dans tous ses degrés. Quoique la crainte du Seigneur, qu'elle naisse de l'amour ou de l'appréhension des supplices réservés au péché, soit toujours un don et un bienfait de l'Esprit-Saint, il existe cependant une grande différence entre ces deux sortes de craintes. Celle qui vient de l'appréhension des châtimens, diminue à mesure que la charité augmente, et finit même par disparaître entièrement devant la charité parfaite. Au contraire, la crainte qui vient de la charité ne diminue point, à mesure que celle-ci s'augmente, mais elle croît et grandit en même temps qu'elle, de sorte que, quand la charité est parfaite, cette crainte règne aussi d'une manière parfaite dans l'âme. Lorsqu'on a une vive affection pour quelqu'un, on désire ardemment lui plaire, mais en même temps on craint extrêmement de l'offenser en quoi que ce soit, car c'est le même principe qui produit et le désir de plaire, et la crainte de blesser la personne aimée. Aussi la très-sainte âme de Jésus-Christ était-elle remplie de cette crainte ;

elle en était même d'autant plus pénétrée, qu'elle aimait davantage le Verbe auquel elle était unie. De là cette parole d'Isaïe qui, après avoir attribué au Sauveur tous les dons de l'Esprit-Saint, venant enfin au don de crainte, dit : « Il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur. » *Replebit eum Spiritus timoris Domini*, Is. XI, 3. Personne, après Jésus-Christ, n'a été plus rempli de cette crainte que la très-sainte Vierge. Plus elle aimait Dieu, plus elle craignait tout ce qui pouvait lui causer la plus légère offense. Cette crainte de Dieu ornait aussi l'âme du saint vieillard Siméon, et la parfaite charité qui y régnait en avait banni l'autre crainte.

A ce premier trait, sous lequel nous apparaît Siméon, l'Evangéliste en ajoute un autre non moins propre à nous faire admirer ce saint personnage : « Il attendait, dit-il, la consolation d'Israël, » qu'il savait devoir être envoyée, non par les hommes, mais par Dieu même ; ce n'était pas une consolation charnelle et venant de la terre qu'il cherchait, mais une consolation spirituelle et d'une origine céleste. Voilà, en effet, la principale différence qui sépare les bons des méchants. Ceux-ci, « délaissant la source d'eau vive, se creusent des citernes qui ne peuvent retenir l'eau, » *Is. II, 13*, et s'efforcent d'y puiser un vain bonheur terrestre et les fausses joies du monde. Ceux-là placent en Dieu seul leur espérance, leur consolation, leur joie, tous leurs biens, et, morts au monde, ils vivent uniquement pour Dieu. Le Roi-Phète nous a marqué cette différence dans ses Psaumes. Parlant des pécheurs, il dit : « Leur ventre est rempli des biens qui sont renfermés dans vos trésors ; ils sont rassasiés par la multitude de leurs enfants, et ils ont laissé ce qui leur restait de biens à leurs petits-enfants, » c'est-à-dire que, pendant leur vie, ils mettent leur espérance dans leurs richesses ; si vous remplissez leur ventre des biens de la terre, si vous leur donnez de nombreux enfants auxquels ils puissent en mourant léguer leur fortune, ils pensent que rien ne manque à leur bonheur ; mais nulle pensée, nul désir de l'éternité ne les touche. Combien différents étaient les sentiments du saint roi ! « Pour moi, dit-il, je paraîtrai devant vos yeux, avec la seule justice, et je serai rassasié lorsque vous m'aurez montré votre

gloire, » *Ps. xvi, 14, 15*. Ce qui revient à dire : J'ai mieux aimé la justice que de vaines richesses; elle est la compagne de ma vie, et je serai rempli de joie, lorsqu'après ma mort vous vous montrerez à moi avec cette beauté qui n'appartient qu'à vous. Cette différence est encore établie dans ces autres paroles du même prophète : « Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens? » c'est-à-dire qui nous procurera les biens de la fortune et d'immenses richesses, afin qu'à l'abri de toute misère, et jouissant de l'abondance du froment, du vin et de l'huile, nous menions une vie heureuse? Tels sont les vœux et les désirs des pécheurs. Leurs efforts n'ont pas d'autre but, et à peine ont-ils la pensée d'une félicité autre que celle de la terre et des sens. Mais quels sont les sentiments du juste? « Pour moi, dit-il, je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos. » Et pourquoi? Et sur quelles ressources et quels secours fonde-t-il ce repos? « Parce que, dit-il, c'est vous, Seigneur, qui m'avez établi d'une manière toute singulière dans l'espérance, » *Ps. iv, 10*, c'est-à-dire parce que vous avez tellement affermi mon âme, que, méprisant toutes les choses fragiles et périssables, elle demeure paisible dans la seule espérance de votre miséricorde et de votre providence paternelle qui renferme tous les biens. C'est pourquoi je m'endors et je me repose en vous seul dans une pleine sécurité; en vous seul j'ai établi toutes mes espérances et toutes mes richesses. Tous ceux qui, par la grâce de Dieu, sont parvenus à cet heureux état, ont échappé non-seulement à toutes les tribulations de la vie humaine, mais à tous les pièges du démon. De là cette parole de saint Fulgence : « Vous ne serez plus retenu par les liens des voluptés humaines, et vous triompherez du démon. » En effet, cet antique ennemi n'a point d'autres armes avec lesquelles il nous puisse attaquer, ni d'autre appât à nous offrir pour nous prendre dans ses filets. Le saint vieillard Siméon avait donc triomphé du démon, puisqu'il attendait sa consolation, non sur la terre, mais dans le ciel, non des hommes, mais de Dieu.

Mais il ne faut pas négliger de remarquer ici que ce saint vieillard ne cherchait pas tant son propre avantage, que celui des autres. Le salut de ses frères ne lui donnait pas moins de sol-

licitude que le sien. Il est dit, en effet, « qu'il attendait la consolation d'Israël. » Saint Ambroise nous fait à ce sujet admirer la justice de Siméon. Il était véritablement juste, dit-il, puisque le salut de son peuple l'occupait plus que le sien. Nul doute qu'une si parfaite piété ne l'ait rendu très-agréable à Dieu, et ne lui ait mérité de recevoir du Saint-Esprit l'heureuse réponse, « qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le christ du Seigneur. » Il est certain que la ressemblance inspire l'amour. Or, il n'est rien par où le juste ressemble plus à Dieu que par son ardente et affectueuse sollicitude pour le salut des autres. Dieu, en effet, dont la bonté est immense et infinie, n'a d'autre but que de secourir, défendre et sauver les hommes. Il veut que tous parviennent au salut et à la connaissance de la vérité, et, pour cette raison, non-seulement il a envoyé dans le monde son unique Fils, mais il a voulu qu'il endurât le supplice de la croix. D'où il suit que celui-là est le plus semblable à Dieu, qui rapporte tous ses soins et toutes ses pensées au salut de ses frères. Les mondains sont bien éloignés de ces sentiments, eux qui ne vivent que pour eux-mêmes et qui ne s'occupent que de ce qui les touche. Le ciel peut tomber, la terre peut être dévorée par le feu, pourvu que leurs intérêts soient en sûreté, ils se soucient peu du reste. Mais le saint vieillard était bien moins occupé de son avantage particulier que du salut et de la consolation d'Israël, objet de ses désirs.

Il vient donc aujourd'hui au temple, par un mouvement de l'Esprit de Dieu qui habitait en lui, et « comme les parents de Jésus y portaient le divin enfant, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras. » Qui pourrait exprimer l'ardent amour dont le saint vieillard fut embrasé, en prenant cet enfant entre ses bras? Il l'étreignait contre sa poitrine, et s'efforçait de le faire pénétrer, s'il était possible, jusque dans le fond de ses entrailles. Avec quelle affection, à son tour, le doux et tendre enfant s'insinuait dans le chaste cœur du vieillard! comme il se glissait dans le fond de son âme, et de quelles délices il l'inondait tout entier! Dans la possession d'un tel bienfait, l'âme de Siméon se fondait de joie, comme la cire en présence du feu. O heureux vieillard, s'écrie l'abbé Guerrie, embrassez la

sagesse de Dieu, et que vos sens y puisent une chaleur nouvelle, que votre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle. Serrez contre votre sein la miséricorde de Dieu, et votre vieillesse s'y retrempera dans l'abondance de la miséricorde. Il demeurera sur mon sein, dit le bienheureux Siméon, et lorsque je l'aurai remis à sa mère, il restera cependant avec moi. Oui, réjouissez-vous, ô pieux vieillard, contemplez maintenant ce que vous voyiez de loin; les ténèbres qui couvraient le monde, sont dissipées, les nations marcheront dans cette lumière, et toute la terre sera remplie de sa gloire.

Cependant le feu qui dévorait le cœur de Siméon, s'échappant au dehors, fait jaillir de ses lèvres, comme autant de brillantes étincelles, ces paroles : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez aller en paix votre serviteur, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez. » Comme s'il disait : « Mon âme était tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire, ô Seigneur; mes yeux s'étaient affaiblis à force d'être attentifs à votre parole, vous disant sans cesse; quand me consolerez-vous? J'étais devenu semblable à l'outre exposée à la gelée, *Ps. cxviii, 81*; mon corps était glacé, mon cœur était aride, mon âme était desséchée, et je languissais tout entier dans mon désir, mais parce que j'ai espéré dans la parole que vous m'avez donnée, en me promettant que je ne mourrais point avant d'avoir vu votre Christ, je vois ce que j'ai espéré, je tiens ce que j'ai désiré, j'embrasse ce que j'ai souhaité si ardemment. Je vois mon Sauveur dans ma chair, et mon âme est guérie. Maintenant donc, laissez aller en paix votre serviteur, puisque le plus cher de tous mes vœux est rempli, et qu'il n'est plus rien qui puisse me retenir dans cette vie. Tel est le fait dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire. Il nous reste maintenant à nous occuper de la loi de la purification, qui a été l'occasion de cet événement, et à recueillir les précieux enseignements qu'elle contient.

I.

Le Seigneur donc avait autrefois fait une loi portant que toute femme qui, ayant usé du mariage, donnerait le jour à un enfant

mâle, serait impure pendant sept jours et se tiendrait durant ce temps séparée de son mari et de toute assemblée. De plus, elle devait, pendant trente-trois autres jours, s'abstenir d'entrer dans le temple et de toucher à rien de ce qui était saint. Après ces quarante jours, elle devait offrir pour sa purification un agneau, si elle était riche, et une paire de tourterelles ou deux petits de colombes, si elle était pauvre. Telle était la loi concernant la femme qui avait mis au monde un enfant mâle. Si elle avait enfanté une fille, le nombre des jours de sa purification était doublé, de sorte qu'elle était réputée impure pendant quatorze jours ou deux semaines, et durant soixante-six autres jours encore, ce qui fait en tout quatre-vingts jours.

Ces lois de Dieu présentent quelque chose d'étonnant, et, au premier abord, elles peuvent même offrir à ceux qui ne sont pas instruits, une apparence d'injustice. Car enfin quelle faute une femme mariée commet-elle en enfantant, pour qu'une peine légale vienne s'ajouter aux cruelles douleurs de son enfantement? C'est en vain qu'on dira que la faute n'est pas dans l'enfantement, mais dans la conception. Quelle faute y a-t-il à remplir les lois du mariage institué par Dieu lui-même? N'est-ce pas plutôt un crime que l'un des époux veuille se soustraire aux communes relations que le mariage impose? Et d'ailleurs, pourquoi la peine légale est-elle doublée, lorsqu'il s'agit de l'enfantement d'une fille, puisque cette circonstance est tout-à-fait indépendante de la volonté de la mère qui, si elle en avait la faculté, aimerait mieux avoir mis au monde un enfant mâle qu'une fille? Saint Augustin ne dit-il pas avec raison que le consentement de la volonté est tellement nécessaire pour constituer un péché, que lorsque cette condition manque, il ne saurait y avoir de faute? Il paraît donc étonnant qu'une peine soit infligée à la femme qui, en devenant mère, a rempli le devoir de la nature, et que cette peine soit doublée dans l'enfantement d'une fille. Ces raisons ont conduit Origène et d'autres Pères après lui, à enseigner que l'ancienne loi, indépendamment du sens que présentent les paroles, renferme des sens mystiques et cachés auxquels il faut recourir fréquemment pour découvrir dans quelqu'un de ces sens la justice et la

grandeur de la loi divine, qui paraissent moins clairement dans le sens qu'offrent d'abord les paroles. Les lois divines étant un écoulement de la source infinie de toute justice et de toute sagesse, ce n'est rien dire d'injuste et d'absurde, que d'affirmer qu'il n'y a rien en elles d'inutile; par conséquent, lorsque nous y rencontrons quelque chose qui n'est pas d'accord avec notre jugement humain, nous devons élever nos pensées de la lettre jusqu'à l'esprit, afin de trouver dans la loi des intentions dignes d'un tel législateur. Le sens littéral nous invite lui-même, par son humble simplicité à l'abandonner, ou plutôt à soulever les voiles dont il recouvre les sens mystiques et cachés. « Heureux, dit le Prophète, ceux qui scrutent les témoignages de la loi du Seigneur, » *Ps. cxviii, 2*, ceux qui ne s'arrêtent pas à la superficie de la lettre, mais qui pénètrent dans la loi et l'étudient avec soin. Cette promesse du Psalmiste nous engage à pénétrer le sens de la loi de la purification qui sert de fondement à la solennité de ce jour. Commençons.

« La femme qui, ayant usé du mariage, mettra au monde un enfant mâle, sera impure pendant sept jours, c'est-à-dire, pendant une semaine, » *mulier quæ suscepto semine pepererit masculum, immunda erit septem diebus, Levit. xii, 2*. L'Évangile nous apprend que la semence est la parole de Dieu. Celui qui sème est le ministre de cette parole, et la femme désigne l'âme fidèle qui la reçoit. Dans ce moment donc, mes frères, où nous vous prêchons la parole de Dieu, que faisons-nous autre chose que de répandre cette parole dans vos cœurs? Or, l'âme qui donne naissance à un enfant mâle, est celle qui est tellement touchée et fécondée par la vertu de cette divine parole, qu'elle se sent entraînée à remplir avec un courage viril tous les devoirs de la piété; c'est celle qui, triomphant de la mollesse et de l'inertie, « donne la force pour ceinture à ses reins, affermit son bras et porte sa main aux entreprises qui veulent de la vigueur, » *Prov. xxxi, 17*; c'est-à-dire, celle qui se commande et se domine elle-même, qui contraint la chair à obéir à l'esprit, qui tient les passions sous le joug de la raison, qui méprise la gloire du monde, qui foule le démon sous ses pieds et qui observe ce con-

seil du Prophète : « Attendez le Seigneur, agissez avec courage ; que votre cœur prenne une nouvelle force, et soyez ferme dans l'attente du Seigneur, » *Ps. xxvi, 14*. Oui, cette âme qui, après avoir reçu la semence de la divine parole, entreprend des œuvres fortes et viriles, cette âme, dis-je, met au monde un fils. Qu'il nous suffise de citer à l'appui de cette vérité les deux admirables exemples de saint Antoine et de saint François. Un jour qu'ils étaient entrés dans une église, ils entendirent lire ces paroles de notre Seigneur : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi, » *Matth. xix, 21*. Cette parole céleste tomba dans leur cœur, comme une semence qui le toucha et le féconda de telle sorte, qu'aussitôt ils produisirent les plus beaux fruits de piété. Devenus plus grands que le monde, et s'élevant au-dessus de lui, ils le quittèrent ainsi que tous les biens qu'ils possédaient, et se rangèrent tout entiers sous les lois de l'Évangile, avec un courage qui ne se démentit jamais. On peut dire de telles âmes, qu'elles enfantent un fils ; on le peut dire également de celles qui sont si solidement établies dans l'amour et la crainte du Seigneur, qu'elles peuvent dire avec l'Apôtre : « Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce la tribulation, ou les déplaisirs, ou les dangers, ou le glaive ? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, » etc., *Rom. viii, 35*. Mais les enfants mâles auxquels ces âmes généreuses donnent naissance, sont souverainement haïs de Pharaon, c'est-à-dire du prince de ce monde ; il voit en eux des ennemis et de sa personne et de son royaume, et déploie tout son zèle et tous ses efforts pour les jeter dans le fleuve et les y faire périr.

Quant à la femme qui enfante une fille, elle figure l'âme qui a conçu la semence de la divine parole, mais atteinte d'une mollesse et d'une langueur toutes féminines, elle pratique les œuvres de la vertu avec négligence et non avec une énergie virile. Cette âme s'acquitte des exercices de la piété plutôt par habitude que par ferveur ; elle ne s'applique point à ce qu'il y a dans la vertu de plus pénible et de plus difficile, comme le renoncement à soi-même, le soin de réprimer les passions, la mortification de la

chair, la patience dans les peines, mais elle choisit de préférence ce qu'il y a de plus doux et de plus aisé. Elle fréquente les églises, écoute volontiers les sermons, assiste exactement aux prières publiques et aux offices divins, prie à certaines heures, et pratique les autres actes de vertu qui ne demandent point beaucoup de peines ni de fatigues. Voilà l'âme qui n'enfante qu'une fille. Pourvu qu'elle s'abstienne des fautes mortelles, elle est contente, et refuse par crainte du travail d'entreprendre les œuvres plus difficiles de la vertu.

Outre ces deux sortes de femmes, il en est encore de stériles qui n'ont ni enfant mâle ni fille. Ce sont les âmes qui reçoivent fréquemment la semence de la parole de Dieu, mais dont les dispositions et le tempérament sont tels, qu'elles ne sont pas plus touchées des sermons qu'elles entendent chaque jour, que si elles n'entendaient absolument rien. De même qu'une vertu divine tenait fermés les yeux des disciples d'Emmaüs, pour qu'ils ne reconnussent point la présence de notre Seigneur avec qui cependant ils avaient vécu dans une longue intimité, ainsi par une opération qui n'est pas de Dieu, mais du démon, les yeux spirituels de ces hommes sont aveuglés au point qu'ils ne veulent considérer en aucune manière les mystères de notre religion, ces mystères admirables qui sont cependant de puissants aiguillons qui nous excitent à la vertu. De là il arrive que ces hommes ne ressentant et ne gardant rien dans le fond de leur âme, ne produisent aucune bonne œuvre dans leur vie. Demandez-leur quel fruit ils ont retirés de tant de sermons qu'ils ont entendus, ils avoueront que pendant un si long espace de temps, ils n'ont rien fait de vraiment digne d'un chrétien. Or, n'est-ce pas avec raison que de telles âmes sont appelées des femmes stériles?

II.

Examinons maintenant ce que la loi statue par rapport à ces trois sortes d'âmes. Et d'abord l'âme qui met au monde un fils, c'est-à-dire celle qui pratique courageusement et avec une mâle énergie la vertu et le devoir, est déclarée impure pendant sept jours. Mais pourquoi? Quelle est sa faute? En quoi est-elle cou-

pable? Les bonnes œuvres des saints sont-elles nécessairement accompagnées de quelque péché, comme de misérables hérétiques osent aujourd'hui le dire dans leur langage sacrilège? Non, assurément. S'il en était autrement, comment le saint roi Ezéchias eût-il dit à Dieu : « Souvenez-vous, Seigneur, je vous prie, de quelle manière j'ai marché devant vous dans la vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui vous était agréable. IV *Reg.* xx, 3. Pourquoi donc sont-elles soumises à la loi de la purification, ces œuvres qui sont cependant exemptes de toute souillure? Parce que, bien que ces œuvres soient pures et sans tache aux yeux de Dieu, elles doivent néanmoins toujours être suspectes aux yeux du juste. « C'est le propre des saintes âmes, dit saint Grégoire, de craindre quelque faute là où il n'y a point de faute. » N'étaient-ce pas là les sentiments du saint homme Job, lorsqu'il disait : « Quand même il aurait exaucé ma prière, je ne croirais pas qu'il eût daigné entendre ma voix? » *Job.* ix, 16. Job ne se sentait coupable d'aucune faute grave, et cependant guidé par le même esprit, il disait encore : « Je tremblais à toutes les actions que je faisais, sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui pèche, » *ibid.* 28. Toutes mes actions m'étaient suspectes, non-seulement celles qui pouvaient présenter quelque légère apparence de faute, mais celles-là même qui étaient en tout conformes à la piété et à la justice. Les justes partagent les sentiments du saint homme Job, lorsqu'ils font quelques bonnes œuvres. Ils sont tellement pénétrés de la majesté infinie de Dieu et de l'infirmité de la nature humaine, qu'ils ont peine à croire qu'étant si faibles et si chétifs, ils puissent faire quelque chose qui soit digne d'une grandeur aussi sublime. Aussi lorsqu'ils font quelque acte de vertu, quoique cet acte soit bon de sa nature, ils s'imaginent toujours qu'ils ne l'ont pas accompli avec assez de générosité, d'empressement, de ferveur, de pureté d'intention, et craignent par conséquent d'avoir à se reprocher quelque manquement, surtout lorsqu'ils considèrent qu'il ne suffit pas pour l'intégrité d'une bonne action, que l'œuvre que l'on fait soit bonne en elle-même, mais qu'il faut que toutes les circonstances qui l'accompagnent, concourent à la rendre telle. Aussi, bien loin de

se laisser aller aux sentiments de la vaine gloire, ils trouvent dans leurs bonnes œuvres un sujet de tristesse plutôt que de joie, et un motif de demander à Dieu pardon de la négligence avec laquelle ils ont fait le bien, plutôt que la récompense du bien qu'ils ont fait. D'où il résulte qu'ils regardent toute la semaine de cette vie comme un temps d'expiation et de pénitence qui ne doit finir pour eux qu'avec la vie elle-même.

Telle est la leçon de véritable humilité qui nous est donnée en ce jour par la loi de la purification. Nous trouvons une expression figurée de cette doctrine dans le livre des Nombres où nous lisons qu'il avait été ordonné de Dieu, qu'après que la vache rousse aurait été consumée par le feu, ses cendres fussent conservées dans un lieu très-pur pour servir aux cérémonies d'expiation. Il avait ordonné en outre que le prêtre qui aurait immolé la victime, lavât aussitôt ses vêtements, et fût impur jusqu'au soir. Même obligation et même rit d'expiation pour celui qui avait brûlé la vache, et pour l'homme qui avait recueilli ses cendres dans un lieu très-pur. *Num. xix.* Pour quelle raison, demande Flavien, ce qui sanctifiait les autres, et purifiait ceux qui étaient impurs, souillait-il et le prêtre qui, sur l'ordre de Dieu, immolait la victime, et celui qui alimentait le feu dans lequel on la brûlait, et celui qui emportait ses cendres, et les rendait-il impurs jusqu'au soir? Comment, dis-je, ce qui sanctifie par l'aspersion ce qui est impur, peut-il, par son contact, souiller ce qui est pur? Parce que autre est le jugement que Dieu porte sur les hommes purs, autre est le jugement que ceux-ci doivent porter sur eux-mêmes. Il est à craindre que se croyant purs, ils ne s'en prévalent, et ne perdent l'innocence par cela même qu'ils s'estiment innocents. C'est ce qui arriva à ce Pharisien qui cessa d'être juste, parce qu'il croyait l'être. Or, comme les hommes pieux ne redoutent rien tant que ce danger de la présomption, ils cherchent sans cesse des raisons de craindre et de s'abaisser davantage. Ils considèrent que les hommes se trompent souvent dans leurs jugements, et que souvent ce qui brille à leurs yeux, déplaît aux regards de Dieu. Voilà pourquoi l'Apôtre disait : « Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous

ou par quelque homme que ce soit : je n'ose pas même me juger moi-même. Car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela. » I *Cor.* iv, 3, 4. Le saint homme Job disait de même : « Quand j'aurais été lavé dans de l'eau de neige, et que mes mains seraient éclatantes de pureté, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à moi-même couvert de souillures, et mes vêtements m'auraient en horreur, » *Job.* ix, 30. Et pourquoi? Ah! C'est qu'il se souvenait de ces paroles qu'il avait dites à Dieu : « Avez-vous des yeux de chair, et regardez-vous les choses comme un homme les regarde? » *ibid.* x, 4. Souvent, en effet, ainsi que le dit le Sauveur : « Ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu. » *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum*, *Luc.* xvi, 15. Tel était l'homme à qui le Seigneur adresse ces paroles dans l'Apocalypse : « Tu dis : je suis riche, et rien ne me manque, et tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. » *Apoc.* iii, 17. Les saints sont convaincus de ces vérités; ils se souviennent qu'il est écrit : « Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte, » *Prov.* xxviii, 14; et encore : « N'entrez pas en jugement, Seigneur, avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous, » *Ps.* cxlii, 2. En méditant toutes ces pensées, bien loin de s'enorgueillir de leurs vertus, ils trouvent dans leurs vertus mêmes un sujet de s'abaisser et de s'humilier plus profondément. De là ces paroles mémorables de l'abbé Gueric : Plaise à Dieu, mes frères, que nous ayons dans nos péchés l'humilité que les saints avaient dans leurs vertus! Lorsqu'ils faisaient quelque bonne action, ils craignaient de ne pas bien faire, tandis que nous, le plus souvent, nous excusons nos fautes, ou même nous en tirons vanité. Ainsi faisait celui à qui le Seigneur adresse ces paroles par la bouche de son Prophète : « Tu as dit, je suis sans péché, je suis innocent; que votre fureur s'éloigne de moi. Je m'en vais donc entrer en jugement avec toi, puisque tu dis : je n'ai point péché, » *Jerem.* ii, 35. « Ils ont été confus, dit encore le même prophète, parce qu'ils ont fait des choses abominables, ou plutôt la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont

plus su ce que c'était que de rougir, » *ibid.*, vi, 15. Les saints ont une si grande horreur d'un pareil crime, que, pour s'en préserver, bien qu'ils vivent dans l'innocence, ils regardent et emploient toute la semaine de cette vie comme un temps d'expiation et de pénitence, et accomplissent par ce moyen la loi de la purification. C'est ainsi que saint Jérôme, qui pratiquait dans le désert les plus grandes austérités, dit de lui-même : « C'étaient chaque jour des gémissements, chaque jour des larmes, et si quelquefois un pressant sommeil m'accablait malgré moi, je broyais sur la terre nue mes os qui tenaient à peine ensemble. » Voilà comment les saints passent toute la semaine de la vie, dans le deuil, la tristesse et les larmes.

III.

Si l'âme qui enfante un fils est soumise à cette loi, que faudra-t-il penser de celle qui n'enfante qu'une fille, c'est-à-dire de celle dont la vie s'est passée dans la négligence et la lâcheté? Qu'elle sache donc, cette âme, qu'il y a pour elle deux semaines destinées à la pénitence, et qu'elle doit expier ou dans cette vie ou dans l'autre toutes les fautes que sa paresse et sa tiédeur lui ont fait commettre. Or, qui pourrait regarder comme légère l'expiation réservée dans l'autre vie, lorsque saint Augustin nous dit qu'un seul jour de purgatoire surpasse toutes les souffrances des martyrs? Aussi l'Apôtre exhorte-t-il chaque fidèle à examiner attentivement quel édifice il élève sur le fondement de la foi. « L'un, dit-il, élève sur le fondement un édifice d'or et de pierres précieuses; l'autre, un édifice de bois, d'herbe sèche, de paille; mais le jour du Seigneur fera voir quel est l'ouvrage de chacun, en le faisant passer par l'épreuve du feu, » I Cor. iii, 13. Ainsi, le feu le plus ardent purifiera tout ce qui lui est réservé, c'est-à-dire tout ce qui aura été contraire aux lois de la justice divine et à la sainteté.

Mais si l'âme qui enfante une fille est soumise à une loi si rigoureuse, que faudra-t-il penser de celle qui est absolument stérile, de celle qui n'enfante ni fils ni fille, c'est-à-dire de celle qui, après avoir reçu tant de fois la semence de la parole divine,

n'est ni courageuse ni lâche dans l'accomplissement des bonnes œuvres, mais n'en produit aucune, et persévère jusqu'à la fin de la vie dans une complète stérilité? Cette âme est condamnée par la loi à la malédiction. Et à quelle malédiction? A celle dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « La terre qui, étant souvent abreuvée des eaux du ciel, ne rend que des ronces et des épines à ceux qui la cultivent, est en aversion à son maître; elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu, » *Hebr.* vi, 8. Quoi de plus sévère et de plus redoutable que ces paroles? Notre Seigneur ne les confirme-t-il pas dans son Evangile, en maudissant le figuier qui ne lui offre, au lieu de fruit, qu'un inutile feuillage? Or, que désigne ce figuier stérile, sinon ceux qui ont reçu en vain la lumière de la foi, les sacrements et la parole divine, puisque, malgré tous ces secours, ils n'ont pas fait plus de progrès dans la pratique de la piété et de la justice, que les païens et les infidèles auxquels ont manqué tous ces moyens de salut? Ceux qui vivent dans cet état, et le nombre, hélas! en est grand, me paraissent être parvenus au comble de tous les maux. Car c'est là le dernier supplice dont le Seigneur menace la rébellion et l'infidélité de son peuple. « Que les fornications de votre mère, dit-il par la bouche d'Osée, ne paraissent plus sur son visage, ni ses adultères au milieu de son sein, de peur que je ne la dépouille, que je ne l'expose toute nue, et que je ne la mette dans le même état où elle était le jour de sa naissance, » *Os.* ii, 2. Or, quand est-ce que ce malheur arrive? N'est-ce pas lorsque l'homme, dépouillé des richesses de la grâce céleste, se livre à tous les crimes, et lâche la bride à toutes ses passions et à tous ses mauvais désirs, comme font ceux qui n'ont ni crainte de Dieu, ni religion, ni aucune règle fixe de conduite? Que pourront-ils attendre après une vie ainsi passée dans l'oubli de Dieu et de son culte, lorsqu'ils paraîtront nus et les mains vides de bonnes œuvres devant le juge suprême, qui doit faire rendre compte à chacun de ses œuvres? Si la loi n'a porté contre eux aucune peine expiatoire dans la semaine de cette vie ou de l'autre, c'est que tant qu'ils demeurent dans cet état, ils sont sous le coup, non d'une expiation temporaire, mais de la damnation éternelle.

Leur stérilité n'est pas une tache qui doit s'effacer, mais un crime dont le châtement ne finira jamais.

Ayons horreur, mes frères, d'une vie aussi coupable, et faisons tous nos efforts pour imiter ceux qui enfantent des fils ou du moins des filles, et auxquels Dieu a destiné la semaine de cette vie pour les œuvres de l'expiation et de la pénitence. Embrassons cette pénitence, chrétiens, embrassons-la de tout notre cœur, pendant que nous sommes encore en cette vie d'expiation, et que le temps nous presse. Il est plus avantageux et plus doux, ainsi que le dit l'abbé Gueric, d'être purifié par l'abondance de ses larmes que par le feu. Ceux qui ne se seront pas purifiés dans cette fontaine de larmes, le seront par le feu, quand le juge lui-même, semblable au feu qui fond et épure l'argent, purifiera les enfants de Lévi, » *Mich. III, 3*. Maintenant Jésus-Christ est une eau qui lave nos iniquités, mais alors il sera un feu qui consume; maintenant il est une fontaine ouverte où l'on peut se purifier de ses péchés et de ses souillures, mais alors il sera une flamme furieuse et un feu dévorant qui pénétrera jusque dans le fond le plus intime de l'âme. Nous ne saurions rien imaginer en cette vie de plus cruel, de plus actif et de plus violent que ce feu.

Si vous me demandez ce que nous devons faire pour nous purifier dans cette semaine qui nous est donnée, le même auteur vous répond que parmi les nombreux moyens qui peuvent effacer les taches du péché, il en est quatre principaux qui sont particulièrement propres à cet effet, et auxquels tous les autres se rapportent. Ce sont : la contrition du cœur, les pénitences corporelles, la patience dans les afflictions, et les œuvres de foi et de charité. Ce dernier moyen est communément proposé à tous comme étant plus doux et plus facile. Car, si ceux qui sont faibles, ont horreur de la peine, ne savent pas supporter la tribulation et n'ont point de larmes, nous voulons bien condescendre à leur faiblesse, mais peuvent-ils jamais s'excuser de ne point pratiquer ce que Salomon leur recommande, lorsqu'il dit que : « Les péchés se purifient par la miséricorde et la foi, » *Prov. xv, 27*. Quoi de plus doux que la miséricorde? Quoi de plus agréable que la foi? Il est dit de l'une : « Rachetez vos péchés par les aumônes et vos

iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres, » *Dan.* iv, 24, et notre Seigneur dit de même dans son Evangile : « Employez en aumônes ce qui vous reste, et toutes choses vous seront pures, » *Luc.* xi, 41. Les apôtres disent de l'autre, que « la foi purifie les cœurs, » *Act.* xv, 9. Quoique dans le passage de Salomon que nous avons cité, la foi puisse s'entendre, non de la vertu par laquelle nous croyons, mais de la confiance que nous inspirons aux autres en gardant la fidélité à Dieu et aux hommes, comme le sage, après avoir dit : « Les péchés se purifient par la miséricorde et la foi, » dit au chapitre suivant : « L'iniquité se rachète par la miséricorde et la vérité, » *ibid.* xvi, 6, c'est la même pensée qu'il exprime en termes différents. La miséricorde et la vérité (ou la foi) sont unies avec raison, puisque si la miséricorde et la vérité ne se rencontrent pas dans toutes nos voies, il est à craindre que nos péchés soient plutôt aggravés qu'effacés. Certains hommes sont charitables et généreux envers les pauvres et les églises, mais négligents et inexacts dans l'accomplissement des devoirs de la justice auxquels ils sont tenus cependant par la loi divine. La miséricorde de ces hommes ne saurait être agréable à Dieu, qui préfère l'obéissance aux victimes, et qui repousse l'holocauste, fruit de la rapine. Il est écrit, en effet : « Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres, est comme celui qui égorge le fils sous les yeux de son père, » *Eccli.* xxxiv, 24. Quant au précepte que notre Seigneur nous impose de faire l'aumône de ce qui nous reste, il a voulu nous signifier par là que nous devons, comme le dit l'Apôtre, employer notre abondance à suppléer à la pauvreté d'autrui. Et en cela il s'est accommodé à la faiblesse de notre foi. Car il pouvait nous obliger à faire un partage égal de tous nos biens avec nos frères ; mais il s'est contenté de nous prescrire de leur distribuer en aumônes notre superflu. Qu'il en soit ainsi ; que l'Evangile, réglant l'ordre de la charité, permette à chacun de se réserver ce que ses propres besoins exigent, j'y consens ; mais quel est celui qui se sert à cet égard d'une juste mesure ? Quel est celui dont le jugement soit impartial, lorsqu'il s'agit de décider entre ce qui est raisonnablement nécessaire et ce qui est superflu ? Combien de choses la passion et la vanité nous représentent

comme nécessaires, qui seront déclarées superflues par le juge incorruptible et infiniment sage qui doit prononcer en dernier ressort ! Prenons-y garde, chrétiens, et ne nous rendons point coupables de la mort de ceux de nos frères qui sont pauvres, en retenant et en employant en superfluités ce qui pourrait leur conserver la vie.

IV.

Nous avons parlé assez longuement du temps et du mystère de la purification. Nous avons maintenant à exposer et la nature et la signification du sacrifice exigé de la femme qui devait se purifier. La loi voulait donc qu'après que les jours marqués seraient révolus, la femme qui avait enfanté offrit un sacrifice. Elle devait présenter un agneau, si elle était riche, et une paire de tourterelles ou deux petites colombes, si elle était pauvre. Cette offrande contient l'essence de toute la philosophie chrétienne, qui nous fait connaître par ce symbole qu'il n'y a pour arriver à la félicité que deux voies : l'innocence et la pénitence. L'agneau figure l'innocence, et les tourterelles et les colombes plaintives désignent les gémissements de la pénitence. Ceux qui sont riches des dons célestes, c'est-à-dire ceux qui ont gardé constamment l'innocence pendant leur vie, offrent un agneau. Quant à ceux qui n'ont point à offrir une victime si pure, qu'ils sachent qu'ils ne parviendront à la félicité que par les lamentations, les gémissements et la pénitence de leur vie passée, ainsi que notre Seigneur le leur déclare : « Si vous ne faites pénitence, dit-il, vous périrez tous de la même sorte. » *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis*, Luc. XIII, 3. Pourquoi donc hésitez-vous, mes frères, vous qui tant de fois avez perdu l'innocence ? Pourquoi donc, puisque vous avez tant de souci et de désir de l'héritage céleste, refusez-vous d'entrer dans l'unique voie qui puisse vous y conduire ? Pourquoi remettez-vous à un autre temps ce que vous pouvez faire d'autant plus facilement que vous différerez moins ? Pourquoi semer aujourd'hui ce dont vous ne pouvez attendre qu'une moisson de deuil et de larmes ? Pourquoi ajourner sans cesse une chose aussi importante, lorsque vous ignorez ce que doit enfanter le jour qui va venir ? Pourquoi ne craignez-

vous pas qu'au milieu de vos délais et de vos imprudents calculs, une voix du ciel ne vous dise tout à coup : « Insensé, cette nuit même on te redemandra ton âme, et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il? » *Stulle, hac nocte repentent à te animam tuam; ea quæ parasti, cujus erunt?* Luc, XII, 20. Heureux! mille fois heureux, celui « qui lave ses mains dans le sang du pécheur! » *Ps. LVI, 11*, c'est-à-dire celui qui rendu sage par le danger d'autrui, et instruit par le châtement des autres, s'efforce de vivre dans la pureté et l'innocence. Il entendra la voix du Seigneur, non cette voix sévère qui reproche et menace, mais cette douce parole : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, entrez dans la joie de votre maître, » *Matth. xxv, 23*. Daigne notre Sauveur nous faire entrer dans cette joie éternelle qu'il nous a acquise au prix de ses plus cruelles souffrances! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT MATTHIAS, APÔTRE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° TROIS LOURDS FARDEAUX QUI PÈSENT SUR LA VIE CRIMINELLE, ET DOIVENT NOUS EN INSPIRER L'HORREUR ET L'ÉLOIGNEMENT.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui êtes fatigués, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, *Matth. XI, 28*.

La solennité de ce jour, mes bien chers frères, fait surtout éclater l'excellence de la prédication évangélique. Il est certain, en effet, que c'est principalement par la prédication de l'Évangile, que les apôtres ont amené le monde à la Foi. Les raisons ne manquent point pour montrer toute la dignité de cette fonction apostolique, mais la première entre toutes, c'est que ce ministère a été celui de notre Sauveur lui-même. Aussi saint Paul n'hésite-t-il point à l'appeler « l'Apôtre et le Pontife de la religion que

nous professons, » *Hebr.* III, 1. Quelle est donc la sublimité de cet office pour lequel Dieu le Père a envoyé sur la terre son divin et unique Fils? « Dieu, en effet, comme le dit l'Apôtre, ayant parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, nous a parlé enfin par son propre Fils, » *Hebr.* I, 1. En second lieu, l'élection de l'apôtre saint Matthias nous fait voir clairement aussi la dignité de ce saint ministère. Quoique ceux qui étaient rassemblés pour choisir un douzième apôtre, fussent des hommes très-saints, et ne faisant point acception des personnes, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire dans les élections, cependant ils ne voulurent point, dans cette circonstance, s'en rapporter à leur seul jugement, mais se défiant d'eux-mêmes et de leurs lumières, ils se tournèrent vers Celui qui est la règle suprême de toute vérité, et qui ne peut pas plus tromper que se tromper lui-même : « Seigneur, lui dirent-ils, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi pour entrer dans ce ministère et dans l'apostolat dont Judas est déchu par son crime, » *Act.* I, 24. Et pourquoi cette prière? N'en cherchez pas d'autre raison que la sainteté et la dignité de ce ministère auquel a été confié le salut des âmes, des âmes « rachetées non par des choses corruptibles, telles que l'or ou l'argent, mais par le précieux sang de l'agneau immaculé. » *I Peir.* I, 13. Quels soins et quel zèle ne demandent-elles pas, ces âmes qui ont coûté si cher à leur Rédempteur, et qui se trouvent placées entre des peines ou des récompenses éternelles? Le but de ce ministère peut donc nous en faire comprendre aisément l'excellence et la nécessité. Nous ne nous étonnerons plus alors que les saints apôtres, au lieu de prendre sur eux-mêmes une décision si grave, aient voulu la remettre entre les mains de Dieu. Nous pouvons inférer de là, mes frères, avec quels sentiments et quelles dispositions nous devons assister aux prédications, lorsque nous voyons la religion intervenir avec tant de sollicitude dans l'élection des ministres de la parole divine. Et certes, saint Matthias ne s'est pas montré indigne du choix dont il avait été l'objet. Car la Providence ayant voulu que la Judée lui échût dans le partage des provinces, il amena un grand nombre de Juifs à la religion et à la foi chré-

tienne, tant par ses leçons que par la sainteté de sa vie et les œuvres merveilleuses qu'il opérait en faveur des malades. Mais ceux qu'il n'avait pu convertir, furieux de ses conquêtes, le traduisirent devant le Grand-Prêtre, en lui faisant un crime de sa doctrine et de sa religion. Matthias ne se laissa pas troubler ; mais on dit qu'animé d'une invincible confiance, il répondit aussitôt que les crimes qu'on lui reprochait ne demandaient pas une longue justification. Etre chrétien, dit-il, n'est pas un crime, mais une gloire. Et comme le Pontife lui demandait si, en lui laissant le temps de se repentir, il ne changerait pas de dessein : Dieu me garde, répondit l'apôtre, d'abandonner jamais, comme un lâche transfuge, la vérité, après l'avoir une fois trouvée et suivie. Alors le Pontife, poussé en même temps et par sa haine particulière et par la fureur du peuple, le condamna à être d'abord lapidé et ensuite décapité. Deux témoins qu'on avait subornés, lui jetèrent les premières pierres. Le martyr demanda qu'on ensevelit ces pierres avec lui, comme un témoignage de son supplice. C'est ainsi que saint Matthias sortit de ce monde pour se réunir à Jésus-Christ. Telle fut la fin de ce bienheureux apôtre, fin glorieuse dans laquelle il nous a laissé les plus admirables exemples de sa foi, de sa charité et de sa constance. Il nous reste maintenant à expliquer la doctrine que contient l'évangile de ce jour. Afin de pouvoir nous acquitter religieusement de cette tâche, implorons humblement l'assistance du ciel par l'entremise de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quelques versets avant le commencement de l'évangile de ce jour, saint Luc raconte que notre Seigneur envoya ses disciples prêcher, en leur donnant le pouvoir de guérir toutes les maladies et de chasser les démons des corps des possédés. S'étant acquittés avec succès de la mission qu'ils avaient reçue, les disciples revinrent tout joyeux auprès de Jésus, en lui disant : Maître, les démons mêmes nous sont assujettis par la vertu de votre nom. Il leur répondit : Je voyais Satan tomber du ciel, comme un éclair. Par ces paroles, notre Seigneur voulait ou désigner la chute du prince de ce monde qui devait être chassé par la prédication des apôtres, ou tempérer la joie de ses disciples, et leur montrer le

danger de l'orgueil par l'exemple des démons précipités du ciel pour s'être enflés des dons excellents qu'ils tenaient de Dieu. Quoique l'homme ait été formé du dernier de tous les éléments, c'est-à-dire de la terre, inférieur en cela aux oiseaux et aux poissons qui ont été tirés de l'eau, substance plus noble que la terre, qui ne serait étonné cependant de voir avec quelle ardeur il tend à monter, et combien il désire s'élever au-dessus de tout, comme si ce n'était pas de la terre, mais de l'air ou du feu qu'il eût été formé? Cette inconséquence, toutefois, n'est pas le fait de sa condition, mais de sa parenté avec les premiers auteurs du genre humain auxquels il ressemble par ses inclinations et son caractère. Ceux-ci, en effet, séduits par un aveugle désir d'élévation qui les rendit jaloux de Dieu lui-même, tombèrent dans tous les maux de cette vie misérable. Ne nous étonnons donc point de retrouver aujourd'hui dans l'homme l'orgueil et l'ambition qu'il montra dans sa dignité première. De là cette disposition à se glorifier, non-seulement des biens purement accidentels, mais même des biens naturels qu'il sait pourtant ne point lui appartenir en propre, mais avoir reçus de la libéralité divine. De qui viennent, en effet, et le charme d'une voix harmonieuse, et la beauté du corps, et la force des membres, et la pénétration de l'esprit, sinon de l'auteur de la nature et de la source de tous les biens? Bon nombre cependant se glorifient de toutes ces choses qui ne leur ont coûté aucun effort, et qu'ils tiennent uniquement de la bonté de Dieu, quoiqu'il n'y ait rien en tout cela qu'ils puissent s'attribuer à eux-mêmes. Mais ce n'est pas encore là le plus grand mal. Il y a un désordre plus révoltant, qui consiste à se glorifier des dons célestes et surnaturels. Ainsi l'Apôtre aurait pu s'enorgueillir de la grandeur de ses révélations, si l'aiguillon de la chair ne l'eût chaque jour averti de sa fragilité, II *Cor.* XII, 7. C'est donc pour les préserver de ce danger, que notre Seigneur rappelle à ses disciples joyeux de leurs succès la chute du démon tombant du ciel comme un éclair, pour s'être glorifié des dons qu'il avait reçus de Dieu. La joie de ces disciples encore faibles et ignorants n'était pas sans péril; Jésus la modéra, et en même temps il leur offrit un motif de joie véritable et solide en leur

disant : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » *Luc. x, 20.* Et confirmant cette sentence dans un autre endroit de son Evangile, il leur dit : « Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » *Luc. xii, 32.* Heureux ceux à qui le Verbe lui-même a promis un si grand bien ! Heureux ceux à qui il a été donné de connaître en cette vie même un secret si ravissant ! Heureux et mille fois heureux ceux qui, au milieu des épreuves de l'exil et de cette vie misérable, ont pu jouir d'une espérance si douce et si ferme, et savourer dans un corps mortel l'avant-goût de l'éternelle félicité ! Petit troupeau, dit le Sauveur. Petit à la vérité par le nombre, mais il ne paraîtra point petit, si l'on considère la grande récompense qui lui était réservée dans le ciel. Quel événement, en effet, aurait pu répandre la tristesse ou le sombre doute dans ces cœurs que réjouissait une telle espérance fondée sur de telles promesses ? Oh ! que volontiers il supporterait toutes les peines des mortels réunies, celui qui saurait, à n'en pas douter, qu'après la courte durée de cette vie, il doit avec le pauvre Lazare entrer dans la société des anges ! Quand un homme au contraire serait maître de l'empire du monde, s'il était absolument certain qu'après les quelques jours rapides de son bonheur, il dût être plongé avec le mauvais riche dans l'enfer où une goutte d'eau serait refusée à la soif qui le dévorerait, cet homme pourrait-il goûter un moment de joie, au milieu de sa félicité et de ses immenses délices, en voyant sans cesse une légion de maux suspendus sur sa tête ? C'est donc à bon droit que le Sauveur voulant offrir à ses disciples un motif de joie véritable, leur dit : « Réjouissez-vous, parce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »

Mais il ne se borne point à les exhorter à l'allégresse. Lui-même, après leur avoir ainsi parlé, tressaillant de joie dans le Saint-Esprit, dit à son Père : « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre. » La cause de ce transport de joie fut notre salut que notre Seigneur avait d'avance en vue dans cette première mission des disciples. Il rend donc grâces à son

Père de ce qu'il a révélé aux petits, c'est-à-dire, aux humbles, aux hommes d'une condition infime, le grand mystère caché aux sages et aux prudents du siècle. Il n'en donne point d'autre raison, que le bon plaisir de son Père : « Oui, mon Père, dit-il, cela est juste, parce que vous l'avez ainsi voulu. » Le chrétien, en effet, ne doit point chercher d'autres causes aux œuvres, aux jugements et aux choix de Dieu, que la volonté divine, première règle de toute justice. C'est que Dieu, comme le dit Salvien, est plus que toutes les raisons humaines; qu'il nous suffise par conséquent de savoir que c'est lui qui gouverne toutes choses. Un chrétien doit se contenter de cette raison, et ne pas pousser plus loin la curiosité, ainsi que nous l'apprend saint Athanase, dans la vie de saint Antoine. Ce docteur raconte qu'un jour que le saint solitaire était en prières, il eut une révélation dans laquelle Dieu lui fit voir deux moines qui se rendaient vers lui à travers les plages arides du désert. L'un d'eux venait de mourir, dévoré par la soif, et l'autre allait également périr, si saint Antoine indiquant le lieu où il l'avait vu, ne lui eût fait porter tout aussitôt du secours. On demandera peut-être, ajoute saint Athanase, pourquoi la chose ne fut pas révélée à saint Antoine, avant que l'un des deux moines mourût. Une telle question, continue le docteur, serait indigne d'un chrétien, parce que ce ne fut pas Antoine qui eut à décider de l'événement, mais Dieu qui jugea à propos de laisser sans secours celui qui mourut, tandis qu'il fit connaître à son serviteur le danger de celui qui était pressé par la soif. Voilà donc ce que la sagesse éternelle du Père veut nous apprendre dans cet endroit de l'Évangile, en ne donnant point d'autre raison de la conduite de Dieu que sa volonté.

Quoique cela doive nous suffire, il ne manque point cependant de raisons pour lesquelles celui qui est la sagesse et la justice suprême a voulu qu'il en fût ainsi. La première, c'est que Dieu, l'ami de l'humilité et l'ennemi déclaré de l'orgueil, non-seulement « regarde ce qu'il y a de plus humble dans le ciel et sur la terre, » *Ps.* cxii, 6, mais contemple d'un œil de bienveillance tout ce qui confine à l'humilité ou prépare la voie à cette vertu. Or, comme le dit saint Bernard, de même que l'humiliation est la

voie de l'humilité, ainsi une basse condition de fortune est plus voisine de cette vertu, tandis qu'au contraire les richesses, la puissance et la sagesse du siècle sont plus rapprochées de l'orgueil. Aussi l'Apôtre, dit-il, que : « La science enfle, » I Cor. viii, 1, et il recommande aux riches de ce siècle de ne pas se laisser aller à l'orgueil, parce que ce vice, si on n'y prend garde, est voisin de la richesse et de la sagesse du siècle. N'est-ce pas ce qui nous est indiqué et figuré tant de fois dans les saintes Ecritures où nous voyons Dieu rejeter les premiers-nés de la famille, et choisir les enfants puînés? Ainsi, pour remonter à l'origine du monde, des deux fils d'Adam le Seigneur rejeta Caïn le premier-né, et choisit Abel le plus jeune; des deux fils d'Abraham, il rejeta Ismaël, et transféra sa bénédiction à Isaac; des deux fils d'Isaac, Esaü et Jacob, il porta cette sentence : « J'ai chéri Jacob (qui était le moins âgé, et j'ai haï Esaü, » *Malach.* 1, 3; des deux fils de Joseph, Manassé et Ephraïm, Jacob, leur aïeul, préféra le plus jeune au premier, en changeant ses mains de place, selon que Dieu le lui avait inspiré, lorsqu'il les bénit, quoique ce changement causât beaucoup de peine à Joseph, leur père. Dans ces divers choix, la volonté divine doit paraître aux yeux de l'homme fidèle une raison pleinement suffisante. Mais il faut aussi remarquer que l'humilité est tellement agréable au Seigneur, qu'il semble en quelque sorte honorer l'image de cette vertu dans ce qui est faible et petit. Il nous l'a montré clairement dans son Evangile, lorsque, recevant avec bonté et embrassant les enfants qu'on lui apportait, il dit à ses disciples qui voulaient empêcher ces enfants d'approcher de lui : « Laissez les petits enfants venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » *Sinite parvulos venire ad me; talium est enim regnum cœlorum*, Luc. xviii, 16. On peut dire la même chose de la vertu de virginité si chère à Dieu, que cet ami souverain de la pureté a voulu qu'on rendit à l'image de cette vertu un honneur particulier. Ainsi, dans le pillage que les enfants d'Israël firent des villes madianites, le Seigneur leur ordonna de n'épargner ni l'âge ni le sexe, mais il leur recommanda de sauver les vierges, non que la virginité des femmes infidèles fût agréable à Dieu, mais parce qu'elle

portait en elle comme une image de la vertu de virginité. De même encore, parce que le sacrifice par excellence de Jésus-Christ devait plaire infiniment à Dieu et apaiser sa justice, le Seigneur, en attendant, avait prescrit qu'on lui offrit des simulacres et des images de ce sacrifice en immolant des animaux. Ce n'étaient point toutefois par eux-mêmes, mais par la piété de ceux qui les offraient que ces sanglants hommages étaient agréables à Dieu. Dieu donc a particulièrement en si grande estime l'humilité et la virginité, deux vertus dont l'une est de précepte, et l'autre de conseil, qu'il en veut honorer jusqu'aux figures mêmes. Faut-il s'étonner que ce Dieu, qui a tant d'amour pour l'humilité, ait dédaigné les sages du siècle tout enflés de la sagesse mondaine, pour choisir de pauvres pêcheurs que la bassesse de leur condition éloignait davantage des arrogances de l'orgueil, et rapprochait plus de la véritable humilité?

L'humilité conduit à la sagesse, ainsi que notre Seigneur lui-même le déclare en le confirmant aussitôt par son exemple : « Instruisez-vous à mon école, dit-il, parce que je suis doux et humble de cœur, » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde*, Matth. XI, 29. La raison pour laquelle les hommes doivent écouter ses leçons, c'est, comme il le dit lui-même, la mansuétude et l'humilité de son cœur; ceux, en effet, qui sont ornés de ces vertus, Dieu les rend participants de sa sagesse et il les juge dignes d'enseigner la céleste doctrine. Sur qui se repose cet Esprit qui inspire les prophètes et l'Eglise, sinon sur les âmes douces et humbles? De là cette maxime de Salomon : « Où sera l'orgueil, là sera aussi la confusion; mais où est l'humilité, là est pareillement la sagesse, » *Prov. XI, 2*. De là aussi cette réflexion de saint Augustin, « Si vous me demandez quelle est la voie la plus certaine pour arriver à la sagesse, je vous répondrai que c'est l'humilité; si vous me le demandez une seconde fois, je vous dirai encore que c'est l'humilité. Vous me feriez la même question une troisième fois et cent fois encore, que je vous ferais toujours la même réponse. » Le même docteur nous montre, par l'exemple de son propre aveuglement, combien les hommes superbes sont dépourvus de la vraie sagesse. « Mon orgueil, dit-il, me séparait de

vous, Seigneur, et la prodigieuse enflure de ma face fermait mes yeux. » Le Seigneur, au contraire, éclaire et instruit ceux qui sont doux de cœur, comme l'attestent ces paroles du Roi-Prophète : « Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles ; il enseignera ses voix à ceux qui sont doux, » *Ps. xxiv, 9*. Si donc ceux qui sont doux et humbles ont Dieu pour précepteur et pour maître, il est juste que, formés à une si admirable école, ils deviennent à leur tour les maîtres des autres, et soient écoutés de tous. C'est donc à juste titre que notre Seigneur s'attribue cet honneur et cette fonction, lorsqu'il dit : « Ecoutez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur. »

Saint Augustin entend ce texte d'une manière un peu différente. Il veut que par ces paroles, notre Seigneur invite tous les hommes à imiter l'exemple de son humilité, comme s'il leur disait : « Apprenez de moi, non à créer le monde et toutes les choses visibles et invisibles, non à opérer des prodiges et à ressusciter les morts, mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Voulez-vous être grand ? Commencez par ce qu'il y a de plus petit. Avez-vous dessein de construire un édifice d'une hauteur considérable ? Pensez d'abord à lui donner l'humilité pour fondement. » L'humilité, telle est donc la première voie qui conduit à la véritable élévation, c'est-à-dire au vrai repos et au vrai bonheur de l'âme. L'autre route se trouve dans l'obéissance aux commandements de Dieu, selon que notre Seigneur le déclare ouvertement dans l'évangile de ce jour, où il promet le repos à ceux qui portent le fardeau de sa loi. Cette parole du Sauveur, si consolante pour les âmes fidèles, sera expliquée plus au long dans le sermon suivant.

I.

Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, etc. De même qu'entre toutes les vertus qui ornent l'âme, le premier rang appartient à la foi qui éclaire l'intelligence d'où procède toute action, de même, au contraire, l'aveuglement de l'esprit est le principe de tous les vices dont l'âme est souillée. Lorsqu'en effet l'intelligence, qui est le guide de la volonté, est aveugle, quelle

sagesse l'homme peut-il garder dans ses actions et sa conduite? « Si un aveugle conduit un autre aveugle, dit notre Seigneur, ils tomberont tous deux dans la fosse, *Matth. xv, 14*. Or, entre toutes les erreurs des hommes, erreurs si nombreuses et si différentes, la principale me paraît être celle dans laquelle le démon les fait tomber, en leur persuadant que le chemin de la vertu est escarpé et rude, tandis que celui du vice est doux et charmant. Ce qui fait, qu'abandonnant la voie de la vertu et de l'honnêteté, ils marchent dans le chemin du vice, qui leur paraît être agréable. Telle est, en effet, la nature du cœur humain, comme le dit Aristote, qu'il recherche avec ardeur les choses qui peuvent lui causer de la joie et du plaisir, et qu'il évite les choses contraires. De là cette sentence des rhéteurs : Rien ne tarit plus vite que les larmes. C'est qu'en effet le cœur humain évite les choses tristes comme opposées à sa nature, et désire avec avidité tout ce qui peut le récréer et le soulager. Les médecins prétendent que le foie se trouve bien des aliments doux et qu'il les attire à lui avec force; on peut dire également que notre cœur répugne aux choses amères, et qu'il aspire avec ardeur ce qui lui semble doux. C'est pour cela, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que les hommes pervers fuient la vertu comme une chose horrible et difficile, et embrassent le vice comme étant plein de charmes et de douceurs. Non, mes frères, il n'est point d'erreur plus pernicieuse que celle qui, sous le nom du plaisir, veut accrédi-ter le vice. J'aurai souvent à la combattre, et à montrer par les raisons les plus évidentes, que rien n'est plus vrai que cette parole de l'Ecclésiastique : « Le chemin des pécheurs est semé de pierres, et il conduit à l'enfer, aux ténèbres et aux supplices, » *Eccli. xxi, 11*.

Les paroles de notre Seigneur que j'ai prises pour texte le démontrent clairement. En disant : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » ce divin Sauveur ne nous indique-t-il pas les soucis et les peines des méchants, et en même temps les douceurs et la paix de la vie vertueuse? Quels sont ceux, en effet, qu'il appelle à lui, sinon les pécheurs accablés du fardeau de leurs péchés? A qui au contraire promet-il le repos et le soulagement, sinon à ceux qui ont

recours à lui, c'est-à-dire aux âmes vertueuses? Moïse ne fait-il pas les mêmes menaces, et presque dans les mêmes termes, à son peuple, s'il vient à prévariquer? « Parce que, dit-il, vous n'aurez point servi le Seigneur votre Dieu avec la reconnaissance et la joie du cœur que demandait cette abondance de toutes choses, vous servirez votre ennemi, qui mettra sur votre tête un joug de fer, » *Deut.* xxxviii, 48. Ainsi ce que le Sauveur appelle un fardeau, Moïse l'appelle un joug de fer, ce que l'un nomme le soulagement, l'autre le désigne par la joie et l'abondance de toutes choses. Ces deux témoignages sortis de la bouche de la Vérité même, devraient suffire et au-delà pour dissiper l'erreur commune où vivent la plupart des hommes, et nous bien convaincre que la voie des commandements de Dieu est remplie de véritables délices, tandis qu'on ne rencontre dans celle des pécheurs que de lourds et accablants fardeaux. Mais comme ces pensées générales ne font pas assez d'impression, je veux, dans cette dernière partie de mon discours, indiquer les trois pesants fardeaux qui accablent les pécheurs dans cette vie, et qui sont : la malice du péché, le remords du crime et l'abandon où Dieu les laisse.

Le premier châtement du péché est tracé dans ces quelques mots de Sénèque à Lucilius. « La première peine du péché, dit-il, c'est d'avoir péché. » Et dans un autre endroit : « le supplice du crime est dans le crime lui-même. » De même que ce philosophe a dit ailleurs que la récompense d'une bonne action est dans cette action, ainsi il déclare maintenant que le crime porte en lui-même son châtement. C'est un grand crime, en effet, d'avoir méconnu la lumière de la raison, l'autorité de la loi divine, les prescriptions de la nature elle-même. Saint Thomas affirme que toutes nos actions coupables sont contre la nature, parce qu'elles attaquent l'auteur de la nature, à qui tous les éléments obéissent, et en même temps les lois de la nature que la lumière divine a imprimées dans nos cœurs. Les philosophes païens eux-mêmes, quoique dépourvus des lumières de la foi, ont reconnu l'énormité de ce désordre. Voici ce que nous lisons dans Cicéron : « Quand tous les maux seraient réunis, ils ne pourraient être comparés au mal du vice. » Il dit encore : « Nous devons être bien persuadés

que, quand bien même nous pourrions nous cacher aux regards des dieux et des hommes, nous devrions cependant nous abstenir de tout acte d'avarice, d'injustice et de libertinage. » Et dans un autre passage : « Ayons les sentiments que la vérité et la raison nous prescrivent, de telle sorte que nous pensions n'avoir rien autre chose à craindre en cette vie, que de commettre quelque faute. Je vous le demande, mes frères, un païen, un chrétien même pouvait-il dire davantage? Voici cependant qui est peut-être encore plus remarquable. Sénèque exhorte un de ses amis à détester les vices. Il lui dit : « Fuyez-les tous, je vous en prie, mon cher Lucilius, poursuivez-les sans mesure et sans fin, car ils n'ont, eux, ni bornes ni mesure. Si on ne pouvait les détruire, il faudrait s'arracher le cœur avec eux. » Ainsi parlait un païen qui puisait ces sentiments, non dans la foi aux peines et aux récompenses éternelles, mais dans la seule horreur que la laideur du vice lui inspirait. Que dira ici le chrétien, lui que détournent du péché, et le ciel et la terre, et ce qui est au-dessus de sa tête et sous ses pieds, et le Dieu créateur et Seigneur de toutes choses, les mains étendues sur la croix? Tel est le premier fardeau du péché dans l'âme du coupable. Quoique le commun des hommes ne le reconnaisse point, cependant au jugement des sages, il est pour l'âme un poids très-lourd. Quoi de plus grave¹ que d'offenser Celui que servent les anges, Celui à qui les éléments obéissent, et le ciel et la terre sont soumis, Celui qui d'un signe fait trembler les colonnes des cieux, et devant qui l'immense machine du monde est à peine comme un vermisseau, Celui dont la volonté nous régit, dont les bienfaits nous font vivre, dont le pain nous alimente, dont la providence nous gouverne, Celui enfin sans lequel nous ne pouvons exister, ni vivre, ni nous mouvoir, ni respirer un seul moment? Quand bien même il nous faudrait souffrir mille morts pour sa gloire, nous n'aurions point encore satisfait à ce que nous devons à sa majesté et à ses bienfaits. L'horrible difformité du péché est-elle un fardeau assez accablant et assez insupportable? Elle est bien malheureuse, elle est deux

¹ Pour bien exprimer la pensée de l'auteur, et la traduire exactement, il aurait fallu pouvoir dire en français : *quoi de plus lourd que d'offenser*, etc.

fois morte, l'âme qui portant en elle-même le poids d'un forfait si odieux, n'en est point troublée.

Le second fardeau du péché, est le remords du crime qui tourmente jusqu'aux plus grands scélérats, à moins qu'ils n'aient perdu tous les sentiments de l'humanité. L'auteur de la nature a mis au fond de notre être certains aiguillons qui nous excitent à la vertu, et nous détournent du vice. Les païens eux-mêmes, quoiqu'ils n'eussent pas la lumière de la foi pour leur reprocher leurs crimes, ressentaient ces aiguillons, et leur conscience, lorsqu'ils faisaient mal, les accusait et les épouvantait du remords de leurs fautes. De là cette parole d'un poète :

Lege Deum stabili semper metus angit iniquos.

« C'est une loi immuable des dieux, que la crainte tourmente sans cesse les méchants. » De là cette sentence de Pythagore qu'on a justement louée : « Il n'est point d'homme, quelque hardi qu'il soit, qu'une mauvaise conscience ne rende extrêmement timide. » Un cœur coupable, en effet, n'a point de repos, mais il s'alarme au moindre vent. Il disait encore que le méchant souffre plus des remords de sa conscience, que l'homme auquel on inflige des châtimens corporels ; parce que les maux qui tourmentent l'âme, sont bien plus pénibles que les maladies du corps. Cette école de Pythagore a produit un philosophe dont la vie offre un trait mémorable que je ne dois point passer sous silence. Achetant un jour des chaussures, et n'ayant pas sous la main l'argent nécessaire, il prie le cordonnier de lui faire crédit jusqu'au lendemain. Celui-ci y consent. Notre philosophe étant revenu pour payer sa dette, apprend que le cordonnier était mort. Il ne parle point de l'argent, et rapporte ses espèces chez lui, en se félicitant du gain qu'il venait de faire. Cependant ne pouvant apaiser les remords de sa conscience, il prend son argent, et va le jeter dans la maison du cordonnier, en disant : Cet homme est mort pour les autres, mais il vit encore pour toi. Vous voyez donc, mes frères, que, même sans la foi, la seule conscience a horreur du crime et déchire de ses remords ceux qui le commettent. Si cette seule étincelle de lumière naturelle suffit à torturer ainsi une âme, que n'y

ajouteront pas ces vives lumières de la foi, montrant au cœur coupable la colère divine, la mort, le jugement et les supplices réservés aux méchants? Car il n'est personne assez scélérat, pour croire qu'il n'y a point de Dieu, et pour ne pas appréhender ses jugements. A cette pensée de Dieu, le pécheur frémit et tremble, et ne saurait trouver de repos. Au milieu des inquiétudes et des anxiétés de son âme, il redoute les châtimens de ses iniquités, car il sait que Dieu voit et observe tout, et qu'il punit le crime et l'injustice. Comment donc celui dont l'âme est rongée par tant de forfaits qui l'ulcèrent, ne sera-t-il pas dans de continuelles alarmes et ne craindra-t-il pas la colère du juste juge? Une mauvaise conscience est une détestable compagne; c'est une affreuse tempête qui sans cesse agite, bouleverse l'âme et la trouble par les objets épouvantables qu'elle lui présente continuellement. De même qu'un homme percé d'une flèche empoisonnée qu'on ne peut retirer de son corps, ne passe aucun moment sans douleur, ainsi, une fois que le venin du péché a pénétré dans les entrailles, qu'il a gagné le cœur et fait à l'âme une blessure mortelle, rien ne saurait délivrer le malheureux qui s'est rendu coupable, des angoisses les plus cruelles et de l'amertume continuelle de la douleur. Comme il porte au dedans de lui-même la source de toute misère, jamais il ne peut éloigner le chagrin qui l'obsède, mais partout où il va, l'inquiétude et la douleur le suivent. Aussi ne saurait-il trouver ni repos au dedans, ni plaisir au dehors. Maison, ville, assemblée nombreuse, solitude, rien ne peut être agréable à ceux qui portent un cœur déchiré par les blessures de l'injustice et de l'iniquité. Le malade dont une fièvre ardente dévore les entrailles, ne peut demeurer longtemps dans la même position, mais il s'agite et se retourne, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans que ces changements lui apportent le repos qu'il cherche, parce que la cause de cette agitation est en lui-même. Ainsi le méchant a beau changer d'objets et de lieux, il parvient difficilement à se débarrasser du remords de ses crimes, qu'il porte comme un trait mortel dans son cœur. Rien que cette considération devrait nous inspirer une haine si profonde du péché, que, quand bien même nous n'aurions point d'autres rai-

sons tirées des châtimens et des récompenses, pour nous en détourner, celle-là devrait pleinement suffire. C'est par-là que la prudente Abigail changea en douceur la colère de David, et le détourna du massacre qu'il avait résolu dans sa fureur. David, en effet, plein d'indignation, était en marche pour détruire la maison de Nabal et exterminer tous ses serviteurs, lorsqu'Abigail allant à sa rencontre, lui dit entre autres paroles propres à l'apaiser : Qu'il ne se trouve en vous, mon Seigneur, aucun mal pendant tous les jours de votre vie. Lors donc que le Seigneur vous aura fait tous les grands biens qu'il a prédits de vous, et qu'il vous aura établi chef sur Israël, vous n'aurez point dans le cœur le regret et le remords d'avoir répandu le sang innocent, et de vous être vengé vous-même. Cette prière calma si bien le courroux de David, que non-seulement il fut contraint de déposer les armes, mais que prodiguant les louanges à la prudente Abigail, il dit : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui vous a envoyée aujourd'hui au-devant de moi. Bénie soit votre parole, et vous-même soyez bénie de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang, et de me venger de ma propre main. I *Reg.* xxv.

Enfin pour terminer brièvement cette partie, je rapporterai un témoignage étonnant et qui prouve de la manière la plus certaine le supplice intérieur du remords. Epicure, cet apologiste de la volupté, qui faisait consister le souverain bien dans le seul plaisir, Epicure qui ne reconnaissait ni la providence de Dieu, ni l'immortalité de l'âme, et bien moins encore une punition pour les méchants et une récompense pour les bons, Epicure après avoir médité avec la plus grande attention sur tous les moyens qui pouvaient conduire à cette volupté qui était son but, enseigna que pour y atteindre, il fallait avant tout suivre la vertu et éviter soigneusement le vice. Que dites vous, ô Epicure, et quel est ce nouveau langage? Que parlez-vous de vertu, vous qui prétendez qu'elle n'a aucune récompense à espérer de Dieu? Que parlez-vous de haïr les vices qui procurent tant de plaisirs, et qui, selon vous, n'ont à redouter aucun châtiment? Je l'affirme pourtant, répond-il, parce qu'en toutes choses je cherche le plaisir. Or, je ne connais rien qui puisse procurer plus de plaisir et de jouis-

sance que les charmes et la beauté de la vertu. J'évite de même par tous les moyens possibles la douleur et la souffrance qui sont contraires au plaisir, comme le plus grand mal. Or, il n'est rien qui torture l'âme et l'agite de continuelles craintes, plus que le remords du crime. Le coupable, dit-il encore, peut quelquefois se cacher, mais il ne saurait le faire avec confiance. Sénèque développe ainsi le sens de cette pensée : Il ne sert point à ceux qui font mal de se cacher, parce que, quand même ils pourraient le faire, ils ne trouveraient point la sécurité, et ne sauraient être pour cela à l'abri des craintes et des angoisses continuelles de l'âme. Ce témoignage sorti de l'école même de la volupté, ne doit-il pas suffire pour nous convaincre que la condition de la vertu est plus agréable que celle du vice, puisque l'un déchire l'âme de continuels remords, tandis que l'autre la réjouit des charmes et des attraits de sa beauté? Salomon a dit avec vérité : « La joie du juste est de pratiquer la justice, » *Prov.* *xxi*, *13*, et encore : « L'âme tranquille est comme un festin continué, » *ibid.* *xv*, *13*. Il est assis en effet à un banquet continué, celui qui se nourrit avec délices de la joie que lui inspirent ses mérites et ses vertus. C'est une grande consolation pour le voyageur de savoir qu'il est dans la bonne voie, tandis qu'au contraire c'est pour lui un grand sujet de soucis et d'inquiétudes, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a quitté le droit chemin et qu'il se voit perdu dans l'épaisseur des bois et à travers des lieux où il ne rencontre point de route. Tel est donc le second et lourd fardeau qui pèse sur les méchants.

II.

Le troisième châtement du péché se tire de la conduite différente de Dieu à l'égard des méchants et des bons. Aux bons ces paroles du Seigneur : « J'ai été comme le père nourricier d'Ephraïm ; je les portais entre mes bras, » *Osee* *xi*, *3*. « Je suis devenu le père d'Israël, et Ephraïm est mon premier-né, » *xxxii*, *9*. Aux méchants, au contraire, ces terribles menaces de Dieu : « Je ne serai plus votre pasteur ; que ce qui meurt, meure ; que ce qui est égorgé, soit égorgé, et que ceux qui échapperont du carnage, se dévorent les uns les autres, » *Zach.* *xi*, *9*. Voilà pourquoi

l'Apôtre dit que les païens sont sans Dieu dans ce monde, non que la Providence divine ne gouverne toutes choses, mais il veut dire que Dieu se comporte à l'égard des méchants, comme eux-mêmes se comportent envers lui. Ils le chassent de leur esprit et de leurs pensées ; à son tour il les bannit de sa tendresse et de sa sollicitude paternelle. C'est ce que signifient ces paroles qu'Azarias, rempli de l'Esprit de Dieu, adressait au roi Asa revenant à Jérusalem, après une glorieuse victoire sur les Ethiopiens : « Prince, le Seigneur a été avec vous, parce que vous avez été avec lui. Si vous cherchez le Seigneur, vous le trouverez, mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera, » *II Par.* xv, 2. Telle est la loi de Dieu, telle est la règle de la justice et de l'équité divine. S'il en est ainsi, examinons quelle est la condition de ceux qui sont pourvus ou privés de ce secours salutaire.

Notre vie, pendant que nous sommes dans ce corps fragile, est un abîme de soucis et d'inquiétudes, un combat continuel, une agitation incessante de l'âme et du corps. Ici-bas la fatigue succède à la fatigue, une peine en appelle une autre, la douleur s'enchaîne à la douleur ; des soins, des ennuis, des chagrins de toute sorte assiègent notre âme, l'affaiblissent, l'accablent et la jettent dans l'abattement. Quelle joie, quel bonheur peut-il y avoir dans cette vie semée de tant de travaux, depuis le moment où nous sortons du sein maternel, jusqu'à celui où nous entrons dans le sein de la terre ? Notre conception n'est-elle pas une faute, notre naissance une peine, notre vie une misère et notre mort un tourment ? Au milieu d'une existence remplie de tant de calamités, que fera, je vous le demande, l'homme faible et chétif, si Dieu l'abandonne, et si sa paternelle providence le laisse sans secours sur cette mer bouleversée par les orages ? De quel côté se tournera-t-il ? quel dessein formera-t-il, après s'être éloigné par sa faute de celui qui est le refuge dans tous les maux ? Combien est différent le sort des hommes vertueux, dans le malheur ! L'homme juste, en effet, a pour soutien un Dieu qui veille sur lui avec une paternelle sollicitude, un Dieu qui le garde comme la prunelle de ses yeux, qui le met à l'ombre de ses ailes, qui le couvre du bouclier de la vérité, qui l'environne comme un mur de feu, selon

l'expression de Zacharie, et comme le démon l'atteste lui-même, lorsque se faisant l'accusateur de Job, il dit au Seigneur : « Est-ce en vain que Job craint Dieu ? Ne l'avez-vous pas entouré d'un rempart, lui et toute sa maison ? vous avez béni les œuvres de ses mains, et tout ce qu'il possède se multiplie sur la terre de plus en plus, » *Job.* 1, 10. Quelle calamité donc, si violente qu'elle soit, pourrait renverser et abattre un homme environné de cette protection céleste ? Ajoutez-y les armes spirituelles dont il est fourni pour supporter tous les coups de l'infortune et pour repousser tous les traits de l'ennemi. Il est muni de la foi ; il s'élève jusqu'aux cieux par l'espérance ; il est embrasé des ardeurs de la charité, affermi par la force d'en-haut ; il est armé du secours de la prière et s'écrie avec le Prophète : « J'ai invoqué le Seigneur du milieu de l'affliction, et le Seigneur m'a exaucé, et mis au large, » *Ps.* cxvii, 5, c'est-à-dire, il a dilaté par la consolation et la joie mon cœur que le poids du malheur aurait dû resserrer et opprimer. Ainsi, bien loin de se laisser abattre par la tribulation, l'homme juste se réjouit en Dieu, son gardien et son protecteur. Le méchant, au contraire, est privé de ce secours. Dieu est pour lui un ennemi irrité qui, bien loin de le défendre, le frappe lui-même. Dans cet état de faiblesse et d'abandon, de quelles armes le pécheur se servira-t-il pour repousser les attaques du démon et les traits de la fortune ennemie ? Peut-on imaginer un mal comparable à une pareille calamité ? Quand l'homme a éloigné de lui par le péché le Dieu dont la puissance infinie embrasse toutes choses, et avec le secours duquel il triomphait aisément de tous les combats, quand de plus il s'est fait de ce Dieu un implacable ennemi, quel refuge lui reste-t-il dans ses maux ? Privé du protecteur de sa vie, ne doit-il pas être exposé à tous les malheurs ? Le Seigneur l'annonçait autrefois à Moïse en ces termes : « Tu vas te reposer avec tes pères, et ce peuple s'abandonnera et se prostituera à des dieux étrangers, et il violera l'alliance que j'avais faite avec lui. Et ma fureur s'allumera contre lui en ce temps-là ; je l'abandonnerai et lui cacherai ma face, et il sera exposé comme une proie. Tous les maux et toutes les afflictions fondront sur lui, et le contraindront de dire en ce jour-là : véritablement, c'est parce

que Dieu n'est plus avec moi que je suis tombé dans ces maux, » *Deut. xxxi, 17*. Quel témoignage plus éclatant de cette vérité pouvons-nous donc désirer encore, après cet aveu manifeste des méchants eux-mêmes reconnaissant la grandeur de leurs maux dont ils attribuent la cause à la colère du Seigneur?

Tout ce que nous venons de dire se trouve résumé dans cette courte recommandation que Tobie adressa à son fils entre autres instructions : « Souvenez-vous, mon fils, lui dit-il, que nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons le Seigneur. » *Pauperem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Dominum*, Tob. iv, 23. Cette vie pauvre, ce sont les maux que nous avons énumérés. Quant aux biens abondants que nous devons avoir, si nous craignons le Seigneur, ce sont les secours célestes et le refuge assuré que les justes trouvent dans tous les maux. Que peut-il manquer à celui qui a pour appui le souverain Seigneur de toutes choses? Ne peut-il pas dire avec le Prophète : « Le Seigneur me conduit; rien ne me manquera. » *Dominus regit me, et nihil mihi deerit?* Ps. xxii, 4. Dieu, en qui sont toutes choses, tient lui-même lieu de tout à ses serviteurs. Il est pour eux un repos dans le travail, un rafraîchissement dans les chaleurs dévorantes, une consolation dans les larmes, un trésor dans la pauvreté, une nourriture dans la faim, un breuvage dans la soif, un vêtement de justice dans la nudité, un remède salutaire dans la maladie, comme le prouve cette réponse de la bienheureuse Agathe à l'apôtre saint Pierre qui lui offrait de la guérir : Je n'ai jamais employé de médecine corporelle pour panser mon corps, mais j'ai mon Seigneur Jésus qui répare toutes choses. Vous voyez donc, mes frères, la différence qui se trouve entre la vie des bons et celle des méchants. L'une est douce et paisible, l'autre au contraire est exposée à toute espèce de troubles et de malheurs.

Quel est donc l'homme assez dépourvu d'intelligence, pour ne pas voir clairement que le péché est ce fardeau et cette lourde masse de plomb que vit le prophète Zacharie, *Zach. v, 7*, tandis qu'au contraire le joug de Jésus-Christ est, comme il le dit lui-même, très-doux et très-léger? Lorsqu'en effet la Vérité éternelle

appelle sa loi un joug agréable et un léger fardeau, lorsqu'elle déclare que le repos de l'âme est attaché à la fidélité aux préceptes et aux maximes de sa doctrine, lorsqu'elle nous invite, non à la fatigue, mais au repos, et qu'elle nous appelle, non pour nous charger, mais pour nous débarrasser de notre fardeau, qui sera assez téméraire et impie pour appeler lourd et amer ce que la Vérité même nous affirme être doux et léger? Qui sera assez insensé et assez ennemi de lui-même pour vouloir suivre le démon qui lui fera porter un joug de fer et le menacera des supplices éternels, plutôt que s'attacher à Jésus-Christ qui nous offre un joug agréable et un fardeau léger, et qui nous promet une éternelle récompense? Donc, mes frères, prêtons volontiers l'oreille à cette invitation de notre Seigneur, et entendons ces aimables paroles que lui-même nous adresse : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Dieu qui promet à ses élus, encore dans la voie, ce soulagement, ce repos de l'âme, ces délices, en un mot, du divin Esprit, quelles délices mille fois plus grandes et plus durables ne leur réserve-t-il point dans l'éternelle patrie! Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT MATTHIAS, APOTRE.

ON MONTRE CLAIREMENT PAR LA COMPARAISON DU VICE ET DE LA VERTU, COMBIEN LE JOUG DU SEIGNEUR EST PLUS LÉGER ET PLUS DOUX QUE CELUI DU DÉMON. — FOLIE DE CEUX QUI, POUR SE PROCURER UNE VIE PLUS AGRÉABLE, ABANDONNENT LES CHEMINS UNIS DE LA VERTU ET S'ENGAGENT DANS LES VOIES DIFFICILES DU VICE.

Jugum meum suave est, et onus meum leve.

Mon joug est doux, et mon fardeau léger, *Matth. XI, 30.*

Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la naissance du bienheureux apôtre Matthias, qui mérita d'être choisi de Dieu parmi les soixante-douze disciples, pour entrer dans le collège des douze apôtres. Après l'Ascension de notre Seigneur dans le ciel, Pierre,

chef de l'Eglise, inaugura par cette élection le ministère de son pontificat, avant la venue du Saint-Esprit. « Se levant, en effet, au milieu de ses frères, qui étaient tous ensemble environ cent vingt, il dit : Frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture par la bouche de David, touchant Judas, qui a été le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli, etc., » *Act. I, 15*. Nous voyons par là combien est vraie cette parole de saint Jérôme : « Ce qu'on demande aux chrétiens, ce n'est pas tant le commencement que la fin. Paul a mal commencé, mais il a bien fini. On loue les commencements de Judas, mais on condamne la trahison qui a marqué sa fin. » Nous pouvons encore inférer de ce passage du discours de saint Pierre, avec quel soin nous devons observer ce précepte que le Seigneur nous adresse dans l'Apocalypse : « Tenez bien ce que vous tenez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne, *Apoc. III, 11* ; ce qui revient à dire : quoiqu'il vous paraisse que Dieu lui-même vous a choisi pour quelque fonction, et que vous êtes dans sa grâce, gardez-vous d'agir avec lâcheté et négligence, et de fonder sur cette élection divine toute votre sécurité, mais redoublez de soins et de vigilance afin d'affermir votre vocation par les bonnes œuvres, » *II Petr. I, 10*. Saül avait été choisi de Dieu pour monter sur le trône, et Judas pour remplir les fonctions sublimes de l'apostolat ; mais parce que tous deux méconnurent ce précepte, et ne surent pas garder avec précaution ce qu'ils possédaient déjà, leurs couronnes furent données à d'autres : celle de Saül au roi David, et celle de Judas à l'apôtre Matthias. C'est pour cela que saint Bernard nous engage à vivre continuellement dans la vigilance et la crainte, quel que soit notre état. « J'ai appris dans la vérité, dit-il, que le moyen le plus efficace pour mériter, conserver et recouvrer la grâce, était de ne jamais s'élever devant Dieu, mais de se tenir en sa présence dans une crainte continuelle. Craignez donc, lorsque la grâce vous sourit ; craignez, lorsqu'elle s'éloigne ; craignez, lorsqu'elle revient ; en un mot, ne soyez jamais sans crainte. Lorsqu'elle est présente, craignez qu'elle ne devienne pour vous une occasion d'orgueil, car l'esprit d'orgueil est subtil ; s'il ne peut réussir à empêcher l'action, du moins il s'attaque à l'inten-

tion, en cherchant à vous persuader de vous arroger à vous-même l'effet de la grâce, ce qui est, soyez-en certain, un genre d'orgueil insupportable. Vous devez donc craindre, lorsque vous possédez la grâce. Mais si elle vient à s'éloigner, ne devez-vous pas craindre davantage? Oui, vous devez craindre beaucoup plus, parce que dès que la grâce s'affaiblit, vous vous affaiblissez vous-même. Ecoutez ce que dit l'auteur même de la grâce : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire, *sine me nihil potestis facere*, Joan. xv, 5. Craignez donc, quand la grâce s'éloigne, comme étant exposé à une chute prochaine. Craignez, pensant que, peut-être, Dieu est irrité contre vous. Craignez, parce que vous avez perdu votre sauvegarde; et quand bien même vous ne vous sentiriez coupable d'aucune faute, ne doutez point que l'orgueil ne soit la cause de cet état. Si ce n'est point l'orgueil passé, c'est l'orgueil auquel vous succomberiez, si la grâce vous était retirée. Cette vérité est confirmée par l'exemple de l'Apôtre, qui eut à soutenir l'aiguillon de la chair, non parce qu'il s'enorgueillissait, mais de peur qu'il ne s'enorgueillit. Quand la grâce est revenue, il faut craindre davantage de la perdre encore, ce qui serait un plus grand mal. » Revenons maintenant à l'histoire de saint Matthias.

Ce bienheureux apôtre, après avoir reçu, comme les autres apôtres, la couronne du martyr, est entré, en ce jour, triomphant dans le ciel. La Judée lui était échue dans le partage que les apôtres se firent du monde entier. Il parcourut cette province, en prêchant l'Evangile, et après avoir converti un grand nombre de Juifs, il fut accusé devant les princes des prêtres, à cause de sa constance à annoncer la foi et la gloire de Jésus-Christ, et condamné à être lapidé, comme blasphémateur. Après qu'il eût été lapidé, on lui trancha la tête avec une hache, comme il était d'usage chez les Romains. Tout couvert de son sang glorieux, les mains étendues vers le ciel, le saint apôtre orné de la couronne du martyr, entra dans le royaume céleste où il jouit maintenant et pour toujours des fruits de sa mort précieuse et de ses travaux. Nous ne parlerons pas davantage de cette fin glorieuse de saint Matthias. Nous allons commencer à expliquer les dernières paroles de l'Evangile de ce jour, qui nous apprennent que

le joug de la loi divine est plein de douceur; vérité que tous les fidèles doivent accueillir avec la plus grande joie. Auparavant, implorons humblement le secours divin, par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Il est certain qu'entre toutes les œuvres de la bonté divine, la plus haute et la plus grande est celle que Dieu a opérée, en daignant descendre parmi les hommes, parcourir la terre, être élevé en croix, et mourir dans les plus cruels supplices. Si vous demandez la cause de ce prodige, l'Apôtre vous répondra que « Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nous, afin de nous purifier, et de se faire un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres. *Tit. II, 14.* Et ce n'est point là la seule œuvre divine qui surpasse toute admiration; mais tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a institué, les lois qu'il a établies, les richesses qu'il a déployées à nos yeux, les terreurs qu'il nous a inspirées, les biens magnifiques accordés à ceux qui sont fidèles, les châtimens sévères réservés aux méchants et aux coupables, toutes ces choses, dis-je, à quoi tendent-elles, sinon à nous engager à fuir le péché, pour vivre dans la justice et la sainteté? Cela étant, il ne sera pas hors de propos d'examiner comment il se fait qu'un grand nombre de fidèles, qui connaissent toutes ces vérités par la lumière de la foi, abandonnent le chemin de la vertu pour marcher dans les voies du vice.

Plusieurs disent qu'il faut attribuer la cause de ce dérèglement, d'une part, à la douceur et aux charmes du vice, et de l'autre, aux ennuis et aux difficultés de la vertu. Ces charmes du vice ont pour les méchants de si puissants attraits, qu'ils les préfèrent à tout ce que la vertu peut offrir de grâces et de beauté. Distinguant avec les philosophes trois sortes de biens : l'honnête, l'utile et l'agréable, ils font très-volontiers honneur des deux premiers à la vertu, et ne les réclament point pour le vice (qui est aussi honteux que funeste), mais ils revendiquent pour celui-ci les plaisirs et les délices qu'ils refusent à la vertu. Trompés et séduits par cette fausse idée qu'ils se sont faite des plaisirs, ils abandonnent le culte de la vertu, et se précipitent dans le vice avec une telle

ardeur, que, ni les exhortations de l'Eglise, ni les bienfaits de Dieu, ni ses promesses, ni ses menaces, ni les fléaux qu'il envoie dans sa colère, ne sont capables de les faire changer de sentiments. Dans cette illusion, qui est l'œuvre de Satan, ce n'est pas à leur perte seulement qu'ils s'acharnent, mais ils s'en prennent à la providence de Dieu même et à l'ordre établi par lui dans ce monde. Pourquoi, disent-ils, avoir attaché quelque plaisir et quelque charme à tous les actes nécessaires à l'usage et à la propagation de la vie humaine, et avoir rendu la vertu, qui est si nécessaire cependant pour arriver à la gloire de l'éternelle vie, amère, difficile et inaccessible, en la dépouillant de toute douceur? Dieu verrait-il donc d'un œil jaloux les hommes unir ensemble le bonheur et la vertu? Comme cette opinion impie est la source des plus grands maux, ce ne serait pas rendre aux hommes un médiocre service, que de la bannir de leur esprit, en leur montrant que la vie des méchants est très-malheureuse, tandis que celle des bons est très-agréable. Dans le discours précédent où j'ai traité la même matière, j'ai envisagé le sujet d'une manière générale; je vais, dans ce discours, suivre une autre marche, et prenant en particulier chacun des péchés capitaux et chacune des vertus contraires, je ferai voir clairement combien de tourments et de peines les vices traînent à leur suite, et combien de plaisirs et de douceurs on trouve au contraire dans la pratique des vertus.

I.

Commençons d'abord par l'orgueil; qui est le premier de tous les vices. Les théologiens le définissent : un amour désordonné des honneurs et de sa propre excellence, qui fait que l'on ne veut point obéir ni se soumettre à qui que ce soit, mais que l'on désire avec ardeur occuper la première place, et surpasser tous les autres en gloire et en dignité. Or, dans cette passion, je trouve trois cruels supplices, sans parler ici des autres. Le premier, c'est que l'homme qui convoite toutes ces choses, voit rarement ses vœux se réaliser. Or, quel tourment ne sera-ce point pour lui de se trouver frustré de ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur? Si,

comme le dit Salomon, « l'accomplissement du désir est la joie de l'âme, » *Prov. xiii, 19*, ne s'ensuit-il pas que, lorsqu'il n'est point rempli, le désir torture et déchire le cœur? Une soif extrême est un si grand tourment, que notre Seigneur, dans l'Évangile, compare le supplice de l'enfer à une soif très-ardente. Comment ne serait-il pas cruellement tourmenté, l'homme qui, dévoré par la soif de la gloire et des honneurs, ne peut obtenir ce qu'il désirait? Et quand bien-même il aurait atteint le but auquel il aspirait, son supplice ne serait pas moindre, puisque ce succès lui en ferait espérer et souhaiter de plus grands. Il vivra donc dans une faim et une soif continuelles; toujours il se croira dans l'indigence, et les honneurs obtenus ne pourront remplir son cœur, tant qu'il s'empressera d'ajouter quelque chose à ce qu'il avait désiré. Tel est le premier tourment de l'orgueil. Il en est un autre, qui naît de l'envie, compagne de l'orgueil. Sénèque dit à ce sujet : « Nul de ceux qui sont dans les emplois, ne considère qui il vaine, mais par qui il est vaincu. Ils ressentent moins de plaisir à voir le grand nombre rester derrière eux, que de déplaisir à voir quelqu'un devant eux. » Il dit encore dans un autre endroit : « L'ambition ne détourne pas la tête, » pour nous faire entendre que l'orgueilleux ne regarde point ceux qu'il a laissés par-derrière, mais ne voit que ceux qui sont devant lui, c'est-à-dire, ceux qui lui ont été préférés. Les anciens avaient donné à Janus une double paire d'yeux, l'une placée sur le front et l'autre derrière la tête. Les hommes sages doivent ressembler à Janus, et regarder dans le passé et dans l'avenir. L'homme superbe, lui, n'a d'yeux que par-devant, puisqu'il ne tient pas compte du grand nombre d'hommes qu'il laisse par-derrière, dès-là qu'il en voit un seul avant lui. Dépasser celui qui le précède, voilà l'unique pensée qui le dévore et le consume, l'unique but auquel tendent tous ses efforts. Pour quel autre motif, César et Pompée s'engagèrent-ils dans la guerre civile, ce fléau si funeste au genre humain, sinon parce qu'aucun des deux ne pouvait voir l'autre avant lui? Mais quel orgueilleux pourra se croire exempt d'envie, en voyant le grand prêtre Aaron et la prophétesse Marie, sa sœur, en proie à la jalousie contre Moïse leur frère, le plus doux

et le plus innocent des hommes, parce que Dieu l'avait placé à la tête de son peuple? Si ce poison de l'envie put s'insinuer, malgré les liens du sang, dans ces âmes d'ailleurs vertueuses, que ne produira-t-il point dans le cœur des orgueilleux? L'homme superbe éprouve encore un autre tourment. C'est, lorsque quelqu'un contrevient à ses efforts, ou prétend avec une égale avidité à la gloire des mêmes honneurs et des mêmes louanges; car ces rivaux ne peuvent pas plus s'entendre que les prétendants qui recherchent la même personne en mariage. De là cette parole de Salomon : « Il y a toujours des querelles entre les superbes. » *Inter superbos semper jurgia sunt.* Prov. XIII, 10. « Il n'est point en amitié de plus grand fléau, dit Cicéron, que la rivalité pour l'honneur et la gloire. C'est elle surtout qui en tout temps a suscité des inimitiés entre les plus grands amis. » L'orgueil a cela de particulier que, tandis que les hommes pervers, qui se livrent aux mêmes crimes, s'aiment les uns les autres, « dans les ruines de Babylone les hiboux se répondent, et les monstres velus se renvoient leurs cris, » Is. XIII, 22, xxxiv, 14, l'orgueilleux déteste l'orgueilleux, soit parce que tous deux aspirent aux mêmes honneurs, soit parce qu'aucun des deux ne veut se soumettre à l'autre. Aussi quelle indignation, lorsque quelqu'un ne se lève pas avec empressement et respect sur son passage, ou ne lui rend pas tout l'honneur dont il est jaloux! Nous en avons un exemple dans le superbe Aman. Ayant aperçu Mardochée assis à la porte du palais, et ne se levant point à son approche, il en fut tellement irrité, que comptant pour rien de se venger seulement de Mardochée, il résolut de faire périr en un seul jour tous les Juifs qui étaient dans le royaume d'Assuérus. A quel excès de fureur ne dut-il pas être en proie, pour imaginer et arrêter dans son esprit ce genre inouï de supplice? Tels sont les tourments continuels auxquels l'orgueilleux est condamné.

Combien la véritable humilité du cœur est à l'abri de ces tourments! L'humilité, dit saint Bernard, est une vertu par laquelle l'homme ayant une exacte connaissance de soi-même, paraît méprisable à ses yeux. Saint Anselme compte sept degrés d'humilité dont le plus élevé consiste à désirer le dernier rang

avec autant d'empressement que l'orgueilleux désire le premier. Pallade cite un exemple admirable de cette profonde humilité, dans la personne du bienheureux Pasunce, qui, se voyant en très-grand honneur parmi les siens, s'enfuit dans des pays inconnus et dans des monastères fort éloignés, ayant soin de cacher son nom que ses vertus avaient rendu célèbre, afin qu'on l'occupât, comme un moine ignorant et novice, aux emplois qu'enviait son humilité. Ce qui arriva en effet. Mais par une permission toute particulière de Dieu, ses anciens frères l'ayant un jour rencontré, portant sur ses épaules une charge de fumier pour la culture des jardins, le ramenèrent de vive force à son monastère. Le même auteur raconte un fait encore plus remarquable. Dans un monastère de femmes, dit-il, vivait une vierge dévorée d'un tel désir des ignominies et des opprobres, qu'elle simula pendant longtemps la folie, afin d'être pour toutes les autres un objet de mépris et de moquerie, et d'être chargée des offices les plus bas de la communauté. Un saint solitaire ayant été instruit par une révélation divine de son innocence et de sa pureté admirables, alla la visiter, et dévoila tout le mystère. Les autres religieuses, qui accablaient leur compagne d'outrages et d'injures, demeurèrent stupéfaites, tandis que l'humble vierge ne souffrit qu'avec la plus grande peine cet honneur qui lui était rendu. Au reste, l'homme véritablement humble, lors même qu'il ne serait pas encore arrivé au point de désirer boire ainsi le calice des opprobres, pour Jésus-Christ, a du moins un degré suffisant de vertu, pour ne pas ambitionner les grandeurs, et pour estimer que la plus petite place est celle qui convient à sa bassesse. L'une et l'autre fortune le trouvent en de telles dispositions, qu'une position élevée ne lui inspire aucun orgueil, et que la place la plus modeste ne lui cause pas de confusion, parce qu'il ne se juge même pas digne de la remplir. On peut dire de l'humilité, qu'elle est semblable aux dés à jouer, qui, de quelque façon qu'on les jette, retombent et demeurent toujours sur une base stable et solide. Vous voyez donc, mes frères, combien le cœur de l'homme humble est tranquille et paisible. Aucune insulte ne le trouble, aucun outrage ne l'irrite, parce que croyant que toutes ces

injures lui sont dues, il estime qu'il ne souffre rien dont il ne soit digne. Aussi saint Bernard admire-t-il la folie des orgueilleux qui se sont engagés d'eux-mêmes dans une carrière si difficile. Comme l'orgueil veut toujours monter, et l'humilité toujours descendre, et que descendre est très-facile, tandis qu'il est très-difficile de monter, quelle folie n'est-ce pas, dit-il, de quitter la voie unie et paisible de l'humilité, pour gravir les escarpements de l'orgueil environnés de précipices? De même enfin que les arbres plantés sur le haut des montagnes sont exposés aux souffles de tous les vents, pendant que ceux qui croissent dans le fond des vallées sont à l'abri de ce danger, ainsi les âmes superbes sont toujours agitées par les tempêtes des adversités, tandis que les âmes humbles demeurent dans le calme et le repos.

II.

C'est assez parler de l'orgueil. Attaquons maintenant l'avarice. L'avarice est l'amour désordonné de l'argent; c'est, en d'autres termes, l'insatiable faim de l'or. Ce vice a les mêmes bourreaux que l'orgueil, pour ne pas dire qu'ils sont plus nombreux. L'avare, en effet, est d'abord travaillé de la faim et de la soif maudites de l'or, tant qu'il n'obtient pas ce qu'il convoite avec ardeur. L'a-t-il obtenu, son tourment n'est pas diminué, puisqu'il ne souffre pas moins de cette faim dans l'abondance que dans la disette. Sénèque fait à ce sujet une comparaison très-juste. « Vous avez vu quelquefois, dit-il, un chien qui, la gueule ouverte, cherche à saisir les morceaux de pain ou de viande que lui jette son maître. Dès qu'il en a pu attraper quelqu'un, il le dévore aussitôt tout entier, et reste toujours là, gueule béante, dans l'espoir d'un nouveau morceau. La même chose nous arrive. Tout ce que la fortune jette à notre avidité, nous le consomons sans aucun plaisir, prêts aussitôt à saisir une nouvelle proie. » De là cette pensée de saint Grégoire de Nysse : L'amour de l'argent, qu'est-ce autre chose qu'un tonneau percé dont le fond laisse échapper tout ce qu'on y verse? Quand même vous y feriez entrer toute l'eau de la mer, vous ne parviendriez pas à le remplir. Si vous demandez

pourquoi les autres désirs une fois remplis s'apaisent, tandis que, quelle que soit l'abondance de l'or, elle ne peut point assouvir la passion de l'avare, Sénèque vous fait cette réponse fort judicieuse : L'argent ne rend personne riche ; il ne fait qu'accroître la passion dont il est l'objet. En demandez-vous la raison ? c'est que celui qui a plus, commence à pouvoir avoir davantage. Et l'illustre philosophe expose habilement la cause de cette avidité. L'homme opulent, dit-il, pouvant, au moyen des richesses qu'il possède, en acquérir davantage, il en résulte que plus il a, plus il désire. On convoite moins ce qui est éloigné, impossible ou difficile ; mais le désir se porte avec précipitation vers les choses qui sont sous la main et devant les yeux. Il m'est donc permis de m'écrier avec ce philosophe, s'élevant contre tous les avares : De quel mal les richesses, nous délivrent-elles, si elles ne nous affranchissent même pas de la passion de l'argent ? L'homme que la faim dévore, mange, et sa faim est apaisée ; l'homme pressé par la soif, boit, et sa soif est satisfaite ; l'homme irrité se venge de son ennemi, et sa colère tombe ; mais l'homme en proie à cette passion de l'argent, sent au contraire augmenter sa faim, lorsqu'il a obtenu ce qu'il désirait, parce qu'alors il commence à pouvoir avoir davantage. Dirai-je le malheureux esclavage de l'avare qui, jour et nuit, n'a qu'une pensée, ne poursuit qu'un but : accroître ses richesses ? Dirai-je ses soucis, ses inquiétudes, les procès et les mensonges auxquels ont ordinairement recours ceux qui désirent augmenter leur fortune ? Quelles angoisses, quels tourments déchirent l'avare, si un vol, une circonstance malheureuse, la négligence de son serviteur lui fait perdre quelque argent, si une affaire ne réussit pas comme il l'espérait ! Elle doit être, en effet, très-pénible et très-amère la perte de ce que l'on aime avec passion, si pénible que nous avons vu de nos jours tel homme ne pas vouloir y survivre et se pendre de chagrin, bien qu'il fût dans l'abondance.

Voilà quels sont les tourments de l'avare. La vertu opposée à l'avarice est la libéralité et la bienfaisance. L'homme libéral a une propension si grande à faire du bien aux autres, qu'il trouve plus de plaisir à faire des largesses que l'avare à accumuler ses trésors.

En voulez-vous une preuve? C'est Epicure, l'ardent apologiste de la volupté, qui me servira de témoin. « Non-seulement, dit-il (au rapport de Plutarque), il est plus beau de faire du bien à autrui que d'être l'objet de ses libéralités, mais cela est encore plus agréable et cause plus de plaisir. Il n'est rien, en effet, qui procure autant de joie que la bienfaisance, et tandis que ceux qui reçoivent quelque bienfait sont ordinairement confus, le bienfaiteur, lui, ne ressent que de la joie. » Vous voyez donc, mes frères, d'après ce témoignage sorti de l'école même de la volupté, que la libéralité est une vertu très-agréable. Le plaisir que l'on trouve à la pratiquer nous est indiqué brièvement par ces paroles du Roi-Prophète : « Heureux l'homme qui est touché de compassion, et qui prête à ceux qui sont dans le besoin. » *Jucundus homo, qui miseretur et commodat*, Ps. cxi, 5. Et pourquoi si heureux? Parce qu'il sait qu'elle est vraie, cette parole de l'Apôtre : « Dieu aime celui qui donne avec joie; non avec tristesse, ou comme par force, II Cor. ix, 7, mais avec empressement et de grand cœur. Il sait encore qu'il n'est rien de plus conforme à la nature que d'aider son semblable. Il sait, comme dit saint Ambroise, que la miséricorde est la seule compagne qui nous suive dans la mort. Il sait qu'il pourra prononcer alors cette parole que Sénèque dit avoir échappé à Marc-Antoine, après qu'il eût été vaincu par Auguste : « Je n'ai en propre que ce que j'ai donné. Quant au reste que je laisse ici et que je ne puis emporter avec moi, puis-je dire qu'il m'appartient, lorsque, bon gré mal gré, je l'abandonne aux autres. » L'homme qui conserve toutes ces pensées dans son cœur, comment ne serait-il pas joyeux en exerçant la charité? Si c'est un bonheur pour le juste d'exercer la justice, quel plus grand bonheur n'est-ce point de pratiquer la miséricorde? Ainsi donc, mes frères, vous le voyez, la libéralité procure plus de plaisirs que l'avarice; ou plutôt vous voyez que celle-ci a toujours un visage sombre, pâle et flétri, tandis que celle-là présente une physionomie douce, riante et agréable.

III.

Passons à la luxure, qui est une ardeur immodérée pour les voluptés charnelles. Comment décrire ses tourments? Les théologiens disent que le poison et la malignité du péché de nos premiers parents, ne paraissent nulle part avec autant de violence que dans cette passion de l'impureté, qui transmet de génération en génération la souillure du péché originel. C'est ce qu'attestent les chutes étonnantes et profondes d'un grand nombre de personnages, et surtout celles de David et de Salomon. Ni la sainteté éprouvée de l'un, ni la sagesse admirable de l'autre ne les préservèrent de ce vice, tant est grande la violence de cette maladie, dont Salomon dit dans ses Proverbes, « qu'elle en a blessé et renversé plusieurs, et a fait perdre la vie aux plus forts. » *Multos enim vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab ea*, Prov. VII, 26. Saint Ambroise, dans son livre sur l'ouvrage des six jours, parle d'un homme riche, atteint d'une grave maladie des yeux, à qui les médecins interdirent l'usage du mariage, s'il ne voulait pas perdre la vue. Cet homme ne pouvant maîtriser les transports de sa passion, s'écria : Adieu, douce lumière! Il lui paraissait moins pénible de vivre dans l'obscurité d'une éternelle nuit, que d'être tourmenté par l'ardeur et la violence de ses convoitises. Ce seul fait ne peut-il pas suffire pour nous montrer la fureur et l'excès de la luxure? Elle assiège le cœur humain avec un tel acharnement, que les uns en perdent la raison, les autres en deviennent malades, quelques-uns mêmes périssent, soit qu'ils succombent à la violence de la douleur, soit qu'ils s'arrachent eux-mêmes la vie, désespérant de pouvoir jouir des plaisirs qu'ils recherchaient avec tant d'ardeur. S'il est si cruel et si amer pour le voluptueux de ne pouvoir point satisfaire sa passion, de quels soucis ne doit-il pas être tourmenté, lorsqu'il voit avec quels soins et quelle vigilance les autres gardent ce qu'il convoite si ardemment. Que de barrières, que de remparts, en effet, les hommes n'élèvent-ils pas autour de la pudeur, dans le dessein de la protéger contre les attaques du libertinage? Ils ressentent si vivement les outrages qui lui sont faits, que, pour la venger, ils ont

plus d'une fois renversé et ruiné de fond en comble des villes et des provinces entières. Puis donc que l'impudicité est un vice si honteux et si infâme, et que les pères et les époux vengent d'une manière si terrible les injures faites à leurs filles et à leurs femmes, quels ne doivent pas être les tourments de l'impudique, en voyant qu'on oppose tant d'obstacles à ses desseins, et qu'on lui dérobe les plaisirs qu'il convoite si passionnément? Y a-t-il un supplice plus affreux et plus horrible que ce désespoir? Du Pont raconte que, de son temps, un jeune homme qui s'était épris d'une jeune fille, désespérant de pouvoir triompher de sa pudeur, se pendit en face de la fenêtre de celle qu'il aimait si éperdument; tant est grande la fureur de cette passion qui ôte à l'homme sa raison, et, ce qui est beaucoup plus grave, le précipite dans la mort éternelle! Mais pourquoi citer un fait, lorsque je pourrais trouver dans l'histoire des exemples presque innombrables d'hommes et de femmes qui ont péri de la même manière, aimant mieux souffrir la mort que le supplice de ne pouvoir assouvir leur passion. La mort est cependant le plus grand de tous les maux. Quel tourment donc est celui que l'impudique trouve plus cruel que la mort elle-même? De plus, quand un homme a commis quelque action honteuse, et que le bruit ou le soupçon de sa faute parvient aux oreilles d'autrui, quelles haines, quelles violences, quelles scènes sanglantes, quels flots de colère, quelles tempêtes affreuses! Il est donc incontestable que la luxure déchire le cœur de l'impudique d'autant plus cruellement, que ses désirs sont plus furieux et leur accomplissement plus difficile. Maintenant, qui pourrait dire les funestes conséquences de ce vice? Maladies hideuses, familles éteintes, patrimoines dissipés, flétrissures ineffaçables, il me faudrait remplir des livres, pour énumérer tous ces maux. Ainsi donc, les malheureux esclaves des trois vices que nous venons d'exposer éprouvent cette faim et cette soif dont l'enfant prodigue était dévoré, alors qu'il ne lui était pas même permis de se remplir des cosses que l'on jetait aux pourceaux. L'orgueilleux ne connaît pas de bornes dans son ambition. L'avare ne met pas de limites à sa cupidité, et le voluptueux ne peut jamais assouvir la faim qui le dévore.

S'il en est ainsi, mes frères, qu'y a-t-il, dites moi, de plus heureux que la chasteté? Affranchie par ses efforts généreux de tous ces tourments, elle procure à l'homme une vie paisible et libre de tous ces cuisants soucis. Elle combat, il est vrai, mais la lutte n'est pas intolérable. Comme l'homme chaste évite toutes les occasions du péché impur avec autant de soin que le péché lui-même; comme il ne laisse pas se développer dans son cœur les germes des affections charnelles, mais qu'il les coupe dans leur racine aussitôt qu'ils paraissent, éteignant de même les flammes impures tout aussitôt qu'elles s'élèvent, il triomphe aisément, parce que ce n'est point contre un ennemi parvenu à sa complète vigueur qu'il combat, mais contre un adversaire, si je puis ainsi parler, encore à la mamelle et sans force. Les choses étant ainsi, qui peut douter qu'il ne se rencontre plus de difficultés et de peines dans l'impureté que dans la chasteté, bien qu'au premier abord, les hommes inconsiderés en jugent tout autrement?

IV.

Nous arrivons à la colère, qui est un violent désir de la vengeance. Elle a pour contraires la mansuétude et la clémence, filles de la charité et de la miséricorde. Il faudrait être bien ignorant des choses humaines, pour ne pas voir plus clairement que le jour, les caractères différents de la colère et de la mansuétude. D'un côté c'est le trouble, la fureur, la rage qui se déchire elle-même; de l'autre c'est la douceur, le calme, l'aménité. L'une est semblable à une fontaine transparente qui coule paisiblement; l'autre ressemble à une mer furieuse et soulevée par les tempêtes, qui brise les vaisseaux contre les rochers. Dans celle-là tout est calme et tranquille; dans celle-ci, au contraire, tout est agité, furibond, en proie à des mouvements désordonnés. De là ce proverbe vulgaire: Entre la colère et la folie, il n'y a de différence que le temps (c'est-à-dire la durée des accès). Saint Basile compare l'homme en colère non-seulement au fou furieux, mais au possédé. L'homme livré à la colère, dit-il, ne diffère de celui qui est possédé du démon, ni par son extérieur, ni par l'état de son âme. Lorsqu'un homme est emporté par le désir de la vengeance, son

sang s'allume dans son cœur, comme si un feu ardent le mettait en ébullition; puis, lorsqu'il est poussé avec violence jusqu'à la surface du corps, il donne à l'homme en colère cette physionomie dont Sénèque a fait une description achevée : « Ses yeux s'enflamment et étincellent; une rougeur éclatante couvre son visage; le sang bouillonne dans les cavités de son cœur; ses lèvres tremblent; ses dents se serrent; ses cheveux se dressent et se hérissent; sa respiration est gênée et bruyante; ses articulations craquent en se tordant; il gémit, il rugit; sa parole s'embarrasse de sons entrecoupés; ses mains s'entrechoquent fréquemment; ses pieds battent la terre; tout son corps est agité; tous ses gestes sont des menaces : tel est le portrait hideux et repoussant de celui que décompose et gonfle la colère. On ne saurait dire si ce vice est plus odieux que difforme. » *Senec. de ira. Lib. 1.* « Il y a des gens, dit Sextius, *ap. Senec.*, qui se sont bien trouvés d'avoir, dans la colère, regardé un miroir. Epouvantés d'une telle métamorphose, ils croient qu'on les présente devant une réalité, et ne se reconnaissent pas eux-mêmes. Et combien cette image réfléchie par le miroir, est loin encore de leur vraie difformité! Si l'âme pouvait se montrer aux yeux et se réfléchir sur quelque surface, nous serions confondus de la voir livide et souillée, écumante, convulsive et gonflée. Encore maintenant, sa difformité perce à travers les os, les chairs et une foule d'obstacles. Que serait-ce, si elle apparaissait toute nue? » Enfin la fureur et la rage de l'homme livré à la colère sont telles, que souvent il exerce contre lui-même la vengeance qu'il ne peut tirer d'autrui, et, au mépris des lois de la nature, tourne contre sa personne la fureur qu'il voulait décharger sur un autre, en s'armant contre lui-même. Aussi Sénèque compare-t-il fort justement la colère à un édifice qui s'écroule, et dont la partie supérieure s'écrase en tombant sur celle qu'elle chargeait de son poids. Plutarque dit pour la même raison de la colère, qu'elle est pire que l'homicide. Celui qui commet un homicide, en effet, veut donner la mort à autrui, mais sans se nuire à soi-même, tandis que l'homme aveuglé par la colère, compte pour rien tout ce qu'il pourra souffrir, et volontiers affrontera tous les

maux, pourvu qu'il fasse périr son ennemi. Si enfin (ce qu'il regarde comme un bonheur), il vient à bout d'assouvir sa fureur et d'accabler d'outrages et de mauvais traitements celui qu'il hait, à quel tourments n'est-il pas en proie, lorsqu'une fois le crime commis, sa colère s'est apaisée, et que le calme est rentré dans son âme? Après qu'Alexandre, cet illustre conquérant, le maître de tant de provinces, et l'esclave de ses passions, eut tué, dans un accès de fureur, Clitus, son plus cher ami, il fut saisi d'un si vif regret de son crime, qu'il voulut se donner la mort.

Combien ils paient chèrement un court moment de plaisir, ceux qui, transportés par la colère, trempent leurs mains dans le sang d'un ennemi, pour satisfaire leur vengeance! Quelle longue expiation suit leur crime! Que de périls et de fatigues! Que de pertes et de calamités! Poursuivis par les magistrats chargés de la vindicte publique, ils sont obligés de quitter leur pays, d'aller vivre sous un ciel étranger, de s'arracher aux embrassements de leur famille, et de perdre la plus grande partie de leur fortune, afin de se soustraire à la rigueur des lois et des tribunaux. Pour eux la nourriture, le sommeil, le jeu et le plaisir sont troublés et empoisonnés par la pensée des dangers dont ils se croient environnés de toute part. Bien que ces périls n'existent pas en réalité, le remords et le souvenir de son crime les rendent toujours présents au meurtrier. Combien donc ne serait-il pas plus avantageux de maîtriser par la raison le premier mouvement de la colère et de se contenir un instant, que de se condamner, pour une satisfaction brutale et passagère, à des maux si longs et si cruels?

Et qu'on ne croie pas que ceux qui peuvent impunément se venger, soient à l'abri de tout châtiment. N'est-il pas assez puni l'homme qui, avant d'exercer sa fureur contre les autres, est lui-même dévoré jusqu'au fond des entrailles, par sa cruelle passion? Telle était la fureur qui déchirait le cœur du roi Saül, lorsque, sur d'aveugles soupçons, il fit massacrer sous ses yeux quatre-vingt-cinq prêtres du Seigneur, revêtus de l'éphod de lin. Non content de cet acte de férocité, il fit passer au fil de l'épée tous les habitants de Nobé (la ville des prêtres), sans distinction

de sexe, d'âge, ni de condition, et, sans épargner même les bœufs, ni les chameaux, ni les ânes, ni les brebis. De quelle fureur n'était donc pas possédé ce roi qui, dépouillant tout sentiment d'humanité, imita dans son crime la cruauté des bêtes féroces, ou plutôt celle des démons, car les démons eux-mêmes n'auraient pu commettre de plus grandes atrocités. Mais pourquoi nous appesantir davantage sur une chose aussi évidente? N'est-il pas manifeste que l'homme qui se livre à la colère, imite la fureur et la rage des démons, tandis que celui qui pratique la mansuétude, imite la douceur et le sérénité des anges? De là ces paroles du Psalmiste : « Ceux qui sont doux auront la terre pour héritage, et ils se verront comblés de joie dans l'abondance de la paix, » *Mansueti hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis.* Ps. xxxvi, 11. D'où vient la paix, en effet, si ce n'est de la douceur et de la mansuétude? Aussi notre Seigneur, nous invite-t-il, dans son Evangile, à imiter les exemples qu'il nous a donnés de cette vertu, en nous déclarant que nous pourrions trouver par ce moyen le repos de nos âmes, ce repos auquel tous les cœurs aspirent. *Matth.* xi, 29. Un naturel doux et paisible, dit Plutarque, fait la joie des serviteurs et de tous les membres d'une famille, mais nul n'en recueille plus d'avantages que celui qui le possède. La vertu de douceur est pleine d'amabilité et de grâce pour tous, mais pour celui-là surtout en qui elle réside, et qu'elle affranchit de toute peine. Tels sont donc, d'une part, les tourments de la colère, et de l'autre, les charmes de la douceur.

V.

Passons à la gourmandise, le cinquième d'entre les péchés capitaux, celui que les hommes de plaisirs regardent comme le plus agréable de tous les vices. Il me sera facile de montrer qu'il y a plus de plaisir véritable dans la sobriété et la tempérance, que dans l'amour de la bonne chère et dans la gourmandise. D'abord, le plaisir de manger (selon la réflexion de saint Jean-Chrysostome) consiste bien moins dans la recherche des mets que dans la faim de celui qui mange. Salomon confirme cette pensée,

lorsqu'il dit : « L'à ne rassasiée foulera aux pieds le rayon de miel, et l'âme pressée de la faim trouvera doux même ce qui est amer, » *Anima saturata calcabit favum; anima autem esuriens etiam amarum pro dulci sumet.* Prov. xxvii, 7. Quelqu'un ayant rencontré Socrate se promenant à grands pas avant son souper, lui demanda pourquoi il marchait si vite : J'assaisonne mon repas, répondit le philosophe. Il voulait dire que l'appétit qu'il gagnait par la fatigue et l'exercice, était un condiment délicieux qui devait relever son frugal repas. Rappellerai-je les effets si différents de la sobriété et de l'intempérance, et peut-on douter de la vérité de ces paroles de l'Ecclésiastique : L'insomnie et les douleurs qui déchirent les entrailles, sont le partage de l'homme intempérant? Celui qui mange peu aura un sommeil de santé. Il dormira jusqu'au matin, et se réjouira en lui-même. » *Eccli.* xxxi, 23. Et dans un autre endroit : « Un peu de vin n'est-il pas suffisant à un homme réglé? Vous n'aurez point ainsi d'inquiétude pendant le sommeil, et vous n'éprouverez point de douleur, » *ibid.* 22. Un grand personnage ayant été un jour invité par Platon à un frugal banquet de philosophes, passa fort paisiblement la nuit et le lendemain, sans éprouver aucun embarras d'estomac. Le jour suivant, ayant rencontré l'un des convives, il lui dit : Vous autres, philosophes, vous faites durer vos festins deux jours; c'est-à-dire, qu'il jugeait que la sobriété prolonge du double la durée du festin, la frugalité dans le repas procurant aux convives une nuit et un lendemain plus agréables que les banquets les plus somptueux. Que j'oppose maintenant à la santé qu'une vie sobre et réglée procure, les maladies qu'engendre l'intempérance, et l'on verra aisément que la sobriété est plus agréable que le vice contraire. Ces maladies ne se sont-elles pas multipliées à proportion de la multiplicité des mets? Sénèque a développé cette pensée d'une manière éloquente, dans le passage suivant : « La médecine autrefois ne consistait que dans la connaissance de quelques herbes propres à arrêter le sang ou à consolider les plaies. Ce n'est que peu à peu qu'elle est arrivée à cette infinie variété de remèdes. Il ne faut pas s'étonner si elle avait moins à faire, alors que les corps étaient fermes et

robustes, et qu'ils étaient nourris de viandes communes, sans artifice ni déguisement. Mais depuis qu'on est allé chercher des aliments, plutôt pour irriter l'appétit que pour le contenter, on a inventé en même temps une infinité d'assaisonnements pour exciter la gourmandise, de sorte que, ce qui servait autrefois de nourriture à des gens affamés, n'est plus à présent qu'une charge à des estomacs gorgés et remplis. De là procèdent la pâleur du visage, le tremblement des nerfs affaiblis par le vin, et la maigreur de tout le corps que les crudités rendent plus difficile à rétablir que ne ferait la faim. De là vient aussi la débilité des pieds, un chancellement perpétuel qui ressemble à la marche des hommes esclaves de l'ivrognerie. De là des fluxions universelles et des enflures d'estomac qui ne s'accoutume qu'avec peine à recevoir plus qu'il ne peut porter. De là encore des effusions de bile, la couleur jaunâtre, la consommation qui dessèche les membres, l'endurcissement des articulations, les doigts qui se retirent, les nerfs qui s'engourdissent et tressaillent continuellement. Que dirai-je des étourdissements et des vertiges? Combien de fièvres de différentes sortes, les unes violentes, les autres languides, les autres qui causent un frisson et un tremblement horrible de tous les membres! Enfin il serait difficile de rapporter toutes les maladies qui sont données pour supplice à la débauche. Les premiers hommes en étaient affranchis, parce que ne s'étant pas encore plongés dans les délices, ils savaient se commander et se servir eux-mêmes. Ils endureissaient leur corps par un honnête travail, et quand ils étaient las de courir, de chasser ou de labourer la terre, ils venaient prendre leur repas qui n'aurait point contenté leur goût, si la faim ne l'eût assaisonné. C'est pourquoi ils n'avaient pas besoin de drogues, de ferrements, ni de boîtes. Leurs maladies, qui venaient de causes légères, ne pouvaient être que légères; mais aujourd'hui la multitude des mets produit la multitude des maladies.» Enfin pour terminer en deux mots cette comparaison, les avantages de la sobriété et de la tempérance sont si grands, et les maux que l'intempérance traîne à sa suite sont si cruels, que Plutarque établit de la manière la plus claire, que les hommes dont le principal but est le plaisir, ne

sauraient prendre un meilleur moyen pour y atteindre que d'embrasser la sobriété. « Les maladies, dit-il, ne sont pas tant un obstacle à nos affaires, à nos espérances, à nos voyages, et à nos occupations, qu'à nos plaisirs qu'elles nous enlèvent. D'où il suit qu'il est très-important pour les hommes qui recherchent tout particulièrement le plaisir, de ne pas négliger leur santé. Il est un bon nombre d'hommes que la maladie n'empêche nullement de se livrer à l'étude de la philosophie, ou aux exercices de l'art militaire, ou aux soins du gouvernement; mais les plaisirs corporels sont d'une telle nature, qu'on n'en peut aucunement jouir, lorsqu'une fois on est malade. » Vous voyez donc, mes frères, que la sobriété procure à l'homme beaucoup plus de joie que l'intempérance et la passion du vin.

VI.

Occupons-nous maintenant de l'envie, et de la charité qui est opposée à cette passion. Avons-nous besoin de les comparer longuement, lorsqu'il est évident pour tout le monde que la nature de ces deux affections de l'âme est telle, que ce qui fait le tourment de l'une, fait la joie de l'autre. En effet, le bonheur d'autrui, dont l'envie s'afflige, cause à la vraie charité les plus vifs sentiments de joie et d'allégresse. Comme le propre de l'envie est d'être blessée de la prospérité du prochain, il s'ensuit que tout ce qui pour les autres est une occasion de félicité et de contentement, devient pour l'envieux un sujet de chagrin et de peine. Sénèque souhaitait que, pour leur supplice, les envieux pussent parcourir des yeux toutes les cités, afin que la félicité de tous les hommes augmentât leur chagrin. On ne peut douter que le fléau de l'envie ne déchire mortellement le cœur humain. Aussi les auteurs les plus célèbres ont-ils comparé cette passion à tout ce qu'il y a de plus nuisible et de plus cruel. Saint Jean Chrysostome la nomme le ver de l'âme. De même que le ver ronge les vêtements, ainsi l'envie dévore les entrailles de l'homme jaloux. Saint Basile la compare à la rouille. Comme la rouille, en effet, consume le fer, ainsi l'envie travaille et mine le cœur. Plutarque lui donne un nom qui ne lui convient pas moins, lorsqu'il l'appelle l'ulcère de

l'âme où elle excite de continuelles démangeaisons de tristesse et de haine. Socrate la compare à une scie dont les dents cruelles déchirent le cœur sans relâche. Enfin, selon saint Augustin, ce vice est le vice propre du démon, par qui il a été introduit dans le cœur des hommes. « Ce n'est point, dit ce saint docteur, pour s'être rendu coupable d'adultère, ni de vol, ni de rapine, que le démon est condamné, mais parce qu'étant tombé, il a été jaloux de l'homme encore debout, et par l'envie dont il était dévoré, a introduit la mort dans le monde. Saint Jean Chrysostome fait remarquer que dans l'homme, l'envie est pire que dans le démon. Celui-ci, en effet, n'est point jaloux des démons, qui ont la même nature que lui, tandis que celui-là n'exerce son envie contre personne avec plus de malignité que contre ses semblables. Combien il est donc funeste, combien il renferme de corruption, ce vice qui découle d'une telle source ! A la vérité, dit saint Grégoire, l'antique ennemi du genre humain verse son venin dans le cœur de l'homme par tous les péchés qu'il lui fait commettre, mais dans l'envie, le serpent infernal exprime le fond même de ses entrailles et vomit toute la noirceur de sa malice, pour la communiquer à l'envieux. De quelle fureur et de quelle rage ne doivent donc pas être agités les cœurs qui sont imprégnés et infectés de ce funeste poison ? De là cette réflexion ingénieuse de saint Grégoire de Nazianze, qui dit que, de tous les vices, l'envie est à la fois le plus injuste et le plus juste ; le plus injuste, puisqu'il s'attaque aux hommes de bien et aux heureux ; le plus juste, puisqu'il tourmente celui qui le nourrit dans son cœur, beaucoup plus que celui contre lequel il s'acharne, se faisant ainsi son propre bourreau. On peut lire dans saint Cyprien un discours sur l'envie où sont exposés fort au long, et d'une main éloquente, les tourments de cette passion.

Mais s'il n'est rien de plus cruel que l'envie, il n'est rien de plus agréable, de plus doux et de plus suave que la charité, qui est la vertu contraire à ce vice. « La charité, en effet, dit l'Apôtre, est patiente, elle est douce et bienfaisante, elle n'est point envieuse, elle n'a point de mauvais soupçons, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité, » *Charitas patiens*

est, benigna est, non æmulatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritate. I Cor. XIII, 4. « Dans la charité, dit saint Augustin, il n'est point de peine, ou la peine elle-même est aimée. » Ainsi donc, bien loin de renfermer la moindre amertume, la charité est si suave, qu'elle change en douceur l'amertume qui pourrait se rencontrer dans les autres vertus. Bien loin de s'affliger du bonheur d'autrui, elle n'a pas de plus grande joie que de voir les autres heureux ; comme elle fait de leur félicité sa propre félicité, elle se réjouit de tout le bien qui leur arrive, comme si ce bien lui arrivait à elle-même.

VII.

Il nous reste à parler du vice de la paresse, qui a pour vertu contraire la dévotion et l'empressement à se porter aux choses spirituelles. L'un rend l'homme négligent, lâche et lent pour tous les devoirs de la vertu et de la piété, tandis que l'autre le rend prompt, actif et résolu dans l'accomplissement de ces mêmes devoirs. La paresse est une langueur et un abattement de l'âme qui lui inspire pour les choses spirituelles la même répugnance que certains malades éprouvent pour une nourriture salubre. Ce sont de part et d'autre les mêmes dégoûts et les mêmes dispositions. Un malade dégoûté de tout aliment, éprouve tant de peine lorsqu'il prend quelque nourriture, que parfois la crainte même de la mort ne peut le décider à manger, tandis qu'au contraire l'homme qui est en bonne santé, mange avec un extrême plaisir. Ainsi l'âme atteinte de cette maladie de la paresse, n'a que de la répugnance pour les exercices spirituels, et ressent une grande peine lorsqu'elle est forcée de les accomplir, tandis que l'âme où règne la vertu de dévotion, goûte le plus grand bonheur à s'occuper des choses divines. De là cette parole de l'Esprit-Saint : « La joie du juste, est de pratiquer la justice, » *Gaudium justo facere judicium*, Prov. XXI, 13. Le Prophète confirme cette vérité par son exemple : « Je me suis réjoui, dit-il, dans la voie de vos préceptes, plus que dans toutes les richesses, *Ps. cxviii, 14.* Pour rendre la chose plus claire, représentons-nous deux chrétiens dont l'un est travaillé de la paresse spirituelle, et l'autre dans toute la vigueur

de la vertu de dévotion. Ce dernier ne trouve rien de plus agréable que ce qui peut entretenir et alimenter sa ferveur. Ainsi le jeûne, le silence, la prière, les saintes lectures, la réception des sacrements, et la retraite, qui est l'amie de l'oraison et de la paix intérieure, font ses délices. « Que les autres, dit saint Jérôme, consultent leurs goûts, car chacun suit son inclination; pour moi, la ville m'est une prison, et la solitude un paradis. » Cette solitude n'était pas moins chère à saint Antoine, et saint Athanase rapporte de lui, qu'après avoir opéré, dans la ville d'Alexandrie, en présence d'une nombreuse multitude saisie de joie et d'admiration, les miracles les plus éclatants pour confondre l'impiété des ariens, il ne pensait qu'au bonheur de pouvoir enfin retourner dans sa solitude bien-aimée. Tel est le pieux empressement des âmes ferventes à pratiquer les bonnes œuvres.

Mais combien toutes ces œuvres semblent lourdes et pénibles à l'âme paresseuse! Les jeûnes lui sont à charge, les lectures de piété lui sont insipides, plus insipide lui paraît l'oraison; tout discours un peu long, qui traite de Dieu, l'ennuie; la solitude lui déplaît, le repos et le silence lui pèsent, et la confession sacramentelle est pour elle un supplice. Aussi quand revient chaque année l'époque où elle est obligée de se confesser, comme elle remet d'un jour à l'autre! Comme elle s'y prépare difficilement! Que d'hésitations et de délais! Que de fois elle sort et rentre sans pouvoir se décider! Elle ressemble aux malades auxquels on a prescrit une potion amère, et qui, dans leur répugnance, diffèrent, tergiversent et ne prennent qu'avec la plus grande peine ce qu'il leur faut prendre nécessairement pour leur guérison. Concluons de là, en passant, que les règles de la vie monastique paraissent toutes très-douces, quand la dévotion les assaisonne et les pénètre de sa suavité, tandis qu'elles semblent très-amères au religieux qui est malade de la paresse spirituelle. C'est pourquoi l'Apôtre dit que « la loi n'est pas pour l'homme juste, mais pour l'homme injuste, » I *Tim.* 1, 9. La loi du Seigneur est appelée, en effet, un joug et un fardeau; toutefois ce n'est pas pour ceux qui se réjouissent dans cette loi divine, comme dans l'abondance des richesses, *Ps.* cxviii, 14, qu'elle conserve ce nom, mais pour les

Âmes paresseuses qui la regardent comme un fardeau pesant et comme un joug de fer, à cause de la maladie dont elles sont atteintes.

Maintenant que nous avons achevé cette comparaison entre les vices et les vertus, qui ne voit plus clairement que le jour, mes frères, que la vie des hommes vertueux est aussi douce qu'honorable, tandis que celle des hommes livrés aux vices est aussi pénible et aussi amère, qu'elle est honteuse et funeste. Dans l'exposé que nous avons fait, nous n'avons usé d'aucun subterfuge, nous n'avons omis aucun détail; mais, en présence de tous, nous avons pesé également dans la balance les vices et les vertus contraires, afin que l'on pût voir par cette comparaison, de quel côté se trouve la peine et de quels côtés sont les vrais plaisirs. S'il en est ainsi (et l'on ne peut nier une chose aussi évidente), qu'y a-t-il, dites-moi, de plus insensé, de plus indigne et de plus déplorable que de délaisser la vertu, cette reine comblée et parée de tous les dons divins, parce qu'elle présente quelques fausses apparences d'amertume, pour embrasser le vice et l'iniquité qui sont la source et le principe de tous les maux, et qui ont pour cortège des souffrances et des tourments non point imaginaires, mais, hélas ! trop réels. Pour vous donc, mes frères, qui venez de considérer les choses sous leur double aspect, si, jusqu'à ce jour, séduits par l'erreur commune, vous avez fui la vertu, comme étant repoussante et difficile, maintenant que la vérité vous a été montrée dans tout son jour, vous devez l'embrasser comme étant extrêmement douce et agréable, plus agréable mille fois que le vice; vous devez écouter le Seigneur qui s'avance à votre rencontre, vous tendant la main, et vous promettant d'être le gardien de votre vie et votre guide dans le chemin. Il vous dit, en effet, par la bouche de Salomon : « Je vous conduirai par les sentiers de l'équité, et lorsque vous y serez entrés, vos pas ne se trouveront plus resserrés, et vous courrez sans rencontrer de pierre d'achoppement, *Prov. iv, 11*. Croyons, mes frères, à ce témoignage; rapportons-nous-en avec confiance à cette parole, et non aux erreurs d'une multitude aveugle et inconsidérée; suivons ce guide si sûr; il nous conduira dans notre route à travers cette mer immense et orageuse,

et nous fera arriver heureusement par le chemin des vertus excellentes dont nous venons de vous entretenir, jusqu'au port désiré du salut et jusque dans la région de l'éternelle lumière. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

SERMONS POUR LE PROPRE DU TEMPS.

PREMIER SERMON pour le XVI ^e dimanche après la Pentecôte, où, après avoir développé l'Évangile du jour, on donne une explication mystique de la loi du sabbat.	4
SECOND SERMON pour le même XVI ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Évangile, on fait l'éloge de la vertu d'humilité, et l'on donne les raisons qui l'ont fait appeler la racine et le fondement des vertus.	19
PREMIER SERMON pour le XVII ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique l'Évangile du jour.	44
SECOND SERMON pour le XVII ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Évangile, on traite, à l'occasion du premier et du second commandement, de l'ordre dans lequel le chrétien doit s'appliquer à acquérir les vertus; on indique ensuite deux marques de la véritable charité, vertu que notre Seigneur place au premier rang. .	63
PREMIER SERMON pour le XVIII ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Évangile, on expose quelle foi est nécessaire au salut.	78
SECOND SERMON pour le même XVIII ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Évangile, on traite de la paralysie spirituelle.	94
PREMIER SERMON pour le XIX ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique l'Évangile du jour.	112
SECOND SERMON pour le XIX ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique l'Évangile du jour.	127
PREMIER SERMON pour le XX ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique l'Évangile du jour.	143
SECOND SERMON pour le XX ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique d'abord l'Évangile du jour; puis, à l'occasion de la maladie du fils de l'officier, on montre que diverses maladies et calamités se trouvent nécessairement en cette vie, et on indique quel fruit nous en pouvons retirer.	161
PREMIER SERMON pour le XXI ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on explique l'Évangile du jour.	180

SECOND SERMON pour le même XXI ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Evangile, on s'élève contre les inimitiés, les desirs de vengeance et le refus de pardonner.	196
PREMIER SERMON pour le XXII ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Evangile du jour, sont exposés nos devoirs envers nous-mêmes, envers les autres hommes et envers Dieu.	216
SECOND SERMON pour le XXII ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Evangile, on traite de la quadruple image.	232
PREMIER SERMON pour le XXIII ^e dimanche après la Pentecôte. — Explication de l'Evangile et en particulier du texte.	249
SECOND SERMON pour le XXIII ^e dimanche après la Pentecôte. — Après l'explication de l'Evangile, on traite de la vertu d'espérance et de confiance en Dieu, et ensuite des moyens propres à affermir en nous cette confiance.	264
PREMIER SERMON pour le XXIV ^e dimanche après la Pentecôte, où l'on expose : 1 ^o les raisons du jugement général; 2 ^o les signes qui doivent le précéder.	285
SECOND SERMON pour le même XXIV ^e dimanche après la Pentecôte, où, après l'explication de l'Evangile, on traite de la ruine de Jérusalem causée par les péchés du peuple juif, de la sévérité de la justice divine, et de la gravité et de la malice du péché.	307
ORAISON FUNÈBRE, où l'on traite de la brièveté de la vie humaine et de ses diverses misères.	327
SERMON à l'occasion de quelque calamité publique, telle que peste, famine, etc.	344

SERMONS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

AU SÉRÉNISSE ET ILLUSTRISSE PRINCE HENRI, cardinal des quatre Saints-Couronnés, archevêque d'Evora, infant de Portugal, F. Louis de Grenade, perpétuelle félicité en Jésus-Christ.	359
PREMIER SERMON pour la fête de saint André apôtre. — Après une courte explication de l'Evangile du jour, on traite du glorieux martyr de saint André, et l'on montre le fruit que nous devons retirer de son exemple.	363
SECOND SERMON pour la même fête de saint André, où l'on explique l'Evangile du jour et surtout les paroles du texte.	382
PREMIER SERMON pour la fête de la Conception de la sainte Vierge. — 1 ^o Etat misérable de l'homme conçu dans le péché. — 2 ^o Vertus admirables de la très-sainte Vierge.	406
SECOND SERMON pour la fête de la Conception de la sainte Vierge. — 1 ^o Pureté et sainteté incomparables de Marie. — 2 ^o Conséquences déplorable du péché originel dans lequel nous avons été conçus.	425

SERMON pour la fête commémorative de l'Annonciation. — Explication de l'Evangile. — Du nom glorieux de Marie et de sa très-sainte virginité.	443
PREMIER SERMON pour la fête de saint Thomas, apôtre. — 1 ^o Explication de l'Evangile. — 2 ^o Développement des paroles du texte.	462
SECOND SERMON pour la fête de saint Thomas, apôtre. — La considération des plaies du Sauveur, qui convainquit l'apôtre Thomas de la résurrection de Jésus-Christ, est un sommaire de la science du salut.	473
PREMIER SERMON pour la fête de saint Jean l'Evangéliste. — Explication de l'Evangile. On expose ensuite ce que c'est que reposer spirituellement sur le sein de Jésus, et par quel moyen l'âme fidèle peut parvenir à ce repos.	496
SECOND SERMON pour la fête de saint Jean l'Evangéliste. — 1 ^o Explication de l'Evangile. — 2 ^o Divers martyres de saint Jean.	513
TROISIÈME SERMON pour la même fête de saint Jean l'Evangéliste. — 1 ^o Amour singulier de Jésus pour saint Jean. — 2 ^o Charité de Dieu à l'égard de tous les hommes.	531
PREMIER SERMON pour la fête de la Purification de la sainte Vierge. — Explication de l'Evangile.	549
SECOND SERMON pour la fête de la Purification de la sainte Vierge. — 1 ^o Explication de l'Evangile. — 2 ^o On fait voir, par l'exemple de Siméon, combien la mort des justes est heureuse et paisible, et combien est misérable la mort des pécheurs.	566
TROISIÈME SERMON pour la même fête de la Purification. — 1 ^o Court exposé de l'Evangile. — 2 ^o Explication plus développée de la loi concernant l'offrande des premiers-nés.	585
QUATRIÈME SERMON pour la même fête de la Purification. — 1 ^o Court exposé de l'Evangile. — 2 ^o Explication de la loi de la Purification.	603
PREMIER SERMON pour la fête de saint Matthias, apôtre. — 1 ^o Explication de l'Evangile. — 2 ^o Trois lourds fardeaux qui pèsent sur la vie criminelle, et doivent nous en inspirer l'horreur et l'éloignement.	621
SECOND SERMON pour la fête de saint Matthias, apôtre. — On montre clairement par la comparaison du vice et de la vertu, combien le joug du Seigneur est plus léger et plus doux que celui du démon. — Folie de ceux qui, pour se procurer une vie plus agréable, abandonnent les chemins unis de la vertu et s'engagent dans les voies difficiles du vice.	640



LUIS de Granada.

Oeuvres completes.

BQ
7074
.U33
A3F7
v.6.

